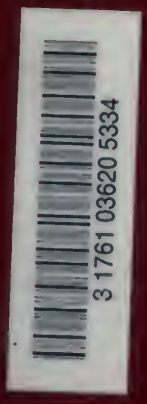
3 1761 03620 5334

OEUVRES
EN PROSE
DE Mr.
BOILEAU
DESPREAUX.

OEUVRES

DE N. BOILEAU DESPRÉAUX

OEUVRES

DE Mr.

BOILEAU DESPRÉAUX.

AVEC DES

ÉCLAIRCISSEMENS HISTORIQUES,

Donnez par Lui-même.

TOME SECOND.

A GENEVE,
Chez FABRI & BARRILLOT.

M. DCC. XVI.

PQ
1719
A1
1716
t.2
LIBRARY
FEB 5 1969
UNIVERSITY OF TORONTO

TABLE

Des Piéces contenuës en ce Second Tome.

*Les Piéces ajoûtées en cette Edition, ſont deſignées par une Etoile *.*

TRAITE' DU SUBLIME.

Préface ſur le Traité du Sublime, 3.
Préface de Mr. Dacier, 12.
Traité du Sublime, traduit de Longin, 15

REFLEXIONS CRITIQUES
Sur quelques paſſages de Longin.

Réflexion I. 113
Réflexion II. 118
Réflexion III. 119
Réflexion IV. 132
Réflexion V. 133
Réflexion VI. 140
Réflexion VII. 146
Réflexion VIII. 150
Réflexion IX. 156
Concluſion 162
Avertiſſement, touchant la dixiéme Réflexion, 166
Réflexion X. 169
Réflexion XI. 185
Réflexion XII. 189

Diſcours ſur le Dialogue ſuivant, 193
Les Heros de Roman, Dialogue, 198
Arrêt burleſque, 237
Diſcours ſur la Satire. 243
Remercîment à Mrs. de l'Académie Françoiſe. 250
Diſcours ſur le ſtile des Inſcriptions, 257

LETTRES.

I. *A Mr. le Duc de Vivonne*, 260
* II. *Au même.* 267
III. *Réponſe à Mr. le Comte d'Ericeyra*, 271
IV. *A Mr. Perrault*, 274
V. *De Mr. Arnauld, au même.* 284
VI. *A Mr. Arnauld*, 305
VII. *A Mr. Le Verrier*, 309
VIII. *A Mr. Racine*, 312
IX. *A Mr. de Maucroix*, 316

X. *Réponse de Mr. de Maucroix*, 324
* XI. *De Mr. Racine*, . 329
* XII. *Dissertation sur la Joconde*, 337.

PREFACES DIVERSES.

* *Preface de la première Edition*, 357
* *Préface pour l'Edition de* 1674. 360
* *Préface pour l'Edition de* 1675. 363
* *Préface pour les Editions de* 1683. *& 1694.* 364
* *Avertissement mis après la Preface, en* 1694. 368
* *Avertissement pour la première Edition de la Satire* IX. 371
* *Avertissement pour la seconde Edition de l'Epître* I. 372
* *Avertissement pour la première Edition de l'Epître* IV. 373
* *Préface pour la première Edition du Lutrin*, 374

TRAITÉ
DU
SUBLIME,
OU
DU MERVEILLEUX
DANS LE DISCOURS:
Traduit du Grec de LONGIN.

TRAITÉ

DU

SUBLIME,

OU

DU MERVEILLEUX

DANS LE DISCOURS:

Traduit du Grec de LONGIN.

PRÉFACE.

CE petit Traité, [1] dont je donne la traduction au Public, eſt une Piece échapée du naufrage de pluſieurs autres Livres que Longin avoit compoſez. Encore n'eſt-elle pas venuë à nous toute entiere. Car bien que le volume ne ſoit pas fort gros, il y a pluſieurs endroits défectueux; & nous avons perdu le Traité des Paſſions, dont l'Auteur avoit fait un Livre à part, qui étoit comme une ſuite naturelle de celui-ci. Néanmoins, tout défiguré qu'il eſt, il nous en reſte encore aſſez pour nous faire concevoir une fort grande idée de ſon Auteur, & pour nous donner un veritable regret de la perte de ſes autres Ouvrages. Le nombre n'en étoit pas médiocre. Suidas en compte juſqu'à neuf, dont il ne nous reſte plus que des titres aſſez confus. C'étoient tous Ouvrages de critique. Et certainement on ne ſçauroit aſſez plaindre la perte de ces excellens originaux, qui, à en juger par celui-ci, devoient être autant de chef-d'œuvres de bon ſens, d'érudition, & d'éloquence. Je dis d'éloquence; parce que Longin ne s'eſt pas contenté, comme Ariſtote & Hermogène, de nous donner des préceptes tout ſecs & dépoüillez d'ornemens. Il n'a pas voulu tomber dans le défaut qu'il reproche à Cécilius, qui avoit, dit-il, écrit du Sublime en ſtile bas. En traitant des beautez de l'Elocution, il a emploié toutes les fineſſes de l'Elocution. Souvent il fait la figure qu'il enſeigne; & en parlant du Sublime,

REMARQUES.

1. *Dont je donne la traduction*] L'Auteur la donna en 1674. étant dans ſa 38me année.

blime, il eſt lui-même très-ſublime. Cependant il fait cela ſi à propos, & avec tant d'art, qu'on ne ſauroit l'accuſer en pas un endroit de ſortir du ſtile didactique. C'eſt ce qui a donné à ſon Livre cette haute réputation qu'il s'eſt acquiſe parmi les Savans, qui l'ont tous regardé comme un des plus précieux reſtes de l'Antiquité ſur les matieres de Rhétorique. [1] Caſaubon l'apèle un *Livre d'or*, voulant marquer par là le poids de ce petit Ouvrage, qui, malgré ſa petiteſſe, peut être mis en balance avec les plus gros volumes.

Auſſi jamais homme de ſon tems même, n'a été plus eſtimé que Longin. Le Philoſophe Porphyre, qui avoit été ſon diſciple, parle de lui comme d'un prodige. Si on l'en croit, ſon jugement étoit la règle du bon ſens; ſes déciſions en matiere d'Ouvrages, paſſoient pour des Arrêts ſouverains; & rien n'étoit bon ou mauvais, qu'autant que Longin l'avoit approuvé ou blâmé. Eunapius, dans la Vie des Sophiſtes, paſſe encore plus avant. Pour exprimer l'eſtime qu'il fait de Longin, il ſe laiſſe emporter à des hyperboles extravagantes, & ne ſauroit ſe réſoudre à parler en ſtile raiſonnable, d'un merite auſſi extraordinaire que celui de cet Auteur. Mais Longin ne fut pas ſimplement un Critique habile: ce fut un Miniſtre d'Etat conſiderable; & il ſuffit, pour faire ſon éloge, de dire, qu'il fut conſideré de Zénobie cette fameuſe Reine des Palmyreniens, qui oſa bien ſe déclarer Reine de l'Orient aprés la mort de ſon mari Odénat. Elle avoit apelé d'abord Longin auprès d'elle, pour s'inſtruire dans la Langue Grecque. Mais de ſon Maître en Grec elle en fit à la fin un de ſes principaux Miniſtres. Ce fut lui qui encouragea cette Reine à ſoûtenir la qualité de Reine de l'Orient, qui lui rehauſſa le cœur dans l'adverſité, & qui lui fournit les paroles altieres qu'elle écrivit à Aurélian, quand cet Empereur la ſomma de ſe rendre. Il en coûta la vie à nôtre Auteur; mais ſa mort fut également glorieuſe pour lui, & honteuſe pour Aurélian, dont on peut dire qu'elle a pour jamais flétri la mémoire. Comme cette mort eſt un des plus fameux incidens de l'hiſtoire de ce tems-là, le Lecteur ne

ſera

REMARQUES.

1. *Caſaubon*] *Exercit. I. adv. Baronium. Dionyſius Longinus, cujus extat aureolus* περὶ ὕψους *libellus.* Caſaubon donne ailleurs à ce même ouvrage de Longin, les épithètes de *très docte*, & de *très-élegant*.

ſera peut-être pas fâché que je lui rapporte ici ce que Flavius Vopiſcus en a écrit. Cet Auteur raconte, que l'armée de Zénobie & de ſes alliez aiant été miſe en fuite près de la Ville d'Emeſſe, Aurélian alla mettre le ſiége devant Palmyre, où cette Princeſſe s'étoit retirée. Il trouva plus de réſiſtance qu'il ne s'étoit imaginé, & qu'il n'en devoit attendre vraiſemblablement de la réſolution d'une femme. Ennuïé de la longueur du ſiége, il eſſaïa de l'avoir par compoſition. Il écrivit donc une lettre à Zénobie, dans laquelle il lui offroit la vie & un lieu de retraite, pourvû qu'elle ſe rendît dans un certain tems. Zénobie, ajoûte Vopiſcus, répondit à cette lettre avec une fierté plus grande que l'état de ſes affaires ne le lui permettoit. Elle croïoit par là donner de la terreur à Aurélian. Voici ſa réponſe.

ZÉNOBIE REINE DE L'ORIENT, A L'EMPEREUR AURÉLIAN. *Perſonne juſques ici n'a fait une demande pareille à la tienne. C'eſt la vertu, Aurélian, qui doit tout faire dans la guerre. Tu me commandes de me remettre entre tes mains; comme ſi tu ne ſavois pas que Cléopatre aima mieux mourir avec le titre de Reine, que de vivre dans toute autre dignité. Nous attendons le ſecours des Perſes. Les Sarrazins arment pour nous. Les Arméniens ſe ſont déclarez en nôtre faveur. Une troupe de voleurs dans la Syrie a défait ton armée. Juge ce que tu dois attendre, quand toutes ces forces ſeront jointes. Tu rabattras de cet orgueil avec lequel, comme maître abſolu de toutes choſes, tu m'ordonnes de me rendre.* Cette Lettre, ajoûte Vopiſcus, donna encore plus de colere que de honte à Aurélian. La Ville de Palmyre fut priſe peu de jours après, & Zénobie arrêtée, comme elle s'enfuioit chez les Perſes. Toute l'armée demandoit ſa mort. Mais Aurélian ne voulut pas deſhonorer ſa victoire par la mort d'une femme. Il réſerva donc Zénobie pour le triomphe, & ſe contenta de faire mourir ceux qui l'avoient aſſiſtée de leurs conſeils. Entre ceux-là, continuë cet Hiſtorien, le Philoſophe Longin fut extrêmement regretté. Il avoit été apelé auprès de cette Princeſſe pour lui enſeigner le Grec. Aurélian le fit mourir, pour avoir écrit la Lettre précedente. Car bien qu'elle fût écrite en langue Syriaque, on le ſoupçonnoit d'en être l'Auteur. L'Hiſtorien Zoſime témoigne que ce fut Zénobie elle-même qui l'en accuſa. *Zénobie*, dit-il, *ſe voiant arrêtée, rejetta toute ſa faute ſur ſes Miniſtres, qui avoient, dit-elle, abuſé de la foibleſſe de ſon eſprit. Elle nomma, entre autres, Longin, celui dont*

nous avons encore plusieurs écrits si utiles. Aurélian ordonna qu'on l'envoiât au supplice. Ce grand personnage, poursuit Zosime, *souffrit la mort avec une constance admirable, jusques à consoler en mourant ceux que son malheur touchoit de pitié & d'indignation.*

Par là on peut voir que Longin n'étoit pas seulement un habile Rhéteur, comme Quintilien & comme Hermogène; mais un Philosophe, digne d'être mis en parallèle avec les Socrates & avec les Catons. Son Livre n'a rien qui démente ce que je dis. Le caractère d'honnête homme y paroît par tout; & ses sentimens ont je ne sçai quoi qui marque non seulement un esprit sublime, mais une ame fort élevée au dessus du commun. Je n'ai donc point de regret d'avoir emploié quelques-unes de mes veilles à débroüiller un si excellent Ouvrage, que je puis dire n'avoir été entendu jusqu'ici que d'un très-petit nombre de Savans. Muret fut le premier qui entreprit de le traduire en Latin, à la sollicitation de Manuce: mais il n'acheva pas cet Ouvrage; soit parce que les difficultez l'en rebutérent, ou que la mort le surprit auparavant. Gabriel de Pétra [1], à quelque tems de là, fut plus courageux; & c'est à lui qu'on doit la traduction Latine que nous en avons. Il y en a encore deux autres; mais elles sont si informes & si grossieres, que ce seroit faire trop d'honneur à leurs Autheurs, [2] que de les nommer. Et même celle de Pétra, qui est infiniment la meilleure, n'est pas fort achevée. Car outre que souvent il parle Grec en Latin, il y a plusieurs endroits où l'on peut dire qu'il n'a pas fort bien entendu son Auteur. Ce n'est pas que je veuille accuser un si savant Homme d'ignorance, ni établir ma réputation sur les ruines de la sienne. Je sçai ce que c'est que de débroüiller le premier un Auteur; & j'avouë d'ailleurs que son Ouvrage m'a beaucoup servi, aussi-bien que les petites [3] notes de Langbaine & de [4] Monsieur le Févre. Mais je suis bien-aise d'excuser

REMARQUES.

1. *Gabriel de Pétra*] Professeur en Grec à Lauzane. Il vivoit en 1615.

2. *Ce seroit faire trop d'honneur à leurs Auteurs*] Dominicus Pizimentius, & Petrus Paganus.

3. *Notes de Langbaine*] Gerard Langbaine, Anglois, a traduit en Latin le Traité du Sublime de Longin, avec des Notes fort estimées. Cet Ouvrage fut imprimé à Oxford, en 1638. Et ces mêmes Notes ont été inserées avec celles des autres Commentateurs de Longin, dans la belle édition que Jaques Tollius a donnée de cet excellent Critique, à Utrecht, en 1694. Langbaine mourut en 1657.

4. *M. le Févre.*] Tannegui le Févre, Professeur à Saumur, pere de l'illustre & savante Madame Dacier.

cuſer, par les fautes de la traduction Latine, celles qui pourront m'être échapées dans la Françoiſe. J'ai pourtant fait tous mes efforts pour la rendre auſſi éxacte qu'elle pouvoit l'être. A dire vrai, je n'y ai pas trouvé de petites difficultez. Il eſt aiſé à un Traducteur Latin de ſe tirer d'affaire, aux endroits même qu'il n'entend pas. Il n'a qu'à traduire le Grec mot pour mot, & à débiter des paroles, qu'on peut au moins ſoupçonner d'être intelligibles. En effet, le Lecteur, qui bien ſouvent n'y conçoit rien, s'en prend plûtôt à ſoi-même, qu'à l'ignorance du Traducteur. Il n'en eſt pas ainſi des traductions en langue vulgaire. Tout ce que le Lecteur n'entend point, s'appèle un galimathias, dont le Traducteur tout ſeul eſt reſponſable. On lui impute juſqu'aux fautes de ſon Auteur; & il faut en bien des endroits qu'il les rectifie, ſans néanmoins qu'il oſe s'en écarter.

Quelque petit donc que ſoit le volume de Longin, je ne croirois pas avoir fait un médiocre préſent au Public, ſi je lui en avois donné une bonne traduction en nôtre langue. Je n'y ai point épargné mes ſoins ni mes peines. Qu'on ne s'attende pas pourtant de trouver ici une verſion timide & ſcrupuleuſe des paroles de Longin. Bien que je me ſois efforcé de ne me point écarter, en pas-un endroit, des règles de la véritable traduction, je me ſuis pourtant donné une honnête liberté, ſur tout dans les paſſages qu'il rapporte. J'ai ſongé qu'il ne s'agiſſoit pas ſimplement ici de traduire Longin; mais de donner au Public un Traité du Sublime, qui pût être utile. Avec tout cela néanmoins il ſe trouvera peut-être des gens, qui non ſeulement n'approuveront pas ma traduction, mais qui n'épargneront pas même l'Original. Je m'attends bien qu'il y en aura pluſieurs qui déclineront la juriſdiction de Longin, qui condamneront ce qu'il approuve, & qui loüeront ce qu'il blâme. C'eſt le traitement qu'il doit attendre de la plûpart des Juges de nôtre ſiècle. Ces Hommes accoûtumez aux débauches & aux excès des Poëtes modernes, & qui n'admirant que ce qu'ils n'entendent point, ne penſent pas qu'un Auteur ſe ſoit élevé, s'ils ne l'ont entierement perdu de vûë: ces petits Eſprits, dis-je, ne ſeront pas ſans doute fort frappez des hardieſſes judicieuſes des Homères, des Platons & des Démoſthènes. Ils chercheront ſouvent le Sublime dans le Sublime, & peut-être ſe mocqueront-ils des exclamations que Longin fait quelquefois ſur des paſſages, qui, bien que très-ſublimes, ne laiſſent pas d'être ſimples & naturels, & qui ſaiſiſſent plûtôt l'ame, qu'ils n'éclatent aux yeux. Quelque aſſurance pourtant que ces Meſſieurs aïent de la netteté de leurs lu-

lumieres, je les prie de considerer que ce n'est pas ici l'ouvrage d'un Apprenti, que je leur offre ; mais le chef-d'œuvre d'un des plus savans Critiques de l'Antiquité. Que s'ils ne voïent pas la beauté de ces passages, cela peut aussi-tôt venir de la foiblesse de leur vûë, que du peu d'éclat dont ils brillent. Au pis-aller, je leur conseille d'en accuser la traduction, puisqu'il n'est que trop vrai que je n'ai ni atteint, ni pû atteindre à la perfection de ces excellens Originaux ; & je leur déclare par avance, que s'il y a quelques défauts, ils ne sauroient venir que de moi.

Il ne reste plus, pour finir cette Préface, que de dire ce que Longin entend par Sublime. Car comme il écrit de cette matiere après Cécilius, qui avoit presque emploïé tout son livre à montrer ce que c'est que Sublime ; il n'a pas crû devoir rebattre une chose qui n'avoit été déja que trop discutée par un autre. Il faut donc savoir que par Sublime, Longin n'entend pas ce que les Orateurs apèlent le stile sublime : mais cet Extraordinaire & ce Merveilleux, qui frappe dans le discours, & qui fait qu'un Ouvrage enlève, ravit, transporte. Le stile sublime veut toûjours de grands mots ; mais le Sublime se peut trouver dans une seule pensée, dans une seule figure, dans un seul tour de paroles. Une chose peut être dans le stile Sublime, & n'être pourtant pas Sublime ; c'est-à-dire, n'avoir rien d'extraordinaire ni de surprenant. Par exemple, *Le souverain Arbitre de la Nature d'une seule parole forma la lumiere.* Voilà qui est dans le stile sublime : cela n'est pas néanmoins Sublime ; parce qu'il n'y a rien là de fort merveilleux, & qu'on ne pût aisément trouver. Mais, *Dieu dit : Que la lumiere se fasse, & la lumiere se fit* ; ce tour extraordinaire d'expression, qui marque si bien l'obéïssance de la Créature aux ordres du Créateur, [1] est véritablement sublime, & a quelque chose de divin. Il faut donc entendre par Sublime dans Longin, l'Extraordinaire, le Surprenant, & comme je l'ai traduit, le Merveilleux dans le discours.

[2] J'ai rapporté ces paroles de la Genèse, comme l'expression la plus propre à mettre ma pensée en son jour, & je m'en suis servi d'autant plus volontiers, que cette expression est citée avec éloge [3] par Longin même, qui, au milieu des ténèbres du Paganisme, n'a pas laissé de recon-

REMARQUES.

1. *Est veritablement sublime*] Voiez ci-après, la Réflexion X. de Mr. Despreaux sur ce passage de Longin.

2. *J'ai raporté ces paroles de la Genèse*, &c.] Toute cette Section fut ajoutée par l'Auteur à sa Préface, dans l'édition de 1683. qui fut la troisième de ce Traité *du Sublime.*

3. *Par Longin même*] Chapitre VII.

reconnoître le divin qu'il y avoit dans ces paroles de l'Ecriture. Mais, que dirons-nous [1] d'un des plus savans Hommes de nôtre siécle, qui éclairé des lumieres de l'Evangile, ne s'est pas apperçu de la beauté de cet endroit ; qui a osé, dis-je, avancer [2] dans un Livre qu'il a fait pour démontrer la Religion Chrétienne, que Longin s'étoit trompé lors qu'il avoit crû que ces paroles étoient sublimes ? J'ai la satisfaction au moins que [3] des personnes, non moins considerables par leur piété que par leur profonde érudition, qui nous ont donné depuis peu la traduction du livre de la Genèse, n'ont pas été de l'avis de ce savant Homme ; & [4] dans leur Préface, entre plusieurs preuves excellentes qu'ils ont apportées pour faire voir que c'est l'Esprit saint qui a dicté ce Livre, ont allegué le passage de Longin, pour montrer combien les Chrétiens doivent être persuadez d'une verité si claire, & qu'un Paien même a sentie par les seules lumieres de la raison.

[5] Au reste, dans le tems qu'on travailloit à cette derniere édition de mon Livre, Monsieur Dacier, celui qui nous a depuis peu donné les Odes d'Horace en François, m'a communiqué de petites Notes très-savantes qu'il a faites sur Longin, où il a cherché de nouveaux sens, inconnus jusques ici aux Interprètes. J'en ai suivi quelques-unes. Mais comme dans celles où je ne suis pas de son sentiment, je puis m'être trompé ; il est bon d'en faire les Lecteurs juges. C'est dans cette vûë que [6] je les ai mises à la suite de mes Remarques ; Monsieur Dacier n'étant pas seulement un homme de trés-grande érudition, & d'une critique très-fine, mais d'une politesse d'autant plus estimable, qu'elle accompagne rarement un grand savoir. Il a été

REMARQUES.

1. *D'un des plus savans Hommes.*] Monsieur Huet, alors Sous-Précepteur de Monseigneur le Dauphin, & ensuite Evêque d'Avranches.

2. *Dans un Livre qu'il a fait* &c.] *Demonstratio Evangelica: Propos. 4. cap. 2. n. 53. pag.* 54. Ce livre fut imprimé en 1678. *in folio.*

3. *Des personnes non moins considerables* &c.] Mrs. de Port-roial, & sur tout Mr. Le Maître de Saci.

4. *Dans leur Préface.*] Seconde partie, §. 3. où il est traité de la simplicité sublime de l'Ecriture Sainte. On y cite avec éloge Mr. Despreaux, Traducteur de Longin.

5. *Au reste, dans le tems qu'on travailloit* &c.] L'Auteur ajoûta cette autre Section, à cette Préface, dans la même édition de 1683.

6. *Je les ai mises à la suite de mes Remarques.*] Mr. Despreaux avoit fait imprimer ses Remarques, celles de Monsr. Dacier, & celles de Monsr. Boivin, séparément, & à la suite de sa Traduction. Dans cette nouvelle édition, l'on a mis les unes & les autres sous le Texte,

été disciple du célebre [1] Monsieur le Févre, Pere de cette savante Fille à qui nous devons la premiere traduction qui ait encore paru d'Anacreon en François ; & qui travaille maintenant à nous faire voir Aristophane, Sophocle & Euripide en la même langue. [2]

[3] J'ai laissé dans toutes mes autres éditions cette Préface, telle qu'elle étoit lorsque je la fis imprimer pour la premiere fois il y a plus de vingt ans, & je n'y ai rien ajoûté. Mais aujourd'hui, comme j'en revoïois les épreuves, & que je les allois renvoïer à l'Imprimeur, il m'a paru qu'il ne seroit peut-être pas mauvais, pour mieux faire connoître ce que Longin entend par ce mot de Sublime, de joindre encore ici au passage que j'ai rapporté de la Bible, quelque autre exemple pris d'ailleurs. En voici un qui s'est présenté assez heureusement à ma mémoire. Il est tiré de l'Horace de Monsieur Corneille. Dans cette Tragédie, dont les trois premiers Actes sont, à mon avis, le chef-d'œuvre de cet illustre Ecrivain, une Femme qui avoit été présente au combat des trois Horaces, mais qui s'étoit retirée un peu trop-tôt, & n'en avoit pas vû la fin, vient mal à propos annoncer au vieil Horace leur Pere, que deux de ses Fils ont été tuez, & que le troisieme, ne se voïant plus en état de résister, s'est enfui. Alors, ce vieux Romain, possedé de l'amour de sa patrie, sans s'amuser à pleurer la perte de ses deux Fils, morts si glorieusement, ne s'afflige que de la fuite honteuse du dernier, qui a, dit-il, par une si lâche action, imprimé un opprobre éternel au nom d'Horace. Et leur Sœur, qui étoit là présente, lui aiant dit, *Que vouliez-vous qu'il fist contre trois* ? Il répond brusquement, *Qu'il mourût*. Voila de fort petites paroles. Cependant

REMARQUES.

Texte. On y a joint les Remarques Françoises de Monf. Tollius, qui a donné au public une édition de Longin, avec une Traduction Latine, enrichie de Notes très-savantes. Il avoit inseré dans son édition la Traduction Françoise de Mr. Despreaux.

1. *Mr. le Févre.*] Tannegui le Févre, Professeur de Rhétorique à Saumur ; dont Monf. Dacier a épousé la Fille. Monf. Le Févre donna en 1663, une édition de Longin, avec des Notes trés-estimées.

2. *En la même langue.*] Outre ces Livres, Madame Dacier en a donné plusieurs autres, & en dernier lieu une Traduction de l'Iliade ; Ces Ouvrages sont des preuves immortelles de sa science & de son esprit.

3. *J'ai laissé dans toutes mes autres éditions* &c.] Ceci, jusqu'à la fin de la Préface, fut ajoûté par l'Auteur dans l'édition de 1701.

pendant il n'y a perſonne qui ne ſente la grandeur héroïque qui eſt renfermée dans ce mot, *Qu'il mourût*, qui eſt d'autant plus ſublime qu'il eſt ſimple & naturel, & que par là on voit que c'eſt du fond du cœur que parle ce vieux Heros, & dans les tranſports d'une colère vraiment Romaine. De fait, la choſe auroit beaucoup perdu de ſa force, ſi, au lieu de *Qu'il mourût*, il avoit dit, *Qu'il ſuivît l'exemple de ſes deux freres*, ou, *Qu'il ſacrifiât ſa vie à l'interêt & à la gloire de ſon païs.* Ainſi, c'eſt la ſimplicité même de ce mot qui en fait la grandeur. Ce ſont là de ces choſes que Longin appèle ſublimes, & qu'il auroit beaucoup plus admirées dans Corneille, s'il avoit vêcu du tems de Corneille, que ces grands mots dont Ptolomée remplit ſa bouche au commencement de [1] *la Mort de Pompée*, pour exagerer les vaines circonſtances d'une déroute qu'il n'a point vûë.

REMARQUES.

1. *La Mort de Pompée.*] Autre Tragédie de Mr. Corneille.

PRÉFACE DE MONSIEUR DACIER.[1]

DE tous les Autheurs Grecs il n'y en a point de plus difficiles à traduire que les Rhéteurs, ſur tout quand on débroüille le premier leurs Ouvrages. Cela n'a pas empêché que Monſieur Deſpreaux, en nous donnant Longin en François, ne nous ait donné une des plus belles Traductions que nous aïons en nôtre Langue. Il a non ſeulement pris la naïveté & la ſimplicité du ſtile Didactique de cet excellent Auteur; il en a même ſi bien attrapé le Sublime, qu'il fait valoir auſſi heureuſement que lui, toutes les grandes figures dont il traite, & qu'il emploïe en les expliquant. Comme j'avois étudié ce Rhéteur avec ſoin, je fis quelques découvertes en le reliſant ſur la Traduction; & je trouvai de nouveaux ſens, dont les Interprètes ne s'eſtoient point aviſez. Je me crûs obligé de les communiquer à Monſieur Deſpreaux. J'allai donc chez lui, quoique je n'euſſe pas l'avantage de le connoître. Il ne reçût pas mes critiques en Auteur, mais en homme d'eſprit & en galant homme: il convint de quelques endroits; nous diſputâmes long-tems ſur d'autres; mais dans ces endroits mêmes dont il ne tomboit pas d'accord, il ne laiſſa pas de faire quelque eſtime de mes Remarques; & il me temoi-

REMARQUES.

1. Cette Préface, & les Remarques de Monſ. Dacier, parurent pour la premiere fois dans l'édition de 1683.

témoigna que ſi je voulois, il les feroit imprimer avec les ſiennes dans une ſeconde édition. C'eſt ce qu'il fait aujourd'hui. Mais de peur de groſſir ſon Livre, j'ai abregé le plus qu'il m'a été poſſible, & j'ai tâché de m'expliquer en peu de mots. Il ne s'agit ici que de trouver la verité; & comme Monſieur Deſpreaux conſent que, ſi j'ai raiſon, l'on ſuive mes Remarques; je ſerai ravi que s'il a mieux trouvé le ſens de Longin, on laiſſe mes Remarques pour s'attacher à ſa Traduction, que je prendrois moi-même pour modèle, ſi j'avois entrepris de traduire un ancien Rhéteur.

AVERTISSEMENT.

On a encore ajoûté les Remarques de Mr. Boivin, Garde de la Bibliothèque du Roi, Homme d'un très-grand merite, & ſavant ſur tout dans la Langue Grecque. Ces Remarques ſont très-judicieuſes & très-utiles. Mr. Deſpreaux les avoit inſerées dans ſes deux dernières éditions.

TRAI-

TRAITÉ
DU
SUBLIME,
OU
DU MERVEILLEUX
DANS LE DISCOURS:

Traduit du Grec de LONGIN.[1]

CHAPITRE PREMIER.

Servant de Préface à tout l'ouvrage.

VOus sçavez bien,[2] mon cher Terentianus, que lorsque nous lûmes ensemble le petit Traité que[3] Cécilius a fait du Sublime, nous trouvâmes que[4] la bassesse de son stile répondoit assez mal à la dignité de son sujet; que les principaux points

REMARQUES.

1. LE Roi a dans sa Bibliotèque un Manuscrit (No. 3083.) de sept à huit cens ans, où le Traité du Sublime de Longin se trouve à la suite des Problèmes d'Aristote. Il me seroit aisé de prouver que cet Exemplaire est original par raport à tous ceux qui nous restent aujourd'hui. Mais je n'entre point présentement dans un détail, que je réserve pour une Remarque particulière sur le Chapitre VII. J'avertis seulement ceux qui voudront se donner la peine de lire les Notes suivantes, qu'elles sont pour la plûpart appuiées sur l'ancien Manuscrit. Il fournit lui seul un grand nombre de leçons, que Vossius a autrefois recueillies, & que Tollius a publiées. Il ne me reste à remarquer qu'un petit nombre de choses, auxquelles il me semble qu'on n'a pas encore fait attention.

Chapitre I. Le partage des Chapitres n'est point de Longin. Les chiffres, qui en font la distinction, ont été ajoûtez d'une main récente dans l'ancien Manuscrit. A l'égard des Argumens ou Sommaires, il n'y en a qu'un très-petit nombre, qui même ne conviennent pas avec ceux que nous avons dans les Imprimez. Après cela il ne faut pas s'étonner si les Imprimez ne s'accordent pas entr'eux, en ce qui regarde la division & les argumens des Chapitres. BOIVIN.

2. *Mon cher Terentianus.*] Le Grec porte, *mon cher Posthumius Terentianus*; mais j'ai retranché *Posthumius*: le nom de *Terentianus* n'étant déja que trop long. Au reste, on ne sait pas trop bien, qui étoit ce Terentianus. Ce qu'il y a de constant, c'est, que c'étoit un Latin, comme son nom le fait assez connoître, & comme Longin le témoigne lui-même dans le Chapitre x. BOILEAU.

3. *Cécilius.*] C'étoit un Rhéteur Sicilien. Il vivoit sous Auguste, & étoit contemporain de Denis d'Halicarnasse, avec qui il fut lié même d'une amitié assez étroite. BOILEAU.

4. *La bassesse de son stile, &c.*] C'est ainsi, qu'il faut entendre ταπεινότερον. Je ne me souviens

points de cette matiere n'y étoient pas touchez, & qu'en un mot, cet ouvrage ne pouvoit pas apporter un grand profit aux Lecteurs, qui eſt néanmoins le but où doit tendre tout homme qui veut écrire. D'ailleurs, quand on traite d'un art, il y a deux choſes à quoi il ſe faut toûjours étudier. La premiere eſt, de bien faire entendre ſon ſujet. La ſeconde, que je tiens au fond la principale, conſiſte à montrer comment & par quels moïens ce que nous enſeignons ſe peut acquerir. Cécilius s'eſt fort attaché à l'une de ces deux choſes: car il s'efforce de montrer par une infinité de paroles, ce que c'eſt que le Grand & le Sublime, comme ſi c'étoit un point fort ignoré: mais il ne dit rien des moïens qui peuvent porter l'eſprit à ce Grand & à ce Sublime. Il paſſe cela, je ne ſai pourquoi, comme une choſe abſolument inutile. Après tout, cet Auteur peut-être n'eſt-il pas tant à reprendre pour ſes fautes, qu'à loüer pour ſon travail, & [1] pour le deſſein qu'il a eu de bien faire.

Toute-

REMARQUES.

viens point d'avoir jamais vû ce mot emploïé dans les ſens, que lui veut donner Monſieur Dacier, & quand il s'en trouveroit quelque exemple, il faudroit toûjours, à mon avis, revenir au ſens le plus naturel, qui eſt celui, que je lui ai donné. Car pour ce qui eſt des paroles, qui ſuivent, τῆς ὅλης ὑποθέσεως, cela veut dire, *que ſon ſtile eſt par tout inferieur à ſon ſujet*: y aiant beaucoup d'exemples en Grec de ces Adjectifs mis pour l'Adverbe. BOILEAU.

Ibid. *La baſſeſſe de ſon ſtile répondoit aſſez mal à la dignité de ſon ſujet.*] C'eſt le ſens, que tous les Interprètes ont donné à ce paſſage: mais comme le Sublime n'eſt point néceſſaire à un Rhéteur pour nous donner des règles de cet art, il me ſemble, que Longin n'a pû parler ici de cette prétenduë baſſeſſe du ſtile de Cécilius. Il lui reproche ſeulement deux choſes; la premiere, que ſon Livre eſt beaucoup plus petit, que ſon ſujet; que ce Livre ne contient pas toute ſa matiere: & la ſeconde, qu'il n'en a pas même touché les principaux points. Συγγραμμάτιον ταπεινότερον ἐφάνη τῆς ὅλης ὑποθέσεως, ne peut pas ſignifier, à mon avis, *le ſtile de ce Livre eſt trop bas*: mais, *ce livre eſt plus petit, que ſon ſujet*, ou *trop petit pour tout ſon ſujet*. Le ſeul mot ὅλης le détermine entièrement. Et d'ailleurs on trouvera des exemples de ταπεινότερον pris dans ce même ſens. Longin en diſant, que Cécilius n'avoit exécuté qu'une partie de ce grand deſſein, fait voir ce qui l'oblige d'écrire aprés lui ſur le même ſujet. DACIER.

Ibid. *La baſſeſſe de ſon ſtile.*] Encor que Monſieur Dacier ait ici très-bien compris le ſens de nôtre Auteur, néanmoins je ne trouve pas toute la netteté néceſſaire dans ſa traduction. J'aimerois mieux traduire ces paroles ainſi: *Vous vous ſouvenez, mon cher Terentianus, que quand nous lûmes enſemble le petit traité, que Cécile a fait du Sublime, nous le trouvâmes trop maigre à l'egard de toute ſa matiere, & que nous jugeâmes, que les principaux points n'y étoient pas même touchez.* Mais comme c'eſt une témerité à un Etranger de corriger les François naturels, & principalement les hommes illuſtres par leur grand génie, & par leur érudition, je me contenterai de renvoïer le lecteur à ma traduction Latine. TOLLIUS.

Ibid. *La baſſeſſe de ſon ſtile.*] Longin ſe ſert par tout du mot ταπεινὸς, dans le ſens que lui donne M. Deſpreaux. Ce qu'il dit dans le Chapitre VII. en parlant d'Ajax, ὑγδ' ἤθελε ζῆν δύσκλαι. ὧν γὰρ τὸ αἴτημα τῦ ἥρως ταπεινότερον: *Il ne demande pas la vie; un Heros n'étoit pas capable de cette baſſeſſe*; eſt fort ſemblable, pour la conſtruction, à ce qu'il dit ici, τὸ συγγραμμάτιον ταπεινότερον ἐφάνη τῆς ὅλης ὑποθέσεως. Voïez auſſi les Chapitres II. VI. XXVII. XXIX. XXXII. XXXIV. &c. BOIVIN.

[1] *Pour le deſſein, qu'il a eu de bien faire.*] Il faut prendre ici le mot d'ἔννοια, comme il eſt pris en beaucoup d'endroits pour une ſimple penſée. *Cécilius n'eſt pas tant à blâmer pour ſes défauts, qu'à loüer pour la penſée, qu'il a euë:*

pour

Toutefois, puiſque vous voulez que j'écrive auſſi du Sublime, voïons pour l'amour de vous, ſi nous n'avons point fait, ſur cette matiere, quelque obſervation raiſonnable, [1] dont les Orateurs puiſſent tirer quelque ſorte d'utilité.

Mais c'eſt à la charge, mon cher Terentianus, que nous reverrons enſemble exactement mon Ouvrage, & que vous m'en direz vôtre ſentiment avec cette ſincerité que nous devons naturellement à nos amis. Car, comme un Sage * dit fort bien: ſi nous avons quelque voie pour nous rendre ſemblables aux Dieux, c'eſt de *faire du bien* [a], & de *dire la verité.* * *Pythagore.*

Au reſte, comme c'eſt à vous que j'écris, c'eſt-à-dire, à un homme [2] inſtruit de toutes les belles connoiſſances, je ne m'arrêteray point ſur beaucoup de choſes qu'il m'eût fallu établir avant que d'entrer en matiere, pour montrer que le Sublime eſt en effet

CHANGEMENS.

a. *De faire du bien*] Dans l'édition de 1683. ces mots furent ſubſtituez à ceux-ci, *c'eſt de faire du bien*, qui étoient dans les éditions précedentes. Mr. Deſpreaux fit pluſieurs changemens à ſa traduction, dans cette même édition de 1683. comme on le verra dans la ſuite.

REMARQUES.

pour le deſſein, qu'il a eu de bien faire. Il ſe prend auſſi quelquefois pour *Invention*; mais il ne s'agit pas d'invention dans un traité de Rhétorique: c'eſt de la raiſon, & du bon ſens, dont il eſt beſoin. BOILEAU.

Ibid. *Pour le deſſein, qu'il a eu de bien faire.*] Dans le texte il y a deux mots ἔννοια & σπουδή. Monſieur Deſpreaux ne s'eſt attaché qu'à exprimer toute la force du dernier. Mais il me ſemble, que cela n'explique pas aſſez la penſée de Longin, qui dit, que *Cécilius n'eſt peut-être pas tant à blâmer pour ſes défauts, qu'il eſt à loüer pour ſon invention, & pour le deſſein, qu'il a eu de bien faire.* Ἔννοια ſignifie *deſſein, invention*, &, par ce ſeul mot, Longin a voulu nous apprendre, que Cécilius étoit le premier, qui eût entrepris d'écrire du Sublime. DACIER.

Ibid. *Pour le deſſein*] C'eſt une choſe étonnante, que Monſieur Dacier ait touché juſtement les mêmes lieux, que j'avois marqués dans mon exemplaire. Car ce mot d'ἔννοια m'avoit auſſi donné dans la vûë: c'eſt pourquoi je l'ai interpreté, *cogitationem*, en me ſervant d'une tranſpoſition, qui fait la cadence plus délicate. Car il eſt plus doux à l'oreille de dire, *curam cogitationemque ſuſceperit*, que *cogitationem curamque ſuſceperit.* Ἔννοια donc ſignifie ici le deſſein, non pas de bien faire, mais de traiter du Sublime. TOLLIUS.

1. *Et dont les Orateurs.*] Le Grec porte ἀνδράσι πολιτικοῖς, *viris Politicis*: c'eſt-à-dire les Orateurs, entant qu'ils ſont oppoſez aux Déclamateurs, & à ceux, qui font des diſcours de ſimple oſtentation. Ceux, qui ont lû Hermogène, ſavent ce que c'eſt que πολιτικὸς λόγος, qui veut proprement dire un ſtile d'uſage, & propre aux affaires; à la difference du ſtile des Déclamateurs, qui n'eſt qu'un ſtile d'apparat, où ſouvent l'on ſort de la Nature, pour ébloüir les yeux. L'Auteur donc par *viros Politicos* entend ceux, qui mettent en pratique *ſermonem politicum.* BOILEAU.

2. *Inſtruit de toutes les belles connoiſſances.*] Je n'ai point exprimé φίλτατον: parce qu'il me ſemble tout à fait inutile en cet endroit. BOILEAU.

Ibid. *Inſtruit de toutes les belles connoiſſances*] J'ai changé dans le Grec le mot φίλτατον en φίλτατε, *mon cher ami.* TOLLIUS.

effet ce qui forme l'excellence & la souveraine perfection du Discours : que c'est par lui que les grands Poëtes & les Ecrivains les plus fameux ont remporté le prix, [1] & rempli toute la posterité du bruit de leur gloire.

Car il ne persuade pas proprement, mais il ravit, il transporte, & produit en nous une certaine admiration mêlée d'étonnement & de surprise, qui est toute autre chose que de plaire seulement, ou de persuader. Nous pouvons dire à l'égard de la persuasion, que pour l'ordinaire elle n'a sur nous qu'autant de puissance que nous voulons. Il n'en est pas ainsi du Sublime. [2] Il donne au Discours une certaine vigueur noble, une force invincible qui enlève l'ame de quiconque nous écoute. Il ne suffit pas d'un endroit ou deux dans un Ouvrage, pour vous faire remarquer la finesse de l'*Invention*, la beauté de l'*Economie*, & de la *Disposition*; c'est avec peine que cette justesse se fait remarquer par toute la suite même du Discours. Mais [3] quand le Sublime vient à éclater [b] où il faut, il renverse tout comme un foudre, & présente d'abord toutes les forces de l'Orateur ramassées ensemble. Mais

CHANGEMENS.

b. *Vient à éclater.*] Edition de 1683. Dans les précedentes on lisoit : *Vient à paroître.*

REMARQUES.

1. *Et rempli toute la posterité du bruit de leur gloire.*] Gerard Langbaine, qui a fait de petites Notes très-savantes sur Longin, prétend, qu'il y a ici une faute, & qu'au lieu de περιέβαλον ἐυκλείαις τὸν αἰῶνα, il faut mettre ὑπερέβαλον ἐυκλείαις. Ainsi dans son sens, il faudroit traduire, *ont porté leur gloire au de là de leurs siécles.* Mais il se trompe : περιέβαλον veut dire *ont embrassé, ont rempli toute la posterité de l'étenduë de leur gloire.* Et quand on voudroit même entendre ce passage à sa maniere, il ne faudroit point faire pour cela de correction : puisque περιέβαλον signifie quelquefois ὑπερέβαλον, comme on le voit dans ce vers d'Homère, Il. 32. v. 276. Γ'γε χδ'οσον ἐμοὶ ἀρετῇ περιβάλλετον ἵππους. BOILEAU.

2. *Il donne au Discours une certaine vigueur noble, &c.*] Je ne sai pourquoi Monsieur le Févre veut changer cet endroit, qui, à mon avis, s'entend fort bien ; sans mettre παντῶς au lieu de παντός, surmonte tous ceux, qui l'écoutent ; *Se met au dessus de tous ceux, qui l'écoutent.* BOILEAU.

Ibid. *Il donne au Discours une certaine vigueur noble, une force invincible, qui enlève l'ame de quiconque nous écoute.*] Tous les Interprètes ont traduit de même ; mais je crois, qu'ils se sont fort éloignés de la pensée de Longin, & qu'ils n'ont point du tout suivi la figure, qu'il emploie si heureusement. Τὰ ὑπερφυᾶ προσφέροντα βίαν, est-ce, qu'Horace diroit *adhibere vim* : au lieu de παντὸς, il faut lire πάνυ ὡς avec un omega, comme Monsr. le Févre l'a remarqué. Πάντως ἐπάνω τῶ ἀκροωμένω καθίσταται, est une métaphore prise du manége, & pareille à celle, dont Anacréon s'est servi, σὺ δ' οὐκ ἔχεις, οὐκ εἰδὼς ὅτι τῆς ἐμῆς ψυχῆς ἡνιοχεύεις. *Mais tu n'as point d'oreilles, & tu ne sais point, que tu es le maître de mon cœur.* Longin dit donc, *il n'en est pas ainsi du Sublime : par un effort, auquel on ne peut résister, il se rend entierement maître de l'Auditeur.* DACIER.

3. *Quand le Sublime vient à éclater.*] Nôtre Langue n'a que ce mot *éclater* pour exprimer le mot

Mais ce que je dis ici, & tout ce que je pourrois dire de ſemblable, ſeroit fort inutile pour vous, qui ſavez ces choſes par experience, & qui m'en feriez au beſoin à moi même des leçons.

REMARQUES.

mot ἐξεπχθὲν, qui eſt emprunté de la tempête, & qui donne une idée merveilleuſe, à peu près comme ce mot de Virgile, *abrupti nubibus ignes.* Longin a voulu donner ici une image de la foudre, que l'on voit plûtôt tomber que partir. DACIER.

CHAPITRE II.

S'il y a un Art particulier du Sublime; & des trois vices qui lui ſont oppoſez.

IL faut voir d'abord s'il y a un Art particulier du Sublime. Car il ſe trouve des gens qui s'imaginent que c'eſt une erreur de le vouloir réduire en Art, & d'en donner des préceptes. Le Sublime, diſent-ils, naît avec nous, & ne s'apprend point. Le ſeul Art pour y parvenir, c'eſt d'y être né. Et même, à ce qu'ils prétendent, il y a des Ouvrages que la Nature doit produire toute ſeule. La contrainte des préceptes ne fait que les affoiblir, & leur donner une certaine ſéchereſſe qui les rend maigres & décharnez. Mais je ſoûtiens, qu'à bien prendre les choſes, on verra clairement tout le contraire.

Et à dire vrai, quoi que la Nature ne ſe montre jamais plus libre, que dans les diſcours ſublimes & pathétiques; il eſt pourtant aiſé de reconnoître qu'elle ne ſe laiſſe pas conduire au hazard †, & qu'elle n'eſt pas abſolument ennemie de l'art & des règles. Javouë que dans toutes nos productions il la faut toûjours ſuppoſer comme la baſe, le principe, & le premier fondement. Mais auſſi il eſt certain que nôtre eſprit a beſoin d'une méthode pour lui enſeigner à ne dire que ce qu'il faut, & à le dire en ſon lieu; & que cette méthode peut beaucoup contribuer à nous acquerir la parfaite habitude du Sublime. 1 Car comme les vaiſſeaux ſont

CHANGEMENS.

†. *Qu'elle ne ſe laiſſe pas conduire au hazard,*] Ces mots furent ajoûtez dans l'édition de 1683.

REMARQUES.

1. *CAr comme les vaiſſeaux, &c.*] Il faut ſuppléer au Grec, ou ſouſentendre πλοῖα, qui veut dire des vaiſſeaux de charge, καὶ ὡς ἐπιπλοώτερα αὖ τὰ πλοῖα, &c. & expliquer ἀπερμάτιστα, dans le ſens de Monſieur le Fèvre, & de Suidas, des vaiſſeaux, qui flottent

ſont en en danger de perir, lors qu'on les abandonne à leur ſeule légereté, & qu'on ne ſait pas leur donner la charge & le poids qu'ils doivent avoir : il en eſt ainſi du Sublime, ſi on l'abandonne à la ſeule impétuoſité d'une nature ignorante & téméraire. Nôtre eſprit aſſez ſouvent n'a pas moins beſoin de bride que d'éperon. Démoſthène dit en quelque endroit, que le plus grand bien qui puiſſe nous arriver dans la vie, c'eſt *d'être heureux* : mais qu'il y en a encore un autre qui n'eſt pas moindre, & ſans lequel ce premier ne ſauroit ſubſiſter, qui eſt de *ſavoir ſe conduire avec prudence.* [1] Nous en pouvons dire autant à l'égard du Diſcours. [2] La nature eſt ce qu'il y a de plus néceſſaire pour arriver au Grand : Cependant, ſi l'art ne prend ſoin

REMARQUES.

tent manque de ſable, & de gravier dans le fond, qui les ſoûtienne, & leur donne le poids qu'ils doivent avoir ; auſquels on n'a pas donné le leſt. Autrement il n'y a point de ſens. BOILEAU.

Ibid. *Car comme les vaiſſeaux.*] Je ſuis d'accord ici avec Monſieur Deſpreaux, qu'il y manque le mot πλοῖα, ou, ſi on aime mieux, le mot σκάφη, qu'on rencontre dans la même comparaiſon dans Theodoret, orat. VIII. *de Providentia* : Ἐπειδὴ γὰρ ἡ φύσις πρὸς τὸ χεῖρον ἐξώκειλε, καὶ ὁ νοῦς τοῖς πάθεσι συνεκλυδεὶς, ὥσπερ ζυγὸς τις γενόμενος, οἷόν τι σκάφος ἀνερμάτιστον, ἀτυχῶς φέρεσθαι τὸ σῶμα κατέλιπεν, ἀναγκαίως ἐδεήθημεν νόμων, καθάπερ τινὸς ἀσκύρας ἰσώσης τὸ σκάφος, καὶ τῷ ὄντι πρόσωφορὰν κωλυούσης, καὶ συγχωρούσης ἀναδύναι τὸν κυβερνήτην, καὶ τῶν οἰάκων ἐπιλαζέσθαι. TOLLIUS.

Ibid. *Car comme les Vaiſſeaux.*] Les conjonctions ὡς & ὥτω, uſitées dans les comparaiſons, le mot ἀνερμάτιστα, & quelques autres termes métaphoriques, ont fait croire aux Interprètes, qu'il y avoit une comparaiſon en cet endroit. Mr. Deſpreaux a bien ſenti qu'elle étoit défectueuſe. *Il faut*, dit-il, *ſuppléer au Grec, ou ſous-entendre* πλοῖα, *qui veut dire des vaiſſeaux de charge..... Autrement il n'y a point de ſens.* Pour moi je crois qu'il ne faut point chercher ici de comparaiſon. La conjonction ὥτω, qui en étoit, pour ainſi dire, le caractère, ne ſe trouve ni dans l'ancien Manuſcrit, ni dans l'édition de Robortellus. L'autre conjonction, qui eſt ὡς, ne ſignifie pas, *comme*, en cet endroit, mais *que*. Cela poſé, le raiſonnement de Longin eſt très-clair, ſi on veut ſe donner la peine de le ſuivre. En voici toute la ſuite. *Quelques-uns s'imaginent que c'eſt une erreur de croire que le Sublime puiſſe être réduit en art. Mais je ſoûtiens que l'on ſera convaincu du contraire ; ſi on conſidère que la Nature, quelque liberté qu'elle ſe donne ordinairement dans les paſſions, & dans les grands mouvemens, ne marche pas tout-à-fait au hazard ; que dans toutes nos productions il la faut ſuppoſer comme la baze, le principe & le premier fondement : mais que nôtre eſprit a beſoin d'une méthode, pour lui enſeigner à ne dire que ce qu'il faut, & à le dire en ſon lieu : & qu'enfin* (c'eſt ici qu'il y a dans le Grec καὶ ὡς, pour καὶ ὅτι, dont Longin s'eſt ſervi plus haut, & qu'il n'a pas voulu repéter) *le Grand, de ſoi-même, & par ſa propre grandeur, eſt gliſſant & dangereux, lors qu'il n'eſt pas ſoûtenu & affermi par les règles de l'Art, & qu'on l'abandonne à l'impétuoſité d'une nature ignorante.* On ſe paſſe très-bien de la comparaiſon, qui ne ſervoit qu'à embrouiller la phraſe. Il faut ſeulement ſous-entendre, εἰ ὑπισκέψαιτό τις, qui eſt ſix ou ſept lignes plus haut, & faire ainſi la conſtruction ; καὶ [εἰ ὑπισκέψαιτό τις] ὡς ὑπικινδυνότερα ; & ſi on conſidère, *que le Grand*, &c. ὑπικινδυνότερα αὐτὰ ἐφ' ἑαυτῶν. τὰ μεγάλα, eſt préciſément la même choſe que τὰ μεγάλα ἐπισφαλῆ δὲ αὐτὸ τὸ μέγεθος, qu'on lit dans le Chapitre XXVII. & que Mr. Deſpreaux a traduit ainſi : *Le Grand, de ſoi-même, & par ſa propre grandeur, eſt gliſſant & dangereux.* Ἀνερμάτιστα & ἀσκήκλα, ſont des termes métaphoriques, qui, dans le ſens propre, conviennent à de grands bâtimens ; mais qui, pris figurément, peuvent très-bien s'appliquer à tout ce qui eſt grand, même aux ouvrages d'eſprit. BOIVIN.

1. *Nous en pouvons dire autant, &c.*] J'ai ſuppléé la reddition de la comparaiſon, qui manque en cet endroit dans l'original. BOILEAU.

2. *La nature eſt ce.*] Je traduirai ici ce qu'il y a

ſoin de la conduire, c'eſt une aveugle qui ne ſait où elle va. [1]
* * * * * * * * * * * * *

[2] Telles ſont ces penſées : *Les Torrens entortillez de flammes. Vomir contre le Ciel. Faire de Borée ſon joüeur de flûtes ;* & toutes les autres façons de parler dont cette pièce eſt pleine. Car elles ne ſont pas

REMARQUES.

y a de plus dans l'original de mon manuſcrit : *Que la Nature tienne pour arriver au Grand la place du bonheur : & l'Art celle de la prudence. Mais ce qu'on doit conſiderer ici ſur toutes choſes, c'eſt, que cette connoiſſance même, qu'il y a dans l'Eloquence quelque choſe qu'on doit à la bonté de la Nature, ne nous vient que de l'Art même, qui nous l'indique. C'eſt pourquoi je ne doute pas, que quand celui qui nous blâme de ce que nous tâchons d'aſſujettir le Sublime aux études & à l'Art, voudra faire ſes réflexions ſur ce que nous venons de débiter, il ne change bien-tôt d'avis, & qu'il ne condamne plus nos ſoins dans cette matière, comme s'ils étoient ſuperflus, & ſans aucun profit.* TOLLIUS.

Ibid. *La Nature eſt ce qu'il y a.*] Il manque en cet endroit deux feuillets entiers dans l'ancien Manuſcrit : c'eſt ce qui a fait la lacune ſuivante. Je ne ſai par quel hazard les cinq ou ſix lignes que Tollius a euës d'un Manuſcrit du Vatican, & qui ſe trouvent auſſi dans un Manuſcrit du Roi (No. 3171.) tranſpoſées & confonduës avec un fragment des Problèmes d'Ariſtote, ont pû être conſervées. Il y a apparence que quelqu'un aiant rencontré un morceau des deux feuillets égarez de l'ancien Manuſcrit, ou les deux feuillets entiers, mais gâtez, n'aura pû copier que ces cinq ou ſix lignes. A la fin de ce petit Supplément, dont le Public eſt redevable à Tollius, je crois qu'il faut lire ἡγήσαιλο, & non pas κομίσαιλο, qui ne me paroît pas faire un ſens raiſonnable. Le Manuſcrit du Roi, où ſe trouve ce même Supplément, n'a que σαιτο, de la premiere main : κομί eſt d'une main plus récente. Cela me fait ſoupçoner, que dans l'ancien Manuſcrit le mot étoit à demi effacé, & que quelques-uns ont crû mal-à-propos qu'il devoit y avoir κομίσαιτο. BOIVIN.

1. ******] L'Auteur avoit parlé du ſtile enflé, & citoit à propos de cela les ſotiſes d'un Poëte tragique dont voici quelques reſtes. BOILEAU.

2. *Telles ſont ces penſées*, &c.] Il y a ici une lacune conſiderable. L'Auteur après avoir montré qu'on peut donner des règles du Sublime, commençoit à traiter des Vices qui lui ſont oppoſés, & entre autres du ſtile enflé, qui n'eſt autre choſe que le Sublime trop pouſſé. Il en faiſoit voir l'extravagance par le paſſage d'un je ne ſai quel Poëte Tragique, dont il reſte encore ici quatre vers : mais comme ces vers étoient déja fort galimathias d'eux-mêmes, au rapport de Longin, ils le ſont devenus encore bien davantage par la perte de ceux qui les précedoient. J'ai donc crû que le plus court étoit de les paſſer : n'y aiant dans ces quatre vers qu'un des trois mots que l'Auteur raille dans la ſuite. En voilà pourtant le ſens confuſément. C'eſt quelque Capanée qui parle dans une Tragédie : *Et qu'ils arrêtent la flamme qui ſort à longs flots de la fournaiſe. *Car ſi je trouve le Maître de la maiſon ſeul, alors d'un ſeul torrent de flammes entortillé j'embraſerai la maiſon, & la réduirai toute en cendres. Mais cette noble Muſique ne s'eſt pas encore fait ouir.* J'ay ſuivi ici l'interprétation de Langbaine. Comme cette Tragédie eſt perduë, on peut donner à ce paſſage tel ſens qu'on voudra : mais je doute qu'on attrape le vrai ſens. Voïez les Notes de Mr. Dacier. BOILEAU.

* *Car ſi je trouve le maître.*] Monſieur Deſpreaux me ſemble avoir lû dans le Grec, εἰ γὰρ τὸν ἐσιὸχον ὄψομαι μόνον, au lieu de τιν' ἐσιὸχον. Mais j'aimerois mieux dire : *Car ſi je trouve ſeulement le maître de la maiſon.* TOLLIUS.

Ibid. *Telles ſont ces penſées*, &c.] Dans la lacune ſuivante Longin rapportoit un paſſage d'un Poëte tragique, dont il ne reſte que cinq vers. Monſieur Deſpreaux les a rejettez dans ſes Remarques, & il les a expliquez comme tous les autres Interprètes. Mais je crois que le dernier vers auroit dû être traduit ainſi : *Ne viens-je pas de vous donner maintenant une agréable Muſique?* Ce n'eſt pas quelque Capanée, mais Borée, qui parle, & qui s'applaudit pour les grands vers qu'il a récitez. DACIER.

Ibid. *Telles ſont ces penſées.*] Il n'eſt pas beſoin qu'on prononce le dernier de ces vers par forme d'interrogation. Je m'imagine que ma traduction Latine eſt aſſez claire, & qu'elle ſuffit pour ſoûtenir ce que j'avance. TOLLIUS.

pas grandes & tragiques, mais enflées & extravagantes. [1] Toutes ces phrases ainsi embarrassées de vaines imaginations, troublent & gâtent plus un discours qu'elles ne servent à l'élever. De sorte qu'à les regarder de près & au grand jour, ce qui paroissoit d'abord si terrible, devient tout à coup sot & ridicule. Que si c'est un défaut insupportable dans la Tragédie, qui est naturellement pompeuse & magnifique, que de s'enfler mal-à propos; à plus forte raison doit-il être condamné dans le discours ordinaire. De là vient qu'on s'est raillé de Gorgias, pour avoir appelé Xerxès, *le Jupiter des Perses*, & les Vautours, [2] *des Sepulcres animez*. On n'a pas été plus indulgent pour Callisthène, qui en certains endroits de ses Ecrits [3] ne s'élève pas proprement, mais se guinde si haut qu'on le perd de vûë. De tous ceux-là pourtant [4] je n'en vois point de si enflé que

REMARQUES.

1. *Toutes ces phrases ainsi embarrassées de vaines imaginations, troublent & gâtent plus un discours.*] Monsieur Despreaux a suivi ici quelques exemplaires, où il y a, τεθόλωται γὰρ τῇ φράσει, du verbe θολόω, qui signifie *gâter, barbouiller, obscurcir*; mais cela ne me paroît pas assez fort pour la pensée de Longin, qui avoit écrit sans doute τετύλωται, comme je l'ai vû ailleurs. De cette manière le mot *gâter* me semble trop général, & il ne détermine point assez le vice que ces phrases ainsi embarrassées causent, ou apportent au discours, au lieu que Longin, en se servant de ce mot, en marque précisément le défaut: car il dit, que *ces phrases, & ces imaginations vaines, bien loin d'élever & d'agrandir un discours, le troublent, & le rendent dur.* Et c'est ce que j'aurois voulu faire entendre, puisque l'on ne sauroit être trop scrupuleux, ni trop exact, lorsqu'il s'agit de donner une idée nette & distincte des vices, ou des vertus du discours. DACIER.

Ibid. *Toutes ces phrases.*] Mons. Dacier préfere ici le mot de τετύλωται: mais celui de τεθορύβηται est capable de soutenir le τεθόλωται, par la ressemblance qu'il y a entre les expressions obscures & embarrassées du discours, & les pensées confuses & brouillées. Car un discours clair & net coule comme une eau pure, & donne du plaisir à ceux qui l'entendent. Cette confusion dans cette manière de parler, est très-bien remarquée par Plutarque, quand il dit; (*de liberorum educatione.*) Η' μὲν ὑπέροψις & λέξις ἀπολίτευτός ἐστι. C'est pourquoi, dit-il, il faut prendre garde, & πῶς διατρίψῃ καὶ πεζαγωγὸν διευλαβεῖται. Je souhaite que l'on jette les yeux sur ma traduction Latine, & on verra sans doute ce qui manque ici. TOLLIUS.

2. *Des sepulchres animés.*] Hermogène va plus loin, & trouve celui qui a dit cette pensée, digne des sepulchres dont il parle. Cependant je doute qu'elle déplût aux Poëtes de nôtre siecle, & elle ne seroit pas en effet si condamnable dans les vers. BOILEAU.

3. *Ne s'éleve pas proprement;*] Le mot μετέωρα signifie ici ce que St. Augustin dit en quelque lieu de l'orgueil: *Tumor est, non magnitudo.* J'aimerois donc mieux m'expliquer de cette maniere: *C'est de la même maniere quelquefois qu'on a traité Callisthene, qui, quand il affecte de s'énoncer en termes sublimes & relevez, s'égare alors dans les nuées.* TOLLIUS.

4. *Je n'en vois point de si enflé que Clitarque.*] Ce jugement de Longin est fort juste; & pour le confirmer il ne faut que rapporter un passage de ce Clitarque, qui dit d'une guespe, καλαυλέμεναι τὸ ὄρεινὴν, εἰσιοῦσαν ἐς τὰς κοίλας δρῦς, *Elle paît sur les montagnes, & vole dans les creux des chênes.* Car en parlant ainsi de ce petit animal, comme s'il parloit du Lion de Némée, ou du Sanglier d'Erymanthe, il donne une image qui est en même tems & desagreable & froide, & il tombe manifestement dans le vice que Longin lui a reproché. DACIER.

Ibid. *Je n'en vois point &c.*] Voilà encore une fois le même exemple cité par Monsieur Dacier, & qu'on trouve dans mes remarques

Mais.

que Clitarque. Cet Auteur n'a que du vent & de l'écorce. Il reſſemble à un homme, *qui*, pour me ſervir des termes de Sophocle, [1] *ouvre une grande bouche, pour ſouffler dans une petite flûte.* Il faut faire le même jugement d'Amphicrate, d'Hégéſias, & de Matris. Ceux-ci quelquefois s'imaginant qu'ils ſont épris d'un enthouſiaſme & d'une fureur divine, au lieu de tonner, comme ils penſent ne font que niaiſer & que badiner comme des enfans.

Et certainement, en matiere d'éloquence, il n'y a rien de plus difficile à éviter que l'*Enflure*. Car comme en toutes choſes naturellement nous cherchons le Grand, & que nous craignons ſur tout d'être accuſez de ſéchereſſe ou de peu de force, il arrive, je ne ſai comment, que la plûpart tombent dans ce vice, fondez ſur cette maxime commune :

[2] *Dans un noble projèt on tombe noblement.*

Cependant, il eſt certain que l'*Enflure* n'eſt pas moins vicieuſe dans le diſcours que dans les corps. [3] Elle n'a que de faux dehors & &

REMARQUES.

Mais il a fort bien fait de n'avoir pas nommé ſon auteur. TOLLIUS.

1. *Ouvre une grande bouche pour ſouffler dans une petite flûte.*] J'ai traduit ainſi φορβειᾶς δ' ἄτερ, afin de rendre la choſe intelligible. Pour expliquer ce que veut dire φορβειὰ, il faut ſavoir que la flûte chez les Anciens, étoit fort differente de la flûte d'aujourd'hui. Car on en tiroit un ſon bien plus éclatant, & pareil au ſon de la trompette, *tubæque æmula*, dit Horace. Il faloit donc pour en joüer emploïer une bien plus grande force d'haleine, & par conſéquent s'enfler extrêmement les joüës, qui étoit une choſe déſagreable à la vuë. Ce fut en effet ce qui en dégouta Minerve & Alcibiade. Pour obvier à cette difformité, ils imaginerent une eſpece de laniere ou courroïe, qui s'appliquoit ſur la bouche, & ſe lioit derrière la teſte, aiant au milieu un petit trou, par où l'on embouchoit la flûte. Plutarque prétend que Marſias en fut l'inventeur. Ils appelloient cette laniere φορβειὰν; & elle faiſoit deux differens effets : car outre qu'en ſerrant les joüës elle les empêchoit de s'enfler, elle donnoit bien plus de force à l'haleine, qui étant repouſſée ſortoit avec beaucoup plus d'impetuoſité & d'agrément. L'Auteur donc pour exprimer un Poëte enflé, qui ſouffle & ſe démène ſans faire de bruit, le compare à un Homme qui joüe de la flûte ſans cette laniere. Mais comme cela n'a point de rapport à la flûte d'aujourd'hui, puiſqu'à peine on ſerre les lévres quand on en joüe, j'ai crû qu'il valoit mieux mettre une penſée équivalente, pourvû qu'elle ne s'éloignât point trop de la choſe; afin que le Lecteur, qui ne ſe ſoucie pas tant des antiquailles, puiſſe paſſer, ſans être obligé, pour m'entendre, d'avoir recours aux Remarques. BOILEAU.

2. *Dans un noble projèt on tombe noblement.*] Il y a dans l'ancien Manuſcrit μεγάλῳ ἀπολιθαίνειν ὄρως ὑγιεὶς ἁμάρτημα. Les Copiſtes ont voulu faire un vers; mais ce vers n'a ni céſure, ni quantité. On ne trouvera point dans les Poëtes Grecs d'exemple d'un Iambe, qui commence par deux anapeſtes. Il y a donc apparence que ce qu'on a pris juſques ici pour un vers, eſt plûtôt un proverbe, ou une Sentence tirée des écrits de quelque Philoſophe. μεγάλῳ ἀποληθαίνειν, ὅμως ὑγιεὶς ἁμάρτημα, eſt la même choſe que s'il y avoit, μεγάλῳ ἀποληθαίνειν ἁμάρτημα μὲν, ὅμως ὑγιεὶς ἁμάρτημα, *tomber eſt une faute; mais une faute noble, à celui qui eſt grand*; c'eſt-à-dire, *qui ſe montre grand dans ſa chûte même*, ou *qui ne tombe que parce qu'il eſt grand.* C'eſt à peu près dans ce ſens, que M. Corneille a dit, *Il eſt beau de mourir maître de l'Univers.* BOIVIN.

3. *Elle n'a que de faux dehors.*] Tous les Interprètes ont ſuivi ici la leçon corrompuë de ἀναλήθεις, *faux*, pour ἀναλθεῖς, comme Mon-

& une apparence trompeuse : mais au dedans elle est creuse & vuide, & fait quelquefois un effet tout contraire au Grand. Car comme on dit fort bien :

Il n'y a rien de plus sec qu'un hydropique.

Au reste, le défaut du stile enflé, c'est de vouloir aller au delà du Grand. Il en est tout au contraire du Pueril. Car il n'y a rien de si bas, de si petit, ni de si opposé à la noblesse du discours.

Qu'est-ce donc que puerilité ? Ce n'est visiblement autre chose qu'une pensée d'Ecolier, qui, pour être trop recherchée, devient froide. C'est le vice où tombent ceux qui veulent toûjours dire quelque chose d'extraordinaire & de brillant ; mais sur tout ceux qui cherchent avec tant de soin le plaisant & l'agréable : Parce qu'à la fin, [1] pour s'attacher trop au stile figuré, ils tombent dans une sotte affectation.

Il y a encore un troisième défaut opposé au Grand, qui regarde le Pathétique. Théodore l'appèle une *fureur hors de saison*, lors qu'on s'échauffe mal-à-propos, ou qu'on s'emporte avec excès, quand le sujèt ne permet que de s'échauffer médiocrement. En effet, † on voit très-souvent des Orateurs, qui, comme s'ils étoient yvres, se laissent emporter à des passions qui ne conviennent point à leur sujèt, mais qui leur sont propres, & qu'ils ont apportées de l'Ecole :

CHANGEMENS.

†. *En effet, on voit très-souvent* &c.] Avant l'édition de 1683. le Traducteur avoit mis : *En effet, quelques-uns, ainsi que s'ils étoient yvres, ne disent point les choses de l'air, dont elles doivent être dites, mais ils sont entraînez de leur propre impétuosité, & tombent sans cesse en des emportemens d'Ecoliers & de Déclamateurs : si bien que* &c.

REMARQUES.

Monsieur le Févre a corrigé, qui se dit proprement de ceux qui ne peuvent croître ; & dans ce dernier sens le passage est tres-difficile à traduire en nôtre langue. Longin dit : *Cependant il est certain, que l'enflure, dans le discours aussi-bien que dans le corps, n'est qu'une tumeur vuide, & un défaut de forces pour s'élever, qui fait quelquefois*, &c. Dans les Anciens on trouvera plusieurs passages, où ἀναλήθεις a été mal pris pour ἀνάλθεις. DACIER.

Ibid. *Elle n'a que de faux dehors.*] Je ne suis pas ici du même sentiment, comme j'ai montré dans mes remarques. Car je ne puis pas comprendre, comment il y auroit un ὄγκος, une *enflure*, ou une *grandeur*, quoique mauvaise, dans un corps qui ne peut croître, ou qui ne tire point de profit de la nourriture. Nous avons le mot contraire ἀνάλθεις dans le chap. xv. 15. TOLLIUS.

1. *Pour s'attacher trop au stile figuré, ils tombent dans une sotte affectation.*] Longin dit d'une manière plus forte, & par une figure, *Ils échoüent dans le stile figuré, & se perdent dans une affectation ridicule.* DACIER.

1. *Il dit*

cole : si bien que comme on n'eſt point touché de ce qu'ils diſent, ils ſe rendent à la fin odieux & inſupportables. Car c'eſt ce qui arrive néceſſairement à ceux qui s'emportent & ſe débattent mal-à-propos devant des gens qui ne ſont point du tout émûs. Mais nous parlerons en un autre endroit de ce qui concerne les paſſions.

CHAPITRE III.

Du Stile froid.

POUR ce qui eſt de ce Froid ou Pueril dont nous parlions, Timée en eſt tout plein. Cet Auteur eſt aſſez habile homme d'ailleurs ; il ne manque pas quelquefois par le Grand & le Sublime : [1] il ſait beaucoup, & dit même les choſes d'aſſez bon ſens : ſi ce n'eſt qu'il eſt enclin naturellement à reprendre les vices des autres quoi qu'aveugle pour ſes propres défauts, & ſi curieux au reſte d'étaler de nouvelles penſées, que cela le fait tomber aſſez ſouvent dans la derniere puerilité. Je me contenterai d'en donner ici un ou deux exemples ; parce que Cécilius en a déja raporté un aſſez grand nombre. En voulant loüer Alexandre le Grand : *Il a*, dit-il, *conquis toute l'Aſie en moins de tems qu'Iſocrate n'en a emploié* [2] *à compoſer ſon Panégyrique.*

REMARQUES.

1. *Il dit les choſes d'aſſez bon ſens.*] Ἐπινοητικὸς veut dire un homme qui imagine, qui penſe ſur toutes choſes ce qu'il faut penſer, & c'eſt proprement ce qu'on apèle un homme de bon ſens. BOILEAU.

Ibid. *Il ſait beaucoup, & dit même les choſes d'aſſez bon ſens.*] Longin dit de Timée, πολυΐστωρ καὶ ἐπινοητικὸς. Mais ce dernier mot ne me paroit pas pouvoir ſignifier un homme *qui dit les choſes d'aſſez bon ſens* : & il me ſemble qu'il veut bien plûtôt dire un homme *qui a de l'imagination*, &c. Et c'eſt le caractère de Timée dans ces deux mots. Longin n'a fait que traduire ce que Ciceron a dit de cet Auteur dans le ſecond Livre de ſon Orateur : *Rerum copia & ſententiarum varietate abundantiſſimus.* Πολυΐστωρ repond à *rerum copia*, & ἐπινοητικὸς à *ſententiarum varietate.* DACIER.

Ibid. *Il ſait beaucoup* &c.] Monſieur Dacier eſt ici encore de mon ſentiment. Nous avons vû dans le premier chapitre le mot ἐπίνοια. Ici nous en avons un qui en eſt derivé, ἐπινοητικὸς, c'eſt-à-dire *qui eſt fort riche en penſées & en expreſſions.* Νοῆσαι ὀξύς, ce qu'Herodien dit de l'Empereur Sévère, eſt encor un peu plus, & ſe dit d'un homme qui ſait ſur le champ trouver des expédiens pour ſe tirer d'affaires. TOLLIUS.

2. *A compoſer ſon Panegyrique.*] Le Grec porte, *à compoſer ſon Panegyrique pour la guerre contre les Perſes.* Mais ſi je l'avois traduit de la ſorte, on croiroit qu'il s'agiroit ici d'un autre Panegyrique, que du Panegyrique d'Iſocrate, qui eſt un mot conſacré en nôtre langue. BOILEAU.

Ibid. *A compoſer ſon Panegyrique.*] J'aurois mieux aimé traduire, *qu'Iſocrate n'en a employé à compoſer le Panegyrique.* Car le mot *ſon* m'a ſemblé faire ici une équivoque, comme ſi c'étoit le Panegyrique d'Alexandre. Ce Panegirique fut fait pour exhorter Philippe à faire la guerre aux Perſes ; cependant les Interprètes Latins s'y ſont trompez, & ils ont expliqué ce paſſage, comme ſi ce diſcours d'Iſocrate avoir été l'éloge de Philippe pour avoir déja vaincu les Perſes. DACIER.

Panégyrique.[1] Voilà, sans mentir, une comparaison admirable d'Alexandre le Grand avec un Rhéteur. Par cette raison, Timée, il s'ensuivra que les Lacédemoniens le doivent ceder à Isocrate :[2] puisqu'ils furent trente ans à prendre la ville de Messène, & que celui-ci n'en mit que dix à faire son Panégyrique.

Mais à propos des Athéniens qui étoient prisonniers de guerre dans la Sicile, de quelle exclamation penseriez-vous qu'il se serve? Il dit, *Que c'étoit une punition du Ciel, à cause de leur impieté envers le Dieu Hermès, autrement Mercure; & pour avoir mutilé ses statuës. Vû principalement*[3] *qu'il y avoit un des Chefs de l'armée ennemie*[4] *qui tiroit son nom d'Hermès de pere en fils, savoir Hermocrate fils d'Hermon.* Sans mentir, mon cher Terentianus, je m'étonne qu'il n'ait dit aussi de Denis le Tyran, que les Dieux permirent qu'il fût chassé de son

REMARQUES.

1. *Voilà, sans mentir, une comparaison admirable d'Alexandre le Grand avec un Rhéteur.*] Il y a dans le Grec, *du Macédonien, avec un Sophiste.* A l'égard *du Macédonien*, il faloit que ce mot eût quelque grace en Grec, & qu'on appellât ainsi Alexandre par excellence, comme nous appellons Ciceron, l'Orateur Romain. Mais le Macédonien en François, pour Alexandre, seroit ridicule. Pour le mot de Sophiste, il signifie bien plûtôt en Grec un Rhéteur, qu'un Sophiste, qui en François ne peut jamais être pris en bonne part, & signifie toûjours un homme qui trompe par de fausses raisons, qui fait des Sophismes, *Cavillatorem*: au lieu qu'en Grec c'est souvent un nom honorable. BOILEAU.

2. *Puis qu'ils furent trente ans à prendre la ville de Messène.*] Longin parle ici de cette expedition des Lacédémoniens, qui fut la cause de la naissance des Parthéniens, dont j'ai expliqué l'Histoire dans Horace. Cette guerre ne dura que vingt ans; c'est pourquoi, comme Monsieur le Févre l'a fort bien remarqué, il faut necessairement corriger le texte de Longin où les Copistes ont mis un λ, qui signifie *trente*, pour un κ, qui ne marque que *vingt*. Monsieur le Févre ne s'est pas amusé à le prouver; mais voici un passage de Tyrtée qui confirme la chose fort clairement:

Ἄμφω τώδ' ἐμάχοντ' ἐννεακαίδεκ' ἔτη.
Νωλεμέως, ἀιεὶ θαλασίφρονα θυμὸν ἔχοντες,
Αἰχμηταὶ παλέρων ἠμελέρων παλέρες.
Εἴκοσ' ὦ δ' οἱ μὲν κῆ πείνα ἔργα λιπόντες;
Φεῦγον Ἰθωμαίων ἐκ μεγάλων ὀρέων.

Nos braves ayeux assiégerent pendant dix-neuf ans sans aucun relâche la ville de Messène, & à la vingtiéme année les Messéniens quitterent leur citadelle d'Ithome. Les Lacédémoniens eurent encore d'autres guerres avec les Messéniens, mais elles ne furent pas si longues. DACIER.

3. *Parce qu'il y avoit* &c.] Cela n'explique point, à mon avis, la pensée de Timée, qui dit, *Parce qu'il y avoit un des Chefs de l'armée ennemie, savoir Hermocrate fils d'Hermon, qui descendoit en droite ligne de celui qu'ils avoient si mal-traité.* Timée avoit pris la généalogie de ce Général des Syracusains, dans les Tables qui étoient gardées dans le Temple de Jupiter Olympien près de Syracuse, & qui furent surprises par les Atheniens au commencement de cette guerre, comme cela est expliqué plus au long par Plutarque dans la vie de Nicias. Thucydide parle de cette mutilation des statuës de Mercure, & il dit qu'elles furent toutes mutilées, tant celles qui étoient dans les Temples, que celles qui étoient à l'entrée des maisons des particuliers. DACIER.

Ibid. *Parce qu'il y avoit* &c. J'avois ici mis en marge, *qui tiroit son origine de ce Dieu, dont il avoit outragé la Majesté.* Ce mot *maltraiter*, duquel Monsieur Dacier se sert, ne me semble pas assez fort: parce qu'il s'agit ici d'une impieté singuliere, & d'un sacrilége, par lequel on viole le droit des Dieux. De même Monsieur Despréaux peu après en disant, *à cause de son peu de respect*, ne me donne pas cette idée que l'impieté de Denis merite. TOLLIUS.

4. *Qui tiroit son nom d'Hermès.*] Le Grec porte, *qui tiroit son nom du Dieu qu'on avoit offensé*; mais j'ai mis *d'Hermès*, afin qu'on vit mieux le jeu,

ſon Roiaume par *Dion* & par *Heraclide*, à cauſe de ſon peu de reſpect à l'égard de *Dios* & d'*Heraclès*, c'eſt-à-dire, de *Jupiter* & d'*Hercule*. Ζεὺς, Διὸς, Jupiter, Ἡρακλῆς, Hercule.

Mais pourquoi m'arrêter après Timée? Ces Heros de l'antiquité, je veux dire Xénophon & Platon, ſortis de l'Ecole de Socrate, s'oublient bien quelquefois eux mêmes, juſqu'à laiſſer échaper dans leurs Ecrits des choſes baſſes & pueriles. Par exemple ce premier, dans le livre qu'il a écrit de la République des Lacédémoniens: *On ne les entend*, dit-il, *non plus parler que ſi c'étoient des pierres. Ils ne tournent non plus les yeux que s'ils étoient de bronze. Enfin vous diriez qu'ils ont plus de pudeur* [1] *que ces parties de l'œil, que nous appelons en Grec du nom de Vierges.* C'étoit à Amphicrate, & non pas à Xénophon, d'appeler les prunelles, *des Vierges pleines de pudeur.* Quelle penſée! bon Dieu! parce que le mot de *Coré*, qui ſignifie en Grec la prunelle de l'œil, ſignifie auſſi une Vierge, de vouloir que toutes les prunelles univerſellement ſoient des Vierges pleines de modeſtie: vû qu'il n'y a peut être point d'endroit ſur nous où l'impudence éclate plus que dans les yeux; & c'eſt pourquoi Homere, pour exprimer un impudent, [2] *Homme chargé de vin*, dit-il, *qui as l'impudence d'un chien dans les yeux.* Cependant, Timée n'a pû voir une ſi froide penſée dans Xénophon, [2] ſans la revendiquer comme un vol qui

. . . . . .

CHANGEMENS.

[2]. *Homme chargé de vin* &c.] Premiere maniere, avant l'édition de 1683. *Yvrogne*, dit-il, *avec tes yeux de chien.*

REMARQUES.

jeu de mots. Quoique puiſſe dire Monſr. Dacier je ſuis de l'avis de Langbaine, & ne crois point que ὃς ἀπὸ τῶν γονομηδέντων ἦν veuille dire autre choſe que, *qui tiroit ſon nom de pere en fils, du Dieu qu'on avoit offenſé.* BOILEAU.

1. *Que ces parties de l'œil, &c.*] Ce paſſage eſt corrompu dans tous les exemplaires que nous avons de Xénophon, où l'on a mis θαλάμοις pour ὀφθαλμοῖς; faute d'avoir entendu l'équivoque de κόρη. Cela fait voir qu'il ne faut pas aiſément changer le texte d'un Auteur. BOILEAU.

Ibid. *Que ces parties de l'œil.*] Iſidore de Péluſe dit dans une de ſes lettres, αἱ κόραι, αἱ ἔσω τῆς ὀφθαλμῆς, καλῶς παρθένοι ἐν θαλάμοις, ἐρυθριῶσαι, καὶ τοῖς βλεφάροις καθάπερ παραπετάσμασι κεχαλυμμέναι: *les prunelles placées au dedans des yeux, comme des vierges dans la chambre nuptiale, & cachées ſous les paupières, comme ſous des voiles.* Ces paroles mettent la penſée de Xénophon dans tout ſon jour. BOIVIN.

2 *Sans la revendiquer comme un vol.*] C'eſt ainſi qu'il faut entendre, ὡς φαρίν τινὸς ἁρπάζων, & non pas, *ſans lui en faire une eſpèce de vol, Tanquam furtum quoddam attingens.* Car cela auroit bien moins de ſel. BOILEAU.

Ibid. *Sans la revendiquer* &c.] Je ne ſai pas ſi cette expreſſion de Monſieur Boileau eſt aſſez nette & exacte; parce que Timée aiant vécu aſſez long-tems après Xenophon ne pouvoit revendiquer cette penſée de Xenophon, comme un vol qui lui pût avoir été fait: mais il croioit qu'il s'en pouvoit ſervir comme d'une choſe qui étoit expoſée au pillage. TOLLIUS.

qui lui avoit été fait par cet Auteur. Voici donc comme il l'emploie dans la vie d'Agathocle. *N'est-ce pas une chose étrange, qu'il ait ravi sa propre cousine qui venoit d'être mariée à un autre ; qu'il l'ait, dis-je, ravie le lendemain même de ses nôces ? Car qui est-ce qui eût voulu faire cela, [1] s'il eût eu des vierges aux yeux, & non pas des prunelles impudiques ?* Mais que dirons-nous de Platon, quoi-que divin d'ailleurs, qui voulant parler de ces Tablettes de bois de cyprès, où l'on devoit écrire les actes publics, use de cette pensée : [2] *Aiant écrit toutes choses, ils poseront dans les temples ces* [3] *monumens de cyprès* Et ailleurs, à propos des murs : [4] *Pour ce qui est des murs*, dit-il, *Mégillus, je suis de l'avis de Sparte,* [b] *de les laisser dormir à terre, & de ne les point faire lever.* Il y a quelque chose d'aussi ridicule dans Herodote, quand il appèle les belles femmes [5] *le mal des yeux.* Ceci néan-

CHANGEMENS.

[b]. *De les laisser dormir à terre, &c.*] Avant l'édition de 1683. on lisoit *de les laisser dormir, & de ne les point faire lever, tandis qu'ils sont couchez par terre.*

REMARQUES.

1. *S'il eût eu des vierges aux yeux, & non pas des prunelles impudiques.*] L'opposition, qui est dans le texte entre κόρας & πόρνας, n'est pas dans la traduction entre *vierges* & *prunelles impudiques*. Cependant comme c'est l'opposition qui fait le ridicule, que Longin a trouvé dans ce passage de Timée, j'aurois voulu la conserver, & traduire, *S'il eût eu des vierges aux yeux, & non pas des courtisanes.* D'ACIER.

2. *Aiant écrit toutes ces choses ils poseront dans les temples ces monumens de Cyprès.*] De la maniere dont Monsieur Boileau a traduit ce passage je n'y trouve plus le ridicule que Longin a voulu nous y faire remarquer. Car pourquoi *des Tablettes de Cyprès* ne pouroient-elles pas être appellées des *monumens de Cyprès?* Platon dit, *ils poseront dans les temples ces memoires de Cyprès.* Et ce sont ces memoires de Cyprès, que Longin blâme avec raison ; car en Grec, comme en nôtre langue, on dit fort bien *des memoires*, mais le ridicule est d'y joindre la matiere, & de dire *des memoires de Cyprès.* DACIER.

3. *Monumens de Cyprès.*] J'ai oublié de dire, à propos de ces paroles de Timée, qui sont rapportées dans ce Chapitre, que je ne suis point du sentiment de Monsieur Dacier, & que tout le froid, à mon avis, de ce passage consiste dans le terme de *Monument* mis avec *Cyprès.* C'est comme qui diroit, à propos des Registres du Parlement, *ils poseront dans le Greffe ces monumens de parchemin.* BOILEAU.

4. *Pour ce qui est des murs.*] *Il n'y avoit point de murailles à Sparte.* Tollius a repris cette Note de M. Despréaux, disant que Platon parle ici des murs d'Athènes & du Port de Pirée, que les Lacédémoniens avoient abbatus, depuis la prise d'Athènes. Il y a beaucoup d'apparence que Tollius se trompe : car s'il avoit bien examiné le passage de Platon il auroit reconnu qu'il n'est point question en cet endroit-là des murailles d'Athènes. *Voiez Platon, L. 5. des Loix, p. 778. de l'édit. d'Henri Estienne.*

5. *Le mal des yeux*] Ce sont des Ambassadeurs Persans, qui le disent dans Herodote chez le Roi de Macédoine Amyntas. Cependant Plutarque l'attribuë à Alexandre le Grand ; & le met au rang des Apophthegmes de ce Prince. Si cela est il faloit qu'Alexandre l'eût pris à Herodote. Je suis pourtant du sentiment de Longin, & je trouve le mot froid dans la bouche même d'Alexandre. BOILEAU.

Ibid. *Le mal des yeux*] Ce passage d'Herodote est dans le cinquieme Livre, & si l'on prend la peine de le lire, je m'assûre que l'on trouvera ce jugement de Longin un peu trop sévère. Car les Perses, dont Herodote raporte ce mot, n'ap-

néanmoins semble en quelque façon pardonnable à l'endroit où il est; [1] parce que ce sont des Barbares qui le disent dans le vin & la débauche: [c] mais ces personnes n'excusent pas la bassesse de la chose & il ne faloit pas, pour rapporter un méchant mot, se mettre au hazard de déplaire à toute la posterité.

CHANGEMENS.

[c]. *Mais ces personnes* &c.] Editions avant celle de 1683. *Mais, comme ces personnes ne sont pas de fort grande consideration, il ne faloit pas, pour en raporter un méchant mot*, &c.

REMARQUES.

n'appelloient point en géneral les belles femmes *le mal des yeux*: ils parloient de ces femmes qu'Amyntas avoit fait entrer dans la chambre du festin, & qu'il avoit placées vis-à-vis d'eux, de manière qu'ils ne pouvoient que les regarder. Ces Barbares, qui n'étoient pas gens à se contenter de cela, se plaignirent à Amyntas, & lui dirent, qu'il ne faloit point faire venir ces femmes, ou qu'après les avoir fait venir, il devoit les faire asseoir à leurs côtez, & non pas vis-à-vis pour leur faire mal aux yeux. Il me semble que cela change un peu l'espèce. Dans le reste il est certain que Longin a eu raison de condamner cette figure. Beaucoup de Grecs déclineront pourtant ici sa juriſdiction sur ce que de fort bons Auteurs ont dit beaucoup de choses semblables. Ovide en est plein. Dans Plutarque un homme appèle un beau garçon, *la fievre de son fils*. Terence a dit *tuos mores morbum illi esse scio*. Et pour donner des exemples plus conformes à celui dont il s'agit, un Grec a appelé les fleurs ἑορτὴν ὄψεως, *la fête de la vuë*, & la verdure πανήγυριν ὀφθαλμῶν. DACIER.

Ibid. *Le mal des yeux*] Comme je l'ai montré dans mes remarques, Herodote trouve dans cette faute, si c'en est une, beaucoup d'imitateurs, *sic ut ipsum numerus defendat, si quid peccaverit*. Quant à moi, je trouve ce trait assez délicat & agréable, & j'opposerai au jugement de Longin celui de Philostrate. qui loüe un semblable trait de l'Orateur Isée: Ἄρδυς γὲν ῥήτωρ ἐρωμένου αὐτὸν, ἢ ἐ δεῖνα αὐτῷ καλὴ φαίνοιτο. μάλα σοφρόνως ὁ Ἰσαῖος, πέπαυμαι, εἶπεν, ὀφθαλμιῶν. Et puisque ces façons de parler ont plû à tant de monde & à tant de savans, je m'arrêterai à la sentence que Longin même donne à la fin du septiéme chapitre. TOLLIUS.

1 *Parce que ce sont des Barbares qui le disent dans le vin & dans la débauche.*] Longin rapporte deux choses qui peuvent en quelque façon excuser Herodote d'avoir appelé les belles femmes, *le mal des yeux*: la premiere, que ce sont des Barbares qui le disent: & la seconde, qu'ils le disent dans le vin & dans la débauche. En les joignant on n'en fait qu'une: & il me semble que cela affoiblit en quelque manière la pensée de Longin, qui a écrit, *parce que ce sont des Barbare qui le disent, & qui le disent même dans le vin & dans la débauche*. DACIER.

CHAPITRE IV.

De l'origine du Stile froid.

TOUTES ces affectations cependant, si basses & si pueriles, ne viennent que d'une seule cause, c'est à savoir de ce qu'on cherche trop la nouveauté dans les pensées, qui est la manie sur tout des Ecrivains d'aujourd'hui. Car du même endroit que vient le bien, assez souvent vient aussi le mal. Ainsi voions-nous que ce qui

qui contribuë le plus en de certaines occasions à embellir nos Ouvrages: ce qui fait, dis-je, la beauté, la grandeur, les graces de l'Elocution, cela même, en d'autres rencontres, est quelquefois cause du contraire; comme on le peut aisément reconnoître dans les *Hyperboles*, & dans ces autres figures qu'on appelle *Pluriels*. En effet, nous montrerons dans la suite, combien il est dangereux de s'en servir. Il faut donc voir maintenant comment nous pourrons éviter ces vices, qui se glissent quelquefois dans le Sublime. Or nous en viendrons à bout sans doute, si nous nous acquerons d'abord une connoissance nette & distincte du veritable Sublime, & si nous apprenons à en bien juger; ce qui n'est pas une chose peu difficile; puisqu'enfin, de savoir bien juger du fort & du foible d'un Discours, ce ne peut être que l'effet d'un long usage, & le dernier fruit, pour ainsi dire, d'une étude consommée. Mais par avance, voici peut-être un chemin pour y parvenir.

REMARQUES.

1. *Dans les Hyperboles.*] Dans le Grec il y a encore μεταβολαὶ, c'est-à-dire, *changemens*, de laquelle figure il parle dans le Chapitre XIX. (*suivant l'édition de M. Despréaux.*) TOLLIUS.

CHAPITRE V.

Des moïens en général pour connoître le Sublime.

IL faut savoir, mon cher Terentianus, que dans la vie ordinaire, on ne peut point dire qu'une chose ait rien de grand, quand le mépris qu'on fait de cette chose, tient lui même du grand. Telles sont les richesses, les dignitez, les honneurs, les empires, & tous ces autres biens en apparence, qui n'ont qu'un certain faste au dehors, & qui ne passeront jamais pour de veritables biens dans l'esprit d'un Sage: puis qu'au contraire ce n'est pas un petit avantage que de les pouvoir mépriser. D'où vient aussi qu'on admire beaucoup moins ceux qui les possedent, que ceux qui les pouvant posseder, les rejettent par une pure grandeur d'ame.

Nous devons faire le même jugement à l'égard des ouvrages des Poëtes & des Orateurs. Je veux dire, qu'il faut bien se donner de garde d'y prendre pour Sublime une certaine apparence de grandeur, bâtie ordinairement sur de grands mots assemblez au hazard, & qui n'est, à la bien examiner, qu'une vaine enflure de paroles, plus digne

en effet de mépris que d'admiration. [1] Car tout ce qui eſt veritablement Sublime, a cela de propre, quand on l'écoute, qu'il élève l'ame, & lui fait concevoir une plus haute opinion d'elle-même, la remplissant de joie & de je ne sai quel noble orgueil, comme si c'étoit elle qui eût produit les choſes qu'elles vient ſimplement d'entendre.

[2] Quand donc un homme de bon ſens, & habile en ces matieres, [a] nous récitera quelque endroit d'un Ouvrage; ſi après avoir ouï cet endroit pluſieurs fois, nous ne ſentons point qu'il nous éleve l'ame, & nous laiſſe dans l'eſprit une idée qui ſoit même au deſſus de ce que nous venons d'entendre; mais ſi au contraire, en le regardant avec attention, nous trouvons qu'il tombe, & ne ſe ſoûtienne pas, il n'y a point là de Grand, puis qu'enfin ce n'eſt qu'un ſon de paroles, qui frappe ſimplement l'oreille, & dont il ne demeure rien dans l'eſprit. La marque infaillible du Sublime, c'eſt quand nous ſentons qu'un Diſcours [3] nous laiſſe beaucoup à penſer; qu'il fait d'abord un effet ſur nous, auquel il eſt bien difficile, pour ne pas dire impoſſible, de réſiſter; & qu'enſuite le ſouvenir nous en dure, & ne s'efface qu'avec peine. En un mot, figurez-vous qu'une choſe eſt veritablement ſublime, quand vous voïez qu'elle plait uni-

CHANGEMENS.

[a] *Nous récitera quelque endroit* &c.] Avant l'édition de 1683. il y avoit: *Entendra réciter un ouvrage; ſi après l'avoir ouï pluſieurs fois, il ne ſent point qu'il lui élève l'ame, & lui laiſſe dans l'eſprit une idée qui ſoit même au deſſus de ſes paroles; mais ſi au contraire, en le regardant avec attention, il trouve qu'il tombe*, &c.

REMARQUES.

1. *Car tout ce qui eſt veritablement ſublime*, &c.] Le Grand Prince de Condé entendant lire cet endroit; *Voilà le Sublime*, s'écria-t-il, *Voilà ſon veritable caractère!*

2. *Quand donc un homme de bon ſens.*] Voïez mes remarques Latines. TOLLIUS.

3. *Nous laiſſe beaucoup à penſer.*] Ου πολλὴν μὲν ἀναθεώρησις, *dont la contemplation eſt fort étenduë, qui nous remplit d'une grande idée.* A l'égard de κατεξανάστασις, il eſt vrai que ce mot ne ſe rencontre nulle part dans les Auteurs Grecs; mais le ſens que je lui donne eſt celui, à mon avis, qui lui convient le mieux, & lorſque je puis trouver un ſens au mot d'un Auteur, je n'aime point à corriger le texte. BOILEAU.

Ibid. *Qu'un diſcours nous laiſſe beaucoup à penſer*, &c.] Si Longin avoit defini de cette maniere le Sublime, il me ſemble que ſa définition ſeroit vicieuſe, parce qu'elle pourroit convenir auſſi à d'autres choſes qui ſont fort éloignées du Sublime. Monſieur Boileau a traduit ce paſſage comme tous les autres Interpretes; mais je croi qu'ils ont confondu le mot καταξανάστασις avec καταξανάστασις. Il y a pourtant bien de la difference entre l'un & l'autre. Il eſt vrai que le καταξανάστασις de Longin ne ſe trouve point ailleurs. Heſychius marque ſeulement ἀνάστημα, ὕψωμα. Où ἀνάστημα eſt la même

choſe

universellement & dans toutes ses parties. [1] Car lors qu'en un grand nombre de personnes differentes de profession & d'âge, & qui n'ont aucun rapport ni d'humeur ni d'inclination, tout le monde vient à être frappé également [2] de quelque endroit d'un Discours; ce jugement & cette approbation uniforme de tant d'esprits, si discordans d'ailleurs, est une preuve certaine & indubitable qu'il y a là du Merveilleux & du Grand.

REMARQUES.

chose qu'ἀνάςησις, d'où ἐξανάςησις & κατεξανάςησις ont esté formés. Κατεξανάςησις n'est donc ici que ἄυξησις, *augmentum*: ce passage est très-important, & il me paroît que Longin a voulu dire: *Le veritable Sublime est celui, auquel, quoique l'on medite, il est difficile, ou plûtôt impossible, de rien ajoûter; qui se conserve dans nôtre memoire, & qui n'en peut être qu'à peine effacé.* DACIER.

Ibid. *Qu'un discours nous laisse.*] Voïez mes remarques Latines. TOLLIUS.

1. *Car lors qu'en un grand nombre.*] C'est l'explication que tous les Interprètes ont donnée à ce passage; mais il me semble qu'ils ont beaucoup ôté de la force & du raisonnement de Longin pour avoir joint λόγων ἔν τι, qui doivent être separez. Λόγων n'est point ici *le discours*, mais *le langage*. Longin dit, *car lors qu'en un grand nombre de personnes dont les inclinations, l'âge, l'humeur, la profession, & le langage sont differens, tout le monde vient à être frappé également d'un même endroit, ce jugement*, &c. Je ne doute pas que ce ne soit le veritable sens. En effet, comme chaque nation dans sa langue a une maniere de dire les choses, & même de les imaginer, qui lui est propre; il est constant qu'en ce genre, ce qui plaira en même tems à des personnes de langage different, aura veritablement ce Merveilleux & ce Sublime. DACIER.

Ibid. *Car lors qu'en un grand nombre &c.*] J'ai de la satisfaction de ce que Monſ. Dacier est ici de même sentiment que moi: mais dans le Latin le mot de λόγων n'avoit point de grace. C'est pourquoi je me suis servi d'une autre expression, *ac tota denique vitæ ratione*, au lieu de *ac sermonis varietate*. J'eusse pû dire avec autant de douceur, *atque omni orationis varietate*: mais alors je ne m'en souvins pas. TOLLIUS.

2. *De quelque endroit d'un discours.*] Λόγων ἔν τι, c'est ainsi que tous les Interprètes de Longin ont joint ces mots. Monsieur Dacier les arrange d'une autre sorte; mais je doute qu'il ait raison. BOILEAU.

CHAPITRE VI.

Des cinq sources du Grand.

IL y a, pour ainsi dire, cinq sources principales du Sublime: [1] mais ces cinq sources présuppoſent, comme pour fondement commun, *une faculté de bien parler*; sans quoi tout le reste n'est rien.

Cela posé, la premiere & la plus considerable est *une certaine élevation d'esprit, qui nous fait penser heureusement les choses*: comme nous l'avons déja montré dans nos Commentaires sur Xénophon. La

REMARQUES.

1. *Mais ces cinq sources présuppoſent comme pour fondement commun.*] Longin dit, *mais ces cinq sources présuppoſent comme pour fond, comme pour lieu commun, la faculté de bien parler.* Monſ. Despréaux n'a pas voulu suivre la figure, sans doute de peur de tomber dans l'affectation. DACIER.

2. En

La seconde consiste dans le *Pathétique* : j'entends par *Pathétique*, cet Enthousiasme, cette vehémence naturelle, qui touche & qui émeut. Au reste, à l'égard de ces deux premieres, elles doivent presque tout à la nature, & il faut qu'elles naissent en nous ; au lieu que les autres dépendent de l'art en partie.

La troisième n'est autre chose que *les Figures tournées d'une certaine manière.* Or les Figures sont de deux sortes : les Figures de Pensée, & les Figures de Diction.

Nous mettons pour la quatrième, *la noblesse de l'expression*, qui a deux parties ; le choix des mots, & la diction élégante & figurée.

Pour la cinquième, qui est celle, à proprement parler, qui produit le Grand ; & qui renferme en soi toutes les autres, c'est *la Composition & l'arrangement des paroles dans toute leur magnificence & leur dignité.*

Examinons maintenant ce qu'il y a de remarquable dans chacune de ces especes en particulier : mais nous avertirons en passant, que Cecilius en a oublié quelques-unes, & entre autres le Pathétique. Et Certainement, s'il l'a fait pour avoir crû que le Sublime & le Pathétique naturellement n'alloient jamais l'un sans l'autre, & ne faisoient qu'un ; il se trompe : puisqu'il y a des Passions qui n'ont rien de grand, & qui ont même quelque chose de bas, comme l'affliction, la peur, la tristesse ; & qu'au contraire il se rencontre quantité de choses grandes & sublimes, où il n'entre point de passion. Tel est entre autres ce que dit Homère avec tant de hardiesse, [1] en parlant des Aloïdes.

Pour déthrôner les Dieux, leur vaste ambition
Entreprit d'entasser Osse sur Pélion.

Ce qui suit est encore bien plus fort.

Ils l'eussent fait sans doute, &c.

Et

REMARQUES.

1. *En parlant des Aloïdes.*] C'étoient des Géans, qui croissoient tous les ans d'une coudée en largeur, & d'une aune en longueur. Ils n'avoient pas encore quinze ans, lors qu'ils se mirent en état d'escalader le Ciel. Ils se tuérent l'un l'autre par l'adresse de Diane. *Odyss.* L. XI. V. 310. Aloüs étoit fils de Titan & de la Terre. Sa femme s'appelloit Iphimédie, elle fut violée par Neptune dont elle eut deux enfans, Otus & Ephialte, qui furent appelés Aloïdes, à cause qu'ils furent nourris & élevés chez Aloüs, comme ses enfans. Virgile en a parlé dans le 6. de l'Eneïde :

Hic & Aloïdas geminos immania vidi
Corpora. BOILEAU.

Et dans la Proſe, les Panégyriques, & tous ces Diſcours qui ne ſe font que pour l'oſtentation, ont par tout du Grand & du Sublime, bien qu'il n'y entre point de paſſion pour l'ordinaire. De ſorte que même entre les Orateurs, ceux-là communément ſont les moins propres pour le Panégyrique, qui ſont les plus pathétiques; & au contraire ceux qui réüſſiſſent le mieux dans le Panégyrique, s'entendent aſſez mal à toucher les paſſions.

Que ſi Cécilius s'eſt imaginé que le Pathétique en géneral ne contribuoit point au Grand, & qu'il étoit par conſéquent inutile d'en parler; il ne s'abuſe pas moins. Car j'oſe dire qu'il n'y a peut-être rien qui relève davantage un Diſcours, qu'un beau mouvement & une paſſion pouſſée à propos. En effet, c'eſt comme une eſpèce d'enthouſiaſme & de fureur noble, qui anime l'Oraiſon, & qui lui donne un feu & une vigueur toute divine.

CHAPITRE VII.

De la ſublimité dans les penſées.

Bien que des cinq parties dont j'ai parlé, la premiere & la plus conſiderable, je veux dire cette *Elevation d'eſprit naturelle*, ſoit plûtôt un préſent du Ciel, qu'une qualité qui ſe puiſſe acquerir; nous devons, autant qu'il nous eſt poſſible, nourrir nôtre eſprit au Grand, [1] & le tenir toûjours plein [a] & enflé, pour ainſi dire, d'une certaine fierté noble & génereuſe.

Que ſi on demande comme il s'y faut prendre, j'ai déja écrit ail-

CHANGEMENS.

[a]. *Toûjours plein & enflé.*] *Et enflé*, addition faite en 1683.

REMARQUES.

1. *Et le tenir toûjours plein & enflé, pour ainſi dire, d'une certaine fierté, &c.*] Il me ſemble que le mot *plein* & le mot *enflé* ne demandent pas cette modification, *pour ainſi dire.* Nous diſons tous les jours, *c'eſt un eſprit plein de fierté, cet homme eſt enflé d'orgueil*; mais la figure dont Longin s'eſt ſervi la demandoit neceſſairement. J'aurois voulu la conſerver & traduire, *& le tenir toûjours, pour ainſi dire, gros d'une fierté noble & genereuſe.* DACIER.

Ibid. Et le tenir toûjours plein] Ni l'un ni l'autre des Interprètes François n'a pû trouver dans ſa langue un mot qui exprimât la force du Grec ἐσκυμωμένας. Et c'eſt pour cela que Monſieur Boileau s'eſt ſervi de la modification que Monſieur Dacier rejette. On eût pû s'exprimer de cette maniere: *Nous devons, autant qu'il nous eſt poſſible, accoûtumer nôtre ame aux penſées ſublimes, & la tenir toûjours comme enceinte, pour ainſi dire, d'une certaine fierté noble & génereuſe.* TOLLIUS.

1. *Une*

ailleurs, que cette Elevation d'esprit étoit [1] une image de la grandeur d'ame; & c'est pourquoi nous admirons quelquefois la seule pensée d'un homme, encore qu'il ne parle point, à cause de cette grandeur de courage que nous voions. Par exemple, le silence d'Ajax aux Enfers, dans l'Odyssée. * Car ce silence a je ne sai quoi de plus grand que tout ce qu'il auroit pû dire.

* *C'est dans l'onzième Livre de l'Odyssée, v. 551. où Ulysse fait des soumissions à Ajax, mais Ajax ne daigne pas lui répondre.*

La premiere qualité donc qu'il faut supposer en un veritable Orateur, c'est qu'il n'ait point l'esprit rampant. En effet, il n'est pas possible qu'un homme qui n'a toute sa vie que des sentimens & des inclinations basses & serviles, puisse jamais rien produire qui soit merveilleux, ni digne de la Posterité. Il n'y a vraisemblablement que ceux qui ont de hautes & de solides pensées, qui puissent faire des Discours élevez; & c'est particulierement aux grands Hommes qu'il échappe de dire des choses extraordinaires. [2] Voiez par exemple, ce que répondit Alexandre, quand Darius lui offrit la moi-

REMARQUES.

1. *Une image de la grandeur.*] Ce mot d'*image* n'est pas assez fort, ni assez clair dans cet endroit. C'est toute autre chose dans le Latin. Quant à moi, je me fusse servi du mot *écho*; ou plûtôt d'une autre similitude, en disant, *que cette Elevation d'esprit étoit la resplendeur de la sublimité d'ame.* TOLLIUS.

2. *Voiez, par exemple, &c.*] Tout ceci jusqu'à *cette grandeur qu'il lui donne*, &c. est suppléé au texte Grec qui est défectueux en cet endroit. BOILEAU.

Ibid. *Voiez, par exemple, ce que répondit Alexandre, &c.*] Il manque en cet endroit plusieurs feuillets. Cependant, Gabriel de Pétra a crû qu'il n'y manquoit que trois ou quatre lignes. Il les a suppléées. Mr. Le Févre de Saumur approuve fort sa restitution, qui en effet est très-ingénieuse, mais fausse, en ce qu'elle suppose que la réponse d'Alexandre à Parménion doit précéder immédiatement l'endroit d'Homère, dont elle étoit éloignée de douze pages raisonnablement grandes. Il est donc important de savoir précisément combien il manque dans tous les endroits défectueux, pour ne pas faire à l'avenir de pareilles suppositions. Il y a six grandes lacunes dans le Traité du sublime. Les Chapitres, où elles se trouvent, sont le II. le VII. le X. le XVI. le XXV. & le XXXI. *selon l'édition de Mr. Despréaux.* Elles sont non seulement dans tous les Imprimez, mais aussi dans tous les Manuscrits. Les Copistes ont eu soin, pour la plûpart, d'avertir combien il manque dans chaque endroit. Mais jusqu'ici les Commentateurs n'ont eu égard à ces sortes d'avertissemens qu'autant qu'ils l'ont jugé à propos: l'autorité des Copistes n'étant pas d'un grand poids auprès de ceux qui la trouvent opposée à d'heureuses conjectures. L'ancien Manuscrit de la Bibliotèque du Roi a cela de singulier, qu'il nous aprend la mesure juste de ce que nous avons perdu. Les cahiers y sont cottez jusqu'au nombre de trente. Les cottes ou signatures sont de même antiquité que le texte. Les vingt-trois premiers cahiers, qui contiennent les Problèmes d'Aristote, sont tous de huit feuillets chacun. A l'égard des sept derniers, qui apartiennent au Sublime de Longin, le premier, le troisième, le quatrième, & le sixième, cottés * 24. 26. 27. & 29. sont de six feuillets, aiant perdu chacun les deux feuillets du milieu. C'est ce qui a fait la premiere, la troisième, la quatrième, & la sixième lacune des Imprimez, & des autres Manuscrits. Le second cahier manque entierement; Mais comme il en restoit encore deux feuillets dans le tems que les premieres copies ont été faites, il ne manque en cet endroit, dans les autres Manuscrits, & dans les Imprimez, que la valeur de six feuillets. C'est ce qui a fait la seconde lacune, que Gabriel de Pétra a prétendu remplir de trois ou quatre lignes. Le cinquième cahier, cotté 28. * n'est que de

* κδ. κς. κζ. κθ.

* κη.

moitié de l'Asie avec sa fille en mariage. *Pour moi*, lui disoit Parménion, *si j'étois Alexandre, j'accepterois ces offres.* *Et moi aussi*, repliqua ce Prince, *si j'étois Parménion.* N'est-il pas vrai qu'il falloit être Alexandre pour faire cette réponse?

Et c'est en cette partie qu'a principalement excellé Homère, dont les pensées sont toutes sublimes: comme on le peut voir dans la description * de la Déesse Discorde, qui a, dit-il,

* *Iliad. liv. 4. V. 443.*

La tête dans les Cieux, & les piés sur la Terre.

Car on peut dire que cette grandeur qu'il lui donne est moins la mesure de la Discorde, que de la capacité & de l'élevation de l'esprit d'Homère. Hésiode a mis un Vers bien different de celui-ci, dans son Bouclier, s'il est vrai que ce Poëme soit de lui, [1] quand il dit, * à propos de la Déesse des Ténèbres:

* *V. 267.*

Une puante humeur lui couloit des narines.

En effet, il ne rend pas proprement cette Déesse terrible, mais odieuse & dégoustante. Au contraire, voicz quelle majesté Homère donne aux Dieux.

Iliad. liv. 5. V. 770.

Autant qu'un homme [2] *assis au rivage des mers*
[a] *Voit d'un roc élevé d'espace dans les airs:*

Au-

CHANGEMENS.

[a]. *Voit d'un roc élevé.*] *Voit du haut d'une tour*, avant l'édition de l'an 1683.

REMARQUES.

quatre feuillets: les quatre du milieu sont perdus. C'est la cinquième lacune. Le septième n'est que de trois feuillets continus, & remplis jusqu'à la dernière ligne de la dernière page. On examinera ailleurs s'il y a quelque chose de perdu en cet endroit. De tout cela il s'ensuit qu'entre les six lacunes spécifiées, les moindres sont de quatre pages, dont le vuide ne pourra jamais être rempli par de simples conjectures. Il s'ensuit de plus, que le Manuscrit du Roi est original par raport à tous ceux qui nous restent aujourdhui, puis qu'on y découvre l'origine & la veritable cause de leur imperfection. BOIVIN.

1 *Quand il a dit à propos de la Déesse des ténèbres.*] Je ne sai pas pourquoi les Interprètes d'Hésiode & de Longin ont voulu que Ἀχλὺς soit ici la Déesse des ténèbres. C'est sans doute la Tristesse, comme Mr. le Févre l'a remarqué. Voici le portrait qu'Hésiode en fait dans le *Bouclier*, au vers 264. *La Tristesse se tenoit près de là toute baignée de pleurs, pâle, sèche, défaite, les genoux fort gros, & les ongles fort longs. Ses narines étoient une fontaine d'humeurs, le sang couloit de ses joües, elle grinçoit les dents, & couvroit ses épaules de poussiere.* Il seroit bien difficile que cela pût convenir à la Déesse des Ténèbres. Lors qu'Hésychius a marqué ἀχλύμυος, λυπήμυος, il a fait assez voir que ἀχλὺς peut fort bien être prise pour λύπη, *tristesse*. Dans ce même chapitre Longin s'est servi de ἀχλὺς pour dire *les ténèbres, une épaisse obscurité*: & c'est peut-être ce qui a trompé les Interprètes. DACIER.

2. *Assis aux rivages des mers.*] Cette expression gâte ici la veritable idée que nous de-

vions

Autant des Immortels les courſiers intrépides
En franchiſſent d'un ſaut, &c.

Il meſure l'étenduë de leur ſaut à celle de l'Univers. Qui eſt-ce donc qui ne s'écrieroit avec raiſon, en voiant la magnificence de cette Hyperbole, que ſi les chevaux des Dieux vouloient faire un ſecond ſaut, ils ne trouveroient pas aſſez d'eſpace dans le monde ? Ces peintures auſſi qu'il fait du combat des Dieux, ont quelque choſe de fort grand, quand il dit:

Le Ciel en retentit, & l'Olympe en trembla: *Iliad. liv. 21. v. 388.*

Et ailleurs: *Iliad. liv. 20. v. 61.*

L'Enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie.
Pluton ſort de ſon Thrône, il pâlit, il s'écrie:
Il a peur que ce Dieu, dans cet affreux ſéjour,
D'un coup de ſon Trident ne faſſe entrer le jour;
Et par le centre ouvert de la Terre ébranlée,
Ne faſſe voir du Styx la rive deſolée;
Ne découvre aux vivans cet Empire odieux,
Abhorré des Mortels, & craint même des Dieux.

Voïez-vous, mon cher Terentianus, la Terre ouverte juſqu'en ſon centre, l'Enfer prêt à paroître, & toute la machine du Monde ſur le point d'être détruite & renverſée, pour montrer que dans ce combat, le Ciel, les Enfers, les choſes mortelles & immortelles, tout enfin combattoit avec les Dieux, & qu'il n'y avoit rien dans la Nature qui ne fût en danger ? Mais il faut prendre toutes ces penſées dans un ſens allégorique; [1] autrement elles ont je ne ſai quoi d'affreux, d'impie, & de peu convenable à la Majeſté des Dieux. Et pour moi, lors que

REMARQUES.

vions avoir de la hauteur d'un écueil aux bords de la mer: parce que ce mot *aſſis* ne fait pas monter nos penſées des rivages de la mer au haut d'une tour, qui y vient trop tard, & ne frappe pas l'imagination déja occupée de ſa baſſeſſe. TOLLIUS.

1. *Autrement elles ont.*] Monſieur Deſpréaux n'a pas ici aſſez bien compris le ſens de nôtre Auteur. Il faloit avoir traduit: *Voilà des expreſſions qui jettent bien de la fraïeur dans nos ames: mais, ſi on ne les prend pas dans un ſens allégorique, elles ne peuvent être que très-impies & très-injurieuſes à la majeſté & à la nature très-parfaite des Dieux.* C'eſt une vertu de la Poëſie, & c'eſt ſon but, de jetter de la fraïeur & de l'étonnement dans les ames des lecteurs; ce que nôtre Longin appelle ἔκπληξις dans le Chap. xv, où il dit, ὅτι τῆς μὲν ἐν ποιήσει φαντασίας τέλος ἐστὶν ἔκπληξις. Mais il veut dire, encore que ce ſoit là une perfection de la Poëſie, néanmoins ce ſeroit une horrible impieté d'attribuer aux Dieux des paſſions qui conviennent ſi mal à l'excellence & à la perfection de leur nature. TOLLIUS.

que que je vois dans Homère les plaies, les ligues, les ſuplices, les larmes, les empriſonnemens des Dieux, & tous ces autres accidens où ils tombent ſans ceſſe; il me ſemble qu'il s'eſt efforcé, autant qu'il a pû, de faire des Dieux de ces Hommes qui furent au ſiége de Troie; & qu'au contraire, des Dieux mêmes il en a fait des Hommes. Encore les fait-il de pire condition : car à l'égard de nous, quand nous ſommes malheureux, au moins avons-nous la mort, qui eſt comme un port aſſuré pour ſortir de nos miſères : au lieu qu'en réprésentant les Dieux de cette ſorte, il ne les rend pas proprement immortels, mais éternellement miſerables.

Il a donc bien mieux réüſſi, lors qu'il nous a peint un Dieu tel qu'il eſt dans toute ſa majeſté & ſa grandeur, & ſans mélange des choſes terreſtres; comme dans cet endroit, qui a été remarqué par pluſieurs avant moi, où il dit, en parlant de Neptune :

Iliad. liv. 13. V. 18.

Neptune ainſi marchant dans ces vaſtes campagnes,
Fait trembler ſous ſes pieds & forêts & montagnes.

* *Ibid. V. 26.* Et dans un autre endroit : *

Il attelle ſon char, & montant fièrement,
Lui fait fendre les flots de l'humide Element.
[1] Dès qu'on le voit marcher ſur ces liquides Plaines,
D'aiſe on entend ſauter les pezantes Baleines.
L'Eau [2] frémit ſous le Dieu qui lui donne la Loi,
Et ſemble avec plaiſir reconnoître ſon Roi.
Cependant le char vole, &c.

Ainſi

REMARQUES.

1. *Dès qu'on le voit marcher ſur ces liquides plaines.*] Ces vers ſont fort nobles & fort beaux: mais il n'expriment pas la penſée d'Homère, qui dit que lorſque Neptune commence à marcher, les Baleines ſautent de tous côtez devant lui, & reconnoiſſent leur Roi; que de joie la mer ſe fend pour lui faire place. Monſieur Deſpréaux dit de l'eau, ce qu'Homère a dit des Baleines, & il s'eſt contenté d'exprimer un petit frémiſſement, qui arrive ſous les moindres barques comme ſous les plus grands vaiſſeaux: au lieu de nous réprésenter, après Homère, des flots entr'ouverts & une mer qui ſe ſépare. DACIER.

Ibid. *Dès qu'on le voit marcher.*] La traduction de ces vers, que j'ai donné au public il y a quelques années, & qui peut-être a été vûe de Monſieur Dacier, me délivrera du ſoupçon qu'on pourroit avoir que je me ſuis ſervi de ſes remarques, dans cette édition. Ces mots, *mare diſſicit undas*, eſt juſtement en François, *la mer ſe fend.* TOLLIUS.

2. *Frémit ſous le Dieu qui lui donne la loi.*] Il y a dans le Grec, *que l'eau en voiant Neptune, ſe ridoit & ſembloit ſoûrire de joie.* Mais cela ſeroit trop fort en nôtre langue. Au reſte, j'ai crû que, *l'eau reconnoit ſon Roi*, ſeroit quelque choſe de plus ſublime que de mettre comme il y a dans le Grec, que *les Baleines reconnoiſſent leur Roi.* J'ai tâché, dans les paſſages qui ſont raportez d'Homère, à encherir ſur lui plûtôt que de le ſuivre trop ſcrupuleuſement à la piſte. BOILEAU.

1. *Et.*

Ainſi le Légiſlateur des Juifs, qui n'étoit pas un homme ordinaire, aiant fort bien conçû la grandeur & la puiſſance de Dieu, l'a exprimée dans toute ſa dignité au commencement de ſes Loix, par ces paroles, DIEU DIT: QUE LA LUMIERE SE FASSE; ET LA LUMIERE SE FIT: QUE LA TERRE SE FASSE; LA TERRE FUT FAITE.

Je penſe, mon cher Terentianus, que vous ne ſerez pas fâché que je vous raporte encore ici un paſſage de nôtre Poëte, quand il parle des Hommes; afin de vous faire voir, combien Homère eſt heroïque lui-même en peignant le caractère d'un Heros. Une épaiſſe obſcurité avoit couvert tout d'un coup l'armée des Grecs, & les empêchoit de combattre. En cet endroit Ajax, ne ſachant plus quelle réſolution prendre, s'écrie:

Grand Dieu, chaſſe la nuit qui nous couvre les yeux: Iliad. liv. 17. V. 645.
[1] *Et combats contre nous à la clarté des Cieux.*

Voilà les veritables ſentimens d'un Guerrier tel qu'Ajax. Il ne demande pas la vie; un Heros n'étoit pas capable de cette baſſeſſe: mais comme il ne voit point d'occaſion de ſignaler ſon courage au milieu de l'obſcurité, il ſe fâche de ne point combattre: il demande donc en hâte que le jour paroiſſe, pour faire au moins une fin digne de ſon grand cœur, quand il devroit avoir à combattre Jupiter même. En effet, Homère, en cet endroit, eſt comme un vent favorable, qui ſeconde l'ardeur des combattans. Car il ne ſe remuë pas avec moins de violence, que s'il étoit épris auſſi de fureur.

Tel que Mars en courroux au milieu des batailles: Iliad. liv. 15. V. 605.
Ou comme on voit un feu, [b] *jettant par tout l'horreur,*
Au travers des forêts promener ſa fureur,
De colère il écume, &c.

Mais

CHANGEMENS.

[b]. *Jettant par tout l'horreur.*] *Dans la nuit & l'horreur.* C'eſt ainſi qu'on liſoit avant l'édition de 1701.

REMARQUES.

1. *Et combats contre nous, &c.*] Il y a dans Homère: *Et après cela fais nous périr ſi tu veux à la clarté des Cieux.* Mais cela auroit été foible en nôtre Langue, & n'auroit pas ſi bien mis en jour la remarque de Longin, que, *Et combats contre nous,* &c. Ajoûtés que de dire à Jupiter, *Combats contre nous,* c'eſt preſque la même choſe que, *fais nous perir*: puiſque dans un combat contre Jupiter on ne ſauroit éviter de perir. BOILEAU.

1. *Ajoû-*

Mais je vous prie de remarquer, pour plusieurs raisons, combien il est affoibli dans son Odyssée, où il fait voir en effet, que c'est le propre d'un grand Esprit, lors qu'il commence à vieillir & à décliner, de se plaire aux contes & aux fables. Car, qu'il ait composé l'Odyssée depuis l'Iliade, j'en pourrois donner plusieurs preuves. Et premierement il est certain qu'il y a quantité de choses dans l'Odyssée, qui ne sont que la suite des malheurs qu'on lit dans l'Iliade, & qu'il a transportées dans ce dernier Ouvrage, comme autant d'Episodes [a] de la guerre de Troie. [1] Ajoûtez que les accidens, qui arrivent dans l'Iliade, sont déplorez souvent par les Heros de l'Odyssée, comme des malheurs connus & arrivez il y a déja long-tems. Et c'est pourquoi l'Odyssée n'est, à proprement parler, que l'Epilogue de l'Iliade.

* Ce sont des paroles de Nestor dans l'Odyssée, liv. 3. V. 109.

* *Là gît le grand Ajax, & l'invincible Achille.*
Là de ses ans Patrocle a vû borner le cours.
Là mon fils, mon cher fils, a terminé ses jours.

De là vient, à mon avis, que comme Homère a composé son Iliade durant que son esprit étoit en sa plus grande vigueur, tout le corps de son Ouvrage est dramatique, & plein d'action: au lieu que la meilleure partie de l'Odyssée se passe en narrations, qui est le génie de la vieillesse; tellement qu'on le peut comparer dans ce dernier Ouvrage au Soleil quand il se couche, qui a toûjours sa même grandeur, mais qui n'a plus tant d'ardeur ni de force. En effet, il ne parle plus du même ton; on n'y voit plus ce Sublime de l'Iliade, qui marche par tout d'un pas égal, sans que jamais il s'arrête ni se repose. On n'y remarque point cette foule de mouvemens & de passions entassées les unes sur les autres. Il n'a plus cette

CHANGEMENS.

[a] *Comme autant d'Episodes.*] Premiere maniere, avant l'édition de 1683. *Comme autant d'effets.*

REMARQUES.

1. *Ajoûtez que les accidens &c.*] La remarque de Monsieur Dacier sur cet endroit est fort savante & fort subtile: mais je m'en tiens pourtant toûjours à mon sens. BOILEAU.

Ibid. *Ajoûtez que les accidens, &c.*] Je ne croi point que Longin ait voulu dire, que les accidens, qui arrivent dans l'Iliade, sont déplorez par les Heros de l'Odyssée. Mais il dit: *Ajoûtez, qu'Homère rapporte dans l'Odyssée des plaintes & des lamentations, comme connuës des long-tems à ses Heros.* Longin a égard ici à ces chansons qu'Homère fait chanter dans l'Odyssée sur

cette même force, &, s'il faut ainſi parler, cette même volubilité de diſcours, ſi propre pour l'action, & mêlée de tant d'images naïves des choſes. [1] Nous pouvons dire que c'eſt le reflux de ſon eſprit, qui, comme un grand Océan, ſe retire & deſerte ſes rivages. [2] A tout propos il s'égare dans des imaginations & des fables incroiables. [3] Je n'ai pas oublié pourtant les deſcriptions de tempêtes qu'il fait, les avantures qui arriverent à Ulyſſe chez Polyphème, & quelque autres endroits, qui ſont ſans doute fort beaux. Mais cette vieilleſſe dans Homère, après tout, c'eſt la vieilleſſe d'Homère: joint qu'en tous ces endroits-là il y a beaucoup plus de fable & de narration que d'action.

Je me ſuis étendu là-deſſus, comme j'ai déja dit, afin de vous faire voir que les génies naturellement les plus élevez tombent quelquefois dans la badinerie, quand la force de leur eſprit vient à s'éteindre. Dans ce rang on doit mettre ce qu'il dit du ſac où Eole enferma les Vents, & des compagnons d'Ulyſſe changez par Circé en pourceaux, que Zoïle appèle de *petits cochons larmoïans*.

Il

REMARQUES.

ſſée ſur les malheurs des Grecs, & ſur toutes les peines qu'ils avoient euës dans ce long ſiége. On n'a qu'à lire le Livre VIII. DACIER.

Ibid. *Ajoûtez que les accidens*] On trouvera la même penſée dans ma traduction. TOLLIUS.

1. *Nous pouvons dire que c'eſt le reflux de ſon eſprit, &c.*] Les Interprètes n'ont point rendu toute la penſée de Longin, qui, à mon avis, n'auroit eu garde de dire d'Homère, qu'il s'égare dans des imaginations & des fables incroïables. Monſieur le Févre eſt le premier qui ait connu la beauté de ce paſſage; car c'eſt lui qui a découvert que le Grec étoit défectueux, & qu'après ἀμπώτιδες, il faloit ſupléer, ὅτω ὁ παρ' Ὁμήρῳ. Dans ce ſens-là on peut traduire ainſi ce paſſage. *Mais comme l'Océan eſt toûjours grand, quoi qu'il ſe ſoit retiré de ſes rivages, & qu'il ſe ſoit reſſerré dans ſes bornes; Homère auſſi après avoir quitté l'Iliade, ne laiſſe pas d'être grand dans les narrations même incroïables & fabuleuſes de l'Odyſſée.* DACIER.

Ibid. *Nous pouvons dire*] Je croïois avoir pleinement ſatisfait ſur ce paſſage, dans ma traduction, & dans mes remarques Latines: néanmoins cette nouvelle traduction de Monſieur Dacier me plait extrèmement. Seulement ce mot πλάνῳ ne peut pas s'accorder avec le ſens que Monſieur Dacier nous y donne: parce que ὁ Ὁμήρου πλάνος ne peut être que ſon débordement. Et quand il s'eſt retiré, comme l'Océan, dans ſes bornes, on peut bien reconnoître ſa grandeur, mais il ne ſe déborde pas alors. On le verra plus clairement dans la ſuite: où néanmoins il me ſemble que Monſieur Dacier ſe trompe. Que l'on conſidère ſeulement ma traduction Latine. TOLLIUS.

2. *A tout propos il s'égare dans des imaginations, &c.*] Voilà, à mon avis, le veritable ſens de πλάνος. Car pour ce qui eſt de dire qu'il n'y a pas d'apparence que Longin ait accuſé Homère de tant d'abſurditez, cela n'eſt pas vrai, puis qu'à quelques lignes de là il entre même dans le détail de ces abſurditez. Au reſte quand il dit, *des fables incroïables*, il n'entend pas des fables qui ne ſont point vrai-ſemblables; mais des fables qui ne ſont point vraiſemblablement contées, comme la diſette d'Ulyſſe qui fut dix jours ſans manger, &c. BOILEAU.

3. *Je n'ai pas oublié pourtant les deſcriptions de tempêtes.*] De la manière dont Monſieur Deſpréaux a traduit ce paſſage, il ſemble que Longin en parlant de ces narrations incroïables & fabuleuſes de l'Odyſſée, n'y comprenne point ces tempêtes & ces avantures d'Ulyſſe avec le Cyclope: & c'eſt tout le contraire, ſi je ne

Il en eſt de même des Colombes qui nourrirent Jupiter comme un Pigeon : de la diſette d'Ulyſſe, qui fut dix jours ſans manger après ſon naufrage ; & de toutes ces abſurditez qu'il conte du meurtre des Amans de Pénelope. Car tout ce qu'on peut dire à l'avantage de ces fictions, c'eſt que ce ſont d'aſſez beaux ſonges ; & , ſi vous voulez, des ſonges de Jupiter même. Ce qui m'a encore obligé à parler de l'Odyſſée, c'eſt pour vous montrer que les grands Poëtes & les Ecrivains célèbres, quand leur eſprit manque de vigueur pour le Pathétique, s'amuſent ordinairement à peindre les mœurs. C'eſt ce que fait Homère, quand il décrit la vie que menoient les Amans de Pénelope dans la maiſon d'Ulyſſe. En effet, toute cette deſcription eſt proprement une eſpèce de Comédie, où les differens caractères des hommes ſont peints.

REMARQUES.

ne me trompe, car Longin dit : *Quand je vous parle de ces narrations incroïables & fabuleuſes, vous pouvez bien croire que je n'ai pas oublié ces tempêtes de l'Odyſſée, ni tout ce qu'on y lit du Cyclope, ni quelques autres endroits*, &c. Et ce ſont ces endroits même qu'Horace appèle *Specioſa miracula* †. DACIER.

† *Poët. V.* 144.

1. *Il en eſt de même des Colombes qui nourrirent Jupiter.*] Le paſſage d'Homère eſt dans le XII. Livre de l'Odyſſ. v. 62.

——— ——— εὐδὲ πέλειαι
Τρήρωνες, ταὶ τ' ἀμβροσίην Διὶ πατρὶ φέρουσιν.

Ni les timides Colombes qui portent l'Ambroſie à Jupiter. Les Anciens ont fort parlé de cette fiction d'Homère, ſur laquelle Alexandre conſulta Ariſtote & Chiron. On peut voir Athenée Livre II. pag. 490. Longin la traite de ſonge ; mais peut être Longin n'étoit-il pas ſi ſavant dans l'antiquité qu'il étoit bon Critique. Homère avoit pris ceci des Phéniciens, qui appeloient preſque de la même maniere une Colombe & une Prêtreſſe, ainſi quand ils diſoient que les Colombes nourriſſoient Jupiter, ils parloient des Prêtres & des Prêtreſſes qui lui offroient des ſacrifices que l'on a toûjours appelez la viande des Dieux. On doit expliquer de la même manière la fable des Colombes de Dodone & de Jupiter Ammon. DACIER.

CHAPITRE VIII.

De la ſublimité qui ſe tire des Circonſtances.

VOïons ſi nous n'avons point encore quelque autre moïen, par où nous puiſſions rendre un Diſcours ſublime. Je dis donc, que comme naturellement rien n'arrive au monde qui ne ſoit toûjours accompagné de certaines circonſtances, ce ſera un ſecret infaillible pour arriver au Grand, ſi nous ſavons faire à propos le choix des plus conſiderables ; & ſi en les liant bien enſemble, nous en formons comme un corps. Car d'un côté ce choix, & de l'autre cet amas de circonſtances choiſies attachent fortement l'eſprit.

Ainſi, quand Sapho veut exprimer les fureurs de l'Amour, elle ramaſſe

ramaſſe de tous côtez les accidens qui ſuivent & qui accompagnent en effet cette paſſion. Mais, où ſon adreſſe paroît principalement, c'eſt à choiſir de tous ces accidens ceux qui marquent davantage l'excès & la violence de l'amour, & à bien lier tout cela enſemble.

[1] *Heureux ! qui près de toi, pour toi ſeule ſoûpire ;*
Qui jouït du plaiſir de t'entendre parler :
Qui te voit quelquefois doucement lui ſoûrire.
Les Dieux dans ſon bonheur peuvent-ils l'égaler ?

* * * * * * *

[2] *Je ſens de veine en veine une ſubtile flame*
Courir par tout mon corps, ſi-tôt que je te vois :
Et dans les doux tranſports où s'égare mon ame,
Je ne ſaurois trouver de langue, ni de voix.

* * * * * * *

Un nuage confus ſe répand ſur ma vûë.
Je n'entends plus : je tombe en de douces langueurs ;

Et

REMARQUES.

1. *Heureux, qui près de toi, &c.*] Cette Ode, dont Catulle a traduit les trois premieres ſtrophes, & que Longin nous a conſervée, étoit ſans doute une des plus belles de Sapho. Mais, comme elle a paſſé par les mains des Copiſtes & des Critiques, elle a beaucoup ſouffert des uns & des autres. Il eſt vrai qu'elle eſt très-mal conçue dans l'ancien Manuſcrit du Roi : il n'y a ni diſtinction de vers, ni ponctuation, ni orthographe. Cependant, on auroit peût-être mieux fait de la laiſſer telle qu'on l'y avoit trouvée, que de la changer entierement, comme l'on a fait. On en a ôté preſque tous les Eoliſmes. On a retranché, ajouté, changé, tranſpoſé : enfin on s'eſt donné toutes ſortes de libertez. Iſaac Voſſius, qui avoit vû les Manuſcrits, s'eſt aperçû le premier du peu d'exactitude de ceux qui avoient avant lui corrigé cette Piéce. Voici comme il en parle dans ſes Notes ſur Catulle : *Sed ipſam nunc Leſbiam Muſam loquentem audiamus ; Cujus Odam relictam nobis Longini beneficio, emendatam aſcribemus. Nam certè in hac corrigenda viri docti operam luſêre.* Après cela, il donne l'Ode telle qu'il l'a rétablie. Voſſius pouvoit lui-même s'écarter moins qu'il n'a fait de l'ancien Manuſcrit..... Pour moi je croi qu'il eſt bon de s'en tenir le plus qu'on pourra à l'ancien Manuſcrit, qui eſt original par raport à tous les autres, comme on l'a fait voir ci-devant. Au reſte, il faut avouer que toutes ces diverſités de leçon ne changent pas beaucoup au ſens, que Mr. Deſpréaux a admirablement bien exprimé. BOIVIN.

2. *Je ſens de veine en veine &c.*] Lucrèce, dans le Livre 3. de ſon Poëme, ſemble avoir imité l'Ode de Sapho. Il applique à la Crainte les mêmes effets que Sapho attribuë à l'Amour.

Verùm ubi vehementi magis eſt commota metu mens,
Conſentire animam totam per membra videmus.
Sudores itaque, & pallorem exiſtere toto
Corpore, & infringi linguam, vocemque aboriri ;
Caligare oculos, ſonere aureis, ſuccidere artus :
Denique concidere ex animi terrore videmus
Sæpe homines.

Catulle, *Ode, ad Lesbiam*, 52. a traduit les premières ſtrophes de l'Ode de Sapho.

[1] *Et pâle, ſans haleine, interdite, éperduë,*
[2] *Un friſſon me ſaiſit, je tremble, je me meurs.*

* * * * * *

Mais quand on n'a plus rien, il faut tout hazarder, &c.

N'admirez vous point comment elle ramaſſe toutes ces choſes? l'ame, le corps, l'ouïe, la langue, la vûë, la couleur, [3] comme ſi c'étoient autant de perſonnes differentes, & prêtes à expirer? Voïez de combien de mouvemens contraires elle eſt agitée. [4] Elle gèle, elle brûle, elle eſt folle, elle eſt ſage; [5] ou elle eſt entiérement hors d'elle-même, ou elle va mourir. En un mot, on diroit qu'elle n'eſt pas épriſe d'une ſimple paſſion, [6] mais que ſon ame eſt un rendez-vous de toutes les paſſions. Et c'eſt en effet ce qui arrive à ceux qui aiment. Vous voïez donc bien, comme j'ai déja dit, que ce qui fait la principale beauté de ſon Diſcours, ce ſont toutes ces grandes circonſtances marquées à propos, & ramaſſées avec choix. Ainſi quand Homère veut faire la deſcription d'une tempête, il a ſoin d'exprimer tout ce qui peut arriver de plus af-
* *Ariſtée.* freux dans une tempête. Car, par exemple, l'Auteur * du Poëme
†† *Etoient des Peuples de Scythie.* des Arimaſpiens †† penſe dire des choſes fort étonnantes, quand il s'écrie:

O proſ

REMARQUES.

1. *Et pâle.*] Le Grec ajoûte, *comme l'herbe*; mais cela ne ſe dit point en François. BOILEAU.

2. *Un friſſon me ſaiſit, &c.*] Il y a dans le Grec, *une ſueur froide*; mais le mot de *ſueur* en François ne peut jamais être agréable; & laiſſe une vilaine idée à l'eſprit. BOILEAU.

3. *Comme ſi c'étoient, &c.*] Liſez plûtôt, *comme ſi c'étoient des choſes empruntées, qu'elle fût obligée d'abandonner.* TOLLIUS.

4. *Elle gèle, elle brûle, elle eſt folle, elle eſt ſage.*] Ces mots forment un vers: C'eſt pour cela que Mr. Patru, à qui Mr. Deſpréaux faiſoit revoir tous ſes Ouvrages, voulut qu'il changeât cet endroit. Mr. Deſpreaux, pour ſe defendre, dit qu'il étoit impoſſible qu'il n'échapât quelquefois des vers dans la proſe. Mais Mr. Patru ſoûtint avec raiſon, que c'étoit une faute que l'on devoit éviter, ajoûtant qu'il étoit bien aſſuré qu'on ne trouveroit aucun vers dans ſes Plaidoiez imprimez. *Je parie*, dit Mr. Deſpréaux, *que j'y en trouverai quelqu'un, ſi je cherche bien*; & prenant en même tems le volume des œuvres de Mr. Patru, il tomba à l'ouverture du Livre, ſur ces mots qui font un vers: *Onzième Plaidoié, pour un jeune Allemand.*

5. *Elle eſt entiérement hors d'elle.*] C'eſt ainſi que j'ai traduit φοβεῖται, & c'eſt ainſi qu'il le faut entendre, comme je le prouverai aiſément s'il eſt néceſſaire. Horace, qui eſt amoureux des Helléniſmes, emploïe le mot de *metus* en ce même ſens dans l'Ode *Bacchum in remotis*, quand il dit, *Evoë recenti mens trepidat metu*; car cela veut dire, *Je ſuis encore plein de la ſainte horreur du Dieu qui m'a tranſporté.* BOILEAU.

6 *Mais que ſon ame eſt un rendez-vous de toutes les paſſions.*] Nôtre langue ne ſauroit bien dire cela d'une autre manière: cependant il eſt certain que le mot *rendez-vous* n'exprime pas toute la force du mot Grec σύνοδος, qui ne ſignifie pas ſeulement *aſſemblée*, mais *choc*, *combat*, & Longin lui donne ici toute cette étenduë; car il dit que *Sapho a ramaſſé & uni toutes*

ces

Ô prodige étonnant ! ô fureur incroïable !
Des hommes insensez, sur de frêles vaisseaux,
S'en vont loin de la terre habiter sur les eaux :
Et suivant sur la mer une route incertaine,
Courent chercher bien loin le travail & la peine.
Ils ne goûtent jamais de paisible repos.
Ils ont les yeux au Ciel, & l'esprit sur les flots ;
Et les bras étendus, les entrailles émeûës,
Ils font souvent aux Dieux des prières perduës.

Cependant il n'y a personne, comme je pense, qui ne voïe bien que ce discours est en effet plus fardé & plus fleuri, que grand & sublime. Voïons donc comment fait Homère, & considerons cet endroit entre plusieurs autres.

Comme l'on voit les flots soûlevez par l'orage, Iliad. liv. 15. v. 624.
Fondre sur un vaisseau qui s'oppose à leur rage :
Le vent avec fureur dans les voiles frémit ;
La mer blanchit d'écume, & l'air au loin gémit.
Le Matelot troublé, que son art abandonne,
Croit voir dans chaque flot la mort qui l'environne.

Aratus a tâché d'encherir sur ce dernier Vers, en disant :

Un bois mince & léger les deffend de la mort.

Mais en fardant ainsi cette pensée, il l'a renduë basse & fleurie, de terrible qu'elle étoit. Et puis renfermant tout le peril dans ces mots, *Un bois mince & léger les deffend de la mort*, il l'éloigne & le diminuë plûtôt qu'il ne l'augmente. Mais Homère ne met pas pour une seule fois devant les yeux le danger où se trouvent les Matelots ; il les représente, comme en un tableau, sur le point d'être submergez à tous les flots qui s'élevent ; & [1] imprime jusque dans ses mots & ses

REMARQUES.

ces circonstances, pour faire paroître non pas une seule passion, mais une assemblée de toutes les passions qui s'entrechoquent, &c. DACIER.

1. *Il imprime jusques dans ses mots.*] Il y a dans le Grec, & joignant par force ensemble des prépositions qui naturellement n'entrent point dans une même composition, ὑπ' ἐκ δ' ἀνέτοισι : par cette violence qu'il leur fait, il donne à son vers le mouvement même de la tempête, & exprime admirablement la passion. Car par la rudesse

ſes ſyllabes l'image du peril. [1] Archiloque ne s'eſt point ſervi d'autre artifice dans la deſcription de ſon naufrage, non plus que Démoſthène dans cet endroit où il décrit le trouble des Athéniens à la nouvelle de la priſe d'Elatée, quand il dit: [2] *Il étoit déja fort tard, &c.* Car ils n'ont fait tous deux que trier, pour ainſi dire, & ramaſſer ſoigneuſement les grandes circonſtances, prenant garde à ne point inſerer dans leurs diſcours, des particularitez baſſes & ſuperfluës, ou qui ſentiſſent l'Ecole. En effet, de trop s'arrêter aux petites choſes, cela gâte tout; & c'eſt comme du moëlon ou des plâtras qu'on auroit arrangez & comme entaſſez les uns ſur les autres, pour élever un bâtiment.

REMARQUES.

deſſe de ces Syllabes qui ſe heurtent l'une l'autre, il imprime juſques dans ſes mots l'image du peril, ὥστ' ἐν θανάτοιο φέρονλαι. Mais j'ai paſſé tout cela, parce qu'il eſt entierement attaché à la Langue Grecque. BOILEAU

1. *Archiloque ne s'eſt point ſervi d'autre artifice dans la deſcription de ſon naufrage.*] Je ſai bien que par *ſon naufrage*, Monſieur Deſpréaux a entendu le naufrage qu'Archiloque avoit décrit, &c. Néanmoins, comme le mot *ſon* ſait une équivoque, & que l'on pourroit croire qu'Archiloque lui même auroit fait le naufrage dont il a parlé, j'aurois voulu traduire, *dans la deſcription du naufrage.* Archiloque avoit décrit le naufrage de ſon beau-frére. DACIER.

2. *Il étoit déja fort tard.*] L'Auteur n'a pas rapporté tout le paſſage, parce qu'il eſt un peu long. Il eſt tiré de l'Oraiſon pour Ctéſiphon, Le voici. *Il étoit déja fort tard, lorſqu'un Courrier vint apporter au Prytanée la nouvelle que la ville d'Elatée étoit priſe. Les Magiſtrats qui ſoupoient dans ce moment, quittent auſſi-tôt la table. Les uns vont dans la place publique, ils en chaſſent les Marchands, & pour les obliger de ſe retirer, ils brûlent les pieux des boutiques où ils étaloient. Les autres envoient avertir les Officiers de l'Armée: on fait venir le Heraut public. Toute la ville eſt pleine de tumulte. Le lendemain dès le point du jour, les Magiſtrats aſſemblent le Sénat. Cependant, Meſſieurs, vous couriez de toutes parts dans la place publique, & le Sénat n'avoit pas encore rien ordonné, que tout le peuple étoit déja aſſis. Dès que les Sénateurs furent entrez, les Magiſtrats firent leur raport. On entend le Courrier. Il confirme la nouvelle. Alors le Heraut commence à crier: Quelqu'un veut-il haranguer le peuple? mais perſonne ne lui répond. Il a beau répeter la même choſe pluſieurs fois. Aucun ne ſe léve. Tous les Officiers, tous les Orateurs étant préſens, aux yeux de la commune Patrie, dont on entendoit la voix crier: N'y a-t-il perſonne qui ait un conſeil à me donner pour mon ſalut?* BOILEAU.

CHAPITRE IX.

De l'Amplification.

ENtre les moïens dont nous avons parlé, qui contribuënt au Sublime, il faut auſſi donner rang à ce qu'ils appèlent *Amplification.* Car quand la nature des Sujets qu'on traite, ou des cauſes qu'on plaide, demande des périodes plus étenduës, & compoſées de plus de membres, on peut s'élever par degrez, de telle ſorte qu'un mot encheriſſe toûjours ſur l'autre. Et cette adreſſe peut beaucoup ſervir, ou

ou pour traiter quelque lieu d'un Discours, ou pour exagerer, ou pour confirmer, ou pour mettre en jour un fait, ou pour manier une passion. En effet, l'Amplification se peut diviser en un nombre infini d'espèces: mais l'Orateur doit savoir que pas-une de ces espèces n'est parfaite de soi, s'il n'y a du Grand & du Sublime: si ce n'est lors qu'on cherche à émouvoir la pitié, ou que l'on veut ravaler le prix de quelque chose. Par tout ailleurs, si vous ôtez à l'Amplification ce qu'il y a de Grand, vous lui arrachez, pour ainsi dire, l'ame du corps. En un mot, dès que cet appui vient à lui manquer, elle languit, & n'a plus ni force ni mouvement. Maintenant, pour plus grande netteté, disons en peu de mots la difference qu'il y a de cette partie à celle dont nous avons parlé dans le Chapitre précedent, & qui, comme j'ai dit, n'est autre chose qu'un amas de circonstances choisies, que l'on réunit ensemble: & voïons par où l'Amplification en géneral diffère du Grand & du Sublime.

Chapitre X.

Ce que c'est qu'Amplification.

Je ne saurois approuver la définition que lui donnent les Maîtres de l'Art. L'Amplification, disent-ils, est un *Discours qui augmente & qui agrandit les choses.* Car cette définition peut convenir tout de même au Sublime, au Pathétique, & aux figures: puisqu'elles donnent toutes au Discours je ne sai quel caractère de grandeur. Il y a pourtant bien de la difference. Et premierement le Sublime consiste dans la hauteur & l'élevation; au lieu que l'Amplification consiste aussi dans la multitude des paroles. C'est pourquoi le Sublime se trouve quelquefois dans une simple pensée: mais l'Amplification ne subsiste que dans la pompe & dans l'abondance. L'Amplification donc, pour en donner ici une idée génerale, *est un accroissement de paroles, que l'on peut tirer de toutes les circonstances particulieres des choses, & de tous les lieux de l'Oraison, qui remplit le Discours, & le fortifie, en appuiant sur ce qu'on a déja dit.* Ainsi elle diffère de la preuve, en ce qu'on emploie celle-ci pour prouver la question, au lieu que l'Amplification [1] ne sert qu'à étendre & à exagerer. ***** La

REMARQUES.

1. *Ne sert qu'à exagerer,*] Cet endroit est fort défectueux. L'Auteur, après avoir fait quelques remarques encore sur l'*Amplification*, venoit ensuite à comparer deux Orateurs dont on ne peut pas deviner les noms: il reste même dans le texte trois ou quatre lignes de cette

La même difference, à mon avis, est [1] entre Démosthène & Ciceron pour le Grand & le Sublime, autant que nous autres Grecs pouvons juger des Ouvrages d'un Auteur Latin. En effet, Démosthène est grand en ce qu'il est serré & concis; & Ciceron au contraire, en ce qu'il est diffus & étendu. On peut comparer ce premier, à cause de la violence, de la rapidité, de la force, & de la véhémence avec laquelle il ravage, pour ainsi dire, & emporte tout, à une tempête & à un foudre. [2] Pour Ciceron, [a] l'on peut dire, à mon avis, que comme un grand embrasement, il devore & consume tout ce qu'il rencontre, avec un feu qui ne s'éteint point, qu'il répand diversement dans ses Ouvrages, & qui, à mesure qu'il s'avance, prend toûjours de nouvelles forces. Mais vous pouvez mieux juger de cela que moi. Au reste, le sublime de Démosthène vaut sans doute bien mieux dans les exagerations fortes,

CHANGEMENS.

[a] *Pour Ciceron, l'on peut dire, &c.*] Premiere traduction, avant l'édition de 1683. *Pour Ciceron, à mon sens, il ressemble à un grand embrasement qui se répand par tout, & s'élève en l'air, avec un feu dont la violence dure & ne s'éteint point: qui fait de differens effets, selon les differens endroits où il se trouve; mais qui se nourrit néanmoins & s'entretient toûjours dans la diversité des choses où il s'attache. Mais vous pouvez* &c.

REMARQUES.

cette comparaison que j'ai supprimées dans la Traduction: parce que cela auroit embarrassé le Lecteur, & auroit été inutile; puisqu'on ne sait point qui sont ceux dont l'Auteur parle. Voici pourtant les paroles qui en restent: *Celui-ci est plus abondant & plus riche. On peut comparer son Eloquence à une grande mer qui occupe beaucoup d'espace, & se repand en plusieurs endroits. L'un, à mon avis, est plus Pathétique, & a bien plus de feu & d'éclat. L'autre demeurant toûjours dans une certaine gravité pompeuse n'est pas froid à la verité, mais n'a pas aussi tant d'activité, ni de mouvement.* Le Traducteur Latin a crû que ces paroles regardoient Ciceron & Démosthène: mais il se trompe. BOILEAU.

1. *Entre Démosthène & Ciceron*] J'ai montré dans mes remarques Latines, que c'est de Platon, & non pas de Ciceron, que nôtre Auteur parle ici *. TOLLIUS.

* Tollius se trompe ici doublement, en disant que cet endroit regarde Platon & non pas Ciceron; & qu'il l'a montré dans ses remarques Latines. Car 1. Longin fait ici la comparaison de Ciceron & de Démosthène, qu'il nomme tous deux: *Neque alia est, me judice*, dit Longin, suivant la traduction même de Tollius, *inter Ciceronis & Demosthenis grandiloquentiam, diversitas.* Καὶ ὁ Κικέρων τῷ Δημοσθένει &c. 2. Tollius a observé dans ses remarques Latines, que l'endroit où Longin fait la comparaison de Démosthène & de Platon, est le passage précedent, dont Tollius a traduit ce qui reste, mais que Mr. Despréaux a supprimé dans sa traduction, parce que cet endroit est mutilé & corrompu dans le texte. Tollius devoit donc tourner ainsi cette derniere note: *J'ai montré dans mes remarques Latines, que c'est de Platon, & non pas de Ciceron, que nôtre Auteur a parlé dans le passage précedent.* Ou plûtôt, Tollius devoit supprimer sa Remarque.

2. *Pour Ciceron, &c.*] Longin en conservant l'idée des embrasemens qui semblent quelquefois

fortes, & dans les violentes paſſions, [1] quand il faut, pour ainſi dire, étonner l'Auditeur. Au contraire, l'abondance eſt meilleure, lors qu'on veut, ſi j'oſe me ſervir de ces termes, [2] répandre une roſée agréable dans les eſprits. Et certainement un Diſcours diffus eſt bien plus propre pour les Lieux communs, les Peroraiſons, les Digreſſions, & géneralement pour tous ces Diſcours qui ſe font dans le Genre démonſtratif. Il en eſt de même pour les Hiſtoires, les Traitez de Phyſique, & pluſieurs autres ſemblables matières.

REMARQUES.

fois ne ſe ralentir que pour éclater avec plus de violence, définit tres-bien le caractère de Ciceron, qui conſerve toûjours un certain feu, mais qui le ranime en certains endroits, & lorſqu'il ſemble qu'il va s'éteindre. DACIER.

1. *Quand il faut, pour ainſi dire, étonner l'Auditeur.*] Cette modification *pour ainſi dire*, ne me paroît pas neceſſaire ici, & il me ſemble qu'elle affoiblit en quelque manière la penſée de Longin, qui ne ſe contente pas de dire, *que le Sublime de Démoſthène vaut mieux quand il faut étonner l'Auditeur*; mais qui ajoûte, *quand il faut entièrement étonner*, &c. Je ne croi pas que le mot François *étonner*, demande de lui même cette excuſe, puiſqu'il n'eſt pas ſi fort que le Grec ἐκπλῆξαι, quoi qu'il ſerve également à marquer l'effet que produit la foudre dans l'eſprit de ceux qu'elle a preſque touchés. DACIER

2. *Une roſée agréable, &c.*] Monſieur le Févre & Monſieur Dacier donnent à ce paſſage une interprétation fort ſubtile: mais je ne ſuis point de leur avis, & je rens ici le mot de καταυτλῆσαι dans ſon ſens le plus naturel, *arroſer, rafraichir*, qui eſt le propre du ſtile abondant, oppoſé *au ſtile ſec.* BOILEAU.

Ibid. *Répandre une roſée agréable dans les eſprits.*] Outre que cette expreſſion *répandre une roſée*, ne répond pas bien à l'abondance dont il eſt ici queſtion, il me ſemble qu'elle obſcurcit la penſée de Longin, qui oppoſe ici καταυτλῆσαι à ἐκπλῆξαι, & qui après avoir dit que *le Sublime concis de Démoſthène doit être employé lorſqu'il faut entièrement étonner l'Auditeur*, ajoûte, *qu'on doit ſe ſervir de cette riche abondance de Ciceron lorſqu'il faut l'adoucir.* Ce καταυτλῆσαι eſt emprunté de la Medecine: il ſignifie proprement *fovere, fomenter, adoucir*; & cette idée eſt venuë à Longin du mot ἐκπλῆξαι. Le Sublime concis eſt pour frapper; mais cette heureuſe abondance eſt pour guérir les coups que ce Sublime a portez. De cette manière Longin explique fort bien les deux genres de diſcours que les anciens Rhéteurs ont établis, dont l'un qui eſt pour toucher & pour frapper, eſt appelé proprement *Oratio vehemens*; & l'autre, qui eſt pour adoucir *Oratio lenis.* DACIER.

Ibid. *Répandre une roſée*] On verra dans ma traduction Latine, & dans mes remarques, que je ſuis ici du même ſentiment que Monſieur Dacier. TOLLIUS.

CHAPITRE XI.

De l'Imitation.

POur retourner à nôtre Diſcours, Platon, dont le ſtile ne laiſſe pas d'être fort élevé, bien qu'il coule ſans être rapide, & ſans faire de bruit, nous a donné une idée de ce ſtile, que vous ne pouvez ignorer, ſi vous avez lû les Livres de ſa Republique. * *Ces Hommes malheureux*, dit-il quelque part, *qui ne ſavent ce que c'eſt que de ſageſſe ni de vertu, & qui ſont continuellement plongez*

* *Dialog.* pag. 585. édit. de H. Etienne.

dans les festins & dans la débauche, vont toûjours de pis en pis, & errent enfin toute leur vie. La verité n'a point pour eux d'attraits ni de charmes: Ils n'ont jamais levé les yeux pour la regarder; en un mot ils n'ont jamais goûté de pur ni de solide plaisir. Ils sont comme des bêtes qui regardent toûjours en bas, & qui sont courbées vers la terre. Ils ne songent qu'à manger & à repaître, qu'à satisfaire leurs passions brutales; & dans l'ardeur de les rassasier, ils regimbent, ils égratignent, ils se battent à coups d'ongles & de cornes de fer, & perissent à la fin par leur gourmandise insatiable.

Au reste, ce Philosophe nous a encore enseigné un autre chemin, si nous ne voulons point le négliger, qui nous peut conduire au Sublime. Quel est ce chemin? c'est l'imitation & l'émulation des Poëtes & des Ecrivains illustres qui ont vécu avant nous. Car c'est le but que nous devons toûjours nous mettre devant les yeux.

Et certainement il s'en voit beaucoup que l'esprit d'autrui ravit hors d'eux-mêmes, comme on dit qu'une sainte fureur saisit la Prêtresse d'Apollon sur le sacré Trépié. Car on tient qu'il y a une ouverture en terre, d'où sort un souffle, une vapeur toute céleste, qui la remplit sur le champ d'une vertu divine, & lui fait prononcer des oracles. De même, ces grandes beautez, que nous remarquons dans les Ouvrages des Anciens, sont comme autant de sources sacrées, d'où il s'éleve des vapeurs heureuses, qui se répandent dans l'ame de leurs imitateurs, & animent les esprits même naturellement les moins échauffez: si bien que dans ce moment ils sont comme ravis & emportez de l'enthousiame d'autrui. Ainsi voïons-nous qu'Herodote, & avant lui Stésichore & Archiloque, ont été grans imitateurs d'Homère. Platon néanmoins est celui de tous qui l'a le plus imité: car il a puisé dans ce Poëte, comme dans une vive source, dont il a détourné un nombre infini de ruisseaux: & j'en donnerois des exemples, [1] si Ammonius n'en avoit déja rapporté plusieurs.

Au reste, on ne doit point regarder cela comme un larcin, mais comme une belle idée qu'il a euë, & qu'il s'est formée sur les mœurs, l'in-

REMARQUES.

1. *Si Ammonius n'en avoit déja rapporté plusieurs.*] Il y a dans le Grec εἰ μὴ τὰ ἐπ' Ἰνδοῖς καὶ οἱ περὶ Ἀμμώνιον. Mais cet endroit vrai-semblablement est corrompu. Car quel rapport peuvent avoir les Indiens au sujet dont il s'agit? BOILEAU.

Ibid. *Si Ammonius n'en avoit déja rapporté plusieurs.*] Le Grec dit, *Si Ammonius n'en avoit rapporté de singuliers*, τὰ ἐπ' ἰδίοις, comme Monsieur le Févre a corrigé. DACIER.

1. *En*

l'invention, & les Ouvrages d'autrui. [1] En effet, jamais, à mon avis, il n'eût mêlé de si grandes choses [a] dans ses Traitez de Philosophie, passant, comme il fait, du simple discours à des expressions & à des matières Poëtiques, s'il ne fût venu, pour ainsi dire, comme un nouvel Athlète, disputer de toute sa force le prix à Homère, c'est-à-dire, à celui [b] qui avoit déja reçû les applaudissemens de tout le monde. Car, bien qu'il ne le fasse peut-être qu'avec un peu trop d'ardeur, &, comme on dit, les armes à la main, cela ne laisse pas néanmoins de lui servir beaucoup, puis qu'enfin, selon Hésiode, *

La noble jalousie est utile aux Mortels.

* *Opera & Dies, V.25.*

Et n'est-ce pas en effet quelque chose de bien glorieux, & bien digne d'une ame noble, que de combattre pour l'honneur & le prix de la victoire, avec ceux qui nous ont précedé, puisque dans ces sortes de combats on peut même être vaincu sans honte?

CHANGEMENS.

[a] *Il n'eû mêlé tant de si grandes choses* &c.] *Il ne dit de si grandes choses dans ses traitez de Philosophie, que quand, du simple discours, passant à des expressions & à des matières Poëtiques, il vient, s'il faut ainsi dire, comme un nouvel* &c. Premieres éditions.

[b] *Qui avoit déja* &c.] *Qui étoit déja l'admiration de tous les siécles.* Editions avant 1683.

REMARQUES.

1. *En effet, jamais, à mon avis.*] Il me semble que cette periode n'exprime pas toutes les beautez de l'original, & qu'elle s'éloigne de l'idée de Longin, qui dit: *En effet, Platon semble n'avoir entassé de si grandes choses dans ses traitez de Philosophie, & ne s'être jetté si souvent dans des expressions & dans des matières Poëtiques, que pour disputer de toute sa force le prix à Homère, comme un nouvel athlète à celui qui a déja reçû toutes les acclamations, & qui a été l'admiration de tout le monde.* Cela conserve l'image que Longin a voulu donner des Athlètes, & c'est cette image qui fait la plus grande beauté de ce passage. DACIER.

Ibid. *En effet, jamais*] J'avois déja remarqué cet endroit dans la premiere édition de Monsieur Despréaux, avec intention de l'éclaircir un peu mieux: mais la remarque de Monsieur Dacier m'en épargne la peine. TOLLIUS.

CHAPITRE XII.

De la manière d'imiter.

TOutes les fois donc que nous voulons travailler à un Ouvrage qui demande du Grand & du Sublime, il est bon de faire

cette réflexion. Comment eſt-ce qu'Homère auroit dit cela ? Qu'auroient fait Platon, Démoſthène, ou Thucydide même, s'il eſt queſtion d'hiſtoire, pour écrire ceci en ſtile ſublime ? [1] Car ces grans Hommes que nous nous propoſons à imiter, ſe préſentant de la ſorte à nôtre imagination, nous ſervent comme de flambeaux, & nous élèvent l'ame preſque auſſi haut que l'idée que nous avons conçûë de leur génie ; ſur tout ſi nous nous imprimons bien ceci en nous mêmes : Que penſeroient Homère ou Démoſthène de ce que je dis, s'ils m'écoutoient ? quel jugement feroient-ils de moi ? [2] En effet, nous ne croirons pas [a] avoir un médiocre prix à diſputer, ſi nous pouvons nous figurer que nous allons, mais ſérieuſement, rendre compte de nos Ecrits devant un ſi célèbre Tribunal, & ſur un théatre où nous avons de tels Heros pour Juges & pour témoins. Mais un motif encore plus puiſſant pour nous exciter, c'eſt de ſonger au jugement que toute la poſterité fera de nos Ecrits. [3] Car ſi un homme

CHANGEMENS.

[a] *En effet, nous ne croirons pas* &c.] On liſoit dans les premieres éditions : *En effet, ce ſera un grand avantage pour nous, ſi nous pouvons nous figurer* &c.

REMARQUES.

1. *Car ces grans Hommes que nous nous propoſons à imiter.*] Séneque à la fin de ſon Epitre XI. donne, pour les mœurs, la même règle que Longin propoſe ici pour l'éloquence.

2. *En effet, nous ne croirons pas*] A mon avis, Le mot Grec ἀγώνισμα ne ſignifie point ici, *prix, mais ſpectacle.* Longin dit, *En effet, de nous figurer que nous allons rendre compte de nos écrits devant un ſi célèbre tribunal, & ſur un Théatre où nous avons de tels Heros pour juges ou pour témoins, ce ſera un ſpectacle bien propre à nous animer.* Thucydide s'eſt ſervi plus d'une fois de ce mot dans le même ſens. Je ne rapporterai que ce paſſage du Livre VII. Ὁ δὲ Γύλιππος καλὸν τὸ ἀγώνισμα ἐνόμιζεν οἱ εἶναι ἢν τοὺς ἄλλους καὶ τοὺς αὐτοστρατήγους κομίσαι Λακεδαιμονίοις. *Gylippe eſtimoit que ce ſeroit un ſpectacle bien glorieux pour lui, de mener comme en triomphe les deux Generaux des ennemis qu'il avoit pris dans le combat.* Il parle de Nicias & de Démoſthène, chefs des Athéniens. DACIER.

Ibid. *En effet nous ne croirons*] C'eſt encore ici que je ne trouve pas juſte la traduction Françoiſe : & j'ai montré ailleurs la force & la veritable ſignification de ces mots, ἀγὼν & ἀγώνισμα. On n'a qu'à voir ma traduction Latine. TOLLIUS.

3. *Car ſi un homme dans la défiance de ce jugement.*] C'eſt ainſi qu'il faut entendre ce paſſage. Le ſens que lui donne Monſieur Dacier s'accomode aſſez bien au Grec ; mais il fait dire une choſe de mauvais ſens à Longin puiſqu'il n'eſt point vrai qu'un Homme qui ſe défie que ſes ouvrages aillent à la poſterité, ne produira jamais rien qui en ſoit digne, & qu'au contraire cette défiance même lui fera faire des efforts pour mettre ces ouvrages en état d'y paſſer avec éloge. BOILEAU.

Ibid. *Car ſi un homme dans la défiance de ce jugement a peur, pour ainſi dire, d'avoir dit quelque choſe qui vive plus que lui,* &c.] A mon avis, aucun Interprète n'eſt entré ici dans le ſens de Longin, qui n'a jamais eu cette penſée, qu'un homme dans la défiance de ce jugement pourra avoir peur d'avoir dit quelque choſe qui vive plus que lui, ni même qu'il ne ſe donnera pas la peine d'achever ſes ouvrages. Au contraire, il veut faire entendre que cette crainte

ou

me, dans la défiance [b] de ce jugement, a peur, pour ainſi dire, d'avoir dit quelque choſe qui vive plus que lui, ſon eſprit ne ſauroit jamais rien produire que des avortons aveugles & imparfaits ; & il ne ſe donnera jamais la peine d'achever des Ouvrages qu'il ne fait point pour paſſer juſqu'à la derniere poſterité.

CHANGEMENS.

[b] *Dans la défiance* &c.] *Dans la crainte de ce jugement, ne ſe ſoucie pas qu'aucun de ſes ouvrages vive plus que lui, ſon eſprit ne ſauroit rien produire que* &c. Avant l'édition de 1683.

REMARQUES.

ou ce découragement le mettra en état de ne pouvoir rien faire de beau, ni qui lui ſurvive, quand il travailleroit ſans ceſſe, & qu'il feroit les plus grans efforts ; *car ſi un homme*, dit-il, *après avoir enviſagé ce jugement, tombe d'abord dans la crainte de ne pouvoir rien produire qui lui ſurvive, il eſt impoſſible que les conceptions de ſon eſprit ne ſoient aveugles & imparfaites, & qu'elles n'avortent, pour ainſi dire, ſans pouvoir jamais parvenir à la derniere poſterité.* Un homme qui écrit doit avoir une noble hardieſſe, ne ſe contenter pas d'écrire pour ſon ſiècle, mais enviſager toute la poſterité. Cette idée lui élevera l'ame & animera ſes conceptions, au lieu que ſi dès le moment que cette poſterité ſe préſentera à ſon eſprit, il tombe dans la crainte de ne pouvoir rien faire qui ſoit digne d'elle, ce découragement & ce deſeſpoir lui feront perdre toute ſa force, & quelque peine qu'il ſe donne, ſes écrits ne feront jamais que des avortons. C'eſt manifeſtement la doctrine de Longin, qui n'a garde pourtant d'autôriſer par là une confiance aveugle & téméraire, comme il ſeroit facile de le prouver. DACIER.

Ibid. *Car ſi un homme*] C'eſt une choſe aſſez ſurprenante, que Monſieur Dacier & moi nous nous ſoïons tant de fois rencontrez. Quand je conſidère ſa traduction dans cet endroit, j'y trouve un parfait raport avec la mienne, excepté le mot d'ἀυτόθεν, que Monſieur Boileau a auſſi bien traduit que Monſieur Dacier, & que j'ai expliqué par les mots, *ita protinus* : c'eſt-à-dire, *auſſi tôt, quand il entreprend quelque ouvrage.* On trouve chez Suidas un fragment d'un ancien poëte Grec ; où la Renommée immortelle eſt appelée, *la Fille de l'Eſperance* : Τέκνον dit-il, ἐλπίδος ἄμοι βροτοῖς φάμιν. TOLLIUS.

CHAPITRE XIII.

Des Images.

CEs *Images*, que d'autres appèlent *Peintures*, ou *Fictions*, ſont auſſi d'un grand artifice pour donner du poids, de la magnificence, & de la force au Diſcours. Ce mot d'*Images* ſe prend en général pour toute penſée propre à produire une expreſſion, & qui fait une peinture à l'eſprit de quelque manière que ce ſoit. Mais il ſe prend encore dans un ſens plus particulier & plus reſſerré, pour ces Diſcours que l'on fait, *lors que par un enthouſiaſme & un mouvement extraordinaire de l'ame, il ſemble que nous voïons les choſes dont nous*

parlons, & quand nous les mettons devant les yeux de ceux qui écoutent.

Au reſte, vous devez ſavoir que les *Images*, dans la Rhétorique, ont tout un autre uſage que parmi les Poëtes. En effet, le but qu'on s'y propoſe dans la Poëſie, c'eſt l'étonnement & la ſurpriſe: au lieu que dans la Proſe, c'eſt de bien peindre les choſes, & de les faire voir clairement. Il y a pourtant cela de commun, qu'on tend à émouvoir [1] en l'une & en l'autre rencontre.

* Paroles d'Euripide, dans ſon Oreſte, V. 255.

* *Mere cruelle, arrête, éloigne de mes yeux*
Ces Filles de l'Enfer, ces ſpectres odieux.
Ils viennent: je les voi: mon ſupplice s'apprête.
[c] *Quels horribles ſerpens leur ſifflent ſur la tête!*

Et ailleurs:

Euripide, Iphigénie en Tauride, V. 290.

Où fuirai-je? Elle vient. Je la voi. Je ſuis mort.

Le Poëte en cet endroit ne voïoit pas les Furies: cependant il en fait une image ſi naïve, qu'il les fait preſque voir aux Auditeurs. Et veritablement [2] je ne ſaurois pas bien dire ſi Euripide eſt auſſi heureux à exprimer les autres paſſions: mais pour ce qui regarde l'amour & la fureur, c'eſt à quoi il s'eſt étudié particulierement, & il y a fort bien réüſſi. Et même en d'autres rencontres il ne manque pas quelquefois de hardieſſe à peindre les choſes. Car bien que ſon eſprit de lui-même ne ſoit pas porté au Grand, il corrige ſon naturel, & le force d'être tragique & relevé, principalement dans les grans ſujets: de ſorte qu'on lui peut appliquer ces Vers du Poëte:

Iliad. 20. V. 170.

A l'aſpect du peril, au combat il s'anime:

Et

CHANGEMENS.

[c] *Quels horribles ſerpens*] *Mille horribles ſerpens*, avant l'édition de 1694.

REMARQUES.

1. *En l'une & l'autre rencontre*] Je préférerois, *en l'une & l'autre Art.* Voïez ce qu'en dit Porphyre *de Abſtinentia Animalium* lib. II. c. XLI: Τὸ μὲν γὰρ ποιητικὸν καὶ προσεξέκαυσε τὰς ἀπολήψεις τῶν ἀνθρώπων τῷ χρῆσθαι φράσεσι πρὸς ἔκπληξιν, καὶ γοητείαν πεποιημένῃ, κλήσιν τ' ἐμποιῆσαι, καὶ πίστιν ὡς τῶν ἀδυνάτων. TOLLIUS.

2. *Je ne ſaurois pas bien dire.*] Monſieur Deſpréaux s'eſt ici ſervi du texte corrompu; où il y avoit εἰ τισιν ἑτέροις, au lieu d'εἴ τις ἕτερος, c'eſt-à-dire, *ſi Euripide n'eſt pas plus heureux qu'aucun autre à exprimer les paſſions de l'amour & de la fureur, à quoi il s'eſt étudié avec une application très-particuliere.* TOLLIUS.

1. *Les*

Et le poil herisſé, [1] *les yeux étincelans,*
De ſa queuë il ſe bat les côtez & les flancs.

Comme on le peut remarquer dans cet endroit, où le Soleil parle ainſi à Phaëton, en lui mettant entre les mains les rênes de ſes Chevaux :

[2] *Prens garde qu'une ardeur trop funeſte à ta vie*
Ne t'emporte au deſſus de l'aride Libye.
Là jamais d'aucune eau le ſillon arrosé
Ne rafraîchit mon char dans ſa courſe embrasé.

Euripide dans ſon Phaëton, Tragédie perduë.

Et dans ces Vers ſuivans :

Auſſi-tôt devant toi s'offriront ſept Etoiles.
Dreſſe par là ta courſe, & ſui le droit chemin.
Phaëton, à ces mots, prend les rênes en main;
De ſes chevaux ailez il bat les flancs agiles.
Les courſiers du Soleil à ſa voix ſont dociles.
Ils vont : le char s'éloigne, & plus promt qu'un éclair,
Pénètre en un moment les vaſtes champs de l'air.
Le Pere cependant, plein d'un trouble funeſte,
Le voit rouler de loin ſur la plaine céleſte;
Lui montre encor ſa route, [3] *& du plus haut des Cieux,*
Le ſuit autant qu'il peut, de la voix & des yeux,
Va par là, lui dit-il : revien : détourne : arrête.

Ne diriez-vous pas que l'ame du Poëte monte ſur le char avec Phaëton, qu'elle partage tous ſes perils, & qu'elle vole dans l'air avec

REMARQUES.

1. *Les yeux étincelans.*] J'ai ajoûté ce vers que j'ai pris dans le texte d'Homère. BOIL.

2. *Prens garde qu'une ardeur trop funeſte à ta vie.*] Je trouve quelque choſe de noble & de beau dans le tour de ces quatre vers : il me ſemble pourtant, que lors que le Soleil dit, *au deſſus de la Libye, le ſillon n'étant point arroſé d'eau, n'a jamais rafraichi mon char*, il parle plûtôt comme un homme qui pouſſe ſon char à travers champs, que comme un Dieu qui éclaire la terre. Monſieur Deſpréaux a ſuivi ici tous les autres Interprètes, qui ont expliqué ce paſſage de la même maniere; mais je croi qu'ils ſe ſont fort éloignez de la penſée d'Euripide, qui dit : *Marche & ne te laiſſe point emporter dans l'air de Libye, qui n'aiant aucun mélange d'humidité, laiſſera tomber ton char.* C'étoit l'opinion des Anciens qu'un mélange humide fait la force & la ſolidité de l'air. Mais ce n'eſt pas ici le lieu de parler de leurs principes de Phyſique. DACIER.

3. *Et du plus haut des Cieux.*] Le Grec porte, *au deſſus de la Canicule*; ὑπὲρ τὰ Σειρίου ῥεῖθρα, ἵππευε *Le Soleil à cheval monta au deſſus de la Canicule.* Je ne voi pas pourquoi Rutgerſius, & Monſieur le Févre, veulent changer

avec les chevaux ? car s'il ne les suivoit dans les Cieux, s'il n'assistoit tout ce qui s'y passe, pourroit-il peindre la chose comme il fait ? Il en est de même de cet endroit de sa Cassandre*, qui commence par

* Piece perduë.

Mais, ô braves Troïens, &c.

[1] Eschyle a quelquefois aussi des hardiesses & des imaginations tout-à fait nobles & heroïques, comme on le peut voir dans sa Tragédie intitulée, *Les Sept devant Thèbes*, où un Courrier venant apporter à Etéocle la nouvelle de ces sept Chefs, qui avoient tous impitoïablement juré, pour ainsi dire, leur propre mort, s'explique ainsi :

* V. 42.

* *Sur un bouclier noir sept Chefs impitoïables*
Epouvantent les Dieux de sermens effroïables :
Près d'un Taureau mourant qu'ils viennent d'égorger,
Tous la main dans le sang, jurent de se venger.
Ils en jurent la Peur, le Dieu Mars, & Bellone.

Au reste, bien que ce Poëte, pour vouloir trop s'élever, tombe assez souvent dans des pensées rudes, grossieres & mal polies, Euripide néanmoins, par une noble émulation, [2] s'expose quelquefois aux mêmes

REMARQUES.

ger cet endroit, puisqu'il est fort clair, & ne veut dire autre chose, sinon que le Soleil monta au dessus de la Canicule, c'est-à-dire, dans le centre du Ciel, où les Astrologues tiennent que cet Astre est placé, & comme j'ai mis, *au plus haut des Cieux* ; pour voir marcher Phaëton, & que de là il lui crioit encore : *Va par là, revien, détourne*, &c. BOILEAU.

Ibid. *Et du plus haut des Cieux.*] Monsieur Despréaux dit dans sa Remarque, que le Grec porte *que le Soleil à cheval monta au dessus de la Canicule*, ὅπισθε νῶτα Σειρέως βεβώς. & il ajoûte, qu'il ne voit pas pourquoi Rutgersius & Monsieur le Févre veulent changer cet endroit qui est fort clair. Premierement ce n'est point Monsieur le Févre, qui a voulu changer cet endroit : au contraire il fait voir le ridicule de la correction de Rutgersius *, qui lisoit Σειραῖς, au lieu de Σειρέως. Il a dit seulement qu'il faut lire Σειρεῖς, & cela est sans difficulté, parce que le penultième pied de ces vers doit être un iambe, εἰς. Mais cela ne change rien au sens. Au reste, Euripide, à mon avis, n'a point voulu dire que *le Soleil à cheval monta au dessus de la Canicule* ; mais plûtôt que le Soleil pour suivre son fils, monta à cheval sur un astre qu'il appelle Σείριον, *Sirium*, qui est le nom général de tous les astres, & qui n'est point du tout ici la Canicule : ὅπισθε ne doit point être construit avec νῶτα, il faut le joindre avec le verbe ἵππευε du vers suivant, de cette manière : Πατὴρ δὲ βεβὼς νῶτα Σειρέως ἵππευε ὅπισθε, παῖ· δὰ νεθετῶν ; *Le Soleil monté sur un astre, alloit après son fils, en lui criant*, &c. Et cela est beaucoup plus vrai-semblable, que de dire que le Soleil monta à cheval pour aller seulement au centre du ciel au dessus de la Canicule, & pour crier de là à son fils & lui enseigner le chemin. Ce centre du ciel est un peu trop éloigné de la route que tenoit Phaëton. DACIER.

* *Le ridicule de la correction de Rutgersius.*] Saumaise sur Solin, pag. 896. de l'édition de Paris, a le premier corrigé Rutgersius.

1. *Eschyle a quelquefois*] Je ne trouve pas ici la connexion que je voudrois avec ce qui suit. Qu'on regarde seulement ma traduction Latine, & on en verra la difference. TOLLIUS.

2. *s'Expose quelquefois aux mêmes perils.*] Je me trompe fort, si un François entend le sens de ces paroles, sans qu'on leur donne quelque

lumiere

mes perils. Par exemple, dans Eſchyle, le Palais de Lycurgue eſt émû, & entre en fureur à la vûë de Bacchus :

[1] *Le Palais en fureur mugit à ſon aſpect.*

Euripide emploie cette même penſée d'une autre manière, en l'adoucifſant néanmoins :

La Montagne à leurs cris répond en mugiſſant.

Sophocle n'eſt pas moins excellent à peindre les choſes, comme on le peut voir dans la deſcription qu'il nous a laiſſée d'Oedipe mourant, & s'enſeveliſſant lui-même au milieu d'une tempête prodigieuſe ; & dans cet endroit, où il dépeint l'apparition d'Achille ſur ſon tombeau, dans le moment que les Grecs alloient lever l'ancre. Je doute néanmoins, pour cette apparition, que jamais perſonne en ait fait une deſcription plus vive que Simonide. Mais nous n'aurions jamais fait, ſi nous voulions étaler ici tous les exemples que nous pourrions rapporter à ce propos.

Pour

REMARQUES.

lumiere. Car le mot Grec κίνδυνος ſignifie ici les penſées & les expreſſions, qui par leur ſublimité aprochent fort de l'enflure, ou plûtôt de l'enthouſiaſme qui va trop loin, & qui ſelon l'expreſſion de Quintilien, rend le Poëte *grandiloquum uſque ad vitium.* Car c'eſt de lui que Longin a tiré cette belle remarque. Mais je ne trouve pas que Longin ait ici autant de raiſon qu'il croit, de préferer cet *adouciſſement* d'Euripide à l'expreſſion *trop rude* : comme il l'appèle, *& mal polie* d'Eſchyle. Car c'étoit le ſentiment univerſel de preſque tous les Païens, que dans les apparitions des Dieux tout ſe mouvoit & trembloit, non ſeulement les édifices & les palais, mais les montagnes même. Et voici ce que Claudien dit à cet égard des temples, *lib. 1. de raptu Proſerpinæ :*

Jam mihi æruuntur trepidis delubra moveri
Sedibus, & clarum diſpergere culmina lumen
Adventum teſtata Dei.

Virgile dit le même des montagnes ; *libro* VI. *Æn.*

Ecce autem primi ſub lumina ſolis & ortus
Sub pedibus mugire ſolum, juga cæpta moveri
Silvarum ; viſæque canes ululare per umbram,
Adventante Dea.

De ſorte que cette apparition ne ſe faiſoit jamais ſans quelque prodige, ou, comme les Grecs le nomment, διοσημείας. Mais, comme je l'ai dit dans mes remarques Latines, ce n'eſt ni toute la penſée, ni le mot Ἐνθουσιᾷ, comme Monſieur le Févre a crû, mais le ſeul mot βακχεύει ; qui déplait à Longin ; & cela, parce qu'il n'a pas tant de douceur, & ne nous donne pas une idée ſi delicate que le mot συμβακχεύει : qui marque un mouvement libre, agréable, & qui vient d'une volonté emportée plûtôt par la joïe que lui cauſe la vûë d'un ſi grand Dieu, que par l'effort ou par la préſence de ſa divinité. TOLLIUS.

1. *Le Palais en fureur mugit à ſon aſpect.*] Le mot *mugir* ne me paroît pas aſſez fort pour exprimer ſeul le ἐνθουσιῶν & le βακχεύει d'Eſchyle ; car ils ne ſignifient pas ſeulement *mugir*, mais *ſe remuer avec agitation, avec violence.* Quoique ce ſoit une folie de vouloir faire un vers mieux que Monſieur Deſpréaux, je ne laiſſerai pas de dire que celui d'Eſchyle ſeroit peut-être mieux de cette manière pour le ſens.

Du Palais en fureur les combles ébranlés
Tremblent en mugiſſant.

Et celui d'Euripide :

La Montagne s'ébranle, & répond à leurs cris.

DACIER.

Pour retourner à ce que nous disions, [1] les *Images* dans la Poësie sont pleines ordinairement d'accidens fabuleux, & qui passent toute sorte de croïance; au lieu que dans la Rhétorique le beau des *Images* c'est de répréſenter la chose comme elle s'est passée, & telle qu'elle est dans la verité. Car une invention Poëtique & fabuleuse, dans une Oraison, traîne nécessairement avec soi [2] des digressions grossieres & hors de propos, & tombe dans une extrême absurdité. C'est pourtant ce que cherchent aujourd'hui nos Orateurs; ils voient quelquefois les Furies, ces grans Orateurs, aussi bien que les Poëtes tragiques; & les bonnes gens ne prennent pas garde que lors qu'Oreste dit dans Euripide:

Oreste, Tragédie, V. 264.

Toi qui dans les Enfers me veux précipiter,
Déesse, cesse enfin de me persécuter.

il ne s'imagine voir toutes ces choses, que parce qu'il n'est pas dans son bon sens. Quel est donc l'effet des *Images* dans la Rhétorique? C'est qu'outre plusieurs autres proprietez, elles ont cela qu'elles animent & échauffent le Discours. Si bien qu'étant mêlées avec art dans les preuves, elles ne persuadent pas seulement, mais elles domptent, pour ainsi dire, elles soumettent l'Auditeur. [3] *Si un homme*, dit un Orateur, *a entendu un grand bruit devant le Palais, & qu'un autre à même tems vienne annoncer que les prisonniers de guerre se sauvent; il n'y a point de vieillard si chargé d'années, ni de jeune homme si indifferent, qui ne coure de toute sa force au secours. Que si quelqu'un, sur ces entrefaites, leur montre l'auteur de ce desordre, c'est fait de ce malheureux; il faut qu'il perisse sur le champ, & on ne lui donne pas le tems de parler.*

Hyperide

REMARQUES.

1. *Les images dans la Poësie sont pleines ordinairement d'accidens fabuleux.*] C'est le sens que tous les Interprètes ont donné à ce passage: mais je ne croi pas que ç'ait été la pensée de Longin; car il n'est pas vrai que dans la Poësie les images soient ordinairement pleines d'accidens, elles n'ont en cela rien qui ne leur soit commun avec les images de la Rhétorique. Longin dit simplement, *que dans la Poësie les images sont poussées à un excès fabuleux & qui passe toute sorte de créance.* DACIER.

2. *Des digressions grossieres.*] Ce n'est pas tout-à-fait le sentiment de Longin. Si je ne me trompe, il auroit fallu le traduire de cette maniere: *Car c'est une terrible faute, & tout à fait extravagante, de se servir dans celle-là des images & des fictions Poëtiques & fabuleuses, qui sont tout-à-fait impossibles.* Quand on prendra la peine de regarder mes remarques Latines, & de les conferer avec ma traduction, on y verra plus de jour. TOLLIUS.

3. *Si un homme &c.*] Ciceron s'est très-bien servi de cet endroit, quand il dit (l. IV, contra Verrem c. XLIII.) *Interea ex clamore fama tota urbe percrebuit, expugnari Deos patrios, non hostium adventu, inopinato prædonum impetu, sed ex domo, atque cohorte prætoriâ manum fugitivorum instructam armatamque venisse. Nemo Agri-*

Hyperide s'eſt ſervi de cet artifice dans l'Oraiſon, où il rend compte de l'ordonnance qu'il fit faire, après la défaite de Cheronée, qu'on donneroit la liberté aux eſclaves. [1] *Ce n'eſt point*, dit-il, *un Orateur qui a fait paſſer cette loi; c'eſt la défaite de Cheronée.* Au même tems qu'il prouve la choſe par raiſon, il fait une *Image*; & [2] par cette propoſition qu'il avance, il fait plus que perſuader & que prouver. Car comme en toutes choſes on s'arrête naturellement à ce qui brille & éclate davantage, l'eſprit de l'Auditeur eſt aiſément entraîné par cette Image qu'on lui préſente au milieu d'un raiſonnement, & qui lui frappant l'imagination, l'empêche d'examiner de ſi près la force des preuves, à cauſe de ce grand éclat dont elle couvre & environne le Diſcours. Au reſte, il n'eſt pas extraordinaire que cela faſſe cet effet en nous, puiſqu'il eſt certain que de deux corps mêlez enſemble, celui qui a le plus de force attire toujours à ſoi la vertu & la puiſſance de l'autre. Mais c'eſt aſſez parlé de cette Sublimité, qui conſiſte dans les penſées & qui vient, comme j'ai dit ou de *la Grandeur d'ame*, ou de *l'Imitation*, ou de *l'Imagination*.

CHA-

REMARQUES.

Agrigenti neque ætate tam affectâ, neque viribus tam infirmis fuit, qui non illa nocte eo nuntio excitatus ſurrexerit, telumque, quod cuique fors offerebat, arripuerit. Itaque brevi tempore ad fanum ex tota urbe concurritur. TOLLIUS.

1. *Ce n'eſt point*, dit-il, *un Orateur qui a fait paſſer cette Loi, c'eſt la bataille, c'eſt la défaite de Cheronée.*] Pour conſerver l'image que Longin a voulu faire remarquer dans ce paſſage d'Hyperide il faut traduire: *Ce n'eſt point*, dit-il, *un Orateur qui a écrit cette Loi, c'eſt la bataille, c'eſt la défaite de Cheronée.* Car c'eſt en cela que conſiſte l'image. *La bataille a écrit cette Loi.* Au lieu qu'en diſant, *la bataille a fait paſſer cette Loi*, on ne conſerve plus l'image, ou elle eſt du moins fort peu ſenſible. C'étoit même chez les Grecs le terme propre *écrire une Loi*, *une Ordonnance*, *un Edit*, &c. Monſieur Deſpréaux a évité cette expreſſion *écrire une Loi*, parce qu'elle n'eſt pas Françoiſe dans ce ſens-là; mais il auroit pû mettre, *ce n'eſt pas un Orateur qui a fait cette Loi*, &c. Hyperide avoit ordonné qu'on donneroit le droit de bourgeoiſie à tous les habitans d'Athènes indifféremment, la liberté aux eſclaves; & qu'on envoïeroit au Pyrée les femmes & les enfans. Plutarque parle de cette Ordonnance, dans la vie d'Hyperide, & il cite même un paſſage, qui n'eſt pourtant pas celui dont il eſt ici queſtion. Il eſt vrai que le même paſſage rapporté par Longin, eſt cité fort différemment par Démétrius Phaleréus, *Ce n'eſt pas*, dit-il, *un Orateur qui a écrit cette Loi, c'eſt la guerre qui l'a écrite avec l'épée d'Alexandre.* Mais pour moi je ſuis perſuadé que ces derniers mots *qui l'a écrite avec l'épée d'Alexandre*, Ἀλεξάνδρου δόρατι γράψαν, ne ſont point d'Hyperide; elles ſont apparemment de quelqu'un qui aura crû ajoûter quelque choſe à la penſée de cet Orateur, & l'embellir même, en expliquant par une eſpèce de pointe, le mot πόλεμος ἔγραψεν, *la guerre a écrit* & je m'aſſure que cela paroîtra à tous ceux qui ne ſe laiſſent point éblouïr par de faux brillans. DACIER.

Ibid. *Ce n'eſt point*, dit-il, *un Orateur &c.*] On cût pû traduire: *Ce n'eſt point*, dit-il, *l'Orateur.* Cela ſeroit un peu plus fort. TOLLIUS.

2. *Par cette propoſition.*] J'aimerois mieux dire, *& par ce tour d'adreſſe il fait plus &c.* TOLLIUS.

CHAPITRE XIV.

Des Figures ; & premièrement de l'Apoſtrophe.

IL faut maintenant parler des Figures, pour ſuivre l'ordre que nous nous ſommes preſcrit. Car, comme j'ai dit, elles ne ſont pas une des moindres parties du Sublime, lors qu'on leur donne le tour qu'elles doivent avoir. Mais ce ſeroit un Ouvrage de trop longue haleine, pour ne pas dire infini, ſi nous voulions faire ici une exacte recherche de toutes les figures qui peuvent avoir place dans le Diſcours. C'eſt pourquoi nous nous contenterons d'en parcourir quelques-unes des principales, je veux dire celles qui contribuënt le plus au Sublime : ſeulement afin de faire voir que nous n'avançons rien que de vrai. Démoſthène veut juſtifier ſa conduite, & prouver aux Athéniens qu'ils n'ont point failli en livrant bataille à Philippe. Quel étoit l'air naturel d'énoncer la choſe ? *Vous n'avez point failli*, pouvoit-il dire, *Meſſieurs, en combattant au peril de vos vies pour la liberté & le ſalut de toute la Grèce ; & vous en avez des exemples qu'on ne ſauroit démentir. Car on ne peut pas dire que ces grans Hommes aient failli, qui ont combattu pour la même cauſe dans les plaines de Marathon, à Salamine, & devant Platées.* Mais il en uſe bien d'une autre ſorte, & tout d'un coup, comme s'il étoit inſpiré d'un Dieu, & poſſedé de l'eſprit d'Apollon même, il s'écrie en jurant par ces vaillans défenſeurs de la Grèce : * *Non, Meſſieurs, non, vous n'avez point failli : j'en jure par les manes de ces grans Hommes qui ont combattu pour la même cauſe dans les plaines de Marathon.* Par cette ſeule forme de ſerment, que j'appellerai ici *Apoſtrophe*, il déïfie ces Anciens Citoïens dont il parle, & montre en effet, qu'il faut regarder tous ceux qui meurent de la ſorte, comme autant de Dieux, par le nom deſquels on doit jurer. Il inſpire à ſes Juges l'eſprit & les ſentimens de ces illuſtres Morts ; & changeant l'air naturel de la preuve en cette grande & pathétique manière d'affirmer par des ſermens ſi extraordinaires, ſi nouveaux, & ſi dignes de foi, il fait entrer dans l'ame de ſes Auditeurs comme une eſpèce de contrepoiſon & d'antidote, qui en chaſſe toutes les mauvaiſes impreſſions. Il leur élève le courage par des loüanges. En un mot il leur fait concevoir, qu'ils ne doivent pas moins s'eſtimer de la bataille qu'ils ont perduë contre Philippe, que des victoires qu'ils ont remportées à Marathon & à Salamine ; & par tous ces differens moïens, renfermez dans une ſeule figure, il les entraîne

* *De Corona, pag. 343. edit. Baſil.*

traîne dans ſon parti. Il y en a pourtant qui prétendent que l'original de ce ſerment ſe trouve dans Eupolis, quand il dit :

On ne me verra plus affligé de leur joïe.
J'en jure mon combat aux champs de Marathon.

[1] Mais il n'y a pas grande fineſſe à jurer ſimplement. Il faut voir où, comment, en quelle occaſion, & pourquoi on le fait. Or dans le paſſage de ce Poëte il n'y a rien autre choſe qu'un ſimple ſerment. Car il parle aux Athéniens heureux, & dans un tems où ils n'avoient pas beſoin de conſolation. Ajoûtez, [a] que dans ce ſerment il ne jure pas, comme Démoſthène, par des Hommes qu'il rende immortels, & ne ſonge point à faire naître dans l'ame des Athéniens des ſentimens dignes de la vertu de leurs Ancêtres : vû qu'au lieu de jurer par le nom de ceux qui avoient combattu, il s'amuſe à jurer par une choſe inanimée, telle qu'eſt un combat. Au contraire, dans Démoſthène ce ſerment eſt fait directement pour rendre le courage aux Athéniens vaincus, & pour empêcher qu'ils ne regardaſſent dorénavant, comme un malheur, la bataille de Cheronée. De ſorte que, comme j'ai déja dit, dans cette ſeule figure, il leur prouve par raiſon qu'ils n'ont point failli ; il leur en fournit un exemple ; il le leur confirme par des ſermens ; il fait leur éloge ; il les exhorte à la guerre [b].

Mais comme on pouvoit répondre à nôtre Orateur : il s'agit de la bataille que nous avons perduë contre Philippe, durant que vous maniïez les affaires de la Republique, & vous jurez par les victoires que nos Ancêtres ont remportées. Afin donc de marcher ſûrement, il a ſoin de

CHANGEMENS.

[a] *Ajoûtez, que dans ce ſerment &c.*] Première traduction, avant l'édition de 1683 : *Ajoûtez, que par ce ſerment il ne traite pas, comme Démoſthène, ces grans hommes d'immortels, & ne ſonge point &c.*

[b] *Il les exhorte à la guerre contre Philippe.*] Ces deux mots furent ajoûtez dans l'édition de 1683.

[c] *En*

REMARQUES.

1. *Mais il n'y a pas grande fineſſe*] Ce jugement eſt admirable, & Longin dit plus lui ſeul que tous les autres Rhéteurs qui ont examiné le paſſage de Démoſthène. Quintilien avoit pourtant bien vû que les ſermens ſont ridicules, ſi l'on n'a l'adreſſe de les emploïer auſſi heureuſement que l'Orateur ; mais il n'avoit point fait ſentir tous les défauts que Longin nous explique clairement dans le ſeul examen qu'il fait de ce ſerment d'Eupolis. On peut voir deux endroits de Quintilien dans le Chap. 2. du Livre IX. DACIER.

de règler ſes paroles, & n'emploie que celles qui lui ſont avantageuſes, faiſant voir que même dans les plus grans emportemens il faut être ſobre & retenu. En parlant donc [c] de ces victoires de leurs ancêtres, il dit : *Ceux qui ont combattu par terre à Marathon, & par mer à Salamine ; ceux qui ont donné bataille près d'Artemiſe & de Platées.* Il ſe garde bien de dire, *ceux qui ont vaincu.* Il a ſoin de taire l'évenement, qui avoit été auſſi heureux en toutes ces batailles, que funeſte à Cheronée, & prévient même l'Auditeur, en pourſuivant ainſi : *Tous ceux, ô Eſchine, qui ſont peris en ces rencontres, ont été enterrez aux dépens de la République, & non pas ſeulement ceux dont la fortune a ſecondé la valeur.*

CHANGEMENS.

[c] *En parlant donc de ces victoires &c.*] Premières éditions : *En diſant donc que leurs ancêtres avoient combatu par terre à Marathon, & par mer à Salamine, avoient donné bataille près d'Artémiſe & de Platées ; il ſe garde bien de dire qu'ils en fuſſent ſortis victorieux. Il a ſoin de taire &c.*

CHAPITRE XV.

Que les Figures ont beſoin du Sublime pour les ſoûtenir.

IL ne faut pas oublier ici une réflexion que j'ai faite, & que je vais vous expliquer en peu de mots. C'eſt que ſi les Figures naturellement ſoûtiennent le Sublime, le Sublime de ſon côté ſoûtient merveilleuſement les Figures : mais où, & comment ; c'eſt ce qu'il faut dire.

En premier lieu, il eſt certain qu'un Diſcours où les Figures ſont emploïées toutes ſeules, eſt de ſoi-même ſuſpect d'adreſſe, d'artifice, & de tromperie ; principalement lors qu'on parle devant un Juge ſouverain, & ſur tout ſi ce Juge eſt un grand Seigneur, comme un Tiran, un Roi, ou un Géneral d'Armée. Car il conçoit en lui-même une certaine indignation contre l'Orateur, [1] & ne ſauroit ſouffrir qu'un chetif

REMARQUES.

1. ET *ne ſauroit ſouffrir qu'un chetif*] Il me ſemble que ces deux expreſſions *chetif Rhetoricien* & *fineſſes groſſieres* ne peuvent s'accorder avec ces charmes du diſcours dont il eſt parlé ſix lignes plus bas. Longin dit, & *ne ſauroit ſouffrir qu'un ſimple Rhétoricien*, τεχνίτης ῥήτωρ, *entrepreune de le tromper comme un enfant par de petites fineſſes*, γοητεύοις. DACIER.

Ibid. *Et ne ſauroit ſouffrir*] Τεχνίτης ῥήτωρ eſt ici un Orateur qui ſe ſert de tous les artifices de

chetif Rhétoricien entreprenne de le tromper, comme un enfant, par de groſſières fineſſes. Il eſt même à craindre quelquefois, que prenant tout cet artifice pour une eſpèce de mépris, il ne s'effarouche entièrement: & bien qu'il retienne ſa colère, [1] & ſe laiſſe un peu amolir aux charmes du diſcours, il a toûjours une forte répugnance à croire ce qu'on lui dit. C'eſt pourquoi il n'y a point de Figure plus excellente que celle qui eſt tout-à-fait cachée, & lors qu'on ne reconnoit point que c'eſt une Figure. Or il n'y a point de ſecours ni de remède plus merveilleux pour l'empêcher de paroître, que le Sublime & le Pathétique; parce que l'Art ainſi renfermé au milieu de quelque choſe de grand & d'éclatant, a tout ce qui lui manquoit, & n'eſt plus ſuſpect d'aucune tromperie. Je ne vous en ſaurois donner un meilleur exemple que celui que j'ai déja rapporté: *J'en jure par les mânes de ces grans Hommes, &c.* Comment eſt-ce que l'Orateur a caché la Figure dont il ſe ſert? N'eſt-il pas aiſé de reconnoître que c'eſt par l'éclat même de ſa penſée? Car comme les moindres lumieres s'évanouïſſent quand le Soleil vient à éclairer; de même, toutes ces ſubtilitez de Rhétorique diſparoiſſent à la vuë de cette grandeur qui les environne de tous côtez. La même choſe, à peu près, arrive dans la Peinture. En effet, [a] que l'on colore pluſieurs choſes également tracées ſur un même plan, & qu'on y mette le jour & les ombres; il eſt certain que ce qui ſe préſentera d'abord à la vuë, ce ſera le lumineux, à cauſe de ſon grand éclat, qui

CHANGEMENS.

[a] *En effet, que l'on colore &c.*] Première maniere: *En effet, qu'on tire pluſieurs lignes paralleles ſur un meme plan, avec les jours & les ombres; il eſt certain &c.*

REMARQUES.

de ſon art, pour duper ſes Juges, ou pour les attirer au moins dans ſes ſentimens. Et quand cela ſe fait un peu trop ouvertement, & qu'un Juge habile s'en apperçoit, il s'en offenſe. C'eſt pourquoi Philoſtrate dans la vie d'Apollonius l. VIII, ch. II: le diſſuade ſérieuſement. Δεινότης γὰρ, dit-il, ἐν δικαστηρίοις ἡ μὲν φανερὰ, κἂν ὀλιγάλοι τινὰ ὡς ἐπιβεβλευσῶνται τοῖς ψηφιζομένοις. Ἡδεῖα δὲ φανεῖσα καὶ ἀπέλθοι κρατοῦσα. Τὸ γὰρ λαθεῖν τοὺς δικάζοντας ὡ δεινός ἐστιν, ἀληθεστέρα δ' εἰνότης. TOLLIUS.

1. *Et ſe laiſſe un peu amolir aux charmes du diſcours*] Tout cela ne ſe trouve pas dans le Grec. Je penſe que nôtre Auteur veut dire, que quand le juge auroit même aſſez de force & de prudence pour retenir ſa colère, & ne la pas faire éclater, il s'opiniâtreroit néanmoins à rejetter tout ce que l'Orateur lui pourroit dire. TOLLIUS.

1. *Qu'il*

qui fait[1] qu'il semble sortir hors du Tableau, & s'approcher en quelque façon de nous. Ainsi le Sublime & le Pathétique, soit par une affinité naturelle qu'ils ont avec les mouvemens de nôtre ame, soit à cause de leur brillant, paroissent davantage, & semble toucher de plus près nôtre esprit, que les Figures dont ils cachent l'Art, & qu'ils mettent comme à couvert.

REMARQUES.

1. *Qu'il semble sortir hors du tableau.*] Καιόμενον ἔχοχον, καὶ ἐγγυτέρω πως πολὺ φαίνεται. Καιόμενον ne signifie rien en cet endroit. Longin avoit sans doute écrit, καὶ ὑπὲρ μόνον ἔχοχον ἀλλὰ καὶ ἐγγυτέρω &c. *ac non modò eminens, sed & propius multò videtur: Et paroît non seulement relevé, mais même plus proche.* Il y a dans l'ancien Manuscrit, καὶ ὁμοῦ ἔχοχον ἀλλὰ καὶ ἐγγυτέρω &c. Le changement de ΚΑΙΟΥΜΟΝ en ΚΑΙΟΜΕΝΟΝ, est fort aisé à comprendre. BOIVIN.

CHAPITRE XVI.

Des Interrogations.

QUe dirai-je des demandes & des interrogations? Car qui peut nier que ces sortes de Figures ne donnent beaucoup plus de mouvement, d'action, & de force au discours? * *Ne voulez-vous jamais faire autre chose*, dit Démosthène aux Athéniens *qu'aller par la Ville vous demander les uns aux autres: Que dit-on de nouveau? Et que peut-on vous apprendre de plus nouveau que ce que vous voïez? Un homme de Macédoine se rend Maître des Athéniens, & fait la loi à toute la Grèce. Philippe est-il mort? dira l'un: Non, répondra l'autre, il n'est que malade. Hé que vous importe, Messieurs, qu'il vive: ou qu'il meure? Quand le Ciel vous en auroit délivrez, vous vous feriez bien-tôt vous-mêmes un autre Philippe.* Et ailleurs: *Embarquons-nous pour la Macédoine. Mais où aborderons-nous, dira quelqu'un, malgré Philippe? La guerre même, Messieurs, nous découvrira*[1] *par où Philippe est facile à vaincre.* S'il eût dit la chose simplement, son discours n'eût point répondu à la majesté de l'affaire dont il parloit: au lieu que par cette divine & violente manière de se répondre sur le champ à soi-même, comme si c'étoit une autre personne, non seulement il rend ce qu'il dit plus grand & plus fort, mais plus,

* *Premiere Philippique p. 15. edit. de Basle.*

REMARQUES.

1. *Par où Philippe est facile à vaincre.*] Le Grec porte, *la guerre même nous découvrira le foible de l'état, ou des affaires de Philippe.* Tacite a égard à ce passage de Démosthène, quand il dit l. 2. histor. *Aperiet & recludet conjecta & tumescentia victrisium partium vulnera bellum.*

plus plausible & plus vrai-semblable. Le Pathétique ne fait jamais plus d'effet, que lors qu'il semble que l'Orateur ne le recherche pas, mais que c'est l'occasion qui le fait naître ; Or il n'y a rien qui imite mieux la passion que ces sortes d'interrogations & de réponses. Car ceux qu'on interroge, [a] sentent naturellement une certaine émotion, qui fait que sur le champ ils se précipitent de répondre, [1] & de dire ce qu'ils savent de vrai, avant même qu'on ait achevé de les interroger. Si bien que par cette Figure l'Auditeur est adroitement trompé, & prend les discours les plus méditez pour des choses dites sur l'heure [2] & dans la chaleur **** [3] Il n'y a rien encore qui donne plus de mouvement au discours, que d'en ôter les liaisons. En effet, un discours que rien ne lie & n'embaraſſe, marche & coule de soi-même, & il s'en faut peu qu'il n'aille quelquefois plus vîte, que la pensée même de l'Orateur. * *Aiant approché leurs boucliers les uns des autres*, dit Xenophon, *ils reculoient, ils combattoient, ils tuoient, ils mouroient ensemble.* Il en est de même de ces paroles d'Euryloque à Ulysse dans Homère :

* *Xenoph. Hist. Gr. liv. 4. pag. 519. edit. de Leuncla.*

Nous avons, par ton ordre, à pas précipitez,
Parcouru des ces Bois les sentiers écartez :
[4] *Nous avons, dans le fond d'une sombre vallée,*
Découvert de Circé la maison reculée.

Odyss. le 10. v. 251.

Car

CHANGEMENS.

[a] *Car ceux qu'on interroge, sentent* &c.] Première manière : *Car ceux qu'on interroge sur une chose dont ils savent la verité, sentent naturellement une certaine émotion, qui fait que sur le champ ils se précipitent de répondre. Si bien que &c.*

REMARQUES.

psum. Où j'aimerois mieux lire, *ulcera* ; bien que je sache que le mot *vulnera* se trouve quelquefois dans cette signification. TOLLIUS.

1. *Et de dire ce qu'ils savent de vrai.*] J'avois déja consideré cette periode dans la première édition, comme ne s'accordant pas tout-à-fait avec le texte Grec : mais Monsieur Boileau l'a un peu changée, de sorte qu'on n'y trouve rien à dire. je l'expliquai ainsi : *Car comme d'ordinaire ceux qu'on interroge, s'irritent, & répondent sur le champ à ce qu'on leur demande, avec quelque émotion de cœur, & avec un ton qui nous exprime & nous fait voir les veritables sentimens de leur ame, il arrive le plus souvent que l'auditeur se laisse duper & tromper par cette Figure, & qu'il prend le discours*, &c. TOLLIUS.

2. *Et dans la chaleur.*] Le Grec ajoûte : *Il y a encore un autre moïen ; car on la peut voir dans ce passage d'Herodote, qui est extrêmement sublime.* Mais je n'ai pas crû devoir mettre ces paroles en cet endroit qui est fort défectueux : puisqu'elles ne forment aucun sens, & ne serviroient qu'à embarraſſer le Lecteur. BOILEAU.

3. *Il n'y a rien encore qui donne plus de mouvement au discours que d'en ôter les liaisons.*] J'ai suppléé cela au texte, parce que le sens y conduit de lui même. BOILEAU.

4. *Nous avons dans le fond.*] Tous les exemplaires de Longin mettent ici des étoiles, comme si l'endroit étoit défectueux ; mais ils se trompent. La remarque de Longin est fort juste, & ne regarde que ces deux periodes

Car ces périodes ainsi coupées, & prononcées néanmoins avec précipitation, sont les marques d'une vive douleur, qui l'empêche en même tems [1] & le force de parler. C'est ainsi qu'Homère fait ôter, où il faut, les liaisons du discours.

REMARQUES.

sans conjonction : *Nous avons par ton ordre*, &c. & ensuite : *Nous avons dans le fond* &c. BOILEAU.

1. *Et le force de parler.*] La restitution de Monsieur le Fèvre est fort bonne, συνδιωκόσης, & non pas συνδιοικήσης. J'en avois fait la remarque avant lui. BOILEAU.

CHAPITRE XVII.

Du mélange des Figures.

JL n'y a encore rien de plus fort pour émouvoir, que de ramasser ensemble plusieurs Figures. Car deux ou trois Figures ainsi mêlées, se communiquent les unes aux autres de la force, des graces & de l'ornement : comme on le peut voir dans ce passage de l'Oraison de Demosthène contre Midias, où en même tems il ôte les liaisons de son discours, & mêle ensemble les Figures de Répétition & de Description. * *Car tout homme*, dit cet Orateur, *qui en outrage un autre, fait beaucoup de choses du geste, des yeux, de la voix, que celui qui a été outragé ne sauroit peindre dans un récit.* Et de peur que dans la suite son discours ne vint à se relâcher, sachant bien que l'ordre appartient à un esprit rassis, & qu'au contraire le desordre est la marque de la passion, qui n'est en effet elle-même qu'un trouble & une émotion de l'ame ; il poursuit dans la même diversité de Figures. *Tantôt il le frappe comme ennemi, tantôt pour lui faire insulte, tantôt avec les poings, tantôt au visage.* Par cette violence de paroles ainsi entassées les unes sur les autres, l'Orateur ne touche & ne remuë pas moins puissamment ses Juges, que s'ils le voïoient frapper en leur présence. Il revient à la charge, & poursuit, comme une tempête : *Ces affronts émeuvent, ces affronts transportent un homme de cœur, & qui n'est point accoûtumé aux injures. On ne sauroit exprimer par des paroles l'énormité d'une telle action.* Par ce changement continuel, il conserve par tout le caractère de ces Figures turbulentes : tellement que dans son ordre il y a un desordre ; & au contraire, dans son desordre il y a un ordre merveilleux. [a] Pour preuve de ce que je dis,

* *Contre Midias, pag. 395. edit. de Basle.*

Ibid.

Ibid.

CHANGEMENS.

[a] *Pour preuve de ce que je dis*] Au lieu de ces mots on lisoit : *Qu'ainsi ne soit* dans les premières éditions.

dis, mettez, par plaisir, les conjonctions à ce passage, comme font les disciples d'Isocrate : *Et certainement il ne faut pas oublier que celui qui en outrage un autre, fait beaucoup de choses, premierement par le geste, ensuite par les yeux, & enfin par la voix même, &c.* . . . . . Car en égalant & applanissant ainsi toutes choses par le moïen des liaisons, vous verrez que d'un Pathétique fort & violent vous tomberez dans une petite affeterie de langage, qui n'aura ni pointe ni aiguillon ; & que toute la force de vôtre discours s'éteindra aussi-tôt d'elle-même. Et comme il est certain que si on lioit le corps d'un homme qui court, on lui feroit perdre toute sa force, de même, si vous allez embarrasser une passion de ces liaisons & de ces particules inutiles, elle les souffre avec peine ; [1] vous lui ôtez la liberté de sa course, & cette impétuosité qui la faisoit marcher avec la même violence qu'un trait lancé par une machine.

REMARQUES.

1. *Vous lui ôtez*] *Parce que vous lui ôtez.* TOLLIUS.

CHAPITRE XVIII.

Des Hyperbates.

1 IL faut donner rang aux Hyperbates. L'Hyperbate n'est autre chose que *la transposition des pensées ou des paroles dans l'ordre & la suite d'un Discours.* Et cette Figure porte avec soi le caractère veritable d'une passion forte & violente. En effet, voïez tous ceux qui sont émûs de colere, de dépit, de jalousie, ou de quelque autre passion que ce soit ; car il y en a tant que l'on n'en sait pas le nombre ; leur esprit est dans une agitation continuelle. [2] A peine ont-ils formé un dessein qu'ils en conçoivent aussi-tôt un autre ; & au milieu de celui-ci, s'en proposant encore de nouveaux, où il n'y a ni raison ni rapport, ils reviennent souvent à leur première résolution. La passion en eux est comme un vent léger & inconstant, qui les entraîne,

REMARQUES.

1. *Il faut donner rang*] *Il faut considerer d'un même œil les Hyperbates.* TOLLIUS.

2. *A peine ont-ils formé un dessein*] J'aime mieux, *à peine ont-ils commencé à former un discours, qu'ils se jettent fort souvent sur une autre pensée, & comme s'ils avoient oublié ce qu'ils commençoient de dire, ils y entremêlent hors de propos ce qui leur vient dans la fantaisie, & après cela ils reviennent à leur première démarche.* TOLLIUS.

traîne, & les fait tourner ſans ceſſe de côté & d'autre : ſi bien que dans ce flux & ce reflux perpetuel de ſentimens oppoſez, ils changent à tous momens de penſée & de langage, & ne gardent ni ordre ni ſuite dans leurs diſcours.

Les habiles Ecrivains, pour imiter ces mouvemens de la Nature, ſe ſervent des Hyperbates. Et à dire vrai, l'Art n'eſt jamais dans un plus haut degré de perfection, que lors qu'il reſſemble ſi fort à la Nature, qu'on le prend pour la Nature même ; & au contraire la Nature ne reüſſit jamais mieux que quand l'Art eſt caché.

Herodote, liv. 6. pag. 338 edit. de Francfort.

Nous voïons un bel exemple de cette tranſpoſition dans Herodote, où Denys Phocéen parle ainſi aux Ioniens : *En effet, nos affaires ſont réduites à la dernière extrémité, Meſſieurs. Il faut néceſſairement que nous ſoïons libres, ou eſclaves, & eſclaves miſerables.* [1] *Si donc vous voulez éviter les malheurs qui vous menacent, il faut, ſans differer embraſſer le travail & la fatigue, & acheter vôtre liberté par la défaite de vos ennemis.* S'il eût voulu ſuivre l'ordre naturel, voici comme il eût parlé : *Meſſieurs il eſt maintenant tems d'embraſſer le travail & la fatigue. Car enfin nos affaires ſont réduites à la dernière extrémité, &c.* Premièrement donc il tranſpoſe ce mot, *Meſſieurs*, & ne l'inſere qu'immédiatement après leur avoir jetté la fraïeur dans l'ame, comme ſi la grandeur du peril lui avoit fait oublier la civilité, qu'on doit à ceux à qui l'on parle en commençant un diſcours. Enſuite il renverſe l'ordre des penſées. Car avant que de les exhorter au travail, qui eſt pourtant ſon but, il leur donne la raiſon qui les y doit porter : *En effet nos affaires ſont reduites à la dernière extrémité* ; afin qu'il ne ſemble pas que ce ſoit un diſcours étudié qu'il leur apporte ; mais que c'eſt la paſſion qui le force à parler ſur le champ. Thucydide a auſſi des Hyperbates fort remarquables, & s'entend admirablement a tranſpoſer les choſes qui ſemblent unies du lien le plus naturel, & qu'on diroit ne pouvoir être ſéparées.

[1] Dé-

REMARQUES.

1. *Si donc vous voulez.*] Tous les Interprètes d'Herodote & ceux de Longin, ont expliqué ce paſſage comme Monſieur Deſpréaux. Mais ils n'ont pas pris garde que le verbe Grec ἐνδέχεσθαι ne peut pas ſignifier *éviter*, mais *prendre*, & que ταλαιπωρία n'eſt pas plus ſouvent emploïé pour *miſère, calamité*, que pour *travail, peine*. Herodote oppoſe manifeſtement ταλαιπωρίας ἐνδέχεσθαι, *prendre de la peine, n'apprehender point la fatigue*, à μαλακίῃ δόχρῆσθαι, *être lâche, pareſſeux* : & il dit, *ſi donc vous ne voulez point appréhender la peine & la fatigue, commencez dès ce moment à travailler, & après la défaite de vos ennemis vous ſerez libres.* Ce que je dis paroîtra plus clairement, ſi on prend la peine de lire le paſſage dans le ſixième Livre d'Hero-

* Démosthène eſt en cela bien plus retenu que lui. [1] En effet, pour Thucydide, jamais perſonne ne les a répanduës avec plus de profuſion, & on peut dire qu'il en ſoûle ſes Lecteurs. Car dans la paſſion qu'il a de faire paroître que tout ce qu'il dit, eſt dit ſur le champ, il traîne ſans ceſſe l'Auditeur par les dangereux détours de ſes longues tranſpoſitions. Aſſez ſouvent donc il ſuſpend ſa première penſée, comme s'il affectoit tout exprès le deſordre : & entremêlant au milieu de ſon diſcours pluſieurs choſes differentes, qu'il va quelquefois chercher même hors de ſon ſujet ; il met la fraïeur dans l'ame de l'Auditeur, qui croit que tout ce diſcours va tomber, & l'intereſſe malgré lui dans le peril où il penſe voir l'Orateur. Puis tout d'un coup, & lors qu'on ne s'y attendoit plus, diſant à propos ce qu'il y avoit ſi long-tems qu'on cherchoit ; par cette tranſpoſition également hardie & dangereuſe, il touche bien davantage que s'il eût gardé un ordre dans ſes paroles. Il y a tant d'exemples de ce que je dis, que je me diſpenſerai d'en rapporter.

CHANGEMENS.

* *Démoſthène eſt en cela* &c.] Dans les premières éditions : *Pour Démoſthène, qui eſt d'ailleurs bien plus retenu que Thucydide, il ne l'eſt pas en cela ; & jamais perſonne n'a plus aimé les Hyperbates. Car dans la paſſion* &c.

REMARQUES.

d'Herodote, à la Section XI. DACIER.

Ibid. Si donc vous voulez.] Je penſe qu'on exprimeroit mieux la force de cette penſée en diſant : *Si donc vous voulez à preſent vous réſoudre à ſouffrir un peu de travail & de fatigue, cela vous donnera bien au commencement quelque embarras & quelque fâcherie, mais vous en tirerez auſſi ce profit, de voir vos ennemis défaits par vôtre courage, & vôtre liberté recouvrée & miſe en ſûreté.* Monſieur Dacier a vû le foible de la traduction dans cet endroit, auſſi-bien que moi : & l'on peut confronter ſes paroles avec ma traduction Latine. TOLLIUS.

1. *En effet, pour Thucydide*] Monſieur Deſpréaux a fait bien du changement ici dans ſa ſeconde édition. Mais je ne puis pas comprendre, pourquoi il a attribué dans celle-ci à Thucydide ce qui appartient à Démoſthène. Car ce πολὺ τὸ ἀγωνιστικὸν, καὶ τὸ ἐξαπατᾶσθαι λέγειν, & tout ce qui ſuit, ne peut être entendu que de Démoſthène, qui eſt proprement le modèle d'un Orateur parfaitement ſublime. Même je ne trouve pas la traduction ici trop juſte. J'euſſe dit : *Démoſthène eſt en cela bien plus retenu que lui, mais il ſurpaſſe néanmoins de beaucoup tous les autres ; & par ces tranſpoſitions, & par cette maniere de dire ce qu'il dit ſur le champ, il nous fait paroître la force d'un diſcours vigoureux, & qui ébranle les ames. Et, comme ſi cela n'étoit pas aſſez, il jette les Auditeurs dans le même embarras, & les traîne par les mêmes détours de ſes longues tranſpoſitions, où il leur ſemble qu'il s'égare.* TOLLIUS.

CHAPITRE XI.

Du changement de Nombre.

IL ne faut pas moins dire de ce qu'on appelle *Diverſitez de cas*, *Collections*, *Renverſemens*, *Gradations*, & de toutes ces autres Figures,

qui étant, comme vous savez, extrèmement fortes & vehémentes, peuvent beaucoup servir par conséquent à orner le discours, & contribuënt en toutes manières au Grand & au Pathétique. Que dirai-je des changemens de cas, de tems, de personnes, de nombre, & de genre? En effet, qui ne voit combien toutes ces choses sont propres à diversifier & à ranimer l'expression? [1] Par exemple, pour ce qui regarde le changement de nombre, ces Singuliers, dont la terminaison est singuliere, mais qui ont pourtant, à les bien prendre, la force & la vertu des Pluriels :

[2] *Aussi-tôt un grand Peuple accourant sur le Port,*
Ils firent de leurs cris retentir le rivage.

Et ces Singuliers sont d'autant plus dignes de remarque, qu'il n'y a rien quelquefois de plus magnifique que les Pluriels. Car la multitude qu'ils renferment, leur donne du son & de l'Emphase. Tels sont ces Pluriels qui sortent de la bouche d'Oepide dans Sophocle :

Oed. p. Tyran, V. 1417.

Hymen, funeste hymen, tu m'as donné la vie :
Mais dans ces mêmes flancs, où je fus enfermé,
Tu fais rentrer ce sang dont tu m'avois formé.
Et par là tu produis & des fils, & des peres,
Des freres, des maris, des femmes, & des meres :
Et tout ce que du Sort la maligne fureur
Fit jamais voir au jour & de honte & d'horreur.

Tous ces differens noms ne veulent dire qu'une seule personne, c'est à savoir, Oedipe d'une part, & sa mere Jocaste de l'autre. Cependant, par le moïen de ce nombre ainsi répandu & multiplié en divers pluriels, il multiplie en quelque façon les infortunes d'Oepide. C'est par un même pléonasme, qu'un Poëte a dit :

On.

REMARQUES.

1. *Par exemple, pour ce qui regarde*] Je ne trouve pas ici ce que le Grec me dit. Tâchons de le suivre : *Ici ma pensée n'est pas de dire, que la seule sorte de changemement de Nombre, qui donne du lustre & de l'ornement à un discours, soit celle qui, dans une terminaison Singuliere a pourtant toute la force & toute la vertu des Pluriels; comme par exemple; Aussi-tôt &c. Je regarde plus ici les pluriels, que j'estime d'autant plus dignes de remarque*, &c. TOLLIUS.

2. *Aussi-tôt un grand peuple, &c.*] Quoiqu'en veuille dire Monsieur le Févre, il y a ici deux Vers; & la Remarque de Langbaine est fort juste. Car je ne voi pas pourquoi, en mettant θοῦγον, il est absolument nécessaire de mettre καὶ. BOILEAU.

Ibid. *Aussi-tôt un grand peuple accourant sur le port.*] Voici le passage Grec, ἀυτικα λαὸς ἀπείρων

On vit les Sarpédons & les Hectors paroître.

Il en faut dire autant de ce paſſage de Platon, à propos des Athéniens, que j'ai rapporté ailleurs. * *Ce ne ſont point des Pélops, des Gadmus, des Egyptes, des Danaüs, ni des hommes nez barbares, qui demeurent avec nous. Nous ſommes tous Grecs, éloignez du commerce & de la fréquentation des Nations étrangeres, qui habitons une même Ville, &c.*

* Platon. Menexenus. tom. 2. pag. 245. edit. de H. Eſtienne.

En effet tous ces Pluriels, ainſi ramaſſez enſemble, nous font concevoir une bien plus grande idée des choſes. Mais il faut prendre garde à ne faire cela que bien à propos, & dans les endroits où il faut amplifier, ou multiplier, ou exagerer; & dans la paſſion, c'eſt-à-dire, quand le ſujet eſt ſuſceptible d'une de ces choſes, ou de pluſieurs. [1] Car d'attacher par tout ces cymbales & ces ſonnettes, cela ſentiroit trop ſon Sophiſte.

REMARQUES.

ἀπείρων θύνων ἐπ' ἠόνεσι δῖς-άμβυσι κελάδησαν. Langbaine corrige θῦνον pour θύνων, & il fait une fin de vers avec un vers entier,

——— αὐτίκα λαὸς ἀπείρων
Θῦνον ἐπ' ἠόνεσι δῖς-άμβυσι κελάδησαν.

Mais Monſieur le Févre ſoûtient que c'eſt de la proſe, qu'il n'y faut rien changer & que ſi l'on mettoit θῦνον, il faudroit auſſi ajoûter un καὶ, καὶ δῖς-άμβυσι. Monſieur Deſpréaux ſe détermine ſur cela, & il ſuit la remarque de Langbaine, qui lui a paru plus juſte; parce, dit-il, qu'il ne voit pas pourquoi, en mettant θῦνον, on eſt obligé de mettre la liaiſon καὶ. Il veut dire ſans doute, & cela eſt vrai, que deux verbes ſe trouvent tres-ſouvent ſans liaiſon, comme dans le paſſage d'Homère que Longin rapporte dans le Chap. XVI: mais il devoit prendre garde que dans ce paſſage, chaque verbe occupe un vers, au lieu qu'ici il n'y auroit qu'un ſeul vers pour les deux verbes, ce qui eſt entierement oppoſé au génie de la langue Grecque, qui ne ſouffre pas qu'un ſeul vers renferme deux verbes de même tems, & un participe, ſans aucune liaiſon. Cela eſt certain. D'ailleurs on pourroit faire voir que cet aſyndeton, que l'on veut faire dans ce prétendu vers, au lieu de lui donner de la force & de la viteſſe, l'énerve, & le rend languiſſant. DACIER.

1. *Car d'attacher par tout ces cymbales.*] Les Anciens avoient accoûtumé de mettre des ſonnettes aux harnois de leurs chevaux dans les occaſions extraordinaires, c'eſt-à-dire, les jours où l'on faiſoit des revûës ou des tournois: il paroît même par un paſſage d'Eſchyle, qu'on en garniſſoit les boucliers tout au tour. C'eſt de cette coûtume que dépend l'intelligence de ce paſſage de Longin, qui veut dire que, comme un homme, qui mettroit ces ſonnettes tous les jours, ſeroit pris pour un charlatan: l'Orateur qui emploieroit par tout ces pluriels, paſſeroit pour un Sophiſte. DACIER.

CHAPITRE XX.

Des Pluriels réduits en Singuliers.

ON peut auſſi tout au contraire réduire les Pluriels en Singuliers; & cela a quelque choſe de fort grand. *Tout le Péloponeſe*, dit Démoſthène, * *étoit alors diviſé en factions.* Il en eſt de même de ce paſſage

* De Corona, p. 315. edit. Baſil.

** Herodote, liv. 6. p. 341. edit. de Francfort.

passage d'Herodote: ** *Phrynichus faisant répréſenter ſa Tragédie intitulée*, La priſe de Milet, *tout le Théatre ſe fondit en larmes.* Car, de ramaſſer ainſi pluſieurs choſes en une, cela donne plus de corps au diſcours. Au reſte, je tiens que pour l'ordinaire c'eſt une même raiſon qui fait valoir ces deux differentes Figures. En effet, ſoit qu'en changeant les Singuliers en Pluriels, d'une ſeule choſe vous en faſſiez pluſieurs; ſoit qu'en ramaſſant des Pluriels, dans un ſeul nom ſingulier, qui ſonne agréablement à l'oreille, de pluſieurs choſes vous n'en faſſiez qu'une, ce changement imprévû marque la paſſion.

REMARQUES.

1. *Le Theatre ſe fondit en larmes.*] Il y a dans le Grec οἱ θεώμενοι. C'eſt une faute. Il faut mettre comme il y a dans Herodote, θέατρον. Autrement Longin n'auroit fait ce qu'il vouloit dire. BOILEAU.

CHAPITRE XXI.

Du Changement de Tems.

IL en eſt de même du changement de tems: lors qu'on parle d'une choſe paſſée, comme ſi elle ſe faiſoit préſentement; parce qu'alors ce n'eſt plus une narration que vous faites, c'eſt une action qui ſe paſſe à l'heure même. *Un Soldat*, dit Xenophon, * *étant tombé ſous le cheval de Cyrus, & étant foulé aux pieds de ce cheval, il lui donne un coup d'épée dans le ventre. Le cheval bleſſé ſe demene & ſecouë ſon Maître. Cyrus tombe.* Cette Figure eſt fort fréquente dans Thycydide.

* Inſtitut. de Cyrus, liv. 7. pag. 378. edit. Leuncl.

CHAPITRE XXII.

Du changement de Perſonnes.

LE changement de Perſonnes n'eſt pas moins pathétique. Car il fait que l'Auditeur aſſez ſouvent ſe croit voir lui-même au milieu du peril.

Iliad. liv. 15. v. 697.

Vous diriez, à les voir pleins d'une ardeur ſi belle,
Qu'ils retrouvent toûjours une vigueur nouvelle;
Que rien ne les ſauroit ni vaincre, ni laſſer,
Et que leur long combat ne fait que commencer.

Et dans Aratus:

Ne

Ne t'embarque jamais durant ce triſte mois.

Cela ſe voit encore dans Herodote. * *A la ſortie de la ville d'Eléphantique*, dit cet Hiſtorien, *du côté qui va en montant, vous rencontrez d'abord une colline, &c. De là vous deſcendez dans une plaine. Quand vous l'avez traverſée, vous pouvez vous embarquer tout de nouveau, & en douze jours arriver à une grande ville qu'on appelle Meroé.* Voïez vous, mon cher Terentianus, comme il prend voſtre eſprit avec lui, & le conduit dans tous ces differens païs, vous faiſant plûtôt voir qu'entendre. Toutes ces choſes, ainſi pratiquées, à propos, arrêtent l'Auditeur, & lui tiennent l'eſprit attaché ſur l'action préſente, principalement lors qu'on ne s'adreſſe pas à pluſieurs en géneral, mais à un ſeul en particulier.

* Liv. 2. p. 100. edit. de Francfort.

Tu ne ſaurois connoître au fort de la mêlée,
Quel parti ſuit le fils du courageux Tydée.

Iliad. liv. 5. V. 85.

Car en réveillant ainſi l'Auditeur par ces apoſtrophes, vous le rendez plus émû, plus attentif, & plus plein de la choſe dont vous parlez.

CHAPITRE XXIII.

Des Tranſitions imprévûës.

IL arrive auſſi quelquefois, qu'un Ecrivain parlant de quelqu'un, tout d'un coup ſe met à ſa place, & jouë ſon perſonnage. Et cette Figure marque l'impétuoſité de la paſſion.

[a] *Mais Hector, de ſes cris remplissant le rivage,*
Commande à ſes Soldats de quitter le pillage:

Iliad. liv. 15. V. 345.

De

CHANGEMENS.

[a] *Mais Hector de ſes cris.*] On a conſervé ces cinq vers, tels qu'ils étoient dans les premières éditions. Dans celle de 1694. Mr. Deſpréaux les changea de cette manière:

Mais Hector, qui les voit épars ſur le rivage,
Leur commande à grans cris de quitter le pillage:
De courir aux vaiſſeaux avec apidité.
Car quiconque ces bords m'offriront écarté,
Moi-même dans ſon ſang j'irai laver ſa honte.

Enfin, dans l'édition de 1701. il refit ainſi le troiſième & le quatrième Vers:

D'aller droit aux vaiſſeaux ſur les Grecs ſe jetter.
Car quiconque mes yeux verront s'en écarter, &c.

De courir aux vaisseaux. Car j'atteste les Dieux,
Que quiconque osera s'écarter à mes yeux,
Moi-même dans son sang j'irai laver sa honte.

Le Poëte retient la narration pour soi, comme celle qui lui est propre; & met tout d'un coup & sans en avertir, cette menace précipitée dans la bouche de ce Guerrier boüillant & furieux. En effet, son discours auroit langui, s'il y eût entremêlé: *Hector dit alors de telles ou semblables paroles.* Au lieu que par cette Transition imprévûë il prévient le Lecteur, & la Transition est faite [b] avant que le Poëte même ait songé qu'il la faisoit. Le veritable lieu donc où l'on doit user de cette Figure, c'est quand le tems presse, & que l'occasion qui se présente, ne permet pas de differer: lors que sur le champ il faut passer d'une personne à une autre, comme dans Hécatée *: *Ce heraut* [1] *aiant assez peze la conséquence de toutes ces choses, il commande aux descendans des Heraclides de se retirer. Je ne puis plus rien pour vous, non plus que si je n'étois plus au monde. Vous êtes perdus, & vous me forcerez bien-tôt moi-même d'aller chercher une retraite chez quelque autre Peuple.* Démosthène, dans son Oraison contre Aristogiton, † a encore emploïé cette Figure d'une manière differente de celle-ci, mais extrèmement forte & pathétique. *Et il ne se trouvera personne entre vous*, dit cet Orateur, *qui ait du ressentiment & de l'indignation de voir un impudent*

* *Livre perdu.*

† *Pag. 494. edit. de Basle.*

CHANGEMENS.

[b] *Avant que le Poëte même* &c.] Première manière, avant l'édition de 1683: *Avant qu'on s'en soit aperçû.*

REMARQUES.

1. *CE Heraut aiant pesé, &c.*] Monsieur le Févre & Monsieur Dacier donnent un autre sens à ce passage d'Hécatée, & font même une restitution sur ὡς μὴ ὤν, dont ils changent ainsi l'accent ὡς μὴ ὦν: pretendant que c'est un Ionisme, pour ὡς μὴ ὄν. Peut-être ont-ils raison, mais peut-être aussi qu'ils se trompent, puisqu'on ne sait dequoi il s'agit en cet endroit, le livre d'Hécatée étant perdu. En attendant donc que ce Livre soit retrouvé, j'ai crû que le plus sûr étoit de suivre le sens de Gabriel de Petra, & des autres Interprètes sans y changer ni accent ni virgule. BOILEAU.

Ibid. *Ce Heraut aiant.*] Ce passage d'Hécatée a été expliqué de la même manière par tous les Interprètes; mais ce n'est guere la coûtume qu'un Heraut pèse la conséquence des ordres qu'il a reçûs: ce n'est point aussi la pensée de cet Historien. Monsieur le Févre avoit fort bien vû que ταῦτα δεινὰ ποιέμῳ ne signifie point du tout *pesant la conséquence de ces choses*: mais, *étant bien fâché de ces choses*, comme mille exemples en font foi, & que ὤν n'est point ici un participe; mais ὦν pour ᾖν dans le stile d'Ionie, qui étoit celui de cet Auteur; c'est-à-dire, que ὡς μὴ ὦν ne signifie point *comme si je n'étois point au monde*; mais *afin donc*, & cela dépend de la suite. Voici le passage entier: *Le Heraut bien fâché de l'ordre qu'il avoit reçû, fait commandement aux descendans des Heraclides*

dent, un infame violer insolemment les choses les plus saintes? [1] Un scélérat, dis-je, qui... O le plus méchant de tous les hommes! rien n'aura pû arrêter ton audace effrenée? Je ne dis pas ces portes, je ne dis pas ces barreaux, qu'un autre pouvoit rompre comme toi. Il laisse là sa pensée imparfaite, la colère le tenant comme suspendu & partagé sur un mot, entre deux differentes personnes. *Qui... O le plus méchant de tous les hommes!* Et ensuite tournant tout d'un coup contre Aristogiton ce même discours, [2] qu'il semblóit avoir laissé là, il touche bien davantage, & fait une plus forte impression. Il en est de même de cet emportement de Penelope dans Homère, quand elle voit entrer chez elle un Heraut de la part de ses Amans:

De mes fâcheux Amans ministre injurieux, Odyss. liv. 4. v. 681.
Heraut, que cherches-tu? Qui t'amène en ces lieux?
Y viens-tu de la part de cette troupe avare,
Ordonner qu'à l'instant le festin se prépare?
Faisse le juste Ciel, avançant leur trépas,
Que ce repas pour eux soit le dernier repas.
Lâches, qui pleins d'orgueil, & foibles de courage,
Consumez de son Fils le fertile heritage,
Vos peres autrefois ne vous ont-ils point dit
Quel homme étoit Ulysse, &c.

REMARQUES.

relides de se retirer. Je ne saurois vous aider. Afin donc que vous ne perissiez entierement, & que vous ne m'enveloppiez dans vôtre ruine en me faisant exiler; partez, retirez-vous chez quelqu'autre peuple. DACIER.

Ibid. *Ce Heraut.*] J'ai si bonne opinion de la franchise de Monsieur Boileau, & de Monsieur Dacier, que je ne doute pas, qu'ils n'approuvent ma traduction Latine que j'exprimerai, comme je pourrai, en François: *Le Roi Ceyx étant fort troublé de cette déclaration de guerre, commande incontinent aux descendans des Heraclides de quitter son roïaume. Car je ne suis pas assez puissant pour vous proteger. Allez-vous-en donc, & retirez-vous dans un autre païs: afin que vous ne vous mettiez pas en danger de perdre la vie, & moi, d'être à cause de vous, chassé de mon roïaume.* TOLLIUS.

1. *Un scélérat, dis-je.*] J'aimerois mieux tourner: *De voir cet impudent, ces infame, forcer insolemment les droits sacrez de cette ville. Ce scélérat, dis-je, qui... (ô le plus méchant de tous les hommes) voïant qu'on avoit réprimé l'audace effrénée de tes discours, non par ces barreaux, ni par ces portes, qu'un autre pouvoit aussi-bien rompre que toi,* &c. TOLLIUS.

2. *Qu'il sembloit.*] J'eusse dit; *lors qu'il sembloit avoir abandonné les Juges, il les touche bien d'avantage par la chaleur de son emportement, & fait une bien plus forte impression dans leurs esprits, que s'il avoit simplement poursuivi le fil de son discours:* TOLLIUS.

CHAPITRE XII.

De la Periphrase.

IL n'y a personne, comme je croi, qui puisse douter que la Periphrase ne soit encore d'un grand usage dans le Sublime. Car, com-

me dans la Musique [1] le son principal devient plus agréable à l'oreille, lors qu'il est accompagné [2] des differentes parties qui lui répondent : de même, la Periphrase tournant autour du mot propre, forme souvent, par rapport avec lui, une consonance & une harmonie fort belle dans le discours ; sur tout lors qu'elle n'a rien de discordant ou d'enflé, mais que toutes choses y sont dans un juste temperament. Platon * nous en fournit un bel exemple au commencement de son Oraison funèbre. *Enfin*, dit-il, *nous leur avons rendu les derniers devoirs, & maintenant ils achèvent ce fatal voïage, & ils s'en vont tout glorieux de la magnificence avec laquelle toute la Ville en géneral, & leurs Parens en particulier, les ont conduits hors de ce monde.* Premièrement il appèle la mort *ce fatal voïage.* Ensuite il parle des derniers devoirs qu'on avoit rendus aux morts, comme d'une pompe publique, que leur Païs leur avoit préparée exprès pour les conduire hors de cette vie. Dirons-nous que toutes ces choses ne contribuënt que médiocrement à relever cette pensée ? Avoüons plûtôt que par le moïen de cette Periphrase, mélodieusement répanduë dans le discours, d'une diction toute simple, il a fait une espèce de concert & d'harmonie. De même Xénophon † : *Vous regardez le travail comme le seul guide qui vous peut conduire à une vie heureuse & plaisante. Au reste vôtre ame est ornée de la plus belle qualité que puissent jamais posseder des hommes nez pour la guerre ; c'est qu'il n'y a rien qui vous touche plus sensiblement que la loüange.* Au lieu de dire : *Vous vous adonnez au travail comme le seul guide qui vous peut conduire à une vie heureuse.* Et étendant ainsi toutes choses, il rend sa pensée plus grande, & relève beaucoup cet éloge. Cette periphrase d'Herodote ‡ me semble encore

* *Ménexénus, pag. 236. edit de H. Estienne.*

† *Instit. de Cyrus, liv. 1. pag. 24. edit. de Leünel.*

‡ *Liv. 1. p. 45. sect. 105. edit. de Francfort.*

REMARQUES.

1. *Le son principal.*] La Partie principale, ou le Sujet, en termes de Musique. *Par la manière dont j'ai traduit*, dit Monsieur Despréaux dans une une Lettre qu'il m'écrivit au Mois de Janvier, 1709. *Tout le monde m'entend : au lieu que si j'avois mis les termes de l'Art il n'y auroit eu que les Musiciens proprement qui m'eussent bien entendu.* Voïez la Remarque suivante.

2. *Des differentes parties qui lui répondent.*] C'est ainsi qu'il faut entendre ἄσημα φώνων. Cets mots φθόγγοι ἄσημοι ne voulant dire autre chose que les parties faites sur le sujet, & il n'y a rien qui convienne mieux à la Periphrase, qui n'est autre chose qu'un assemblage de mots qui répondent differemment au mot propre, & par le moïen desquels, comme l'Auteur le dit dans la suite, d'une diction toute simple on fait une espèce de concert & d'harmonie. Voilà le sens le plus naturel qu'on puisse donner à ce passage. Car je ne suis pas de l'avis de ces Modernes, qui ne veulent pas, que dans la Musique des Anciens, dont on nous raconte des effets si prodigieux, il y ait eu des parties : puisque sans parties il ne peut y avoir d'harmonie. Je m'en raporte pourtant aux Savans en Musique : & je n'ai pas assez de connoissance de cet Art, pour décider souverainement là-dessus. BOILEAU.

1. *Une*

encore inimitable : *La Deeſſe Vénus, pour châtier l'inſolence des Scythes, qui avoient pillé ſon Temple, leur envoia* [1] *une maladie* [a] *qui les rendoit Femmes* *.

* *Les fit devenir impuiſſans.*

[2] Au reſte il n'y a rien dont l'uſage s'étende plus loin que la Periphraſe, pourvû qu'on ne la répande pas par tout ſans choix & ſans meſure. Car auſſi-tôt elle languit, & a je ne ſai quoi de niais & de groſſier. Et c'eſt pourquoi Platon, qui eſt toûjours figuré dans ſes expreſſions, & quelquefois même un peu mal à propos, au jugement de quelques-uns, a été raillé, pour avoir dit [b] dans ſes Loix † : *Il ne*

† *Liv. 5. p. 141. & 42. edit. de H. Eſtienne.*

CHANGEMENS.

[a] *Une maladie qui les rendoit Femmes*] Dans toutes les éditions avant celle de 1701 : *La maladie des Femmes.* Voïez les remarques.

[b] *Dans ſes Loix*] *Dans ſa République :* On liſoit ainſi dans toutes les éditions excepté la derniere de 1713.

REMARQUES.

1. *Une maladie qui les rendoit Femmes.*] Les fit devenir impuiſſans. „Ce paſſage, *dit Mr. Deſpréaux dans une Remarque*, a fort exercé juſques ici les Savans, & entr'autres Mr. Coſtar & Mr. de Girac : l'un prétendant que θήλεια νῦσος ſignifioit une maladie qui rendit les Scythes efféminez ; l'autre que cela vouloit dire que Vénus leur envoïa des Hémorrhoïdes. Mais il paroît inconteſtablement, par un paſſage d'Hippocrate, que le vrai ſens eſt, qu'elle les rendit impuiſſans, puiſqu'en l'expliquant des deux autres manières, la periphraſe d'Herodote ſeroit plûtôt une obſcure énigme, qu'une agréable circonlocution.

Dans les premières éditions Mr. Deſpréaux avoit traduit : *Leur envoïa la maladie des Femmes* : ce qu'il expliquoit *des Hemorroïdes*, dans une note marginale. C'eſt à cette dernière traduction que conviennent les trois Remarques ſuivantes de Mr. Deſpréaux, de Mr. Dacier, & de Mr. Tollius.

Ibid. *La maladie des Femmes.*] Ce paſſage a fort exercé juſqu'ici les Savans, & entr'autres Mr. Coſtar & Mr. de Girac. C'eſt ce dernier dont j'ai ſuivi le ſens qui m'a paru le meilleur : y aiant un fort grand raport de la maladie naturelle qu'ont les Femmes, avec les Hémorrhoïdes. Je ne blâme pourtant pas le ſens de Mr. Dacier. BOILEAU.

Ibid. *La maladie des femmes.*] Par cette maladie des femmes tous les Interprètes ont entendu les Hémorroïdes ; mais il me ſemble qu'Herodote auroit eu tort de n'attribuer qu'aux femmes ce qui eſt auſſi commun aux hommes, & que la periphraſe dont il s'eſt ſervi, ne ſeroit pas fort juſte. Ce paſſage a embarraſſé beaucoup de gens, & Voiture n'en a pas été ſeul en peine. Pour moi je ſuis perſuadé que la plûpart, pour avoir voulu trop fineſſer, ne ſont point entrez dans la penſée d'Herodote, qui n'entend point d'autre maladie que celle qui eſt particuliere aux femmes. C'eſt en cela auſſi que ſa periphraſe paroît admirable à Longin, parce que cet Auteur avoit pluſieurs autres manières de circonlocution, mais qui auroient été toutes ou rudes, ou mal-honêtes, au lieu que celle qu'il a choiſie eſt très-propre & ne choque point. En effet, le mot νῦσος *maladie* n'a rien de groſſier, & ne donne aucune idée ſale ; on peut encore ajoûter pour faire paroître davantage la délicateſſe d'Hérodote en cet endroit, qu'il n'a pas dit νῦσον γυναικῶν, *la maladie des femmes* ; mais par l'Adjectif θήλειαν νῦσον, *la maladie feminine*, ce qui eſt beaucoup plus doux dans le Grec, & n'a point du tout de grace dans nôtre langue, où il ne peut-être ſouffert. DACIER.

Ibid. *La maladie des femmes.*] Voïez mes remarques Latines, où je montre, que ce n'eſt ni l'une ni l'autre ; mais une maladie plus abominable. TOLLIUS.

2. *Au reſte, il n'y a rien.*] Le mot Grec ἐπίκαιρον ſignifie une choſe qui eſt fort commode pour l'uſage. TOLLIUS.

ne faut point souffrir que les richesses d'or & d'argent prennent pié, ni habitent dans une Ville. S'il eût voulu, poursuivent-ils, [c] interdire la possession du bétail, assurément qu'il auroit dit par la même raison, *les richesses de Bœufs & de Moutons.*

Mais ce que nous avons dit en géneral, suffit pour faire voir l'usage des Figures, à l'égard du Grand & du Sublime. Car il est certain qu'elles rendent toutes le discours plus animé & plus pathétique. Or le Pathétique participe du Sublime autant que le Sublime participe du Beau & de l'Agréable.

CHANGEMENS.

[c] *Interdire la possession.*] Dans toutes les éditions qui ont précedé celle-ci, on lisoit, *introduire*, au lieu d'*interdire*. La ressemblance de ces deux mots est apparemment cause que l'on a pris l'un pour l'autre. Mais il faut mettre, *interdire*. Ce qui précede le fait assez connoître : outre que c'est le sens de ces mots ἀφαιρεῖσθαι, qui sont dans le Texte de Longin, & qui doivent être traduits par *vetuisset comparari*.

REMARQUES.

1. *Le Sublime.*] *Le Moral*, selon l'ancien Manuscrit. BOILEAU.

Ibid. *Le Sublime.*] *Que l'Ethique participe du Doux & de l'agréable.* TOLLIUS.

CHAPITRE XXV.

Du choix des Mots.

PUisque la Pensée & la Phrase s'expliquent ordinairement l'une par l'autre, voïons si nous n'avons point encore quelque chose à remarquer dans cette partie du discours qui regarde l'expression. Or, que le choix des grans mots & des termes propres soit d'une merveilleuse vertu pour attacher & pour émouvoir, c'est ce que personne n'ignore, & sur quoi par conséquent il seroit inutile de s'arrêter. En effet, il n'y a peut-être rien d'où les Orateurs, & tous les Ecrivains en géneral qui s'étudient au Sublime, tirent plus de grandeur, d'élegance, de netteté, de poids, de force & de vigueur pour leurs Ouvrages, que du choix des paroles. C'est par elles que toutes ces beautez éclatent dans le discours, comme dans un riche tableau ; & elles donnent aux choses une espèce d'ame & de vie. Enfin les beaux mots sont, à vrai dire, la lumiere propre & naturelle de nos pensées. Il faut prendre garde néanmoins à ne pas faire parade par tout d'une vaine enflure

de

de paroles. Car d'exprimer une choſe baſſe en termes grans & magnifiques, c'eſt tout de même que ſi vous appliquiez un grand maſque de Théatre ſur le viſage d'un petit enfant : ſi ce n'eſt à la verité dans la Poëſie. * * * * * [2] Cela ſe peut voir encore dans un paſſage de Théopompus, que Cécilius blâme, je ne ſai pourquoi, & qui me ſemble au contraire fort à loüer pour ſa juſteſſe, & parce qu'il dit beaucoup. *Philippe*, dit cet Hiſtorien, *boit ſans peine les affronts que la néceſſité de ſes affaires l'oblige de ſouffrir.* En effet, un diſcours tout ſimple exprimera quelquefois mieux la choſe que toute la pompe & tout l'ornement, comme on le voit tous les jours dans les affaires de la vie. Ajoûtez, qu'une choſe énoncée d'une façon ordinaire, ſe fait auſſi plus aiſément croire. Ainſi en parlant d'un homme, qui pour s'agrandir ſouffre ſans peine, & même avec plaiſir, des indignitez ; ces termes, *boire des affronts*, me ſemblent ſignifier beaucoup. Il en

REMARQUES.

1. *Dans la Poëſie.*] L'Auteur, après avoir montré combien les grans mots ſont impertinens dans le ſtile ſimple, faiſoit voir que les termes ſimples avoient place quelquefois dans le ſtile noble. BOILEAU.

2. *Cela ſe peut voir encore dans un paſſage, &c.*] Il y a avant ceci dans le Grec, ὑπλικώταλον καὶ γόνιμον τὸ δ' Ἀνακρέοντος ἔτι Θρηϊκίης ἐπισρέφομαι. Mais je n'ai point exprimé ces paroles où il y a aſſurément de l'erreur ; le mot ὑπλικώταλον n'étant point Grec : & du reſte, que peuvent dire ces mots, *Cette fécondité d'Anacréon ? Je ne me ſoucie plus de la Thracienne.* BOILEAU.

Ibid. *Cela ſe peut voir encore dans un paſſage*, &c.] Monſr. Deſpréaux a fort bien vû, que dans la lacune ſuivante Longin faiſoit voir que les mots ſimples avoient place quelquefois dans le ſtile noble, & que pour le prouver il rapportoit ce paſſage d'Anacreon, ἔτι Θρηϊκίης ἐπισρέφομαι. Il a vû encore que dans le texte de Longin, ὑπτικώτατον καὶ γόνιμον τό δ' Ἀνακρέοντος, le mot ὑπλικώτατον eſt corrompu & qu'il ne peut-être Grec. Je n'ajoûterai que deux mots à ce qu'il a dit, c'eſt qu'au lieu d'ὑπλικώτατον Longin avoit écrit ὑπλιώτατον, & qu'il l'avoit rapporté au paſſage d'Anacréon, ὑπλιώτατον, καὶ γόνιμον τό δ' Ἀνακρέοντος [ἔτι Θρηϊκίης ἐπισρέφομαι] il falloit traduire, *cet endroit d'Anacreon eſt très-ſimple, quoi-que pur, je ne me ſoucie plus de la Thracienne.* Γόνιμον ne ſignifie point ici *fécond*, comme Monſieur Deſpréaux l'a crû avec tous les autres Interprêtes ; mais *pur*, comme quelquefois le *Genuinum* des Latins. La reſtitution de ὑπλιώτατον eſt très-certaine, & on pourroit la prouver par Hermogène, qui a auſſi appelé ὑπλιότητα λόγου, cette ſimplicité du diſcours. Dans le paſſage d'Anacreon cette ſimplicité conſiſte dans le mot ἐπισρέφομαι, qui eſt fort ſimple & du ſtile ordinaire. Au reſte, par cette Thracienne il faut entendre cette fille de Thrace dont Anacreon avoit été amoureux, & pour laquelle il avoi fait l'Ode LXIII : Παῖδα Θρηϊκίην, *jeune cavale de Thrace*, &c. DACIER.

Ibid. *Cela ſe peut voir.*] Je ne dirai pas ici ce que diſoit cet impatient, *Pereant, qui ante nos noſtra dixerunt.* Mais je veux bien que le lecteur ſe perſuade, que cette remarque de Monſieur Dacier m'a fâché, parce qu'elle reſſemble trop à ma remarque Latine, pour ne donner pas quelque ſoupçon, que je me ſuis ſervi de ſon induſtrie. Mais ce ſeroit être trop effronté de le faire ſi ouvertement, & de joindre après cela ces remarques aux ſiennes dans la même édition, comme pour faire voir à tout le monde, qu'on ſait auſſi impudemment uſurper le travail d'autrui, que les grans Guerriers ſavent s'emparer des terres de leurs voiſins. TOLLIUS.

1. *Vendu*

en eſt de même de cette expreſſion d'Herodote : * *Cléomène étant devenu furieux, il prit un couteau, dont il ſe hacha la chair en petits morceaux ; & s'étant ainſi déchiqueté lui-même, il mourut.* Et ailleurs † : *Pythès, demeurant toûjours dans le Vaiſſeau, ne ceſſa point de combatre qu'il n'eût été haché en pièces.* Car ces expreſſions marquent un homme qui dit bonnement les choſes, & qui n'y entend point de fineſſe ; & renferment neanmoins en elles un ſens qui n'a rien de groſſier ni de trivial.

* *L. 6. pag. 358. édit. de Francfort.*

† *L. 7. pag. 444.*

CHAPITRE XXVI.

Des Métaphores.

POur ce qui eſt du nombre des Métaphores, Cécilius ſemble être de l'avis de ceux qui n'en ſouffrent pas plus de deux ou de trois au plus, pour exprimer une ſeule choſe. ‡ Démoſthène nous doit encore ici ſervir de règle. Cet Orateur nous fait voir, qu'il y a des occaſions où l'on en peut emploïer pluſieurs à la fois : quand les paſſions, comme un torrent rapide les entraînent avec elles néceſſairement, & en foule. *Ces hommes malheureux*, dit-il quelque part, *ces lâches Flateurs, ces Furies de la République ont cruellement déchiré leur patrie. Ce ſont eux qui dans la débauche ont autrefois* [1] *vendu à Philippe nôtre liberté, & qui la vendent encore aujourd'hui à Alexandre : qui meſurant, dis-je, tout leur bonheur aux ſales plaiſirs de leur ventre, à leurs infâmes débordemens, ont renverſé toutes les bornes de l'honneur, & détruit parmi nous cette règle, où les anciens Grecs faiſoient conſiſter toute leur félicité, de ne ſouffrir point de Maître.* Par cette foule de Métaphores [a] prononcées dans la colère, l'Orateur ferme entierement la bouche à ces Traîtres. Néanmoins Ariſtote & Théophraſte, pour excuſer l'audace de ces Figures, penſent qu'il eſt bon d'y apporter ces adouciſſemens, *pour ainſi dire ;*

‡ *De Corona, pag. 354. edit. de Baſle.*

CHANGEMENS.

[a] *Prononcées dans la colère*, &c.] Ce changement fut fait dans l'edition de 1683. Auparavant on liſoit : *Par cette foule de Métaphores, l'Orateur décharge ouvertement ſa colere contre ces Traîtres.*

REMARQUES.

1. *Vendu à Philippe nôtre liberté.*] Il y a dans le Grec προπεπωκότες, comme qui diroit, *ont bû nôtre liberté à la ſanté de Philippe.* Chacun ſait ce que veut dire προπίνειν en Grec, mais on ne le peut pas exprimer par un mot François. BOILEAU.

1. *Mais*

dire ; pour parler ainſi ; ſi j'oſe me ſervir de ces termes ; pour m'expliquer un peu plus hardiment. En effet ajoûtent-ils, l'excuſe eſt un remède contre les hardieſſes du diſcours ; & je ſuis bien de leur avis. [1] Mais je ſoûtiens pourtant toûjours ce que j'ai déja dit, que le remède le plus naturel contre l'abondance & la hardieſſe, ſoit des Métaphores, ſoit des autres Figures, c'eſt de ne les emploïer qu'à propos : je veux dire, dans les grandes paſſions, & dans le Sublime. Car comme le Sublime & le Pathétique, par leur violence & leur impétuoſité, emportent naturellement & entraînent tout avec eux ; ils demandent néceſſairement des expreſſions fortes, & ne laiſſent pas le tems à l'Auditeur de s'amuſer à chicaner le nombre des Métaphores, parce qu'en ce moment il eſt épris d'une commune fureur avec celui qui parle.

Et même pour les lieux communs & les deſcriptions, il n'y a rien quelquefois qui exprime mieux les choſes, qu'une foule de Métaphores continuées. C'eſt par elles que nous voïons dans Xénophon une deſcription ſi pompeuſe de l'édifice du corps humain. Platon * néanmoins en a fait la peinture d'une manière encore plus divine. Ce dernier appèle la tête *une Citadelle.* Il dit que le cou eſt *un Iſthme, qui a été mis entre elle & la poitrine.* Que les vertèbres ſont *comme des gonds ſur leſquels elle tourne.* Que la Volupté eſt *l'amorce de tous les malheurs qui arrivent aux hommes.* Que la langue eſt *le Juge des ſaveurs.* Que le cœur eſt *la ſource des veines, la fontaine du ſang, qui de là ſe porte avec rapidité dans toutes les autres parties, & qu'il eſt diſpoſé comme une forteresſe gardée de tous côtez.* Il appelle les pores, *des ruës étroites. Les Dieux*, pourſuit-il, *voulant ſoûtenir le battement du cœur, que la vûë inopinée des choſes terribles, ou le mouvement de la colère, qui eſt de feu, lui cauſent ordinairement ; ils ont mis ſous lui le Poûmon, dont la ſub-*

* *Dans le Timée, pag. 69. & ſuiv. edit. de H. Eſtienne.*

REMARQUES.

1: *Mais je ſoûtiens &c.*] J'aimerois mieux traduire, *mais je ſoûtiens toûjours que l'abondance & la hardieſſe des métaphores, comme je l'ai déja dit, les figures emploïées à propos, les paſſions vehémentes, & le grand, ſont les plus naturels adouciſſemens du Sublime.* Longin veut dire, que pour excuſer la hardieſſe du diſcours dans le Sublime, on n'a pas beſoin de ces conditions, *pour ainſi dire, ſi je l'oſe dire, &c.* & qu'il ſuffit que les métaphores ſoient fréquentes & hardies, que les figures ſoient emploïées à propos, que les paſſions ſoient fortes, & que tout enfin ſoit noble & grand. DACIER.

Ibid. *Mais je ſoûtiens.*] Monſieur Dacier n'a pas bien compris ici le ſens de nôtre Auteur. Voïez ma traduction Latine. TOLLIUS.

ſubſtance eſt molle, & n'a point de ſang : mais aiant par dedans de petits trous en forme d'éponge, il ſert au cœur comme d'oreiller, afin que quand la colère eſt enflamée, il ne ſoit point troublé dans ſes fonctions. Il appèle la partie concupiſcible *l'appartement de la Femme* ; & la partie iraſcible, *l'appartement de l'Homme.* [1] Il dit que la rate eſt *la cuiſine des inteſtins ; & qu'étant pleine des ordures du foie, elle s'enfle, & devient bouſie. Enſuite*, continuë-t-il, *les Dieux couvrirent toutes ces parties de chair, qui leur ſert comme de rempart & de défenſe contre les injures du chaud & du froid*, [2] *& contre tous les autres accidens. Et elle eſt* ajoûte-t-il, *comme une laine molle & ramaſſée, qui entoure doucement le corps.* Il dit que le ſang eſt *la pâture de la chair. Et afin que toutes les parties pûſſent recevoir l'aliment, ils y ont creuſé, comme dans un jardin, pluſieurs canaux, afin que les ruiſſeaux des veines ſortant du cœur comme de leur ſource, pûſſent couler dans ces étroits conduits du corps humain.* Au reſte, quand la mort arrive, il dit, *que les organes ſe dénouënt comme les cordages d'un Vaiſſeau, & qu'ils laiſſent aller l'ame en liberté.* Il y en a encore une infinité d'autres enſuite de la même force : mais ce que nous avons dit ſuffit pour faire

REMARQUES.

1. *Il dit que la rate eſt la cuiſine des inteſtins.*] Le paſſage de Longin eſt corrompu, & ceux qui le liront avec attention en tomberont ſans doute d'accord ; car la rate ne peut jamais être appelée raiſonnablement *la cuiſine des inteſtins*, & ce qui ſuit détruit manifeſtement cette métaphore. Longin avoit écrit comme Platon ἐκμαγεῖον, & non pas μαγειρεῖον. On peut voir le paſſage tout du long dans le Timée à la page 72. du Tome III. de l'édition de Serranus ; ἐκμαγεῖον ſignifie proprement χειρόμακτρον, *une ſerviette à eſſuïer les mains.* Platon dit, *que Dieu a placé la rate au voiſinage du foie, afin qu'elle lui ſerve comme de torchon*, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, *& qu'elle le tienne toûjours propre & net ; c'eſt pourquoi lorſque dans une maladie le foie eſt environné d'ordure, la rate, qui eſt une ſubſtance creuſe, molle, & qui n'a point de ſang, le nettoie & prend elle-même toutes ces ordures, d'où vient qu'elle s'enfle & devient bouſie ; comme au contraire, après que le corps eſt purgé, elle ſe deſenfle, & retourne à ſon premier état.* Je m'étonne que perſonne ne ſe ſoit apperçû de cette faute dans Longin, & qu'on ne l'ait corrigée ſur le texte même de Platon, & ſur le témoignage de Pollux, qui cite ce paſſage dans le chap. 4. du Livre II. DACIER.

Ibid. *Il dit que la rate.*] Monſieur Dacier a fort bien remarqué, qu'il faut lire ici ἐκμαγεῖον, comme j'ai fait dans le texte, ſuivant en cela l'avis de Monſieur Voſſius. Julien l'Empereur ſe ſert auſſi de ce mot orat. v. p. 305 : ἡ ψυχὴ ὥσπερ ἐκμαγεῖόν τι τῶν ἐνύλων εἰδῶν, καὶ εἰκὼν ἐστι. Mais il ſignifie ici un modèle, un ἐκτύπωμα. καὶ ἔκσφαγισμα comme l'explique Suidas : qui y joint μαγῆα τὸν ἀπομάσσοντα. Τότε μαγῆα σπόγγον ὑπὸ σιδαρᾷ κεκλιμένον κοπίδι. Et ce paſſage-ci eſt tres-propre pour confirmer l'explication de Monſieur Dacier. Car la rate eſt vraiement *l'éponge* des inteſtins. TOLLIUS.

2. *Et contre tous les autres accidens.*] Je ne me ſaurois pas ici auſſi-bien expliquer en François, que j'ai fait en Latin. Le mot πλωμάτων ne ſignifie pas dans cet endroit *les autres accidens*, mais *les chûtes* : car la chair nous ſert alors comme d'un rempart contre les bleſſures. TOLLIUS.

faire voir combien toutes ces Figures ſont ſublimes d'elles-mêmes; combien, dis-je, les Métaphores ſervent au Grand, & de quel uſage elles peuvent être dans les endroits pathétiques, & dans les deſcriptions.

Or, que ces Figures, ainſi que toutes les autres elegances du diſcours, portent toûjours les choſes dans l'excès; c'eſt ce que l'on remarque aſſez ſans que je le diſe. Et c'eſt pourquoi Platon même * n'a pas été peu blâmé, de ce que ſouvent, comme par une fureur de diſcours, il ſe laiſſe emporter à des Métaphores dures & exceſſives, & à une vaine pompe allégorique. [1] *On ne concevra pas aiſément*, dit-il en un endroit, *qu'il en doit être de même d'une Ville comme d'un vaſe, où le vin qu'on verſe, & qui eſt d'abord boüillant & furieux, tout d'un coup entrant en ſocieté avec une autre Divinité ſobre, qui le châtie, devient doux & bon à boire.* D'appeler l'eau *une Divinité ſobre*, & de ſe ſervir du terme de *châtier* pour temperer: en un mot, de s'étudier ſi fort à ces petites fineſſes, cela ſent, diſent-ils, ſon Poëte qui n'eſt pas lui-même trop ſobre. Et c'eſt peut-être ce qui a donné ſujet à Cécilius de décider ſi hardiment dans ſes Commentaires ſur Lyſias, que Lyſias valoit mieux en tout que Platon, pouſſé par deux ſentimens auſſi peu raiſonnables l'un que l'autre. Car bien qu'il aimât Lyſias plus que ſoi-même, il haïſſoit encore plus Platon qu'il n'aimoit Lyſias, ſi-bien que porté de ces deux mouvemens, & par un eſprit de contradiction, il a avancé pluſieurs choſes de ces deux Auteurs, qui ne ſont pas des déciſions ſi ſouveraines qu'il s'imagine. [2] De fait, accuſant Platon d'être tombé en pluſieurs endroits, il parle de l'autre comme d'un Auteur achevé, & qui n'a point de défauts; ce qui, bien loin d'être vrai, n'a pas même une ombre de vraiſemblance. [3] Et en effet, où trouverons-nous un Ecrivain qui ne pèche jamais, & où il n'y ait rien à reprendre?

* *Des Loix, liv. 6. pag. 773. edit. de H. Eſtienne.*

REMARQUES.

1. *On ne concevra &c.*] Ce n'eſt pas Platon qui dit ceci, mais ce ſont ceux qui le blâment. J'ai montré dans mes Remarques Latines, qu'il falloit lire ici φασίν, au lieu de φησίν: c'eſt-à-dire, *diſent-ils.* TOLLIUS.

2. *De fait accuſant Platon &c.*] Il me ſemble que cela n'explique pas aſſez la penſée de Longin, qui dit: *En effet il préfere à Platon, qui eſt tombé en beaucoup d'endroits, il lui préfere, dis-je, Lyſias, comme un Orateur achevé, & qui n'a point de défauts*, &c. DACIER.

3. *Et en effet.*] Cette periode appartient au chapitre ſuivant, & y doit être jointe, de cette manière: *Mais poſons qu'on puiſſe trouver un Ecrivain qui ne pèche jamais, & où il n'y ait rien à reprendre: un ſujet ſi noble ne merite-t-il pas, qu'on examine ici cette queſtion en général*, &c. TOLLIUS.

CHAPITRE XXVII.

Si l'on doit préferer le Médiocre parfait, au Sublime qui a quelques défauts.

PEut-être ne ſera-t-il pas hors de propos d'examiner ici cette queſtion en géneral, ſavoir, lequel vaut mieux ſoit dans la Proſe, ſoit dans la Poëſie, d'un Sublime qui a quelques défauts, ou d'une Médiocrité parfaite, & ſaine en toutes ſes parties, qui ne tombe & ne ſe dément point: & enſuite lequel, à juger équitablement des choſes, doit emporter le prix de deux Ouvrages, dont l'un a un plus grand nombre de beautez, mais l'autre va plus au Grand & au Sublime. Car ces queſtions étant naturelles à nôtre ſujet, il faut néceſſairement les réſoudre. Premierement donc je tiens pour moi, qu'une Grandeur au deſſus de l'ordinaire, n'a point naturellement la pureté du Médiocre. En effet, dans un diſcours ſi poli & ſi limé, il faut craindre la baſſeſſe: & il en eſt de même du Sublime que d'une richeſſe immenſe, où l'on ne peut pas prendre garde à tout de ſi près, & où il faut, malgré qu'on en ait, négliger quelque choſe. Au contraire, il eſt preſque impoſſible, pour l'ordinaire, qu'un eſprit bas & médiocre faſſe des fautes. Car, comme il ne ſe hazarde & ne s'élève jamais, il demeure toûjours en ſûreté; au lieu que le Grand de ſoi-même, & par ſa propre grandeur, eſt gliſſant & dangereux. [1] Je n'ignore pas pourtant ce qu'on me peut objecter d'ailleurs, que naturellement nous jugeons des Ouvrages des hommes par ce qu'ils ont de pire, & que le ſouvenir des fautes qu'on y remarque, dure toûjours, & ne s'efface jamais: au lieu que ce qui eſt beau, paſſe vîte, & s'écoule bien-tôt de nôtre eſprit. Mais bien que j'aie remarqué pluſieurs fautes dans Homère, & dans tous les plus célèbres Auteurs, & que je ſois peut-être l'homme du monde à qui elles plaiſent le moins; j'eſtime, après tout, que ce ſont des fautes dont

REMARQUES.

1. *Je n'ignore pas pourtant.*] J'aimerois mieux traduire ainſi cette période: *Mais auſſi ſai-je très-bien ce qu'il faut auſſi-bien remarquer que le premier, que naturellement les fautes nous donnent beaucoup plus fortement dans la vûë, que les vertus; & que le ſouvenir &c. Ou; que naturellement nous nous appercevons plus vite & plus facilement des vices d'un autre, que de ſes vertus.* TOLLIUS.

dont ils ne ſe ſont pas ſouciez, & qu'on ne peut appeler proprement fautes, mais qu'on doit ſimplement regarder comme des mépriſes, & de petites négligences, qui leur ſont échapées, parce que leur eſprit, qui ne s'étudioit qu'au Grand, ne pouvoit pas s'arrêter aux petites choſes. En un mot, je maintiens que le Sublime, bien qu'il ne ſe ſoûtienne pas également par tout, quand ce ne ſeroit qu'à cauſe de ſa grandeur, l'emporte ſur tout le reſte. En effet, Apollonius, par exemple, celui qui a compoſé le Poëme des Argonautes, ne tombe jamais; [1] & dans Théocrite, ôté [a] quelques endroits, où il ſort un peu du caractère de l'Eglogue, il n'y a rien qui ne ſoit heureuſement imaginé. Cependant aimeriez-vous mieux être Apollonius, ou Théocrite, qu'Homère? L'Erigone d'Eratoſthène eſt un Poëme où il n'y a rien à reprendre. Direz-vous pour cela qu'Eratoſthène eſt plus grand Poëte qu'Archiloque, qui ſe broüille à la verité, & manque d'ordre & d'économie en pluſieurs endroits de ſes Ecrits; [2] mais qui ne tombe dans ce défaut, qu'à cauſe de cet eſprit divin dont il eſt entraîné, & qu'il ne ſauroit règler comme il veut? Et même pour le Lyrique, choiſiriez-vous plûtôt d'être Bacchylide que Pindare? ou pour la Tragédie, Ion, ce Poëte de Chio, que Sophocle? En effet, ceux-là ne font jamais de faux pas, & n'ont rien qui ne ſoit écrit avec beaucoup d'élegance & d'agrément. Il n'en eſt pas ainſi de Pindare & de Sophocle: car au milieu de leur plus grande violence, durant qu'ils tonnent & foudroient, pour ainſi dire, ſouvent leur ardeur vient mal à propos à s'éteindre, & ils tombent malheureuſement. Et toutefois y a-t-il un homme

CHANGEMENS.

[a] *Quelques endroits, où il ſort un peu du caractère de l'Eglogue.*] *Quelques ouvrages qui ne ſont pas de lui:* C'eſt ainſi qu'on liſoit avant l'édition de 1683.

REMARQUES.

1. *Et dans Théocrite.*] Les Anciens ont remarqué, que la ſimplicité de Théocrite étoit très-heureuſe dans les Bucoliques; cependant il eſt certain, comme Longin l'a fort bien vû, qu'il y a quelques endroits qui ne ſuivent pas bien la même idée, & qui s'éloignent fort de cette ſimplicité. On verra un jour dans les Commentaires que j'ai faits ſur ce Poëte, les endroits que Longin me paroît avoir entendus. DACIER.

2. *Mais qui ne tombe dans ce défaut.*] Longin dit en général, *mais qui ne tombe dans ce défaut qu'à cauſe de cet eſprit divin dont il eſt entraîné, & qu'il eſt bien difficile de règler.* DACIER.

me de bon ſens, [1] qui daignât comparer tous les Ouvrages d'Ion enſemble au ſeul Oedipe de Sophocle ?

REMARQUES.

1. *Qui daignât comparer*] Monſieur Deſpréaux a très-bien exprimé le ſens de Longin, bien que je croie qu'il faille lire en cet endroit, ἀντιλιμπάσαιτο ἐξ ἴσης, au lieu d'ἀντιλιμπάσαιτο ἐξῆς. Ce qui m'eſt échappé dans mes remarques Latines. TOLLIUS.

CHAPITRE XXVIII.

Comparaiſon d'Hyperide & de Démoſthène.

QUe ſi au reſte l'on doit juger du merite d'un Ouvrage par le nombre plûtôt que par la qualité & l'excellence de ſes beautez; il s'enſuivra qu'Hyperide doit être entierement préferé à Démoſthène. En effet, [1] outre qu'il eſt plus harmonieux, il a bien plus de parties d'Orateur, qu'il poſſède preſque toutes en un degré éminent; [2] ſemblable à ces Athlètes, qui réüſſiſſent aux cinq ſortes d'Exercices, & qui n'étant les premiers en pas-un de ces Exercices, paſſent en tous l'ordinaire & le commun. En effet, il a imité Démoſthène en tout ce que Démoſthène a de beau, excepté

REMARQUES.

1. *Outre qu'il eſt plus harmonieux.*] Longin, à mon avis, n'a garde de dire d'Hyperide qu'il poſsède preſque toutes les parties d'Orateur en un degré éminent: il dit ſeulement qu'il a plus de parties d'Orateur que Démoſthène; & que dans toutes ces parties, *il eſt preſque éminent, qu'il les poſsède toutes en un degré preſque éminent*, καὶ κεῖνον ὑπαρχθὸν ἐν πᾶσιν. DACIER.

2. *Semblable à ces Athlètes.*] De la maniére que ce paſſage eſt traduit, Longin ne place Hyperide qu'au deſſus de l'ordinaire, & du commun; ce qui eſt fort éloigné de ſa penſée. A mon avis, Monſieur Deſpréaux & les autres Interprètes n'ont pas bien pris ni le ſens ni les paroles de ce Rhéteur. Ἰδιῶται ne ſignifie point ici *des gens du vulgaire & du commun*, comme ils ont crû, mais des gens qui ſe mêlent des mêmes exercices; d'où vient qu'Héſychius a fort bien marqué ἰδιώτας, ὁπλίτας. Je traduirois, *Semblable à un Athléte que l'on appèle Pentathle, qui veritablement eſt vaincu par tous les autres Athlètes dans tous les combats qu'il entreprend, mais qui eſt au deſſus de tous ceux qui s'attachent comme lui à cinq ſortes d'exercices.* Ainſi la penſée de Longin eſt fort belle de dire, que ſi l'on doit juger du merite par le nombre des vertus, plûtôt que par leur excellence, & que l'on commette Hyperide avec Démoſthène, comme deux Pentathles, qui combattent dans cinq ſortes d'exercices, le premier ſera beaucoup au deſſus de l'autre: au lieu que ſi l'on juge des deux par un ſeul endroit, celui-ci l'emportera de bien loin ſur le premier; comme un Athlète, qui ne ſe mêle que de la courſe ou de la lutte, vient facilement à bout d'un Pentathle qui a quitté ſes compagnons pour courir, ou pour lutter contre lui. C'eſt tout ce que je puis dire ſur ce paſſage, qui étoit aſſurément très-difficile, & qui n'avoit peut-être point encore été entendu. Monſieur le Févre avoit bien vû, que c'étoit une imitation d'un paſſage de Platon dans le Dialogue intitulé Ἐρασταί, mais il ne s'étoit pas donné la peine de l'expliquer. DACIER.

Ibid.

cepté pourtant dans la compoſition & l'arrangement des paroles. [1] Il joint à cela les douceurs & les graces de Lyſias. Il ſait adoucir, où il faut, [2] la rudeſſe & la ſimplicité du diſcours, & ne dit pas toutes les choſes d'un même air, comme Démoſthène. Il excelle à peindre les mœurs. Son ſtile a, dans ſa naïveté, une certaine douceur agréable & fleurie. Il y a dans ſes Ouvrages un nombre infini de choſes plaiſamment dites. Sa manière de rire & de ſe mocquer eſt fine, & a quelque choſe de noble. Il a une facilité merveilleuſe à manier l'ironie. Ses railleries ne ſont point froides ni recherchées, [3] comme celles de ces faux imitateurs du ſtile Attique, mais vives & preſſantes. Il eſt adroit à éluder les objections qu'on lui fait, & à les rendre ridicules en les amplifiant. Il a beaucoup de plaiſant & de comique, & eſt tout plein de jeux & de certaines pointes d'eſprit, qui frappent toûjours où il viſe. Au reſte, il aſſaiſonne toutes ces choſes d'un tour & d'une grace inimitable. Il eſt né pour toucher & émouvoir la pitié. Il eſt étendu dans ſes narrations fabuleuſes. Il a une flexibilité admirable pour les digreſſions; il ſe détourne, [4] il reprend haleine où il veut, comme on le peut voir dans ces Fables qu'il conte de Latone. Il a fait une Oraiſon funèbre, qui eſt écrite avec tant de pom-

REMARQUES.

Ibid. *Semblable à ces Athlètes.*] Il y a ici tant de reſſemblance entre la remarque & la traduction Françoiſe de Monſieur Dacier, & la mienne Latine, que j'en ſuis ſurpris. Néanmoins on trouvera, comme je m'imagine, que je me ſuis expliqué en peu de mots auſſi clairement que lui dans cette longue remarque. Car Longin compare Démoſthène à un *Athlète*, qui ſe mêle ſeulement d'une ſorte d'exercice, & qui y excelle: mais Hyperide a un *Pentathle*, qui ſurpaſſe bien tous ceux qui font de ſon métier, mais doit ceder le prix à l'autre, qui dans le ſien eſt le maître. TOLLIUS.

1. *Il joint à cela les douceurs & les graces de Lyſias.*] Pour ne ſe tromper pas à ce paſſage, il faut ſavoir qu'il y a deux ſortes de graces, les unes majeſtueuſes & graves, qui ſont propres aux Poëtes, & les autres ſimples, & ſemblables aux railleries de la Comédie. Ces dernières entrent dans la compoſition du ſtile poli, que les Rhéteurs ont appelé γλαφυρὸν λόγον; & c'étoit là les Graces de Lyſias, qui, au jugement de Denys d'Halicarnaſſe, excelloit dans ce ſtile poli; c'eſt pourquoi Ciceron l'appèle *venuſtiſſimum Oratorem*. Voici un exemple des graces de ce charmant Orateur. En parlant un jour contre Eſchine, qui étoit amoureux d'une vieille, *il aime*, dit il, *une femme dont il eſt plus fait le de compter les dents que les doigts*. C'eſt par cette raiſon que Démetrius a mis les Graces de Lyſias dans le même rang que celles de Sophron, qui faiſoit des mimes. DACIER.

2. *La rudeſſe & la ſimplicité.*] Monſieur Deſpréaux a pris ici le mot ἀφελείας, comme s'il ſe devoit joindre avec le mot μαλακιζόμενος: mais la mauvaiſe diſtinction l'a trompé. Lisez donc: *Il ſait adoucir & abaiſſer le haut ton du diſcours, quand la matière a beſoin de ſimplicité.* TOLLIUS.

3. *Comme celles de ces faux imitateurs.*] Voïez mes remarques Latines. TOLLIUS.

4. *Il reprend haleine où il veut.*] *Il ſe remet en chemin quand il le trouve à propos, comme il fait voir dans cette digreſſion de Latone, qui a toutes les beautez de la Poëſie.* TOLLIUS.

pompe & d'ornement, que je ne sai si pas-un autre l'a jamais égalé en cela.

Au contraire, Démosthène ne s'entend pas fort bien à peindre les mœurs. Il n'est point étendu dans son stile. Il a quelque chose de dur, & n'a ni pompe ni ostentation. En un mot, il n'a presque aucune des parties dont nous venons de parler. S'il s'efforce d'être plaisant, il se rend ridicule, plûtôt qu'il ne fait rire; & s'éloigne d'autant plus du plaisant, qu'il tâche d'en approcher. Cependant, parce qu'à mon avis, toutes ces beautez, qui sont en foule dans Hyperide, n'ont rien de grand; [1] qu'on y voit, pour ainsi dire, un Orateur toûjours à jeun, & une langueur d'esprit, qui n'échauffe, qui ne remuë point l'ame; personne n'a jamais été fort transporté de la lecture de ses Ouvrages. [2] Au lieu que Démosthène aiant ramassé en soi toutes les qualitez d'un Orateur veritablement né au Sublime, & entierement perfectionné par l'étude, ce ton de majesté & de grandeur, ces mouvemens animez, cette fertilité, cette adresse, cette promptitude, & ce qu'on doit sur tout estimer en lui, cette vehémence, dont jamais personne n'a sû approcher: Par toutes ces divines qualitez, que je regarde en effet comme autant de rares présens qu'il avoit reçûs des Dieux & qu'il ne m'est pas permis d'appeler des qualitez humaines; il a effacé tout ce qu'il y a eû d'Orateurs célèbres dans tous les siècles, les laissant comme abbatus & éblouïs, pour ainsi dire, de ses tonnerres & de ses éclairs. Car dans les parties où il excelle, il est tellement élevé au dessûs d'eux, qu'il répare entierement par là celles qui lui manquent. Et certainement il est plus aisé d'envisager fixement, & les yeux ouverts, les foudres qui tombent du Ciel, que de n'être point émû des violentes passions qui regnent en foule dans ses Ouvrages.

CHA-

REMARQUES.

1. *On y voit, pour ainsi dire, un Orateur toûjours à jeun.*] Je ne sai si cette expression exprime bien la pensée de Longin. Il y a dans le Grec καρδίᾳ νήφοντι, & par là ce Rhéteur a entendu un Orateur, *toûjours égal & moderé*; car νήφειν est opposé à μαίνεσθαι, *être furieux*. Monsieur Despréaux a crû conserver la même idée, parce qu'un Orateur, veritablement sublime, ressemble en quelque manière à un homme qui est échauffé par le vin. DACIER.

Ibid. *On y voit.*] Mes remarques Latines montrent, que j'ai été encor ici de même sentiment que Monsieur Dacier. TOLLIUS.

2. *Au lieu que Démosthène.*] Je n'ai point exprimé ἐνδεῖν & ἐνδεεῖσθε: De peur de trop embarasser la periode. BOILEAU.

1. De-

CHAPITRE XXIX.

[1] De Platon, & de Lysias; & de l'excellence de l'esprit humain.

POur ce qui est de Platon, comme j'ai dit, il y a bien de la difference. Car il surpasse Lysias, non seulement par l'excellence, mais aussi par le nombre de ses beautez. Je dis plus, [a] c'est que Platon n'est pas tant au dessus de Lysias par un plus grand nombre de beautez, [2] que Lysias est au dessous de Platon par un plus grand nombre de fautes.

Qu'est-ce donc qui a porté ces Esprits divins à mépriser cette exacte & scrupuleuse délicatesse, pour ne chercher que le Sublime dans leurs Ecrits? En voici une raison. C'est que la Nature n'a point regardé l'homme comme un animal de basse & de vile condition; mais elle lui a donné la vie; & l'a fait venir au monde comme dans une grande Assemblée, pour être spectateur de toutes les choses qui s'y passent; elle l'a, dis-je, introduit dans cette lice, comme un courageux Athlète, qui ne doit respirer que la gloire. C'est pourquoi elle a engendré d'abord en nos ames une passion invincible pour tout ce qui nous paroît de plus grand & de plus divin. Aussi voïons-nous que le monde entier ne suffit pas

CHANGEMENS.

[a] *C'est que Platon n'est pas tant* &c.] Ce changement est encore de l'édition de 1683. Les éditions précedentes portoient: *C'est que Platon est au-dessus de Lysias, moins pour les qualités qui manquent à ce dernier, que pour les fautes dont il est rempli.*

REMARQUES.

1. *De Platon, & de Lysias.*] Le titre de cette Section suppose qu'elle roule entièrement sur Platon & sur Lysias: & cependant il n'y est parlé de Lysias qu'à la seconde ligne; & le reste de la Section ne regarde pas plus Lysias ou Platon, qu'Homère, Démosthène, & les autres Ecrivains du premier ordre. La division du Livre en Sections, comme on l'a déja remarqué, n'est pas de Longin, mais de quelque Moderne, qui a aussi fabriqué les argumens des Chapitres. Dans l'ancien Manuscrit, au lieu de ὁ Λυσίας, qui se lit ici dans le texte à la seconde ligne de la section, on lit Χπυσίας. Mais Χπυσίας ne fait aucun sens: & je croi qu'en effet Longin avoit écrit ὁ Λυσίας. BOIVIN.

2. *Que Lysias est au dessous.*] Le jugement que Longin fait ici de Lysias s'accorde fort bien avec ce qu'il a dit à la fin du Chapitre XXXII, pour faire voir que Cécilius avoit eu tort de croire que Lysias fut sans défaut; mais il s'accorde fort bien aussi avec tout ce que les Anciens ont écrit de cet Orateur. On n'a qu'à voir un passage remarquable dans le

pas à la vaſte étenduë de l'eſprit de l'Homme. Nos penſées vont ſouvent plus loin que les Cieux, & pénètrent au delà de ces bornes qui environnent & qui terminent toutes choſes.

[1] Et certainement ſi quelqu'un fait un peu de réflexion ſur un Homme dont la vie n'ait rien eu dans tout ſon cours que de grand & d'illuſtre, il peut connoître par là à quoi nous ſommes nez. Ainſi nous n'admirons pas naturellement de petits ruiſſeaux, bien que l'eau en ſoit claire & tranſparente, & utile même pour nôtre uſage: mais nous ſommes veritablement ſurpris quand nous regardons le Danube, le Nil, le Rhin, & l'Océan ſur tout. Nous ne ſommes pas fort étonnez de voir une petite flamme, que nous avons allumée, conſerver long-tems ſa lumiere pure: mais nous ſommes frappez d'admiration, quand nous contemplons [2] ces feux qui s'allument quelquefois dans le Ciel, bien que pour l'ordinaire ils s'évanouiſſent en naiſſant: & nous ne trouvons rien de plus étonnant dans la Nature, que ces fournaiſes du mont Etna, qui quelquefois jette du profond de ſes abîmes

Pind. Pyth. I. p. 254. edition de Benoiſt.

Des pierres, des rochers, & des fleuves de flammes.

De tout cela il faut conclurre, que ce qui eſt utile, & même néceſſaire aux hommes, ſouvent n'a rien de merveilleux, comme étant aiſé à acquerir: mais que tout ce qui eſt extraordinaire, eſt admirable & ſurprenant.

CHA-

REMARQUES.

Livre *De optimo genere Oratorum*, où Ciceron parle & juge en même tems des Orateurs qu'on doit ſe propoſer pour modèle. DACIER.

1. *Et certainement.*] Le texte Grec a été ici corrompu: & c'eſt la cauſe pourquoi Monſieur Boileau n'a pas bien réuſſi dans la traduction de ce paſſage. Il eût dû dire: *Et certainement ſi quelqu'un conſidère de toutes parts la vie humaine, & fait réflexion qu'on préfère toûjours en toutes choſes le ſurprenant & le grand, au mignon & au beau, il pourra auſſi-tôt connoître par là, à quoi nous ſommes nez.* TOLLIUS.

2. *Ces feux, qui s'allument.*] Ce ſont ici le Soleil & la Lune, dont nôtre Auteur parle, qui s'obſcurciſſent quelquefois par des Eclipſes. * TOLLIUS.

* Ainſi, ſelon Tollius, il faloit traduire: *Mais nous ſommes frapez d'admiration, quand nous contemplons ces deux grandes lumieres du Ciel, quoi qu'elles s'obſcurciſſent quelquefois par des Eclipſes.*

1. *A l'é-*

CHAPITRE XXX.

Que les fautes dans le Sublime se peuvent excuser.

A l'égard donc [1] des grans Orateurs, en qui le Sublime & le Merveilleux se rencontre joint avec l'Utile & le Nécessaire, il faut avouer qu'encore que ceux dont nous parlions, n'aient point été exempts de fautes, ils avoient néanmoins quelque chose de surnaturel & de divin. En effet, d'exceller dans toutes les autres parties, cela n'a rien qui passe la portée de l'homme: mais le Sublime nous élève presque aussi haut que Dieu. Tout ce qu'on gagne à ne point faire des fautes, c'est qu'on ne peut être repris: mais le Grand se fait admirer. Que vous dirai-je enfin? un seul de ces beaux traits & de ces pensées sublimes, qui sont dans les Ouvrages de ces excellens Auteurs, peut païer tous leurs défauts. Je dis bien plus; c'est que si quelqu'un ramassoit ensemble toutes les fautes qui sont dans Homère, dans Démosthène, dans Platon, & dans tous ces autres célèbres Heros, elles ne feroient pas la moindre ni la millième partie des bonnes choses qu'ils ont dites. C'est pourquoi l'Envie n'a pas empêché qu'on ne leur ait donné le prix dans tous les siècles, & personne jusqu'ici n'a été en état de leur enlever ce prix, qu'ils conservent encore aujourd'hui, & que vraisemblablement ils conserveront toûjours,

* *Tant qu'on verra les eaux dans les plaines courir,*
Et les bois dépoüillez au Printems refleurir.

* *Epitaphe pour Midias, pag. 534. 2. vol. d'Homère Edition des Elzev.*

On

REMARQUES.

1. *A l'égard donc des grans Orateurs.*] Le texte Grec est entierement corrompu en cet endroit, comme Monsieur le Fèvre l'a fort bien remarqué. Il me semble pourtant que le sens que Monsieur Despreaux en a tiré ne s'accorde pas bien avec celui de Longin. En effet, ce Rhéteur venant de dire à la fin du Chapitre précedent, qu'il est aisé d'acquerir l'utile & le nécessaire, qui n'ont rien de grand ni de merveilleux, il ne me paroit pas possible, qu'il joigne ici ce merveilleux avec ce necessaire & cet utile. Cela étant, je croi que la restitution de ce passage n'est pas si difficile que l'a crû Monsieur le Fevre; & quoique ce savant homme ait desesperé d'y arriver sans le secours de quelque Manuscrit, je ne laisserai pas de dire ici ma pensée. Il y a dans le texte, ἐφ' ὧν ἐκ ἐτ' ἐξω τῆς χρείας, &c. Et je ne doute point que Longin n'ait écrit, ἐφ' ὧν ὲ δῆτ ἐσω τῆς χρείας καὶ ὠφελείας πίπτει τὸ μέγεθος, C'est-a-dire: *A l'égard donc des grans Orateurs, en qui se trouve ce Sublime & ce merveilleux, qui n'est point resserré dans les bornes de l'utile & du nécessaire, il faut avoüer*, &c. Si l'on prend la peine de lire ce Chapitre & le precedent, j'espère que l'on trouvera cette restitution très-vraisemblable & très-bien fondée. DACIER.

Ibid. *A l'égard donc*] On verra dans mes remarques Latines, que Monsieur Dacier n'a pas si bien compris le sens de notre Auteur, que Monsieur Despreaux: & qu'il ne faut rien ici changer

On me dira peut-être qu'un Coloſſe, qui a quelques défauts, n'eſt pas plus à eſtimer qu'une petite ſtatuë achevée ; comme, par exemple, le Soldat de Polyclète. * A cela je réponds, que dans les Ouvrages de l'Art, c'eſt le travail & l'achèvement que l'on conſidère : au lieu que dans les Ouvrages de la Nature, c'eſt le Sublime & le Prodigieux. Or diſcourir, c'eſt une operation naturelle à l'Homme. Ajoûtez, que dans une ſtatuë on ne cherche que le rapport & la reſſemblance : mais dans le diſcours, on veut, comme j'ai dit, le ſurnaturel & le divin. Cependant, pour ne nous point éloigner de ce que nous avons établi d'abord, [1] comme c'eſt le devoir de l'Art d'empêcher que l'on ne tombe, & qu'il eſt bien difficile qu'une haute élevation à la longue ſe ſoûtienne, & garde toûjours un ton égal ; il faut que l'Art vienne au ſecours de la Nature ; parce qu'en effet c'eſt leur parfaite alliance qui fait la ſouveraine perfection. Voilà ce que nous avons crû être obligez de dire ſur les queſtions qui ſe ſont préſentées. Nous laiſſons pourtant à chacun ſon jugement libre & entier.

* *Le Doryphore, petite ſtatuë, faite par Polyclète, célèbre Sculpteur.*

REMARQUES.

changer dans le texte Grec. Dans ma traduction Latine on a oublié de mettre ces deux paroles *apud illos* entre *quidem* & *ratio* : ſi on les y remet, tout ſera clair & net * DACIER.

* Voici la traduction de Tollius : *Ego igitur de hujuſcemodi Viris, quorum tam excellens in ſcribendo eſt ſublimitas, (quamquam ne hujus quidem* apud illos *ratio ab utilitate, atque commodo ſeparata eſt) ita colligendum, pronuntiandumque eſt.*

1. *Comme c'eſt le devoir de l'Art d'empêcher* &c.] Au lieu de τὸ δ'ἐν ὑπεροχῇ πολλῇ ἐχ ὁμότονον, on liſoit dans l'ancien Manuſcrit τὸ δ'ἐν ὑπεροχῇ πολλῇ, πλὴν ἐχ ὁμότονον, &c La conſtruction eſt beaucoup plus nette en liſant ainſi, & le ſens très-clair : *Puiſque de ne jamais tomber, c'eſt l'avantage de l'Art ; & que d'être très-élevé, mais inégal, eſt le partage d'un Eſprit ſublime ; il faut que l'Art vienne au ſecours de la Nature.* BOIVIN.

CHAPITRE XXXI.

Des Paraboles, des Comparaiſons, & des Hyperboles.

POur retourner à nôtre diſcours, [1] les Paraboles & les Comparaiſons approchent fort des Métaphores, & ne diffèrent d'elles qu'en

REMARQUES.

1. *Les paraboles & les comparaiſons.*] Ce que Longin diſoit ici de la difference qu'il y a des comparaiſons aux métaphores eſt entièrement perdu ; mais on en peut fort bien ſuppléer

[1] qu'en un ſeul point *

[2] Telle eſt cette Hyperbole : * *Suppoſé que vôtre eſprit ſoit dans vôtre tête, & que vous ne le fouliez pas ſous vos talons.* C'eſt pourquoi il faut bien prendre garde juſqu'où toutes ces Figures peuvent être pouſſées ; parce qu'aſſez ſouvent, pour vouloir porter trop haut une Hyperbole, on la détruit. C'eſt comme une corde d'arc, qui, pour être trop tenduë, ſe relâche ; & cela fait quelquefois un effet tout contraire à ce que nous cherchons.

* *Démoſth. ou Hégéſippe, de Haloneſo. p. 34. édit. de Baſle.*

Ainſi Iſocrate dans ſon Panégyrique *, par une ſotte ambition de ne vouloir rien dire [3] qu'avec emphaſe, eſt tombé, je ne ſai comment, dans une faute de petit Ecolier. Son deſſein, dans ce Panégyrique, c'eſt de faire voir que les Athéniens ont rendu plus de ſervice à la Grèce, que ceux de Lacédémone : & voici par où il débute : *Puiſque le Diſcours a naturellement la vertu de rendre les choſes grandes, petites, & les petites, grandes ; qu'il ſait donner les graces de la nouveauté aux choſes les plus vieilles, & qu'il fait paroître vieilles celles qui ſont nouvellement faites.* Eſt-ce ainſi, dira quelqu'un, ô Iſocrate, que vous allez changer toutes choſes à l'égard des Lacédémoniens & des Athéniens ? En faiſant de cette ſorte l'éloge du Diſcours, il fait proprement un exorde pour exhorter ſes Auditeurs à ne rien croire de ce qu'il leur va dire.

* *Pag. 42. édit. de H. Eſtienne.*

C'eſt pourquoi il faut ſuppoſer, à l'égard des Hyperboles, ce que nous avons dit pour toutes les Figures en géneral ; que celles-là ſont entiè-

REMARQUES.

pléer le ſens par Ariſtote, qui dit comme Longin, qu'elles ne different qu'en une choſe, c'eſt en la ſeule énonciation : par exemple, quand Platon dit, *que la tête eſt une citadelle*, c'eſt une metaphore, dont on fera aiſément une comparaiſon, en diſant, *que la tête eſt comme une citadelle.* Il manque encore après cela quelque choſe de ce que Longin diſoit de la juſte borne des hyperboles, & juſques où il eſt permis de les pouſſer. La ſuite & le paſſage de Démoſthène, ou plûtôt d'Hégéſippe ſon Collegue, font aſſez comprendre quelle étoit ſa penſée. Il eſt certain que les hyperboles ſont dangereuſes ; & comme Ariſtote l'a fort bien remarqué, elles ne ſont preſque jamais ſupportables que dans la paſſion. DACIER.

1 *Qu'en un ſeul point*] Cet endroit eſt fort défectueux, & ce que l'Auteur avoit dit de ces Figures, manque tout entier. BOILEAU.

2. Telle eſt cette hyperbole : *Suppoſé que vôtre eſprit ſoit dans vôtre tête, & que vous ne le fouliez pas ſous vos talons.*] C'eſt dans l'Oraiſon *de Haloneſo* que l'on attribuë vulgairement à Démoſthène, quoi qu'elle ſoit d'Hégéſippe ſon Collegue. Longin cite ce paſſage ſans doute pour en condamner l'hyperbole qui eſt en effet très-vicieuſe ; car *un eſprit foulé ſous les talons*, eſt une choſe bien étrange. Cependant Hermogène n'a pas laiſſé de la loüer. Mais ce n'eſt pas ſeulement par ce paſſage, que l'on peut voir que le jugement de Longin eſt ſouvent plus ſûr que celui d'Hermogène & de tous les autres Rhéteurs. DACIER.

3. *Qu'avec emphaſe*] *Qu'en exagerant.* TOLLIUS.

 1. Les

entièrement cachées, & qu'on ne prend point pour des Hyperboles. Pour cela donc, il faut avoir soin que ce soit toûjours la passion qui les fasse produire au milieu de quelque grande circonstance. Comme, par exemple, l'Hyperbole de Thucydide, * à propos des Atheniens qui perirent dans la Sicile. [1] *Les Siciliens étant descendus en ce lieu, ils y firent un grand carnage, de ceux sur tout qui s'étoient jettez dans le fleuve. L'eau fut en un moment corrompuë du sang de ces Miserables; & néanmoins toute bourbeuse & toute sanglante qu'elle étoit, ils se battoient pour en boire.* Il est assez peu croïable que des hommes boivent du sang & de la bouë, & se battent même pour en boire; & toutefois la grandeur de la passion, au milieu de cette étrange circonstance, ne laisse pas de donner une apparence de raison à la chose. Il en est de même de ce que dit Herodote* de ces Lacédémoniens, qui combattirent au Pas des Thermopyles. [2] *Ils se deffendirent encore quelque tems en ce lieu avec les armes qui leur restoient, & avec les mains & les dents; jusqu'à ce que les Barbares, tirant toûjours, les eussent comme ensevelis sous leurs traits.* Que dites-vous de cette Hyperbole? Quelle apparence que des hommes se deffendent avec les mains & les dents contre des gens

* *Liv. 7. p. 555. edit. de H. Estienne.*

* *Liv. 7. p. 458. edit. de Francfort.*

REMARQUES.

1. *Les Siciliens étant descendus en ce lieu, &c.*] Ce passage est pris du septième Livre. Thucydide parle ici des Athéniens qui en se retirant sous la conduite de Nicias furent attrapez par l'armée de Gylippe & par les troupes des Siciliens près du fleuve Asinarus aux environs de la ville *Neetum*; mais dans le texte, au lieu de dire *les Lacédémoniens étant descendus*, Thucydide écrit, οἱ τε Πελοποννήσιοι ἐπικαταβάντες, & non pas οἵ τε ξὺ Συρακόσιοι, comme il y a dans Longin. Par *ces Péloponnésiens* Thucydide entend les troupes de Lacédémone conduites par Gylippe, & il est certain que dans cette occasion les Siciliens tiroient sur Nicias de dessus les bords du fleuve, qui étoient hauts & escarpez, les seules troupes de Gylippe descendirent dans le fleuve, & y firent tout ce carnage des Athéniens. DACIER.

2. *Ils se deffendirent encore quelque tems.*] Ce passage est fort clair. Cependant c'est une chose surprenante qu'il n'ait été entendu ni de Laurent Valle, qui a traduit Herodote, ni des Traducteurs de Longin, ni de ceux qui ont fait des notes sur cet Auteur. Tout cela, faute d'avoir pris garde que le verbe κατασχόω veut quelquefois dire *enterrer*. Il faut voir les peines que se donne Monsieur le Févre, pour restituer ce passage, auquel, après bien du changement, il ne sauroit trouver de sens qui s'accommode à Longin, prétendant que le texte d'Herodote étoit corrompu dès le tems de nôtre Rhéteur, & que cette beauté qu'un si savant Critique y remarque, est l'ouvrage d'un mauvais Copiste, qui y a mêlé des paroles qui n'y étoient point. Je ne m'arrêterai point à refuter un discours si peu vrai-semblable. Le sens que j'ai trouvé, est si clair & si infaillible, qu'il dit tout. BOILEAU.

Ibid. *Ils se deffendirent encore quelque tems.*] Monsieur Despréaux a expliqué ce passage au pied de la lettre, comme il est dans Longin, & il assûre dans sa remarque, qu'il n'a point été entendu, ni par les Interprétes d'Herodote, ni par ceux de Longin; & que Monsieur le Févre, après bien du changement, n'y a sû trouver de sens. Nous allons voir si l'explication qu'il lui a donnée lui-même, est aussi sûre & aussi infaillible qu'il l'a cru. Herodote parle de ceux qui, au dedroit des Thermopyles, après s'être retranchez sur un petit poste élevé,

où

gens armez ; [1] & que tant de perſonnes ſoient enſevelies ſous les traits

REMARQUES.

ſoûtinrent tout l'effort des Perſes, juſques à ce qu'ils furent accablez & comme enſevelis ſous leurs traits. Comment peut-on donc concevoir que des gens poſtez & retranchez ſur une hauteur ſe deffendent avec les dents contre des ennemis qui tirent toûjours, & qui ne les attaquent que de loin ? Monſieur le Févre, à qui cela n'a pas paru poſſible, a mieux aimé ſuivre toutes les éditions de cet Hiſtorien, où ce paſſage eſt ponctué d'une autre manière, & comme je le mets ici : ἐν τούτῳ σφέας τῷ χώρῳ ἀλεξομένους μαχαίρῃσι τῇσιν αὐτέων, ταὶ ἐτύγχανον ἔτι ὀφειλόσας, καὶ χερσὶ καὶ σώμασι κατέχωσαν οἱ βάρβαροι βάλλοντες. Et au lieu de χερσὶ καὶ σώμασι, il a crû qu'il faloit corriger χερμαδίοις καὶ δόρασι, en le raportant à κατέχωσαν ; *comme ils ſe deffendoient encore dans le meme lieu avec les épées qui leur reſtoient, les Barbares les accablèrent de pierres & de traits.* Je trouve pourtant plus vrai-ſemblable qu'Herodote avoit écrit λάεσι καὶ δόρασι Il avoit ſans doute en vûë ce vers d'Homère du III. de l'Iliade :

Τοῖσίν τε τιτυσκόμενοι λάεσσι τ' ἔβαλλον.
Ils les chargeoint à coups de pierres & de traits.

La corruption de λάεσι en χερσὶ étant tres-facile. Quoi qu'il en ſoit, on ne peut pas douter que ce ne ſoit le veritable ſens. Et ce qu'Herodote ajoûte le prouve viſiblement. On peut voir l'endroit dans la Section 125. du Liv. VII. D'ailleurs Diodore, qui a décrit ce combat, dit que les Perſes environnèrent les Lacedémoniens, & qu'en les attaquant de loin ils les percèrent tous à coups de fleches & de traits. A toutes ces raiſons Monſieur Deſpréaux ne ſauroit oppoſer que l'autorité de Longin, qui a écrit & entendu ce paſſage de la même manière dont il l'a traduit ; mais je répons, comme Monſieur le Févre, que dès le tems même de Longin ce paſſage pouvoit être corrompu : que Longin étoit homme, & que par conſéquent il a pû faillir auſſi-bien que Démoſthène, Platon, & tous ces grans Heros de l'antiquité, qui ne nous ont donné des marques qu'ils étoient hommes, que par quelques fautes, & par leur mort. Si on veut encore ſe donner la peine d'examiner ce paſſage, on cherchera, ſi je l'oſe dire, Longin dans Longin même. En effet, il ne rapporte ce paſſage que pour faire voir la beauté de cette Hyperbole, *des hommes ſe deffendent avec les dents contre des gens armez*, & cependant cette Hyperbole eſt puerile, puiſque lors qu'un homme a approché ſon ennemi, & qu'il l'a ſaiſi au corps, comme il faut néceſſairement en venir aux priſes pour emploïer les dents, il lui a rendu ſes armes inutiles, ou même plûtôt incommodes. De plus, ceci, *des hommes ſe deffendent avec les dents contre des gens armez*, ne préſuppoſe pas que les uns ne puiſſent être armez comme les autres, & ainſi la penſée de Longin eſt froide, parce qu'il n'y a point d'oppoſition ſenſible entre des gens qui ſe deffendent avec les dents & des hommes qui combattent armez. Je n'ajoûterai plus que cette ſeule raiſon, c'eſt que ſi l'on ſuit la penſée de Longin, il y aura encore une fauſſeté dans Herodote, puiſque les Hiſtoriens remarquent que les Barbares étoient armez à la légere avec de petits boucliers, & qu'ils étoient par conſéquent expoſez aux coups des Lacédémoniens, quand ils approchoient des retranchemens, au lieu que ceux-ci étoient bien armez, ſerrez en peloton, & tous couverts de leurs larges boucliers. DACIER.

Ibid. *Ils ſe défendirent*] Je me ſuis ſervi dans ma traduction Latine du mot *tumulaverunt*, pour expliquer le Grec κατέχωσαν. Je ſuis néanmoins de même ſentiment que Monſieur Dacier : hormis que je n'aprouve pas le mot χερμαδίοισι, ni auſſi l'autre λάεσι : mais au lieu de καὶ χερσὶ, καὶ σώμασι, je remets τοῖσι ἐξυμάσι, ou τοξεύμασι. Philoſtrate dans la vie d'Apollonius de Thyane, lib. IV. ch. VII : Ἐπὶ δὲ τὸν κολωνὸν βαδίζων, ἐφ' ᾧ λέγονται οἱ Λακεδαιμόνιοι ἀφεχωσθῆναι τοῖς τοξεύμασιν, ἔπεσε, &c. on pourroit auſſi lire βέλεσι, καὶ τοξεύμασι. TOLLIUS.

1. *Et que tant de perſonnes ſoient enſevelies.*] Les Grecs dont parle ici Herodote étoient en fort petit nombre, Longin n'a donc pû écrire *& que tant de perſonnes*, &c. D'ailleurs de la maniére que cela eſt écrit, il ſemble que Longin trouve cette metaphore exceſſive, plûtôt à cauſe du nombre des perſonnes qui ſont enſevelies ſous les traits, qu'à cauſe de la choſe même, & cela n'eſt point ; car au contraire Longin dit clairement, *quelle hyperbole !* combattre avec les dents contre des gens armez ? *& celle-ci encore*, être accablé ſous les traits ? *cela ne la'ſſe pas néanmoins*, &c. DACIER.

1. *Qui*

traits de leurs Ennemis ? Cela ne laisse pas néanmoins d'avoir de la vraisemblance ; parce que la chose ne semble pas recherchée pour l'Hyperbole ; mais que l'Hyperbole semble naître du sujet même. En effet, pour ne me point départir de ce que j'ai dit, un remède infaillible pour empêcher que les hardiesses ne choquent ; c'est de ne les emploïer que dans la passion, & aux endroits à peu près qui semblent les demander. Cela est si vrai, que dans le Comique on dit des choses qui sont absurdes d'elles-mêmes, & qui ne laissent pas toutefois de passer pour vraisemblables, à cause qu'elles émeuvent la passion, je veux dire, qu'elles excitent à rire. En effet, le Rire est une passion de l'ame, causée par le plaisir. Tel est ce trait d'un Poëte Comique : * *Il possedoit une Terre à la campagne*, [1] *qui n'étoit pas plus grande qu'une Epître de Lacédémonien.*

* *V. Strabon, l. 1, p. 36. édit. de Paris.*

Au reste, on se peut servir de l'Hyperbole, aussi-bien pour diminuer les choses que pour les agrandir : car l'exagération est propre à ces deux differens effets ; & le *Diasyrme* †, qui est une espèce d'Hyperbole, n'est, à le bien prendre, que l'exagération d'une chose basse & ridicule.

† Διασυρμός.

REMARQUES.

1. *Qui n'étoit pas plus grande qu'une Epître de Lacédémonien.*] J'ai suivi la restitution de Casaubon. BOILEAU.

CHAPITRE XXXII.

De l'arrangement des Paroles.

DEs cinq parties qui produisent le Grand, comme nous avons supposé d'abord, il reste encore la cinquième à examiner ; c'est à savoir, la Composition & l'Arrangement des Paroles. Mais, comme nous avons déja donné deux volumes de cette matière, où nous avons suffisamment expliqué tout ce qu'une longue spéculation nous en a pû apprendre ; nous nous contenterons de dire ici ce que nous jugeons absolument nécessaire à nôtre sujet ; comme par exemple, que l'Harmonie [1] n'est pas simplement un agré-

REMARQUES.

1. *N'est pas simplement un agrément*] Les Traducteurs n'ont point conçu ce passage, qui sûrement doit être entendu dans mon sens, comme la suite du Chapitre le fait assez

agrément que la Nature a mis dans la voix de l'homme, pour perſuader & pour inſpirer le plaiſir: [1] mais que dans les inſtrumens même inanimez, c'eſt un moïen merveilleux [2] pour élever le courage, & pour émouvoir les paſſions.

Et de vrai, ne voïons-nous pas que le ſon des flûtes émeut l'ame de ceux qui l'écoutent, & les remplit de fureur, comme s'ils étoient hors d'eux-mêmes? Que leur imprimant dans l'oreille le mouvement de ſa cadence, il les contraint de la ſuivre, & d'y conformer en quelque ſorte le mouvement de leur corps. Et non ſeulement le ſon des flûtes, [3] mais preſque tout ce qu'il y a de differens ſons au monde, comme par exemple, ceux de la Lyre, font cet effet. Car bien qu'ils ne ſignifient rien d'eux-mêmes, néanmoins, par ces changemens de tons, qui s'entrechoquent les uns les autres, & par le mélange de leurs accords, ſouvent, comme nous voïons, ils cauſent

REMARQUES.

aſſez connoître. Ἐνέργημα veut dire un *effet* & non pas *un moïen, n'eſt pas ſimplement un effet de la nature de l'homme* BOILEAU.

Ibid. *N'eſt pas ſimplement &c.*] Monſieur Deſpréaux aſſûre dans ſes Remarques, que ce paſſage doit être entendu comme il l'a expliqué; mais je ne ſuis pas de ſon avis, & je trouve qu'il s'eſt éloigné de la penſée de Longin, en prenant le mot Grec *organum* pour un inſtrument, comme une flûte, une lyre, au lieu de le prendre dans le ſens de Longin pour *un organe*, comme nous diſons pour *une cauſe, un moïen.* Longin dit clairement, *l'harmonie n'eſt pas ſeulement un moïen naturel à l'homme pour perſuader & pour inſpirer le plaiſir, mais encore un organe, un inſtrument merveilleux pour élever le courage & pour émouvoir les paſſions.* C'eſt, à mon avis, le veritable ſens de ce paſſage. Longin vient enſuite aux exemples de l'harmonie de la flûte & de la lyre, quoi que ces organes, pour émouvoir & pour perſuader, n'approchent point des moïens qui ſont propres & naturels à l'homme, &c. DACIER.

Ibid. *N'eſt pas ſimplement.*] Monſieur Dacier a raiſon ici de rejetter le ſentiment de Monſieur Deſpréaux. Qu'on regarde ma traduction, & mes remarques Latines: & on verra que ma conjecture a beaucoup de vraiſemblance. Même Monſieur Deſpréaux a très-bien exprimé le mot μεγαλητορίας, que je préfère au μετ' ἐλευθερίας. TOLLIUS.

1. *Mais que dans &c.*] Cela ne ſe trouve pas dans le Grec. Liſez donc: *Mais que c'eſt un moïen merveilleux pour rendre le diſcours ſublime, & pour émouvoir les paſſions. Car ce n'eſt pas la flûte ſeulement qui émeut, &c. mais preſque tout ce &c.* TOLLIUS.

2. *Pour élever le courage & pour émouvoir les paſſions.*] Il y a dans le Grec μετ' ἐλευθερίας καὶ πάθους: c'eſt ainſi qu'il faut lire & non point ἔτι ἐλευθερίας, &c. Ces paroles veulent dire, *Qu'il eſt merveilleux de voir des inſtrumens inanimez avoir en eux un charme pour émouvoir les paſſions, & pour inſpirer la nobleſſe de courage.* Car c'eſt ainſi qu'il faut entendre ἐλευθερία. En effet, il eſt certain que la trompette, qui eſt un inſtrument, ſert à reveiller le courage dans la guerre. J'ai ajoûté le mot d'*inanimez*, pour éclaircir la penſée de l'Auteur, qui eſt un peu obſcure en cet endroit. Ὄργανον, abſolumenr pris, veut dire toutes ſortes d'inſtrumens muſicaux & animés, comme le prouve fort bien Henri Eſtienne. BOILEAU.

3. *Mais preſque tout ce qu'il y a de Sons au monde*] Κἂν ἄλλοις ὅσοι παντάπασι: Tollius veut qu'on liſe, ἀλλὰ καὶ ὅσοι παντάπασι. Mr. Le Févre liſoit, ἄλλως τε καὶ ἐπεὶ, &c. Certainement il y a faute dans le texte, & il eſt impoſſible d'y faire un ſens raiſonnable ſans corriger. Je ſuis perſuadé que Longin avoit écrit κἂν ἀμούσῳ ᾖ παντάπασι, *licet imperitus ſis omninò*, ou, *licet à Muſis omninò alienus ſis.* La flûte, dit Longin, force celui qui l'entend,

causent à l'ame un transport & un ravissement admirable. [1] Cependant ce ne sont que des images & de simples imitations de la voix, qui ne disent & ne persuadent rien ; n'étant, s'il faut parler ainsi, que des sons bâtards, & non point, comme j'ai dit, des effets de la nature de l'homme. Que ne dirons-nous donc point de la Composition, qui est en effet comme l'harmonie du discours, dont l'usage est naturel à l'homme, qui ne frappe pas simplement l'oreille, mais l'esprit ; qui remuë tout à la fois tant de differentes sortes de noms, de pensées, de choses ; tant de beautez & d'élegances, avec lesquelles nôtre ame a une espèce de liaison & d'affinité ; qui par le mêlange & la diversité des sons, insinuë dans les esprits, inspire à ceux qui écoutent, les passions mêmes de l'Orateur, & qui bâtit sur ce sublime amas de paroles, ce Grand & ce Merveilleux que nous cherchons ? Pouvons-nous, dis-je, nier qu'elle ne contribuë beaucoup à la grandeur, à la majesté, à la magnificence du discours & à toutes ces autres beautez qu'elle renferme en soi ; & qu'aiant un empire absolu sur les esprits, elle ne puisse en tout tems les ravir & les enlever ? Il y auroit de la folie à douter d'une verité si universellement reconnuë [2] & l'experience en fait foi.

Au reste, il en est de même des discours que des corps, qui doivent ordinairement leur principale excellence à l'assemblage & à la juste proportion de leurs membres : de sorte même qu'encore qu'un membre séparé de l'autre n'ait rien en soi de remarquable, tous

REMARQUES.

l'entend, fût-il ignorant & grossier, n'eût-il aucune connoissance de la Musique, & de se mouvoir en cadence, & de se conformer au son mélodieux de l'instrument. L'ancien Manuscrit, quoique fautif en cet endroit, autorise la nouvelle correction : Car on y lit, *κἂν ἀλλουσῶσι*, Ce qui ressemble fort à *κἂν ἀμουσῶσι ἦ*, sur-tout si on écrit en majuscules, sans accent, sans esprit, & sans distinction de mots, comme on écrivoit autrefois, & comme il est certain que Longin avoit écrit, KANAMOYCO H. Entre KANAMOYCOCH & KANAAOYCOCH il n'y a de difference que de la lettre M aux deux A : difference très-légere, où les Copistes se peuvent aisément tromper. BOIVIN.

1 *Cependant ce ne sont que des images*] Longin, à mon sens, n'a garde de dire que les instrumens, comme la trompette, la lyre, la flûte, *ne disent & ne persuadent rien*. Il dit, *Cependant ces images & ces imitations ne sont que des organes bâtards pour persuader, & n'approchent point du tout de ces moïens qui, comme j'ai déja dit, sont propres & naturels à l'homme.* Longin veut dire, que l'harmonie qui se tire des differens sons d'un instrument, comme de la lyre ou de la flûte, n'est qu'une foible image de celle qui se forme par les differens sons, & par la differente flexion de la voix ; & que cette dernière harmonie, qui est naturelle à l'homme, a beaucoup plus de force que l'autre, pour persuader & pour émouvoir. C'est ce qu'il seroit fort aisé de prouver par des exemples. DACIER.

2. *Et l'experience en fait foi.*] L'Auteur justifie ici sa pensée par une periode de Démosthène, † dont il fait voir l'harmonie & la beauté. Mais, comme ce qu'il en dit, est entiè-

† *De Corona p. 340. Edit. de Bâle.*

tous enſemble ne laiſſent pas de faire un corps parfait. Ainſi les parties du Sublime étant diviſées, le Sublime ſe diſſipe entièrement: au lieu que venant à ne former qu'un corps par l'aſſemblage

REMARQUES.

entièrement attaché à la langue Grecque, j'ai crû qu'il valoit mieux le paſſer dans la Traduction, & le renvoïer aux Remarques, pour ne point effraïer ceux qui ne ſavent point le Grec. En voici donc l'explication, *Ainſi cette penſée que Démoſthène ajoûte, après la lecture de ſon Decret, paroît fort ſublime, & eſt en effet merveilleuſe. Ce Decret*, dit il, *a fait évanoüir le peril qui environnoit cette ville, comme un nuage qui ſe diſſipe lui-même.* Τοῦτο τὸ ψήφισμα τὸν τότε τῇ πόλει περιστᾶσαν κίνδυνον παρελθεῖν ἐποίησεν, ὥσπερ νέφος. *Mais il faut avoüer que l'harmonie de la periode ne cède point à la beauté de la penſée. Car elle va toûjours de trois tems en trois tems, comme ſi c'étoient tous Dactyles, qui ſont les piés les plus nobles & les plus propres au Sublime: & c'eſt pourquoi le vers Heroïque, qui eſt le plus beau de tous les vers, en eſt compoſé. En effet, ſi vous ôtez un mot de ſa place, comme ſi vous mettiez* τοῦτο τὸ ψήφισμα ὥσπερ νέφος ἐποίησε τὸν τότε κίνδυνον παρελθεῖν, *ou ſi vous en retranchez une ſeule ſillabe, comme* ἐποίησε παρελθεῖν ὡς νέφος, *vous connoîtrez aiſément combien l'harmonie contribuë au Sublime. En effet, ces paroles,* ὥσπερ νέφος, *s'appuïant ſur la premiere ſillabe qui eſt longue, ſe prononçent à quatre repriſes: De ſorte que, ſi vous en ôtez une ſillabe, ce retranchement fait que la periode eſt tronquée. Que ſi au contraire vous en ajoûtez une, comme* παρελθεῖν ἐποίησεν ὥσπερ τε νέφος, *c'eſt bien le même ſens; mais ce n'eſt plus la même cadence: parce que la periode s'arrêtant trop long-tems ſur les dernieres ſillabes, le Sublime, qui étoit ſerré auparavant, ſe relâche & s'affoiblit.* Au reſte, j'ai ſuivi, dans ces derniers mots, l'explication de Monſieur le Févre, & j'ajoûte comme lui, τε à ὥσπερ. BOILEAU.

Ibid. *Et l'experience en fait foi* ****.] Longin rapporte après ceci un paſſage de Démoſthène que Monſieur Deſpréaux a rejetté dans ſes Remarques, parce qu'il eſt entièrement attaché à la langue Grecque. Le voici: τοῦτο τὸ ψήφισμα τὸν τότε τῇ πόλει ῥᾳδιᾳνάλα κίνδυνον παρελθεῖν ἐποίησεν ὥσπερ νέφος. Comme ce Rhéteur aſſûre que l'harmonie de la periode ne cède point à la beauté de la penſée, parce qu'elle eſt toute compoſée de nombres dactyliques; je croi qu'il ne ſera pas inutile d'expliquer ici cette harmonie & ces nombres, vû même que le paſſage de Longin eſt un de ceux que l'on peut traduire fort bien au pié de la lettre, ſans entendre la penſée de Longin, & ſans connoître la beauté du paſſage de Démoſthène. Je vais donc tâcher d'en donner au lecteur une intelligence nette & diſtincte; & pour cet effet je diſtribuerai d'adord la periode de Démoſthène dans ces nombres dactyliques, comme Longin les a entendus,

\- ∪ ∪ - ∪ ∪ - ∪ ∪ - ∪ ∪
[τοῦτο τὸ] ψήφισμα] τὸν τότε] τῇ πόλει
∪ ∪ - ∪ - ∪ ∪ ∪ ∪ - ∪ ∪ - ∪
ῥᾳδιᾳνάλα] κίνδυνον] παρελθεῖν] ἐποίησεν]
\- ∪ ∪ ∪
[ὥσπερ νέφος.]

Voilà neuf nombres dactyliques en tout. Avant que de paſſer plus avant, il eſt bon de remarquer que beaucoup de gens ont fort mal entendu ces nombres dactyliques, pour les avoir confondus avec les mètres ou les piés que l'on appelle Dactyles. Il y a pourtant bien de la difference. Pour le nombre dactylique, on n'a égard qu'au tems & à la prononciation; & pour le dactyle, on a égard à l'ordre & à la poſition des lettres, de ſorte qu'un même mot peut faire un nombre dactylique ſans être pourtant un Dactyle, comme cela paroît par [ψήφισμα] τῃ πόλει] παρελθεῖν.] Mais revenons à nôtre paſſage. Il n'y a plus que trois difficultez qui ſe préſentent: la premiere: que ces nombres devant être de quatre tems, d'un long qui en vaut deux, & de deux courts; le ſecond nombre de cette periode ψήφισμα, le quatrième, le cinquième & quelques autres paroiſſent en avoir cinq; parce que dans ψήφισμα la premiere ſyllabe étant longue, en vaut deux, la ſeconde étant auſſi longue en vaut deux autres, & la troiſième brève, un, &c. A celà je répons, que dans les Rythmes, ou nombres, comme je l'ai déja dit, on n'a égard qu'au tems & à la voïelle, & qu'ainſi φι eſt auſſi bref que μα. C'eſt ce qui paroîtra clairement par ce ſeul exemple de Quintilien, qui dit, que la ſeconde ſillabe d'*agreſtis* eſt brève. La ſeconde difficulté nait de ce précepte de Quintilien, qui dit dans le Chapitre IV. du Livre IX: *Que quand la periode commence*

blage qu'on en fait, & par cette liaiſon harmonieuſe qui les joint; le ſeul tour de la periode leur donne du ſon & de l'emphaſe. C'eſt pourquoi on peut comparer le Sublime dans les periodes, à un feſtin par écot, auquel pluſieurs ont contribué. Juſques-là qu'on voit beaucoup de Poëtes & d'Ecrivains, qui n'étant point nez au Sublime, n'en ont jamais manqué neanmoins; bien que pour l'ordinaire ils ſe ſerviſſent de façons de parler baſſes, communes, & fort peu élegantes. En effet, ils ſe ſoûtiennent par ce ſeul arrangement de paroles, qui leur enfle & groſſit en quelque ſorte la voix: ſi bien qu'on ne remarque point leur baſſeſſe. [1] Philiſte eſt de ce nombre. Tel eſt auſſi Ariſtophane en quelques endroits, & Euripide en pluſieurs, comme nous l'avons déja ſuffiſamment montré. Ainſi quand Hercule dans cet Auteur * après avoir tué ſes enfans, dit:

* *Hercule furieux*, V. 1245.

Tant de maux à la fois [a] *ſont entrez dans mon ame;*
Que je n'y puis loger de nouvelles douleurs:

Cette penſée eſt fort triviale. Cependant il la rend noble par le moïen de ce tour, qui a quelque choſe de muſical & d'harmonieux. Et certainement, pour peu que vous renverſiez l'ordre de ſa

CHANGEMENS.

[a] *Sont entrez dans mon ame*] Edition de 1683. Les éditions précedentes portoient, *Ont aſſiégé mon ame.*

REMARQUES.

par une ſorte de rythme ou de nombre, elle doit continuer dans le même rythme juſques à la fin. Or dans cette periode de Démoſthène le nombre ſemble changer, puiſque tantôt les longues & tantôt les brèves ſont les premières. Mais le même Quintilien ne laiſſe aucun doute là-deſſus, ſi l'on prend garde à ce qu'il a dit auparavant: *Qu'il eſt indifferent au rithme dactylique d'avoir les deux premières ou les deux dernières brèves, parce que l'on n'a égard qu'aux tems, & à ce que ſon élevation ſoit de même nombre que ſa poſition.* Enfin, la troiſième & dernière difficulté vient du dernier rythme ὥσπερ νέφος, que Longin fait de quatre ſillabes, & par conſéquent de cinq tems, quoique Longin aſſûre qu'il ſe meſure par quatre. Je répons, que ce nombre ne laiſſe pas d'être dactylique comme les autres, parce que le tems de la derniere ſyllabe eſt ſuperflu & conté pour rien, comme les ſillabes qu'on trouve de trop dans les vers qui de là ſont appellez *hypermètres*. On n'a qu'à écouter Quintilien: *Les rythmes reçoivent plus facilement des tems ſuperflus, quoique la même choſe arrive auſſi quelquefois aux mètres.* Cela ſuffit pour éclaircir la periode de Démoſthène, & la penſée de Longin. J'ajoûterai pourtant encore, que Démétrius Phalerèus cite ce même paſſage de Démoſthène, & qu'au lieu de ἀθυμάνλα, il a lu ὀθνόνλα, ce qui fait le même effet pour le nombre. DACIER.

1. *Philiſte eſt de ce nombre.*] Le nom de ce Poëte eſt corrompu dans Longin, il faut lire *Philiſcus*, & non pas *Philiſtus*. C'étoit un Poëte Comique, mais on ne ſauroit dire préciſément en quel tems il a vécu. DACIER.

Ibid. *Philiſte eſt de ce nombre*] Monſieur Dacier a raiſon de préferer ici *Philiſcus* à *Philiſtus*

ſa periode, vous verrez manifeſtement combien Euripide eſt plus heureux dans l'arrangement de ſes paroles, que dans le ſens de ſes penſées. De même, dans ſa Tragédie intitulée, [1] *Dircé* [b] *traînée par un Taureau* †,

Il tourne aux environs dans ſa route incertaine :
Et courant en tous lieux où ſa rage le meine,
Traîne après ſoi la femme, & l'arbre & le rocher.

† *Dircé*, ou *Antiope*, Tragédie perduë. *V. les Fragm. de M. Barnès, p. 519.*

Cette penſée eſt fort noble à la verité; mais il faut avoüer que ce qui lui donne plus de force, c'eſt cette harmonie qui n'eſt point précipitée, ni emportée comme une maſſe peſante, mais dont les paroles ſe ſoûtiennent les unes les autres, & où il y a pluſieurs pauſes. En effet, ces pauſes ſont comme autant de fondemens ſolides, ſur leſquels ſon diſcours s'appuie & s'élève.

CHANGEMENS.

[b] *Dircé traînée par un Taureau.*] Cette correction fut faite dans l'édition de 1701. Il y avoit dans les autres : *Dircé emportée par* &c. Voïez les Remarques.

REMARQUES.

liſtus. Mais ce pourroit bien être auſſi ce Philiſcus de Corfou, un des ſept Tragiques du ſecond rang, qui a vécu ſous Philadelphe, & a été Prêtre de Bacchus. TOLLIUS.

1. *Dircé traînée par un Taureau.*] Mr. Deſpréaux avoit traduit dans ſes premières éditions : *Dircé emportée* &c. Surquoi Mr. Dacier fit cette Remarque, que Mr. Deſpréaux a ſuivie : „ Longin dit, *traînée par un* „ *Taureau*; & il faloit conſerver ce mot, „ parce qu'il explique l'hiſtoire de Dircé, que „ Zéthus & Amphion attachèrent par les cheveux à la queuë d'un Taureau, pour ſe „ vanger des maux qu'elle & ſon mari Lycus „ avoient faits à Antiope leur mere.

1. De

CHAPITRE XXXIII.

De la meſure des Periodes.

AU contraire, il n'y a rien qui rabaiſſe davantage le Sublime que ces nombres rompus, & qui ſe prononcent vite tels que ſont les Pyrrhiques, les Trochées & les Dichorées, qui ne ſont bons que pour la danſe. En effet, toutes ces ſortes de pieds & de meſures n'ont qu'une certaine mignardiſe & un petit agrément, qui a toûjours le même tour, & qui n'émeut point l'ame. Ce que j'y trouve de pire, c'eſt que comme nous voïons que naturellement ceux à qui l'on chante un air ne s'arrêtent point au ſens

des paroles, & ſont entraînez par le chant : [1] de même, ces paroles meſurées n'inſpirent point à l'eſprit les paſſions qui doivent naître du diſcours, & impriment ſimplement dans l'oreille le mouvement de la cadence. Si bien que comme l'Auditeur prévoit d'ordinaire cette chûte qui doit arriver, il va au devant de celui qui parle, & le prévient, marquant, comme en une danſe, [a] la chûte avant qu'elle arrive.

C'eſt encore un vice qui affoiblit beaucoup le diſcours, quand les periodes ſont arrangées avec trop de ſoin, ou quand les membres en ſont trop courts, & ont trop de ſillabes brèves, étant d'ailleurs comme joints & attachez enſemble avec des cloux aux endroits où ils ſe déſuniſſent. Il n'en faut pas moins dire des periodes qui ſont trop coupées. Car il n'y a rien qui eſtropie davantage le Sublime, que de le vouloir comprendre dans un trop petit eſpace. Quand je deffends néanmoins de trop couper les periodes, je n'entends pas parler de celles [2] qui ont leur juſte étenduë, mais de celles qui ſont trop petites, & comme mutilées. En effet, de trop couper ſon ſtile, cela arrête l'eſprit ; au lieu [3] que de le diviſer en periodes, cela conduit le Lecteur. Mais le

CHANGEMENS.

[a] *La chûte, avant qu'elle arrive.*] *La cadence, avant* &c. dans les premières éditions.

REMARQUES.

[1] DE même, *ces paroles meſurées*, &c.] Longin dit, *De même, quand les periodes ſont ſi meſurées, l'Auditeur n'eſt point touché du diſcours, il n'eſt attentif qu'au nombre & à l'harmonie : juſques-là que prévoïant les cadences qui doivent ſuivre, & battant toûjours la meſure comme en une danſe, il prévient même l'Orateur, & marque la chûte avant qu'elle arrive.* Au reſte, ce que Longin dit ici, eſt pris tout entier de la Rhétorique d'Ariſtote, & il peut nous ſervir fort utilement à corriger l'endroit même d'où il a été tiré. Ariſtote, après avoir parlé des periodes meſurées, ajoûte, τὸ μὲν γὰρ ἀπιθανον, πεπλάσθαι γὰρ δοκεῖ καὶ ἅμα * * * ἐξίστησι προσέχειν γὰρ ποιεῖ τῷ ὁμοίῳ πότε καλὶν ἥξει. * * * * ὥσπερ ὃ τῶν κηρύκων προλαμβάνουσι τὰ παιδία τό, τίνα αἱρεῖται θέατρον ὁ ἀπελευθερώμενος; Κλέωνα. Dans la premiè re lacune il faut ſuppléer aſſurément · χαὶ ἅμα τὰς ἀκροάσεις ἐξίστησι; & dans la ſeconde, après ἥξει ajoûter, ὁ καὶ φθάνοντες προαποδιδόασι ὥσπερ ἔν, &c. & après ἀπελευθερώμενος, il faut un point interrogatif. Mais c'eſt ce qui paroîtra beaucoup mieux par cette traduction: *ces periodes meſurées ne perſuadent point, car outre qu'elles paroiſſent étudiées, elles detournent l'Auditeur, & le rendent attentif ſeulement au nombre & aux chûtes, qu'il marque même par avance: comme on voit les enfans ſe hâter de repandre Cléon, avant que les Huiſſiers aïent achevé de crier, qui eſt le Patron que veut prendre l'affranchi ?* Le ſavant Victorius eſt le ſeul qui ait ſoupçonné que ce paſſage d'Ariſtote étoit corrompu, mais il n'a pas voulu chercher les moïens de le corriger. DACIER.

2. *Qui ont ſa juſte étenduë*] *Qui n'ont pas leur juſte étenduë périodique.* TOLLIUS.

3. *Que de le diviſer en périodes*] *Au lieu qu'une louable briéveté le conduit & l'éclaire.* TOLLIUS.

1. *La*

le contraire en même tems apparoît des periodes trop longues. Et toutes ces paroles recherchées pour alonger mal-à-propos un discours, sont mortes & languissantes.

CHAPITRE XXXIV.

De la bassesse des termes.

UNe des choses encore qui avilit autant le discours, c'est la bassesse des termes. Ainsi nous voïons dans Herodote † une description de tempête, qui est divine pour le sens : mais il y a mêlé des mots extrèmement bas ; comme quand il dit, [1] *La Mer commençant à bruire.* Le mauvais son de ce mot, *bruire*, fait perdre à sa pensée une partie de ce qu'elle avoit de grand. *Le vent*, dit-il en un autre endroit, *les balotta fort, & ceux qui furent dispersez par la tempête, firent une fin peu agréable.* Ce mot *balotter* est bas ; & l'epithète de *peu agréable* n'est point propre pour exprimer un accident comme celui-là.

† *Liv. 7. pag. 446. & 448. édition de Francfort.*

De même, l'Historien Théopompus * a fait une peinture de la descente du Roi de Perse dans l'Egypte, qui est miraculeuse d'ailleurs ; mais il a tout gâté par la bassesse des mots qu'il y mêle. *Y a-t-il une Ville*, dit cet Historien, *& une Nation dans l'Asie, qui n'ait envoïé des Ambassadeurs au Roi ? Y a-t-il rien de beau & de précieux qui croisse, ou qui se fabrique en ces Païs, dont on ne lui ait fait des présens ? Combien de tapis & de vestes magnifiques, les unes rouges, les autres blanches, & les autres historiées de couleurs ? Combien de tentes dorées, & garnies de toutes les choses nécessaires pour la vie ? Combien de robes & de lits somptueux ? Combien de vases d'or & d'argent enrichis de pierres précieuses, ou artistement travaillez ? Ajoûtez à cela un nombre infini d'armes étrangeres & à la Grècque : une foule incroiable de bêtes de voiture, & d'animaux destinez pour les sacrifices : des boissaux * remplis de toutes les choses propres pour réjoüir le goût : [2] des armoires & des sacs pleins*

* *Livre perdu.*

* *v. Athenée, liv. 2. pag. 67. édition de Lion.*

REMARQUES.

1. *La mer commençant à bruire.*] Il y a dans le Grec, *commençant à boüillonner*, ζεσάσης : mais le mot de *boüillonner* n'a point de mauvais son en nôtre Langue, & est au contraire agréable à l'oreille. Je me suis donc servi du mot *bruire*, qui est bas, & qui exprime le bruit que fait l'eau quand elle commence à boüillonner. BOILEAU.

2. *Des armoires & des sacs pleins de papier.*] Théopompus n'a point dit *des sacs pleins de papier*,

pleins de papier, & de plusieurs autres ustenciles ; & une si grande quantité de viandes salées de toutes sortes d'animaux, que ceux qui les voïoient de loin, pensoient que ce fussent des collines qui s'élevassent de terre.

[1] De la plus haute élevation il tombe dans la dernière bassesse, à l'endroit justement où il devoit le plus s'élever. Car mêlant mal à propos dans la pompeuse description de cet appareil, des boisseaux, des ragoûts & des sacs, il semble qu'il fasse la peinture d'une cuisine. Et comme si quelqu'un avoit toutes ces choses à arranger, & que parmi des tentes & des vases d'or, au milieu de l'argent & des diamans, il mît en parade des sacs & des boisseaux, cela feroit un vilain effet à la vuë. Il en est de même des mots bas dans le discours, & ce sont comme autant de taches & de marques honteuses, qui flétrissent l'expression. Il n'avoit qu'à détourner un peu la chose, & dire en géneral, à propos de ces montagnes de viandes salées, & du reste de cet appareil: qu'on envoïa au Roi des chameaux & plusieurs bêtes de voiture chargées de toutes les choses nécessaires pour la bonne chère & pour le plaisir: ou des monceaux de viandes les plus exquises, & tout ce qu'on sauroit s'imaginer de plus ragoûtant & de plus délicieux : ou, si vous voulez, tout ce que les Officiers de table & de cuisine pouvoient souhaiter de meilleur pour la bouche de leur Maître. Car il ne faut pas d'un discours fort élevé passer à des choses basses & de nulle consideration, à moins qu'on n'y soit forcé par une nécessité bien pressante. Il faut que les paroles répondent à la majesté des choses dont on traite, & il est bon en cela d'imiter la Nature, qui, en formant l'homme, n'a point exposé à la vûë ces parties qu'il n'est pas honnête de nommer, & par où le corps se purge: mais, pour me servir des termes de Xénophon*, *a* [2] *caché & détourné ces égoûts le plus loin qu'il*

* *Liv. 1. des Mémorables, pag. 726. édition de Lennclav.*

REMARQUES.

papier, car ce papier n'étoit point dans les sacs ; mais il a dit, *des armoires, des sacs, des rames de papier, &c.* & par ce papier il entend de gros papier pour enveloper les drogues & les épiceries dont il a parlé. DACIER.

1. *De la plus haute.*] Je préférerois, *Des hautes pensées il descend aux basses : tout au contraire des préceptes de l'Art, qui nous enseigne d'élever toûjours le discours de plus en plus.* TOLLIUS.

2. *A caché & détourné ces égoûts.*] La Nature savoit fort bien, que si elle exposoit en vûë ces parties qu'il n'est pas honnête de nommer, la beauté de l'homme en seroit soüillée ; mais de la manière que Monsieur Boileau a traduit ce passage, il semble que la Nature ait eu quelque espece de doute, si cette beauté en seroit soüillée, ou si elle ne le seroit point; car, c'est à mon avis l'idée que donnent ces mots,

qu'il lui a été possible, de peur que la beauté de l'animal n'en fût souillée. Mais il n'est pas besoin d'examiner de si près toutes les choses qui rabaissent le discours. En effet, puisque nous avons montré ce qui sert à l'élever & à l'annoblir, il est aisé de juger qu'ordinairement le contraire est ce qui l'avilit & le fait ramper.

REMARQUES.

mots, *de peur que*, &c. & cela déguise en quelque manière la pensée de Xénophon, qui dit, *La Nature a caché & détourné ces égoûts le plus loin qu'il lui a été possible, pour ne point souiller la beauté de l'animal.* DACIER.

Ibid. *A caché, & détourné ces égoûts.*] Ciceron a fort bien suivi Xénophon, *lib.* 1. *de Officiis: Principio, corporis nostri magnam naturæ ipsa videtur habuisse rationem, quæ formam nostram, reliquamque figuram, in qua esset species honesta, eam posuit in promtu: quæ partes autem corporis ad naturæ necessitatem datæ, adspectum essent deformem habituræ, atque turpem, eas contexit atque abdidit. Hanc naturæ tam diligentem fabricam imitata est hominum verecundia*, &c. TOLLIUS.

CHAPITRE XXXV.

Des causes de la décadence des Esprits.

IL ne reste plus, mon cher Terentianus, qu'une chose à examiner. C'est la question que me fit il y a quelques jours un Philosophe. Car il est bon de l'éclaircir; & je veux bien, pour vôtre [a] satisfaction particulière, l'ajoûter encore à ce Traité.

Je ne saurois assez m'étonner, me disoit ce Philosophe, non plus que beaucoup d'autres, d'où vient que dans nôtre siècle il se trouve assez d'Orateurs qui savent manier un raisonnement, & qui ont même le stile oratoire: qu'il s'en voit, dis-je, plusieurs qui ont de la vivacité, de la netteté, & sur tout de l'agrément dans leurs discours: mais qu'il s'en rencontre si peu qui puissent s'élever fort haut dans le Sublime: tant la sterilité maintenant est grande parmi les esprits. N'est-ce point, poursuivoit-il, ce qu'on dit ordinairement, que c'est le Gouvernement populaire qui nourrit & forme les grans génies: puisqu'enfin jusqu'ici tout ce qu'il y a presque eu d'Orateurs habiles, ont fleuri, & sont morts avec lui? En effet, ajoûtoit-il, il n'y a peut-être rien qui élève davantage l'ame des grans Hommes que la liberté, ni qui

CHANGEMENS.

[a] *Pour vôtre satisfaction.*] *Pour vôtre instruction* &c. on lisoit ainsi avant l'édition de 1683.

qui excite & réveille plus puiſſamment en nous ce ſentiment naturel qui nous porte à l'émulation, & cette noble ardeur de ſe voir élevé au deſſus des autres. Ajoûtez que les prix qui ſe propoſent dans les Républiques, aiguiſent, pour ainſi dire, & achèvent de polir l'eſprit des Orateurs, leur faiſant cultiver avec ſoin les talens qu'ils ont reçûs de la Nature. [1] Tellement qu'on voit briller dans leurs diſcours la liberté de leur païs.

Mais nous, continuoit-il, qui avons appris dès nos premières années à ſouffrir le joug d'une domination légitime, [2] qui avons été comme enveloppez par les coûtumes & les façons-de-faire de la Monarchie, lors que nous avions encore l'imagination tendre, & capable de toutes ſortes d'impreſſions; en un mot, qui n'avons jamais goûté de cette vive & féconde ſource de l'éloquence, je veux dire, de la liberté : ce qui arrive ordinairement de nous, c'eſt que nous nous rendons de grans & magnifiques flatteurs. C'eſt pourquoi il eſtimoit, diſoit-il, qu'un homme même né dans la ſervitude étoit capable des autres ſiences : mais que nul Eſclave ne pouvoit jamais être Orateur. Car un eſprit, continua-t-il, abbatu & comme dompté par l'accoûtumance au joug, n'oſeroit plus s'enhardir à rien. Tout ce qu'il avoit de vigueur s'évapore de ſoi-même, & il demeure toûjours comme en priſon. En un mot, pour me ſervir des termes d'Homère, *

* *Odyſſ. liv. 17. V. 322.*

Le même jour qui met un homme libre aux fers,
Lui ravit la moitié de ſa vertu première.

De même donc que, ſi ce qu'on dit eſt vrai, ces boîtes où l'on enferme les Pygmées, vulgairement appelez Nains, les empêchent non ſeulement de croître, [3] mais les rendent même plus petits, par

REMARQUES.

1. *Tellement qu'on voit briller dans leurs diſcours la liberté de leur païs.*] Longin dit, *tellement qu'on voit briller dans leurs diſcours la même liberté que dans leurs actions.* Il veut dire, que comme ces gens-là ſont les maîtres d'eux-mêmes, leur eſprit accoûtumé à cet empire & à cette indépendance ne produit rien qui ne porte des marques de cette liberté, qui eſt le but principal de toutes leurs actions, & qui les entretient toûjours dans le mouvement. Cela meritoit d'être bien éclairci; car c'eſt ce qui fonde en partie la réponſe de Longin, comme nous l'allons voir dans la ſeconde Remarque après celle-ci. DACIER.

2. *Qui avons été comme enveloppez.*] *Etre enveloppé par les coûtumes*, me paroît obſcur. Il ſemble même que cette expreſſion dit tout autre choſe que ce que Longin a prétendu. Il y a dans le Grec, *qui avons été comme emmaillotez*, &c. Mais comme cela n'eſt pas François, j'aurois voulu traduire pour approcher de l'idée de Longin, *qui avons comme ſuccé avec le lait les coûtumes*, &c. DACIER.

3. *Les rendent mêmes plus petits.*] Par cette bande

par le moïen de cette bande dont on leur entoure le corps. Ainsi la servitude, je dis la servitude [1] la plus justement établie, est une espèce de prison, où l'ame décroît & se rapetisse en quelque sorte. [2] Je sai bien qu'il est fort aisé à l'homme, & que c'est son naturel, de blâmer toûjours les choses présentes: [3] mais prenez garde que *

Et

REMARQUES.

bande Longin entend sans doute des bandelettes dont on emmaillottoit les Pygmées depuis la tête jusques aux pieds. Ces bandelettes étoient à peu près comme celles dont les filles se servoient pour empêcher leur gorge de croître. C'est pourquoi Terence appelle ces filles, *vincto pectore*, ce qui répond fort bien au mot Grec δεσμὸς, que Longin emploïe ici: & qui signifie *bande*, *ligature*. Encore aujourd'hui, en beaucoup d'endroits de l'Europe, les femmes mettent en usage ces bandes pour avoir les piés petits. DACIER.

Ibid. *Les rendent même plus petits.*] La remarque de Monsieur Dacier est très-belle: car ces γλωττόκομα n'étoient autre chose que des bandes, dont on entouroit les Nains. Suidas *in* εἰλητόν. φαινόλης, dit-il, εἰλητὸν τεμάχιον, μεμβράνιον, γλωττόκομον. Cet εἰλητὸν τεμάχιον, est justement le *volumen* des Romains. Néanmoins le même Suidas *in* γλωσσόκομον l'explique comme je l'ai fait dans ma traduction Latine, Γλωσσόκομον θήκη λειψάνων ξυλίνη. TOLLIUS.

1. *La plus justement établie.*] Le mot δικαιοτάτη ne signifie pas ici une servitude la plus justement établie, mais une très-douce, * *clemens & justa servitus*, comme Térence l'appèle. TOLLIUS.

* C'est aussi le sentiment de Madame Dacier: Voïez sa Remarque sur le Vers 9. de la Scène I. de l'Andrienne: *Ut Semper tibi apud me justa & clemens fuerit servitus.*

2. *Je sai bien qu'il est fort aisé à l'homme*, &c.] Mr. Despréaux suit ici tous les Interprètes, qui attribuent encore ceci au Philosophe qui parle à Longin. Mais je suis persuadé que ce sont les paroles de Longin, qui interrompt en cet endroit le Philosophe & commence à lui répondre. Je croi meme que dans la lacune suivante il ne manque pas tant de choses qu'on a crû, & peut-être n'est-il pas si difficile d'en suppléer le sens. Je ne doute pas que Longin n'ait écrit. *Je sai bien, lui répondis-je alors, qu'il est fort aisé à l'homme, & que c'est même son naturel de blâmer les choses présentes. Mais prenez y bien garde, ce n'est point la Monarchie qui est cause de la décadence des esprits, & les délices d'une longue paix ne contribuent pas tant à corrompre les grandes ames, que cette guerre sans fin qui trouble depuis si longtems toute la terre, & qui oppose des obstacles insurmontables à nos plus genereuses inclinations.* C'est assurément le veritable sens de ce passage: & il seroit aisé de le prouver par l'histoire même du siècle de Longin. De cette manière ce Rhéteur répond fort bien aux deux objections du Philosophe, dont l'une est, que le gouvernement Monarchique causoit la grande sterilité qui étoit alors dans les esprits; & l'autre, que dans les Républiques, l'émulation & l'amour de la liberté entretenoient les Républiquains dans un mouvement continuel, qui élevoit leur courage, qui aiguisoit leur esprit, & qui leur inspiroit cette grandeur & cette noblesse dont les hommes veritablement libres sont seuls capables. DACIER.

Ibid. *Je sai bien &c.*] Monsieur Dacier a eu ici les yeux assez pénétrans pour voir la vérité. Voïez ma traduction, & mes remarques Latines. Pour peu qu'on y défère, on croira aisément qu'il faut traduire; *Alors prenant la parole:* Il est fort aisé, mon Ami, *dis-je*, & c'est le naturel de l'homme, de blâmer toûjours les choses présentes: mais considérez, je vous prie, si on n'aura pas plus de raison d'attribuer ce manquement des grans esprits aux délices d'une trop longue paix; ou plûtôt à cette guerre sans fin, qui ravageant tout, bride & retient nos plus nobles desirs. TOLLIUS.

3. *Mais prenez garde que.*] Il y a beaucoup de choses qui manquent en cet endroit. Après plusieurs autres raisons de la décadence des esprits, qu'aportoit ce Philosophe introduit ici par Longin: Nôtre Auteur vrai-semblablement reprenoit la parole & en établissoit de nouvelles causes, c'est à savoir la guerre qui étoit alors par toute la

Et certainement, poursuivis-je, si les délices d'une trop longue paix sont capables de corrompre [b] les plus belles ames, cette guerre sans fin, qui trouble depuis si long-tems toute la terre, n'est pas un moindre obstacle à nos desirs.

Ajoûtez à cela ces passions qui assiègent continuellement nôtre vie, & qui portent dans nôtre ame la confusion & le désordre. En effet, continuai-je, c'est le desir des Richesses, dont nous sommes tous malades par excès; c'est l'amour des plaisirs, qui, à bien parler, nous jette dans la servitude, & pour mieux dire, nous traîne dans le précipice, où tous nos talens sont comme engloutis. Il n'y a point de passion plus basse que l'Avarice; il n'y a point de vice plus infame que la Volupté. Je ne voi donc pas comment ceux qui font si grand cas des richesses, & qui s'en font comme une espèce de Divinité, pourroient être atteints de cette maladie, sans recevoir en même tems avec elle tous les maux dont elle est naturellement accompagnée? Et certainement la profusion [1] & les autres mauvaises habitudes, suivent de près les richesses excessives: elles marchent, pour ainsi dire, sur leurs pas, & par leur moïen elles s'ouvrent les portes des villes & des maisons, elles y entrent, & elles s'y établissent. Mais à peine y ont-elles séjourné quelque tems, qu'elles y *font leur nid*, suivant la pensée des Sages, & travaillent à se multiplier. Voïez donc ce qu'elles y produisent. Elles y engendrent le Faste & [2] la Molleſſe, qui ne sont point des enfans bâtards, mais leurs vraies & légitimes productions. Que si nous laissons une fois croître en nous ces dignes enfans des Richesses, ils y auront bien-tôt fait éclorre l'Insolence, le Dérèglement, l'Effronterie, & tous ces autres impitoïables Tirans de l'ame.

Si-tôt

CHANGEMENS.

[b] *Les plus belles ames.*] Après ces mots le Traducteur avoit ajoûté ceux-ci: *A plus forte raison*; qu'il retrancha dans l'édition de 1683.

REMARQUES.

Terre, & l'amour du luxe, comme la suite le fait assez connoître. BOILEAU.

1. *Et les autres mauvaises habitudes.*] *Et la Molleſſe.* TOLLIUS.

2. *La Molleſſe.*] *L'Arrogance.* TOLLIUS.

Si-tôt donc qu'un homme ; oubliant le ſoin de la Vertu, n'a plus d'admiration que pour les choſes frivoles & périſſables ; il faut de néceſſité que tout ce que nous avons dit, arrive en lui : il ne ſauroit plus lever les yeux pour regarder au deſſus de ſoi, ni rien dire qui paſſe le commun : il ſe fait en peu de tems une corruption générale dans toute ſon ame. Tout ce qu'il avoit de noble & de grand ſe flétrit & ſe ſèche de ſoi-même, & n'attire plus que le mépris.

Et comme il n'eſt pas poſſible qu'un Juge, qu'on a corrompu, juge ſainement & ſans paſſion de ce qui eſt juſte & honnête ; parce qu'un eſprit qui s'eſt laiſſé gagner aux préſens, ne connoît de juſte & d'honnête que ce qui lui eſt utile : comment voudrions-nous que dans ce tems, où la corruption regne ſur les mœurs & ſur les eſprits de tous les hommes ; [1] où nous ne ſongeons qu'à attraper la ſucceſſion de celui-ci ; qu'à tendre des pièges à cet autre, pour nous faire écrire dans ſon teſtament ; qu'à tirer un infame gain de toutes choſes, vendant pour cela juſqu'à nôtre ame, miſerables eſclaves de nos propres paſſions : comment, dis-je, ſe pourroit-il faire, que dans cette contagion générale, il ſe trouvât un homme ſain de jugement, & libre de paſſion ; qui n'étant point aveuglé ni ſéduit par l'amour du gain, pût diſcerner ce qui eſt véritablement grand & digne de la poſterité ? En un mot, étant tous faits de la manière que j'ai dit, ne vaut-il pas mieux qu'un autre nous commande, que de demeurer en nôtre propre puiſſance : de peur que cette rage inſatiable d'acquerir, comme un Furieux qui a rompu ſes fers, & qui ſe jette ſur ceux qui l'environnent, n'aille porter le feu aux quatre coins de la terre ? Enfin, lui dis-je, c'eſt l'amour du luxe qui eſt cauſe de cette faineantiſe, où tous les Eſprits, excepté un petit nombre, croupiſſent aujourd'hui. En effet, ſi nous étudions quelquefois, on peut dire que c'eſt comme des gens qui relèvent de maladie, pour le plaiſir, & pour avoir lieu de nous vanter ;

REMARQUES.

1. *Où nous ne ſongeons qu'à attraper la ſucceſſion de celui-ci.*] Le Grec dit quelque choſe de plus atroce : *où l'on ne ſonge qu'à hâter la mort de celui-ci*, &c. ἀλλότριαι θηραι θανάτων. Il a égard aux moiens dont on ſe ſervoit alors pour avancer la mort de ceux dont on attendoit la ſucceſſion ; on voit aſſez d'exemples de cette horrible coûtume dans les Satires des Anciens. DACIER.

ter ; & non point par une noble émulation, & pour en tirer quelque profit loüable & ſolide. Mais c'eſt aſſez parlé là-deſſus. Venons maintenant aux paſſions, dont nous avons promis de faire un Traité à part. Car, à mon avis, elles ne ſont pas un des moindres ornemens du diſcours, ſur tout pour ce qui regarde le Sublime.

REFLE-

RÉFLÉXIONS CRITIQUES SUR QUELQUES PASSAGES DU RHÉTEUR LONGIN,

Où, par occaſion, on répond à pluſieurs objections de Monſieur P** contre Homère & contre Pindare ; & tout nouvellement à la Diſſertation de Monſieur le Clerc contre Longin, & à quelques Critiques faites contre Monſieur Racine.

RÉFLÉXIONS CRITIQUES SUR QUELQUES PASSAGES DE LONGIN.

RE'FLE'XION PREMIERE.

Mais c'eſt à la charge, mon cher Terentianus, que nous reverrons enſemble exactement mon Ouvrage, & que vous m'en direz vôtre ſentiment avec cette ſincerité que nous devons naturellement à nos Amis. *Paroles de Longin, Chap. I.*

LONGIN nous donne ici par ſon exemple un des plus importans préceptes de la Rhétorique; qui eſt de conſulter nos Amis ſur nos Ouvrages, & de les accoûtumer de bonne-heure à ne nous point flater. Horace & Quintilien nous donnent le même conſeil en pluſieurs endroits; & Vaugelas, le plus ſage, à mon avis, des Ecrivains de nôtre Langue, confeſſe que c'eſt à cette

REMARQUES.

MR. Perrault, de l'Académie Françoiſe, avoit fort mal-traité tous les meilleurs Ecrivains de l'antiquité, dans ſon *Paralèle des Anciens & des Modernes.* Quoique M. Deſpréaux n'y eût pas été beaucoup ménagé, il ne s'étoit vangé d'abord que par quelques Epigrammes contre l'Auteur de ces Dialogues, & n'avoit aucun deſſein d'y répondre dans les formes. Cependant, bien des gens le ſollicitoient de prendre en main la défenſe des Anciens, dont il étoit grand admirateur, & aux ouvrages deſquels il reconnoiſſoit avoir de très-grandes obligations. M. Racine étoit un de ceux qui l'animoient le plus. Il étoit un peu piqué contre M. Perrault, & ce n'étoit pas ſans raiſon, puiſque ce dernier avoit affecté de ne le point nommer dans ſes Dialogues, en parlant de la Tragédie, quelque avantage qu'il eût pû tirer contre les Anciens, de l'exemple de cet illuſtre Moderne. Mais

cette salutaire pratique qu'il doit ce qu'il y a de meilleur dans ses Ecrits. Nous avons beau être éclairez par nous-mêmes : les yeux d'autrui voient toûjours plus loin que nous dans nos défauts ; & un Esprit mediocre fera quelquefois apercevoir le plus habile homme d'une mépriſe qu'il ne voïoit pas. On dit que Malherbe consultoit sur ses Vers jusqu'à l'oreille de sa Servante ; & je me souviens que Moliere m'a montré aussi plusieurs fois [1] une vieille Servante qu'il avoit chez lui, à qui il lisoit, disoit-il, quelquefois ses Comédies ; & il m'assûroit que lorsque des endroits de plaisanterie ne l'avoient point frappée, il les corrigeoit : parcequ'il avoit plusieurs fois éprouvé sur son Théatre, que ces endroits n'y réussissoient point. Ces exemples sont un peu singuliers ; & je ne voudrois pas conseiller à tout le monde de les imiter. Ce qui est de certain, c'est que nous ne saurions trop consulter nos Amis.

Il paroît néanmoins que Monsieur P. n'est pas de ce sentiment. S'il croïoit ses Amis, on ne les verroit pas tous les „ jours dans le monde nous dire, comme ils font. [Monsieur P. „ est de mes amis, & c'est un fort honnête Homme : je ne sai „ pas comment il s'est allé mettre en tête de heurter si lourde- „ ment la Raison, en attaquant dans ses Parallèles tout ce qu'il „ y a de Livres anciens estimez & estimables. Veut-il persuader „ à tous les hommes, que depuis deux mille ans ils n'ont pas „ eu le sens commun ? Cela fait pitié. Aussi se garde-t-il bien „ de nous montrer ses Ouvrages. Je souhaiterois qu'il se trouvât „ quelque honnête homme, qui lui voulût sur cela charitablement „ ouvrir les yeux.].

Je

REMARQUES.

Mais ce qui acheva de déterminer M. Despréaux à prendre la plume, fut un mot de M. le Prince de Conti, sur le silence de nôtre Auteur. Ce grand Prince voïant qu'il ne répondoit point au livre des Parallèles, dit un jour qu'il vouloit aller à l'Académie Françoise écrire sur la place de M. Despréaux : TU DORS, BRUTUS !

M. Despréaux aiant donc résolu d'écrire contre M. Perrault, prit le parti d'emploïer quelques passages de Longin pour servir de Texte à ses Réflexions critiques : voulant faire paroître qu'il ne répondoit à son Adversaire que par occasion. Il les composa en 1693. étant âgé de 57. ans, & les publia l'année suivante. Charles Perrault mourut au mois de Mai, 1703. âgé de 77. ans.

Il faut joindre aux Réflexions critiques de nôtre Auteur, une Dissertation en forme de Lettre, que M. Huet, ancien Evêque d'Avranches, écrivit à M. Perrault, au mois d'Octobre, 1692. & dans laquelle ce savant & illustre Prélat réfute, d'une manière également vive & judicieuse, le Livre des Parallèles. Cette Lettre a été insérée dans un Recueil de dissertations, imprimé à Paris, en 1712.

1. *Une vieille Servante.*] Nommée *La Forest.* Un jour Moliere, pour éprouver le goût de cette Servante, lui lut quelques Scènes d'une Comédie qu'il disoit être de lui, mais qui étoit de Brécourt, Comédien. La Servante ne prit point le change; & après en avoir ouï quelques mots, elle soutint que son Maître n'avoit pas fait cette Pièce.

1. *Son*

Je veux bien être cet homme charitable. Monsieur P. m'a prié de si bonne grace lui-même de lui montrer ses erreurs, qu'en vérité je ferois conscience de ne lui pas donner sur cela quelque satisfaction. J'espère donc de lui en faire voir plus d'une dans le cours de ces Remarques. C'est la moindre chose que je lui dois, pour reconnoître les grans services que feu Monsieur [1] son frere le Médecin m'a, dit-il, rendus, en me guérissant de deux grandes maladies. [a] Il est certain pourtant que Monsieur son frere ne fut jamais mon Médecin. [b] Il est vrai que, lors que j'étois encore tout jeune, étant tombé malade d'une fièvre assez peu dangereuse, [2] une de mes Parentes chez qui je logeois, & dont il étoit Médecin, me l'amena, & qu'il fut appelé deux ou trois fois en consultation par le Médecin qui avoit soin de moi. Depuis, c'est-à-dire, trois ans après, cette même Parente me l'amena une seconde fois, & me força de le consulter sur une difficulté de respirer, que j'avois alors, & que j'ai encore. Il me tâta le pouls, & me trouva la fièvre, que sûrement je n'avois point. Cependant il me conseilla de me faire saigner du pié, remède assez bizarre pour l'asthme dont j'étois menacé. Je fus toutefois assez fou pour faire son ordonnance dès le soir même. Ce qui arriva de cela, c'est que ma difficulté de respirer [c] ne diminua point; & que le lendemain aiant marché mal-à-propos, le pié m'enfla de telle sorte, que j'en fus trois semaines dans le lit. C'est-là toute la cure qu'il m'a jamais faite, que je prie Dieu de lui pardonner en l'autre Monde.

Je n'entendis plus parler de lui depuis cette belle consultation, sinon lors que mes Satires parurent, qu'il me revint de tous côtez, que

CHANGEMENS.

a. *Il est certain pourtant.*] Première édition de 1694 : *La verité est pourtant.*

b. *Il est vrai que, lorsque* &c.] Même édition : *Il est vrai, qu'étant encore tout jeune, une de mes Parentes chez qui je logeois, & dont il étoit Médecin, me l'amena malgré moi, & me força de le consulter sur une difficulté* &c.

c. *Ne diminua point.*] Même édition : *Augmenta considérablement.*

REMARQUES.

1. *Son frere le Médecin.*] Claude Perrault, de l'Academie des Siences.

2. *Une de mes Parentes.*] La belle-Sœur de nôtre Auteur, veuve de Jérome Boileau, son frere aîné.

que, [d] sans que j'en aie jamais pû savoir la raison, il se déchaînoit à outrance contre moi ; ne m'accusant pas simplement d'avoir écrit contre des Auteurs, mais d'avoir glissé dans mes Ouvrages des choses dangereuses, & qui regardoient l'Etat. Je n'appréhendois guères ces calomnies, mes Satires n'attaquant que les méchans Livres, & étant toutes pleines des loüanges du Roi, & ces loüanges même en faisant le plus bel ornement. Je fis néanmoins avertir Monsieur le Médecin, qu'il prît garde à parler avec un peu plus de retenuë : mais cela ne servit qu'à l'aigrir encore davantage. Je m'en plaignis même alors à Monsieur son frere l'Académicien, qui ne me jugea pas digne de réponse. J'avouë que c'est ce qui me fit faire dans mon Art Poëtique la métamorphose du Médecin de Florence en Architecte ; vengeance assez médiocre de toutes les infamies que ce Medecin avoit dites de moi. Je ne nierai pas cependant qu'il ne fût Homme de tres-grand merite, [e] fort savant, sur tout dans les matières de Physique. Messieurs de l'Académie des Siences néanmoins ne conviennent pas tous de l'excellence de sa traduction de Vitruve, ni de toutes les choses avantageuses que Monsieur son frere rapporte de lui. Je puis même nommer [1] un des plus célèbres de l'Académie d'Architecture, qui s'offre de lui faire voir, [f] quand il voudra, papier sur table, que c'est le dessein du fameux [2] Monsieur le Vau ; qu'on a suivi dans la façade du Louvre ; & qu'il n'est point vrai que ni ce grand Ouvrage d'Architecture, ni l'Observatoire, ni l'Arc de Triomphe, soient des Ouvrages d'un Médecin de la Faculté. C'est une querelle que je leur laisse démêler en-

CHANGEMENS.

d *Sans que j'en aie jamais pû savoir la raison.*] Ces mots furent ajoûtez dans la seconde édition en 1701.

e *Et fort savant, sur tout dans les matières de Physique.*] Addition faite en 1701.

f *Quand il voudra.*] Après ces mots, il y avoit, *démonstrativement, &* ; dans l'édition de 1694.

REMARQUES.

1. *Un des plus célèbres* &c.] Mr. d'Orbay, Parisien, qui mourut en 1689. Il étoit élève de M. Le Vau, dont il est parlé dans la Remarque suivante.

2. *Monsieur le Vau.*] Louis Le Vau, Parisien, Premier Architecte du Roi. Il a eu la direction des Bâtimens roïaux depuis l'année 1653. jusqu'en 1670. qu'il mourut âgé de 58. ans, pendant qu'on travailloit à la façade du Louvre.

1. *D'un*

entr'eux, g & où je déclare que je ne prens aucun interêt ; mes vœux même, si j'en fais quelques-uns, étant pour le Médecin. Ce qu'il y a de vrai, c'est que ce Médecin étoit de même goût que Monsieur son Frere sur les Anciens, & qu'il avoit pris en haine, aussi-bien que lui, tout ce qu'il y a de grans Personnages dans l'Antiquité. On assûre que ce fut lui qui composa cette belle defense de l'Opera d'Alceste, où voulant tourner Euripide en ridicule, il fit ces étranges bévûës, que Monsieur Racine a si bien relevées dans la Préface de son Iphigenie. C'est donc de lui, & [1] d'un autre Frere encore qu'ils avoient, grand ennemi comme eux de Platon, d'Euripide, & de tous les autres bons Auteurs, que j'ai voulu parler, quand j'ai dit, qu'il y avoit de la bizarrerie d'esprit dans leur famille, que je reconnois d'ailleurs pour une famille pleine d'honnêtes gens, & où il y en a même plusieurs, je croi, qui souffrent Homère & Virgile.

On me pardonnera, si je prens encore ici l'occasion de désabuser le Public d'une autre fausseté, que Mr. P** a avancée dans la Lettre bourgeoise qu'il m'a écrite, & qu'il a fait imprimer ; où il prétend qu'il a autrefois beaucoup servi à [2] un de mes Freres auprès de Monsieur Colbert, pour lui faire avoir l'agrément de la Charge de Controlleur de l'Argenterie. Il allègue pour preuve, que mon Frere, depuis qu'il eut cette Charge, venoit tous les ans lui rendre une visite, qu'il appeloit de devoir, & non pas d'amitié. C'est une vanité, dont il est aisé de faire voir le mensonge ; puisque mon Frere mourut dans l'année qu'il obtint cette Charge, qu'il n'a possedée, comme tout le monde sait, que quatre mois ; & que même, en consideration de ce qu'il n'en avoit point joui, [3] mon autre Frere, pour qui nous obtinmes l'agrément de la même

CHANGEMENS.

g *Et où je déclare que je ne prens* &c.] Ces mots, & ceux qui suivent, jusqu'à la fin de la phrase, furent ajoûtez dans l'édition de 1701.

REMARQUES.

1. *D'un autre frere qu'ils avoient.*] Pierre Perrault Receveur Général des Finances, en la Généralité de Paris ; qui a traduit en François le Poëme de la *Secchia rapita*. Il a aussi composé un Traité de l'origine des Fontaines ; &c. C'est lui, dit-on, qui avoit composé la défense de l'Opera d'Alceste, dont nôtre Auteur vient de parler, & qu'il attribuë à M. Perrault le Médecin.

2. *Un de mes freres.*] Gilles Boileau, de l'Académie Françoise. Il mourut en 1669.

3. *Mon autre frere.*] Pierre Boileau de Puimorin, mort en 1683. âgé de 58. ans.

me Charge ; ne païa point le marc d'or, qui montoit à une somme assez considerable. Je suis honteux de conter de si petites choses au Public : mais mes Amis m'ont fait entendre que ces reproches de Monsieur P** regardant l'honneur, j'étois obligé d'en faire voir la fausseté.

REFLEXION II.

Paroles de Longin, Chapitre II. *Notre esprit, même dans le Sublime, a besoin d'une méthode, pour lui enseigner à ne dire que ce qu'il faut, & à le dire en son lieu.*

CEla est si vrai, que le Sublime hors de son lieu, non seulement n'est pas une belle chose, mais devient quelquefois une grande puérilité. C'est ce qui est arrivé à Scuderi dès le commencement de son Poëme d'Alaric, lors qu'il dit :

Je chante le Vainqueur des Vainqueurs de la Terre.

Ce Vers est assez noble, & est peut-être le mieux tourné de tout son Ouvrage : mais il est ridicule de crier si haut, & de promettre de si grandes choses dès le premier Vers. Virgile auroit bien pû dire, en commençant son Enéïde : *Je chante ce fameux Heros, fondateur d'un Empire qui s'est rendu maître de toute la Terre.* On peut croire qu'un aussi grand Maître que lui auroit aisément trouvé des expressions, pour mettre cette pensée en son jour. Mais cela auroit senti son Déclamateur. Il s'est contenté de dire : *Je chante cet Homme rempli de piété, qui, après bien des travaux, aborda en Italie.* Un exorde doit être simple & sans affectation. Cela est aussi vrai dans la Poësie que dans les Discours oratoires : parce que c'est une règle fondée sur la Nature, qui est la même partout ; & la comparaison du frontispice d'un Palais, [1] que Monsieur P** allègue pour deffendre ce Vers de l'Alaric, n'est point juste. Le frontispice d'un Palais doit être orné, je l'avouë ; mais l'exorde n'est point le frontispice d'un Poëme. C'est plûtôt une avenuë, une avant-court qui y conduit, & d'où on le découvre. Le frontispice fait une partie essentielle du Palais, & on ne le sauroit ôter qu'on n'en détruise toute la symmetrie. Mais un Poëme

REMARQUES.

[1] *Que Mr. P.... allègue.*] Tome 3. de ses Parallèles, pag. 267. & suivantes.

ne subsistera fort bien sans exorde ; & même nos Romans, qui sont des espèces de Poëmes, n'ont point d'exorde.

Il est donc certain qu'un exorde ne doit point trop promettre ; & c'est sur quoi j'ai attaqué le Vers d'Alaric, à l'exemple d'Horace, qui a aussi attaqué dans le même sens le début du Poëme d'un Scuderi de son tems, qui commençoit par,

Fortunam Priami cantabo, & nobile bellum :

Je chanterai les diverses fortunes de Priam, & toute la noble guerre de Troie. Car le Poëte, par ce début, promettoit plus que l'Iliade & l'Odyssée ensemble. Il est vrai que par occasion Horace se moque aussi fort plaisamment de l'épouvantable ouverture de bouche, qui se fait en prononçant ce futur *cantabo* : mais au fond c'est de trop promettre qu'il accuse ce Vers. On voit donc où se réduit la critique de Monsieur P** , qui suppose que j'ai accusé le Vers d'Alaric d'être mal tourné, & qui n'a entendu ni Horace, ni moi. Au reste, avant que de finir cette Remarque, il trouvera bon que je lui apprenne qu'il n'est pas vrai que l'*a* de *cano* dans *Arma virumque cano*, se doive prononcer comme l'*a* de *cantabo* ; & que c'est une erreur qu'il a succée dans le Collège, où l'on a cette mauvaise méthode de prononcer les brèves dans les Dissillabes Latins, comme si c'étoient des longues. Mais c'est un abus qui n'empêche pas le bon mot d'Horace. Car il a écrit pour des Latins, qui savoient prononcer leur Langue, & non pas pour des François.

REFLEXION III.

Il étoit enclin naturellement à reprendre les vices des autres, quoi qu'aveugle pour ses propres défauts. Par-les de Longin Chapitre III.

IL n'y a rien de plus insupportable qu'un Auteur médiocre, qui ne voïant point ses propres défauts, veut trouver des défauts dans tous les plus habiles Ecrivains. Mais c'est encore bien pis, lors qu'accusant ces Ecrivains de fautes qu'ils n'ont point faites, il fait lui-même des fautes, & tombe dans des ignorances grossières. C'est ce qui étoit arrivé quelquefois à Timée, & ce qui ar-

arrive toûjours à Monſieur P**. [1] Il commence la cenſure qu'il fait d'Homère par la choſe du monde la plus fauſſe, qui eſt, que beaucoup d'excellens Critiques ſoûtiennent, qu'il n'y a jamais eu au monde un homme nommé Homère, qui ait compoſé l'Iliade & l'Odyſſée; & que ces deux Poëmes ne ſont qu'une collection de pluſieurs petits Poëmes de differens Auteurs, qu'on a joints enſemble. Il n'eſt point vrai que jamais perſonne ait avancé, au moins ſur le papier, une pareille extravagance: & Elien, que Monſieur P** cite pour ſon garant, dit poſitivement le contraire, comme nous ferons voir dans la ſuite de cette Remarque.

Tous ces excellens Critiques donc ſe réduiſent à feu Monſieur [2] l'Abbé d'Aubignac, qui avoit, à ce que prétend Monſieur P**, préparé des Mémoires pour prouver ce beau paradoxe. J'ai connu Monſieur l'Abbé d'Aubignac. Il étoit homme de beaucoup de mérite, & fort habile en matière de Poëtique, bien qu'il fût médiocrement le Grec. Je ſuis ſûr qu'il n'a jamais conçû un ſi étrange deſſein, à moins qu'il ne l'ait conçû les dernières années de ſa vie, où l'on ſait qu'il étoit tombé en une eſpèce d'enfance. Il ſavoit trop qu'il n'y eut jamais deux Poëmes ſi bien ſuivis & ſi bien liez, que l'Iliade & l'Odyſſée, ni où le même génie éclate davantage par tout, comme tous ceux qui les ont lûs en conviennent. Monſieur P** prétend néanmoins qu'il y a de fortes conjectures pour appuïer le prétendu paradoxe de cet Abbé; & ces fortes conjectures ſe réduiſent à deux; dont l'une eſt, qu'on ne ſait point la Ville qui a donné naiſſance à Homère. L'autre eſt, que ſes Ouvrages s'appèlent Rapſodies, mot qui veut dire un amas de chanſons couſuës enſemble: d'où il conclut, que les Ouvrages d'Homère ſont des pièces ramaſſées de différens Auteurs; jamais aucun Poëte n'aiant intitulé, dit-il, ſes Ouvrages, Rapſodies. Voilà d'étranges preuves. Car pour le premier point, combien n'avons-nous pas d'Ecrits fort célèbres, qu'on ne ſoupçonne point d'être faits par pluſieurs Ecrivains différens; bien qu'on ne ſache point les Villes où ſont nez [a] les Auteurs,

CHANGEMENS.

a *Les Auteurs*] *Leurs Auteurs*, dans la première édition faite en 1694.

REMARQUES.

1. *Il commence la cenſure.... d'Homère.*] Parallèles de Mr. Perrault, Tome III. pag. 33.

2. *L'Abbé d'Aubignac.*] Auteur *de la Pratique du Théatre.*

Les

Auteurs, ni même le tems où ils vivoient ? témoin Quinte-Curce, Pétrone, &c. A l'égard du mot de Rapſodies, on étonneroit peut-être bien Monſieur P** ſi on lui faiſoit voir que ce mot ne vient point de ῥάπτειν, qui ſignifie joindre, coudre enſemble : mais de ῥάβδος, qui veut dire une branche ; & que les Livres de l'Iliade & de l'Odyſſée ont été ainſi appelez, parce qu'il y avoit autrefois des gens qui les chantoient, une branche de Laurier à la main, & qu'on appeloit à cauſe de cela les *Chantres de la branche.* *

* Ῥαβδῳδοὶ.

La plus commune opinion pourtant eſt que ce mot vient de ῥάπτειν ᾠδάς, & que Rapſodie veut dire un amas de Vers d'Homère qu'on chantoit, y aiant des gens qui gagnoient leur vie à les chanter, & non pas à les compoſer, comme nôtre Cenſeur ſe le veut bizarrement perſuader. Il n'y a qu'à lire ſur cela Euſtathius. Il n'eſt donc pas ſurprenant, qu'aucun autre Poëte qu'Homère n'ait intitulé ſes Vers Rapſodies, parce qu'il n'y a jamais eu [b] proprement, que les Vers d'Homère qu'on ait chantez de la ſorte. Il paroît néanmoins que ceux qui dans la ſuite ont fait de ces Parodies, qu'on appeloit Centons d'Homère, ont auſſi nommé ces Centons *Rapſodies :* & c'eſt peut-être ce qui a rendu le mot de Rapſodie odieux en François, où il veut dire un amas de méchantes pièces recouſuës. Je viens maintenant au paſſage d'Elien, que cite Monſieur P** : & afin qu'en faiſant voir ſa mépriſe & ſa mauvaiſe foi ſur ce paſſage, il ne m'accuſe pas, à ſon ordinaire, de lui impoſer, je vais rapporter ſes propres mots. [1] Les voici : *Elien, dont le témoignage n'eſt pas frivole, dit formellement, que l'opinion des anciens Critiques étoit, qu'Homère n'avoit jamais compoſé l'Iliade & l'Odyſſée que par morceaux, ſans unité de deſſein ; & qu'il n'avoit point donné d'autres noms à ces diverſes parties, qu'il avoit compoſées ſans ordre & ſans arrangement, dans la chaleur de ſon imagination, que les noms des matières*

ὀμπλίεσ-θαι.

CHANGEMENS.

b. *Proprement.*] Mot ajoûté dans l'édition de 1701.

REMARQUES.

1. *Les voici. Elien*, &c.] Parallèles de M. Perrault, Tome III. pag. 36. M. Perrault a copié ce paſſage dans le Tome V. pag. 76. des Jugemens des Savans, par Mr. Baillet ; & celui-ci avoit copié le P. Rapin, dans ſa *Comparaiſon d'Homère & de Virgile, ch.* 14.

res dont il traitoit : qu'il avoit intitulé, la Colère d'Achille, *le Chant qui a depuis été le premier Livre de l'Iliade* : le Dénombrement des Vaiſſeaux, *celui qui eſt devenu le ſecond Livre :* Le Combat de Pâris & de Ménélas, *celui dont on a fait le troiſième ; & ainſi des autres. Il ajoûte que Lycurgue de Lacédémone fut le premier qui apporta d'Ionie dans la Grèce ces diverſes parties ſéparées les unes des autres ; & que ce fut Piſiſtrate qui les arrangea comme je viens de dire, & qui fit les deux Poëmes de l'Iliade & de l'Odyſſée, en la manière que nous les voïons aujourd'hui, de vingt-quatre Livres chacune, en l'honneur des vingt-quatre lettres de l'Alphabet.*

A en juger par la hauteur dont Monſieur P** étale ici toute cette belle érudition, pourroit-on ſoupçonner qu'il n'y a rien de tout cela dans Elien ? Cependant il eſt très veritable qu'il n'y en a pas un mot : Elien ne diſant autre choſe, ſinon que les Oeuvres d'Homère, qu'on avoit complètes en Ionie, aiant couru d'abord par pièces détachées dans la Grèce, où on les chantoit ſous differens titres, elles furent enfin apportées toutes entieres d'Ionie par Lycurgue, & données au Public par Piſiſtrate qui les revit. Mais pour faire voir que je dis vrai, il faut rapporter ici les propres termes d'Elien [1] : *Les Poëſies d'Homère*, dit cet Auteur, *courant d'abord en Grèce par pièces détachées, étoient chantées chez les anciens Grecs ſous de certains titres qu'ils leur donnoient. L'une s'appeloit*, Le Combat proche des Vaiſſeaux : *l'autre*, Dolon ſurpris : *l'autre*, La Valeur d'Agamemnon : *l'autre*, le Dénombrement des Vaiſſeaux : *l'autre*, la Patroclée : *l'autre*, le Corps d'Hector racheté : *l'autre*, les Combats faits en l'honneur de Patrocle : *l'autre*, les Sermens violez. *C'eſt ainſi à peu près que ſe diſtribuoit l'Iliade. Il en étoit de même des parties de l'Odyſſée : l'une s'appeloit*, le Voïage à Pyle : *l'autre*, le Paſſage à Lacédémone, l'Antre de Calypſo, le Vaiſſeau, la Fable d'Alcinoüs, le Cyclope, la Deſcente aux Enfers, les Bains de Circé, le Meurtre des Amans de Pénélope, la Viſite rendue à Laërte dans ſon champ, *&c. Lycurgue Lacédémonien fut le premier, qui venant d'Ionie apporta aſſez tard en Grèce toutes les Oeuvres complètes d'Homère ; & Piſiſtrate les*

REMARQUES.

1. *Les propres termes d'Elien.*] Livre XIII. des diverſes Hiſtoires, ch. 14.

1. *Deux*

les aiant ramaſſées enſemble dans un volume, fut celui qui donna au Public l'Iliade & l'Odyſſée en l'état que nous les avons. Y a-t-il là un ſeul mot dans le ſens que lui donne Monſieur P** ? Où Elien dit-il formellement, que l'opinion des anciens Critiques étoit qu'Homère n'avoit compoſé l'Iliade & l'Odyſſée que par morceaux; & qu'il n'avoit point donné d'autres noms à ces diverſes parties, qu'il avoit compoſées ſans ordre & ſans arrangement, dans la chaleur de ſon imagination, que les noms des matières dont il traitoit ? Eſt-il ſeulement parlé là de ce qu'a fait ou penſé Homère en compoſant ſes Ouvrages ? Et tout ce qu'Elien avance ne regarde-t-il pas ſimplement ceux qui chantoient en Grèce les Poëſies de ce divin Poëte, & qui en ſavoient par cœur beaucoup de pièces détachées, auſquelles ils donnoient les noms qu'il leur plaiſoit; ces pièces y étant toutes, long-tems même avant l'arrivée de Lycurgue ? Où eſt-il parlé que Piſiſtrate fit l'Iliade & l'Odyſſée ? Il eſt vrai que le Traducteur Latin a mis *confecit*. Mais outre que *confecit* en cet endroit ne veut point dire *fit*, mais *ramaſſa*; cela eſt fort mal traduit; & il y a dans le Grec ἐπέδειξε, qui ſignifie, *les montra*, *les fit voir au Public*. Enfin, bien loin de faire tort à la gloire d'Homère, y a-t-il rien de plus honorable pour lui que ce paſſage d'Elien, où l'on voit que les Ouvrages de ce grand Poëte avoient d'abord couru en Grèce dans la bouche de tous les Hommes, qui en faiſoient leurs délices, & ſe les apprenoient les uns aux autres; & qu'enſuite ils furent donnez complets au Public par un des plus galans hommes de ſon ſiècle, je veux dire par Piſiſtrate, celui qui ſe rendit maître [c] d'Athènes ? Euſtathius cite encore, outre Piſiſtrate, [d] deux des plus [1] fameux Grammairiens d'alors, qui contribuèrent, dit-il, à ce travail; de ſorte qu'il n'y a peut-être point d'Ouvrages de l'Antiquité qu'on ſoit ſi ſûr d'avoir complets & en bon ordre, que l'Ilia-

CHANGEMENS.

c *D'Athènes.*] *De la ville d'Athènes*, dans l'édition de 1694.

d *Deux des plus fameux.*] Editions de 1694. & de 1701 : *Trois des plus* &c.

REMARQUES.

1. *Deux des plus fameux Grammairiens.*] Ariſtarque & Zénodote. *Euſtath. Prif. pag. 5.*

l'Iliade & l'Odyſſée. Ainſi voilà plus de vingt bévuës que Mr. P** a faites ſur le ſeul paſſage d'Elien. Cependant c'eſt ſur ce paſſage qu'il fonde toutes les abſurditez qu'il dit d'Homère ; prenant de là occaſion de traiter de haut en bas l'un des meilleurs Livres de Poëtique, qui du conſentement de tous les habiles gens, ait été fait en nôtre Langue ; c'eſt à ſavoir, le Traité du Poëme Epique du Pere le Boſſu ; & où ce ſavant Religieux fait ſi bien voir l'unité, la beauté, & l'admirable conſtruction des Poëmes de l'Iliade, de l'Odyſſée, & de l'Enéïde. Monſieur P** ſans ſe donner la peine de réfuter toutes les choſes ſolides que ce Pere a écrites ſur ce ſujet, ſe contente de le traiter d'homme à chimères & à viſions creuſes. On me permettra d'interrompre ici ma Remarque, pour lui demander de quel droit il parle avec ce mépris d'un Auteur approuvé de tout le monde ; lui qui trouve ſi mauvais que je me ſois moqué de Chapelain & de Cotin, c'eſt-à-dire, de deux Auteurs univerſellement décriez ? Ne ſe ſouvient-il point que le Pere le Boſſu eſt un Auteur moderne, & un Auteur moderne excellent ? Aſſurément il s'en ſouvient, & c'eſt vrai-ſemblablement ce qui le lui rend inſupportable. Car ce n'eſt pas ſimplement aux Anciens qu'en veut Monſieur P** ; c'eſt à tout ce qu'il y a jamais eu d'Ecrivains d'un merite élevé dans tous les ſiècles, & même dans le nôtre ; n'aiant d'autre but que de placer, s'il lui étoit poſſible, ſur le Thrône des belles Lettres, ſes chers amis les Auteurs médiocres, afin d'y trouver ſa place avec eux. C'eſt dans cette vuë, [1] qu'en ſon dernier Dialogue, il a fait cette belle apologie de Chapelain, Poëte à la verité un peu dur dans ſes expreſſions, & dont il ne fait point, dit-il, ſon Heros ; mais qu'il trouve pourtant beaucoup plus ſenſé qu'Homère & que Virgile, & qu'il met du moins en même rang que le Taſſe ; affectant de parler de la *Jéruſalem délivrée* & de *la Pucelle*, comme de deux Ouvrages modernes, qui ont la même cauſe à ſoûtenir contre les Poëmes anciens.

Que s'il loüe en quelques endroits Malherbe, Racan, Moliere, & Corneille, & s'il les met au deſſus de tous les Anciens ; qui ne voit que ce n'eſt qu'afin de les mieux avilir dans la ſuite, & pour rendre plus complet le triomphe de Monſieur Quinaut, qu'il met beau-

REMARQUES.

1. *Qu'en ſon dernier Dialogue.*] Parallèles de Mr. Perrault, Tome III. publié en 1692. | Quatre années après il en parut un quatrième volume.

1. *Pour*

beaucoup au deſſus d'eux ; & *qui eſt*, dit-il en propres termes, *le plus grand Poëte que la France ait jamais eû pour le Lyrique, & pour le Dramatique ?* Je ne veux point ici offenſer la mémoire de Monſieur Quinaut, qui, malgré tous nos demêlez Poëtiques, eſt mort mon Ami. Il avoit, je l'avouë, beaucoup d'eſprit, & un talent tout particulier pour faire des Vers bons à mettre en chant. Mais ces Vers n'étoient pas d'une grande force, ni d'une grande élevation ; & c'étoit leur foibleſſe même qui les rendoit d'autant plus propres [1] pour le Muſicien, auquel ils doivent leur principale gloire ; puiſqu'il n'y a en effet de tous ſes Ouvrages que les Opera qui ſoient recherchez. Encore eſt-il bon que les Notes de Muſique les acccompagnent. Car pour [2] les autres Pièces de Théatre qu'il a faites en fort grand nombre, il y a long-tems qu'on ne les jouë plus, & on ne ſe ſouvient pas même qu'elles aïent été faites.

Du reſte, il eſt certain que Monſieur Quinaut étoit un très-honnête homme, & ſi modeſte, que je ſuis perſuadé que s'il étoit encore en vie, il ne ſeroit guères moins choqué des loüanges outrées que lui donne ici Monſieur P**, que des traits qui ſont contre lui dans mes Satires. Mais pour revenir à Homère, on trouvera bon, puiſque je ſuis en train, qu'avant que de finir cette Remarque, je faſſe encore voir ici cinq énormes bévûës, que nôtre Cenſeur a faites en ſept ou huit pages, voulant reprendre ce grand Poëte.

La première eſt à la page 72. où il le raille d'avoir, par une ridicule obſervation anatomique, écrit, dit-il, dans le quatrième Livre de l'Iliade, * que Ménélas avoit les talons à l'extrémité des jambes. C'eſt ainſi qu'avec ſon agrément ordinaire, il traduit un endroit très-ſenſé & très-naturel d'Homère, où le Poëte, à propos du ſang qui ſortoit de la bleſſure de Ménélas, aiant apporté la comparaiſon de l'yvoire, qu'une femme de Carie a teint en couleur de pourpre, *De même*, dit-il, *Ménélas, ta cuiſſe & ta jambe, juſqu'à l'extremité du talon, furent alors teintes de ton ſang.*

* *Vers* 146

Τοῖοί τοι, Μενέλαε, μιαίνθω αἵματι μηροὶ
Εὐφυέες, κνῆμαί τ', ἠδὲ σφυρὰ, καλ' ὑπένερθε.

Talia

REMARQUES.

1. *Pour le Muſicien.*] M. de Lulli.
2. *Les autres Pièces de Théatre.*] Elles ſont imprimées en deux Volumes ; & M. Quinaut les avoit faites avant ſes Opera.

Talia tibi, Menelae, fœdata sunt cruore femora
Solida, tibiæ, talique pulchri infrà.

Est-ce là dire anatomiquement, que Ménélas avoit les talons à l'extremité des jambes ? Et le Censeur est-il excusable de n'avoir pas au moins vû, dans la version Latine, que l'adverbe *infrà* ne se construisoit pas avec *talus*, mais avec *fœdata sunt* ? Si Monsieur P** veut voir de ces ridicules observations anatomiques, il ne faut pas qu'il aille feüilleter l'Iliade : il faut qu'il relise la Pucelle. C'est là qu'il en pourra trouver un bon nombre, & entr'autres celle-ci, où son cher Monsieur Chapelain met au rang des agrémens de la belle Agnès, qu'elle avoit les doigts inégaux : ce qu'il exprime en ces jolis termes :

On voit hors des deux bouts de ses deux courtes manches
Sortir à découvert deux mains longues & blanches,
Dont les doigts inégaux, mais tout ronds & menus,
Imitent l'embonpoint des bras ronds & charnus.

La seconde bévuë est à la page suivante, où nôtre Censeur accuse Homère de n'avoir point sû les Arts. Et cela, pour avoir dit dans le troisième de l'Odyssée *, que le Fondeur, que Nestor fit venir pour dorer les cornes du Taureau qu'il vouloit sacrifier, vint avec son enclume, son marteau & ses tenailles. A-t-on besoin, dit Monsieur P** d'enclume ni de marteau pour dorer ? Il est bon premièrement de lui apprendre, qu'il n'est point parlé là d'un Fondeur, mais d'un Forgeron * ; & que ce Forgeron, qui étoit en même tems & le Fondeur & le Batteur d'or de [e] la ville de Pyle, ne venoit pas seulement pour dorer les cornes du Taureau, mais pour battre l'or dont il les devoit dorer ; & que c'est pour cela qu'il avoit apporté ses instrumens, comme le Poëte le dit en propres termes, οἷσίν τε χρυσὸν εἰργάζετο, *instrumenta quibus aurum* [f] *elaborabat*. Il paroît même que ce fut Nestor qui lui fournit l'or qu'il battit. Il est vrai qu'il n'avoit pas besoin pour cela d'une fort grosse enclume : aussi celle qu'il apporta étoit-elle si petite,

* *V.* 425. *& suiv.*

* χαλκεὺς.

CHANGEMENS.

e *La ville de Pyle.*] *La petite ville de* &c. dans les éditions de 1694. & 1701.

f *Elaborabat.*] *Fabricabat*, dans les mêmes éditions.

petite, qu'Homère assure qu'il la [g] tenoit entre ses mains. Ainsi on voit qu'Homère a parfaitement entendu l'Art dont il parloit. Mais comment justifierons-nous Monsieur P**, cet homme d'un si grand goût, & si habile en toute sorte d'Arts, ainsi qu'il s'en vante lui-même dans la Lettre qu'il m'a écrite? comment, dis-je, l'excuserons-nous d'être encore à apprendre que les feüilles d'or, dont on se sert pour dorer, ne sont que de l'or extrêmement battu?

La troisième bévûë est encore plus ridicule. [1] Elle est à la même page, où il traite nôtre Poëte de grossier, d'avoir fait dire à Ulysse par la Princesse Nausicaa, dans l'Odyssée *, *qu'elle n'approuvoit point qu'une fille couchât avec un homme avant que de l'avoir épousé.* Si le mot Grec, qu'il explique de la sorte, vouloit dire en cet endroit, *coucher*, la chose seroit encore bien plus ridicule que ne dit nôtre Critique, puisque ce mot est joint, en cet endroit, à un pluriel; & qu'ainsi la Princesse Nausicaa diroit, *qu'elle n'approuve point qu'une fille couche avec plusieurs hommes avant que d'être mariée.* Cependant c'est une chose très-honnête & pleine de pudeur qu'elle dit ici à Ulysse. Car dans le dessein qu'elle a de l'introduire à la Cour du Roi son pere, elle lui fait entendre qu'elle va devant préparer toutes choses; mais qu'il ne faut pas qu'on la voie entrer avec lui dans la Ville, à cause des [h] Phéaques, peuple fort médisant, qui ne manqueroient pas d'en faire de mauvais discours: ajoûtant qu'elle n'approuveroit pas elle-même la conduite d'une fille, qui, sans le congé de son pere & de sa mere, fréquenteroit des hommes avant que d'être mariée. C'est ainsi que tous les Interprètes ont expliqué en cet endroit les mots, ἀνδράσι μίσγεσθαι, *miscerí hominibus*; y en aiant même qui ont mis à la marge du texte Grec, pour prévenir les P**, *Gardez-vous bien de croire que* μίσγεσθαι *en cet endroit, veüille dire coucher.* En effet, ce mot est presque emploïé par tout dans l'Iliade, & dans l'Odyssée, pour dire fréquenter; & il ne veut dire cou-

* Liv. 7. vers 288.

CHANGEMENS.

g *Tenoit entre ses mains.*] Edition de 1694. *Tenoit à la main.*
h *Phéaques.*] *Phéaciens*, Edition de 1694.

REMARQUES.

1. *Elle est à la même Page.*] C'est à la page 79.

1. *Syrie.*

coucher avec quelqu'un, que lors que la suite naturelle du discours, quelqu'autre mot qu'on y joint, & la qualité de la personne qui parle, ou dont on parle, le déterminent infailliblement à cette signification, qu'il ne peut jamais avoir dans la bouche d'une Princesse aussi sage & aussi honnête qu'est répréſentée Nausicaa.

Ajoûtez l'étrange absurdité qui s'ensuivroit de son discours, s'il pouvoit être pris ici dans ce sens; puisqu'elle conviendroit en quelque sorte par son raisonnement, qu'une femme mariée peut coucher honnêtement avec tous les hommes qu'il lui plaira. Il en est de même de μίσγεσθαι en Grec, que des mots *cognoscere* & *commisceri* dans le langage de l'Ecriture; qui ne signifient d'eux-mêmes que *connoître*, & *se mêler*, & qui ne veulent dire figurément *coucher*, que selon l'endroit où on les applique: si bien que toute la grossièreté prétenduë du mot d'Homère appartient entièrement à nôtre Censeur, qui salit tout ce qu'il touche, & qui n'attaque les Auteurs anciens que sur des interprétations fausses, qu'il se forge à sa fantaisie, sans savoir leur Langue, & que personne ne leur a jamais données.

La quatrième bévûë est aussi sur un passage de l'Odyssée. Eumée, dans le quinzième [i] Livre de ce Poëme, raconte qu'il est né dans une petite Ile appelée [1] Syros, qui est au couchant de l'Ile d'Ortygie [2]. Ce qu'il explique par ces mots,

Ὀρτυγίας καθύπερθεν, ὅθι τροπαὶ ἠελίοιο.

Ortygiâ desuper, quâ parte sunt conversiones Solis.

petite Ile située au dessus de l'Ile d'Ortygie, du côté que le Soleil se couche. Il n'y a jamais eu de difficulté sur ce passage: tous les Interprètes l'expliquent de la sorte; & Eustathius même apporte des exemples, où il fait voir que le verbe τρέπεσθαι, d'où vient τροπαὶ, est emploïé dans Homère pour dire que le Soleil se couche.

Cela

CHANGEMENS.

i. *Quinzième Livre.*] Dans toutes les éditions on avoit mis, *neuvième*; Mais c'est par erreur. Vers 403.

REMARQUES.

1. *Syros.*] Ile de l'Archipel; du nombre des Cyclades. M. Perrault la nomme Syrie, Tome III. p. 99.

2. *Ortygie.*] Une des Cyclades, nommée depuis Délos.

1. *Un*

Cela eſt confirmé par Héſychius, qui explique le terme de τροπαὶ par celui de δύσεις, mot qui ſignifie inconteſtablement le Couchant. Il eſt vrai qu'il y a [1] un vieux Commentateur, qui a mis dans une petite note, qu'Homère, par ces mots, a voulu auſſi marquer, *qu'il y avoit dans cette Ile un antre, où l'on faiſoit voir les tours ou converſions du Soleil.* On ne ſait pas trop bien ce qu'a voulu dire par là ce Commentateur, auſſi obſcur qu'Homère eſt clair. Mais ce qu'il y a de certain, c'eſt que ni lui, ni pas un autre, n'ont jamais prétendu qu'Homère ait voulu dire que l'Ile de Syros étoit ſituée ſous le Tropique: & que l'on n'a jamais attaqué ni deffendu ce grand Poëte ſur cette erreur; parce qu'on ne la lui a jamais imputée. Le ſeul Monſieur P**, qui, comme je l'ai montré par tant de preuves, ne ſait point le Grec, & qui ſait ſi peu la Géographie, que dans un de ſes Ouvrages il a mis le fleuve de Méandre, [2] & par conſéquent la Phrygie & Troie, dans la Grèce; le ſeul Monſieur P**, dis-je, vient, ſur l'idée chimerique qu'il s'eſt miſe dans l'eſprit, & peut-être ſur quelque miſerable Note d'un Pédant, accuſer un Poëte, regardé par tous les anciens Géographes comme le Pere de la Géographie, d'avoir mis l'Ile de Syros, & la Mer Méditerranée, ſous le Tropique; faute qu'un petit Ecolier n'auroit pas faite: & non ſeulement il l'en accuſe, mais il ſuppoſe que c'eſt une choſe reconnuë de tout le monde, & que les Interprètes ont tâché en vain de ſauver, en expliquant, dit-il, ce paſſage du Quadran que Phérecydès, qui vivoit trois cens ans depuis Homère, avoit fait dans l'Ile de Syros: quoi qu'Euſtathius, le ſeul Commentateur qui a bien entendu Homère, ne diſe rien de cette interprétation; qui ne peut avoir été donnée à Homère que par quelque Commentateur de Diogène [3] Laërce, lequel [k] Commentateur je ne connois point.

Voilà

CHANGEMENS.

k *Lequel Commentateur je ne connois point.*] Au lieu de ces mots, dans les Editions de 1694. & de 1701. on liſoit: *Que je ne connois point.*

REMARQUES.

1. *Un vieux Commentateur.*] Didymus.

2. *Il a mis le fleuve de Méandre .... dans la Grèce.*] Le Méandre eſt un fleuve de Phrygie, dans l'Aſie mineure. Mr. Perraut avoit dit dans une Note de ſon Poëme intitulé, *Le Siècle de Louis le Grand*, que le Méandre étoit un fleuve de la Grèce. Mais il s'eſt juſtifié dans la ſuite, en diſant que cette partie de l'Aſie mineure où paſſe le Méandre, s'appèle la Grèce Aſiatique.

3. *Diogène Laërce.*] Voïez Diogène Laërce de l'Edition de Mr. Ménage, pag. 67. du Texte, & pag. 68. des Obſervations.

Voilà les belles preuves, par où nôtre Cenſeur prétend faire voir qu'Homère ne ſavoit point les Arts; & qui ne font voir autre choſe, ſinon que Monſieur P** ne ſait point de Grec, [1] qu'il entend médiocrement le Latin, & ne connoît lui-même en aucune ſorte les Arts.

Il a fait les autres bévûës, pour n'avoir pas entendu le Grec; mais il eſt tombé dans la cinquième erreur, pour n'avoir pas entendu le Latin. La voici. *Ulyſſe dans l'Odyſſée* eſt*, dit-il, *réconnu par ſon Chien, qui ne l'avoit point vû depuis vingt ans. Cependant Pline aſſûre que les Chiens ne paſſent jamais quinze ans.* Monſieur P** ſur cela fait le procès à Homère, comme aiant infailliblement tort d'avoir fait vivre un Chien vingt ans : Pline aſſeurant que les Chiens n'en peuvent vivre que quinze. Il me permettra de lui dire que c'eſt condamner un peu légèrement Homère; puiſque non ſeulement Ariſtote, ainſi qu'il l'avouë lui-même, mais tous les Naturaliſtes modernes; comme Jonſton, Aldroand, &c. aſſûrent qu'il y a des Chiens qui vivent vingt années: que même je pourrois lui citer des exemples dans nôtre ſiècle, [1] de Chiens qui en ont vêcu juſqu'à vingt-deux; & qu'enfin Pline, quoi qu'Ecrivain admirable, a été convaincu, comme chacun ſait, de s'être trompé plus d'une fois ſur les choſes de la Nature; au lieu qu'Homère, avant les Dialogues de Mr. P**, n'a jamais été même accuſé ſur ce point d'aucune erreur. Mais quoi? Monſieur P** eſt réſolu de ne croire aujourd'hui que Pline, pour lequel il eſt, dit-il, prêt à parier. Il faut donc le ſatisfaire, & lui apporter l'autôrité de Pline lui-même, qu'il n'a point lû

* *Liv.* 17. *v.* 300. *& ſuiv.*

CHANGEMENS.

] *Qu'il entend.*] Ce mot, *qu'il*, n'étoit point dans les mêmes éditions.

REMARQUES.

1. *De Chiens qui ont vêcu &c.*] C'eſt le Roi lui-même qui a fourni cet exemple à nôtre Auteur. Sa Majeſté s'informant du ſujet de la diſpute de M. Deſpréaux avec M. Perraut; Mr. le Marquis de Termes en expliqua les principaux chefs au Roi, & lui dit entr'autres que Mr. Perraut ſoûtenoit, contre le témoignage d'Homère, que les Chiens ne vivoient pas juſqu'à vingt ans. *Perraut ſe trompe*, dit le Roi: *j'ai eû un Chien qui a vêcu vingt & trois ans.* „ Tout ce que Mr. Perraut pourra dire, ajoûte „ Mr. Deſpréaux dans une Lettre du 29. Décembre 1701. „ C'eſt que ce Prince eſt accoûtumé aux miracles, & à des évènemens qui n'arrivent qu'à lui ſeul; & qu'ainſi, ce qui lui eſt „ arrivé ne peut pas être tiré à conſéquence „ pour les autres hommes. Mais je n'aurai pas „ de peine à lui prouver que dans nôtre famille même, j'ai eû un Oncle qui n'étoit pas „ un homme fort-miraculeux, lequel a nourri „ vingt & quatre années une eſpèce de Bichon „ qu'il avoit. *&c.*

lû, ou qu'il n'a point entendu, & qui dit positivement la même chose qu'Aristote & tous les autres Naturalistes : c'est à savoir ; que les Chiens ne vivent ordinairement que quinze ans, mais qu'il y en a quelquefois qui vont jusques à vingt. Voici ses termes : * *Cette espèce de Chiens, qu'on appele Chiens de Laconie, ne vivent que dix ans : Toutes les autres espèces de Chiens vivent ordinairement quinze ans, & vont quelquefois jusques à vingt. Canes Laconi vivunt annis denis, cætera genera quindecim annos, aliquando viginti.* Qui pourroit croire que nôtre Censeur voulant, sur l'autorité de Pline, accuser d'erreur un aussi grand personnage qu'Homère, ne se donne pas la peine de lire le passage de Pline, ou de se le faire expliquer ; & qu'ensuite de tout ce grand nombre de bévûës, entassées les unes sur les autres dans un si petit nombre de pages, il ait la hardiesse de conclure, comme il a fait : *qu'il ne trouve point d'inconvénient* (ce sont ses termes) *qu'Homère, qui est mauvais Astronome & mauvais Géographe, ne soit pas bon Naturaliste ?* Y a-t-il un homme sensé, qui lisant ces absurditez, dites avec tant de hauteur dans les Dialogues de Monsieur P**, puisse s'empêcher de jetter de colère le livre, & de dire comme Démiphon * dans Terence, m *Ipsum gestio Dari mî in conspectum ?*

* *Pline, Hist. nat. liv. X.*

Paralleles, Tom. III. pag. 97.

* *Phorm. act. I. Scène 5. v. 30.*

Je ferois un gros volume, si je voulois lui montrer toutes les autres bévûës qui sont dans les sept ou huit pages que je viens d'examiner, y en aiant presque encore un aussi grand nombre que je passe, & que peut-être je lui ferai voir dans la première édition de mon Livre ; si je voi que les hommes daignent jetter les yeux sur ces eruditions Grecques, & lire des Remarques faites sur un Livre que personne ne lit.

R E-

CHANGEMENS.

m *Ipsum gestio* &c.] Dans les deux premières éditions on lisoit ainsi ce passage, que Mr. Despréaux avoit cité de mémoire : *Cuperem mihi dari in conspectum hunc hominem.*

REFLEXION IV.

Paroles de Longin, Chap. VII.

C'eſt ce qu'on peut voir dans la deſcription de la Déeſſe Diſcorde, qui a, dit-il, La tête dans les Cieux, & les piés ſur la terre.

Iliad. liv. 4. v. 443.

VIRGILE a traduit ce Vers preſque mot pour mot dans le quatrième Livre de l'Eneïde, appliquant à la Renommée ce qu'Homère dit de la Diſcorde :

Ingrediturque ſolo, & caput inter nubila condit.

Un ſi beau Vers imité par Virgile, & admiré par Longin, n'a pas été néanmoins à couvert de la critique de Monſieur P** [1] qui trouve cette hyperbole outrée, & la met au rang des contes de peau-d'âne. Il n'a pas pris garde, que même dans le diſcours ordinaire, il nous échape tous les jours des hyperboles plus fortes que celle-là, qui ne dit au fond que ce qui eſt très-veritable; c'eſt à ſavoir que la Diſcorde regne par tout ſur la Terre, & même dans le Ciel entre les Dieux; c'eſt-à-dire, entre les Dieux d'Homère. Ce n'eſt donc point la deſcription d'un Géant, comme le prétend nôtre Cenſeur, que fait ici Homère; c'eſt une allégorie très-juſte : & bien qu'il faſſe de la Diſcorde un perſonnage, c'eſt un perſonnage allégorique qui ne choque point, de quelque taille qu'il le faſſe; parce qu'on le regarde comme une idée & une imagination de l'eſprit, & non point comme un être materiel ſubſiſtant dans la Nature. Ainſi cette expreſſion du Pſeaume, [2] *J'ai vû l'Impie élevé comme un cèdre du Liban*, ne veut pas dire que l'Impie étoit un Géant, grand comme un cèdre du Liban. Cela ſignifie que l'Impie étoit au faîte des grandeurs humaines; & Monſieur Racine eſt fort bien entré dans la penſée du Pſalmiſte, par ces deux Vers de ſon Eſther, qui ont du rapport au Vers d'Homère.

Pareil au cèdre, il cachoit dans les Cieux
Son front audacieux.

Il eſt

REMARQUES.

1. *Qui trouve cette hyperbole* &c.] Paralèles, Tome III. p. 118. & ſuiv.

2. *J'ai vû l'Impie élevé.*] Pſal. 36. v. 35. *Vidi impium ſuperexaltatum & °elevatum ſicut Cedros Libani.*

Il eſt donc aiſé de juſtifier les paroles avantageuſes, que Longin dit du Vers d'Homère ſur la Diſcorde. La vérité eſt pourtant, que ces paroles ne ſont point de Longin : puiſque c'eſt moi, qui, à l'imitation de Gabriel de Pétra, les lui ai en partie prêtées : le Grec en cet endroit étant fort défectueux, & même le Vers d'Homère n'y étant point raporté. C'eſt ce que Monſieur P** n'a eu garde de voir ; parce qu'il n'a jamais lû Longin, ſelon toutes les apparences, que dans ma traduction. Ainſi penſant contredire Longin, il a fait mieux qu'il ne penſoit, puiſque c'eſt moi qu'il a contredit. Mais en m'attaquant, il ne ſauroit nier qu'il n'ait auſſi attaqué Homère, & ſur tout Virgile, qu'il avoit tellement dans l'eſprit, quand il a blâmé ce Vers ſur la Diſcorde, que dans ſon Diſcours, au lieu de la Diſcorde, il a écrit, ſans y penſer, la Renommée.

C'eſt donc d'elle qu'il fait cette belle critique. *Que l'exagération du Poëte en cet endroit ne ſauroit faire une idée bien nette. Pourquoi ? C'eſt*, ajoûte-t-il, *que tant qu'on pourra voir la tête de la Renommée, ſa tête ne ſera point dans le Ciel ; & que ſi ſa tête eſt dans le Ciel, on ne ſait pas trop bien ce que l'on voit.* O l'admirable raiſonnement ! Mais où eſt-ce qu'Homère & Virgile diſent qu'on voit la tête de la Diſcorde, ou de la Renommée ? Et afin qu'elle ait la tête dans le Ciel, qu'importe qu'on l'y voie ou qu'on ne l'y voie pas ? N'eſt-ce pas ici le Poëte qui parle, & qui eſt ſuppoſé voir tout ce qui ſe paſſe même dans le Ciel, ſans que pour cela les yeux des autres hommes le découvrent ? En verité, j'ai peur que les Lecteurs ne rougiſſent pour moi, de me voir réfuter de ſi étranges raiſonnemens. Nôtre Cenſeur attaque enſuite une autre hyperbole d'Homère à propos des chevaux des Dieux. Mais comme ce qu'il dit contre cette hyperbole n'eſt qu'une fade plaiſanterie, le peu que je viens de dire contre l'objection précedente, ſuffira, je croi, pour répondre à toutes les deux.

Traité des Vers, Tom. III. pag. 119.

REFLEXION V.

Il en eſt de même de ces compagnons d'Ulyſſe changez en pourceaux, que Zoïle appèle de petits cochons larmoians.

Paroles de Longin, Chap. VII.

IL paroît par ce paſſage de Longin, que Zoïle, auſſi bien que Monſieur P** s'étoit égaïé à faire des railleries ſur Homère. Car cette plaiſanterie, *de petits cochons larmoïans*, a aſſez de rapport

Odyſſ. liv. 10. v. 239. & ſuiv.

avec *les comparaiſons à longue queuë*, que nôtre Critique moderne reproche à ce grand Poëte. Et puiſque [1] dans nôtre ſiècle, la liberté que Zoïle s'étoit donnée, de parler ſans reſpect des plus grans Ecrivains de l'Antiquité, ſe met aujourd'hui à la mode parmi beaucoup de petits Eſprits, auſſi ignorans qu'orgueilleux & pleins d'eux-mêmes; il ne ſera pas hors de propos de leur faire voir ici, de quelle manière cette liberté a réüſſi autrefois à ce Rhéteur, homme fort ſavant, ainſi que le témoigne Denys d'Halicarnaſſe, & à qui je ne voi pas qu'on puiſſe rien reprocher ſur les mœurs: [2] puiſqu'il fut toute ſa vie très-pauvre; & que malgré l'animoſité que ſes critiques ſur Homère & ſur Platon avoient excitée contre lui, on ne l'a jamais accuſé d'autre crime que de ces critiques mêmes, & d'un peu de miſanthropie.

Il faut donc premièrement voir ce que dit de lui Vitruve, le célèbre Architecte: car c'eſt lui qui en parle le plus au long; & afin que Monſieur P** ne m'accuſe pas d'altérer le texte de cet Auteur, je mettrai ici les mots mêmes de Monſieur ſon Frere le Médecin, qui nous a donné Vitruve en François. *Quelques années après*, (c'eſt Vitruve qui parle dans la Traduction de ce Médecin) *Zoïle, qui ſe faiſoit appeler le fléau d'Homère, vint de Macédoine à Alexandrie, & préſenta au Roi les livres qu'il avoit compoſez contre l'Iliade & contre l'Odyſſée. Ptolémée indigné que l'on attaquât ſi inſolemment le Pere de tous les Poëtes, & que l'on maltraitât ainſi celui que tous les Savans reconnoiſſent pour leur Maître, dont toute la Terre admiroit les écrits, & qui n'étoit pas là préſent pour ſe deffendre, ne fit point de réponſe. Cependant Zoïle, aiant long-tems attendu, & étant preſſé de la néceſſité, fit ſupplier le Roi de lui faire donner quelque choſe. A quoi l'on dit qu'il fit cette réponſe; que puis qu'Homère, depuis mille ans qu'il y avoit qu'il étoit mort, avoit nourri pluſieurs milliers de perſonnes, Zoïle devoit bien avoir l'induſtrie de ſe nourrir non ſeulement lui, mais pluſieurs autres encore, lui qui faiſoit profeſſion d'être beaucoup plus ſavant qu'Homère. Sa mort ſe raconte diverſement. Les uns diſent que Ptolémée le fit mettre en croix;*

REMARQUES.

1. *Dans nôtre Siècle.*] Ces trois mots paroiſſent ſuperflus.

2. *Puiſqu'il fut toute ſa vie très-pauvre.*] Il ſemble auſſi que ces mots devroient être retranchez. Car on peut être mal-honnête homme, & très-pauvre. On pourroit donc mettre ici... *rien reprocher ſur les mœurs; puiſque, malgré l'animoſité*, &c.

1. *Re-*

croix ; d'autres, qu'il fut lapidé ; & d'autres, qu'il fut brûlé tout vif à Smirne. Mais de quelque façon que cela ſoit, il eſt certain qu'il a bien mérité cette punition : puiſqu'on ne la peut pas mériter pour un crime plus odieux qu'eſt celui de reprendre un Ecrivain, qui n'eſt pas en état de rendre raiſon de ce qu'il a écrit.

Je ne conçoi pas comment Monſieur P** le Médecin, qui penſoit d'Homère & de Platon à peu près les mêmes choſes que Monſieur ſon Frere & que Zoïle, a pû aller juſqu'au bout, en traduiſant ce paſſage. La vérité eſt qu'il l'a adouci, autant qu'il lui a été poſſible, tâchant d'inſinuer que ce n'étoit que les Savans, c'eſt à dire, au langage de Meſſieurs P** les Pédans, qui admiroient les Ouvrages d'Homère. Car dans le texte Latin il n'y a pas un ſeul mot qui revienne au mot de Savant, & à l'endroit où Monſieur le Médecin traduit : *Celui que tous les Savans reconnoiſſent pour leur Maître*, il y a, *celui que tous ceux qui aiment les belles lettres*, [1] *reconnoiſſent pour leur Chef.* En effet, bien qu'Homère ait ſû beaucoup de choſes, il n'a jamais paſſé pour le Maître des Savans. Ptolémée ne dit point non plus à Zoïle dans le texte Latin, *qu'il devoit bien avoir l'induſtrie de ſe nourrir, lui qui faiſoit profeſſion d'être beaucoup plus ſavant qu'Homère.* Il y a, [2] *lui qui ſe vantoit d'avoir plus d'eſprit qu'Homère.* D'ailleurs, Vitruve ne dit pas ſimplement, que Zoïle *préſenta ſes livres contre Homère à Ptolémée* : mais [3] *qu'il les lui récita.* Ce qui eſt bien plus fort, & qui fait voir que ce Prince les blâmoit avec connoiſſance de cauſe.

Monſieur le Médecin ne s'eſt pas contenté de ces adouciſſemens ; il a fait une note, où il s'efforce d'inſinuer qu'on a prêté ici beaucoup de choſes à Vitruve ; & cela fondé, ſur ce que c'eſt un raiſonnement indigne de Vitruve, de dire, qu'on ne puiſſe reprendre un Ecrivain qui n'eſt pas en état de rendre raiſon de ce qu'il a écrit ; & que par cette raiſon ce ſeroit un crime digne du feu, que de reprendre quelque choſe dans les écrits que Zoïle a faits contre Homère, ſi on les avoit à préſent. Je répons premièrement, que dans le Latin il n'y a pas ſimplement, reprendre un

REMARQUES.

1. *Reconnoiſſent pour leur Chef.*] Philologiæ omnis Ducem.

2. *Lui qui ſe vantoit* &c.] *Qui meliori ingenio ſe profiteretur.*

3. *Qu'il les lui récita.*] *Regi recitavit.*

un Ecrivain ; mais citer, [1] appeler en jugement des Ecrivains ; c'eſt-à-dire, les attaquer dans les formes ſur tous leurs Ouvrages. Que d'ailleurs, par ces Ecrivains, Vitruve n'entend pas des Ecrivains ordinaires ; mais des Ecrivains qui ont été l'admiration de tous les ſiècles, tels que Platon & Homère, & dont nous devons préſumer, quand nous trouvons quelque choſe à redire dans leurs écrits, que, s'ils étoient là préſens pour ſe deffendre, nous ſerions tout étonnez, que c'eſt nous qui nous trompons. Qu'ainſi il n'y a point de parité avec Zoïle, homme décrié dans tous les ſiècles, & dont les Ouvrages n'ont pas même eû la gloire que, grace à mes Remarques, vont avoir les écrits de Monſieur P** qui eſt, qu'on leur ait répondu quelque choſe.

Mais pour achever le Portrait de cet Homme, il eſt bon de mettre auſſi en cet endroit ce qu'en a écrit l'Auteur que Monſieur P** cite le plus volontiers, c'eſt à ſavoir Elien. C'eſt au Livre onzième de ſes Hiſtoires diverſes. *Zoile, celui qui a écrit contre Homère, contre Platon, & contre pluſieurs autres grans perſonnages,* [2] *étoit d'Amphipolis, & fut diſciple de ce Polycrate qui a fait un Diſcours en forme d'accuſation contre Socrate. Il fut appelé, le Chien de la Rhétorique. Voici à peu près ſa figure. Il avoit une grande barbe qui lui deſcendoit ſur le menton, mais nul poil à la tête qu'il ſe raſoit juſqu'au cuir. Son manteau lui pendoit ordinairement ſur les genoux. Il aimoit à mal parler de tout, & ne ſe plaiſoit qu'à contredire. En un mot, il n'y eut jamais d'homme ſi hargneux que ce Miſerable. Un très-ſavant homme lui aiant demandé un jour, pourquoi il s'acharnoit de la ſorte à dire du mal de tous les grans Ecrivains : C'eſt, repliqua-t-il, que je voudrois bien leur en faire, mais je n'en puis venir à bout.*

Je n'aurois jamais fait, ſi je voulois ramaſſer ici toutes les injures qui lui ont été dites dans l'Antiquité, où il étoit par tout connu ſous le nom du *vil Eſclave de Thrace*. On prétend que ce fut l'Envie, qui l'engagea à écrire contre Homère, & que c'eſt ce qui a fait que tous les Envieux ont été depuis appelez du nom de Zoïles, témoin ces deux Vers d'Ovide,

Ingenium magni livor detrectat Homeri :
Quiſquis es, ex illo, Zoile, nomen habes.

Je

REMARQUES.

1. *Appeler en jugement.*] *Qui citat eos quorum* &c.] 2. *Etoit d'Amphipolis.*] Ville de Thrace.

1. *Plus*

Je raporte ici tout exprès ce paſſage, afin de faire voir à Monſieur P** qu'il peut fort bien arriver, quoi qu'il en puiſſe dire, qu'un Auteur vivant ſoit jaloux, d'un Ecrivain mort pluſieurs ſiècles avant lui. Et en effet, je connois [1] plus d'un Demi-ſavant qui rougit lors qu'on louë devant lui avec un peu d'excès ou Ciceron, ou Démoſthène, prétendant qu'on lui fait tort.

Mais pour ne me point écarter de Zoïle, j'ai cherché pluſieurs fois en moi-même ce qui a pû attirer contre lui cette animoſité & ce déluge d'injures. Car il n'eſt pas le ſeul qui ait fait des Critiques ſur Homère & ſur Platon. Longin dans ce Traité même, comme nous le voïons, en a fait pluſieurs; & [2] Denis d'Halicarnaſſe n'a pas plus épargné Platon que lui. Cependant on ne voit point que ces critiques aient excité contre eux l'indignation des hommes. D'où vient cela? En voici la raiſon, ſi je ne me trompe. C'eſt qu'outre que leurs critiques ſont fort ſenſées, il paroît viſiblement qu'ils ne les font point pour rabaiſſer la gloire de ces grans Hommes; mais pour établir la vérité de quelque précepte important. Qu'au fond, bien loin de diſconvenir du mérite de ces Heros, c'eſt ainſi qu'ils les appèlent, ils nous font par tout comprendre, même en les critiquant, qu'ils les reconnoiſſent pour leurs Maîtres en l'art de parler, & pour les ſeuls modèles que doit ſuivre tout homme qui veut écrire: Que s'ils nous y découvrent quelques taches, ils nous y font voir en même tems un nombre infini de beautez; tellement qu'on ſort de la lecture de leurs critiques, convaincu de la juſteſſe d'eſprit du Cenſeur, & encore plus de la grandeur du génie de l'Ecrivain cenſuré. Ajoûtez, qu'en faiſant ces critiques, ils s'énoncent toûjours avec tant d'égards, de modeſtie, & de circonſpection, qu'il n'eſt pas poſſible de leur en vouloir du mal.

Il n'en étoit pas ainſi de Zoïle, homme fort atrabilaire, & extrèmement rempli de la bonne opinion de lui-même. Car, autant que nous en pouvons juger par quelques fragmens qui nous reſtent

REMARQUES.

1. *Plus d'un Demi-Savant.*] M. C*** de l'Académie Françoiſe, étant un jour chez M. Colbert, & entendant loüer Ciceron par M. l'Abbé Gallois, ne put l'écouter ſans rougir, & ſe mit à contredire l'éloge que cet Abbé en faiſoit.

2. *Denis d'Halicarnaſſe.*] Le Grand Pompée s'étoit plaint à lui de ce qu'il avoit reproché quelques fautes à Platon, & Denis d'Halicarnaſſe lui fit une réponſe qui contient ſa juſtification. Elle eſt dans le Tome ſecond de ſes œuvres pag. 125. pour le Grec, & 229. pour le Latin, de l'édition de Francfort, 1586.

reſtent de ſes critiques, & parce que les Auteurs nous en diſent, il avoit directement entrepris de rabaiſſer les Ouvrages d'Homère & de Platon, en les mettant l'un & l'autre, au deſſous des plus vulgaires Ecrivains. Il traitoit les fables de l'Iliade & de l'Odyſſée, de contes de Vieille, appelant Homère, [1] un diſeur de ſornètes. Il faiſoit de fades plaiſanteries des plus beaux endroits de ces deux Poëmes, & tout cela avec une hauteur ſi pédanteſque, qu'elle révoltoit tout le monde contre lui. Ce fut, à mon avis, ce qui lui attira cette horrible diffamation, & qui lui fit faire une fin ſi tragique.

Mais à propos de hauteur pédanteſque, peut-être ne ſera-t-il pas mauvais d'expliquer ici ce que j'ai voulu dire par là, & ce que c'eſt proprement qu'un Pédant. Car il me ſemble que Monſieur P** ne conçoit pas trop bien toute l'étenduë de ce mot. En effet, ſi l'on en doit juger par tout ce qu'il inſinuë dans ſes Dialogues, un Pédant, ſelon lui, eſt un Savant nourri dans un Collége, & rempli de Grec & de Latin; qui admire aveuglément tous les Auteurs anciens; qui ne croit pas qu'on puiſſe faire de nouvelles découvertes dans la Nature, ni aller plus loin qu'Ariſtote, Epicure, Hyppocrate, Pline; qui croiroit faire une eſpèce d'impiété, s'il avoit trouvé quelque choſe à redire dans Virgile: qui ne trouve pas ſimplement Terence un joli Auteur, mais le comble de toute perfection: qui ne ſe pique point de politeſſe: qui non ſeulement ne blâme jamais aucun Auteur ancien; mais qui reſpecte ſur tout les Auteurs que peu de gens liſent, comme Jaſon, Bartole, Lycophron, Macrobe, &c.

Voilà l'idée du Pédant qu'il paroît que Monſieur P** s'eſt formée. Il ſeroit donc bien ſurpris ſi on lui diſoit: qu'un Pédant eſt preſque tout le contraire de ce tableau: qu'un Pédant eſt un homme plein de lui-même, qui avec un médiocre ſavoir décide hardiment de toutes choſes: qui ſe vante ſans ceſſe d'avoir fait de nouvelles découvertes; qui traite de haut en bas Ariſtote, Epicure, Hypocrate, Pline; qui blâme tous les Auteurs anciens: qui publie que Jaſon & Bartole étoient deux ignorans, Macrobe un Ecolier: qui trouve, à la vérité, quelques endroits paſſables dans

REMARQUES.

1. *Un diſeur de Sornètes.*] Φιλόμυθον.

dans Virgile ; mais qui y trouve auſſi beaucoup d'endroits dignes d'être ſiflez : qui croit à peine Terence digne du nom de joli : qui au milieu de tout cela ſe pique ſur tout de politeſſe : qui tient que la plûpart des Anciens n'ont ni ordre, ni économie dans leurs diſcours : En un mot, qui conte pour rien de heurter ſur cela le ſentiment de tous les hommes.

Monſieur P** me dira peut-être que ce n'eſt point là le véritable caractère d'un Pédant. Il faut pourtant lui montrer que c'eſt le portrait qu'en fait le célèbre Regnier ; c'eſt-à-dire, le Poëte François, qui, du conſentement de tout le monde, a le mieux connu, avant Molière, les mœurs & le caractère des hommes. C'eſt dans ſa dixième Satire, où décrivant cet énorme Pédant, qui, dit-il,

Faiſoit par ſon ſavoir, comme il faiſoit entendre ;
La ſigue ſur le nez au Pédant d'Alexandre.

Il lui donne enſuite ces ſentimens,

Qu'il a, pour enſeigner, une belle manière :
Qu'en ſon globe il a vu la matiere première :
Qu'Epicure eſt yvrogne, Hyppocrate un bourreau :
Que Barthole & Jaſon ignorent le Barreau :
Que Virgile eſt paſſable, encor qu'en quelques pages
Il meritât au Louvre être ſiflé des Pages :
Que Pline eſt inégal ; Terence un peu joli :
Mais ſur tout il eſtime un langage poli.
Ainſi ſur chaque Auteur il trouve de quoi mordre.
L'un n'a point de raiſon, & l'autre n'a point d'ordre :
L'un avorte avant tems les œuvres qu'il conçoit :
Souvent il prend Macrobe, & lui donne le foüet, &c.

Je laiſſe à Monſieur P** le ſoin de faire l'application de cette peinture, & de juger qui Regnier a décrit par ces Vers : ou un homme de l'Univerſité, qui a un ſincère reſpect pour tous les grans Ecrivains de l'Antiquité, & qui en inſpire, autant qu'il peut, l'eſtime à la Jeuneſſe qu'il inſtruit ; ou un Auteur préſomptueux qui traite tous les Anciens d'ignorans, de groſſiers, de viſionnaires, d'inſenſez ; & qui étant déja avancé en âge, emploie le reſte de ſes jours, & s'occupe uniquement à contredire le ſentiment de tous les hommes.

REFLEXION VI.

Paroles de Longin, Ch. VIII.

En effet, de trop s'arrêter aux petites choſes, cela gâte tout.

IL n'y a rien de plus vrai, ſur tout dans les Vers : & c'eſt un des grans défauts de Saint Amand. Ce Poëte avoit aſſez de génie pour les Ouvrages de débauche, & de Satire outrée, & il a même quelquefois des boutades aſſez heureuſes dans le ſérieux : mais il gâte tout par les baſſes circonſtances qu'il y mêle. C'eſt ce qu'on peut voir dans ſon Ode intitulée *la Solitude*, qui eſt ſon meilleur Ouvrage, où parmi un fort grand nombre d'images très-agréables, il vient préſenter mal-à-propos aux yeux les choſes du monde les plus affreuſes, des crapaux, & des limaçons qui bavent; le ſquelète d'un Pendu, &c.

Là branle, le ſquelète horrible
D'un pauvre Amant qui ſe pendit.

Il eſt ſur tout bizarrement tombé dans ce défaut en ſon *Moïſe ſauvé*, à l'endroit du paſſage de la mer rouge ; au lieu de s'étendre ſur tant de grandes circonſtances qu'un ſujet ſi majeſtueux lui préſentoit, il perd le tems à peindre le petit Enfant, qui va, ſaute, revient, & ramaſſant une coquille, la va montrer à ſa Mere, & met en quelque ſorte, comme j'ai dit dans ma Poëtique, [1] les poiſſons aux fenêtres par ces deux Vers,

Et là, près des rempars que l'œil peut tranſpercer,
Les poiſſons ébahis les regardent paſſer.

Il n'y a que Monſieur P** au monde qui puiſſe ne pas ſentir le comique qu'il y a dans ces deux Vers, où il ſemble en effet que les poiſſons aient loüé des fenêtres pour voir paſſer le peuple Hébreu. Cela eſt d'autant plus ridicule que les poiſſons ne voient preſque rien au travers de l'eau, & ont les yeux placez d'une telle manière, qu'il étoit bien difficile, quand ils auroient eu la tête hors de ces rempars, qu'ils puſſent bien découvrir cette marche. Monſieur P** prétend néanmoins juſtifier ces deux Vers : mais c'eſt par des raiſons ſi peu ſenſées, qu'en vérité je croirois abuſer du papier,

REMARQUES.

1. *Dans ma Poëtique.*] Chant. III. v. 264.

papier, ſi je l'emploiois à y répondre. Je me contenterai donc de le renvoïer à la comparaiſon que Longin raporte ici d'Homère. Il y pourra voir l'adreſſe de ce grand Poëte à choiſir, & a ramaſſer les grandes circonſtances. Je doute pourtant qu'il convienne de cette vérité. Car il en veut ſur tout aux comparaiſons d'Homère, & il en fait le principal objet de ſes plaiſanteries [1] dans ſon dernier Dialogue. On me demandera peut-être ce que c'eſt que ces plaiſanteries: Monſieur P** n'étant pas en réputation d'être fort plaiſant; & comme vraiſemblablement on n'ira pas les chercher dans l'original, je veux bien, pour la curioſité des Lecteurs, en raporter ici quelque trait. Mais pour cela il faut commencer par faire entendre ce que c'eſt que les Dialogues de Monſieur P**.

C'eſt une converſation qui ſe paſſe entre trois Perſonnages, dont le premier, grand ennemi des Anciens, & ſur tout de Platon, eſt Monſieur P** lui même, comme il le déclare dans ſa Préface. Il s'y donne le nom d'Abbé; & je ne ſai pas trop pourquoi il a pris ce titre Eccléſiaſtique, puis qu'il n'eſt parlé dans ce Dialogue que de choſes très profanes; que les Romans y ſont loüez par excès, & que l'Opera y eſt regardé comme le comble de la perfection, où la Poëſie pouvoit arriver en nôtre Langue. Le ſecond de ces Perſonnages eſt un Chevalier, admirateur de Monſieur l'Abbé; qui eſt là comme ſon Tabarin pour appuïer ſes déciſions, & qui le contredit même quelquefois à deſſein, pour le faire mieux valoir. Monſieur P** ne s'offenſera pas ſans doute de ce nom de Tabarin, que je donne ici à ſon Chevalier: puiſque ce Chevalier lui-même déclare en un endroit, [2] qu'il eſtime plus les Dialogues de Mondor & de Tabarin, que ceux de Platon. Enfin le troiſième de ces Perſonnages, qui eſt beaucoup le plus ſot des trois, eſt un Préſident, protecteur des Anciens, qui les entend encore moins que l'Abbé, ni que le Chevalier; qui ne ſauroit ſouvent répondre aux objections du monde les plus frivoles, & qui deffend quelque-fois ſi ſottement la raiſon, qu'elle

REMARQUES.

1. *Dans ſon dernier Dialogue.*] Parallèles de Mr. Perraut, Tome III.

2. *Qu'il eſtime plus les Dialogues de Mondor & de Tabarin.*] Parallèles de M. Perrault, Tome II. pag. 116. Voïez la Remarque ſur le Vers 86 du premier Chant de l'Art poëtique, où il eſt parlé des Dialogues de Mondor & de Tabarin.

le devient plus ridicule dans ſa bouche que le mauvais ſens. En un mot, il eſt là comme le Faquin de la Comédie, pour recevoir toutes les nazardes. Ce ſont là les Acteurs de la Pièce. Il faut maintenant les voir en action.

Monſieur l'Abbé, par exemple, [1] déclare en un endroit qu'il n'approuve point ces comparaiſons d'Homère, où le Poëte non content de dire préciſément ce qui ſert à la comparaiſon, s'étend ſur quelque circonſtance hiſtorique de la choſe, dont il eſt parlé: comme lors qu'il compare la cuiſſe de Menélas bleſſé, à de l'yvoire teint en pourpre par une femme de Méonie & de Carie, &c. Cette femme de Méonie ou de Carie déplaît à Monſieur l'Abbé, & il ne ſauroit ſouffrir ces ſortes de *comparaiſons à longue queuë*; mot agréable, qui eſt d'abord admiré par Monſieur le Chevalier, lequel prend de là occaſion de raconter quantité de jolies choſes qu'il dit auſſi à la campagne l'année dernière, à propos de ces *comparaiſons à longue queuë.*

Ces plaiſanteries étonnent un peu Monſieur le Préſident, qui ſent bien la fineſſe qu'il y a dans ce mot de *longue queuë.* Il ſe met pourtant à la fin en devoir de répondre. La choſe n'étoit pas ſans doute fort mal-aiſée, puiſqu'il n'avoit qu'à dire, ce que tout homme qui ſait les élemens de la Rhétorique auroit dit d'abord: Que les comparaiſons, dans les Odes & dans les Poëmes Epiques, ne ſont pas ſimplement miſes pour éclaircir, & pour orner le diſcours; mais pour amuſer & pour délaſſer l'eſprit du Lecteur, en le détachant de tems en tems du principal ſujet, & le promenant ſur d'autres images agréables à l'eſprit: Que c'eſt en cela qu'a principalement excellé Homère, dont non ſeulement toutes les comparaiſons, mais tous les diſcours ſont pleins d'images de la nature, ſi vraies & ſi variées, qu'étant toûjours le même, il eſt néanmoins toûjours different: inſtruiſant ſans ceſſe le Lecteur, & lui faiſant obſerver dans les objets mêmes, qu'il a tous les jours devant les yeux, des choſes qu'il ne s'aviſoit pas d'y remarquer. Que c'eſt une verité univerſellement reconnuë, qu'il n'eſt point néceſſaire, en matière de Poëſie, que les points de la comparaiſon ſe répondent ſi juſte les uns aux autres: qu'il ſuffit

REMARQUES.

1. *Déclare en un endroit.*] Parallèles, Tome III. pag. 58.

ſuffit d'un rapport général, & qu'une trop grande exactitude ſentiroit ſon Rhéteur.

C'eſt ce qu'un homme ſenſé auroit pû dire ſans peine à Monſieur l'Abbé, & à Monſieur le Chevalier : mais ce n'eſt pas ainſi que raiſonne Monſieur le Préſident. Il commence par avoüer ſincèrement que nos Poëtes ſe feroient moquer d'eux, s'ils mettoient dans leurs Poëmes de ces comparaiſons étenduës ; & n'excuſe Homère, que parce qu'il avoit le goût Oriental, qui étoit, dit-il, le goût de ſa nation. Là-deſſus il explique ce que c'eſt que le goût des Orientaux, qui, à cauſe du feu de leur imagination, & la vivacité de leur eſprit, veulent toûjours, pourſuit-il, qu'on leur diſe deux choſes à la fois, & ne ſauroient ſouffrir un ſeul ſens dans un diſcours : Au lieu que nous autres Européans, nous nous contentons d'un ſeul ſens, & ſommes bien aiſes qu'on ne nous diſe qu'une ſeule choſe à la fois. Belles obſervations que Monſieur le Préſident a faites dans la Nature, & qu'il a faites tout ſeul ! puiſqu'il eſt très-faux que les Orientaux aient plus de vivacité d'eſprit que les Européans, & ſur tout que les François, qui ſont fameux par tout païs, pour leur conception vive & promte : le ſtile figuré, qui regne aujourd'hui dans l'Aſie mineure & dans les païs voiſins, & qui n'y regnoit point autrefois, ne venant que de l'irruption des Arabes, & des autres nations Barbares, qui peu de tems après Heraclius inondèrent ces païs, & y portèrent avec leur Langue & avec leur Religion, ces manières de parler empoulées. En effet, on ne voit point que les Peres Grecs de l'Orient, comme Saint Juſtin, Saint Baſile, Saint Chryſoſtome, Saint Grégoire de Nazianze, & tant d'autres, aient jamais pris ce ſtile dans leurs Ecrits : & ni Herodote, ni Denis d'Halicarnaſſe, ni Lucien, ni Joſephe, ni Philon le Juif, ni aucun Auteur Grec, n'a jamais parlé ce langage.

Mais pour revenir aux *comparaiſons à longue queuë :* Monſieur le Préſident rappèle toutes ſes forces, pour renverſer ce mot, qui fait tout le fort de l'argument de Monſieur l'Abbé, & répond enfin : Que comme dans les cerémonies on trouveroit à redire aux queuës des Princeſſes, ſi elles ne trainoient juſqu'à terre ; de même les comparaiſons dans le Poëme Epique ſeroient blâmables, ſi elles n'avoient des queuës fort trainantes. Voilà peut-être une des plus extravagantes réponſes qui aient jamais été faites. Car quel rapport ont les comparaiſons à des Princeſſes ? Cependant

Mon-

Monſieur le Chevalier, qui juſqu'àlors n'avoit rien approuvé de tout ce que le Préſident avoit dit, eſt ébloüi de la ſolidité de cette réponſe ; & commence à avoir peur pour Monſieur l'Abbé, qui frappé auſſi du grand ſens de ce diſcours, s'en tire pourtant avec aſſez de peine, en avoüant contre ſon premier ſentiment, qu'à la vérité on peut donner de longues queuës aux comparaiſons ; mais ſoûtenant qu'il faut, ainſi qu'aux robes des Princeſſes, que ces queuës ſoient de même étoffe que la robe. Ce qui manque, dit-il, aux comparaiſons d'Homère, où les queuës ſont de deux étoffes differentes ; de ſorte que s'il arrivoit qu'en France, comme cela peut fort bien arriver, la mode vînt de coudre des queuës de differente étoffe aux robes des Princeſſes, voilà le Préſident qui auroit entièrement cauſe gagnée ſur les comparaiſons. C'eſt ainſi que ces trois Meſſieurs manient entre eux la raiſon humaine ; l'un faiſant toûjours l'objection qu'il ne doit point faire ; l'autre approuvant ce qu'il ne doit point approuver ; & l'autre répondant ce qu'il ne doit point répondre.

Que ſi le Préſident a eu ici quelque avantage ſur l'Abbé, celui-ci a bien-tôt ſa revanche à propos d'un autre endroit d'Homère. Cet endroit eſt dans le douzième Livre de l'Odyſſée, * où Homère, ſelon la traduction de Monſieur P** raconte : *Qu'Ulyſſe étant porté ſur ſon mât briſé, vers la Charybde, juſtement dans le tems que l'eau s'élevoit ; & craignant de tomber au fond, quand l'eau viendroit à redeſcendre, il ſe prit à un figuier ſauvage qui ſortoit du haut du rocher, où il s'attacha comme une chauve-ſouris, & où il attendit, ainſi ſuſpendu, que ſon mât qui étoit allé à fond, revînt ſur l'eau ; ajoûtant que lors qu'il le vit revenir, il fut auſſi aiſe qu'un Juge qui ſe lève de deſſus ſon Siège pour aller dîner, après avoir jugé pluſieurs procès.* Monſieur l'Abbé inſulte fort à Monſieur le Préſident ſur cette comparaiſon bizarre du Juge qui va dîner ; & voïant le Préſident embarraſſé, *Eſt-ce*, ajoûte-t-il, *que je ne traduis pas fidèlement le Texte d'Homère ?* Ce que ce grand Déffenſeur des Anciens n'oſeroit nier. Auſſi-tôt Monſieur le Chevalier revient à la charge ; & ſur ce que le Préſident répond : que le Poëte donne à tout cela un tour ſi agréable, qu'on ne peut pas n'én être point charmé : *Vous vous moquez*, pourſuit le Chevalier : *Dès le moment qu'Homère, tout Homère qu'il eſt, veut trouver de la reſſemblance entre un homme qui ſe réjoüit de voir ſon mât revenir ſur l'eau, & un Juge qui ſe lève pour aller dîner, après avoir*

* V. 420. & ſuiv.

avoir jugé plusieurs procès, il ne sauroit dire qu'une impertinence.

Voilà donc le pauvre Président fort accablé ; & cela faute d'avoir sû, que Monsieur l'Abbé fait ici une des plus énormes bévûës qui aient jamais été faites, prenant une date pour une comparaison. Car il n'y a en effet aucune comparaison en cet endroit d'Homère. Ulysse raconte que voïant le mât, & la quille de son vaisseau, sur lesquels il s'étoit sauvé, qui s'engloutissoient dans la Charybde ; il s'accrocha, comme un oiseau de nuit, à un grand figuier qui pendoit là d'un rocher, & qu'il y demeura longtems attaché, dans l'espérance que le reflux venant, la Charybde pourroit enfin revomir le débris de son vaisseau : Qu'en effet ce qu'il avoit prévû arriva ; & qu'environ vers l'heure qu'un Magistrat, aiant rendu la justice, quitte sa séance pour aller prendre sa réfection, c'est-à-dire, environ sur les trois heures après-midi, ces débris parurent hors de la Charybde, & qu'il se remit dessus. Cette date est d'autant plus juste qu'Eustathius assure, que c'est le tems d'un des reflux de la Charybde, qui en a trois en vingt-quatre heures ; & qu'autrefois en Grèce on datoit ordinairement les heures de la journée par le tems où les Magistrats entroient au Conseil ; par celui où ils y demeuroient ; & par celui où ils en sortoient. Cet endroit n'a jamais été entendu autrement par aucun Interprète, & le Traducteur Latin l'a fort bien rendu. Par là on peut voir à qui appartient l'impertinence de la comparaison prétenduë, ou à Homère qui ne l'a point faite, ou à Monsieur l'Abbé qui la lui fait faire si mal-à-propos.

Mais avant que de quitter la conversation de ces trois Messieurs, Monsieur l'Abbé trouvera bon, que je ne donne pas les mains à la réponse décisive qu'il fait à Monsieur le Chevalier, qui lui avoit dit : *Mais à propos de comparaisons, on dit qu'Homère compare Ulysse, qui se tourne dans son lit, au boudin qu'on rôtit sur le gril.* A quoi Monsieur l'Abbé répond : *Cela est vrai ;* & à quoi je réponds : Cela est si faux, que même le mot Grec, qui veut dire boudin, n'étoit point encore inventé du tems d'Homère, où il n'y avoit ni boudins, ni ragoûts. La vérité est que dans le vingtième Livre de l'Odyssée, * il compare Ulysse qui se tourne çà & là dans son lit, brûlant d'impatience de se soûler, comme dit Eustathius, du sang des Amans de Pénélope, à un homme affamé, qui s'agite pour faire cuire sur un grand feu le ven-

* v. 24. & suiv.

tre ſanglant, & plein de graiſſe, d'un animal, dont il brûle de ſe raſſazier, le tournant ſans ceſſe de côté & d'autre.

En effet, tout le monde ſait que le ventre de certains animaux chez les Anciens étoit un de leurs plus délicieux mets: que le *ſumen*, c'eſt-à-dire, le ventre de la truïe parmi les Romains, étoit vanté par excellence, [1] & défendu même par une ancienne Loi Cenſorienne, comme trop voluptueux. Ces mots, *plein de ſang & de graiſſe*, qu'Homère a mis en parlant du ventre des animaux, & qui ſont ſi vrais de cette partie du corps, ont donné occaſion à un miſerable Traducteur, qui a mis autrefois l'Odyſſée en François, de ſe figurer qu'Homère parloit là du boudin: parce que le boudin de pourceau ſe fait communément avec du ſang & de la graiſſe; & il l'a ainſi ſottement rendu dans ſa traduction. C'eſt ſur la foi de ce Traducteur, que quelques Ignorans, & Monſieur l'Abbé du Dialogue, ont crû qu'Homère comparoit Ulyſſe à un boudin: quoique ni le Grec ni le Latin n'en diſent rien, & que jamais aucun Commentateur n'ait fait cette ridicule bévûë. Cela montre bien les étranges inconvéniens, qui arrivent à ceux qui veulent parler d'une Langue qu'ils ne ſavent point.

REMARQUES.

1. *Et défendu par une ancienne Loi cenſorienne.*] Pline, Livre XI. de ſon Hiſtoire naturelle, ch. 84. *Hujus (ſuis fœminæ) ſumen optimum, ſi modò fœtus non hauſerit.* Et Liv. VIII. ch. 77. *Hinc Cenſorarum Legum paginæ, interdictaque canis abdomina.*

REFLEXION VII.

Il faut ſonger au jugement que toute la Poſterité fera de nos Ecrits.

Paroles de Longin, Ch. XII.

IL n'y a en effet que l'approbation de la Poſterité, qui puiſſe établir le vrai mérite des Ouvrages. Quelque éclat qu'ait fait un Ecrivain durant ſa vie, quelques éloges qu'il ait reçûs, on ne peut pas pour cela infailliblement conclurre que ſes Ouvrages ſoient excellens. De faux brillans, la nouveauté du ſtile, un tour d'eſprit qui étoit à la mode, peuvent les avoir fait valoir; & il arrivera peut-être que dans le ſiècle ſuivant on ouvrira les yeux, & que l'on mépriſera ce que l'on a admiré. Nous en avons un bel exemple dans Ronſard, & dans ſes imitateurs, comme Du-Bellay,

lay, Du-Bartas, Des-Portes, qui dans le siècle précédent ont été l'admiration de tout le monde, & qui aujourd'hui ne trouvent pas même de Lecteurs.

La même chose étoit arrivée chez les Romains à Nævius, à Livius, & à Ennius, qui du tems d'Horace, comme nous l'apprenons de ce Poëte, trouvoient encore beaucoup de gens qui les admiroient; mais qui à la fin furent entièrement décriez. Et il ne faut point s'imaginer que la chûte de ces Auteurs, tant les François que les Latins, soit venuë de ce que les Langues de leurs pais ont changé. Elle n'est venuë, que de ce qu'ils n'avoient point attrapé dans ces Langues le point de solidité & de perfection, qui est nécessaire pour faire durer, & pour faire à jamais priser des Ouvrages. En effet, la Langue Latine, par exemple, qu'ont écrite Ciceron & Virgile, étoit déja fort changée du tems de Quintilien, & encore plus du tems d'Aulugelle. Cependant Ciceron & Virgile y étoient encore plus estimez que de leur tems-même; parce qu'ils avoient comme fixé la Langue par leurs Ecrits, aiant atteint le point de perfection que j'ai dit.

Ce n'est donc point la vieillesse des mots & des expressions dans Ronsard, qui a décrié Ronsard; c'est qu'on s'est apperçû tout d'un coup que les beautez qu'on y croïoit voir n'étoient point des beautez. Ce que Bertaut, Malherbe, De Lingendes, & Racan, qui vinrent après lui, contribuèrent beaucoup à faire connoître, aiant attrapé dans le genre sérieux le vrai génie de la Langue Françoise, qui bien loin d'être en son point de maturité du tems de Ronsard, comme Pasquier se l'étoit persuadé faussement, n'étoit pas même encore sortie de sa première enfance. Au contraire le vrai tour de l'Epigramme, du Rondeau, & des Epîtres naïves, aiant été trouvé, même avant Ronsard, par Marot, par Saint-Gelais, & par d'autres; non seulement leurs Ouvrages en ce genre ne sont point tombez dans le mépris, mais ils sont encore aujourd'hui généralement estimez: jusques-là même, que pour trouver l'air naïf en François, on a encore quelquefois recours à leur stile; & c'est ce qui a si bien réüssi au célèbre Monsieur de la Fontaine. Concluons donc qu'il n'y a qu'une longue suite d'années, qui puisse établir la valeur & le vrai mérite d'un Ouvrage.

Mais lors que des Ecrivains ont été admirez durant un fort grand nombre de siècles, & n'ont été mépriſez que par quelques gens de goût bizarre; car il se trouve toûjours des goûts dépra-

vez: alors non seulement il y a de la témerité ; mais il y a de la folie à vouloir douter du mérite de ces Ecrivains. Que si vous ne voïez point les beautez de leurs Ecrits, il ne faut pas conclurre qu'elles n'y sont point, mais que vous êtes aveugle, & que vous n'avez point de goût. Le gros des Hommes à la longue ne se trompe point sur les Ouvrages d'esprit. Il n'est plus question, à l'heure qu'il est, de savoir si Homère, Platon, Ciceron, Virgile, sont des hommes merveilleux. C'est une chose sans contestation, puisque vingt siècles en sont convenus : il s'agit de savoir en quoi consiste ce merveilleux, qui les a fait admirer de tant de siècles ; & il faut trouver moïen de le voir, ou renoncer aux belles lettres, ausquelles vous devez croire que vous n'avez ni goût ni génie, puisque vous ne sentez point ce qu'ont senti tous les hommes.

Quand je dis cela néanmoins, je suppose que vous sachiez la Langue de ces Auteurs. Car si vous ne la savez point, & si vous ne vous l'êtes point familiarizée, je ne vous blâmerai pas de n'en point voir les beautez : je vous blâmerai seulement d'en parler. Et c'est en quoi on ne sauroit trop condamner Monsieur P**. qui ne sachant point la Langue d'Homère, vient hardiment lui faire son procès sur les bassesses de ses Traducteurs, & dire au Genre humain, qui a admiré les Ouvrages de ce grand Poëte durant tant de siècles : Vous avez admiré des sottises. C'est à peu près la même chose qu'un Aveugle-né, qui s'en iroit crier par toutes les ruës : Messieurs je sai que le Soleil que vous voïez, vous paroît fort beau ; mais moi qui ne l'ai jamais vû, je vous déclare qu'il est fort laid.

Mais pour revenir à ce que je disois : puis que c'est la Posterité seule qui met le véritable prix aux Ouvrages, il ne faut pas, quelque admirable que vous paroisse un Ecrivain moderne, le mettre aisément en parallèle avec ces Ecrivains admirez durant un si grand nombre de siècles : puisqu'il n'est pas même sûr que ses Ouvrages passent avec gloire au siècle suivant. En effet, sans aller chercher des exemples éloignez, combien n'avons-nous point vû d'Auteurs admirez dans nôtre siècle, dont la gloire est déchûë en très-peu d'années ? Dans quelle estime n'ont point été il y a trente ans les Ouvrages de Balzac ? On ne parloit pas de lui simplement comme du plus éloquent homme de son siècle, mais comme du seul éloquent. Il a effectivement des qualitez merveilleuses. On

peut

peut dire que jamais perſonne n'a mieux ſû ſa Langue que lui, & mieux entendu la propriété des mots, & la juſte meſure des périodes. C'eſt une loüange que tout le monde lui donne encore. Mais on s'eſt apperçû tout d'un coup, que l'art où il s'eſt emploïé toute ſa vie, étoit l'art qu'il ſavoit le moins ; je veux dire l'art de faire une Lettre. Car bien que les ſiennes ſoient toutes pleines d'eſprit, & de choſes admirablement dites ; on y remarque par tout les deux vices les plus oppoſez au Genre épiſtolaire, c'eſt à ſavoir, l'affectation & l'enflure ; & on ne peut plus lui pardonner ce ſoin vicieux qu'il a de dire toutes choſes autrement que ne le diſent les autres hommes. De ſorte que tous les jours on retorque contre lui ce même Vers que Mainard a fait autrefois à ſa loüange,

Il n'eſt point de Mortel qui parle comme lui.

Il y a pourtant encore des gens qui le liſent ; mais il n'y a plus perſonne qui oſe imiter ſon ſtile ; ceux qui l'ont fait s'étant rendus la riſée de tout le monde.

Mais pour chercher un exemple encore plus illuſtre que celui de Balzac : Corneille eſt celui de tous nos Poëtes qui a fait le plus d'éclat en nôtre tems ; & on ne croïoit pas qu'il pût jamais y avoir en France un Poëte digne de lui être égalé. Il n'y en a point en effet qui ait eu plus d'élevation de génie, ni qui ait plus compoſé. Tout ſon mérite pourtant à l'heure qu'il eſt, aiant été mis par le tems comme dans un creuſet, ſe réduit à huit ou neuf Pièces de Théatre qu'on admire, & qui ſont, s'il faut ainſi parler, comme le Midi de ſa Poëſie, dont l'Orient & l'Occident n'ont rien valu. Encore dans ce petit nombre de bonnes Pièces, outre les fautes de Langue qui y ſont aſſez fréquentes, on commence à s'apercevoir de beaucoup d'endroits de déclamation qu'on n'y voïoit point autrefois. Ainſi non ſeulement on ne trouve point mauvais qu'on lui compare aujourd'hui Monſieur Racine ; mais il ſe trouve même quantité de gens qui le lui préfèrent. La Poſterité jugera qui vaut le mieux des deux. Car je ſuis perſuadé que les Ecrits de l'un & de l'autre paſſeront aux ſiècles ſuivans. Mais juſques-là ni l'un ni l'autre ne doit être mis en parallèle avec Euripide, & avec Sophocle : puiſque leurs Ouvrages n'ont point encore le ſeau qu'ont les Ouvrages d'Euripide & de Sophocle, [je veux dire, l'approbation de pluſieurs ſiècles.

Au reste, il ne faut pas s'imaginer que dans ce nombre d'Ecrivains approuvez de tous les siècles, je veüille ici comprendre ces Auteurs, à la vérité anciens, mais qui ne se sont acquis qu'une médiocre estime, comme Lycophron, Nonnus, Silius Italicus, l'Auteur des Tragédies attribuées à Sénèque, & plusieurs autres, à qui on peut non seulement comparer, mais à qui on peut, à mon avis, justement préférer beaucoup d'Ecrivains modernes. Je n'admets dans ce haut rang que ce petit nombre d'Ecrivains merveilleux, dont le nom seul fait l'éloge, comme Homère, Platon, Ciceron, Virgile, &c. Et je ne règle point l'estime que je fais d'eux par le tems qu'il y a que leurs Ouvrages durent: mais par le tems qu'il y a qu'on les admire. C'est de quoi il est bon d'avertir beaucoup de gens, qui pourroient mal-à-propos croire ce que veut insinuer nôtre Censeur; qu'on ne loüe les Anciens que parce qu'ils sont Anciens; & qu'on ne blâme les Modernes, que parce qu'ils sont Modernes: ce qui n'est point du tout véritable, y aiant beaucoup d'Anciens qu'on n'admire point, & beaucoup de Modernes que tout le monde loüe. L'antiquité d'un Ecrivain n'est pas un titre certain de son mérite: mais l'antique & constante admiration qu'on a toûjours euë pour ses Ouvrages, est une preuve sûre & infaillible qu'on les doit admirer.

REFLEXION VIII.

* Paroles de Longin, chap. xxvij.

Il n'en est pas ainsi de Pindare & de Sophocle. Car au milieu de leur plus grande violence, durant qu'ils tonnent & foudroient, pour ainsi dire, souvent leur ardeur vient à s'éteindre, & ils tombent malheureusement.*

Longin donne ici assez à entendre qu'il avoit trouvé des choses à redire dans Pindare. Et dans quel Auteur n'en trouve-t-on point? Mais en même tems il déclare que ces fautes, qu'il y a remarquées, ne peuvent point être appelées proprement fautes; & que ce ne sont que de petites négligences où Pindare est tombé,

REMARQUES.

1. *Il n'en est pas ainsi de Pindare.*] Mr. Delpréaux n'avoit cité que ces mots dans la 1. edition de ces Reflexions, en 1694. Il ajoûta le reste du passage de Longin dans l'édition de 1701.

tombé, à cauſe de cet eſprit divin dont il eſt entraîné, & qu'il n'étoit pas en ſa puiſſance de règler comme il vouloit. C'eſt ainſi que le plus grand & le plus ſévère de tous les Critiques Grecs parle de Pindare, même en le cenſurant.

Ce n'eſt pas là le langage de Monſieur P**, homme qui ſûrement ne ſait point de Grec. Selon lui Pindare non ſeulement eſt plein de véritables fautes; mais c'eſt un Auteur qui n'a aucune beauté, un Diſeur de galimathias impénétrable, que jamais perſonne n'a pû comprendre, & dont Horace s'eſt moqué quand il a dit que c'étoit un Poëte inimitable. En un mot, c'eſt un Ecrivain ſans mérite, qui n'eſt eſtimé que d'un certain nombre de Savans, qui le liſent ſans le concevoir, & qui ne s'attachent qu'à recueillir quelques miſerables Sentences, dont il a ſemé ſes Ouvrages. Voilà ce qu'il juge à propos d'avancer ſans preuves dans le dernier de ſes Dialogues. Il eſt vrai que dans un autre de ſes Dialogues * il vient à la preuve devant Madame la Préſidente Morinet, & prétend montrer que le commencement de la premiére Ode de ce grand Poëte ne s'entend point. C'eſt ce qu'il prouve admirablement par la traduction qu'il en a faite. Car il faut avoüer que ſi Pindare s'étoit énoncé comme lui, [1] la Serre, [2] ni Richeſource, ne l'emporteroient pas ſur Pindare pour le galimathias, & pour la baſſeſſe.

Paralleles, Tome I. pag. 23. Tome III. pag. 161.

** Paralleles, Tome I. pag. 28*

On ſera donc aſſez ſurpris ici de voir, que cette baſſeſſe & ce galimathias appartiennent entiérement à Monſieur P**, qui en traduiſant Pindare, n'a entendu ni le Grec, ni le Latin, ni le François. C'eſt ce qu'il eſt aiſé de prouver. Mais pour cela, il faut ſavoir, que Pindare vivoit peu de tems après Pythagore, Thales, & Anaxagore, fameux Philoſophes Naturaliſtes, & qui avoient enſeigné la Phyſique avec un fort grand ſuccès. L'opinion de Thalès, [3] qui mettoit l'eau pour le principe des choſes, étoit ſur tout célébre.

REMARQUES.

1. *La Serre.*] Voïez la Remarque ſur le Vers 176. de la Satire III.

2. *Richeſource.*] Jean de Soudier, Ecuïer, Sieur de Richeſource, étoit un miſerable Déclamateur, façon de Pédant, qui prenoit la qualité de *Moderateur de l'Académie des Orateurs*; parce qu'il faiſoit des leçons publiques d'éloquence dans une chambre qu'il occupoit à la Place Dauphine. Il avoit compoſé quelques ouvrages, parmi leſquels il y en a un de critique, intitulé *le Camouflet des Auteurs*, & chaque critique eſt une *Camouflade*.

3. *Thalès, qui mettoit l'eau pour le principe* &c.] *Thales enim Mileſius, qui primus de talibus rebus quæſivit, aquam dixit eſſe initium rerum: Deum autem, eam Mentem, quæ ex aquâ cuncta fingeret.* Cic. de nat. Deor. L. 1. n. 25. *Vide Senec. natur. quæſt. L. 3. C. 13. Plut. des opin. des philoſ. L. 1. C. 3. &c.*

bre, Empédocle Sicilien, qui vivoit du tems de Pindare même, & qui avoit été disciple d'Anaxagore, avoit encore poussé la chose plus loin qu'eux ; & non seulement avoit pénétré fort avant dans la connoissance de la Nature, mais il avoit fait ce que Lucrèce a fait depuis, à son imitation ; je veux dire, qu'il avoit mis toute la Physique en Vers. On a perdu son Poëme. On sait pourtant que ce Poëme commençoit par l'éloge des quatre Elémens, & vraisemblablement il n'y avoit pas oublié la formation de l'Or & des autres métaux. Cet Ouvrage s'étoit rendu si fameux dans la Grèce, qu'il y avoit fait regarder son Auteur comme une espèce de Divinité.

Pindare venant donc à composer sa première Ode Olympique à la loüange d'Hieron Roi de Sicile, qui avoit remporté le prix de la course des chevaux, débute par la chose du monde la plus simple & la plus naturelle, qui est : Que s'il vouloit chanter les merveilles de la Nature, il chanteroit, à l'imitation d'Empédocle Sicilien, l'Eau & l'Or, comme les deux plus excellentes choses du monde : mais que s'étant consacré à chanter les actions des hommes, il va chanter le combat Olympique ; puisque c'est en effet ce que les hommes font de plus grand : & que de dire qu'il y ait quelque autre combat aussi excellent que le combat Olympique, c'est prétendre qu'il y a dans le Ciel quelque autre Astre aussi lumineux que le Soleil. Voilà la pensée de Pindare mise dans son ordre naturel, & telle qu'un Rhéteur la pourroit dire dans une éxacte Prose. Voici comme Pindare l'énonce en Poëte. *Il n'y a rien de si excellent que l'Eau : Il n'y a rien de plus éclatant que l'Or, & il se distingue entre toutes les autres superbes richesses, comme un feu qui brille dans la nuit. Mais, ô mon Esprit, [1] puisque c'est des combats que tu veux chanter, ne va point te figurer, ni que dans les vastes deserts du Ciel, quand il fait jour, [2] on puisse*

se

REMARQUES.

1. *Puisque c'est.*] La particule ἐι veut aussi bien dire en cet endroit, *puisque* & *comme*, que *si*. Et c'est ce que Benoît a fort bien montré dans l'Ode III. où ces mots ἄστρον, &c. sont répétez.

2. *On puisse voir quelque autre*] La Traducteur Latin n'a pas bien rendu cet endroit μηκέτι σκόπει ἄλλο φαεινὸν ἄστρον, *ne contempleris aliud visibile Astrum* ; qui doivent s'expliquer dans mon sens, *ne puta quòd videatur aliud Astrum. Ne te figure pas qu'on puisse voir un autre Astre*, &c.

ſe voir quelque autre Aſtre auſſi lumineux que le Soleil ; ni que ſur la Terre nous puiſſions dire, qu'il y ait quelque autre combat auſſi excellent que le combat Olympique.

Pindare eſt preſque ici traduit mot pour mot ; & je ne lui ai prêté que le mot de, *ſur la Terre*, que le ſens amène ſi naturellement, qu'en vérité il n'y a qu'un homme qui ne ſait ce que c'eſt que traduire, qui puiſſe me chicaner là-deſſus. Je ne prétens donc pas, dans une traduction ſi litterale avoir fait ſentir toute la force de l'original ; dont la beauté conſiſte principalement dans le nombre, l'arrangement, & la magnificence des paroles. Cependant quelle majeſté & quelle nobleſſe un homme de bon ſens n'y peut-il pas remarquer, même dans la ſéchereſſe de ma traduction ? Que de grandes images préſentées d'abord ! l'Eau, l'Or, le Feu, le Soleil ! Que de ſublimes figures enſemble ! la Métaphore, l'Apoſtrophe, la Métonymie ! Quel tour & quelle agréable circonduction de paroles ! Cette expreſſion : *Les vaſtes deſerts du Ciel, quand il fait jour*, eſt peut-être une des plus grandes choſes qui aient jamais été dites en Poëſie. En effet, qui n'a point remarqué de quel nombre infini d'étoiles le Ciel paroît peuplé durant la nuit, & quelle vaſte ſolitude c'eſt au contraire dès que le Soleil vient à ſe montrer ? De ſorte que par le ſeul début de cette Ode on commence à concevoir tout ce qu'Horace a voulu faire entendre, quand il dit, que *Pindare eſt comme un grand fleuve qui marche à flots boüillonnans ; & que de ſa bouche, comme d'une ſource profonde, il ſort une immenſité de richeſſes & de belles choſes.*

Fervet immenſuſque ruit profundo
Pindarus ore.

Examinons maintenant la traduction de Monſieur P **. La voici : *L'eau eſt très-bonne à la vérité, & l'or qui brille, comme le feu durant la nuit, éclate merveilleuſement parmi les richeſſes qui rendent l'homme ſuperbe. Mais, mon Eſprit, ſi tu deſires chanter des combats, ne contemple point d'autre Aſtre plus lumineux que le Soleil, pendant le jour, dans le vague de l'air. Car nous ne ſaurions chanter des combats plus illuſtres que les combats Olympiques.* Peut on

jamais voir un plus plat galimathias ? *L'eau eſt très-bonne à la vérité*, eſt une manière de parler familiere & comique, qui ne répond point à la majeſté de Pindare. Le mot d'ἄριστον ne veut pas ſimplement dire en Grec *bon*, mais *merveilleux*, *divin*, [a] *excellent entre les choſes excellentes*. On dira fort bien en Grec, qu'Alexandre & Jules Céſar étoient ἄριστοι. Traduira-t-on qu'ils étoient de *bonnes gens* ? D'ailleurs le mot de *bonne eau* en François, tombe dans le bas, à cauſe que cette façon de parler s'emploie dans des uſages bas & populaires, *à l'enſeigne de la Bonne eau*, *à la Bonne eau de vie*. Le mot d'*à la verité* en cet endroit eſt encore plus familier & plus ridicule, & n'eſt point dans le Grec, où le μὲν & le δὲ ſont comme des eſpèces d'enclitiques, qui ne ſervent qu'à ſoûtenir la verſification. *Et l'or qui brille*. [1] Il n'y a point d'*Et* dans le Grec, & *qui* n'y eſt point non plus. *Eclate merveilleuſement parmi les richeſſes*. *Merveilleuſement* eſt burleſque en cet endroit. Il n'eſt point dans le Grec, & ſe ſent de l'ironie que Monſieur P** a dans l'eſprit, & qu'il tâche de prêter même aux paroles de Pindare en le traduiſant. *Qui rendent l'homme ſuperbe*. Cela n'eſt point dans Pindare, qui donne l'épithète de ſuperbe aux richeſſes mêmes, ce qui eſt une figure très-belle : au lieu que dans la traduction, n'y aiant point de figure, il n'y a plus par conſéquent de poëſie. *Mais, mon eſprit, &c.* C'eſt ici où Monſieur P** acheve de perdre la tramontane ; & comme il n'a entendu aucun mot de cet endroit, où j'ai fait voir un ſens ſi noble, ſi majeſtueux, & ſi clair, on me diſpenſera d'en faire l'analyſe.

Je me contenterai de lui demander dans quel Lexicon, dans quel Dictionaire ancien ou moderne, il a jamais trouvé que μηδὲ en Grec, où *ne* en Latin, voulût dire, *Car*. Cependant c'eſt ce *Car* qui fait ici toute la confuſion du raiſonnement qu'il veut attribuer à Pindare. Ne ſait-il pas qu'en toute Langue mettez un

CHANGEMENS.

a *Excellent entre les choſes excellentes.*] Edition de 1694 : *Excellent par excellence.*

REMARQUES.

1 *Et l'or qui brille.*] S'il y avoit, *l'or qui brille*, dans le Grec, cela feroit un Soléciſme, car il faudroit que ἀθρόμολπον fût l'adjectif de χρυσός.

un *Car* mal à propos, il n'y a point de raiſonnement qui ne devienne abſurde? Que je diſe par exemple, *Il n'y a rien de ſi clair que le commencement de la première Ode de Pindare, & Monſieur P** ne l'a point entendu.* Voilà parler très-juſte. Mais ſi je dis: *Il n'y a rien de ſi clair que le commencement de la première Ode de Pindare; car Monſieur P**. ne l'a point entendu*; c'eſt fort mal argumenté; parce que d'un fait très-veritable je fais une raiſon très-fauſſe, [b] & qu'il eſt fort indifférent, pour faire qu'une choſe ſoit claire ou obſcure, que Monſieur P** l'entende ou ne l'entende point.

Je ne m'étendrai pas davantage à lui faire connoître une faute qu'il n'eſt pas poſſible que lui-même ne ſente. J'oſerai ſeulement l'avertir, que lors qu'on veut critiquer d'auſſi grans Hommes qu'Homère & que Pindare, il faut avoir du moins les premières teintures de la Grammaire; & qu'il peut fort bien arriver que l'Auteur le plus habile devienne un Auteur de mauvais ſens entre les mains d'un Traducteur ignorant, qui ne l'entend point, & qui ne ſait pas même quelquefois, que *ni* ne veut point dire *car*.

Après avoir ainſi convaincu Monſieur P** ſur le Grec & ſur le Latin, il trouvera bon que je l'avertiſſe auſſi, qu'il y a une groſſière faute de François dans ces mots de ſa traduction: *Mais, mon Eſprit, ne contemples point, &c.* & que *contemple*, à l'imperatif, n'a point d'*s*. Je lui conſeille donc de renvoïer cette *s* au mot de *Caſuite*, *qu'il* écrit toûjours ainſi, quoi qu'on doive toûjours écrire & prononcer *Caſuiſte*. Cette *s*, je l'avouë, y eſt un peu plus néceſſaire qu'au pluriel du mot d'*Opera*: car bien que j'aie toûjours entendu prononcer des Operas, comme on dit des Factums & des Totons, je ne voudrois pas aſſûrer qu'on le doive écrire, & je pourrois bien m'être trompé en l'écrivant de la ſorte.

CHANGEMENS.

b *Et qu'il eſt fort indifferent*, &c.] Première édition: *Et qu'il y a un fort grand nombre de choſes fort claires que Monſieur P** n'entend point.*

REFLEXION IX.

Paroles de Longin. ch. XXXIV.

Les mots bas ſont comme autant de marques honteuſes qui flétriſſent l'expreſſion.

CETTE Remarque eſt vraie dans toutes les Langues. Il n'y a rien qui aviliſſe davantage un diſcours que les mots bas. On ſouffrira plûtôt, généralement parlant, une penſée baſſe exprimée en termes nobles, que la penſée la plus noble exprimée en termes bas. La raiſon de cela eſt, que tout le monde ne peut pas juger de la juſteſſe & de la force d'une penſée : mais qu'il n'y a preſque perſonne, ſur tout dans les Langues vivantes, qui ne ſente la baſſeſſe des mots. Cependant il y a peu d'Ecrivains qui ne tombent quelquefois dans ce vice. Longin, comme nous voïons ici, accuſe Herodote, c'eſt-à-dire le plus poli de tous les Hiſtoriens Grecs, d'avoir laiſſé échaper des mots bas dans ſon Hiſtoire. On en reproche à Tite-Live, à Saluſte, & à Virgile.

N'eſt-ce donc pas une choſe fort ſurprenante, qu'on n'ait jamais fait ſur cela aucun reproche à Homère? bien qu'il ait compoſé deux Poëmes, chacun plus gros que l'Eneïde; & qu'il n'y ait point d'Ecrivain qui deſcende quelquefois dans un plus grand détail que lui, ni qui diſe ſi volontiers les petites choſes : ne ſe ſervant jamais que de termes nobles, ou emploïant les termes les moins relevez avec tant d'art & d'induſtrie, comme Denis d'Halicarnaſſe, qu'il les rend nobles & harmonieux. Et certainement, s'il y avoit eu quelque reproche à lui faire ſur la baſſeſſe des mots, Longin ne l'auroit pas vraiſemblablement plus épargné ici qu'Herodote. On voit donc par là le peu de ſens de ces Critiques modernes, qui veulent juger du Grec ſans ſavoir de Grec; & qui ne liſant Homère que dans des Traductions Latines très-baſſes, ou dans des Traductions Françoiſes encore plus rampantes, imputent à Homère les baſſeſſes de ſes Traducteurs, & l'accuſent de ce qu'en parlant Grec, il n'a pas aſſez noblement parlé Latin ou François. Ces Meſſieurs doivent ſavoir que les mots des Langues ne répondent pas toûjours juſte les uns aux autres; & qu'un terme Grec très-noble ne peut ſouvent être exprimé en François que

que par un terme très-bas. Cela ſe voit par le mot d'*Aſinus* en Latin, & d'*Ane* en François, qui ſont de la dernière baſſeſſe dans l'une & dans l'autre de ces Langues; quoi que le mot qui ſignifie cet animal, n'ait rien de bas en Grec ni en Hébreu, où on le voit emploïé dans les endroits même les plus magnifiques. Il en eſt de même du mot de *Mulet*, & de pluſieurs autres.

En effet, les langues ont chacune leur bizarrerie: mais la Françoiſe eſt principalement capricieuſe ſur les mots; & bien qu'elle ſoit riche en beaux termes ſur de certains ſujets, il y en a beaucoup où elle eſt fort pauvre; & il y a un très-grand nombre de petites choſes qu'elle ne ſauroit dire noblement. Ainſi, par exemple, bien que dans les endroits les plus ſublimes elle nomme ſans s'avilir, *un Mouton*, *une Chèvre*, *une Brebis*; elle ne ſauroit, ſans ſe diffamer, dans un ſtile un peu élévé, nommer *un Veau*, *une Truie*, *un Cochon*. Le mot de *Geniſſe* en François, eſt fort beau, ſur tout dans une Eglogue: *Vache* ne s'y peut pas ſouffrir. *Paſteur* & *Berger* y ſont du plus bel uſage: *Gardeur de Pourceaux*, ou *Gardeur de Bœufs*, y ſeroient horribles. Cependant il n'y a peut-être pas dans le Grec deux plus beaux mots que Συβώτης & Βυκόλος, qui répondent à ces deux mots François: & c'eſt pourquoi Virgile a intitulé ſes Eglogues de ce doux nom de *Bucoliques*, qui veut pourtant dire en nôtre Langue à la lettre, *Les Entretiens des Bouviers, ou des Gardeurs de Bœufs.*

Je pourrois raporter encore ici un nombre infini de pareils exemples. Mais au lieu de plaindre en cela le malheur de nôtre Langue, prendrons-nous le parti d'accuſer Homère & Virgile de baſſeſſe, pour n'avoir pas prévû que ces termes, quoi que ſi nobles & ſi doux à l'oreille en leur Langue, ſeroient bas & groſſiers étant traduits un jour en François? Voilà en effet le principe ſur lequel Monſieur P** fait le procès à Homère. Il ne ſe contente pas de le condamner ſur les baſſes traductions qu'on en a faites en Latin. Pour plus grande ſûreté, il traduit lui-même ce Latin en François; & avec ce beau talent qu'il a de dire baſſement toutes choſes, il fait ſi bien que, racontant le ſujet de l'Odyſſée, il fait d'un des plus nobles ſu-

jets qui ait jamais été traité, un Ouvrage auſſi burleſque que [1] *l'Ovide en belle humeur.*

Parallèles, Tom. III. pag. 73. & ſuiv.

Il change ce ſage Vieillard, qui avoit ſoin des troupeaux d'Ulyſſe, en un vilain Porcher. Aux endroits où Homère dit, *que la Nuit couvroit la Terre de ſon ombre, & cachoit les chemins aux Voïageurs*, il traduit : *que l'on commençoit à ne voir goute dans les rües.* Au lieu de la magnifique chauſſure dont Télémaque lie ſes piés délicats, il lui fait mettre ſes *beaux ſouliers* de parade. A l'endroit où Homère, pour marquer la propreté de la maiſon de Neſtor, dit, *que ce fameux Vieillard s'aſſit devant ſa porte ſur des pierres fort polies, & qui reluiſoient comme ſi on les avoit frotées de quelque huile précieuſe* : il met *que Neſtor s'alla aſſeoir ſur des pierres luiſantes comme de l'onguent.* Il explique par tout le mot de ~~*Sus*~~, qui eſt fort noble en Grec, par le mot de *Cochon* ou de *Pourceau*, qui eſt de la dernière baſſeſſe en François. Au lieu qu'Agamemnon dit, *qu'Egiſthe le fit aſſaſſiner dans ſon Palais, comme un Taureau qu'on égorge dans une étable* : il met dans la bouche d'Agamemnon cette manière de parler baſſe : *Egiſthe me fit aſſommer comme un bœuf.* Au lieu de dire, comme porte le Grec, *qu'Ulyſſe voïant ſon Vaiſſeau fracaſſé, & ſon mât renverſé d'un coup de tonnerre, il lia enſemble, du mieux qu'il put, ce mât avec ſon reſte de Vaiſſeau, & s'aſſit deſſus.* Il fait dire à Ulyſſe, *qu'il ſe mit à cheval ſur ſon mât.* C'eſt en cet endroit qu'il fait cette enorme bévûë, que nous avons remarquée ailleurs dans nos Obſervations.*

** Réf. VI.*

Il dit encore ſur ce ſujet cent autres baſſeſſes de la même force, exprimant en ſtile rampant & bourgeois, les mœurs des hommes de cet ancien Siècle, qu'Héſiode appèle le ſiècle des Heros, où l'on ne connoiſſoit point la molleſſe & les délices ; où l'on ſe ſervoit, où l'on s'habilloit ſoi-même, & qui ſe ſentoit encore par là du ſiècle d'or. Mr P** triomphe à nous faire voir combien cette ſimplicité eſt éloignée de nôtre molleſſe & de nôtre luxe, qu'il regarde comme un des grans préſens

REMARQUES.

1. *L'Ovide en belle humeur.*] Ouvrage ridicule de Daſſouci. Voïez la Remarque ſur le Vers 90. du premier Chant de l'Art poëtique.

préſens que Dieu ait fait aux hommes, & qui ſont pourtant l'origine de tous les vices, ainſi que Longin le fait voir dans ſon dernier Chapitre, où il traite de la décadence des Eſprits, qu'il attribuë principalement à ce luxe & à cette molleſſe.

Monſieur P** ne fait pas réfléxion, que les Dieux & les Déeſſes dans les Fables, n'en ſont pas moins agréables, quoi qu'ils n'aient ni Eſtafiers, ni Valets de chambre, ni Dames d'atour; & qu'ils aillent ſouvent tout nuds. Qu'enfin le luxe eſt venu d'Aſie en Europe, & que c'eſt des Nations barbares qu'il eſt deſcendu chez les Nations polies, où il a tout perdu; & où, plus dangereux fléau que la peſte ni que la guerre, il a, comme dit Juvénal, vangé l'Univers vaincu, en pervertiſſant les Vainqueurs :

Sævior armis
Luxuria incubuit, victumque ulciſcitur orbem.

J'aurois beaucoup de choſes à dire ſur ce ſujet : mais il faut les réſerver pour un autre endroit; & je ne veux parler ici que de la baſſeſſe des mots. Monſieur P** en trouve beaucoup dans les Epithètes d'Homère, qu'il accuſe d'être ſouvent ſuperfluës. Il ne ſait pas ſans doute ce que ſait tout homme un peu verſé dans le Grec : que comme en Grèce autrefois le fils ne portoit point le nom du pere, il eſt rare, même dans la Proſe, qu'on y nomme un homme, ſans lui donner une épithète qui le diſtingue, en diſant ou le nom de ſon pere, ou ſon païs, ou ſon talent, ou ſon défaut : *Alexandre fils de Philippe*, *Alcibiade fils de Clinias*, *Herodote d'Halicarnaſſe*, *Clément Alexandrin*, *Polyclète le Sculpteur*, *Diogène le Cynique*, *Denis le Tiran*, *&c.* Homère donc écrivant dans le génie de ſa Langue, ne s'eſt pas contenté de donner à ſes Dieux & à ſes Heros ces noms de diſtinction, qu'on leur donnoit dans la Proſe; mais il leur en a compoſé de doux & d'harmonieux, qui marquent leur principal caractère. Ainſi, par l'épithète de *léger à la courſe*, qu'il donne à Achille, il a marqué l'impétuoſité d'un jeune homme. Voulant exprimer la prudence dans Minerve, il l'appèle *la Déeſſe aux yeux fins*. Au contraire, pour peindre la majeſté dans Junon, il la nomme *la Déeſſe aux yeux grans & ouverts*; & ainſi des autres.

Il ne

Il ne faut donc pas regarder ces épithètes qu'il leur donne, comme de simples épithètes, mais comme des espèces de surnoms qui les font connoitre. Et on n'a jamais trouvé mauvais qu'on répétât ces épithètes ; parce que ce sont, comme je viens de dire, des espèces de surnoms. Virgile est entré dans ce goût Grec, quand il a répété tant de fois dans l'Enéide, *pius Æneas*, & *pater Æneas*, qui sont comme les surnoms d'Enée. Et c'est pourquoi on lui a objecté fort mal à propos, qu'Enée se loüe lui-même, quand il dit, *Sum Pius Æneas* ; *Je suis le pieux Enée* ; parce qu'il ne fait proprement que dire son nom. Il ne faut donc pas trouver étrange, qu'Homère donne de ces sortes d'épithètes à ses Heros, en des occasions qui n'ont aucun raport à ces épithètes ; puisque cela se fait souvent, même en François, où nous donnons le nom de Saint à nos Saints, en des rencontres où il s'agit de toute autre chose que de leur sainteté : comme quand nous disons que S. Paul gardoit les manteaux de ceux qui lapidoient S. Etienne.

Tous les plus habiles Critiques avoüent que ces épithètes sont admirables dans Homère ; & que c'est une des principales richesses de sa Poësie. Nôtre Censeur cependant les trouve basses : & afin de prouver ce qu'il dit, non seulement il les traduit bassement, mais il les traduit selon leur racine & leur étymologie ; & au lieu, par exemple, de traduire Junon *aux yeux grans & ouverts*, qui est ce que porte le mot βοῶπις, il le traduit selon sa racine, *Junon aux yeux de Bœuf*. Il ne sait pas qu'en François même il y a des dérivez & des composez qui sont fort beaux, dont le nom primitif est fort bas comme on le voit dans les mots de *petiller* & de *reculer*. Je ne saurois m'empêcher de raporter, à propos de cela, l'exemple d'un [1] Maître de Rhétorique, sous lequel j'ai étudié, & qui sûrement ne m'a pas inspiré l'admiration d'Homère, puisqu'il en étoit presque aussi grand ennemi que Monsieur P**. Il nous faisoit

REMARQUES.

[1] *Maître de Rhétorique, sous lequel j'ai étudié.*] Mr. de la Place, Professeur de Rhétorique au Collége de St. Jean de Beauvais. Il étoit Recteur de l'Université en ce tems-là ; c'est à dire, en 1650. & la même année il publia un Traité contre la pluralité des Bénéfices : *De necessaria unius uni Clerico Ecclesiastici Beneficii singularitate.* Quand quelqu'un de ses Ecoliers le faisoit impatienter : *Petit fripon*, lui disoit-il avec une emphase ridicule, *tu seras la premiére victime que j'immolerai à ma sévérité.* Puis, en s'applaudissant, il disoit avec la même emphase : *Encore, pourroient-ils même dans na colere, apprendre de moi la belle locution Françoise !*

(1) *M.*

faiſoit traduire [a] l'Oraiſon pour Milon ; & à un endroit où Ciceron dit, *obduruerat & percalluerat Reſpublica : La République s'étoit endurcie, & étoit devenuë comme inſenſible* ; les Ecoliers étant un peu embarraſſez ſur *percalluerat* ; qui dit preſque la même choſe qu'*obdurucrat* , nôtre Régent nous fit attendre quelque tems ſon explication ; & enfin aiant défié pluſieurs fois Meſſieurs de l'Académie , & ſur tout [1] Monſieur d'Ablancourt , à qui il en vouloit , de venir traduire ce mot : *percallere* , dit-il gravement , vient du cal & du durillon que les hommes contractent aux piés : & de là il conclut qu'il falloit traduire : *obdurucrat & percalluerat Reſpublica : La République s'étoit endurcie , & avoit contracté un durillon.* Voilà à peu près la manière de traduire de Monſieur P** ; & c'eſt ſur de pareilles traductions qu'il veut qu'on juge de tous les Poëtes & de tous les Orateurs de l'Antiquité : juſques-là qu'il nous avertit qu'il doit donner un de ces jours un nouveau volume de Parallèles , où il a , dit-il , [2] mis en Proſe Françoiſe les plus beaux endroits des Poëtes Grecs & Latins , afin de les oppoſer à d'autres beaux endroits des Poëtes Modernes, qu'il met auſſi en Proſe : ſecret admirable qu'il a trouvé pour les rendre ridicules les uns & les autres , & ſur tout les Anciens , quand il les aura habillez des impropriétez & des baſſeſſes de ſa traduction.

CON-

CHANGEMENS.

[a] *L'Oraiſon pour Milon.*] Dans la première édition l'Auteur avoit mis , *l'Oraiſon de Ciceron pour la Loi Manilia.* Mais dans les mots ſuivans qu'il avoit laiſſez dans les autres éditions : *& à un endroit où cet Orateur dit* ; J'ai ôté , *cet Orateur* , & j'ai mis *Ciceron :* parce que *cet Orateur* ne ſe raportoit à rien,

Voici le paſſage de l'Oraiſon pour Milon : *Sed neſcio quomodò jam uſu obdurucrat & percalluerat civitatis incredibilis patientia. Rome étoit devenuë comme inſenſible ! & la patience du Peuple Romain s'étoit , je ne ſai comment , endurcie.*

REMARQUES.

1. *Mr. D'Ablancourt.*] Célèbre Traducteur François.

2. *Mis en Proſe Françoiſe les plus beaux endroits &c.*] Mr. Perrault a donné dans la ſuite un quatrième volume de Parallèles ; mais il n'a pas oſé y mettre les traductions qu'il avoit promiſes.

CONCLUSION.

VOilà un léger échantillon du nombre infini de fautes, que Monſieur P**. a commiſes en voulant attaquer les défauts des Anciens. Je n'ai mis ici que celles qui regardent Homère & Pindare ; encore n'y en ai-je mis qu'une très-petite partie, & ſelon que les paroles de Longin m'en ont donné l'occaſion. Car ſi je voulois ramaſſer toutes celles qu'il a faites ſur le ſeul Homère, il faudroit un très-gros volume. Et que ſeroit-ce donc ſi j'allois lui faire voir ſes puérilitez ſur la Langue Grecque & ſur la Langue Latine ; ſes ignorances ſur Platon, ſur Démoſthène, ſur Ciceron, ſur Horace, ſur Térence, ſur Virgile ; &c. les fauſſes interprétations qu'il leur donne, les ſoléciſmes qu'il leur fait faire, les baſſeſſes & le galimatias qu'il leur prête ? J'aurois beſoin pour cela d'un loiſir qui me manque.

Je ne réponds pas néanmoins, comme j'ai déja dit, que dans les éditions de mon Livre, qui pourront ſuivre celle-ci, je ne lui découvre encore quelques-unes de ſes erreurs, & que je ne le faſſe peut-être repentir, de n'avoir pas mieux profité du paſſage de Quintilien, qu'on a allegué autrefois ſi à propos à [1] un de ſes freres ſur un pareil ſujet. Le voici. *Modeſtè tamen & circunſpecto judicio de tantis viris pronuntiandum eſt, ne quod pleriſque accidit, damnent quæ non intelligunt. Il faut parler avec beaucoup de modeſtie & de circonſpection de ces grans Hommes, de peur qu'il ne vous arrive ce qui eſt arrivé à pluſieurs, de blâmer ce que vous n'entendez pas.* Monſieur P**. me répondra peut-être ce qu'il m'a déja répondu : Qu'il a gardé cette modeſtie, & qu'il n'eſt point vrai qu'il ait parlé de ces grans Hommes avec le mépris que je lui reproche ; mais il n'avance ſi hardiment cette fauſſeté, que parce qu'il ſuppoſe, & avec raiſon, que perſonne ne lit ſes Dialogues. Car de quel front pourroit-il la ſoûtenir à des gens qui auroient ſeulement lû ce qu'il y dit d'Homère.

Il

REMARQUES.

1. *Un de ſes freres.*] Pierre Perrault, duquel il a été parlé dans la Remarque 6. ſur la Réflexion I. C'eſt Mr. Racine qui lui allégua ce paſſage de Quintilien, Livre X. chap. I. dans la Préface d'Iphigénie.

Il eſt vrai pourtant, que comme il ne ſe ſoucie point de ſe contredire, il commence ſes invectives contre ce grand Poëte, par avoüer, qu'Homère eſt peut-être le plus vaſte & le plus bel eſprit qui ait jamais été. Mais on peut dire que ces loüanges forcées qu'il lui donne, ſont comme les fleurs dont il couronne la victime qu'il va immoler à ſon mauvais ſens : n'y aiant point d'infamies qu'il ne lui diſe dans la ſuite ; l'accuſant d'avoir fait ſes deux Poëmes ſans deſſein, ſans vûë, ſans conduite. Il va même juſqu'à cet excès d'abſurdité, de ſoûtenir qu'il n'y a jamais eu d'Homère ; que ce n'eſt point un ſeul homme qui a fait l'Iliade & l'Odyſſée ; mais pluſieurs pauvres Aveugles, qui alloient, dit-il, de maiſon en maiſon réciter, pour de l'argent de petits Poëmes qu'ils compoſoient au hazard ; & que c'eſt de ces Poëmes qu'on a fait ce qu'on appèle les Ouvrages d'Homère. C'eſt ainſi que de ſon autorité privée il métamorphoſe tout à coup ce vaſte & bel Eſprit en une multitude de miſérables Gueux. Enſuite il emploie la moitié de ſon Livre à prouver, Dieu ſait comment, qu'il n'y a dans les Ouvrages de ce grand Homme ni ordre, ni raiſon, ni économie, ni ſuite, ni bienſéance, ni nobleſſe de mœurs : que tout y eſt plein de baſſeſſes, de chevilles, d'expreſſions groſſières : qu'il eſt mauvais Géographe, mauvais Aſtronome, mauvais Naturaliſte : finiſſant enfin toute [b] cette critique par ces belles paroles qu'il fait dire à ſon Chevalier. *Il faut que Dieu ne faſſe pas grand cas de la réputation de bel Eſprit, puiſqu'il permet que ces titres ſoient donnez, préférablement au reſte du genre humain, à deux hommes, comme Platon & Homère, à un Philoſophe qui a des viſions ſi bizarres, & à un Poëte qui dit tant de choſes ſi peu ſenſées.* A quoi Monſieur l'Abbé du Dialogue donne les mains, en ne le contrediſant point, & ſe contentant de paſſer à la critique de Virgile.

C'eſt là ce que Monſieur P** appèle parler avec retenuë d'Ho-

CHANGEMENS.

[b] *Cette critique par ces belles paroles.*] Prémière édition : *Cette belle critique par ces paroles* &c. Parallèles, Tome III. pag. 125.

d'Homère, & trouver, comme Horace, que ce grand Poëte s'endort quelquefois. Cependant comment peut-il se plaindre que je l'accuse à faux, d'avoir dit qu'Homère étoit de mauvais sens? Que signifient donc ces paroles, *Un Poëte qui dit tant de choses si peu sensées* ? Croit-il s'être suffisamment justifié de toutes ces absurditez, en soûtenant hardiment, comme il a fait, qu'Erasme & le Chancelier Bacon ont parlé avec aussi peu de respect que lui des Anciens ? Ce qui est absolument faux de l'un & de l'autre, & sur tout d'Erasme, l'un des plus grans admirateurs de l'Antiquité. Car bien que cet excellent Homme se soit mocqué avec raison de ces scrupuleux Grammairiens, qui n'admettent d'autre Latinité que celle de Ciceron, & qui ne croient pas qu'un mot soit Latin, s'il n'est dans cet Orateur : jamais Homme au fond n'a rendu plus de justice aux bons Ecrivains de l'Antiquité, & à Ciceron même, qu'Erasme.

Monsieur P** ne sauroit donc plus s'appuïer que sur le seul exemple de Jules Scaliger. Et il faut avoüer qu'il l'allègue avec un peu plus de fondement. En effet, dans le dessein que cet orgueilleux Savant s'étoit proposé, [1] comme il le déclare lui-même, de dresser des autels à Virgile, il a parlé d'Homère d'une manière un peu profane. Mais outre que ce n'est que par raport à Virgile, & dans un Livre [2] qu'il appèle Hypercritique, voulant témoigner par là qu'il y passe toutes les bornes de la critique ordinaire : Il est certain que ce Livre n'a pas fait d'honneur à son Auteur, Dieu aiant permis que ce savant Homme soit devenu alors un Monsieur P**, & soit tombé dans des ignorances si grossières, qu'elles lui ont attiré la risée de tous les Gens de Lettres, & de son propre fils même.

Au

REMARQUES.

1. *Comme il le déclare lui même.*] A la fin de son Hypercritique, qui est le sixième Livre de sa Poëtique. *Aræ P. Virgilii Maronis.* &c.

2. *Qu'il appèle Hypercritique.*] Le Livre où Scaliger, pour relever la gloire de Virgile, a si maltraité Homère, n'est pas l'Hypercritique ; C'est le livre précédent, dont le tître est *le Critique*, & où se trouve une longue comparaison de divers endroits d'Homère, & de divers endroits de Virgile, à qui Scaliger donne toûjours la préference. Le Livre qu'il nomme *Hypercritique*, ne parle que des Poëtes Latins, & il ne s'agit point là d'Homère.

Au reſte, afin que nôtre Cenſeur ne s'imagine pas que je ſois le ſeul qui aie trouvé ſes dialogues ſi étranges, & qui aie paru ſi ſérieuſement choqué de l'ignorante audace avec laquelle il y décide de tout ce qu'il y a de plus révéré dans les Lettres: Je ne ſaurois, ce me ſemble, mieux finir ces Remarques ſur les Anciens, qu'en raportant le mot [1] d'un très-grand Prince d'aujourd'hui, non moins admirable par les lumières de ſon eſprit, & par l'étenduë de ſes connoiſſances dans les Lettres, que par ſon extrême valeur, & par ſa prodigieuſe capacité dans la guerre, où il s'eſt rendu le charme des Officiers & des Soldats; & où, quoi qu'encore fort jeune, il s'eſt déja ſignalé par quantité d'actions dignes des plus expérimentez Capitaines. Ce Prince, qui, à l'exemple du fameux Prince de Condé ſon oncle paternel, lit tout, juſqu'aux Ouvrages de Monſieur P**, aiant en effet lû ſon dernier Dialogue, & en paroiſſant fort indigné, comme quelqu'un [c] eut pris la liberté de lui demander ce que c'étoit donc que cet Ouvrage, pour lequel il témoignoit un ſi grand mépris: *C'eſt un Livre*, dit-il, *où tout ce que vous avez jamais ouï loüer au monde, eſt blâmé; & où tout ce que vous avez jamais entendu blâmer, eſt loüé.*

AVER-

CHANGEMENS.

[c] *Eut pris la liberté de lui demander.*] *Lui eut demandé:* Première édition, 1694.

REMARQUES.

1. *D'un très-grand Prince d'aujourdhui.*] Le Prince de Conti: François-Louis de Bourbon, né le 30. d'Avril, 1664. & mort à Paris, le 22. de Février, 1709.

AVERTISSEMENT

Touchant la dixième Réfléxion ſur Longin.

LEs Amis de feu Monſieur Deſpréaux ſavent qu'après qu'il eut eu connoiſſance de la Lettre qui fait le ſujet de la dixième Réfléxion, il fut long-tems ſans ſe déterminer à y répondre. Il ne pouvoit ſe réſoudre à prendre la plume contre un Evêque, dont il reſpectoit la perſonne & le caractère, quoi qu'il ne fût pas fort frapé de ſes raiſons. Ce ne fut donc qu'après avoir vû cette Lettre publiée par Monſieur le Clerc, que Monſieur Deſpréaux ne put reſiſter aux inſtances de ſes Amis, & de pluſieurs perſonnes diſtinguées par leur Dignité, autant que par leur zèle pour la Religion, qui le preſsèrent de mettre par écrit ce qu'ils lui avoient ouï dire ſur ce ſujet, lors qu'ils lui eurent répréſenté, que c'étoit un grand ſcandale, qu'un homme fort décrié ſur la Religion s'appuiât de l'autorité d'un ſavant Evêque, pour ſoutenir une Critique, qui paroiſſoit plûtôt contre Moïſe que contre Longin.

Monſieur Deſpréaux ſe rendit enfin, & ce fut en déclarant qu'il ne vouloit point attaquer Monſieur l'Evêque d'Avranches, mais Mr. le Clerc; ce qui eſt religieuſement obſervé dans cette dixième Réfléxion. Monſieur d'Avranches étoit informé de tout ce détail, & il avoit témoigné en être content, comme en effet il avoit ſujet de l'être.

Après cela, depuis la mort de Mr. Deſpréaux, cette Lettre a été publiée dans un Recueil de pluſieurs Pièces, avec une longue Préface de Mr. l'Abbé de Tilladet, qui les a ramaſſées & publiées, à ce

REMARQUES.

Cet Avertiſſement a été compoſé par M. l'A.. R... de l'Académie Françoiſe.

ce qu'il assûre, sans la permission de ceux à qui appartenoit ce trésor. *On ne veut pas entrer dans le détail de ce fait : le Public sait assez ce qui en est, & ces sortes de vols faits aux Auteurs vivans, ne trompent plus personne.*

Mais supposant que M. l'Abbé de Tilladet, qui parle dans la Préface, en est l'Auteur, il ne trouvera pas mauvais qu'on l'avertisse, qu'il n'a pas été bien informé sur plusieurs faits qu'elle contient. On ne parlera que de celui qui regarde M. Despréaux, duquel il est assez étonnant qu'il attaque la mémoire, n'aiant jamais reçû de lui que des honnêtetez & des marques d'amitié.

Mr. Despréaux, *dit-il*, fit une sortie sur Mr. l'Evêque d'Avranches avec beaucoup de hauteur & de confiance. Ce Prélat se trouva obligé, pour sa justification, de lui répondre, & de faire voir que sa Remarque étoit très-juste, & que celle de son Adversaire n'étoit pas soûtenable. Cet Ecrit fut addressé par l'Auteur à Mr. le Duc de Montausier, en l'année 1683. parce que ce fut chez lui que fut connuë d'abord l'insulte qui lui avoit été faite par Mr. Despréaux ; & ce fut aussi chez ce Seigneur qu'on lut cet Ecrit en bonne compagnie, où les Rieurs, suivant ce qui m'en est revenu, ne se trouvèrent pas favorables à un homme, dont la principale attention sembloit être de mettre les Rieurs de son côté.

On ne contestera pas que cette Lettre ne soit addressée à feu Monsieur le Duc de Montausier, ni qu'elle lui ait été lûë. Il faut cependant qu'elle ait été lûë à petit bruit, puisque ceux qui étoient le plus familiers avec ce Seigneur, & qui le voïoient tous les jours, ne l'en ont jamais ouï parler, & qu'on n'en a eu connoissance que plus de vingt ans après, par l'impression qui en a été faite en Hollande. On comprend encore moins quels pouvoient être les Rieurs *qui ne furent pas favorables à M. Despréaux dans un point de critique aussi sérieux que celui-là. Car si l'on appèle ainsi les approbateurs de la pensée contraire à la sienne, ils étoient en si petit nombre, qu'on n'en peut pas nommer un seul de ceux qui de ce tems-là étoient à la Cour en quelque réputation d'esprit, ou de capacité dans les belles Lettres. Plusieurs personnes se souviennent encore que feu M. l'Evêque de Meaux, feu M. l'Abbé de S. Luc, M. de Court, M. de Labroüe, à present Evêque de Mirepoix, & plusieurs autres, se déclarèrent hautement contre cette pensée, dès le tems que parut la Démonstration*

ſtration Evangélique On ſait certainement, & non pas par des ouï dire, *que M. de Meaux & M. l'Abbé de S. Luc, en diſoient beaucoup plus que n'en a dit M. Deſpréaux. Si on vouloit parler des perſonnes auſſi diſtinguées par leur eſprit que par leur naiſſance, outre le grand Prince de Condé & les deux Princes de Conti ſes neveux, il ſeroit aiſé d'en nommer pluſieurs qui n'approuvoient pas moins cette Critique de M. Deſpréaux, que ſes autres Ouvrages. Pour les Hommes de Lettres, ils ont été ſi peu perſuadez que ſa cenſure n'étoit pas ſoûtenable, qu'il n'avoit paru encore aucun Ouvrage ſérieux pour ſoûtenir l'avis contraire, ſinon les Additions de M. le Clerc à la Lettre qu'il a publiée ſans la participation de l'Auteur. Car Grotius & ceux qui ont le mieux écrit de la vérité de la Religion Chrétienne; les plus ſavans Commentateurs des Livres de Moïſe, & ceux qui ont traduit ou commenté Longin, ont penſé & parlé comme M. Deſpréaux. Tollius, qu'on n'accuſera pas d'avoir été trop ſcrupuleux, a réfuté par une Note ce qui ſe trouve ſur ce ſujet dans la Démonſtration Evangélique; & les Anglois, dans leur dernière édition de Longin, ont adopté cette Note. Le Public n'en a pas jugé autrement depuis tant d'années, & une autorité telle que celle de M. le Clerc ne le fera pas apparemment changer d'avis. Quand on eſt loüé par des hommes de ce caractère, on doit penſer à cette parole de Phocion, lors qu'il entendit certains applaudiſſemens*: N'ai-je point dit quelque choſe mal à propos?

Les raiſons ſolides de M. Deſpréaux feront aſſez voir, que quoique M. le Clerc ſe croie ſi habile dans la Critique qu'il en a oſé donner des règles, il n'a pas été plus heureux dans celle qu'il a voulu faire de Longin, que dans preſque toutes les autres.

C'eſt aux Lecteurs à juger de cette dixième Réfléxion de M. Deſpréaux, qui a un préjugé fort avantageux en ſa faveur, puiſqu'elle apuie l'opinion communément reçuë parmi les Savans, juſqu'à ce que M. d'Avranches l'eût combattuë. Le caractère Epiſcopal ne donne aucune autorité à la ſienne, puiſqu'il n'en étoit pas revêtu lors qu'il la publia. D'autres grans Prélats, à qui M. Deſpréaux a communiqué ſa Réfléxion, ont été entiérement de ſon avis & ils lui ont donné de grandes loüanges, d'avoir ſoûtenu l'honneur & la dignité de l'Ecriture ſainte contre un homme qui ſans l'aveu de M. d'Avranches, abuſoit de ſon autorité. Enfin comme il étoit permis à M. Deſpréaux d'être d'un avis contraire, on ne

croit,

croit pas que cela faſſe plus de tort à ſa mémoire, que d'avoir penſé & jugé tout autrement que lui de l'utilité des Romans.

REFLEXION X.

OU

REFUTATION D'UNE DISSERTATION DE MONSIEUR LE CLERC CONTRE LONGIN.

Ainſi le Légiſlateur des Juifs, qui n'étoit pas un homme ordinaire, aiant fort bien conçû la puiſſance & la grandeur de Dieu, l'a exprimée dans toute ſa dignité au commencement de ſes Loix par ces paroles: DIEU DIT; QUE LA LUMIERE SE FASSE; ET LA LUMIERE SE FIT: QUE LA TERRE SE FASSE; LA TERRE FUT FAITE. *Paroles de Longin, Chap. V. I.*

LORSQUE je fis imprimer pour la premiére foïs, il y a environ trente-ſix ans, la Traduction que j'avois faite du Traité du Sublime de Longin, je crûs qu'il ſeroit bon, pour empêcher qu'on ne ſe méprît ſur ce mot de *Sublime*, de mettre dans ma Préface ces mots qui y ſont encore, & qui par la ſuite du tems ne s'y ſont trouvez que trop néceſſaires. *Il faut ſavoir que par Sublime, Longin n'entend pas ce que les Orateurs appèlent le ſtile ſublime; mais cet extraordinaire & ce merveilleux, qui fait qu'un Ouvrage enlève, ravit, tranſporte. Le ſtile ſublime veut toûjours de grans mots; mais le Sublime ſe peut trouver dans une ſeule penſée, dans une ſeule figure, dans un ſeul tour de paroles. Une choſe peut être dans le*

REMARQUES.

L'Auteur compoſa cette dixième Réflexion critique, & les deux ſuivantes, en 1710. étant âgé de 74 ans.

le ſtile ſublime, & n'être pourtant pas ſublime. Par exemple : Le Souverain Arbitre de la Nature, d'une ſeule parole forma la Lumiere : Voilà qui eſt dans le ſtile ſublime. Cela n'eſt pas néanmoins ſublime ; parce qu'il n'y a rien là de fort merveilleux, & qu'on ne pût aiſément trouver. Mais Dieu dit QUE LA LUMIERE SE FASSE, ET LA LUMIERE SE FIT : *ce tour extraordinaire d'expreſſion, qui marque ſi bien l'obéiſſance de la créature aux ordres du Créateur, eſt veritablement ſublime, & a quelque choſe de Divin. Il faut donc entendre par ſublime dans Longin, l'extraordinaire, le ſurprenant, & comme je l'ai traduit, le merveilleux dans le Diſcours.*

Cette précaution priſe ſi à propos fut approuvée de tout le monde, mais principalement des Hommes vraimens remplis de l'amour de l'Ecriture ſainte ; & je ne croïois pas que je dûſſe avoir jamais beſoin d'en faire l'apologie. A quelque tems de là ma ſurpriſe ne fut pas médiocre, lors qu'on me montra dans un Livre, qui avoit pour titre, *Demonſtration Evangelique*, compoſé par le célèbre Monſieur Huet, alors Sous-Précepteur de Monſeigneur le Dauphin, un endroit, où non ſeulement il n'étoit pas de mon avis ; mais où il ſoûtenoit hautement que Longin s'étoit trompé, lors qu'il s'étoit perſuadé qu'il y avoit du ſublime dans ces paroles, DIEU DIT, &c. J'avouë que j'eûs de la peine à digerer, qu'on traitât avec cette hauteur le plus fameux & le plus ſavant Critique de l'Antiquité. De ſorte qu'en une nouvelle édition, qui ſe fit quelques mois après de mes Ouvrages, je ne pûs m'empêcher d'ajoûter dans ma Préface ces mots : *J'ai rapporté ces paroles de la Genèſe, comme l'expreſſion la plus propre à mettre ma penſée en ſon jour ; & je m'en ſuis ſervi d'autant plus volontiers, que cette expreſſion eſt citée avec éloge par Longin même, qui au milieu des ténèbres du Paganiſme, n'a pas laiſſé de reconnoître le Divin qu'il y avoit dans ces paroles de l'Ecriture. Mais que dirons-nous d'un des plus ſavans Hommes de nôtre ſiècle, qui éclairé des lumieres de l'Evangile, ne s'eſt pas apperçû de la beauté de cet endroit ; qui a oſé, dis-je, avancer dans un Livre, qu'il a fait pour démonſtrer la Religion Chrêtienne, que Longin s'étoit trompé, lors qu'il avoit crû que ces paroles étoient ſublimes ?*

Comme ce reproche étoit un peu fort, & je l'avouë même, un

un peu trop fort, je m'attendois à voir bien-tôt paroître une replique très-vive de la part de Mr. Huet, nommé environ dans ce tems-là à l'Evêché d'Avranches; & je me préparois à y répondre le moins mal & le plus modeſtement qu'il me ſeroit poſſible. Mais ſoit que ce ſavant Prélat eût changé d'avis, ſoit qu'il dédaignât d'entrer en lice avec un auſſi vulgaire Antagoniſte que moi; il ſe tint dans le ſilence. Nôtre démêlé parut éteint, & je n'entendis parler de rien juſqu'en mil ſept cent neuf qu'un de mes Amis me fit voir dans un dixième Tome de la Bibliothèque choiſie de Monſieur le Clerc, fameux Proteſtant de Genève, réfugié en Hollande, un Chapitre de plus de vint-cinq pages, où ce Proteſtant nous réfute très-impérieuſement Longin & moi, & nous traite tous deux d'Aveugles, & de petits Eſprits, d'avoir crû qu'il y avoit là quelque ſublimité. L'occaſion qu'il prend pour nous faire après coup cette inſulte, c'eſt une prétenduë Lettre du ſavant Monſieur Huet, aujourd'hui ancien Evêque d'Avranches, qui lui eſt, dit-il, tombée entre les mains, & que pour mieux nous foudroïer, il tranſcrit toute entière; y joignant néanmoins, afin de la mieux faire valoir, pluſieurs Remarques de ſa façon, preſque auſſi longues que la Lettre même. De ſorte que ce ſont comme deux eſpèces de Diſſertations ramaſſées enſemble, dont il fait un ſeul Ouvrage.

Bien que ces deux Diſſertations ſoient écrites avec aſſez d'amertume & d'aigreur, je fus médiocrement ému en les liſant, parce que les raiſons m'en parurent extrêmement foïbles: que Monſieur le Clerc, dans ce long verbiage qu'il étale, n'entame pas, pour ainſi dire, la queſtion; & que tout ce qu'il y avance, ne vient que d'une équivoque ſur le mot de Sublime, qu'il confond avec le ſtile ſublime, & qu'il croit entièrement oppoſé au ſtile ſimple. J'étois en quelque ſorte réſolu de n'y rien répondre. Cependant mes Libraires depuis quelque tems, à force d'importunitez, m'aiant enfin fait conſentir à une nouvelle édition de mes Ouvrages, il m'a ſemblé que cette édition ſeroit défectueuſe, ſi je n'y donnois quelque ſigne de vie ſur les attaques d'un ſi célèbre Adverſaire. Je me ſuis donc enfin déterminé à y répondre; & il m'a paru que le meilleur parti que je pouvois prendre, c'étoit d'ajoûter aux neuf Réfléxions que j'ai déja faites ſur Longin, & où je crois avoir aſſez bien confondu Mr. P**, une dixième Réfléxion, où je répondroïs

aux deux Dissertations nouvellement publiées contre moi. C'est ce que je vais exécuter ici. Mais comme ce n'est point Monsieur Huet qui a fait imprimer lui-même la Lettre qu'on lui attribuë, & que cet illustre Prélat ne m'en a point parlé dans l'Académie Françoise, où j'ai l'honneur d'être son Confrere, & où je le vois quelquefois; Monsieur le Clerc permettra que je ne me propose d'Adversaire que Monsieur le Clerc, & que par là je m'épargne le chagrin d'avoir à écrire contre un aussi grand Prélat que Monsieur Huet, dont, en qualité de Chrêtien, je respecte fort la Dignité; & dont, en qualité d'Homme de Lettres, j'honore extrèmement le mérite & le grand savoir. Ainsi c'est au seul Monsieur le Clerc que je vais parler; & il trouvera bon, que je le fasse en ces termes :

Vous croïez donc, Monsieur, & vous le croïez de bonne foi, qu'il n'y a point de sublime dans ces paroles de la Genèse: DIEU DIT, QUE LA LUMIERE SE FASSE; ET LA LUMIERE SE FIT. A cela je pourrois vous répondre en général, sans entrer dans une plus grande discussion; que le Sublime n'est pas proprement une chose qui se prouve, & qui se démontre; mais que c'est un Merveilleux qui saisit, qui frappe, & qui se fait sentir. Ainsi personne ne pouvant entendre prononcer un peu majestueusement ces paroles, QUE LA LUMIERE SE FASSE, &c. sans que cela excite en lui une certaine élevation d'ame qui lui fait plaisir; il n'est plus question de savoir s'il y a du sublime dans ces paroles, puisqu'il y en a indubitablement. S'il se trouve quelque Homme bizarre qui n'y en trouve point, il ne faut pas chercher des raisons pour lui montrer qu'il y en a; mais se borner à le plaindre de son peu de conception, & de son peu de goût, qui l'empêche de sentir ce que tout le monde sent d'abord. C'est là, Monsieur, ce que je pourrois me contenter de vous dire; & je suis persuadé que tout ce qu'il y a de gens sensez avoüeroient que par ce peu de mots je vous aurois répondu tout ce qu'il falloit vous répondre.

Mais puisque l'honnêteté nous oblige de ne pas refuser nos lumieres à nôtre Prochain, pour le tirer d'une erreur où il est tombé; je veux bien descendre dans un plus grand détail & ne point épargner le peu de connoissance que je puis avoir du Sublime, pour vous tirer de l'aveuglement où vous vous

êtes

êtes jetté vous-même, par trop de confiance en vôtre grande & hautaine erudition.

Avant que d'aller plus loin, ſouffrez, Monſieur, que je vous demande comme il ſe peut faire qu'un auſſi habile homme que vous, voulant écrire contre un endroit de ma Préface auſſi conſidérable que l'eſt celui que vous attaquez, ne ſe ſoit pas donné la peine de lire cet endroit, auquel il ne paroît pas même que vous aïez fait aucune attention. Car ſi vous l'aviez lû, ſi vous l'aviez examiné un peu de près, me diriez-vous, comme vous faites, pour montrer que ces paroles, DIEU DIT, &c. n'ont rien de ſublime, qu'elles ne ſont point dans le ſtile ſublime, ſur ce qu'il n'y a point de grans mots, & qu'elles ſont énoncées avec une très-grande ſimplicité; N'avois-je pas prévenu vôtre objection, en aſſûrant, comme je l'aſſûre dans cette même Préface, que par Sublime, en cet endroit, Longin n'entend pas ce que nous appelons le ſtile ſublime; mais cet extraordinaire & ce merveilleux qui ſe trouve ſouvent dans les paroles les plus ſimples, & dont la ſimplicité même fait quelquefois la ſublimité? Ce que vous avez ſi peu compris, que même à quelques pages de là, bien loin de convenir qu'il y a du ſublime dans les paroles que Moïſe fait prononcer à Dieu au commencement de la Genèſe, vous prétendez que ſi Moïſe avoit mis là du ſublime, il auroit péché contre toutes les règles de l'Art, qui veut qu'un commencement ſoit ſimple & ſans affectation. Ce qui eſt très-veritable, mais ce qui ne dit nullement qu'il ne doit point y avoir de ſublime: le ſublime n'étant point oppoſé au ſimple, & n'y aiant rien quelquefois de plus ſublime que le ſimple même, ainſi que je vous l'ai déja fait voir, & dont ſi vous doutez encore, je m'en vais vous convaincre par quatre ou cinq exemples, auſquels je vous deffie de répondre. Je ne les chercherai pas loin. Longin m'en fournit lui-même d'abord un admirable, dans le Chapitre d'où j'ai tiré cette dixième Réfléxion. Car y traitant du ſublime qui vient de la grandeur de la penſée, après avoir établi, qu'il n'y a proprement que les grans Hommes, à qui il échappe de dire des choſes grandes & extraordinaires: *Voïez par exemple* ajoûte-t-il, *ce que répondit Alexandre quand Darius lui fit offrir la moitié de l'Aſie, avec ſa fille en mariage. Pour moi, lui diſoit Parménion, ſi j'étois Alexandre, j'accepterois*

ces offres. Et moi auſſi, repliqua ce Prince, ſi j'étois Parmenion. Sont-ce là de grandes paroles? Peut-on rien dire de plus naturel, de plus ſimple & de moins affecté que ce mot? Alexandre ouvre-t-il une grande bouche pour les dire? & cependant ne faut-il pas tomber d'accord, que toute la grandeur de l'ame d'Alexandre s'y fait voir? Il faut à cet exemple en joindre un autre de même nature, que j'ai allégué dans la Préface de ma dernière édition de Longin; & je le vais raporter dans les mêmes termes qu'il y eſt énoncé; afin que l'on voie mieux que je n'ai point parlé en l'air, quand j'ai dit que Monſieur le Clerc, voulant combattre ma Préface, ne s'eſt pas donné la peine de la lire. Voici en effet mes paroles. Dans la Tragédie d'Horace * du fameux Pierre Corneille, une femme qui avoit été préſente au combat des trois Horaces contre les trois Curiaces, mais qui s'étoit retirée trop tôt, & qui n'en avoit pas vû la fin; vient mal à propos annoncer au vieil Horace leur pere, que deux de ſes fils ont été tuez; & que le troiſième, ne ſe voïant plus en état de réſiſter, s'eſt enfui. Alors ce vieux Romain poſſedé de l'amour de ſa patrie, ſans s'amuſer à pleurer la perte de ſes deux fils morts ſi glorieuſement, ne s'afflige que de la fuite honteuſe du dernier, qui a, dit-il, par une ſi lâche action, imprimé un opprobre éternel au nom d'Horace; & leur ſœur qui étoit là préſente, lui aiant dit, *Que vouliez-vous qu'il fît contre trois?* il reſpond bruſquement, *qu'il mourût.* Voilà des termes fort ſimples. Cependant il n'y a perſonne qui ne ſente la grandeur qu'il y a dans ces trois ſillabes, *qu'il mourût.* Sentiment d'autant plus ſublime qu'il eſt ſimple & naturel, & que par là on voit que ce Heros parle du fond du cœur, & dans les tranſports d'une colère vraiement Romaine. La choſe effectivement auroit perdu de ſa force, ſi au lieu de dire, *qu'il mourût*, il avoit dit, *qu'il ſuivît l'exemple de ſes deux freres*; ou *qu'il ſacrifiât ſa vie à l'interêt & à la gloire de ſon païs.* Ainſi c'eſt la ſimplicité même de ce mot qui en fait voir la grandeur. N'avois-je pas, Monſieur, en faiſant cette remarque, battu en ruine vôtre objection, même avant que vous l'euſſiez faite? & ne prouvois-je pas viſiblement, que le Sublime ſe trouve quelquefois dans la manière de parler la plus ſimple? Vous me répondrez peut-être que cet exemple eſt ſingulier, & qu'on n'en peut pas montrer beau-

* Acte 3. Scène 6.

beaucoup de pareils. En voici pourtant encore un que je trouve à l'ouverture du Livre dans la Médée * du même Corneille, où cette fameuse Enchantereſſe, ſe vantant que ſeule & abandonnée comme elle eſt de tout le monde, elle trouvera pourtant bien moïen de ſe vanger de tous ſes ennemis; Nerine ſa Confidente lui dit:

* Acte 1. Scène 4.

Perdez l'aveugle erreur dont vous êtes ſéduite,
Pour voir en quel état le Sort vous a réduite.
Vôtre païs vous hait, vôtre Epoux eſt ſans foi.
Contre tant d'ennemis que vous reſte-t-il?

A quoi Médée répond. *Moi*

Moi, dis-je, & c'eſt aſſez.

Peut-on nier qu'il n'y ait du Sublime, & du Sublime le plus relevé dans ce monoſyllabe, *Moi*? Qu'eſt-ce donc qui frappe dans ce paſſage ſinon la fierté audacieuſe de cette Magicienne, & la confiance qu'elle a dans ſon Art? Vous voïez, Monſieur, que ce n'eſt point le ſtile ſublime, ni par conſéquent les grans mots, qui font toûjours le Sublime dans le Diſcours; & que ni Longin, ni moi ne l'avons jamais prétendu. Ce qui eſt ſi vrai par rapport à lui, qu'en ſon Traité du Sublime, parmi beaucoup de paſſages qu'il rapporte, pour montrer ce que c'eſt qu'il entend par Sublime, il ne s'en trouve pas plus de cinq ou ſix, où les grans mots faſſent partie du Sublime. Au contraire il y en a un nombre conſidérable, où tout eſt compoſé de paroles fort ſimples & fort ordinaires: comme, par exemple, cet endroit de Démoſthène, ſi eſtimé & ſi admiré de tout le monde, où cet Orateur gourmande ainſi les Athéniens: *Ne voulez vous jamais faire autre choſe qu'aller par la Ville vous demander les uns aux autres: Que dit-on de nouveau? Et que peut-on vous apprendre de plus nouveau que ce que vous voïez? Un Homme de Macédoine ſe rend maître des Athéniens, & fait la loi à toute la Grèce. Philippe eſt-il mort, dira l'un? Non, répondra l'autre, il n'eſt que malade. Hé que vous importe, Meſſieurs, qu'il vive ou qu'il meure? Quand le Ciel vous en auroit délivré, vous vous feriez bien-tôt un autre Philippe.*

lippe. Y a-t-il rien de plus ſimple, de plus naturel, & de moins enflé que ces demandes & ces interrogations ? Cependant qui eſt-ce qui n'en ſent point le Sublime ? Vous peut-être, Monſieur, parce que vous n'y voïez point de grans mots, ni de ces *ambitioſa ornamenta*, en quoi vous le faites conſiſter, & en quoi il conſiſte ſi peu, qu'il n'y a rien même qui rende le diſcours plus froid & plus languiſſant, que les grans mots mis hors de leur place. Ne dites donc plus, comme vous faites en pluſieurs endroits de vôtre Diſſertation, que la preuve qu'il n'y a point de Sublime dans le ſtile de la Bible, c'eſt que tout y eſt dit ſans exageration, & avec beaucoup de ſimplicité ; puiſque c'eſt cette ſimplicité même qui en fait la ſublimité. Les grans mots, ſelon les habiles connoiſſeurs, ſont en effet ſi peu l'eſſence entière du Sublime, qu'il y a même dans les bons Ecrivains des endroits ſublimes, dont la grandeur vient de la petiteſſe énergique des paroles : comme on le peut voir dans ce paſſage d'Herodote, qui eſt cité par Longin : *Cléomene étant devenu furieux, il prit un couteau, dont il ſe hacha la chair en petits morceaux ; & s'étant ainſi déchiqueté lui-même ; il mourut*. Car on ne peut guere aſſembler de mots plus bas & plus petits que ceux-ci, *ſe hacher la chair en morceaux, & ſe déchiqueter ſoi-même*. On y ſent toutefois une certaine force énergique, qui marquant l'horreur de la choſe qui y eſt énoncée, a je ne ſai quoi de ſublime.

Mais voilà aſſez d'exemples citez, pour vous montrer que le ſimple & le ſublime dans le Diſcours ne ſont nullement oppoſez. Examinons maintenant les paroles qui ſont le ſujet de nôtre conteſtation : & pour en mieux juger conſidérons les jointes & liées avec celles qui les précèdent. Les voici : *Au commencement*, dit Moïſe, *Dieu créa le Ciel & la Terre. La Terre étoit informe & toute nuë. Les ténèbres couvroient la face de l'abîme, & l'Eſprit de Dieu étoit porté ſur les eaux*. Peut-on rien voir, dites-vous, de plus ſimple que ce début ? Il eſt fort ſimple, je l'avouë, à la réſerve pourtant de ces mots, *Et l'Eſprit de Dieu étoit porté ſur les eaux* ; qui ont quelque choſe de magnifique, & dont l'obſcurité, élegante & majeſtueuſe nous fait concevoir beaucoup de choſes au delà de ce qu'elles ſemblent dire. Mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit ici. Paſſons aux paroles ſuivantes, puiſque ce ſont celles, dont

dont il eſt queſtion. Moïſe aiant ainſi expliqué dans une narration également courte, ſimple, & noble, les merveilles de la Création, ſonge auſſi-tôt à faire connoître aux hommes l'Auteur de ces merveilles. Pour cela donc ce grand Prophète n'ignorant pas que le meilleur moïen de faire connoître les Perſonnages qu'on introduit, c'eſt de les faire agir; il met d'abord Dieu en action, & le fait parler. Et que lui fait-il dire? Une choſe ordinaire peut-être. Non; mais ce qui s'eſt jamais dit de plus grand, ce qui ſe peut dire de plus grand, & ce qu'il n'y a jamais eu que Dieu ſeul qui ait pû dire: QUE LA LUMIERE SE FASSE. Puis tout à coup, pour montrer qu'afin qu'une choſe ſoit faite, il ſuffit que Dieu veüille qu'elle ſe faſſe; il ajoûte avec une rapidité qui donne à ſes paroles mêmes une ame & une vie, ET LA LUMIERE SE FIT; montrant par là: qu'au moment que Dieu parle, tout s'agite, tout s'émeut, tout obéït. Vous me répondrez peut-être ce que vous me répondez dans la prétenduë Lettre de Monſieur Huet: Que vous ne voïez pas ce qu'il y a de ſi ſublime dans cette manière de parler, QUE LA LUMIERE SE FASSE, &c. puiſqu'elle eſt, dites-vous, très-familière & très-commune dans la Langue Hébraïque, qui la rebat à chaque bout de champ. En effet, ajoûtez-vous, ſi je diſois: *Quand je ſortis je dis à mes gens, ſuivez-moi, & ils me ſuivirent: Je priai mon Ami de me prêter ſon cheval, & il me le prêta*; pourroit-on ſoûtenir que j'ai dit là quelque choſe de ſublime? Non ſans doute; parce que cela ſeroit dit dans une occaſion très-frivole, à propos de choſes très-petites. Mais eſt-il poſſible, Monſieur, qu'avec tout le ſavoir que vous avez, vous ſoïez encore à apprendre ce que n'ignore pas le moindre Aprentif Rhétoricien, que pour bien juger du Beau, du Sublime, du Merveilleux dans le Diſcours, il ne faut pas ſimplement regarder la choſe qu'on dit, mais la perſonne qui la dit, la manière dont on la dit, & l'occaſion où on la dit: enfin qu'il faut regarder, *non quid ſit, ſed quo loco ſit*. Qui eſt-ce en effet qui peut nier, qu'une choſe dite en un endroit, paroîtra baſſe & petite; & que la même choſe dite en un autre endroit deviendra grande, noble, ſublime, & plus que ſublime? Qu'un homme, par exemple, qui montre à dan-

ſer, diſe à un jeune garçon qu'il inſtruit : Allez par là, Revenez, Détournez, Arrêtez : cela eſt très-puéril ; & paroît même ridicule à raconter. Mais que le Soleil, voïant ſon fils Phaëton qui s'égare dans les Cieux ſur un char qu'il a eu la folle temerité de vouloir conduire, crie de loin à ce fils à peu près les mêmes ou de ſemblables paroles, cela devient très-noble & très-ſublime ; comme on le peut reconnoître dans ces Vers d'Euripide, raportez par Longin :

Le Pere cependant, plein d'un trouble funeſte,
Le voit rouler de loin ſur la plaine céleſte ;
Lui montre encor ſa route ; & du plus haut des Cieux,
Le ſuit autant qu'il peut de la voïx & des yeux.
Va par là, lui dit-il. Revien. Détourne. Arrête.

Je pourrois vous citer encore cent autres exemples pareils ; & il s'en préſente à moi de tous les côtez. Je ne ſaurois pourtant, à mon avis, vous en alléguer un plus convainquant : ni plus démonſtratif, que celui même ſur lequel nous ſommes en diſpute. En effet, qu'un Maître diſe à ſon Valet, *Apportez moi mon manteau* : puis qu'on ajoûte, *& ſon Valet lui apporta ſon manteau* : cela eſt très-petit ; je ne dis pas ſeulement en Langue Hébraïque, où vous prétendez que ces manières de parler ſont ordinaires ; mais encore en toute Langue. Au contraire, que dans une occaſion auſſi grande qu'eſt la création du Monde, Dieu diſe : QUE LA LUMIERE SE FASSE : puis qu'on ajoûte, ET LA LUMIERE FUT FAITE ; cela eſt non ſeulement ſublime, mais d'autant plus ſublime, que les termes en étant fort ſimples, & pris du langage ordinaire, ils nous font comprendre admirablement, & mieux que tous les plus grans mots ; qu'il ne coûte pas plus à Dieu de faire la Lumiere, le Ciel & la Terre, qu'à un Maître de dire à ſon Valet, *Apportez-moi mon manteau.* D'où vient donc que cela ne vous frape point ? Je vais vous le dire. C'eſt que n'y voïant point de grans mots, ni d'ornemens pompeux ; & prévenu comme vous l'êtes, que le ſtile ſimple n'eſt point ſuſceptible de ſublime, vous croïez qu'il ne peut y avoir là de vraie ſublimité.

Mais c'eſt aſſez vous pouſſer ſur cette mépriſe, qu'il n'eſt pas

pas poſſible à l'heure qu'il eſt que vous ne reconnoiſſiez. Venons maintenant à vos autres preuves. Car tout à coup retournant à la charge comme Maître paſſé en l'art Oratoire, pour mieux nous confondre Longin & moi, & nous accabler ſans reſſource, vous vous mettez en devoir de nous apprendre à l'un & à l'autre ce que c'eſt que Sublime. Il y en a, dites-vous, quatre ſortes; le Sublime des termes, le Sublime du tour de l'expreſſion, le Sublime des penſées, & le Sublime des choſes. Je pourrois aiſément vous embarraſſer ſur cette diviſion, & ſur les définitions qu'enſuite vous nous donnez de vos quatre Sublimes: cette diviſion & ces définitions n'étant pas ſi correctes ni ſi exactes que vous vous le figurez. Je veux bien néanmoins aujourd'hui, pour ne point perdre de tems, les admettre toutes ſans aucune reſtriction. Permettez-moi ſeulement de vous dire, qu'après celle du Sublime des choſes, vous avancez la propoſition du monde la moins ſoûtenable, & la plus groſſière. Car après avoir ſuppoſé, comme vous le ſuppoſez très-ſolidement, & comme il n'y a perſonne qui n'en convienne avec vous, que les grandes choſes ſont grandes en elles-mêmes & par elles-mêmes, & qu'elles ſe font admirer indépendamment de l'art Oratoire; tout d'un coup prenant le change, vous ſoûtenez que pour être miſes en œuvre dans un Diſcours, elles n'ont beſoin d'aucun génie ni d'aucune adreſſe; & qu'un homme, quelque ignorant & quelque groſſier qu'il ſoit, ce ſont vos termes, s'il raporte une grande choſe ſans en rien dérober à la connoiſſance de l'Auditeur, pourra avec juſtice être eſtimé éloquent & ſublime. Il eſt vrai que vous ajoûtez, *non pas de ce Sublime dont parle ici Longin.* Je ne ſai pas ce que vous voulez dire par ces mots, que vous nous expliquerez quand il vous plaira.

Quoi qu'il en ſoit, il s'enſuit de vôtre raiſonnement, que pour être bon Hiſtorien (ô la belle découverte!) il ne faut point d'autre talent que celui que Démétrius Phaléréus attribuë au Peintre Nicias, qui étoit, de choiſir toûjours de grans ſujets. Cependant ne paroît-il pas au contraire, que pour bien raconter une grande choſe, il faut beaucoup plus d'eſprit & de talent, que pour en raconter une médiocre? En effet, Monſieur, de quelque bonne foi que ſoit vôtre homme

me ignorant & groſſier, trouvera-t-il pour cela aiſément des paroles dignes de ſon ſujet ? Saura-t-il même les conſtruire ? Je dis conſtruire : car cela n'eſt pas ſi aiſé qu'on s'imagine.

Cet homme enfin, fut-il bon Grammairien, ſaura-t-il pour cela, racontant un fait merveilleux, jetter dans ſon diſcours toute la netteté, la délicateſſe, la majeſté, & ce qui eſt encore plus conſidérable, toute la ſimplicité néceſſaire à une bonne narration ? Saura-t-il choiſir les grandes circonſtances ? Saura-t-il rejetter les ſuperfluës ? En décrivant le paſſage de la Mer rouge, ne s'amuſera-t-il point, comme le Poëte dont je parle dans mon Art Poëtique, à peindre le petit Enfant,

Qui va, ſaute, & revient,
Et joïeux, à ſa Mere offre un caillou qu'il tient ;

En un mot, ſaura-t-il, comme Moïſe, dire tout ce qu'il faut & ne dire que ce qu'il faut ? Je voi que cette objection vous embarraſſe. Avec tout cela néanmoins, répondrez-vous, on ne me perſuadera jamais que Moïſe, en écrivant la Bible, ait ſongé à tous ces agrémens, & à toutes ces petites fineſſes de l'Ecole ; car c'eſt ainſi que vous appelez toutes les grandes figures de l'Art Oratoire. Aſſûrément Moïſe n'y a point penſé ; mais l'Eſprit Divin qui l'inſpiroit, y a penſé pour lui, & les y a miſes en œuvre, avec d'autant plus d'art, qu'on ne s'aperçoit point qu'il y ait aucun art. Car on n'y remarque point de faux ornemens, & rien ne s'y ſent de l'enflûre & de la vaine pompe des Déclamateurs, plus oppoſée quelquefois au vrai Sublime, que la baſſeſſe même des mots les plus abjets : mais tout y eſt plein de ſens, de raiſon & de majeſté. De ſorte que le Livre de Moïſe eſt en même tems le plus éloquent, le plus ſublime, & le plus ſimple de tous les Livres. Il faut convenir pourtant que ce fut cette ſimplicité, quoi que ſi admirable, jointe à quelques mots Latins un peu barbares de la Vulgate, qui dégoûtèrent Saint Auguſtin, avant ſa converſion, de la lecture de ce Divin Livre ; néanmoins depuis, l'aiant regardé de plus près, & avec des yeux plus éclairez, il fit le plus grand objet de ſon admiration, & ſa perpétuelle lecture.

Mais

Mais c'eſt aſſez nous arrêter ſur la conſidération de vôtre nouvel Orateur. Reprenons le fil de nôtre diſcours, & voïons où vous en voulez venir par la ſuppoſition de vos quatre Sublimes. Auquel de ces quatre genres, dites-vous, prétend-on attribuer le Sublime que Longin a crû voir dans le paſſage de la Genèſe ? Eſt-ce au Sublime des mots ? Mais ſur quoi fonder cette prétention, puiſqu'il n'y a pas dans ce paſſage un ſeul grand mot ? Sera-ce au Sublime de l'expreſſion ? L'expreſſion en eſt très-ordinaire, & d'un uſage très-commun & très-familier, ſur tout dans la Langue Hébraïque, qui la répète ſans ceſſe. Le donnera-t-on au Sublime des penſées ? Mais bien loin d'y avoir là aucune ſublimité de penſée, il n'y a pas même de penſée. On ne peut, concluez-vous, l'attribuer qu'au Sublime des choſes, auquel Longin ne trouvera pas ſon compte, puiſque l'Art ni le Diſcours n'ont aucune part à ce Sublime. Voilà donc, par vôtre belle & ſavante démonſtration les premières paroles de Dieu dans la Genèſe entièrement dépoſſedées du Sublime, que tous les hommes juſqu'ici avoient crû y voir ; & le commencement de la Bible reconnu froid, ſec, & ſans nulle grandeur. Regardez pourtant comme les manières de juger ſont differentes ; puiſque ſi l'on me fait les mêmes interrogations que vous vous faites à vous-même, & ſi l'on me demande quel genre de Sublime ſe trouve dans le paſſage dont nous diſputons ; je ne répondrai pas qu'il y en a un des quatre que vous raportez, je dirai que tous les quatre y ſont dans leur plus haut degré de perfection.

En effet, pour en venir à la preuve & pour commencer par le premier genre, bien qu'il n'y ait pas dans le paſſage de la Genèſe des mots grans ni empoulez, les termes que le Prophète y emploie, quoi que ſimples, étant nobles, majeſtueux convenables au ſujet, ils ne laiſſent pas d'être ſublimes, & ſi ſublimes, que vous n'en ſauriez ſuppléer d'autres, que le Diſcours n'en ſoit conſidérablement affoibli : comme ſi, par exemple, au lieu de ces mots, DIEU DIT : QUE LA LUMIERE SE FASSE, ET LA LUMIERE SE FIT ; vous mettiez : *Le Souverain Maître de toutes choſes commanda à la Lumiere de ſe former ; & en même tems ce merveilleux Ouvrage, qu'on appèle Lumiere, ſe trouva formé.* Quelle petiteſſe ne ſentira-t-on point dans ces grans mots, vis-à-vis de ceux-ci, DIEU DIT :

QUE LA LUMIERE SE FASSE, &c! A l'égard du second genre, je veux dire du Sublime du tour de l'expreſſion; où peut-on voir un tour d'expreſſion plus ſublime que celui de ces paroles, DIEU DIT: QUE LA LUMIERE SE FASSE, ET LA LUMIERE SE FIT: dont la douceur majeſtueuſe, même dans les Traductions Grecques, Latines & Françoiſes, frappe ſi agréablement l'oreille de tout homme qui a quelque délicateſſe & quelque goût? Quel effet donc ne feroient-elles point, ſi elles étoient prononcées dans leur Langue originale, par une bouche qui les ſût prononcer; & écoutées par des oreilles qui les ſûſſent entendre? Pour ce qui eſt de ce que vous avancez au ſujet du Sublime des penſées, que bien loin qu'il y ait dans le paſſage qu'admire Longin aucune ſublimité de penſées, il n'y a pas même de penſée; il faut que vôtre bon ſens vous ait abandonné, quand vous avez parlé de cette manière. Quoi, Monſieur, le deſſein que Dieu prend, immédiatement après avoir créé le Ciel & la Terre; car c'eſt Dieu qui parle en cet endroit; la penſée, dis-je, qu'il conçoit de faire la Lumiere, ne vous paroît pas une penſée? Et qu'eſt-ce donc que penſée, ſi ce n'en eſt là une des plus ſublimes qui pouvoient, ſi en parlant de Dieu il eſt permis de ſe ſervir de ces termes, qui pouvoient, dis-je, venir à Dieu lui-même; penſée qui étoit d'autant plus néceſſaire, que ſi elle ne fût venuë à Dieu, l'ouvrage de la Création reſtoit imparfait, & la Terre demeuroit informe & vuide, *Terra autem erat inanis & vacua*? Confeſſez donc, Monſieur, que les trois premiers genres de vôtre Sublime ſont excellemment renfermez dans le paſſage de Moïſe. Pour le Sublime des choſes, je ne vous en dis rien, puiſque vous reconnoiſſez vous-même qu'il s'agit dans ce paſſage de la plus grande choſe qui puiſſe être faite, & qui ait jamais été faite. Je ne ſai ſi je me trompe, mais il me ſemble que j'ai aſſez exactement répondu à toutes vos objections tirées des quatre Sublimes.

N'attendez pas, Monſieur, que je réponde ici avec la même exactitude à tous les vagues raiſonnemens, & à toutes les vaines déclamations que vous me faites dans la ſuite de vôtre long diſcours, & principalement dans le dernier article de la Lettre attribuée à Monſieur l'Evêque d'Avranches, où vous, expliquant d'une maniere embarraſſée, vous donnez lieu aux Lec-

Lecteurs de penſer, que vous êtes perſuadé que Moïſe & tous les Prophètes, en publiant les merveilles de Dieu, au lieu de relever ſa grandeur, l'ont, ce ſont vos propres termes, en quelque ſorte avili & deshonoré. Tout cela, faute d'avoir aſſez bien démêlé une équivoque très-groſſière, & dont, pour être parfaitement éclairci, il ne faut que ſe reſſouvenir d'un principe avoüé de tout le monde, qui eſt, qu'une choſe ſublime aux yeux des hommes, n'eſt pas pour cela ſublime aux yeux de Dieu, devant lequel il n'y a de vraiment ſublime que Dieu lui-même. Qu'ainſi toutes ces manières figurées que les Prophètes & les Ecrivains ſacrez emploient pour l'exalter, lors qu'ils lui donnent un viſage, des yeux; des oreilles; lors qu'ils le font marcher, courir, s'aſſeoir; lors qu'ils le répréſentent porté ſur l'aîle des Vents; lors qu'ils lui donnent à lui-même des aîles, lors qu'ils lui prêtent leurs expreſſions, leurs actions, leurs paſſions, & mille autres choſes ſemblables; toutes ces choſes ſont fort petites devant Dieu, qui les ſouffre néanmoins & les agrée, parce qu'il ſait bien que la foibleſſe humaine ne le ſauroit loüer autrement. En même tems il faut reconnoître, que ces mêmes choſes préſentées aux yeux des hommes, avec des figures & des paroles telles que celles de Moïſe & des autres Prophètes, non ſeulement ne ſont pas baſſes, mais encore qu'elles deviennent nobles, grandes, merveilleuſes, & dignes en quelque façon de la Majeſté Divine. D'où il s'enſuit que vos réfléxions ſur la petiteſſe de nos idées devant Dieu ſont ici très-mal placées, & que vôtre critique ſur les paroles de la Genèſe eſt fort peu raiſonnable; puiſque c'eſt de ce Sublime, préſenté aux yeux des hommes, que Longin a voulu & dû parler, lorſqu'il a dit que Moïſe a parfaitement conçû la puiſſance de Dieu au commencement de ſes Loix; & qu'il l'a exprimée dans toute ſa dignité par ces paroles, DIEU DIT, &c.

Croïez moi donc, Monſieur; ouvrez les yeux. Ne vous opiniatrez pas davantage à deffendre contre Moïſe, contre Longin, & contre toute la Terre, une cauſe auſſi odieuſe que la vôtre, & qui ne ſauroit ſe ſoûtenir que par des équivoques, & par de fauſſes ſubtilitez. Liſez l'Ecriture ſainte avec un peu moins de confiance en vos propres lumières, & défaites-vous de cette hauteur Calviniſte & Socinienne, qui vous fait croire qu'il y va de vôtre honneur d'empêcher qu'on n'admire trop

légèrement

légèrement le début d'un Livre, dont vous êtes obligé d'avoüer vous-même qu'on doit adorer tous les mots & toutes les sillabes ; & qu'on peut bien ne pas assez admirer, mais qu'on ne sauroit trop admirer. Je ne vous en dirai pas davantage. Aussi-bien il est tems de finir cette dixième Réfléxion, déjà même un peu trop longue, & que je ne croïois pas devoir pousser si loin.

Avant que de la terminer néanmoins, il me semble que je ne dois pas laisser sans replique une objection assez raisonnable, que vous me faites au commencement de vôtre Dissertation, & que j'ai laissée à part, pour y répondre à la fin de mon Discours. Vous me demandez dans cette objection, d'où vient que dans ma Traduction du passage de la Genèse cité par Longin, je n'ai point exprimé ce monosillabe τί; *Quoi?* puis qu'il est dans le texte de Longin, où il n'y a pas seulement, DIEU DIT: QUE LA LUMIERE SE FASSE: mais, DIEU DIT, QUOI? QUE LA LUMIERE SE FASSE. A cela je réponds en premier lieu, que sûrement ce monosillabe n'est point de Moïse, & apartient entièrement à Longin, qui, pour préparer la grandeur de la chose que Dieu va exprimer, après ces paroles, DIEU DIT, se fait à soi-même cette interrogation, QUOI? puis ajoûte tout d'un coup, QUE LA LUMIERE SE FASSE. Je dis en second lieu, que je n'ai point exprimé ce QUOI? parce qu'à mon avis il n'auroit point eu de grace en François, & que non seulement il auroit un peu gâté les paroles de l'Ecriture, mais qu'il auroit pû donner occasion à quelques Savans, comme vous, de prétendre mal à propos, comme cela est effectivement arrivé, que Longin n'avoit pas lû le passage de la Genèse dans ce qu'on appèle la Bible des Septante, mais dans quelque autre Version, où le texte étoit corrompu. Je n'ai pas eu le même scrupule pour ces autres paroles, que le même Longin insère encore dans le texte, lors qu'à ces termes, QUE LA LUMIERE SE FASSE, il ajoûte, QUE LA TERRE SE FASSE; LA TERRE FUT FAITE; parce que cela ne gâte rien, & qu'il est dit par une surabondance d'admiration que tout le monde sent. Ce qu'il y a de vrai pourtant, c'est que dans les règles, je devois avoir fait il y a long-tems cette Note que

je

je fais aujourd'hui, qui manque, je l'avouë, à ma Traduction. Mais enfin la voilà faite.

REFLEXION XI.

Néanmoins Ariſtote & Théophraſte, afin d'excuſer l'audace de ces figures, penſent qu'il eſt bon d'y apporter ces adouciſſemens : Pour ainſi dire : ſi j'oſe me ſervir de ces termes ; pour m'expliquer plus hardiment, &c.

Paroles de Longin. Ch. XXVI.

LE conſeil de ces deux Philoſophes eſt excellent ; mais n'a d'uſage que dans la Proſe ; car ces excuſes ſont rarement ſouffertes dans la Poëſie, où elles auroient quelque choſe de ſec & de languiſſant ; parce que la Poëſie porte ſon excuſe avec ſoi. De ſorte qu'à mon avis, pour bien juger ſi une figure dans les Vers n'eſt point trop hardie, il eſt bon de la mettre en Proſe avec quelqu'un de ces adouciſſemens ; puis qu'en effet ſi, à la faveur de cet adouciſſement, elle n'a plus rien qui choque, elle ne doit point choquer dans les Vers deſtituez même de cet adouciſſement.

Monſieur de la Motte, mon Confrere à l'Académie Françoiſe, n'a donc pas raiſon en ſon [1] Traité de l'Ode, lors qu'il accuſe l'illuſtre Monſieur Racine de s'être exprimé avec trop de hardieſſe dans ſa Tragédie de Phèdre, où le Gouverneur d'Hyppolite, faiſant la peinture du monſtre effroïable que Neptune avoit envoïé pour effraïer les Chevaux de ce jeune & malheureux Prince, ſe ſert de cette hyperbole,

Le flot qui l'apporta recule épouvanté :

puis qu'il n'y a perſonne qui ne ſoit obligé de tomber d'accord que cette hyperbole paſſeroit même dans la Proſe à la faveur d'un *pour ainſi dire*, ou d'un *ſi j'oſe ainſi parler.*

D'ailleurs Longin enſuite du paſſage que je viens de rapporter ici ajoûte des paroles qui juſtifient, encore mieux que tout ce que j'ai dit, le Vers dont il eſt queſtion. Les voici : *L'excuſe,*

REMARQUES.

1. *Traité de l'Ode.*] Liſez, *Diſcours ſur l'Ode.*

cuſe, ſelon le ſentiment de ces deux célèbres Philoſophes, eſt un remède infaillible contre les trop grandes hardieſſes du Diſcours; & je ſuis bien de leur avis. Mais je ſoûtiens pourtant toûjours ce que j'ai déja avancé; que le remède le plus naturel contre l'abondance & l'audace des métaphores, c'eſt de ne les emploïer que bien à propos, je veux dire dans le Sublime, & dans les grandes paſſions. En effet, ſi ce que dit là Longin eſt vrai, Monſieur Racine a entièrement cauſe gagnée: pouvoit-il emploïer la hardieſſe de ſa métaphore dans une circonſtance plus conſidérable & plus ſublime, que dans l'effroïable arrivée de ce Monſtre, ni au milieu d'une paſſion plus vive que celle qu'il donne à cet infortuné Gouverneur d'Hyppolite, qu'il répréſente plein d'une conſternation, que, par ſon recit, il communique en quelque ſorte aux Spectateurs mêmes; de ſorte que par l'emotion qu'il leur cauſe, il ne les laiſſe pas en état de ſonger à le chicaner ſur l'audace de ſa figure. Auſſi a-t-on remarqué que toutes les fois qu'on joüe la Tragédie de Phèdre, bien loin qu'on paroiſſe choqué de ce Vers,

Le flot qui l'apporta recule épouvanté;

on y fait une eſpèce d'acclamation; marque inconteſtable qu'il y a là du vrai Sublime, au moins ſi l'on doit croire ce qu'atteſte Longin en pluſieurs endroits, & ſur tout à la fin de ſon ſixième Chapitre, par ces paroles: *Car lors qu'en un grand nombre de perſonnes différentes de profeſſion & d'âge, & qui n'ont aucun rapport ni d'humeurs, ni d'inclinations, tout le monde vient à être frapé également de quelque endroit d'un Diſcours, ce jugement & cette approbation uniforme de tant d'eſprits ſi diſcordans d'ailleurs, eſt une preuve certaine & indubitable qu'il y a là du Merveilleux & du Grand.*

Monſieur de la Motte néanmoins paroît fort éloigné de ces ſentimens, puis qu'oubliant les acclamations que je ſuis ſur qu'il a pluſieurs fois lui-même, auſſi-bien que moi, entendu faire dans les répréſentations de Phèdre, au Vers qu'il attaque, il oſe avancer, qu'on ne peut ſouffrir ce Vers; alléguant pour une des raiſons qui empêchent qu'on ne l'approuve, la raiſon même qui le fait le plus approuver; je veux dire l'accablement de douleur où eſt Théramène. On eſt choqué, dit-il, de

voir

voir un homme accablé de douleur comme eſt Théramène, ſi attentif à ſa deſcription, & ſi recherché dans ſes termes. Monſieur de la Motte nous expliquera quand il le jugera à propos, ce que veulent dire ces mots, *ſi attentif à ſa deſcription, & ſi recherché dans ſes termes*; puis qu'il n'y a en effet dans le Vers de Monſieur Racine aucun terme qui ne ſoit fort commun & fort uſité. Que s'il a voulu par là ſimplement accuſer d'affectation & de trop de hardieſſe la figure par laquelle Théramène donne un ſentiment de fraïeur au flot même qui a jetté ſur le rivage le Monſtre envoïé par Neptune, ſon objection eſt encore bien moins raiſonnable, puiſqu'il n'y a point de figure plus ordinaire dans la Poëſie, que de perſonifier les choſes inanimées, & de leur donner du ſentiment, de la vie, & des paſſions. Monſieur de la Motte me répondra peut être que cela eſt vrai quand c'eſt le Poëte qui parle, parce qu'il eſt ſuppoſé épris de fureur; mais qu'il n'en eſt pas de même des Perſonnages qu'on fait parler. J'avouë que ces Perſonnages ne ſont pas d'ordinaire ſuppoſez épris de fureur; mais ils peuvent l'être d'une autre paſſion, telle qu'eſt celle de Théramène, qui ne leur fera pas dire des choſes moins fortes & moins éxagerées que celles que pourroit dire un Poëte en fureur. Ainſi Enée, dans l'accablement de douleur où il eſt, [1] à la fin du ſecond Livre de l'Enéïde, lors qu'il raconte la miſerable fin de ſa patrie, ne cède pas en audace d'expreſſion à Virgile même, juſques là que [2] la comparant à un grand arbre que les Laboureurs s'efforcent d'abbatre à coups de coignée, il ne ſe contente pas de prêter de la colère à cet arbre, mais il lui fait faire des menaces à ces Laboureurs. *L'arbre indigné*, dit-il, *les menace en branlant ſa tête chevelue*:

Illa uſque minatur,
Et tremefacta comam concuſſo vertice nutat.

Je

REMARQUES.

1. *A la fin du ſecond Livre.*] Vers 628. L'Auteur avoit mis par mégarde: *Au commencement du ſecond Livre* &c. Suivant l'édition de 1713.

2. *La comparant.*] On liſoit, *ſe comparant*, dans l'édition de 1713. C'eſt la Ville de Troie qu'Enée compare à un Arbre.

Je pourrois rapporter ici un nombre infini d'exemples ; & dire encore mille choſes de ſemblable force ſur ce ſujet, mais en voilà aſſez, ce me ſemble, pour déſiller les yeux de Monſieur de la Motte, & pour le faire reſſouvenir que lors qu'un endroit d'un Diſcours frappe tout le monde, il ne faut pas chercher des raiſons, ou plûtôt de vaines ſubtilitez, pour s'empêcher d'en être frapé ; mais faire ſi bien que nous trouvions nous-mêmes les raiſons pourquoi il nous frappe. Je n'en dirai pas davantage pour cette fois. Cependant, afin qu'on puiſſe mieux prononcer ſur tout ce que j'ai avancé ici en faveur de Monſieur Racine, je croi qu'il ne ſera pas mauvais, avant que de finir cette onzième Réfléxion, de raporter l'endroit tout entier du recit dont il s'agit. Le voici.

Cependant, ſur le dos de la Plaine liquide
S'élève à gros boüillons une Montagne humide.
L'onde approche, ſe briſe, & vomit à nos yeux
Parmi des flots d'écume un Monſtre furieux.
Son front large eſt armé de cornes menaçantes.
Tout ſon corps eſt couvert d'écailles jauniſſantes.
Indomptable Taureau, Dragon impétueux,
Sa croupe ſe recourbe en replis tortueux.
Ses longs mugiſſemens font trembler le rivage,
Le Ciel avec horreur voit ce Monſtre ſauvage.
La Terre s'en émeut : l'Air en eſt infecté.
Le flot qui l'apporta recule épouvanté, &c.

RE'FLE'XION

REMARQUES.

1. *Le flot qui l'apporta* &c.] Nôtre Auteur, en citant Virgile pour appuïer ſon ſentiment, auroit pû dire, que dans ce Vers, Mr. Racine a voulu imiter celui-ci de Virgile même, Livre VIII. de l'Enéïde :

Diſſultant ripæ, refluitque exterritus amnis.

Ce qui paroît encore plus viſiblement, ſi l'on compare le Vers du Poëte Latin avec les quatre derniers Vers du Poëte François. Et dans celui de Virgile, ce n'eſt pas le Poëte qui parle, c'eſt Evandre, un de ſes Perſonages.

Au Reſte, Mr. De la Motte a répondu à cette onzième Réfléxion, & dans ſa Réponſe il a conſervé, comme il le dit lui même, tous les égards qui étoient dûs *à la haute eſtime qu'il avoit* pour Mr. Deſpréaux, & *à l'amitié dont Mr. Deſpréaux l'honoroit.* Sa conduite eſt d'autant plus loüable, que la mort de ſon illuſtre Adverſaire l'affranchiſſoit de la crainte de la replique. Cette Réponſe peut être propoſée comme un modèle en ce genre : Mr. De la Motte n'aiant pas trouvé beaucoup d'exemples pareils d'honnêteté & de politeſſe dans les diſputes des Gens de lettres.

REFLEXION XII.

Car tout ce qui eſt véritablement ſublime, a cela de propre, quand on l'écoute, qu'il élève l'ame, & lui fait concevoir une plus haute opinion d'elle-même, la rempliſſant de joie, & de je ne ſai quel noble orgueil, comme ſi c'étoit elle qui eût produit les choſes qu'elle vient ſimplement d'entendre. Paroles de Longin. Chap. V.

VOilà une très-belle deſcription du Sublime & d'autant plus belle, qu'elle eſt elle-même très-ſublime. Mais ce n'eſt qu'une deſcription; & il ne paroît pas que Longin ait ſongé dans tout ſon Traité à en donner une définition exacte. La raiſon eſt, qu'il écrivoit après Cécilius, qui, comme il le dit lui-même, avoit emploïé tout ſon Livre à définir & à montrer ce que c'eſt que Sublime. Mais le Livre de Cécilius étant perdu, je croi qu'on ne trouvera pas mauvais qu'au défaut de Longin, j'en hazarde ici une de ma façon, qui au moins en donne une imparfaite idée. Voici donc comme je croi qu'on le peut définir. *Le Sublime eſt une certaine force de diſcours propre à élever & à ravir l'Ame, & qui provient ou de la grandeur de la penſée & de la nobleſſe du ſentiment, ou de la magnificence des paroles, ou du tour harmonieux, vif & animé de l'expreſſion, c'eſt-à-dire d'une de ces choſes regardées ſéparément, ou ce qui fait le parfait Sublime, de ces trois choſes jointes enſemble.*

Il ſemble que dans les règles je devrois donner des exemples de chacune de ces trois choſes. Mais il y en a un ſi grand nombre de raportez dans le Traité de Longin, & dans ma dixième Réfléxion, que je croi que je ferai mieux d'y renvoïer le Lecteur, afin qu'il choiſiſſe lui-même ceux qui lui plairont davantage. Je ne croi pas cependant que je puiſſe me diſpenſer d'en propoſer quelqu'un où toutes ces trois choſes ſe trouvent parfaitement ramaſſées. Car il n'y en a pas un fort grand nombre. Monſieur Racine pourtant m'en offre un admirable dans la première Scène de ſon Athalie, où Abner, l'un des principaux Officiers de la Cour de Juda, répréſente à Joad le Grand Prêtre la fureur où eſt Athalie contre lui & contre tous les Lévites; ajoûtant, qu'il ne croit pas que cette orgueilleuſe Princeſſe diffère encore long-tems à ve-

nir *attaquer Dieu juſqu'en ſon Sanctuaire.* A quoi ce grand Prêtre ſans s'émouvoir, répond :

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait auſſi des méchans arrêter les complots.
Soûmis avec reſpect à ſa volonté ſainte,
Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre crainte.

En effet, tout ce qu'il peut y avoir de Sublime paroît raſſemblé dans ces quatre Vers : la grandeur de la penſée, la nobleſſe du ſentiment, la magnificence des paroles, & l'harmonie de l'expreſſion, ſi heureuſement terminée par ce dernier Vers : *Je crains Dieu, cher Abner, &c.* D'où je conclus que c'eſt avec trés-peu de fondement que les Admirateurs outrez de Monſieur Corneille veulent inſinuer que Monſieur Racine lui eſt beaucoup inférieur pour le Sublime ; puiſque, ſans apporter ici quantité d'autres preuves que je pourrois donner du contraire, il ne me paroît pas que toute cette grandeur de vertu Romaine tant vantée, que ce premier a ſi bien exprimée dans pluſieurs de ſes Pièces, & qui ont fait ſon exceſſive réputation ; ſoit au deſſus de l'intrépidité plus qu'heroïque & de la parfaite confiance en Dieu de ce véritablement pieux, grand, ſage, & courageux Iſraëlite.

IMITATIONS.

Je crains Dieu ..... & n'ai point d'autre crainte.] Virgile, Eneïd. 15. v. 894.

——— Non me tua fervida terrent
Dicta, ferox : Di me terrent, & Juppiter hoſtis.

LES HEROS DE ROMAN,

DIALOGUE.

LES HEROS
DE ROMAN
DIALOGUE

[1] DISCOURS

SUR LE DIALOGUE SUIVANT.

CE Dialogue, qu'on donne ici au Public, a été composé à l'occaſion de cette prodigieuſe multitude de Romans, qui parurent vers le milieu du Siècle précédent, & dont voici en peu de mots l'origine. Honoré d'Urſé, Homme de fort grande qualité dans le Lionnois, & très enclin à l'amour, voulant faire valoir un grand nombre de Vers qu'il avoit compoſez pour ſes Maîtreſſes, & raſſembler en un corps pluſieurs avantures amoureuſes qui lui étoient arrivées, s'aviſa d'une invention très agréable. Il feignit que dans le Forez, petit païs contigu à la Limagne d'Auvergne, il y avoit eû [2] du tems de nos premiers Rois, une Troupe de Bergers & de Bergeres, qui habitoient ſur les bords de la Riviere du Lignon, & qui aſſez accommodez des biens de la fortune, ne laiſſoient pas néanmoins, par un ſimple amuſement & pour leur ſeul plaiſir, de mener paître eux-mêmes leurs Troupeaux. Tous ces Bergers & toutes ces Bergeres, étant d'un fort grand loiſir, l'Amour, comme on le peut penſer, & comme il le raconte lui-même, ne tarda guères à les y venir troubler, & produiſit quantité d'événemens conſidérables. D'Urfé y fit arriver toutes ſes avantures: parmi leſquelles

REMARQUES.

1. Ce Diſcours a été compoſé en 1710. l'Auteur étant âgé de 74. ans.

2. *Du tems de nos premiers Rois.*] A la fin du cinquième ſiècle, & au commencement du ſixième.

lesquelles il en mêla beaucoup d'autres, & enchassa les Vers dont j'ai parlé, qui tout méchans qu'ils étoient, ne laissèrent pas d'être soufferts, & de passer à la faveur de l'art avec lequel il les mit en œuvre. Car il soûtint tout cela d'une narration également vive & fleurie, de fictions très-ingenieuses, & de caractères aussi finement imaginez qu'agréablement variez & bien suivis. Il composa ainsi un Roman, qui lui acquit beaucoup de réputation, & qui fut fort estimé, même des gens du goût le plus exquis; bien que la Morale en fût fort vicieuse, ne prêchant que l'Amour & la mollesse, & allant quelquefois jusqu'à blesser un peu la pudeur. [1] *Il en fit quatre volumes, qu'il intitula* ASTRE'E [2] *du nom de la plus belle de ses Bergeres: & sur ces entrefaites étant mort, Baro son Ami, &* [3] *selon quelques-uns, son Domestique, en composa sur ses Mémoires, un cinquième Tome, qui en formoit la conclusion, & qui ne fut guères moins bien reçû que les quatre autres Volumes. Le grand succès de ce Roman échauffa si bien les beaux Esprits d'alors, qu'ils en firent à son imitation quantité de semblables, dont il y en avoit même de dix & de douze volumes: & ce fut quelque tems comme une espèce de débordement sur le Parnasse. On vantoit sur tout ceux de Gomberville, de la Calprenède, de Des-Marais, & de Scuderi. Mais ces Imitateurs s'efforçant mal-à-propos d'encherir sur l'Original, & prétendant annoblir ses caractéres, tombèrent, à mon Avis, dans une très-grande puérilité. Car au lieu de prendre comme lui pour leurs Heros, des Bergers occupez du seul soin de gagner le cœur de leurs Maîtresses, ils prirent, pour leur donner cette étrange occupation, non seulement des Princes & des Rois, mais les plus fameux Capitaines de l'Antiquité, qu'ils peignirent pleins du même esprit que ces Bergers; aiant à leur exemple, fait comme une espèce de vœu de ne parler jamais & de n'entendre jamais parler que d'Amour. De sorte qu'au lieu que d'Urfé dans son Astrée, de Bergers très-frivoles, avoit fait*

REMARQUES.

1. *Il en fit quatre volumes.*] Le premier parut en 1610. Le second fut publié dix ans après; le troisième, quatre ou cinq ans aprés le second. La quatrième Partie étoit achevée lors que l'Auteur mourut en 1623.

2. *Du nom de la plus belle de ses Bergeres.*] C'étoit Diane de Chateau-morand, qui fut mariée au frere aîné de Mr. d'Urfé, & ensuite à lui-même. Voïez les Eclaircissemens de Mr. Patru sur l'Histoire de l'Astrée, & la XII. Dissertation de Mr. Huet, Ancien Evêque d'Avranches.

3. *Selon quelques-uns, son Domestique.*] Baltazar Baro avoit été son Secretaire, selon l'Auteur de l'Académie Françoise. Il publia la cinquième Partie de l'Astrée en 1627.

fait des Heros de Roman considérables, ces Auteurs au contraire, des Heros les plus considérables de l'Histoire firent des Bergers très-frivoles, & quelquefois même des Bourgeois [1] *encore plus frivoles que ces Bergers. Leurs Ouvrages néanmoins ne laissèrent pas de trouver un nombre infini d'Admirateurs, & eûrent long tems une fort grande vogue. Mais ceux qui s'attirèrent le plus d'applaudissemens, ce furent le Cyrus & la Clélie de Mademoiselle de Scuderi, Sœur de l'Auteur du même nom. Cependant, non seulement elle tomba dans la même puérilité, mais elle la poussa encore à un plus grand excès. Si bien qu'au lieu de représenter, comme elle devoit, dans la personne de Cyrus, un Roi promis par les Prophètes, tel qu'il est exprimé dans la Bible, ou comme le peint Herodote, le plus grand Conquerant, que l'on eût encore vû; ou enfin tel qu'il est figuré dans Xénophon, qui a fait aussi bien qu'elle, un Roman de la vie de ce Prince; au lieu, dis-je, d'en faire un modèle de toute perfection, elle en composa un Artamène plus fou que tous les Céladons & tous les Sylvandres,* [2] *qui n'est occupé que du seul soin de sa Mandane, qui ne fait du matin au soir que lamenter, gémir, & filer le parfait Amour. Elle a encore fait pis dans son autre Roman, intitulé* Clélie, *où elle représente tous les Heros de la République Romaine naissante, les Horatius Coclès, les Mutius Scévola, les Clélies, les Lucrèces, les Brutus, encore plus amoureux qu'Artamène; ne s'occupant qu'à tracer des Cartes Géographiques d'Amour* [3], *qu'à se proposer les uns aux autres des questions & des Enigmes galantes; en un mot qu'à faire tout ce qui paroît le plus opposé au caractère & à la gravité heroïque de ces premiers Romains. Comme j'étois fort-jeune dans le tems que tous ces Romans, tant ceux de Mademoiselle de Scuderi, que ceux de la Calprenède & de tous les autres, faisoient le plus d'éclat, je les lûs, ainsi que les lisoit tout le monde, avec beaucoup d'admiration, & je les regardai comme des chef-d'œuvres de nôtre langue. Mais enfin mes années étant accrûës, & la Raison*

REMARQUES.

1. *Quelquefois même des Bourgeois.*] Les Auteurs de ces Romans, sous le nom de ces Heros, peignoient quelquefois le caractère de leurs Amis particuliers, gens de peu de conséquence. Voïez la remarque sur le Vers 115. du Chant 3. de l'Art poëtique.

2. *Les Céladons & les Sylvandres.*] Bergers du Roman de l'Astrée.

3. *Des Cartes Géographiques d'Amour.*] La Carte du Païs de Tendre, dans la prémière Partie du Roman de Clélie.

ſon m'aiant ouvert les yeux, je reconnus la puérilité de ces Ouvrages. Si bien que l'eſprit ſatirique commençant à dominer en moi, je ne me donnai point de repos, que je n'euſſe fait contre ces Romans un Dialogue à la manière de Lucien, où j'attaquois non ſeulement leur peu de ſolidité, mais leur affèterie précieuſe de langage, leurs converſations vagues & frivoles, les portraits avantageux faits à chaque bout de champ de perſonnes de très-médiocre beauté, & quelquefois même laides par excès, & tout ce long verbiage d'Amour qui n'a point de fin. Cependant comme Mademoiſelle de Scuderi étoit alors vivante; je me contentai de compoſer ce Dialogue dans ma tête, & bien loin de le faire imprimer, je gagnai même ſur moi de ne point l'écrire, & de ne le point laiſſer voir ſur le papier, ne voulant pas donner ce chagrin à une Fille, qui après tout avoit beaucoup de mérite, & qui, s'il en faut croire tous ceux qui l'ont connuë, nonobſtant la mauvaiſe Morale enſeignée dans ces Romans, avoit encore plus de probité & d'honneur que d'eſprit. Mais aujourd'hui qu'enfin la Mort l'a raïée du nombre des Humains[1], *Elle, & tous les autres Compoſiteurs de Romans, je croi qu'on ne trouvera pas mauvais que je donne au Public mon Dialogue, tel que je l'ai retrouvé dans ma mémoire. Cela me paroît d'autant plus néceſſaire, qu'en ma jeuneſſe l'aiant récité pluſieurs fois dans des Compagnies, où il ſe trouvoit des gens qui avoient beaucoup de mémoire, ces perſonnes en ont retenu pluſieurs lambeaux, dont elles ont enſuite compoſé un Ouvrage, qu'on a diſtribué ſous le nom de* Dialogue de Monſieur Deſpréaux, *& qui a été imprimé pluſieurs fois*[2] *dans les païs étrangers. Mais enfin*

REMARQUES.

1. *L'a raïée du nombre des Humains.*] Vers 34. de l'Epître VII. de nôtre Auteur. *La Parque l'a raïé du nombre* &c. Mademoiſelle Magdelaine de Scuderi mourut à Paris, le 2. de Juin, âgée de 95. ans.

2. *Qui a été imprimé pluſieurs fois*, &c.] Il parut d'abord en 1688. dans le Second Tome du Retour des Pièces choiſies. Enſuite on l'inſera parmi les OEuvres de Monſieur de ſaint Evremond, ſous le titre de *Dialogue des Morts*. Mr. Deſpréaux ſoupçonoit Mr. le Marquis de Sevigné d'en être le principal Auteur: *Car c'eſt lui*, dit Mr. Deſpréaux dans une Lettre qu'il m'écrivoit le 27. de Mars, 1704. *qui en a retenu le plus de choſes.* „ Mais, *ajoûte-t-il*, „ tout cela n'eſt point mon Dialogue, & „ vous en conviendrez vous-même quand je „ vous en réciterai des endroits. J'ai jugé à „ propos de ne le point donner au public, „ pour des raiſons très-légitimes, & que, je „ ſuis perſuadé que vous approuverez..... „ Mais tout cela n'empêche pas que je ne le „ trouve encore fort bien dans ma memoi„ re, quand je voudrai un peu y rêver, & „ que je ne vous en diſe aſſez pour enrichir „ vôtre Commentaire ſur mes Ouvrages. &c.

Voici les raiſons que j'emploïai dans ma Lettre du 11. d'Avril ſuivant, pour l'engager à mettre ſon Dialogue par écrit. „ I. Ce „ Dialogue ſera ſentir le ridicule, & la mau„ vaiſe morale des Romans. II. Après le té„ moignage public de Mr. Arnauld, & de

ſin le voici donné de ma main. Je ne ſai s'il s'attirera les mêmes applaudiſſemens qu'il s'attiroit autrefois dans les fréquens récits que j'étois obligé d'en faire. Car outre qu'en le récitant, Je donnois à tous les perſonnages que j'y introduiſois, le ton qui leur convenoit, ces Romans étant alors lûs de tout le monde, on concevoit aiſément la fineſſe des railleries qui y ſont. Mais maintenant que les voilà tombez dans l'oubli, & qu'on ne les lit preſque plus, je doute que mon Dialogue faſſe le même effet. Ce que je ſai pourtant à n'en point douter, c'eſt que tous les gens d'eſprit & de véritable vertu me rendront juſtice, & reconnoîtront ſans peine, que ſous le voile d'une fiction en apparence extrêmement badine, folle, outrée, où il n'arrive rien qui ſoit dans la vérité & dans la vraiſemblance, je leur donne peut-être ici le moins frivole Ouvrage, qui ſoit encore ſorti de ma plume

REMARQUES.

» pluſieurs autres Ecrivains qui ont parlé de ce
» Dialogue, la Poſterité vous attribuera celui
» qui a été imprimé ſous vôtre nom, quoi
» qu'il ne ſoit pas de vous.

» Mr. Deſpréaux ſe détermina peu de tems après à le mettre ſur le papier ; & il voulut que le Manuſcrit original m'en fût remis : ce qui a été fidellement exécuté après ſa mort.

LES HEROS DE ROMAN.

DIALOGUE I

à la manière de Lucien.

MINOS,

Sortant du lieu où il rend la justice proche le Palais de Pluton.

MAudit soit l'impertinent harangueur qui m'a tenu toute la matinée! Il s'agissoit d'un méchant drap qu'on a dérobé à un Savetier en passant le fleuve, & jamais je n'ai tant ouï parler d'Aristote. Il n'y a point de loi qu'il ne m'ait citée.

PLUTON.

Vous voila bien en colère, Minos.

MINOS

REMARQUES.

Ce Dialogue fut composé à la fin de l'année 1664. & en 1665.

MINOS.

Ah ! c'eſt vous, Roi des Enfers. Qui vous amène ?

PLUTON.

Je viens ici pour vous en inſtruire. Mais auparavant peut-on ſavoir quel eſt cet Avocat qui vous a ſi doctement ennuïé ce matin ; Eſt-ce que [1] Huot & Martinet ſont morts ?

MINOS.

Non, grace au Ciel : mais c'eſt un jeune Mort, qui a été ſans doute à leur Ecole. Bien qu'il n'ait dit que des ſottiſes, il n'en a avancé pas une qu'il n'ait appuïée de l'autorité de tous les Anciens ; & quoi qu'il les fît parler de la plus mauvaiſe grace du monde, il leur a donné à tous en les citant, de la galanterie, de la gentilleſſe, & de la bonne grace. [2] *Platon dit galamment dans ſon Timée. Sénèque eſt joli dans ſon Traité des Bienfaits. Eſope a bonne grace dans un de ſes Apologues.*

PLUTON.

Vous me peignez-là un Maître Impertinent. Mais pourquoi le laiſſiez vous parler ſi long-tems ? Que ne lui impoſiez vous ſilence.

MINOS.

Silence, lui ? C'eſt bien un homme qu'on puiſſe faire taire quand il a commencé à parler. J'ai eû beau faire ſemblant vingt fois de me vouloir lever de mon ſiège ; j'ai eû beau lui crier, Avocat, concluez de grace : concluez, Avocat. Il a été juſqu'au bout, & a tenu à lui ſeul toute l'Audience. Pour moi je ne vis jamais une telle fureur de parler ; & ſi ce deſordre là continuë, je croi que je ſerai obligé de quitter la charge.

PLUTON.

Il eſt vrai que les Morts n'ont jamais été ſi ſots qu'aujourd'hui.

REMARQUES.

1. *Huot & Martinet ſont morts.*] Au lieu d'*Huot*, dans la premiére compoſition il y avoit, *Bilain* ; mais Bilain n'étoit pas un Avocat braillard.

2. *Platon dit galamment* &c.] Manières de parler de ce tems-là, fort communes dans le Barreau.

d'hui. Il n'eſt pas venu ici depuis long-tems une ombre qui eût le ſens commun ; & ſans parler des gens de Palais, je ne vois rien de ſi impertinent que ceux qu'ils nomment Gens du monde. Ils parlent tous un certain langage, qu'ils appèllent galanterie : & quand nous leur témoignons, Proſerpine & moi, que cela nous choque, ils nous traitent de Bourgeois, & diſent que nous ne ſommes pas galants. On m'a aſſûré même, que cette peſtilente galanterie avoit infecté tous les païs infernaux, & même les Champs Elyſées ; de ſorte que les Heros, & ſur tout les Heroïnes qui les habitent, ſont aujourd'hui les plus ſottes gens du monde, grace à certains Auteurs, qui leur ont appris, dit-on, ce beau langage, & qui en ont fait des Amoureux tranſis. A vous dire le vrai, j'ai bien de la peine à le croire. J'ai bien de la peine, dis-je, à m'imaginer, que les Cyrus & les Alexandres ſoient devenus tout-à-coup, comme on me le veut faire entendre, des Thyrſis & des Céladons. Pour m'en éclaircir donc moi-même par mes propres yeux, j'ai donné ordre qu'on fit venir ici aujourd'hui des champs Elyſées, & de toutes les autres Régions de l'Enfer, les plus célèbres d'entre ces Heros ; & j'ai fait préparer pour les recevoir ce grand Sallon, où vous voïez que ſont poſtez mes Gardes. Mais où eſt Rhadamanthe ?

MINOS.

Qui ? Rhadamanthe, Il eſt allé dans le Tartare pour y voir entrer [1] un Lieutenant Criminel, nouvellement arrivé de l'autre Monde, où il a, dit-on, été tant qu'il a vécu auſſi célèbre par ſa grande capacité dans les affaires de judicature, que diffamé par ſon exceſſive avarice.

PLUTON.

N'eſt-ce pas celui qui penſa ſe faire tuer une ſeconde fois, pour une Obole qu'il ne voulut pas païer à Caron en paſſant le Fleuve ?

MINOS.

REMARQUES.

1. *Un Lieutenant Criminel.*] Le Lieutenant Criminel Tardieu ; & ſa femme, avoient été aſſaſſinez à Paris, la même année que ce Dialogue fut commencé, en 1664. Voiez la Satire X. depuis le Vers 253. avec les Remarques.

MINOS.

C'eſt celui-là même. Avez vous vû ſa femme? C'étoit une choſe à peindre que l'entrée qu'elle fit ici. Elle étoit couverte d'un linceul de Satin.

PLUTON.

Comment? de Satin? Voilà une grande magnificence.

MINOS.

Au contraire c'eſt une épargne. Car tout cet accoûtrement n'étoit autre choſe, que trois Theſes couſuës enſemble, dont on avoit fait préſent à ſon Mari en l'autre Monde. O la vilaine Ombre! Je crains qu'elle n'empeſte tout l'Enfer. J'ai tous les jours les oreilles rebattuës de ſes larcins. Elle vola avanthier la quenoüille de Clothon, & c'eſt elle qui avoit dérobé ce Drap, dont on m'a tant étourdi ce matin, à un Savetier qu'elle attendoit au paſſage. Dequoi vous-êtes vous aviſé, de charger les Enfers d'une ſi dangereuſe créature?

PLUTON.

Il falloit bien qu'elle ſuivît ſon Mari. Il n'auroit pas été bien damné ſans elle. Mais à propos de Rhadamanthe. Le voici lui-même, ſi je ne me trompe, qui vient à nous. Qu'a-t-il? Il paroit tout effraié.

RHADAMANTHE.

Puiſſant Roi des Enfers, je viens vous avertir qu'il faut ſonger tout de bon à vous deffendre, vous & vôtre Roiaume. Il y a un grand parti formé contre vous dans le Tartare. Tous les Criminels, réſolus de ne vous plus obéir, ont pris les Armes J'ai rencontré là bas Prométhée avec ſon Vautour ſur le poing. Tantale eſt yvre comme une ſoupe. Ixion a violé une Furie: & Siſype, aſſis ſur ſon Rocher exhorte tous ſes voiſins à ſecouër le joug de vôtre domination.

MINOS.

O les Scélerats! Il y a long-tems que je prévoïois ce malheur.

PLUTON.

Ne craignez rien, Minos. Je ſai bien le moïen de les réduire. Mais ne perdons point de tems. Qu'on fortifie les avenuës. Qu'on redouble la garde de mes Furies. Qu'on arme toutes les milices de l'Enfer. Qu'on lâche Cerbère. Vous, Rhadamanthe, allez vous en dire à Mercure qu'il nous faſſe venir l'Artillerie de mon Frere Jupiter. Cependant Vous, Minos, demeurez avec moi. Voïons nos Heros, s'ils ſont en état de nous aider. J'ai été bien inſpiré de les mander aujourd'hui. Mais quel eſt ce bon Homme qui vient à nous, avec ſon bâton & ſa beſace? Ha! c'eſt ce fou de Diogène. Que viens-tu chercher ici?

DIOGENE.

J'ai appris la néceſſité de vos affaires; & comme vôtre fidèle ſujet je viens vous offrir mon bâton.

PLUTON.

Nous voilà bien forts avec ton bâton.

DIOGENE.

Ne penſez pas vous mocquer. Je ne ſerai peut-être pas le plus inutile de tous ceux que vous avez envoïé chercher.

PLUTON.

Hé, quoi? Nos Heros ne viennent-ils pas?

DIOGENE.

Ouï, je viens de rencontrer une troupe de fous là bas. Je croi que ce ſont eux. Eſt-ce que vous avez envie de donner le bal?

PLUTON.

Pourquoi le bal?

DIOGENE.

C'eſt qu'ils ſont en fort bon équipage pour danſer. Ils ſont jolis ma foi; je n'ai jamais rien vû de ſi dameret ni de ſi galant.

PLU-

PLUTON.

Tout beau Diogène. Tu te mêles toûjours de railler. Je n'aime point les Satiriques. Et puis ce ſont des Heros, pour leſquels on doit avoir du reſpect.

DIOGENE.

Vous en allez juger vous même tout à l'heure. Car je les voi déja qui paroiſſent. Approchez, fameux Heros; & vous auſſi, Heroïnes encore plus fameuſes, autrefois l'admiration de toute la Terre. Voici une belle occaſion de vous ſignaler. Venez ici tous en foule.

PLUTON.

Tai-toi. Je veux que chacun vienne l'un après l'autre, accompagné tout au plus de quelqu'un de ſes confidens. Mais avant tout, Minos, paſſons vous & moi dans ce Sallon, que j'ai fait, comme je vous ai dit, préparer pour les recevoir, & où j'ai ordonné qu'on mît nos ſiéges, avec une baluſtrade qui nous ſépare du reſte de l'Aſſemblée. Entrons. Bon. Voilà tout diſpoſé ainſi que je le ſouhaittois. Sui-nous, Diogène. J'ai beſoin de toi pour nous dire le nom des Heros qui vont arriver. Car de la manière dont je voi que tu as fait connoiſſance avec eux, perſonne ne me peut rendre ce ſervice que toi.

DIOGENE.

Je ferai de mon mieux.

PLUTON.

Tien toi donc ici près de moi. Vous, Gardes, au moment que j'aurai interrogé ceux qui ſeront entrez, qu'on les faſſe paſſer dans les longues & ténébreuſes Galeries qui ſont adoſſées à ce Sallon, & qu'on leur diſe d'y aller attendre mes ordres. Aſſéïons-nous. Qui eſt celui qui vient le premier de tous, nonchalamment appuïé ſur ſon Ecuïer?

DIOGENE.

C'eſt le grand Cyrus.

PLUTON.

Quoi ce grand Roi, qui transfera l'Empire des Mèdes aux Perſes; qui a tant gagné de batailles? De ſon tems les Hommes venoient ici tous les jours par trente & quarante mille. Jamais perſonne n'y en a tant envoié!

DIOGENE.

Au moins ne l'allez pas appeler Cyrus.

PLUTON.

Pourquoi?

DIOGENE.

Ce n'eſt plus ſon nom. Il s'appèle maintenant Artamène.

PLUTON.

Artamène! Et où a-t-il pêché ce nom-là? Je ne me ſouviens point de l'avoir jamais lû.

DIOGENE.

Je voi bien que vous ne ſavez pas ſon hiſtoire.

PLUTON.

Qui, moi? Je ſais auſſi bien mon Herodote qu'un autre.

DIOGENE.

Ouï. Mais avec tout cela, diriez-vous bien pourquoi Cyrus a tant conquis de Provinces, traverſé l'Aſie, la Médie, l'Hyrcanie, la Perſe, & ravagé enfin plus de la moitié du monde.

PLUTON.

Belle demande! C'eſt que c'étoit un Prince ambitieux, qui vouloit que toute la Terre lui fût ſoumiſe.

DIOGENE.

Point du tout. C'eſt qu'il vouloit délivrer ſa Princeſſe, qui avoit été enlevée.

PLUTON.

Quelle Princeſſe?

DIOGENE.

DIOGENE.

Mandane.

PLUTON.

Mandane ?

DIOGENE.

Ouï. Et ſavez-vous combien elle a été enlevée de fois ?

PLUTON.

Où veux tu que je l'aille chercher ?

DIOGENE.

Huit fois.

MINOS.

Voilà une Beauté qui a paſſé par bien des mains.

DIOGENE.

Cela eſt vrai. Mais tous ſes Raviſſeurs étoient les Scélérats du monde les plus vertueux. Aſſûrément ils n'ont pas oſé lui toucher.

PLUTON.

J'en doute. Mais laiſſons-là ce fou de Diogène. Il faut parler à Cyrus lui-même. Hè bien, Cyrus, il faut combatre. Je vous ai envoïé chercher pour vous donner le commandement de mes troupes. Il ne répond rien. Qu'a-t-il ? Vous diriez qu'il ne ſait où il eſt ?

CYRUS.

Eh, divine Princeſſe !

PLUTON.

Quoi ?

CYRUS.

Ah ! injuſte Mandane.

PLUTON.

Plaît-il ?

CYRUS.

[1] Tu me flattes, trop complaisant Feraulas. Es-tu si peu sage que de penser que Mandane, l'illustre Mandane, puisse jamais tourner les yeux sur l'infortuné Artamène ? Aimons-la toutefois. Mais aimerons nous une cruelle ? Servirons-nous une Insensible ? Adorerons nous une Inéxorable ? Ouï, Cyrus, il faut aimer une Cruelle. Ouï, Artamène, il faut servir une Insensible. Ouï, fils de Cambyse, il faut adorer l'inéxorable fille de Cyaxare.

PLUTON.

Il est fou. Je croi que Diogène a dit vrai.

DIOGENE.

Vous voïez bien que vous ne saviez pas son histoire. Mais faites approcher son Ecuïer Feraulas ; il ne demande pas mieux que de vous la conter. Il sait par cœur tout ce qui s'est passé dans l'esprit de son Maître, & a tenu un registre exact de toutes les paroles, que son Maître a dites en lui-même depuis qu'il est au monde, avec un rouleau de ses Lettres qu'il a toûjours dans sa poche. A la vérité vous êtes en danger de baailler un peu. Car ses narrations ne sont pas fort courtes.

PLUTON.

Oh, j'ai bien le tems de cela.

CYRUS.

Mais trop engageante Personne.

PLUTON.

Quel langage ? A-t-on jamais parlé de la sorte ? Mais dites moi

REMARQUES.

1. *Tu me flattes, trop complaisant Feraulas,* &c.] Affectation du stile du Cyrus, imitée.

moi vous ; trop pleurant Artamène, eſt-ce que vous n'avez pas envie de combatre ?

CYRUS.

Eh de grace, généreux Pluton, ſouffrez que j'aille entendre l'hiſtoire d'Aglatidas & d'Ameſtris, qu'on me va conter. Rendons ce devoir à deux illuſtres malheureux. Cependant voici le fidèle Feraulas que je vous laiſſe, qui vous inſtruira poſitivement de l'hiſtoire de ma vie, & de l'impoſſibilité de mon bonheur.

PLUTON.

Je n'en veux point être inſtruit moi. Qu'on me chaſſe ce grand Pleureux.

CYRUS.

Eh de grace !

PLUTON.

Si tu ne ſors....

CYRUS.

En effet....

PLUTON.

Si tu ne t'en vas....

CYRUS.

En mon particulier....

PLUTON.

Si tu ne te retires.... A la fin le voilà dehors. A-t-on jamais vû tant pleurer ?

DIOGENE.

Vraiment il n'eſt pas au bout ; puiſqu'il n'en eſt qu'à l'hiſtoire d'Aglatidas & d'Ameſtris. Il a encore neuf gros Tômes à faire ce joli métier.

PLUTON.

Hé bien, qu'il rempliſſe, s'il veut, cent volumes de ſes folies. J'ai d'autres affaires préſentement qu'à l'entendre. Mais quelle eſt cette femme que je voi qui arrive :

DIOGENE.

DIOGENE.

[1]. Ne reconnoiſſez-vous pas Tomyris ?

PLUTON.

Quoi ? Cette Reine ſauvage des Maſſagètes, qui fit plonger la tête de Cyrus dans un Vaiſſeau de ſang humain. Celle-ci ne pleurera pas, j'en réponds. Qu'eſt-ce qu'elle cherche ?

TOMYRIS.

[2]. *Que l'on cherche par tout mes Tablettes perduës ;*
Mais que ſans les ouvrir, elles me ſoient renduës.

DIOGENE.

Des tablettes ! Je ne les ai pas au moins. Ce n'eſt pas un meuble pour moi que des tablettes ; & l'on prend aſſez de ſoin de retenir mes bons mots, ſans que j'aie beſoin de les recueillir moi-même dans des tablettes.

PLUTON.

Je penſe qu'elle ne fera que chercher. Elle a tantôt viſité tous les coins & les recoins de cette Salle. Qu'y avoit-il donc de ſi précieux dans vos tablettes, grande Reine ?

TOMYRIS.

Un Madrigal, que j'ai fait ce matin pour le charmant Ennemi que j'aime.

MINOS.

Helas ! qu'elle eſt doucereuſe !

DIOGENE.

REMARQUES.

1. *Ne reconnoiſſez-vous pas Tomyris ?*] On avoit ômis ces mots dans l'édition de 1713. & l'on faiſoit dire mal-à-propos à Diogène, ce que Pluton dit ici, ſuivant le manuſcrit de l'Auteur : *Quoi ? Cette Reine ſauvage des Maſſagètes*, &c.

2. *Que l'on cherche par tout*, &c.] C'eſt par ces deux Vers que Tomyris débute, dans la Tragédie de M. Quinaut, intitulée *la Mort de Cyrus*, Acte 1. Sc. 5. Ce ne ſont pas les deux premiers Vers de la Tragédie, comme on l'avoit mis dans une Note ſur cet endroit en l'édition de 1713.

DIOGENE.

Je ſuis fâché que ſes tablettes ſoient perduës. Je ſerois curieux de voir un Madrigal Maſſagète.

PLUTON.

Mais qui eſt donc ce charmant Ennemi qu'elle aime ?

DIOGENE.

C'eſt ce même Cyrus qui vient de ſortir tout à l'heure.

PLUTON.

Bon ! Auroit-elle fait égorger l'objet de ſa paſſion ?

DIOGENE.

Egorgé ! C'eſt une erreur dont on a été abuſé ſeulement durant vingt & cinq ſiècles ; & cela par la faute du Gazetier de Scythie, qui répandit mal-à-propos la nouvelle de ſa mort ſur un faux bruit. On en eſt détrompé depuis quatorze ou quinze ans.

PLUTON.

Vraiment je le croi encore. Cependant, ſoit que le Gazetier de Scythie ſe ſoit trompé ou non, qu'elle s'en aille dans ces Galeries chercher, ſi elle veut, ſon charmant Ennemi, & qu'elle ne s'opiniâtre pas davantage à retrouver des Tablettes, que vrai-ſemblablement elle a perduës par ſa négligence, & que ſûrement aucun de nous n'a volées. Mais quelle eſt cette voix robuſte que j'entends là-bas qui fredonne un air ?

DIOGENE.

C'eſt ce grand Borgne d'Horatius Coclès, qui chante ici proche, comme m'a dit un de vos Gardes, [1] à un Echo qu'il y a trouvé, une chanſon qu'il a fait pour Clélie.

PLU-

REMARQUES.

1. *A un Echo q'il y a trouvé*] Voïez le premier volume de la Clélie, page 318.

PLUTON.

Qu'a donc ce fou de Minos, qu'il crève de rire;

MINOS.

Et qui ne riroit? Horatius Coclès chantant à l'Echo!

PLUTON.

Il eſt vrai que la choſe eſt aſſez nouvelle. Cela eſt à voir. Qu'on le faſſe entrer, & qu'il n'interrompe point pour cela ſa Chanſon, que Minos vraiſemblablement ſera bien aiſe d'entendre de plus près.

MINOS.

Aſſûrément.

HORATIUS COCLES,

chantant la repriſe de la Chanſon qu'il chante dans Clélie.

Et Phéniſſe même publie,
Qu'il n'eſt rien ſi beau que Clélie.

DIOGENE.

Je penſe reconnoître l'air. C'eſt ſur le chant de *Toinon la belle Jardinière.* 1

Ce n'étoit pas de l'eau de roſe,
Mais de l'eau de quelque autre choſe.

HORATIUS COCLES.

Et Phéniſſe même publie,

Qu'il

REMARQUES.

1. *Toinon la belle Jardinière*: Chanſon du Savoïard, alors à la mode. En voici les paroles.

Toinon la belle Jardinière
N'arroſe jamais ſon jardin
De cette belle eau coûtumière.
Dont on arroſe le Jaſmin.
Non pas même de l'eau de roſe
Mais de l'eau de quelque autre choſe.

Enfin elle n'en fut maîtreſſe,
Et a fait ſon jardin ſi beau,
Tous les neuf mois, par ſon adreſſe
Il y venoit du fruit nouveau.
Ce n'étoit pas de l'eau de roſe
Mais de l'eau de quelque autre choſe.

Qu'il n'eſt rien ſi beau que Clélie.

PLUTON.

Quelle eſt donc cette Phéniſſe?

DIOGENE.

C'eſt une Dame des plus galantes & des plus ſpirituelles de la Ville de Capouë, mais qui a une trop grande opinion de ſa beauté, & qu'Horatius Coclès raille dans cet impromptu de ſa façon, dont il a compoſé auſſi le chant, en lui faiſant avouër à elle même, que tout cède en beauté à Clélie.

MINOS.

Je n'euſſe jamais crû, que cet illuſtre Romain fût ſi excellent Muſicien, & ſi habile faiſeur d'Impromptus. Cependant je voi bien par celui-ci qu'il eſt Maître paſſé.

PLUTON.

Et moi je voi bien que pour s'amuſer à de ſemblables petiteſſes, il faut qu'il ait entièrement perdu le ſens. Hé, Horatius Coclès, vous qui étiez autrefois ſi déterminé Soldat & qui avez deffendu vous ſeul un Pont contre toute une Armée, de quoi vous êtes vous aviſé de vous faire Berger après vôtre mort; & qui eſt le fou, ou la folle, qui vous ont appris à chanter?

HORATIUS COCLES.

Et Phéniſſe même publie,
Qu'il n'eſt rien ſi beau que Clélie.

MINOS.

Il ſe ravit dans ſon chant.

PLUTON.

Oh, qu'il s'en aille dans mes galeries chercher, s'il veut, un nouvel Echo. Qu'on l'emmène.

s'en allant, & toûjours chantant,

Et Phéniſſe même publie,
Qu'il n'eſt rien ſi beau que Clélie.

PLUTON.

Le fou! le fou! Ne viendra-t-il point à la fin une perſonne raiſonnable?

DIOGENE.

Vous allez avoir bien de la ſatisfaction. Car je voi entrer la plus illuſtre de toutes les Dames Romaines, cette Clélie, qui paſſa le Tibre à la nage, pour ſe dérober du Camp de Porſena, & dont Horatius Coclès, comme vous venez de le voir, eſt amoureux.

PLUTON.

J'ai cent fois admiré l'audace de cette fille dans Tite-Live. Mais je meurs de peur que Tite-Live n'ait encore menti. Qu'en dis-tu, Diogène?

DIOGENE.

Ecoutez ce qu'elle vous va dire.

CLELIE.

Eſt-il vrai, ſage Roi des Enfers, qu'une troupe de mutins ait oſé ſe ſoûlever contre Pluton, le vertueux Pluton?

PLUTON.

Ah! à la fin nous avons trouvé une perſonne raiſonnable. Oüi ma fille; il eſt vrai que les Criminels dans le Tartare ont pris les armes, & que nous avons envoïé chercher les Heros dans les Champs Elyſées & ailleurs, pour nous ſecourir.

CLELIE.

Mais de grace, Seigneur, les Rebelles ne ſongent-ils point

à

à exciter quelque trouble [1] dans le Roïaume de Tendre? Car je ſerois au deſeſpoir s'ils étoient ſeulement poſtez dans le Village de Petits-Soins. N'ont-ils point pris Billets-doux, ou Billets-galants?

PLUTON.

De quel païs parle-t-elle-là? Je ne me ſouviens point de l'avoir vû dans la Carte.

DIOGENE.

Il eſt vrai que Ptolomée n'en a point parlé. Mais on a fait depuis peu de nouvelles découvertes. Et puis ne voïez-vous pas que c'eſt du païs de Galanterie qu'elle vous parle?

PLUTON.

C'eſt un païs que je ne connois point.

CLELIE.

En effet, l'illuſtre Diogène raiſonne tout-à-fait juſte. Car il y a trois ſortes de Tendres; Tendre ſur Eſtime, Tendre ſur Inclination, & Tendre ſur Reconnoiſſance. Lorſque l'on veut arriver à Tendre ſur Eſtime, il faut aller d'abord au Village de Petits-Soins, &...

PLUTON.

Je voi bien, la belle Fille, que vous ſavez parfaitement la Géographie du Roïaume de Tendre, & qu'à un Homme qui vous aimera, vous lui ferez voir bien du païs dans ce Roïaume. Mais pour moi, qui ne le connois point, & qui ne le veux point connoître, je vous dirai franchement que je ne ſai ſi ces trois Villages & ces trois Fleuves mènent à Tendre, mais qu'il me paroît que c'eſt le grand chemin des Petites-Maiſons.

MI-

REMARQUES.

1. *Dans le Roïaume de Tendre.*] Voïez le Roman de Clélie, Partie I. pag. 398. & le Vers 161. de la Satire X

MINOS.

Ce ne seroit pas trop mal fait, non, d'ajoûter ce Village-là dans la Carte de Tendre. Je croi que ce sont ces terres inconnuës dont on y veut parler.

PLUTON.

Mais vous, tendre Mignonne? Vous êtes donc aussi amoureuse, à ce que je voi?

CLELIE.

Oüi, Seigneur, je vous concède que j'ai pour Aronce une amitié qui tient de l'Amour véritable: Aussi faut-il avoüer que cet admirable fils du Roi Clusium a en toute sa personne je ne sai quoi de si extraordinaire, & de si peu imaginable, qu'à moins que d'avoir une dureté de cœur inconcevable, on ne peut pas s'empêcher d'avoir pour lui une passion tout-à-fait raisonnable. Car enfin. ...

PLUTON.

Car enfin, Car enfin .... je vous dis moi, que j'ai pour toutes les folles une aversion inexplicable; & que quand le fils du Roi de Clusium auroit un charme inimaginable, avec vôtre langage inconcevable, vous me feriez plaisir de vous en aller, vous & vôtre Galant, au Diable. A la fin la voilà partie. Quoi, toûjours des Amoureux? Personne ne s'en sauvera; & un de ces jours nous verrons Lucrèce galante.

DIOGENE.

Vous en allez avoir le plaisir tout à l'heure. Car voici Lucrèce en personne.

PLUTON.

Ce que j'en disois n'est que pour rire. A Dieu ne plaise que j'aie une si basse pensée de la plus vertueuse personne du monde.

DIOGENE.

Ne vous y fiez pas. Je lui trouve l'air bien coquet. Elle a ma foi les yeux fripons.

PLU-

PLUTON.

Je voi bien, Diogène, que tu ne connois pas Lucrèce. Je voudrois que tu l'eûſſe vûë la premiere fois qu'elle entra ici toute ſanglante, & toute échevelée. Elle tenoit un poignard à la main. Elle avoit le regard farouche, & la colère étoit encore peinte ſur ſon viſage, malgré les pâleurs de la Mort. Jamais perſonne n'a porté la chaſteté plus loin qu'elle. Mais pour t'en convaincre, il ne faut que lui demander à elle-même ce qu'elle penſe de l'Amour. Tu verras. Dites-nous donc, Lucrèce; mais expliquez-vous clairement. Croïez vous qu'on doive aimer?

LUCRECE,

tenant des Tablettes à la main.

Faut-il abſolument ſur cela vous rendre une réponſe éxacte & déciſive?

PLUTON.

Oui.

LUCRECE.

Tenez, la voilà clairement énoncée dans ces Tablettes. Liſez.

PLUTON liſant.

(1) *Toûjours. l'on. ſi. Mais. aimoit. d'éternelles. helas. amours. d'aimer. doux. il. point. ſeroït. n'eſt. Qu'il.*

Que veut dire tout ce galimatias?

LUCRECE.

Je vous aſſûre, Pluton, que je n'ai jamais rien dit de mieux; ni de plus clair.

PLU-

REMARQUES.

1. *Toûjours. l'on. ſi. &c.*] Voïez la pag. 348. & ſuivantes de la ſeconde Partie du même Roman.

PLUTON.

Je voi bien que vous avez accoûtumé de parler fort clairement. Peſte de la folle. Où a-t-on jamais parlé comme cela ? *Point. ſi. éternelles.* Et où veut-elle que j'aille chercher un OEdipe pour m'expliquer cette Enigme ?

DIOGENE.

Il ne faut pas aller fort loin. En voici un qui entre, & qui eſt fort propre à vous rendre cet office.

PLUTON.

Qui eſt-il ?

DIOGENE.

C'eſt Brutus ; celui qui délivra Rome de la tirannie des Tarquins.

PLUTON.

Quoi ? cet auſtère Romain, qui fit mourir ſes Enfans pour avoir conſpiré contre leur Patrie ? Lui, expliquer des Enigmes ? Tu es bien fou, Diogène.

DIOGENE.

Je ne ſuis Point fou. Mais Brutus n'eſt pas non plus cet auſtère perſonnage que vous vous imaginez. C'eſt un Eſprit naturèlement tendre & paſſionné, qui fait de fort jolis Vers, & les billets du monde les plus galants.

MINOS.

Il faudroit donc que les paroles de l'Enigme fuſſent écrites, pour les lui montrer.

DIOGENE.

Que cela ne vous embarraſſe point. Il y a long-tems que ces paroles ſont écrites ſur les Tablettes de Brutus. Des Heros comme lui ſont toûjours fournis de Tablettes.

PLU-

PLUTON.

Hé bien, Brutus, nous donnerez-vous l'explication des paroles qui ſont ſur vos Tablettes?

BRUTUS.

Volontiers. Regardez bien. Ne les ſont-ce pas là?

Toûjours. l'on. ſi: Mais, &c.

PLUTON.

Ce les ſont-là elles mêmes.

BRUTUS.

Continuez donc de lire. Les paroles ſuivantes non ſeulement vous feront voir que j'ai d'abord conçû la fineſſe des paroles embroüillées de Lucrèce; mais elles contiennent la réponſe préciſe que j'y ai faite. *Moi. nos. verrez. vous. de. permettez. d'éternelles. jours. qu'on. merveille. peut. amours. d'aimer. voir.*

PLUTON.

Je ne ſai pas ſi ces paroles ſe répondent juſte les unes aux autres. Mais je ſai bien que ni les unes ni les autres ne s'entendent, & que je ne ſuis pas d'humeur à faire le moindre effort d'eſprit pour les concevoir.

DIOGENE.

Je voi bien que c'eſt à moi de vous expliquer tout ce myſtère. Le myſtère eſt que ce ſont des paroles tranſpoſées. Lucrèce, qui eſt amoureuſe & aimée de Brutus, lui dit en mots tranſpoſez:

Qu'il ſeroit doux d'aimer, ſi l'on aimoit toûjours!
Mais helas! il n'eſt point d'éternelles Amours.

Et Brutus, pour la raſſûrer, lui dit en d'autres termes tranſpoſez:

Permettez moi d'aimer; Merveille de nos jours:
Vous verrez qu'on peut voir d'éternelles Amours.

PLUTON.

Voilà une groſſe fineſſe. Il s'enſuit de là que tout ce qui ſe peut dire de beau eſt dans les Dictionaires. Il n'y a que les paroles qui ſont tranſpoſées. Mais eſt-il poſſible que des perſonnes du merite de Brutus & de Lucrèce en ſoient venus à cet excès d'extravagance, de compoſer de ſemblables bagatelles ?

DIOGENE.

C'eſt pourtant par ces bagatelles, qu'ils ont fait connoître l'un & l'autre qu'ils avoient infiniment d'eſprit.

PLUTON.

Et c'eſt par ces bagatelles moi, que je reconnois qu'ils ont infiniment de folie. Qu'on les chaſſe. Pour moi, je ne ſai tantôt plus où j'en ſuis. Lucrèce amoureuſe ! Lucrèce coquette ! Et Brutus ſon Galant ! Je ne deſeſpère pas un de ces jours de voir Diogène lui-même galant.

DIOGENE.

Pourquoi non ? Pythagore l'étoit bien.

PLUTON.

Pythagore étoit galant ?

DIOGENE.

Ouï, & ce fut de Théano ſa fille, formée par lui à la galanterie, ainſi que le raconte le génereux Herminius dans l'hiſtoire de la vie de Brutus, ce fut dis-je de Théano que cet illuſtre Romain apprit ce beau Symbole, qu'on a oublié d'ajoûter aux autres Symboles de Pythagore: *Que c'eſt à pouſſer les beaux ſentimens pour une Maîtreſſe, & à faire l'Amour, que ſe perfectionne le grand Philoſophe.*

PLUTON.

J'entens. Ce fut de Théano qu'il ſût que c'eſt la folie qui fait la perfection de la Sageſſe. O l'admirable précepte ! Mais laiſſons

laiſſons là Théano. Quelle eſt cette Précieuſe renforcée que je voi qui vient à nous ?

DIOGENE.

1 C'eſt Sappho, cette fameuſe Lesbienne, qui a inventé les Vers Sapphiques.

PLUTON.

On me l'avoit dépeinte ſi belle. Je la trouve bien laide.

DIOGENE.

Il eſt vrai qu'elle n'a pas le teint fort uni, ni les traits du monde les plus réguliers. Mais prenez garde qu'il y a une grande oppoſition du blanc & du noir de ſes yeux, comme elle le dit elle-même dans l'hiſtoire de ſa vie.

PLUTON.

Elle ſe donne là un bizarre agrément; & Cerbère, ſelon elle, doit donc paſſer auſſi pour beau, puiſqu'il a dans les yeux la même oppoſition.

DIOGENE.

Je vois qu'elle vient à vous. Elle a ſûrement quelque queſtion à vous faire.

SAPPHO.

Je vous ſupplie, ſage Pluton, de m'expliquer fort au long ce que vous penſez de l'Amitié, & ſi vous croiez qu'elle ſoit capable de tendreſſe auſſi bien que l'Amour. Car ce fut le ſujet d'une généreuſe converſation que nous eumes l'autre jour avec la Sage Démocède & l'agréable Phaon. De grace oubliez donc pour quelque temps le ſoin de vôtre perſonne & de vôtre Etat; & au lieu de cela, ſongez à me bien définir ce que c'eſt que cœur tendre, tendreſſe d'Amitié, tendreſſe d'Amour, tendreſſe d'Inclination, & tendreſſe de Paſſion. MINOS.

REMARQUES.

1. *C'eſt Sappho, cette fameuſe Lesbienne*, &c.] Mademoiſelle de Scuderi paroit ici ſous le nom de *Sappho*, nom qui lui avoit été donné par les Poëtes qui vivoient de ſon tems.

MINOS.

Oh celle-ci eſt la plus folle de toutes. Elle a la mine d'avoir gâté toutes les autres.

PLUTON.

Mais regardez cette impertinente. C'eſt bien le temps de réſoudre des queſtions d'Amour, que le jour d'une revolte.

DIOGENE.

Vous avez pourtant autorité pour le faire : & tous les jours, les Heros que vous venez de voir, ſur le point de donner une bataille, où il s'agit du tout pour eux, au lieu d'emploier le temps à encourager les Soldats, & à ranger leurs armées, s'occupent à entendre l'hiſtoire de Timarète ou de Béreliſe, dont la plus haute avanture eſt quelquefois un billet perdu, ou un bracelet égaré.

PLUTON.

Ho bien, s'ils ſont fous, je ne veux pas leur reſſembler, & principalement à cette Précieuſe ridicule.

SAPPHO.

Eh de grace, Seigneur, défaites-vous de cet air groſſier & Provincial de l'Enfer, & ſongez à prendre l'air de la belle galanterie de Carthage & de Capouë. A vous dire le vrai, pour décider un point auſſi important que celui que je vous propoſe, je ſouhaiterois fort que toutes nos génereuſes Amies & nos illuſtres Amis fuſſent ici. Mais en leur abſence, le ſage Minos repréſentera le diſcret Phaon, & l'enjoüé Diogene le galant Eſope.

PLUTON.

Atten, atten, je m'en vai te faire venir ici une perſonne, avec qui lier converſation. Qu'on m'appelle Tiſiphone.

SAPPHO.

Qui ? Tiſiphone ? Je la connois, & vous ne ſerez peut-être pas fâché que je vous en faſſe voir le Portrait, que j'ai déjà compo-

composé par précaution, dans le dessein où je suis de l'inserer dans quelqu'une des Histoires, que nous autres faiseurs & faiseuses de Romans, sommes obligez de raconter à chaque Livre de nôtre Roman.

PLUTON.

Le Portrait d'une Furie ! Voila un étrange projet.

DIOGENE.

Il n'est pas si étrange que vous pensez. En effet cette même Sappho, que vous voiez, a peint dans ses Ouvrages beaucoup de ses génereuses Amies, qui ne surpassent guères en beauté Tisiphone, & qui néanmoins, à la faveur des mots galants, & des façons de parler élégantes & précieuses, qu'elle jette dans leurs peintures, ne laissent pas de passer pour de dignes Heroïnes de Roman.

MINOS.

Je ne sai si c'est curiosité ou folie. Mais je vous avouë que je meurs d'envie de voir un si bizarre Portrait.

PLUTON.

Hé bien donc qu'elle vous le montre; j'y consens. Il faut bien vous contenter. Nous allons voir comment elle s'y prendra pour rendre la plus effroiable des Euménides, agréable & gracieuse.

DIOGENE.

Ce n'est pas une affaire pour elle, & elle a déja fait un pareil chef-d'œuvre, en peignant la vertueuse Arricidie. Ecoutons donc. Car je la vois qui tire le Portrait de sa poche.

SAPPHO lisant.

* L'illustre fille, dont j'ai à vous entretenir, a en toute sa personne

REMARQUES

1. *L'illustre fille, dont j'ai à vous entretenir*, &c.] Portrait de Mademoiselle Scuderi elle-même.

perſonne je ne ſai quoi de ſi furieuſement extraordinaire, & de ſi terriblement merveilleux, que je ne ſuis pas médiocrement embarraſſée, quand je ſonge à vous en tracer le Portrait.

MINOS.

Voila les adverbes *furieuſement* & *terriblement*, qui ſont, à mon avis, bien placez, & tout-à-fait en leur lieu.

SAPPHO continuë de lire.

Tiſiphone a naturellement la taille fort haute, & paſſant de beaucoup la meſure des perſonnes de ſon ſexe; mais pourtant ſi dégagée, ſi libre, & ſi bien proportionnée en toutes ſes parties, que ſon énormité même lui ſied admirablement bien. Elle a les yeux petits, mais pleins de feu, vifs, perçans & bordez d'un certain vermillon qui en relève prodigieuſement l'éclat. Ses cheveux ſont naturellement bouclez & annelez; & l'on peut dire que ce ſont autant de Serpens, qui s'entortillent les uns dans les autres, & ſe jouënt non-chalamment autour de ſon viſage. Son teint n'a point cette couleur fade & blancheâtre des femmes de Scythie; mais il tient beaucoup de ce brun mâle & noble, que donne le Soleil aux Africaines qu'il favoriſe le plus près de ſes regards. Son ſein eſt compoſé de deux demi-globes, brulez par le bout, comme ceux des Amazones, & qui s'éloignant le plus qu'ils peuvent de ſa gorge, ſe vont négligemment & languiſſamment perdre ſous ſes deux bras. Tout le reſte de ſon corps eſt preſque compoſé de la même ſorte. Sa démarche eſt extrémement noble & fière. Quand il faut ſe hâter, elle vole plûtôt qu'elle ne marche; & je doute qu'Atalante la pût devancer à la courſe. Au reſte, cette vertueuſe fille eſt naturellement ennemie du vice, ſur tout des grands crimes, qu'elle pourſuit par tout, un flambeau à la main, & qu'elle ne laiſſe jamais en repos; ſecondée en cela par ſes deux illuſtres ſœurs, Alecto & Mégère, qui n'en ſont pas moins ennemies qu'elle: & l'on peut dire de toutes ces trois Sœurs, que c'eſt une Morale vivante.

DIOGENE.

Hé bien, n'eſt-ce pas là un Portrait merveilleux?

PLUTON.

Sans doute ; & la Laideur y eſt peinte dans toute ſa perfection, pour ne pas dire dans toute ſa beauté. Mais c'eſt aſſez écouter cette extravagante. Continuons la reveuë de nos Heros ; & ſans plus nous donner la peine, comme nous avons fait juſqu'ici, de les interroger l'un après l'autre, puiſque les voilà tous reconnus veritablement inſenſez ; contentons-nous de les voir paſſer devant cette baluſtrade, & de les conduire exactement de l'œil dans mes Galeries, afin que je ſois ſûr qu'ils y ſont. Car je défends d'en laiſſer ſortir aucun, que je n'aie préciſément déterminé ce que je veux qu'on en faſſe. Qu'on les laiſſe donc entrer ; & qu'ils viennent maintenant tous en foule. En voilà bien, Diogène. Tous ces Heros ſont-ils connus dans l'Hiſtoire ?

DIOGENE.

Non ; il y en a beaucoup de chimeriques, mêlez parmi eux.

PLUTON.

Des Heros chimeriques ! Et ſont-ce des Heros ?

DIOGENE.

Comment, ſi ce ſont des Heros ! Ce ſont eux qui ont toûjours le haut bout dans les Livres, & qui battent infailliblement les autres.

PLUTON.

Nomme-m'en par plaiſir quelques-uns.

DIOGENE.

Volontiers. Orondate, Spitridate, Alcamène, Mélinte, Britomare, Merindor, Artaxandre, &c.

PLUTON.

Et tous ces Heros-là, ont-ils fait vœu comme les autres de ne jamais s'entretenir que d'Amour ?

DIOGENE.

Cela seroit beau qu'ils ne l'eussent pas fait. Et de quel droit se diroient-ils Heros, s'ils n'étoient point amoureux? N'est-ce pas l'Amour qui fait aujourd'hui la vertu heroique?

PLUTON.

Quel est ce grand Innocent, qui s'en va des derniers, & qui a la molleſſe peinte ſur le viſage? Comment t'appelles-tu?

ASTRATE.

Je m'appelle Aſtrate.[1]

PLUTON.

Que viens-tu chercher ici?

ASTRATE.

Je veux voir la Reine.

PLUTON.

Mais admirez cet impertinent. Ne diriez vous pas que j'ai une Reine, que je garde ici dans une boite, & que je montre à tous ceux qui la veulent voir? Qu'es-tu, toi? As-tu jamais été?

ASTRATE.

Ouy-da, j'ai été, & il y a un Hiſtorien Latin qui dit de moi en propres termes; *Aſtratus vixit*; Aſtrate a vécu.

PLUTON.

Eſt-ce là tout ce qu'on trouve de toi dans l'Hiſtoire?

ASTRATE.

REMARQUES.

1. *Je m'appelle Aſtrate.*] Dans le tems que l'Auteur fit ce Dialogue, on jouoit à l'Hôtel de Bourgogne, l'Aſtrate de Mr. Quinaut, & l'Oſtorius de l'Abbé de Pure. Sur l'Aſtrate, voiez la Remarque ſur le Vers 194. de la Satire troiſième.

ASTRATE.

Ouï ; & c'eſt ſur ce bel argument, qu'on a compoſé une Tragédie intitulée du nom d'ASTRATE ; où les paſſions tragiques ſont maniées ſi adroitement, que les Spectateurs y rient à gorge deployée depuis le commencement juſqu'à la fin, tandis que moi, j'y pleure toûjours, ne pouvant obtenir que l'on m'y montre une Reine, dont je ſuis paſſionnément épris.

PLUTON.

Ho bien, va-t'-en dans ces Galeries voir ſi cette Reine y eſt. Mais quel eſt ce grand mal-bâti de Romain, qui vient après ce chaud Amoureux ? Peut-on ſavoir ſon nom.

OSTORIUS.

Mon nom eſt Oſtorius.

PLUTON.

Je ne me ſouviens point d'avoir jamais nulle-part lû ce nom-là dans l'hiſtoire.

OSTORIUS.

Il y eſt pourtant. L'Abbé de Pure aſſûre qu'il l'y a lû.

PLUTON.

Voilà un merveilleux garand. Mais, dis-moi, appuié de l'Abbé de Pure, comme tu es, as-tu fait quelque figure dans le monde ? T'y a-t-on jamais vû ?

OSTORIUS.

Ouï-da ; & à la faveur d'une piéce de Théatre, que cet Abbé a faite de moi, on m'a vû à l'Hôtel de Bourgogne.

PLU-

REMARQUES.

n'*A l'Hôtel de Bourgogne.*] Théatre où l'on jouoit autrefois.

PLUTON.

Combien de fois?

OSTORIUS.

Eh, une fois.

PLUTON.

Retourne-t-y en.

OSTORIUS

Les Comédiens ne veulent plus de moi.

PLUTON.

Crois-tu que je m'accommode mieux de toi qu'eux? Allons, déloge d'ici au plus vîte, & va te confiner dans mes Galeries. Voici encore une Heroïne, qui ne se hâte pas trop, ce me semble, de s'en aller. Mais je lui pardonne. Car elle me paroît si lourde de sa personne, & si pesamment armée, que je vois bien que c'est la difficulté de marcher, plûtôt que la répugnance à m'obéïr, qui l'empêche d'aller plus vite. Qui est-elle?

DIOGENE.

Pouvez-vous ne pas reconnoître la Pucelle d'Orleans.

PLUTON.

C'est donc-là cette vaillante fille, qui délivra la France du joug des Anglois?

DIOGENE.

C'est elle-même.

PLUTON.

Je lui trouve la physionomie bien platte, & bien peu digne de tout ce qu'on dit d'elle.

DIOGENE.

Elle tousse, & s'approche de la Balustrade. Ecoutons. C'est assûrément une harangue qu'elle vous vient faire, & une harangue en Vers. Car elle ne parle plus qu'en Vers.

PLUTON.

A-t-elle en effet du talent pour la Poësie?

DIOGENE.

Vous l'allez voir.

LA PUCELLE.

1 *O grand Prince, que grand dès cette heure j'appèle ;*
Il eſt vrai, le reſpect ſert de bride à mon zèle :
Mais ton illuſtre aſpect me redouble le cœur,
Et me le redoublant me redouble la peur.
A ton illuſtre aſpect mon cœur ſe ſollicite,
Et grimpant contre mont la dure Terre quitte.
O que n'ai-je le ton deſormais aſſez fort,
Pour aſpirer à toi ſans te faire de tort !
Pour toi puiſſé-je avoir une mortelle pointe,
Vers où l'épaule gauche à la gorge eſt conjointe ;
Que le coup briſât l'os, & fît pleuvoir le ſang
De la temple, du dos, de l'épaule, & du flanc.

PLUTON.

Quelle langue vient-elle de parler ?

DIOGENE.

Belle demande ! Françoiſe.

PLUTON.

Quoi ! c'eſt du François qu'elle a dit ? Je croiois que ce fût du bas-Breton, ou de l'Alleman. Qui lui a appris cet étrange François-là ?

DIOGENE.

2 C'eſt un Poëte, chez qui elle a été en penſion quarante ans durant.

PLUTON.

Voila un Poëte qui l'a bien mal élevée.

DIO-

REMARQUES.

1 *O grand Prince, que grand* &c.] Vers extraits du Poëme de la Pucelle.

2. *C'eſt un Poëte,*] Chapelain.

DIOGENE.

Ce n'eſt pas manque d'avoir été bien payé, & d'avoir exactement touché ſes penſions.

PLUTON.

Voila de l'argent bien mal emploié. Hé, Pucelle d'Orleans, pourquoi vous étes vous chargé la mémoire de ces grands vilains mots, vous qui ne ſongiez autrefois qu'à délivrer vôtre patrie, & qui n'aviez d'objet que la gloire?

LA PUCELLE.

La gloire?

[1] *Un ſeul endroit y mène; & de ce ſeul endroit*
Droite & roide...

PLUTON.

Ah! Elle m'écorche les oreilles.

LA PUCELLE.

Droite & roide eſt la côte, & le ſentier étroit.

PLUTON.

Quels Vers, juſte Ciel! Je n'en puis pas entendre prononcer un, que ma tête ne ſoit prête à ſe fendre.

LA PUCELLE,

De fléches toutefois aucune ne l'atteint
Ou pourtant l'atteignant, de ſon ſang ne ſe teint.

PLUTON.

Encore. J'avouë que de toutes les Heroïnes qui ont paru en ce lieu, celle-ci me paroît beaucoup la plus inſupportable. Vraiment elle ne prêche pas la tendreſſe. Tout en elle n'eſt que dureté & que ſéchereſſe; & elle me paroît plus propre à glacer l'ame, qu'à inſpirer l'amour.

REMARQUES.

1. *Un ſeul endroit y mène*, &c.] Livre cinquième du même Poëme.

DIOGENE.

Elle en a pourtant inſpiré au vaillant Dunois.

PLUTON.

Elle? inſpirer de l'amour au cœur de Dunois!

DIOGENE.

Ouï aſſûrément;

Au grand cœur de Dunois, le plus grand de la Terre,
Grand cœur, qui dans lui ſeul deux grands Amours enſerre.

Mais il faut ſavoir quel Amour. Dunois s'en explique ainſi lui-même en un endroit du Poëme fait pour cette merveilleuſe fille.

[1] *Pour ces céleſtes yeux, pour ce front magnanime,*
Je n'ai que du reſpect, je n'ai que de l'eſtime:
Je n'en ſouhaitte rien; & ſi j'en ſuis Amant,
D'un Amour ſans deſir je l'aime ſeulement.
Et ſoit. Conſumons nous d'une flamme ſi belle.
Brûlons en holocauſte aux yeux de la Pucelle.

Ne voila-t-il pas une paſſion bien exprimée, & le mot d'holocauſte n'eſt-il pas tout-à-fait bien placé dans la bouche d'un Guerrier comme Dunois?

PLUTON.

Sans doute; & cette vertueuſe Guerriere peut innocemment, avec de tels Vers, aller tout de ce pas, ſi elle veut, inſpirer un pareil Amour à tous les Heros qui ſont dans ces Galeries. Je ne crains pas que cela leur amolliſſe l'ame. Mais du reſte qu'elle s'en aille. Car je tremble qu'elle ne me veuïlle encore réciter quelques-uns de ſes Vers, & je ne ſuis pas réſolu de les entendre. La voilà enfin partie. Je ne vois plus ici aucun Heros, ce me ſemble. Mais non, je me trompe. En voici encore

REMARQUES.

1. *Pour ces céleſtes yeux.* &c.] Livre 2. du même Poëme.

encore un qui demeure immobile derriere cette porte. Vraisemblablement il n'a pas entendu que je voulois que tout le monde sortit. Le connois-tu, Diogéne.

DIOGENE.

C'est Pharamond, le premier Roi des François.

PLUTON.

Que dit-il? Il parle en lui-même.

PHARAMOND.

Vous le savez bien, divine Rosemonde, que pour vous aimer je n'attendis pas que j'eusse le bonheur de vous connoitre, & que c'est sur le seul récit de vos charmes, fait par un de mes rivaux, que je devins si ardemment épris de vous.

PLUTON.

Il semble que celui-ci soit devenu amoureux avant que de voir sa maitresse.

DIOGENE.

Assurement, il ne l'avoit point vûë.

PLUTON.

Quoi? il est devenu amoureux d'elle sur son portrait?

DIOGENE.

Il n'avoit pas même vû son portrait.

PLUTON.

Si ce n'est-là une vraie folie, je ne sai pas ce qui peut l'être. Mais dites-moi, vous, amoureux Pharamond, n'êtes vous pas content d'avoir fondé le plus florissant Roiaume de l'Europe, & de

REMARQUES.

1. *C'est Pharamond, le prémier Roi &c.*] Critique de Pharamond, Roman de la Calprenéde.

de pouvoir compter au rang de vos Succeſſeurs le Roi qui y regne aujourd'hui ? Pourquoi vous êtes-vous allé mal-à-propos embarraſſer l'eſprit de la Princeſſe Roſemonde ?

PHARAMOND.

Il eſt vrai, Seigneur. Mais l'Amour....

PLUTON.

Ho ! l'Amour ! l'Amour ! [1] Va exagerer, ſi tu veux, les injuſtices de l'Amour dans mes Galeries. Mais pour moi, le premier qui m'en viendra encor parler, je lui donnerai de mon ſceptre tout au travers du viſage. En voila un qui entre. Il faut que je lui caſſe la tête.

MINOS.

Prenez garde à ce que vous allez faire. Ne voiez vous pas que c'eſt Mercure ?

PLUTON.

Ah, Mercure, je vous demande pardon. Mais ne venez vous point auſſi me parler d'Amour ?

MERCURE.

Vous ſavez bien que je n'ai jamais fait l'amour pour moi-même. La verité eſt que je l'ai fait quelquefois pour mon Pere Jupiter, & qu'en ſa faveur autrefois j'endormis ſi bien le bon Argus, qu'il ne s'eſt jamais réveillé. Mais je viens vous apporter une bonne nouvelle. C'eſt qu'à peine l'artillerie que je vous amène a parû, que vos Ennemis ſe ſont rangez dans le devoir. Vous n'avez jamais été Roi plus paiſible de l'Enfer que vous l'êtes.

PLUTON.

Divin Meſſager de Jupiter, vous m'avez rendu la vie. Mais au nom de nôtre proche parenté, dites moi, vous qui êtes le Dieu

REMARQUES.

1. *Va exagerer, ſi tu veux, les injuſtices de l'Amour dans mes Galeries*] Ces mots, qui ſont dans l'Original de l'Auteur, avoient été omis dans l'édition de 1713.

Dieu de l'Eloquence, comment vous avez ſouffert qu'il ſe ſoit gliſſé dans l'un & dans l'autre Monde une ſi impertinente maniére de parler que celle qui regne aujourd'hui, ſur tout en ces Livres qu'on appelle Romans; & comment vous avez permis que les plus grands Heros de l'Antiquité parlaſſent ce langage.

MERCURE.

Helas! Apollon & moi, nous ſommes des Dieux qu'on n'invoque preſque plus, & la plûpart des Ecrivains d'aujourd'hui ne connoiſſent pour leur veritable patron qu'un certain Phébus, qui eſt bien le plus impertinent perſonnage qu'on puiſſe voir. Du reſte je viens vous avertir qu'on vous a joüé une piéce.

PLUTON.

Une piéce à moi! Comment?

MERCURE.

Vous croïez que les vrais Heros ſont venus ici?

PLUTON.

Aſſûrément je le crois, & j'en ai de bonnes preuves, puiſque je les tiens encore ici tous renfermez dans les Galeries de mon Palais.

MERCURE.

Vous ſortirez d'erreur, quand je vous dirai que c'eſt une troupe de faquins, ou plûtôt de fantômes chimeriques, qui n'étant que de fades copies de beaucoup de perſonnages modernes, ont eû pourtant l'audace de prendre le nom des plus grands Heros de l'Antiquité, mais dont la vie a été fort courte, & qui errent maintenant ſur les bords du Cocyte & du Styx. Je m'étonne que vous y aiez été trompé. Ne voiez vous pas que ces gens-là n'ont nul caractére de Heros? Tout ce qui les ſoûtient aux yeux des Hommes, c'eſt un certain oripeau, & un faux clinquant de paroles, dont ils ont habillez ceux qui ont écrit leur vie, & qu'il n'y a qu'à leur ôter pour les faire paroître tels qu'ils ſont. J'ai même amené des champs Elyſées, en

en venant ici, un François pour les reconnoître quand ils seront dépouillez. Car je me persuade que vous consentirez sans peine qu'ils le soient.

PLUTON.

J'y consens si bien, que je veux que sur le champ la chose ici soit exécutée. Et pour ne point perdre de temps, Gardes, qu'on les fasse de ce pas sortir tous de mes Galeries par les portes dérobées, & qu'on les amène tous dans la grande Place. Pour nous, allons nous mettre sur le Balcon de cette Fenêtre basse, d'où nous pourrons les contempler, & leur parler tout à nôtre aise. Qu'on y porte nos siéges. Mercure, mettez vous à ma droite; & vous, Minos, à ma gauche: & que Diogéne se tienne derriere nous.

MINOS.

Les voilà qui arrivent en foule.

PLUTON.

Y sont-ils tous?

UN GARDE.

On n'en a laissé aucun dans les Galeries.

PLUTON.

Accourez donc, vous tous, fidelles exécuteurs de mes volontez, Spectres, Larves, Démons, Furies, Milices Infernales que j'ai fait assembler. Qu'on m'entoure tous ces prétendus Heros, & qu'on me les dépouille.

CYRUS.

Quoi, vous ferez dépouiller un Conquerant comme moi?

PLUTON.

Hé de grace, génereux Cyrus, il faut que vous passiez le pas.

HORATIUS COCLES.

Quoi ! un Romain comme moi, qui a défendu lui ſeul un pont contre toutes les forces de Porſena ? Vous ne le conſidererez pas plus qu'un Coupeur de bourſe. 1

PLUTON.

Je m'en vais te faire chanter.

ASTRATE.

Quoi un Galant auſſi tendre & auſſi paſſionné que moi, vous le ferez mal-traiter !

PLUTON.

Je m'en vais te faire voir la Reine. Ah ! les voila dépouillez.

MERCURE.

Où eſt le François que j'ai amené ?

LE FRANCOIS.

Me voila, Seigneur. Que ſouhaitez-vous ?

MERCURE.

Tien ; regarde bien tous ces gens-là ; les connois-tu ?

LE FRANCOIS.

Si je les connois ? Hé ce ſont tous la plû-part des Bourgeois de mon quartier. Bon-jour, Madame Lucrèce. Bon-jour,

REMARQUES.

1. *Par plus qu'un Coupeur de Bourſe.*] On ſes, à la peine du foüet.
accommode ordinairement les Coupeurs de bour-

jour, Monſieur Brutus. Bonjour Mademoiſelle Clélie. Bonjour Monſieur Horatius Coclès.

PLUTON.

Tu vas voir accommoder tes Bourgeois de toutes piéces. Allons, qu'on ne les épargne point; & qu'aprés qu'ils auront été abondamment fuſtigez, on me les conduiſe tous ſans differer droit aux bords du Fleuve 1 de Léthé. Puis lorſqu'ils y ſeront arrivez, qu'on me les jette tous la tête la premiere dans l'endroit du Fleuve le plus profond, eux, leurs billets doux, leurs Lettres galantes, leurs Vers paſſionnez, avec tous les nombreux volumes, ou pour mieux dire les monceaux de ridicule papier, où ſont écrites leurs hiſtoires. Marchez donc, faquins, autrefois ſi grands Heros. Vous voilà arrivez à vôtre fin, où pour mieux dire, au dernier Acte de la Comédie que vous avez jouée ſi peu de temps.

CHOEUR DE HEROS,

s'en allant chargé d'écourgées,

Ah! La Calprenède! Ah! Scudéri!

PLUTON.

Hé, que ne les tiens-je! Que ne les tiens-je! Ce n'eſt pas tout, Minos. Il faut que vous vous en alliez tout de ce pas donner ordre que la même juſtice ſe faſſe ſur tous leurs pareils dans les autres Provinces de mon Roiaume.

MINOS.

Je me charge avec plaiſir de cette commiſſion.

MERCURE.

Mais voici les veritables Heros qui arrivent, & qui demandent

REMARQUES

1. *Fleuve de Lethé.*] Fleuve de l'Oubli.

dent à vous entretenir. Ne voulez vous pas qu'on les introduiſe?

PLUTON.

Je ſerai ravi de les voir. Mais je ſuis ſi fatigué des ſotiſes que m'ont dites tous ces impertinents uſurpateurs de leurs noms, que vous trouverez bon qu'avant tout j'aille faire un ſomme.

ARRET

L'ARRÊT BURLESQUE, [a]

Donné en la grand'Chambre du Parnaſſe, en faveur des Maîtres-ès-Arts, Medecins & Profeſſeurs de l'Univerſité [2] de Stagire, au Païs des Chimères, pour le maintien de la Doctrine d'Ariſtote.

VEU

CHANGEMENS.

a *Arrêt burleſque, &c.*] Cet Arrêt fut compoſé en 1674. & on le fit imprimer en feuille volante. Voici les Changemens que l'Auteur y fit en 1701. quand il l'inſera dans le corps de ſes Oeuvres.

Le titre étoit ainſi dans l'édition de 1674. *Arrêt donné en faveur des Maître-ès-Arts, Medecins & Profeſſeurs de l'Univerſité; Pour le maintien de la doctrine d'Ariſtote.*

REMARQUES.

1. L'Univerſité de Paris vouloit préſenter Requête au Parlement pour empêcher qu'on n'enſeignât la Philoſophie de Deſcartes. On en parla même à Mr. le P. P. de Lamoignon, qui dit un jour à Mr. Deſpréaux, en s'entretenant familierement avec lui, qu'il ne pourroit ſe diſpenſer de donner un Arrêt conforme à la Requête de l'Univerſité. Sur cela, Mr. Deſpréaux imagina cet Arrêt burleſque, & le compoſa avec le ſecours de Mr. Bernier & de Mr. Racine, qui fournirent chacun leurs penſées. Mr. Dongois, Neveu de l'Auteur, & Greffier de la Grand'Chambre, y eut auſſi beaucoup de part, ſur-tout pour le ſtile & les termes de pratique qu'il entendoit mieux qu'eux. Quelque tems après, Mr. Dongois donnant à ſigner à Mr. le P. Préſident ſes expéditions qu'il avoit laiſſé amaſſer exprès pendant deux jours, y joignit l'Arrêt burleſque, pour tâcher de ſurprendre ce Magiſtrat, & le lui faire ſigner avec les autres. Mais ce Magiſtrat s'en aperçut: & comme il étoit extrêmement doux & familier avec ceux qu'il aimoit, il fit ſemblant de le jetter au nez de Mr. Dongois, en lui diſant: *A d'autres. Voilà un tour de Deſpréaux.* Il le lût avec grand plaiſir: Il en rit pluſieurs fois avec l'Auteur; & il convenoit que cet Arrêt burleſque l'avoit empêché d'en donner un ſerieux, qui auroit apprêté à rire à tout le monde.

La Requête de l'Univerſité ne parut point. Bernier en fit une autre ſur le modèle de l'Arrêt; mais nôtre Auteur n'en faiſoit pas grand cas. On la peut voir imprimée dans le Menagiana, Tom. 4. pag. 271. de l'édition de 1715.

2. *De Stagire.*] Ville de Macédoine, ſur la Mer Egée, & Patrie d'Ariſtote.

VEu par la Cour la Requête préſentée par les Régens, Maîtres-ès-Arts, Docteurs & Profeſſeurs de l'Univerſité, tant en leurs noms que comme Tuteurs & deffenſeurs de la Doctrine de Maître [a] *en blanc* Ariſtote, ancien Profeſſeur Roial en Grec dans le Collége du Lycée, & Précepteur du feu Roi [b] de querelleuſe mémoire Alexandre dit le Grand, acquereur de l'Aſie, Europe, Afrique & autres lieux; Contenant que depuis quelques années, [c] une inconnuë nommée la Raiſon, auroit entrepris d'entrer par force dans les Ecoles de ladite Univerſité, & pour cet effet à l'aide de certains Quidams factieux, prenans les ſurnoms de [d] Gaſſendiſtes, Carteſiens, Malebranchiſtes & Pourchotiſtes, [1] gens ſans aveu, ſe ſeroit miſe en état d'en expulſer ledit Ariſtote, ancien & paiſible poſſeſſeur deſdites Ecoles, contre lequel, Elle & ſes Conſorts auroient déja publié pluſieurs Livres, Traitez, Diſſertations & Raiſonnemens diffamatoires, voulant aſſujettir ledit Ariſtote à ſubir devant Elle l'examen de ſa Doctrine; ce qui ſeroit directement oppoſé aux Loix, Us & Coûtumes de ladite Univerſité, où ledit Ariſtote auroit toûjours été reconnu pour Juge ſans appel & non comptable [e] de ſes opinions. Que même ſans l'aveu d'icelui, Elle auroit changé & innové pluſieurs choſes en & au dedans de la Nature, aiant ôté au Cœur la pré-

CHANGEMENS.

a *Maître* en blanc *Ariſtote.*] Il y avoit: *Maître ..... Ariſtote.* Ces mots, *en blanc*, ſont pour ſuppléer au nom de baptême, qui ſe met au devant des noms des Maîtres-ès-Arts.

b *De querelle-ſe mémoire.*] 1674. *de redoutable mémoire.*

c *Depuis quelques années.*] Il avoit ajoûté, *en ça*, dans l'édition de 1674.

d *Gaſſendiſtes, Carteſiens, Malebranchiſtes, & Pourchotiſtes.*] Edition de 1674. *Carteſiens, nouveaux Philoſophes, Circulateurs, & Gaſſendiſtes.*

e *De ſes opinions.*] 1674. *De ſes Argumens.*

REMARQUES.

1 *Gaſſendiſtes, Carteſiens,* &c.] Sectateurs de Gaſſendi, de Deſcartes, de Malebranche, & de Pourchot. Ce dernier eſt un Profeſſeur au Collége des quatre Nations, qui a fait imprimer une Philoſophie.

prérogative d'être le principe des nerfs, que ce Philoſophe lui avoit accordée liberalement & de ſon bon gré, & laquelle Elle auroit cedée & tranſportée au Cerveau. Et enſuite, par une procédure nulle de toute nullité, auroit attribué audit Cœur la charge de recevoir le Chile, appartenant ci-devant au Foie; comme auſſi de faire voiturer le Sang par tout le corps, avec plein pouvoir audit Sang d'y vaguer, errer & circuler impunément par les veines & artères, n'aiant autre droit ni titre pour faire leſdites vexations [a] que la ſeule experience, dont le témoignage n'a jamais été reçu dans leſdites Ecoles. Auroit auſſi attenté [b] ladite Raiſon, par une entrepriſe inouïe, de déloger le Feu de la plus haute région du Ciel, & prétendu qu'il n'avoit là aucun domicile, nonobſtant les certificats dudit Philoſophe, & les viſites & deſcentes faites par lui ſur les lieux. Plus, par un attentat & voie de fait énorme contre la Faculté de Medecine, ſe ſeroit ingerée de guerir, & auroit réellement & de fait gueri quantité de fiévres intermittentes, comme tierces, double-tierces, quartes, triple-quartes, & même continuës, avec vin pur, poudres, écorce de Quinquina, & autres drogues inconnuës audit Ariſtote, & à Hippocrate ſon devancier; & ce ſans ſaignée, purgation ni évacuation précedentes; ce qui eſt non ſeulement irrégulier, mais tortionnaire & abuſif; ladite Raiſon n'aiant jamais été admiſe ni aggregée au Corps de ladite Faculté, & ne pouvant par conſéquent conſulter avec les Docteurs d'icelle, ni être conſultée par eux, [c] comme Elle ne l'a en effet jamais été. Nonobſtant quoi, & malgré les plaintes & oppoſitions réïterées des Sieurs [1] Blondel, Courtois, Denyau, & autres deffen-

CHANGEMENS.

a *Que la ſeule experience*] 1674. *Que l'experience.*

b *Ladite Raiſon.*] Ces mots n'étoient pas dans l'édition de 1674.

c *Comme elle ne l'a* &c.] 1674. *Comme ils ne l'ont en effet jamais pratiqué.*

REMARQUES.

1. *Blondel, Courtois, Denyau.*] Medecins de la Faculté de Paris. *Blondel* a écrit que la vertu du Quinquina venoit des pactes que les Americains ont faits avec le Diable. *Courtois* aimoit fort la ſaignée. *Denyau* nioit la circulation du ſang.

deffenſeurs de la bonne Doctrine, Elle n'auroit pas laiſſé de ſe ſervir toûjours deſdites drogues, aiant eu la hardieſſe de les emploier ſur les Medecins mêmes de ladite Faculté, dont pluſieurs, au grand ſcandale des Régles, ont été guéris par leſdits remédes. Ce qui eſt d'un exemple trés-dangereux, & ne peut avoir été fait que par mauvaiſes voies, ſortiléges & pactes avec le diable. Et non contente de ce, auroit entrepris de diffamer & de bannir des Ecoles de Philoſophie les Formalitez, Materialitez, Entitez, Identitez, Virtualitez, Eccéitez, Pétreïtez, Polycarpeïtez, & autres Etres imaginaires, tous enfans & aians cauſe de deffunt 1 Maitre Jean Scot leur Pere. Ce qui porteroit un préjudice notable, & cauſeroit la totale ſubverſion de la Philoſophie Scolaſtique, dont elles font [a] tout le Myſtére, & qui tire d'elles toute ſa ſubſiſtance, s'il n'i étoit par la Cour pourvû. Vû les libelles intitulez Phyſique de Rohault, Logique de Port-Roïal, Traitez du Quinquina, même l'*Adverſus Ariſtoteleos* de Gaſſendi, & autres piéces attachées à ladite Requête, [b] Signée CHICANEAU, Procureur de ladite Univerſité. Oüi le rapport du Conſeiller Commis. Tout conſideré,

La Cour aiant ègard à ladite Requête, a maintenu & gardé, maintient & garde ledit Ariſtote en la pleine & paiſible poſſeſſion & joüiſſance deſdites Ecoles. Ordonne qu'il ſera toûjours ſuivi & enſeigné par les Régens, Docteurs, Maitres-ès-Arts & Profeſſeurs de ladite Univerſité: Sans que pour ce ils ſoient obligés de le lire, ni de ſavoir ſa langue & ſes ſentimens. Et ſur le fond de ſa doctrine, les renvoie à leurs cahiers. Enjoint au Cœur de continuer d'être le principe des Nerfs, & à toutes perſonnes, de quelque condition & profeſſion qu'elles ſoient, de le croire tel, nonobſtant toute experience à ce contraire. Ordonne pareillement

CHANGEMENS.

a *Tout le Myſtère.*] 1674. *Tout le ſavoir.*
b *Signée* Chicaneau.] 1674. CROTE'.

REMARQUES.

1. *Maître Jean Scot.*] Jean Duns, Chef Docteur ſubtil, & appelé communément de l'Ecole des Franciſcains, ſurnommé le *Scot*, parce qu'il étoit Ecoſſois.

ment au Chile d'aller droit au Foie ſans plus paſſer par le cœur,& au Foie de le recevoir. Fait deffenſes au Sang d'être plus vagabond, errer ni circuler dans le corps, ſous peine d'être entierement livré & abandonné à la Faculté de Medecine. Deffend à la Raiſon, & à ſes adherans, de plus s'ingerer à l'avenir de guerir les fiévres tierces, double-tierces, quartes, triple-quartes ni continuës, par mauvais moiens & voies de ſortiléges, comme vin pur, poudre, écorce de Quinquina, & autres drogues non approuvées ni connuës des Anciens. Et en cas de guériſon irréguliere par icelles drogues, permet aux Medecins de ladite Faculté de rendre, ſuivant leur méthode ordinaire, la fiévre aux Malades, avec caſſe, ſéné, ſirops, juleps, & autres remédes propres à ce; & de remettre leſdits Malades en tel & ſemblable état qu'ils étoient auparavant; pour être enſuite traitez ſelon les Régles; & s'ils n'en réchappent, conduits du moins en l'autre monde ſuffiſamment purgez & évacuez. Remet les Entitez, Identitez, Virtualitez, Eccéitez, & autres pareilles formules Scotiſtes, en leur bonne ſâme & renommée. A donné acte aux Sieurs Blondel, Courtois & Denyau de leur oppoſition au bon ſens. A réintegré le feu dans la plus haute région du Ciel, ſuivant & conformément aux deſcentes faites ſur les lieux. Enjoint à tous Régens, Maiſtres-és-Arts & Profeſſeurs, d'enſeigner comme ils ont accoûtumé, & de ſe ſervir pour raiſon de ce, de tels raiſonnemens qu'ils aviſeront bon être; & aux Répetiteurs, Hibernois & autres leurs Suppôts, de leur prêter main-forte, & de courir ſus aux Contrevenans, [a] à peine d'être privez du droit de diſputer ſur les Prolégoménes de la Logique. Et afin qu'à l'avenir il n'y ſoit contrevenu, a banni à perpétuité la Raiſon des Ecoles de ladite Univerſité; lui fait deffenſes d'y entrer, troubler, ni inquieter ledit Ariſtote en la poſſeſſion & joüiſſance d'icelles, [b] à peine d'être declarée Janſéniſte, & amie des nou-

CHANGEMENS.

a *A peine d'être privez du droit* &c.] 1674. *A peine d'être chaſſez de l'Univerſité.*

b *A peine d'être déclarée Janſéniſte* &c.] 1674. *A peine d'être déclarée Heretique & Perturbatrice des diſputes publiques.*

nouveautez. Et à cet effet ſera le préſent Arrêt lû & publié [1] aux Mathurins [c] de Stagire, à la premiere Aſſemblée qui ſera faite pour la Proceſſion du Recteur, & affiché aux portes de [d] tous les Colléges du Parnaſſe, & par tout où beſoin ſera. [e] Fait ce trente-huitiéme jour d'Aouſt onze mil ſix cens ſoixante & quinze.

Collationné avec paraphe.

CHANGEMENS.

c *De ſtagire.*] Mots ajoûtez dans l'édition de 1701.

d *Tous les colléges du Parnaſſe.*] 1674. *Tous les Colléges de cette Ville.*

e *Fait ce trente-huitiéme* &c.] Au lieu de cette date imaginaire, on liſoit dans la prémiére édition : *Fait ce douziéme jour d'Août, mil ſix cens ſoixante & quatorze.*

REMARQUES.

1. *Aux Mathurins de Stagire.*] Quand le Recteur de l'Univerſité de Paris fait ſes proceſſions, l'Univerſité s'aſſemble aux Mathurins.

DISCOURS

DISCOURS
SUR
LA SATIRE. [1]

QUAND je donnai la premiere fois mes Satires au Public, je m'étois bien préparé au tumulte que l'impreſſion de mon Livre a excité ſur le Parnaſſe. Je ſçavois que la nation des Poëtes, & ſur tout des mauvais Poëtes, eſt une nation farouche qui prend feu aiſément; & que ces Eſprits avides de loüanges, ne digereroïent pas facilement une raillerie, quelque douce qu'elle pût être. Auſſi oſerai-je dire à mon avantage, que j'ai regardé avec des yeux aſſez Stoïques les libelles diffamatoires [2] qu'on a publiez contre moi. Quelques calomnies dont on ait voulu me noircir; quelques faux bruits qu'on ait ſemez de ma perſonne, j'ai pardonné ſans peine ces petites vengeances au déplaiſir d'un Autheur irrité, qui ſe voioit attaqué par l'endroit le plus ſenſible d'un Poëte, je veux dire, par ſes ouvrages.

Mais j'avouë que j'ai été un peu ſurpris du chagrin bizarre [3] de certains Lecteurs, qui, au lieu de ſe divertir d'une

REMARQUES.

1. Ce Diſcours parut la premiere fois en 1668. avec la Satire neuvième. Le but de l'Auteur eſt de juſtifier ici la liberté qu'il s'eſt donnée de nommer quelques Ecrivains dans ſes Satires: Ce qu'il pretend faire en montrant qu'il n'a fait en cela que ſuivre les exemples des plus fameux Poëtes, anciens & modernes.

2. *Les Libelles diffamatoires* &c.] Il couroit dès ce tems-là, contre nôtre Auteur, une Satire en Vers, & un libelle en proſe, intitulé, *La Critique déſintereſſée ſur les Satires du temps*, l'un & l'autre de l'Abbé Cotin: Voiez les Remarques ſur le Vers 60. de la Sat. III. & ſur le Vers 306. de la Sat. IX.

3. *De certains Lecteurs.*] Ceci regarde particulierement M. ****.

d'une querelle du Parnaſſe, dont ils pouvoient, être ſpectateurs indifferens, ont mieux aimé prendre parti & s'affliger avec les Ridicules, que de ſe réjoüir avec les honnêtes gens. C'eſt pour les conſoler que j'ai compoſé ma neuviéme Satire, où je penſe avoir montré aſſez clairement, que ſans bleſſer l'Etat, ni ſa conſcience, on peut trouver de méchans Vers méchans, & s'ennuier de plein droit à la lecture d'un ſot Livre. Mais puiſque ces Meſſieurs ont parlé de la liberte que je me ſuis donnée de nommer, comme d'un attentat inoüi & ſans exemple, & que des exemples ne ſe peuvent pas mettre en rimes, il eſt bon d'en dire ici un mot, pour les inſtruire d'une choſe qu'eux ſeuls veulent ignorer; & leur faire voir, qu'en comparaiſon de tous mes Confreres les Satiriques, j'ai été un Poëte fort retenu.

Et pour commencer par Lucilius [a] inventeur de la Satire, quelle liberté, ou plûtôt, quelle licence ne s'eſt-il point donnée dans ſes Ouvrages? Ce n'étoit pas ſeulement des Poëtes & des Autheurs qu'il attaquoit: [1] c'étoit des gens de la premiere qualité de Rome; c'étoit des perſonnes Conſulaires. Cependant, Scipion & Lélius ne jugerent pas ce Poëte, tout déterminé Rieur qu'il étoit, indigne de leur amitié; & vraiſemblablement dans les occaſions ils ne lui refuſèrent pas leurs conſeils ſur ſes Ecrits, non plus qu'à Terence. Ils ne s'aviſerent point de prendre le parti de Lupus & de Métellus, qu'il avoit joüez dans ſes Satires; & ils ne crurent pas lui donner rien du leur, en lui abandonnant tous les Ridicules de la République.

num

CHANGEMENS.

a. *Inventeur de la Satire.*] Au lieu de ces mots, il y avoit dans les prémieres éditions: *Satirique premier du nom.*

REMARQUES.

1. "*C'étoit des gens de la premiere qualité.* &c.] Martial, Liv. 1. Epître au Lecteur: *Cùm (libelli mei) ſalvâ infimarum quoque perſonarum reverentiâ, ludant; quæ adeò antiquis auctoribus defuit, ut nominibus non tantùm veris abuſi ſint, ſed etiam magnis.*

num Lælius, aut qui
Duxit ab oppreſsâ meritum Carthagine nomen,
Ingenio offenſi aut læſo doluêre Metello,
Famoſiſve Lupo cooperto verſibus?

Horat. Sat. 1. v. 63. lib. 2.

En effet Lucilius n'épargnoit ni petits ni grands : & ſouvent, des Nobles & des Patriciens, il deſcendoit juſqu'à la lie du peuple :

Primores populi arripuit, populumque tributim.

Hor. ibid.

On me dira que Lucilius vivoit dans une République, où ces ſortes de libertez peuvent être permiſes. Voions donc Horace, qui vivoit ſous un Empereur, dans les commencemens d'une Monarchie, où il eſt bien plus dangereux de rire qu'en un autre temps. Qui ne nomme-t-il point dans ſes Satires? & Fabius le grand cauſeur, & Tigellius le fantaſque, & Naſidiénus le ridicule, [b] & Nomentanus le débauché, & tout ce qui vient au bout de ſa plume. On me répondra que ce ſont des noms ſuppoſez. O la belle réponſe ! comme ſi ceux qu'il attaque n'étoient pas des gens connus d'ailleurs : comme ſi l'on ne ſçavoit pas que Fabius étoit un Chevalier Romain, qui avoit compoſé un livre de Droit : que Tigellius fut en ſon temps un Muſicien cheri d'Auguſte : que Naſidiénus Rufus étoit un ridicule célèbre dans Rome : que [c] Caſſius Nomentanus étoit un des plus fameux débauchez de l'Italie. Certainement il faut que ceux qui parlent de la ſorte, n'aient pas fort lû les Anciens, & ne ſoient pas fort inſtruits des affaires de la Cour d'Auguſte. Horace ne ſe contente pas d'appeler les gens par leur nom : il a ſi peur qu'on ne les méconnoiſſe, qu'il a ſoin de rapporter juſqu'à leur ſurnom, juſqu'au mètier qu'ils faiſoient, juſqu'aux Charges qu'ils avoient exercées. Voiez, par exemple, comme il parle d'Aufidius Luſcus, Préteur de Fondi :

Fundos

CHANGEMENS.

b *Et Nomentanus le debauché.*] Edition de 1668. *Et Tanais le chatré.*

c *Caſſius Nomentanus étoit* &c.] Au lieu de ces mots on liſoit dans la prémiere édition : *Tanais étoit un Affranchi de Mecénas.* Voiez Acron, Porphirion, & Suétone dans la Vie d'Auguſte, &c.

Horace Sat. 5. v. 57. l. 1.

Fundos Aufidio Luſco Prætore libenter
Linquimus, inſani ridentes præmia Scribæ,
Prætextam & latum clavum, &c.

Nous abandonnames, dit-il, *avec joie le bourg de Fondi, dont étoit Préteur un certain Aufidius Luſcus; mais ce ne fut pas ſans avoir bien ri de la folie de ce Préteur, auparavant Commis, qui faiſoit le Sénateur, & l'Homme de qualité.* Peut-on déſigner un homme plus préciſément; & les circonſtances ſeules ne ſuffiſoient-elles pas pour le faire reconnoître? On me dira peut-être, qu'Aufidius étoit mort alors: mais, Horace parle là d'un voiage fait depuis peu. Et puis, comment mes Cenſeurs répondront-ils à cet autre paſſage?

Sat. 10. v. 36. li. 1.

Turgidus Alpinus jugulat dum Memnona, dumque
Diffingit Rheni luteum caput, hæc ego ludo.

Pendant, dit Horace, *que ce Poëte enflé d'Alpinus, égorge Memnon dans ſon Poëme, & s'embourbe dans la deſcription du Rhin, je me joüe en ces Satires.* Alpinus vivoit donc du temps qu'Horace ſe joüoit en ces Satires; & ſi Alpinus en cet endroit eſt un nom ſuppoſé, l'Autheur du Poëme de Memnon pouvoit-il s'y méconnoître? Horace, dira-t-on, vivoit ſous le regne du plus poli de tous les Empereurs: mais vivons-nous ſous un regne moins poli? Et veut-on qu'un Prince, qui a tant de qualités communes avec Auguſte, ſoit moins dégouté que lui des méchans livres, & plus rigoureux envers ceux qui les blaſment?

Examinons pourtant Perſe, qui écrivoit ſous le regne de Neron. Il ne raille pas ſimplement les Ouvrages des Poëtes de ſon temps: il attaque les Vers de Neron même. Car enfin tout le monde ſçait, & toute la Cour de Neron le ſçavoit, que ces quatre Vers, *Torva Mimalloneis &c.* dont Perſe fait une raillerie ſi amére dans ſa première Satire, [1] étoient des Vers de:

REMARQUES.

1. *Etoient des Vers de Neron,*] Mr. Bayle *Dict. Crit. au mot*, Perſe, Poëte ſatirique, Rem. D. ne croioit pas que ces Vers: *Torva Mimalloneis* &c. fuſſent de Neron. Mr. Deſpréaux appuioit le ſentiment contraire ſur le témoignage du vieux Scholiaſte de Perſe, qui a été ſuivi par la plûpart des autres Commentateurs.

de Neron. Cependant on ne remarque point que Neron, tout Neron qu'il étoit, [a] ait fait punir Perſe; & ce Tiran, ennemi de la Raiſon, & amoureux, comme on ſçait, de ſes Ouvrages, fut aſſez galant homme pour entendre raillerie ſur ſes Vers, & ne crût pas que l'Empereur, en cette occaſion, dût prendre les interêts du Poëte.

Pour Juvénal, qui floriſſoit ſous Trajan, il eſt un peu plus reſpectueux envers les grands Seigneurs de ſon ſiécle. Il ſe contente de répandre l'amertume de ſes Satires ſur ceux du regne précedent: mais à l'égard des Autheurs, il ne les va point chercher hors de ſon ſiécle. A peine eſt-il entré en matiere, que le voilà en mauvaiſe humeur contre tous les Ecrivains de ſon temps. Demandez à Juvénal ce qui l'oblige de prendre la plume. C'eſt qu'il eſt las d'entendre & la *Théſeide* de Codrus, & l'*Oreſte* de celui-ci, & le *Télephe* de cet autre, & tous les Poëtes enfin, comme il dit ailleurs, qui récitoient leurs Vers au mois d'Août, *ex Auguſto recitantes menſe Poëtas.* Tant il eſt vrai que le droit de blâmer les Autheurs eſt un droit ancien, paſſé en coûtume parmi tous les Satiriques, & ſouffert dans tous les ſiécles. Que s'il faut venir des anciens aux modernes; Regnier, qui eſt preſque nôtre ſeul Poëte Satirique a été veritablement un peu plus diſcret que les autres. Cela n'empêche pas néanmoins [1] qu'il ne parle hardiment de Gallet, ce célébre joüeur, qui *aſſignoit ſes créanciers ſur ſept & quatorze*; & du Sieur de Provins, *qui avoit changé ſon balandran* [2] *en manteau court*; & du Couſin, *qui abandonnoit ſa maiſon de peur de la réparer*; & de Pierre du Puis. & de pluſieurs autres.

Que

CHANGEMENS.

a *Ait fait punir Perſe.*] Dans la prémiere édition il y avoit ici: Ait envoié *Perſe aux Galères.* Cela faiſoit alluſion à une vivacité de M..... qui avoit répondu bruſquement à une perſonne qui lui diſoit que Monſr. Deſpréaux étoit un excellent Poëte: *Hé bien, il faut l'envoier aux Galères; couroné de lauriers.* Voiez la Remarque ſur le Vers 136. de la Satire IX.

REMARQUES.

1. *Qu'il ne parle hardiment de Gallet*, &c.] Regnier parle de *Gallet*, du *S. de Provins*, & du *Couſin*, dans ſa quatorziéme Satire.

2. *Balandran.*] Caſaque de Campagne.

[1] Que répondront à cela mes Cenſeurs? Pour peu qu'on les preſſe, ils chaſſeront de la République des Lettres tous les Poëtes Satiriques, comme autant de perturbateurs du repos public. Mais que diront-ils de Virgile, le ſage, le diſcret Virgile, qui dans une Eglogue, où il n'eſt pas queſtion de Satire, tourne d'un ſeul Vers deux Poëtes de ſon temps en ridicule?

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi:

dit un Berger ſatirique dans cette Eglogue. Et qu'on ne me diſe point que Bavius & Mævius en cet endroit ſont des noms ſuppoſez: puiſque ce ſeroit donner un trop cruel démenti au docte Servius, qui aſſure poſitivement le contraire. En un mot, qu'ordonneront mes Cenſeurs, de Catulle, de Martial, & de tous les Poëtes de l'Antiquité, qui n'en ont pas uſé avec plus de diſcrétion que Virgile? Que penſeront-ils de Voiture, qui n'a point fait conſcience de rire aux dépens du célébre Neuf-Germain, quoi-qu'également recommandable par l'antiquité de ſa barbe, & par la nouveauté de ſa Poëſie? Le banniront-ils du Parnaſſe, lui & tous les Poëtes de l'Antiquité, pour établir la ſûreté des Sots & des Ridicules? Si cela eſt, je me conſolerai aiſément de mon exil. Il y aura du plaiſir à être relegué en ſi bonne compagnie. Raillerie à part, ces Meſſieurs veulent-ils être plus ſages que Scipion & Lélius, plus délicats qu'Auguſte, plus cruels que Neron? Mais eux qui ſont ſi rigoureux envers les Critiques, d'où vient cette clémence qu'ils affectent pour les méchans Autheurs; Je voi bien ce qui les afflige: ils ne veulent pas être détrompez. Il leur ſâche [2] d'avoir admiré ſerieuſement des Ouvrages que mes Satires expoſent à la riſée de tout le monde, & de ſe voir condamnez à oublier, dans leur vieilleſſe, ces mêmes Vers qu'ils ont autrefois appris par cœur comme des chefs-d'œuvres de l'Art. Je les plains ſans doute: mais quel reméde? Faudra-t-il, pour s'acommoder à leur goût particulier, renoncer au ſens commun? Faudra-t-il applaudir indifferem-

REMARQUES.

1. *Que répondront à cela mes Cenſeurs;*] Ceci regarde toûjours M. .....

2. *Il leur ſâche d'avoir admiré* &c.] Horace, Epître I. Liv. 2.

Vel quia nil rectum, niſi quod placuit ſibi, ducunt; *Vel*

remment à toutes les impertinences qu'un Ridicule aura répanduës ſur le papier? Et au lieu [1] qu'en certains païs on condamnoit les méchans Poëtes à effacer leurs Ecrits avec la langue, les livres deviendront-ils deſormais un aſyle inviolable, où toutes les ſottiſes auront droit de bourgeoiſie; où l'on n'oſera toucher ſans profanation? J'aurois bien d'autres choſes à dire ſur ce ſujet. Mais comme j'ai déja traité de cette matiere dans ma neuviéme Satire, il eſt bon d'y renvoyer le Lecteur.

REMARQUES.

Vel quia turpe putant parere minoribus & quæ
Imberbes didicere, ſenes perdenda fateri.

1. *En certains païs*] A Lion, dans un Temple célèbre, que les ſoixante Nations des Gaules firent bâtir en l'honneur de l'Empereur Auguſte, au confluent du Rhône & de la Saône, dans l'endroit où eſt à préſent l'Abbayé d'Ainai. L'Empereur Caligula y inſtitua des Jeux, & y fonda des prix pour les diſputes d'Eloquence & de Poëſie, qui s'y faiſoient en Langue Gréque & Latine; mais il établit auſſi des peines contre ceux qui ne réuſſiroient pas en ces ſortes de diſputes. Les vaincus étoient obligez de donner des prix aux vainqueurs, & de compoſer des diſcours à leur loüange. Mais ceux dont les diſcours avoient été trouvez les plus mauvais, étoient contraints de les effacer avec la Langue, ou avec une éponge; pour éviter d'être battus de verges, ou d'être plongez dans le Rhône. *Suétone, Vie de Caligula*, 20. *Voiez l'Hiſtoire abregée, ou l'Eloge Hiſtorique de Lion, Part* 1. *Ch.* 12.

C'eſt à ces ſortes de peines que Juvénal a fait alluſion dans ſa premiere Satire:

Palleat, ut nudis preſſit qui calcibus anguem,
Aut Lugdunenſem Rhetor dicturus ad Aram.

REMERCIMENT
A MESSIEURS
DE L'ACADEMIE
FRANÇOISE I

MESSIEURS,

L'honneur que je reçois aujourd'hui eſt quelque choſe pour moi de ſi grand, de ſi extraordinaire, de ſi peu attendu, & tant

REMARQUES.

1. La mort de M. Colbert, arrivée le 6. de Septembre, 1683. aiant laiſſé une place vacante à l'Académie Françoiſe, quelques-uns des Académiciens, & entre autres M. l'Abbé Regnier & M. Roſe, allèrent trouver M. Deſpréaux pour ſavoir s'il accepteroit cette place, au cas que l'Académie voulût la lui donner. M. Deſpréaux reçût fort bien cette propoſition; mais comme il ſavoit qu'une des loix de cette compagnie étoit de n'offrir jamais ces ſortes de places, il retint ſur tout qu'il ne la demanderoit point. Ils y conſentirent: de ſorte qu'ils propoſérent eux-mêmes M. Deſpréaux pour remplir la place de M. Colbert.

M. De la Fontaine, qui aſpiroit à la même place, appréhendant l'excluſion s'il avoit M. Deſpréaux pour concurrent, le pria de s'en déſiſter en ſa faveur. M. Deſpréaux lui dit, que ſi l'Académie le nommoit, il ne pouvoit refuſer cet honneur; mais il lui promit de ne faire aucune démarche pour l'obtenir.

L'Académie fut partagée entre ces deux grands Hommes. Mais quelques Académiciens, ſenſibles au chagrin de voir leurs noms dans les Satires de M. Deſpréaux, craignirent de l'avoir pour leur Confrére: ainſi la pluralité des ſuffrages fut pour Mr. De la Fontaine.

Le Roi ne fut pas content de cette élection: non pas que Mr. De la Fontaine ne fût très digne d'être choiſi, mais parce qu'on l'avoit préferé à Mr. Deſpréaux. Quand les Députez de l'Académie Françoiſe allérent, ſelon l'uſage de cette Compagnie, demau-

tant de ſortes de raiſons [1] ſembloient devoir pour jamais m'en exclure, que dans le moment même où je vous en fais mes remercimens, je ne ſçai encore ce que je dois croire. Eſt-il poſſible, eſt-il bien vrai, que vous m'aiez en effet jugé digne d'être admis dans cette illuſtre Compagnie, dont le fameux établiſſement ne fait guéres moins d'honneur à la mémoire du Cardinal de Richelieu, que tant de choſes merveilleuſes qui ont été exécutées ſous ſon miniſtère? Et que penſeroit ce grand Homme? Que penſeroit [2] ce ſage Chancelier qui a poſſedé après lui la Dignité de vôtre Protecteur, & après lequel vous avez jugé ne pouvoir choiſir d'autre Protecteur que le Roi même? Que penſeroient-ils, dis-je, s'ils me voyoient aujourd'hui entrer dans ce Corps ſi célébre, l'objet de leurs ſoins & de leur eſtime, & où par les loix qu'ils ont établies, par les maximes qu'ils ont maintenuës, perſonne ne doit être reçu qui ne ſoit d'un merite ſans reproche, d'un eſprit hors du commun, en un mot, ſemblable à vous? Mais à qui eſt-ce encore que je ſuccéde dans la place que vous m'y donnez? N'eſt-ce pas à un Homme [3] également conſiderable, & par ſes grands emplois, & par ſa profonde capacité dans les affaires; qui tenoit une des premieres places dans le Conſeil, & qui en tant d'importantes occaſions a été honnoré de la plus étroite confiance de ſon Prince; à un Magiſtrat non moins ſage qu'éclairé, vigilant, laborieux, & avec lequel, plus je m'examine, moins je me trouve de proportion? Je

REMARQUES.

der au Roi ſon agrément pour la nomination de Mr. De la Fontaine, Sa Majeſté les renvoia ſans leur expliquer ſon intention, & les laiſſa très-long-temps dans cette incertitude. Le Roi fit même la campagne de Luxembourg ſans ſe déclarer là-deſſus.

Pendant cet intervale, Mr. de Bezons, Conſeiller d'Etat, & l'un des Membres de l'Académie, vint à mourir. Cet illuſtre Corps ne balançà point à nommer Mr. Deſpréaux pour ſon Succeſſeur: & le Roi, en approuvant ce choix, confirma celui qu'on avoit fait de Mr. De la Fontaine.

Mr. Deſpréaux fût reçû le 3. de Juillet, 1684. Dans ſon Rémerciment il affecta beaucoup de modeſtie, de peur de faire croire qu'il voulût tirer vanité de l'attention que le Roi avoit donnée à ſa nomination.

1. *Sembloient devoir..... m'en exclure.*] L'Auteur avoit écrit contre pluſieurs Académiciens.

2. *Ce Sage Chancelier.*] Mr. Seguier. Après ſa mort, arrivée en 1672. le Roi voulût bien ſe déclarer Protecteur de l'Académie Françoiſe, à laquelle il permit de tenir ſes Aſſemblées au Louvre.

3. *N'eſt-ce pas à un Homme* &c,] Mr. de Bezons (Claude Bazin) Conſeiller d'Etat,

Je ſçai bien, MESSIEURS, & perſonne ne l'ignore, que dans le choix que vous faites des Hommes propres à remplir les places vacantes de vôtre ſavante Aſſemblée, vous n'avez égard ni au rang ni à la dignité: que la politeſſe, le ſavoir, la connoiſſance des belles lettres, ouvrent chez vous l'entrée aux honnêtes gens, & que vous ne croïez point remplacer indignement un Magiſtrat du premier ordre, un Miniſtre de la plus haute élèvation, en lui ſubſtituant un Poëte célébre, un Ecrivain illuſtre par ſes Ouvrages, & qui n'a ſouvent d'autre dignité que celle que ſon merite lui donne ſur le Parnaſſe. Mais en qualité même d'Homme de lettres, que puis-je vous offrir qui ſoit digne de la grace dont vous m'honnorez? Seroit-ce un foible recueil de Poëſies, qu'une témerité heureuſe, & quelque adroite imitation des Anciens, ont fait valoir, plûtôt que la beauté des penſées, ni la richeſſe des expreſſions? Seroit-ce une traduction ſi éloignée de ces grands chefs-d'œuvres que vous nous donnez tous les jours, & où vous faites ſi glorieuſement revivre les Thucydides, les Xenophons, les Tacites, & tous ces autres célébres Heros de la ſavante Antiquité? Non MESSIEURS, vous connoiſſez trop bien la juſte valeur des choſes, pour payer d'un ſi grand prix des Ouvrages auſſi médiocres que les miens, [1] & pour m'offrir de vous-mêmes, s'il faut ainſi dire, ſur un ſi léger fondement, un honneur que la connoiſſance de mon peu de merite ne m'a pas laiſſé ſeulement la hardieſſe de demander.

Quelle eſt donc la raiſon qui vous a pû inſpirer ſi heureuſement pour moi en cette rencontre? Je commence à l'entrevoir; & j'oſe me flatter que je ne vous ferai point ſouffrir en la publiant. La bonté qu'a eu le plus grand Prince du monde, en voulant bien que je m'emploiaſſe [2] avec un de vos plus illuſtres Ecrivains à ramaſſer en un corps le nombre infini de ſes actions immortelles; cette permiſſion, dis-je, qu'il m'a donnée,

REMARQUES.

1. *Et pour m'offrir de vous mêmes*, &c.] *Quem & absentem in amplissimum Ordinem cooptarunt; & ea non petenti detulerunt; quæ multis petentibus denegarunt.* Cic. pro M Cælio.

2. *Avec un de vos plus illuſtres Ecrivains.*] Mr. Racine avoit été reçu à l'Académie en 1673. Il fut nommé en 1677. avec Mr. Deſpréaux, pour écrire l'Hiſtoire du Roi.

née, m'a tenu lieu auprés de vous de toutes les qualités qui me manquent. Elle vous a entierement déterminez en ma faveur. Oüi, MESSIEURS, quelque juſte ſujet qui dût pour jamais m'interdire l'entrée de vôtre Académie, vous n'avez pas crû qu'il fût de vôtre équité de ſouffrir, qu'un Homme deſtiné à parler de ſi grandes choſes, fût privé de l'utilité de vos leçons, ni inſtruit en d'autre Ecole qu'en la vôtre. Et en cela vous avez bien fait voir, que lorſqu'il s'agit de vôtre auguſte Protecteur, quelque autre conſideration qui vous pût retenir d'ailleurs, vôtre zèle ne vous laiſſe plus voir que le ſeul interêt de ſa gloire.

Permettez pourtant que je vous déſabuſe, ſi vous vous êtes perſuadez que ce grand Prince, en m'accordant cette grace, ait crû rencontrer en moi un Ecrivain capable de ſoûtenir en quelque ſorte par la beauté du ſtile, & par la magnificence des paroles, la grandeur de ſes exploits. C'eſt à vous, MESSIEURS, c'eſt à des plumes comme les vôtres, qu'il appartient de faire de tels chef-d'œuvres; & il n'a jamais conçû de moi une ſi avantageuſe penſée. Mais comme tout ce qui s'eſt fait ſous ſon regne tient beaucoup du miracle & du prodige, il n'a pas trouvé mavais, qu'au milieu de tant d'Ecrivains célébres, qui s'apprêtent à l'envi à peindre ſes actions dans tout leur éclat, & avec tous les ornemens de l'éloquence la plus ſublime, un Homme ſans fard, & accuſé plûtôt de trop de ſincerité que de flatterie, contribuât de ſon travail & de ſes conſeils à bien mettre en jour & dans toute la naïveté du ſtile le plus ſimple, la verité de ces actions, qui étant ſi peu vraiſemblables d'elles-mêmes, ont bien plus beſoin d'être fidelement écrites, [a] que fortement exprimées.

En effet, MESSIEURS, lorſque des Orateurs & des Poëtes, ou des Hiſtoriens même auſſi entreprenans quelquefois que les Poëtes & les Orateurs, viendront à déploier ſur une matiere ſi heureuſe toutes les hardieſſes de leur Art, toute la force de leurs expreſſions: Quand ils diront de LOUIS LE GRAND, à meilleur titre qu'on ne

a *Que fortement exprimées.*] *Fortement exagerées*, dans les prémieres éditions.

ne l'a dit d'un fameux Capitaine de l'Antiquité, qu'il a lui seul plus fait d'exploits [1] que les autres n'en ont lû ; qu'il a plus pris de Villes que les autres Rois n'ont souhaité d'en prendre : Quand ils assureront, qu'il n'y a point de Potentat sur la terre, quelque ambitieux qu'il puisse être, qui dans les vœux secrets qu'il fait au Ciel, ose lui demander autant de prosperitez & de gloire, que le Ciel en a accordé liberalement à ce Prince : Quand ils écriront, que sa conduite est maîtresse des évenemens, que la Fortune n'oseroit contredire ses desseins : Quand ils le peindront à la tête de ses armées, marchant à pas de Géant au travers des fleuves & des montagnes, foudroiant les remparts, brisant les rocs, terrassant tout ce qui s'oppose à sa rencontre ; ces expressions paroîtront sans doute grandes, riches, nobles, accommodées au sujet : mais en les admirant, on ne se croira point obligé d'y ajoûter foi, & la verité sous ces ornemens pompeux, pourra aisément être desavoüée ou méconnuë.

Mais lorsque des Ecrivains sans artifice, se contentant de rapporter fidelement les choses, & avec toute la simplicité de témoins qui déposent, plûtôt même que d'Historiens qui racontent, exposeront bien tout ce qui s'est passé en France depuis la fameuse Paix des Pirénées, tout ce que le Roi a fait pour rétablir dans ses Etats l'ordre, les loix, la discipline : Quand ils compteront bien toutes les Provinces que dans les guerres suivantes il a ajoûtées à son Roiaume, toutes les Villes qu'il a conquises, tous les avantages qu'il a eûs, toutes les victoires qu'il a remportées sur ses Ennemis : l'Espagne, la Hollande, l'Allemagne, l'Europe entiere trop foible contre lui seul, une guerre toûjours féconde en prosperitez, une paix encore plus glorieuse : Quand, dis-je, des plumes sincères, & plus soigneuses de dire vrai que de se faire admirer, articuleront bien tous ces faits disposez dans l'ordre des temps, & accompagnez de leurs veritables

REMARQUES.

1. *Que les autres n'en ont lû.*] Mot fameux de Ciceron, en parlant de Pompée : *Plura bella gessit, quàm cæteri legerunt. Plures Provincias confecit, quàm alii concupiverunt. Pro Lege Manilia.*

tables circonſtances ; qui eſt-ce qui en pourra diſconvenir, je ne dis pas de nos Voiſins, je ne dis pas de nos Alliez, je dis de nos Ennemis mêmes ? Et quand ils n'en voudroient pas tomber d'accord, leurs puiſſances diminuées, leurs Etats reſſerrez dans des bornes plus étroites, leurs plaintes, leurs jalouſies, leurs fureurs, leurs invectives même ne les en convaincront-ils pas malgré eux? Pourront-ils nier, que l'année même où je parle, ce Prince voulant les contraindre d'accepter la Paix qu'il leur offroit pour le bien de la Chrétienté, il a tout à coup, & lors qu'ils le publioient entierement épuiſé d'argent & de forces, il a, dis-je, tout-à-coup fait ſortir comme de terre dans les Païs-bas deux armées de quarante mille hommes chacune, & les y a fait ſubſiſter abondamment malgré la diſette des fourrages & la ſéchereſſe de la ſaiſon ? Pourront-ils nier, que tandis qu'avec une de ſes armées il faiſoit aſſiéger Luxembourg, lui-même avec l'autre, tenant toutes les Villes du Hainaut & du Brabant comme bloquées ; par cette conduite toute merveilleuſe, ou plûtôt par une eſpèce d'enchantement, ſemblable à celui de [1] cette Tête ſi célèbre dans les Fables, dont l'aſpect convertiſſoit les hommes en rochers, il a rendu les Eſpagnols immobiles ſpectateurs de la priſe de cette place ſi importante, où ils avoient mis leur dernière reſſource : Que par un effet non moins admirable d'un enchantement ſi prodigieux, [2] cet opiniâtre Ennemi de ſa gloire, cet induſtrieux Artiſan de ligues & de querelles, qui travailloit depuis ſi longtemps à remuer contre lui toute l'Europe, s'eſt trouvé lui-même dans l'impuiſſance, pour ainſi dire, de ſe mouvoir ; lié de tous côtez, & réduit, pour toute vengeance, à ſemer des libelles, à pouſſer des cris & des injures ? Nos Ennemis, je le répète, pourront-ils nier toutes ces choſes ? Pourront-ils ne pas avoüer, qu'au même temps que ces merveilles s'exécutoient dans les Païs-bas, nôtre armée navale ſur la Mer Méditerranée, après avoir forcé Alger à demander la paix, faiſoit ſentir à Gènes, par un exemple à jamais terrible, la juſte punition de ſes inſolences

ces

REMARQUES.

1. *Cette Tête ſi fameuſe.*] La Tête de Meduſe.

1. *Cet opiniatre Ennemi de ſa gloire.*] Le Prince d'Orange, Guillaume de Naſſau depuis Roi d'Angleterre.

ces & de ſes perfidies ; enſeveliſſoit ſous les ruines de ſes Palais & de ſes Maiſons cette ſuperbe Ville, plus aiſée à détruire qu'à humilier ? Non ſans doute, nos Ennemis n'oſeroient démentir des veritez ſi reconnuës ; ſur tout, lors qu'ils les verront écrites avec cet air ſimple & naïf, & dans ce caractère de ſincerité & de vraiſemblance, qu'au défaut des autres choſes je ne deſeſpere pas abſolument de pouvoir, au moins en partie, fournir à l'Hiſtoire.

Mais comme cette ſimplicité même, toute ennemie qu'elle eſt de l'oſtentation & du faſte, a pourtant ſon art, ſa méthode, ſes agrémens ; où pourrois-je mieux puiſer cet art & ces agrémens, que dans la ſource même de toutes les délicateſſes ; dans cette Académie qui tient depuis ſi long-temps en ſa poſſeſſion tous les thréſors, toutes les richeſſes de nôtre langue ? C'eſt donc, MESSIEURS, ce que j'eſpère aujourd'hui trouver parmi vous ? c'eſt ce que j'y viens étudier, c'eſt ce que j'y viens apprendre. Heureux ! ſi par mon aſſiduité à vous cultiver ; par mon adreſſe à vous faire parler ſur ces matieres, je puis vous engager à ne me rien cacher de vos connoiſſances & de vos ſecrets. Plus heureux encore ! ſi par mes reſpects, & par mes ſincères ſoûmiſſions, je puis parfaitement vous convaincre de l'extrême reconnoiſſance, que j'aurai toute ma vie de l'honneur ineſperé que vous m'avez fait.

DIS-

DISCOURS
SUR LE STILE
DES INSCRIPTIONS

Mr. Charpentier de l'Académie Françoiſe, aiant compoſé des Inſcriptions pleines d'emphaſe, qui furent miſes par ordre du Roi au bas des Tableaux des Victoires de ce Prince, peints dans la grande Galerie de Verſailles par Monſieur le Brun; Monſieur de Louvois, qui ſucceda à Monſieur Colbert dans la Charge de Sur-Intendant des Bâtimens, fit entendre à ſa Majeſté, que ces Inſcriptions déplaiſoient fort à tout le monde; & pour mieux lui montrer que c'étoit avec raiſon, me pria de faire ſur cela un mot d'écrit qu'il pût montrer au Roi. Ce que je fis auſſi-tôt. Sa Majeſté lût cet Ecrit avec plaiſir, & l'approuva. De ſorte que la ſaiſon l'appelant à Fontainebleau, il ordonna qu'en ſon abſence on ôtât toutes ces pompeuſes déclamations de Monſieur Charpentier, & qu'on y mit les Inſcriptions ſimples, qui y ſont; que nous compoſames preſque ſur le champ, Monſieur Racine & moi, & qui furent approuvées de tout le monde. C'eſt cet Eſcrit, fait à la priere de Monſieur de Louvois, que je donne ici au Public.

LEs Inſcriptions doivent être ſimples, courtes, & familières. La pompe, ni la multitude des paroles n'y valent rien, & ne ſont point propres au ſtile grave, qui eſt le vrai ſtile des Inſcriptions. Il eſt abſurde de faire une déclamation autour d'une Médaille, ou au bas d'un Tableau; ſur tout lors qu'il s'agit d'actions comme celles du Roi, qui étant

d'elles-mêmes toutes grandes & toutes merveilleuſes, n'ont pas beſoin d'être exagerées.

Il ſuffit d'énoncer ſimplement les choſes pour les faire admirer. *Le paſſage du Rhin* dit beaucoup plus, que *le merveilleux paſſage du Rhin*. L'Epithète de *merveilleux* en cet endroit, bien loin d'augmenter l'action, la diminuë, & ſent ſon déclamateur qui veut groſſir de petites choſes. C'eſt à l'Inſcription à dire, *voilà le paſſage du Rhin*; & celui qui lit, ſaura bien dire ſans elle, *Le paſſage du Rhin eſt une des plus merveilleuſes actions qui ayent jamais été faites dans la guerre.* Il le dira même d'autant plus volontiers, que l'Inſcription ne l'aura pas dit avant lui; les hommes naturellement ne pouvant ſouffrir qu'on prévienne leur jugement, n'y qu'on leur impoſe la néceſſité d'admirer ce qu'ils admireront aſſez d'eux mêmes.

D'ailleurs, comme les Tableaux de la Galerie de Verſailles ſont des eſpèces d'Emblêmes heroïques des actions du Roi, il ne faut dans les règles que mettre au bas du Tableau le fait hiſtorique, qui a donné occaſion à l'Emblême. Le Tableau doit dire le reſte, & s'expliquer tout ſeul. Ainſi, par exemple, lors qu'on aura mis au bas du premier Tableau, *Le Roi prend lui-même la conduite de ſon Roiaume, & ſe donne tout entier aux affaires*, 1661. Il ſera aiſé de concevoir le deſſein du Tableau, où l'on voit le Roi fort jeune, qui s'éveille au milieu d'une foule de Plaiſirs dont il eſt environné, & qui tenant de la main un timon, s'apprête à ſuivre la Gloire qui l'appelle, &c.

Au reſte, cette ſimplicité d'Inſcriptions eſt extrêmement du goût des Anciens, comme on le peut voir dans les Médailles, où ils ſe contentoient ſouvent de mettre pour toute explication la date de l'action qui eſt figurée, ou le Conſulat ſous lequel elle a été faite, ou tout au plus deux mots, qui apprennent le ſujet de la Médaille.

Il eſt vrai que la langue Latine dans cette ſimplicité a une nobleſſe & une énergie, qu'il eſt difficile d'attraper en nôtre langue

REMARQUES.

1. *Qu'il eſt difficile d'attraper en nôtre langue.*] La raiſon de cela eſt bien expliquée dans une Lettre que l'Auteur m'écrivit le 15. de Mai, 1705..... » Je n'aurai pas » grand peine à me déterminer là-deſſus, » puiſque je ſuis entierement déclaré pour la » Langue Latine, qui eſt extrêmement pro» pre, à mon avis, pour les Inſcriptions,

langue. Mais ſi l'on n'y peut atteindre, il faut s'efforcer d'en approcher ; & tout du moins ne pas charger nos Inſcriptions d'un verbiage & d'une enflûre de paroles, qui étant fort mauvaiſe par tout ailleurs, devient ſur tout inſupportable en ces endroits.

Ajoûtez à tout cela, que ces Tableaux étant dans l'appartement du Roi, & aiant été faits par ſon ordre ; c'eſt en quelque ſorte le Roi lui-même qui parle à ceux qui viennent voir ſa Galerie. C'eſt pour ces raiſons qu'on a cherché une grande ſimplicité dans les nouvelles Inſcriptions, où l'on ne met proprement que le & titre la date, & où l'on a ſur tout évité le faſte & l'oſtentation.

REMARQUES.

» à cauſe de ſes Ablatifs abſolus : au lieu » que la Langue Françoiſe, en de pareilles » occaſions, traîne & languit par ſes Geron- » difs incommodes, & par ſes Verbes auxi- » liaires, où elle eſt indiſpenſablement aſſu- » jettie, & qui ſont toûjours les mêmes. A- » joûtez, qu'aiant beſoin, pour plaire, d'ê- » tre ſoûtenuë, elle n'admet point cette ſim- » plicité majeſtueuſe du Latin ; & pour peu » qu'on l'orne, on donne dans un certain Phé- » bus qui la rend ſotte & fade. En effet, » Monſieur, Voiez, par exemple, qu'elle » comparaiſon il y auroit entre ces mots qui » me viennent au bout de la plume : *Regiæ* » *Familiâ Urbem inviſente* ; & ceux-ci : *La* » *Roiale Famille étant venuë voir la Ville.* Avec » tout cela néanmoins peut être que je me » trompe ; & je me rendrai volontiers ſur » cela à l'avis &c.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE VIVONNE SUR SON ENTRÉE DANS LE FARE DE MESSINE.

LETTRE I.

MONSEIGNEUR,

Savez-vous bien qu'un des plus sûrs moiens pour empêcher un homme d'être plaisant, c'est de lui dire : Je veux que vous le soiez ? Depuis que vous m'avez deffendu le serieux, je ne me suis jamais senti si grave, & je ne parle plus que par sentences. Et d'ailleurs, vôtre derniere action a quelque chose de si grand, qu'en verité je ferois conscience de vous en écrire autre-

REMARQUES.

1. Cette Lettre est du 4. de Juin, 1675. Mr. le Duc de Vivonne commandoit alors l'armée navale que le Roi avoit envoiée au secours des Messinois. Après avoir battu la Flotte d'Espagne qui barroit le Port de Messine, & secouru la ville de vivres & de munitions, il manda à Mr. Despréaux qu'il le prioit de lui écrire quelque chose, qui le consolât des mauvaises harangues qu'il étoit obligé d'entendre. C'est ce qui donna lieu à l'Auteur d'imaginer ces deux Lettres, & il les composa de génie, étant chez Mr. de Lamoignon à Bâville, où il n'avoit sous les yeux ni les Lettres de Voiture, ni celles de Balzac. Au reste, il donnoit la préference à la seconde Lettre, c'est à dire, à celle qui imite le stile de Voiture.

autrement qu'en ſtile heroïque. Cependant je ne ſaurois me réſoudre à ne vous pas obéïr en tout ce que vous m'ordonnez. Ainſi dans l'humeur où je me trouve, je tremble également de vous fatiguer par un ſerieux fade, ou de vous ennuier par une méchante plaiſanterie. Enfin, mon Apollon m'a ſecouru ce matin; & dans le temps que j'y penſois le moins, m'a fait trouver ſur mon chevet deux Lettres, qui, au défaut de la mienne, pourront peut-être vous amuſer agréablement. Elles ſont datées des Champs Elyſées. L'une eſt de Balzac, & l'autre de Voiture, qui tous deux charmez du récit de vôtre dernier Combat, vous écrivent de l'autre Monde, pour vous en féliciter.

Voici celle de Balzac. Vous la reconnoîtrez aiſément à ſon ſtile, qui ne ſauroit dire ſimplement les choſes, ni deſcendre de ſa hauteur.

MONSEIGNEUR,

Aux champs Elyſées le 2. Juin.

[1] *Le bruit de vos actions reſſuſcite les Morts. Il réveille des gens endormis depuis trente années, & condamnez à un ſommeil éternel. Il fait parler le ſilence même. La belle, l'éclatante, la glorieuſe conquête que vous avez faite ſur les Ennemis de la France! Vous avez redonné le pain à une Ville qui a accoûtumé de le fournir à toutes les autres. Vous avez nourri la Mere-nourrice de l'Italie. Les tonnerres de cette flote, qui vous fermoit les avenuës de ſon port, n'ont fait que ſaluer vôtre entrée. Sa réſiſtance ne vous a pas arrêté plus long-temps qu'une réception un peu trop civile. Bien loin d'empêcher la rapidité de vôtre courſe, elle n'a pas ſeulement interrompu l'ordre de vôtre marche. Vous avez contraint à ſa vûë le Sud & le Nord de vous obéïr. Sans châtier la mer, comme Xerxès,* [2] *vous l'avez ren-*

REMARQUES

1. *Le bruit de vos actions* &c.] Ce commencement eſt imité d'une Lettre de Balzac à Corneille, Livre 16. Lettre 9. de l'édition in *folio*.

2. *Sans châtier la mer, comme Xerxès.*] Herodote, Livre 7. & Juvenal, Satire 10.

renduë disciplinable. Vous avez plus fait encore; vous avez rendu l'Espagnol humble : Après cela, que ne peut-on point dire de vous ? Non, la Nature, je dis la Nature encore jeune, & du temps qu'elle produisoit les Alexandres & les Césars, n'a rien produit de si grand que sous le regne de LOUIS quatorziéme. Elle a donné aux François, sur son déclin, ce que Rome n'a pas obtenu d'elle dans sa plus grande maturité. Elle a fait voir au monde dans vôtre siécle, en corps & en ame, cette valeur parfaite, dont on avoit à peine entrevû l'idée dans les Romans & dans les Poëmes heroïques. [1] *N'en déplaise à un de vos Poëtes, il n'a pas raison d'écrire, qu'au-delà du Cocyte le merite n'est plus connu. Le vôtre, MONSEIGNEUR, est vanté ici d'une commune voix des deux côtez du Styx. Il fait sans cesse ressouvenir de vous dans le séjour même de l'oubli. Il trouve des partisans zélez dans le païs de l'indifference. Il met l'Acheron dans les intérets de la Seine. Disons plus, il n'y a point d'Ombre parmi nous, si prévenuë des principes du Portique, si endurcie dans l'Ecole de Zénon, si fortifiée contre la joie & contre la douleur, qui n'entende vos loüanges avec plaisir, qui ne batte des mains, qui ne crie, miracle ! au moment que l'on vous nomme, & qui ne soit prête de dire avec vôtre Malherbe:*

[2] A la fin c'est trop de silence
En si beau sujet de parler.

Pour moi, MONSEIGNEUR, [3] *qui vous conçois encore beaucoup mieux, je vous médite sans cesse dans mon repos; je m'occupe*

REMARQUES.

1. *N'en déplaise à un de vos Poëtes.*] Voiture, dans l'Epitre en Vers a Monseigneur le Prince, à dit:

Au delà des bords du Cocyte
Il n'est plus parlé de merite.

2. *A la fin c'est trop de silence* &c.] Commencement d'une Ode adressée à Mr. le Duc de Bellegarde. Scarron a mis ces deux mêmes Vers dans une Ode à Madame d'Eguillon.

Or çà, tout de bon j'y commence.
Aussi bien, c'est trop de silence
En si beau sujet de parler.
Ces Vers sont ici d'importance :
J'ai fort bien fait de les voler.

3. *Qui vous conçois.*] Quelques-uns vouloient que l'Auteur mit, *connois*, au lieu de *conçois*. Mais il leur fit voir que ce dernier mot, en cet endroit, renferme une idée plus grande, & pour ainsi dire, plus gigantesque; par conséquent plus propre de Balzac.

coupe tout entier de vôtre idée, dans les longues heures de nôtre loisir; je crie continuellement, le grand Personnage! & si je souhaite de revivre, c'est moins pour revoir la lumiere, que pour jouïr de la souveraine félicité de vous entretenir, & de vous dire de bouche, avec combien de respect je suis de toute l'étenduë de mon ame,

MONSEIGNEUR

Vôtre très-humble, & très-obéissant serviteur, BALZAC.

Je ne sai, MONSEIGNEUR, si ces violentes exagerations vous plairont, & si vous ne trouverez point que le stile de Balzac s'est un peu corrompu dans l'autre Monde. Quoi qu'il en soit, jamais à mon avis il n'a prodigué ses hiperboles plus à propos. C'est à vous d'en juger. Mais auparavant lisez, je vous prie, la Lettre de Voiture.

MONSEIGNEUR.

Aux champs Elysées le 2. Juin.

Bien que nous autres Morts ne prenions pas grand interêt aux affaires des Vivans, & ne soions pas trop portez à rire, je ne saurois pourtant m'empêcher de me réjoüir des grandes choses que vous faites au dessus de nôtre tête. Serieusement, vôtre dernier combat fait un bruit de Diable aux Enfers. Il s'est fait entendre dans un lieu, où l'on n'entend pas Dieu tonner, & a fait connoître vôtre gloire dans un pays, où l'on ne connoît point le Soleil. Il est venu ici un bon nombre d'Espagnols qui y étoient, & qui nous en ont appris le détail. Je ne sai pas pourquoi on veut faire passer les gens de leur nation pour fanfarons. Ce sont, je vous assure, de fort bonnes gens; & le Roi, depuis quelque temps, nous les envoie ici fort humbles & fort honnêtes. Sans mentir, MONSEIGNEUR, vous avez bien fait des vôtres depuis peu. A voir de quel air vous courez la Mer Méditerranée, il semble qu'elle vous appartienne toute entiere. Il n'y a pas à

l'heure qu'il eſt, dans toute ſon étenduë, un ſeul Corſaire en ſûreté; & pour peu que cela dure, je ne voi pas dequoi vous voulez que Tunis & Alger ſubſiſtent. Nous avons ici les Céſars, les Pompées, & les Alexandres. Ils trouvent tous que vous avez aſſez attrapé leur air dans vôtre maniere de combattre. Sur tout, Céſar vous trouve très Céſar. Il n'y a pas juſqu'aux Alarics, aux Genſerics, aux Théodorics, & à tous ces autres Conquerans en ics, *qui ne parlent fort bien de vôtre action: & dans le Tartare même, je ne ſai ſi ce lieu vous eſt connu, il n'y a point de Diable, MONSEIGNEUR, qui ne confeſſe ingénûment, qu'à la tête d'une Armée vous êtes beaucoup plus Diable que lui. C'eſt une verité dont vos ennemis tombent d'accord. Néanmoins, à voir le bien que vous avez fait à Meſſine, j'eſtime pour moi que vous tenez plus de l'Ange que du Diable,* [1] *hors que les Anges ont la taille un peu plus légere que vous,* [2] *& n'ont point le bras en écharpe. Raillerie à part, l'Enfer eſt extrêmement déchaîné en vôtre faveur. On ne trouve qu'une choſe à redire à vôtre conduite; c'eſt le peu de ſoin que vous prenez quelquefois de vôtre vie. On vous aime aſſez en ce païs-ici, pour ſouhaiter de ne vous y point voir. Croiez-moi, MONSEIGNEUR, je lai déja dit en l'autre Monde,* [3] C'eſt fort peu de choſe qu'un Demi-Dieu quand il eſt mort. *Il n'eſt rien tel que d'être vivant. Et pour moi, qui ſais maintenant par experience ce que c'eſt que de ne plus être; je fais ici la meilleure contenance que je puis. Mais, à ne vous rien celer, je meurs d'envie de retourner au monde; ne fût-ce que pour avoir le plaiſir de vous y voir. Dans le deſſein même que j'ai de faire ce voiage, j'ai déja envoié pluſieurs fois chercher les parties de mon corps, pour les raſſembler: mais je n'ai jamais pû ravoir mon cœur, que j'avois laiſſé en partant* [4] *à ces ſept Maîtreſſes, que je ſervois;*

REMARQUES.

1. *Hors que les Anges ont la taille* &c.] Mr. de Vivonne étoit extrêmement gros.

2. *Et n'ont point le bras en écharpe.*] Dans l'action qui ſuivit le fameux paſſage du Rhin, Mr. de Vivonne reçût une grande bleſſure à l'épaule gauche, & demeura eſtropié du bras, qu'il a toûjours porté en écharpe.

3. *C'eſt fort peu de choſe qu'un Demi-Dieu* &c.] Voiture, dans la même Epître à Monſieur le Prince.

4. *A ces ſept Maîtreſſes* &c.] Voiez l'Hiſtoire de l'Académie Françoiſe, & la Pompe funèbre de Voiture.

vois, comme vous ſavez, ſi fidellement toutes ſept à la fois. Pour mon eſprit, à moins que vous ne l'ayez, on m'a aſſuré qu'il n'étoit plus dans le monde. A vous dire le vrai, je vous ſoupçonne un peu d'en avoir au moins l'enjoüement. Car on m'a rapporté ici [1] *quatre ou cinq mots de vôtre façon, que je voudrois de tout mon cœur avoir dits, & pour leſquels* [2] *je donnerois volontiers le panégyrique de Pline, & deux de mes meilleures Lettres. Suppoſé donc que vous l'aiez, je vous prie de me le renvoier au plûtôt. Car en verité, vous ne ſauriez croire quelle incommodité c'eſt, que de n'avoir pas tout ſon eſprit; ſur tout lors qu'on écrit à un Homme comme vous. C'eſt ce qui fait que mon ſtile aujourd'hui eſt tout changé. Sans cela, vous me verriez encore rire, comme autrefois,* [3] *avec mon compere le Brochet, & je ne ſerois pas réduit à finir ma Lettre trivialement, comme je fais, en vous diſant que je ſuis,*

MONSEIGNEUR,

Vôtre très-humble, & très-obéiſſant ſerviteur VOITURE.

Voilà les deux Lettres telles que je les ai reçuës. Je vous les envoie écrites de ma main: parce que vous auriez eu trop de peine à lire les caractères de l'autre Monde, ſi je vous les avois

REMARQUES.

1. *Quatre ou cinq mots de vôtre façon.*] Mr. de Vivonne étoit fertile en bons mots. On ſe contentera d'en mettre ici un ſeul exemple. Un jour le Roi railloit Mr. de Vivonne ſur ſa groſſeur extraordinaire, en préſence de Mr. le Duc d'Aumont, qui n'étoit pas moins gros que Mr. le Duc de Vivonne. *Vous groſſiſſez à vûë d'œil*, lui dit le Roi, *vous ne faites point d'exercice. Ah! Sire, c'eſt une médiſance*, reprit Mr. de Vivonne. *Il n'y a point de jour que je ne faſſe au moins trois fois le tour de mon Couſin d'Aumont.* Il y a une réponſe à peu près ſemblable dans Rabelais, Liv. 1. c. 21. J'ai raporté d'autres mots de Mr. de Vivonne ſur le Vers 107. de l'Epitre IV.

2. *Je donnerois volontiers le panégyrique de Pline.*] Voiture ſe déclaroit hautement contre ce panégyrique, qu'il trouvoit peu naturel, & plein d'affectation. A lire aujourdhui Voiture on diroit au contraire qu'un Auteur peu naturel & plein d'affectation a dû être de ſon gout.

3. *Avec mon Compere le Brochet.*] Voiez la Lettre 143. de Voiture

avois envoiées en original. N'allez donc pas vous figurer, MONSEIGNEUR, que ce ſoit ici un pur jeu d'eſprit, & une imitation du ſtyle de ces deux Ecrivains. Vous ſavez bien que Balzac & Voiture ſont deux Hommes inimitables. Quand il ſeroit vrai pourtant, que j'aurois eu recours à cette invention pour vous divertir, aurois-je ſi grand tort ? Et ne devroit-on pas au contraire m'eſtimer, d'avoir trouvé cette adreſſe pour vous faire lire des loüanges que vous n'auriez jamais ſouffertes autrement ? En un mot, pourrois-je mieux faire voir avec quelle ſincerité & quel reſpect je ſuis,

MONSEIGNEUR,

Vôtre, &c.

A MON-

A MONSEIGNEUR LE MARÉCHAL DUC DE VIVONNE, A MESSINE.

[1] LETTRE II.

MONSEIGNEUR,

Sans une maladie très-violente qui m'a tourmenté pendant quatre mois, & qui m'a mis très longtems dans un état moins glorieux à la vérité, mais preſque auſſi périlleux que celui où vous êtes tous les jours ; vous ne vous plaindriez pas de ma pareſſe.

Avant ce tems-là je me ſuis donné l'honneur de vous écrire pluſieurs fois : & ſi vous n'avez pas reçû mes lettres, c'eſt la faute des courriers & non pas la mienne. Quoi qu'il en ſoit me voilà guéri : je ſuis en état de réparer mes fautes, ſi j'en ai commis quelques-unes ; & j'eſpère que cette Lettre-ci prendra une route plus ſûre que les autres. Mais dites-moi, *Monſeigneur*, ſur quel ton faut-il maintenant vous parler ? Je ſavois aſſez bien autrefois dequel air il falloit écrire à *Monſeigneur* de Vivonne, General

REMARQUES.

1. Cette Lettre n'a point été imprimée dans les éditions qui ont précedé celle-ci. L'original eſt ſans date. L'Auteur n'y en voulut point mettre, parce que la Lettre devoit demeurer long-tems en chemin. Elle fut écrite en l'année 1676. Après les diverſes Victoires que Mr. de Vivonne remporta en Sicile ſur les Eſpagnols & les Hollandois. L'année précedente il avoit été fait Maréchal de France, étant ſur la Flotte en Sicile.

neral des Galères de France ; mais oseroit-on se familiariser de même avec [1] le Libérateur de Messine, [2] Le vainqueur de Ruyter, [3] Le Destructeur de la Flotte Espagnole ? Seriez vous le premier Héros qu'une extrême prosperité ne pût enorgueillir ? Etes-vous encore ce même grand Seigneur qui venoit souper chez un misérable Poëte, & y porteriez-vous sans honte vos nouveaux Lauriers au second & au troisième étage ? Non non, Monseigneur, je n'oserois plus me flater de cet honneur. Ce seroit assez pour moi que vous fussiez de retour à Paris ; & je me tiendrois trop heureux de pouvoir grossir les pelotons de peuple qui s'amasseroient dans les ruës, pour vous voir passer. Mais je n'oserois pas même esperer cette joie. Vous vous êtes si fort habitué à gagner des batailles, que vous ne voulez plus faire d'autre métier. Il n'y a pas moien de vous tirer de la Sicile. Cela accommode fort toute la France ; mais cela ne m'accommode point du tout. Quelques belles que soient vos victoires, je n'en saurois être content, puisqu'elles vous rendent d'autant plus nécessaire au païs où vous êtes ; & qu'en avançant vos conquêtes, elles reculent vôtre retour. Tout passionné que je suis pour vôtre gloire, je cheris encore plus vôtre personne, & j'aimerois encor mieux vous entendre parler ici de Chapelain & de Quinault, que d'entendre la Rénommée parler si avantageusement de Vous. Et puis, Monseigneur, combien pensez-vous que vôtre protection m'est nécessaire en ce Païs, dans les démêlez que j'ai incessamment sur le Parnasse ? Il faut que je vous en conte un, pour vous faire voir que je ne ments pas. Vous saurez donc, Monseigneur, qu'il y a un Medecin à Paris, nommé M. P..... très-grand ennemi de la santé & du bon sens ; mais en recompense, fort grand ami de Mr. Quinault. Un mouvement de pitié

REMARQUES.

1. *Le Liberateur de Messine.*] Il avoit secouru & délivré la Ville de Messine, en battant la Flotte Espagnole, le 11. de Fevrier, 1675 ; & le 17. Aoust suivant il prit la Ville d'Agosta en Sicile. Au mois de Mars, 1676., il tailla en pièces sept mille hommes près de Messine.

2. *Le Vainqueur de Ruyter.*] Le 22. d'Avril 1676. Il vainquit Michel Adrien Ruyter, Lieutenant-Amiral des Hollandois, qui fut blessé à mort dans le combat naval, donné devant Agosta.

3. *Le Destructeur de la Flotte Espagnole.*] Le 2. de Juin il detruisit le reste de la Flotte des Espagnols & des Hollandois au port de Palerme.

tié pour ſon païs, ou plûtôt, le peu de gain qu'il faiſoit dans ſon métier, lui en a fait à la fin embraſſer un autre. [1] Il a lû Vitruve, il a fréquenté [2] Mr. le Vau & Mr. Ratabon, & s'eſt enfin jetté dans l'Architecture, où l'on prétend qu'en peu d'années il a autant élevé de mauvais bâtimens, qu'étant Medecin il avoit ruiné de bonnes ſantés. Ce nouvel Architecte qui veut ſe méler auſſi de Poëſie m'a pris en haine ſur le peu d'eſtime que je faiſois des ouvrages de ſon cher Quinault. Sur cela il s'eſt déchainé contre moi dans le monde. Je l'ai ſouffert quelque temps avec aſſez de moderation; mais enfin la bile Satirique n'a pû ſe contenir: Si bien que dans le quatriéme Chant de ma Poëtique, à quelque temps de là, j'ai inſeré la Métamorphoſe d'un Medecin en Architecte. Vous l'y avez peut-être vûë; elle finit ainſi:

Nôtre Aſſaſſin renonce à ſon art inhumain;
Et deſormais la Régle & l'Equierre à la main,
Laiſſant de Galien la Science ſuſpecte,
De méchant Medecin devient bon Architecte.

Il n'avoit pourtant pas ſujet de s'offenſer, puiſque je parle d'un Medecin de Florence: & que d'ailleurs il n'eſt pas le premier Medecin qui dans Paris ait [3] quitté ſa Robe pour la Truelle. Ajoûtez, que, ſi en qualité de Medecin il avoit raiſon de ſe fâcher, vous m'avouerez qu'en qualité d'Architecte il me devoit des remerciemens. Il ne me remercia pas pourtant. Au contraire, comme il a [4] un Frere chez Mr. Col-

REMARQUES.

1. *Il a lû Vitruve.*] En 1673. Il publia une Traduction Françoiſe de L'Architecture de Vitruve accompagnée de Notes, avec des figures.

2. *Mr. Le Vau, & Mr. Ratabon.*] Deux fameux Architectes. M. Le Vau avoit été Premier Architecte du Roi; & Mr. Ratabon, qui avoit été Sur-Intendant des Bâtimens de ſa Majeſté, Vendit cette Charge à Mr. Colbert, en 1664. Il étoit auſſi Directeur de l'Académie Roiale de Peinture & de Sculpture.

3. *Qui ait qu'tté ſa Robe pour la Truelle.*] On indique ici Louis Savot, Medecin du Roi, & de la Faculté de Paris, qui négligea ſa profeſſion pour s'attacher à la Science des Bâtimens. Il fit imprimer en 1624. & en 1632. l'Architecture Françoiſe des bâtiemens particuliers. Ce livre fut réimprimé en 1673. avec des Notes de Monſieur Blondel.

4. *Comme il a un Frére.*] Charles Perraut. Contrôleur Géneral des Bâtimens du Roi ſous Mr. Colbert qui en étoit Sur-Intendant. C'eſt celui contre qui nôtre Auteur a écrit les Réflexions Critiques ſur Longin.

Colbert, & qu'il eſt lui même emploié [1] dans les Bâtimens du Roi, il cria fort hautement contre ma hardieſſe : juſques là que mes amis eurent peur que cela ne me fit une affaire auprès de cet illuſtre Miniſtre. Je me rendis donc à leurs rémontrances ; & pour racommoder toutes choſes, je fis une réparation ſincère au Medecin, par l'Epigramme que vous allez voir.

Ouï, j'ai dit dans mes vers, qu'un célèbre Aſſaſſin ;
Laiſſant de Galien la ſcience infertile,
D'Ignorant Medecin devint Maſſon habile.
Mais de parler de vous je n'eus jamais deſſein
Lubin, ma Muſe eſt trop correcte.
Vous êtes, je l'avouë, ignorant Medecin ;
Mais non pas habile Architecte.

Cependant, regardez, Monſeigneur, comme les eſprits des hommes ſont faits : cette réparation bien loin d'appaiſer l'Architecte, l'irrita encore davantage. Il gronda, il ſe plaignit, il me menaça [2] de me faire ôter ma penſion. A tout cela je répondis que je craignois ſes remèdes, & non pas ſes menaces. Le dénouëment de l'affaire eſt, que j'ai touché ma penſion ; que l'Architecte s'eſt [3] brouillé auprès de Mr. Colbert ; & que ſi Dieu ne regarde en pitié ſon peuple, nôtre Homme va ſe rejetter dans la Medecine. Mais, Monſeigneur, je vous entretiens là d'étranges bagatelles. Il eſt temps, ce me ſemble de vous dire que je ſuis avec toute ſorte de zéle & de reſpect,

MONSEIGNEUR,

Vôtre &c.

REMARQUES.

1. *Emploié dans les Bâtimens du Roi.*] Ce fût, dit-on, ſur les deſſeins de Claude Perraut que fût élevée la façade du Louvre du côté de Saint Germain l'Auxerrois. Il a auſſi donné les deſſeins de l'Arc de Triomphe, de l'Obſervatoire, &c. Voiez la premiere Réflex. Crit. ſur Longin.

2. *De me faire ôter ma penſion.*] Le Roi avoit gratifié l'Auteur d'une penſion de deux mille Livres, en 1671. *Voiez la Remarque ſur le dernier vers de l'Epitre I. au Roi.*

3. *S'eſt brouillé auprès de Mr. Colbert.*] Pour n'avoir pas bien reçu Mr. de Merille, premier Valet de chambre de MONSIEUR le Duc d'Orleans, qui alla lui demander de la part de ce Prince quelques deſſeins d'Architecture pour le Château de Saint. Cloud.

REPONSE A LA LETTRE QUE SON Excellence Monſieur le Comte d'Ericeyra m'a écrite de Liſbone, en m'envoiant la Traduction de mon Art Poëtique faite par lui en Vers Portugais.

LETTRE III.

MONSIEUR,

Bien que mes ouvrages aient fait de l'éclat dans le monde, je n'en ai point conçû une trop haute opinion de moi-même ; & ſi les loüanges qu'on m'a données m'ont flatté aſſez agreablement, elles ne m'ont pourtant point aveuglé. Mais j'avouë que [1] la Traduction que vôtre Excellence a bien daigné faire de mon Art Poëtique, & les éloges dont elle l'a accompagnée en me l'envoiant, m'ont donné un veritable orgueil. Il ne m'a plus été poſſible de me croire un homme ordinaire en me voiant ſi extraordinairement honoré ; & il m'a paru que d'avoir un Traducteur

REMARQUES.

1. *La Traduction* &c.]Voici ce que M. Deſpréaux m'en écrivit le 10. de Juillet 1701. en m'envoiant ſa nouvelle édition *in quarto*.

» Il y a environ quatre-ans que Mr. le Comte d'Ericeyra m'envoia la traduction en Portugais de ma Poëtique, avec une Lettre très-obligeante, & des Vers François à ma loüange. Je ſai aſſez bien l'Eſpagnol, mais je n'entens point le Portugais qui eſt fort different du Caſtillan ; & ainſi, c'eſt ſur le raport d'autrui que j'ai loué ſa traduction. Mais les gens inſtruits de cette Langue, à qui j'ai montré cet Ouvrage, m'ont aſſuré qu'il étoit merveilleux. Au reſte, Monſieur d'Ericeyra eſt un Seigneur des plus qualifiez du Portugal, & a une Mere qui eſt, dit-on, un prodige de merite. On m'a montré des Lettres Françoiſes de ſa façon, où il n'eſt pas poſſible de rien voir qui ſente l'etranger. Ce qui m'a plû davantage de la Mere & du Fils, c'eſt qu'ils ne me paroiſſent ni l'un ni l'autre entêtés des pointes & des faux brillans de leur païs, & qu'on ne voit point que leur Soleil leur ait trop échauffé la cervelle. En vous envoiant la petite édition que l'on fait de mes œuvres, je vous enverrai auſſi les Vers François qu'il m'a écrits. &c.

Le Pere du Comte d'Ericeyra étoit Directeur des Finances de la Repartition des Indes.

teur de vôtre capacité, & de vôtre élevation, étoit pour moi un titre de mérite, qui me distinguoit de tous les Ecrivains de nôtre siécle. Je n'ai qu'une connoissance très imparfaite de vôtre langue, & je n'en ai fait aucune étude particuliere. J'ai pourtant assez bien entendu vôtre Traduction pour m'y admirer moi-même, & pour me trouver beaucoup plus habile Ecrivain en Portugais qu'en François. En effet vous enrichissez toutes mes pensées en les exprimant. Tout ce que vous maniez se change en or; & les cailloux même, s'il faut ainsi parler, deviennent des pierres précieuses entre vos mains. Jugez après cela si vous devez exiger de moi, que je vous marque les endroits où vous pouvez vous être un peu écarté de mon sens. Quand à la place de mes pensées vous m'auriez, sans y prendre garde, prêté quelques-unes des vôtres, bien loin de m'emploier à les faire ôter, je songerois à profiter de vôtre mépriſe, & je les adopterois sur le champ pour me faire honneur. Mais vous ne me mettez nulle part à cette épreuve. Tout est également juste, exact, fidelle dans vôtre Traduction; & bien que vous m'y aiez fort embelli, je ne laisse pas de m'y reconnoitre par tout. Ne dites donc plus, MONSIEUR, que vous craignez de ne m'avoir pas assez bien entendu. Dites-moi plûtôt comment vous avez fait pour m'entendre si bien, & pour apercevoir dans mon Ouvrage jusqu'à des finesses, que je croïois ne pouvoir être senties que par des gens nez en France, & nourris à la Cour de LOÜIS LE GRAND. Je voi bien que vous n'êtes étranger en aucun païs, & que par l'étenduë de vos connoissances vous êtes de toutes les Cours, & de toutes les Nations. La Lettre & les Vers François, que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, en sont un bon témoignage. On n'y voit rien d'étranger que vôtre nom, & il n'y a point en France d'homme de bon goût, qui ne voulût les avoir faits. Je les ai montrez à plusieurs de nos meilleurs Ecrivains. Il n'y en a pas un qui n'en ait été extrêmement frappé, & qui ne m'ait fait comprendre que s'il avoit reçû de vous de pareilles loüanges, il vous auroit déja récrit des volumes de prose & de Vers. Que penserez-vous donc de moi, de me contenter d'y répondre par une simple Lettre de compliment? Ne m'accuserez-vous point d'être ou méconnoissant, ou grossier? Non, MONSIEUR, je ne suis ni l'un ni l'autre:

Mais

Mais franchement je ne fais pas des Vers[2], ni même de la Proſe, quand je veux. Apollon eſt pour moi un Dieu bizarre, qui ne me donne pas comme à vous audience à toutes les heures. Il faut que j'attende les moments favorables. J'aurai ſoin d'en profiter dès que je les trouverai : & il y a bien du malheur ſi je ne meurs enfin quitte d'une partie de vos éloges. Ce que je puis vous dire par avance, c'eſt qu'à la premiere édition de mes Ouvrages, [1] je ne manquerai pas d'y inſerer vôtre Traduction, & que je ne perdrai aucune occaſion de faire ſavoir à toute la Terre, que c'eſt des extrémitez de nôtre Continent, & [2] d'auſſi loin que les Colonnes d'Hercule, que me ſont venuës les loüanges dont je m'applaudis davantage, & l'ouvrage dont je me ſens le plus honoré. Je ſuis avec un très-grand reſpect,

DE VÔTRE EXCELLENCE,

Très-humble & très-obéïſſant ſerviteur DESPREAUX.

REMARQUES.

1. *Je ne manquerai pas d'y inſerer vôtre Traduction.*] L'Auteur ne s'eſt pas acquité de cette promeſſe. La raiſon qu'il en rend dans la Préface de ſes œuvres, eſt que malheureuſement un de ſes Amis, à qui il avoit prêté cette Traduction, en avoit égaré le premier Chant. Cet Ami étoit Mr. l'Abbé Regnier Des Marais, Secretaire de l'Académie Françoiſe. Mais dans le fond, cette excuſe n'eſt qu'une honnête défaite; car Mr. Deſpréaux ne voulut pas groſſir ſon Livre, d'une Traduction Portugaiſe que perſonne n'auroit entenduë.

2. *Et d'auſſi loin que les Colonnes d'Hercule.*] En cet endroit l'Auteur a un peu hauſſé le ton, à deſſein de s'accommoder au génie de la Nation Portugaiſe.

A MONSIEUR PERRAULT DE L'ACADEMIE FRANCOISE.

[1] LETTRE IV.

MONSIEUR,

Puiſque le Public a été inſtruit de nôtre démêlé, il eſt bon de lui apprendre auſſi nôtre réconciliation, & de ne lui pas laiſſer ignorer, qu'il en a été de nôtre querelle ſur le Parnaſſe, comme de ces Duels d'autrefois, que la Prudence du Roy a ſi ſagement réprimez, où après s'être battu à outrance, & s'être quelquefois cruellement bleſſé l'un l'autre, on s'embraſſoit & on devenoit ſincèrement amis. Nôtre Duel Grammatical s'eſt même terminé encore plus noblement; & je puis dire, ſi j'oſe vous citer Homère, que nous avons fait comme Ajax & Hector dans l'Iliade, qui auſſi-tôt après leur long combat en préſence des Grecs & des Troiens, ſe comblent d'honnêtetez, & ſe font des préſens. En effet, MONSIEUR, nôtre diſpute n'étoit pas encore bien finie, que vous m'avez fait l'honneur de m'envoier vos Ouvrages, & que j'ai eu ſoin qu'on vous portât les miens

REMARQUES.

1 Cette Lettre fut faite en l'année 1700. & inſerée dans l'édition que l'Auteur donna l'année ſuivante. C'eſt proprement une Diſſertation, où il fixe le véritable point de la Controverſe ſur les Anciens & les Modernes.

miens. Nous avons d'autant mieux imité ces deux Heros du Poëme qui vous plaît ſi peu, qu'en nous faiſant ces civilitez nous ſommes demeurez comme Eux, chacun dans nôtre même parti & dans nos mêmes ſentimens ; c'eſt-à-dire, vous toûjours bien réſolu de ne point trop eſtimer Homère ni Virgile, & moi toûjours leur paſſionné Admirateur. Voila dequoi il eſt bon que le Public ſoit informé : & c'étoit pour commencer à le lui faire entendre, que peu de temps après nôtre réconciliation, je compoſai une Epigramme qui a couru, & que vrai-ſemblablement vous avez vuë. La voici.

Tout le trouble Poëtique
A Paris s'en va ceſſer :
Perrault l'anti-Pindarique,
Et Deſpréaux l'Homerique,
Conſentent de s'embraſſer.
Quelque aigreur qui les anime,
Quand, malgré l'emportement,
Comme Eux l'un l'autre on s'eſtime,
L'accord ſe fait aiſément.
Mon embarras eſt comment
On pourra finir la guerre
De Pradon & du Parterre.

Vous pouvez reconnoître, MONSIEUR, par ces Vers, où j'ai exprimé ſincèrement ma penſée, la difference que j'ay toûjours fait de vous, & de ce Poëte de Theâtre, dont j'ai mis le nom en œuvre pour égaier la fin de mon Epigramme. Auſſi étoit-ce l'Homme du monde qui vous reſſembloit le moins.

Mais maintenant que nous voilà bien remis, & qu'il ne reſte plus entre nous aucun levain d'animoſité ni d'aigreur ; oſerois-je, comme vôtre Ami, vous demander ce qui a pû depuis ſi long-temps vous irriter, & vous porter à écrire contre tous les plus célèbres Ecrivains de l'Antiquité. Eſt-ce le peu de cas qu'il vous a paru que l'on faiſoit parmi nous des bons Auteurs modernes ? Mais où avez-vous vû qu'on les mépriſât ? Dans quel ſiécle a-t-on plus volontiers applaudi aux bons Livres naiſſans que dans le nôtre ? Quels éloges n'y a-t-on point donnez aux Ouvrages de Monſieur Deſcartes, de Monſieur Arnauld,

de Monsieur Nicole, & de tant d'autres admirables Philosophes & Théologiens, que la France a produits depuis soixante ans, & qui sont en si grand nombre, qu'on pourroit faire un petit volume de la seule liste de leurs Ecrits. Mais pour ne nous arrêter ici qu'aux seuls Auteurs qui nous touchent vous & moi de plus près, je veux dire, aux Poëtes; quelle gloire ne s'y sont point acquis les Malherbes, les Raçans, les Mainards? Avec quels battemens de mains n'y a-t-on point reçû les ouvrages de Voiture, de Sarrazin, & de la Fontaine? Quels honneurs n'y a-t-on point, pour ainsi dire, rendus à Monsieur de Corneille & à Monsieur Racine? Et qui est-ce qui n'a point admiré les Comédies de Moliere? Vous-même, MONSIEUR, pouvez-vous vous plaindre qu'on n'y ait pas rendu justice à vôtre Dialogue de l'Amour & de l'Amitié, à vôtre Poëme sur la Peinture, à vôtre Epître sur Monsieur de la Quintinie, & à tant d'autres excellentes piéces de vôtre façon? On n'y a pas veritablement fort estimé nos Poëmes Heroïques: mais a-t-on eu tort? Et ne confessez-vous pas vous-même, [1] en quelque endroit de vos Parallèles, que le meilleur de ces Poëmes est si dur & si forcé, qu'il n'est pas possible de le lire?

Quel est donc le motif qui vous a tant fait crier contre les Anciens? Est-ce la peur qu'on ne se gâtât en les imitant? Mais pouvez-vous nier, que ce ne soit au contraire à cette imitation-là même, que nos plus grands Poëtes sont redevables du succès de leurs Ecrits? Pouvez-vous nier que ce ne soit dans Tite-Live, dans Dion Cassius, dans Plutarque, dans Lucain & dans Sénèque, que Monsieur de Corneille a pris ses plus beaux traits, a puisé ces grandes idées qui lui ont fait inventer un nouveau genre de Tragédie inconnu à Aristote? Car c'est sur ce pié, à mon avis, qu'on doit regarder quantité de ses plus belles piéces de Théatre, où se mettant au dessus des règles de ce Philosophe, il n'a point songé, comme les Poëtes de l'ancienne Tragédie, à émouvoir la Pitié & la Terreur; mais à exciter dans l'ame des Spectateurs, par la

REMARQUES.

1. *En quelque endroit de vos Parallèles.*] Tome III. où il parle du Poëme de la Pucelle d'Orleans, par Chapelain.

la ſublimité des penſées, & par la beauté des ſentimens, [1] une certaine admiration, dont pluſieurs Perſonnes, & les jeunes gens ſur tout, s'accommodent ſouvent beaucoup mieux que des véritables paſſions Tragiques. Enfin, MONSIEUR, pour finir cette periode un peu longue, & pour ne me point écarter de mon ſujet, pouvez-vous ne pas convenir, que ce ſont Sophocle & Euripide qui ont formé Monſieur Racine? Pouvez-vous ne pas avoüer que c'eſt dans Plaute & dans Terence que Moliere a appris les plus grandes fineſſes de ſon Art?

D'où a pû donc venir vôtre chaleur contre les Anciens? Je commence, ſi je ne m'abuſe, à l'apercevoir. Vous avez vrai-ſemblablement rencontré, il y a long-temps, dans le monde, quelques-uns de ces faux-Savans, tels que le Préſident de vos Dialogues, qui ne s'étudient qu'à enrichir leur mémoire, & qui n'aiant d'ailleurs ni eſprit, ni jugement, ni goût, n'eſtiment les Anciens, que parce qu'ils ſont Anciens; ne penſent pas que la Raiſon puiſſe parler une autre langue, que la Grecque ou la Latine, & condamnent d'abord tout Ouvrage en langue vulgaire, ſur ce fondement ſeul, qu'il eſt en langue vulgaire. Ces ridicules Admirateurs de l'Antiquité vous ont revolté contre tout ce que l'Antiquité a de plus merveilleux. Vous n'avez pû vous réſoudre d'être du ſentiment de gens ſi déraiſonnables dans la choſe même où ils avoient raiſon. Voilà, ſelon toutes les apparences, ce qui vous a fait faire vos Parallèles. Vous vous êtes perſuadé qu'avec l'eſprit que vous avez, & que ces gens-là n'ont point, avec quelques argumens ſpécieux, vous déconcerteriez aiſément la vaine habileté de ces foibles Antagoniſtes; & vous y avez ſi bien réuſſi, que ſi je ne me fuſſe mis de la partie, le

REMARQUES.

1. *Une certaine admiration.*] Mr. Deſpréaux avoit en vûë ce paſſage de Mr. de Saint-Evremond, dans ſon Traité de la Tragédie ancienne & moderne. „ Je finirai, „ *dit-il*, par un ſentiment hardi & nouveau. „ C'eſt qu'on doit rechercher à la Tragédie, „ devant toutes choſes, une grandeur d'a„ me bien exprimée, qui excite en nous une „ tendre admiration. Il y a dans cette ſorte „ d'admiration, quelque raviſſement pour „ l'eſprit: le courage y eſt élevé, l'ame y „ eſt touchée.

Cette admiration que Mr. de St. Evremond recherchoit dans la Tragédie, eſt ſans doute bien éloignée des paſſions & des ſentimens que la veritable Tragédie doit exciter en nous. Mais il avoit formé ce jugement ſur les Tragédies de Corneille.

le champ de bataille, s'il faut ainſi parler, vous demeuroit : ces faux Savans n'aiant pû, & les vrais Savans, par une hauteur un peu trop affectée, n'aiant pas daigné vous répondre. Permettez-moi cependant de vous faire reſſouvenir, que ce n'eſt point à l'approbation des faux ni des vrais Savans, que les grands Ecrivains de l'Antiquité doivent leur gloire : mais à la conſtante & unanime admiration de ce qu'il y a eu dans tous les ſiécles d'Hommes ſenſez & délicats, entre leſquels on compte plus d'un Alexandre & plus d'un Céſar. Permettez-moi de vous repréſenter, qu'au-jourd'hui même encore ce ne ſont point, comme vous vous le figurez, les Schrévélius, les Perarédus, les Ménagius, ni, pour me ſervir des termes de Moliere, les Savans en us, qui goûtent davantage Homère, Horace, Ciceron, Virgile. Ceux que j'ai toûjours vûs le plus frapez de la lecture des Ecrits de ces grands Perſonnages, ce ſont des Eſprits du premier ordre, ce ſont des Hommes de la plus haute élévation. Que s'il falloit néceſſairement vous en citer ici quelques-uns, je vous étonnerois peut-être par les noms illuſtres que je mettrois ſur le papier ; & vous y trouveriez non ſeulement des Lamoignons, des Dagueſſeaux, [1] des Troiſvilles, mais des Condez, des Contis, & des Turennes.

Ne pouroit-on point donc, MONSIEUR, auſſi galant homme que vous l'êtes, vous rèünir de ſentimens avec tant de ſi galans Hommes ? Oüi, ſans doute, on le peut ; & nous ne ſommes pas même, vous & moi, ſi éloignez d'opinion que vous penſez. En effet, qu'eſt-ce que vous avez voulu établir par tant de Poëmes, de Dialogues & de Diſſertations ſur les Anciens & ſur les Modernes ? Je ne ſai ſi j'ai bien pris vôtre penſée : mais la voici, ce

REMARQUES.

1. *Des Troiſvilles.*] Henri-Joſeph de Peyre, Comte de Troiſville, qui ſe prononce *Trèville*, aïant quitté la profeſſion des armes en 1667. vécut enſuite dans la retraite, & s'y appliqua uniquement à l'étude & à la dévotion. Il fit de grands progrès dans l'une & dans l'autre : ſur tout par une étude continuelle des Peres Grecs, qu'il préferoit aux Latins. C'étoit un Eſprit ſi juſte & ſi exact, qu'il *parloit* toûjours *Comme un Livre*. Auſſi diſoit-on que cette eſpèce de proverbe ſembloit avoir été faite pour lui. Il avoit eu l'honneur d'être élevé près de la Perſonne du Roi. Il mourut à Paris au mois d'Août, 1708. âgé de 66. ans ; & fut enterré à Saint Nicolas du Chardonnet ſa Parroiſſe.

ce me ſemble. Vôtre deſſein eſt de montrer, que pour la connoiſſance, ſur tout des beaux Arts, & pour le merite des belles Lettres, nôtre Siécle, ou pour mieux parler, le Siécle de LOUIS LE GRAND, eſt non ſeulement comparable, mais ſuperieur à tous les plus fameux ſiécles de l'Antiquité, & même au Siécle d'Auguſte. Vous allez donc être bien étonné, quand je vous dirai, que je ſuis ſur cela entierement de vôtre avis; & que même, ſi mes infirmitez & mes emplois m'en laiſſoient le loiſir, je m'offrirois volontiers de prouver comme vous cette propoſition la plume à la main. A la verité j'emploierois beaucoup d'autres raiſons que les vôtres, car chacun a ſa maniere de raiſonner; & je prendrois des précautions & des meſures que vous n'avez point priſes.

Je n'oppoſerois donc pas, comme vous avez fait, nôtre Nation & nôtre Siécle ſeuls, à toutes les autres Nations & à tous les autres Siécles joints enſemble. L'entrepriſe, à mon ſens, n'eſt pas ſoûtenable. J'examinerois chaque Nation & chaque Siécle l'un aprés l'autre; & après avoir mûrement peſé en quoi ils ſont au-deſſus de nous, & en quoi nous les ſurpaſſons, je ſuis fort trompé, ſi je ne prouvois invinciblement, que l'avantage eſt de nôtre côté. Ainſi, quand je viendrois au Siécle d'Auguſte, je commencerois par avoüer ſincerement, que nous n'avons point de Poëtes heroïques, ni d'Orateurs, que nous puiſſions comparer aux Virgiles & aux Cicerons. Je conviendrois que nos plus habiles Hiſtoriens ſont petits devant les Tite-Lives & les Salluſtes. Je paſſerois condamnation ſur la Satire & ſur l'Elégie; quoi qu'il y ait [1] des Satires de Regnier admirables, & des Elégies de Voiture, de Sarrazin, de la Comteſſe de la Suze, d'un agrément infini. Mais en même temps je ferois voir que pour la Tragédie nous ſommes beaucoup ſuperieurs aux Latins, qui ne ſauroient oppoſer à tant d'excellentes piéces Tragiques que nous avons en nôtre Langue, que quelques déclamations plus pompeuſes que rai-

REMARQUES.

1. *Des Satires de Regnier admirables*] Mr. Deſpréaux ne parle point de ſes Satires; ce ſilence a bien de la grandeur.

raiſonnables d'un prétendu Sénéque, & un peu de bruit qu'ont fait en leur temps le Thyeſte de Varius, & la Médée d'Ovide. Je ferois voir, que bien loin qu'ils aient eu dans ce ſiécle-là des Poëtes Comiques meilleurs que les nôtres, ils n'en ont pas eu un ſeul dont le nom ait merité qu'on s'en ſouvint: les Plautes, les Cécilius & les Terences étant morts dans le ſiécle précedent. Je montrerois que ſi pour l'Ode nous n'avons point d'Auteurs ſi parfaits qu'Horace, qui eſt leur ſeul Poëte Lyrique; nous en avons néanmoins un aſſez grand nombre, qui ne lui ſont guéres inferieurs en délicateſſe de Langue & en juſteſſe d'expreſſion, & dont tous les Ouvrages, mis enſemble, ne feroient peut-être pas dans la balance un poids de merite moins conſiderable, que les cinq Livres d'Odes qui nous reſtent de ce grand Poëte. Je montrerois qu'il y a des genres de Poëſie, où non ſeulement les Latins ne nous ont point ſurpaſſé; mais qu'ils n'ont pas même connus: comme par exemple, ces Poëmes en proſe que nous appelons *Romans*, & dont nous avons chez nous des modéles, qu'on ne ſauroit trop eſtimer, à la Morale près qui y eſt fort vicieuſe, & qui en rend la lecture dangereuſe aux jeunes perſonnes. Je ſoûtiendrois hardiment qu'à prendre le Siécle d'Auguſte dans ſa plus grande étenduë, c'eſt-à-dire, depuis Ciceron juſqu'à Corneille Tacite, [1] on ne ſauroit pas trouver parmi les Latins un ſeul Philoſophe, qu'on puiſſe mettre pour la Phyſique en paralléle avec Deſcartes, ni même avec Gaſſendi. Je prouverois que pour le grand ſavoir & la multiplicité de connoiſſances, leurs Varrons & leurs Plines, qui ſont leurs plus doctes Ecrivains, paroîtroient de médiocres Savans devant nos Bignons, nos Scaligers, nos Saumaiſes, nos Peres Sirmonds, & nos Peres Pétaux. Je triompherois avec vous du peu d'étenduë de leurs lumieres ſur l'Aſtronomie, ſur la Géographie, & ſur la Navigation. Je les deffierois de me citer, à l'exception du ſeul Vitruve, qui eſt même plûtôt un bon Docteur d'Architecture, qu'un excellent Architecte, je les deffierois, dis-je, de

REMARQUES.

1. *On ne ſauroit pas trouver.*] Il faudroit dire, ſuivant l'uſage & les Grammairiens: *on ne ſauroit trouver*.

me nommer un ſeul habile Architecte, un ſeul habile Sculpteur, un ſeul habile Peintre Latin: Ceux qui ont fait du bruit à Rome dans tous ces Arts, étant des Grecs d'Europe & d'Aſie, qui venoient pratiquer chez les Latins, des Arts que les Latins, pour ainſi dire, ne connoiſſoient point: au lieu que toute la Terre aujourd'hui eſt pleine de la reputation & des Ouvrages de nos Pouſſins, de nos le Bruns, de nos Girardons & de nos Manſards. Je pourrois ajoûter encore à cela beaucoup d'autres choſes: mais ce que j'ai dit eſt ſuffiſant, je croi, pour vous faire entendre, comment je me tirerois d'affaire à l'égard du Siécle d'Auguſte. Que ſi de la comparaiſon des Gens de Lettres & des illuſtres Artiſans, il falloit paſſer à celle des Heros & des grands Princes, peut-être en ſortirois-je avec encore plus de ſuccés. Je ſuis bien ſûr au moins que je ne ſerois pas fort embarraſſé à montrer, que l'Auguſte des Latins ne l'emporte pas ſur l'Auguſte des François. Par tout ce que je viens de dire, vous voiez, MONSIEUR, qu'à proprement parler, nous ne ſommes point d'avis different ſur l'eſtime qu'on doit faire de nôtre Nation & de nôtre Siécle: mais que nous ſommes differemment de même avis. Auſſi n'eſt-ce point vôtre ſentiment que j'ai attaqué dans vos Parallèles; mais la maniere hautaine & mépriſante, dont vôtre Abbé & vôtre Chevalier y traitent des Ecrivains, pour qui, même en les blâmant, on ne ſauroit à mon avis marquer trop d'eſtime, de reſpect, & d'admiration. Il ne reſte donc plus maintenant, pour aſſûrer nôtre accord, & pour étouffer entre nous toute ſemence de diſpute, que de nous guérir l'un & l'autre; Vous, d'un penchant un peu trop fort à rabaiſſer les bons Ecrivains de l'Antiquité, & Moi d'une inclination un peu trop violente à blâmer les méchans, & mêmes les médiocres Auteurs de nôtre Siécle. C'eſt à quoi nous devons ſerieuſement nous appliquer. Mais quand nous n'en pourrions venir à bout, je vous répons que de mon côté cela ne troublera point nôtre réconciliation; & que pourvû que vous ne me forciez point à lire le Clovis ni la Pucelle, je vous laiſſerai tout à vôtre aiſe critiquer l'Iliade & l'Eneïde; me contentant de les admirer, ſans vous demander pour elles cette eſpéce de culte tendant à l'adoration, que

vous vous plaignez [1] en quelqu'un de vos Poëmes, qu'on veut exiger de vous ; & que Stace semble en effet avoir eû pour l'Eneïde, quand il se dit à lui-même :

nec tu divinam Æneïda tena :
Sed longè sequere, & vestigia semper adora.

Voila, MONSIEUR, ce que je suis bien aise que le Public sache : & c'est pour l'en instruire à fond, que je me donne l'honneur de vous écrire aujourd'hui cette Lettre, que j'aurai soin de faire imprimer dans la nouvelle Edition, qu'on fait en grand & en petit de mes Ouvrages. J'aurois bien voulu pouvoir adoucir en cette nouvelle Edition quelques railleries un peu fortes, qui me sont échapées dans mes Réflexions sur Longin ; mais il m'a paru que cela seroit inutile, à cause des deux Editions qui l'ont précedée, ausquelles on ne manquéroit pas de recourir, aussi bien qu'aux fausses Editions qu'on en pourra faire dans les Païs étrangers, où il y a de l'apparence qu'on prendra soin de mettre les choses en l'état qu'elles étoient d'abord. J'ai crû donc, que le meilleur moien d'en corriger la petite malignité, c'étoit de vous marquer ici, comme je viens de le faire, mes vrais sentimens pour vous. J'espére que vous serez content de mon procedé, & que vous ne vous choquerez pas même de la liberté que je me suis donnée de faire imprimer dans cette derniere Edition la Lettre que l'illustre Monsieur Arnauld vous a écrite au sujet de ma dixiéme Satire.

Car outre que cette Lettre a déja été renduë publique dans deux Recueils des Ouvrages de ce grand Homme, je vous prie, MONSIEUR, de faire réflexion, que dans la Préface de vôtre Apologie des Femmes, contre laquelle cet Ouvrage me défend, vous ne me reprochez pas seulement des fautes de Raisonnement & de Grammaire : mais que vous m'accusez d'avoir dit des mots sales, d'avoir [2] glissé beaucoup d'impuretez, & d'avoir

REMARQUES.

1. *En quelqu'un de vos Poëmes.*] Au commencement du Poëme intitulé, *Le siécle de Louis le Grand.*

2. *Glissé.*] Le verbe *Glisser* est mis là dans le sens actif, dequoi on trouve peu d'exemples.

voir fait des médiſances. Je vous ſuplie, dis-je, de conſiderer, que ces reproches regardant l'honneur, ce ſeroit en quelque ſorte reconnoître qu'ils ſont vrais, que de les paſſer ſous ſilence. Qu'ainſi je ne pouvois pas honnêtement me diſpenſer de m'en diſculper moi-même dans ma nouvelle Edition, ou d'y inſerer une Lettre qui m'en diſculpe ſi honorablement. Ajoûtez que cette Lettre eſt écrite avec tant d'honnêteté & d'egards pour celui même contre qui elle eſt écrite, qu'un honnête homme, à mon avis, ne ſauroit s'en offenſer. J'oſe donc me flater, je le répète, que vous la verrez ſans chagrin; & que, comme j'avouë franchement que le dépit de me voir critiqué [1] dans vos Dialogues m'a fait dire des choſes qu'il ſeroit mieux de n'avoir point dites, vous confeſſerez auſſi que le déplaiſir d'être attaqué [2] dans ma dixiéme Satire, vous y a fait voir des médiſances & des ſaletez qui n'y ſont point. Du reſte, je vous prie de croire que je vous eſtime comme je dois, & que je ne vous regarde pas ſimplement comme un très-bel Eſprit, mais comme un des Hommes de France qui a le plus de probité & d'honneur. Je ſuis,

MONSIEUR,

Vôtre &c.

REMARQUES

1 *Dans vos Dialogues.*] Parallèle des Anciens & des Modernes, Tome III. page 228. & ſuivantes, de l'édition de Paris.

2. *Dans ma dixiéme Satire.*] Vers. 452

LETTRE
DE MONSIEUR
ARNAULD
DOCTEUR DE SORBONE.

A Mr. P** au ſujet de ma dixiéme Satire.

LETTRE V.

VOus pouvez être ſurpris, Monſieur, de ce que j'ai tant differé à vous faire réponſe, aiant à vous remercier de vôtre préſent, & de la maniere honnête dont vous me faites ſouvenir de l'affection que vous m'avez toûjours témoignée, vous & Meſſieurs vos Freres, depuis que j'ai le bien de vous connoître. Je n'ai pû lire vôtre Lettre ſans m'y trouver obligé. Mais, pour vous parler franchement, la lecture que je fis enſuite de la Préface de vôtre Apologie des Femmes, me jetta dans un grand embarras & me fit trouver cette réponſe plus difficile que je ne penſois. En voici la raiſon.

REMARQUES.

1. Cette Lettre fut écrite au mois de Mai, 1694. peu de tems avant la mort de Mr. Arnauld; & c'eſt ſon dernier Ouvrage. Il l'envoia ouverte à un de ſes Amis à Paris, afin qu'il la fit lire à Mr. Deſpréaux; & cet Ami en garda une copie, avant que de la rendre à Mr. Perrault.

Tout le monde ſait que Monſieur Deſpréaux eſt de mes meilleurs amis, & qu'il m'a rendu des témoignages d'eſtime & d'amitié en toutes ſortes de temps. Un de mes Amis m'avoit envoié ſa derniere Satire. Je témoignai à cet ami la ſatisfaction que j'en avois euë, & lui marquai en particulier, que ce que j'en eſtimois le plus, par rapport à la Morale, C'étoit la maniere ſi ingénieuſe, & ſi vive dont il avoit repréſenté les mauvais effets que pouvoient produire dans les jeunes perſonnes les Opera, & les Romans. Mais comme je ne puis m'empêcher de parler à cœur ouvert à mes Amis, je ne lui diſſimulai pas que j'aurois ſouhaité qu'il n'y eût point parlé [1] de l'Auteur de Saint Paulin. Cela a été écrit avant que j'euſſe rien ſçû de l'Apologie des Femmes, que je n'ai reçuë qu'un mois après. J'ai fort approuvé ce que vous y dites en faveur des peres & des meres, qui portent leurs enfans à embraſſer l'état du Mariage par des motifs honnêtes & Chrétiens; & j'y ai trouvé beaucoup de douceur & d'agrément dans les Vers.

Mais aiant rencontré dans la Préface diverſes choſes que je ne pouvois approuver ſans bleſſer ma conſcience, cela me jetta dans l'inquiétude de ce que j'avois à faire. Enfin, je me ſuis déterminé à vous marquer à vous-même quatre ou cinq points qui m'y ont fait le plus de peine, dans l'eſperance que vous ne trouveriez pas mauvais que j'agiſſe à vôtre égard avec cette naïve & cordiale ſincerité, que les Chrétiens doivent pratiquer envers leurs Amis.

La premiere choſe que je n'ai pû approuver, c'eſt que vous aiez attribué à vôtre Adverſaire cette propoſition génerale : *Que l'on ne peut manquer en ſuivant l'exemple des Anciens* ; & que vous aiez conclu, *que parce qu'Horace & Juvénal ont déclamé contre les Femmes d'une maniere ſcandaleuſe, il avoit penſé qu'il étoit en droit de faire la même choſe.* Vous l'accuſez donc d'avoir déclamé contre les Femmes d'une maniere ſcan-

pa-

REMARQUES.

1. *De l'Auteur de Saint Paulin.*] Dans la premiere édition de la Satire X. l'Auteur avoit mis quatorze Vers, contre Mr. Perrault Auteur du Poëme de Saint Paulin. Mais ces vers ont été retranchez dans les éditions ſuivantes. Voiez la Remarque ſur le Vers 458. de la Satire. X.

daleuſe, & en des termes qui bleſſent la pudeur, & de s'être crû en droit de le faire à l'exemple d'Horace & de Juvénal. Mais bien loin de cela, il déclare poſitivement le contraire. Car après avoir dit dans ſa Préface, *qu'il n'apprehende pas que les Femmes s'offenſent de ſa Satire*, il ajoûte, *qu'une choſe au moins dont il eſt certain qu'Elles le louëront, c'eſt d'avoir trouvé moien, dans une matiere auſſi délicate que celle qu'il y traitoit, de ne pas laiſſer échapper un ſeul mot qui pût bleſſer le moins du monde la pudeur.* C'eſt ce que vous-même, Monſieur, avez raporté de lui dans vôtre Préface ; & ce que vous prétendez avoir réfuté par ces paroles : *Quelle erreur. Eſt-ce que* des Heros à voix luxurieuſe, *des* Morales lubriques, *des* rendez-vous chez la Cornu, *&* les plaiſirs de l'Enfer qu'on goûte en Paradis, *peuvent ſe préſenter à l'eſprit, ſans y faire des images dont la pudeur eſt offenſée ?*

Je vous avouë, Monſieur, que j'ai été extrêmement ſurpris de vous voir ſoûtenir une accuſation de cette nature contre l'Auteur de la Satire, avec ſi peu de fondement. Car il n'eſt point vrai que les termes que vous raportez ſoient des termes deshonnêtes, & qui bleſſent la pudeur : & la raiſon que vous en donnez ne le prouve point. S'il étoit vrai que la pudeur fût offenſée de tous les termes qui peuvent préſenter à nôtre eſprit certaines choſes dans la matiere de la pureté, vous l'auriez bien offenſée vous-même, quand vous avez dit, *Que les anciens Poëtes enſeignoient divers moiens pour ſe paſſer du mariage, qui ſont des crimes parmi les Chrétiens, & des crimes abominables.* Car y a-t-il rien de plus horrible & de plus infame, que ce que ces mots de *crimes abominables* préſentent à l'eſprit ? Ce n'eſt donc point par là qu'on doit juger ſi un mot eſt deshonnête, ou non.

On peut voir ſur cela [1] une Lettre de Ciceron à Papirius Pœtus, qui commence par ces mots, *Amo verecundiam, tu potiùs libertatem loquendi.* Car c'eſt ainſi qu'il faut lire, & non pas *Amo verecundiam, vel potiùs libertatem loquendi*, qui eſt une faute viſible qui ſe trouve preſque dans toutes les éditions.

REMARQUES.

1. *Une Lettre de Ciceron.*] Livre IX. Epît. 22.

ons de Ciceron. Il y traite fort au long cette queſtion, ſur laquelle les Philoſophes étoient partagez : S'il y a des paroles qu'on doive regarder comme mal-honnêtes, & dont la modeſtie ne permette pas que l'on ſe ſerve. Il dit que les Stoïciens nioient qu'il y en eut : il raporte leurs raiſons. Ils diſoient que l'obſcénité, pour parler ainſi, ne pouvoit être que dans les mots ou dans les choſes ; Qu'elle n'étoit point dans les mots, puiſque pluſieurs mots étant équivoques, & aiant diverſes ſignifications, ils ne paſſoient point pour des-honnêtes ſelon une de leurs ſignifications, dont il apporte pluſieurs exemples : Qu'elle n'étoit point auſſi dans les choſes ; parce que la même choſe pouvant être ſignifiée par pluſieurs façons de parler, il y en avoit quelques-unes, dont les Perſonnes les plus modeſtes ne faiſoient point de difficulté de ſe ſervir ; Comme, dit-il, perſonne ne ſe bleſſoit d'entendre dire, *Virginem me quondam invitam is per vim violat* : au lieu que ſi on ſe fût ſervi d'un autre mot que Ciceron laiſſe ſous-entendre, & qu'il n'a eu garde d'écrire, *Nemo*, dit-il, *tuliſſet*, perſonne ne l'auroit pû ſouffrir.

Il eſt donc conſtant, ſelon tous les Philoſophes, & les Stoïciens mêmes, que les Hommes ſont convenus, que la même choſe étant exprimée par de certains termes, elle ne bleſſeroit pas la pudeur ; & qu'étant exprimée par d'autres, elle la bleſſeroit. Car les Stoïciens mêmes demeuroient d'accord de cette ſorte de convention : mais la croiant déraiſonnable, ils ſoûtenoient qu'on n'étoit point obligé de la ſuivre. Ce qui leur faiſoit dire, *nihil eſſe obſcœnum, nec in verbo nec in re* ; & que le Sage appeloit chaque choſe par ſon nom.

Mais comme cette opinion des Stoïciens eſt inſoûtenable, & qu'elle eſt contraire à ſaint Paul, qui met entre les vices, *Turpiloquium*, les mots ſales ; il faut néceſſairement reconnoître, que la même choſe peut être exprimée par de certains termes, qui ſeroient fort deshonnêtes ; mais qu'elle peut auſſi être exprimée, par de certains termes, qui ne le ſont point du tout au jugement de toutes les perſonnes raiſonnables. Que ſi on veut en ſçavoir la raiſon, que Ciceron n'a point donnée, on peut voir ce qui en a été écrit dans *l'Art de penſer*, premiére Partie, chap. 13.

Mais ſans nous arrêter à cette raiſon, il eſt certain que dans

dans toutes les Langues policées, car je ne sai pas s'il en est de même des Langues sauvages ; il y a de certains termes que l'usage a voulu qui fussent regardez comme deshonnêtes, & dont on ne pourroit se servir sans blesser la pudeur; & qu'il y en a d'autres, qui signifiant la même chose ou les mêmes actions, mais d'une maniere moins grossière, & pour ainsi dire, plus voilée, n'étoient point censez deshonnêtes. Et il falloit bien que cela fût ainsi. Car si certaines choses qui font rougir, quand on les exprime trop grossièrement, ne pouvoient être signifiées par d'autres termes dont la pudeur n'est point offensée, il y a de certains vices dont on n'auroit point pû parler, quelque nécessité qu'on en eût, pour en donner de l'horreur, & pour les faire éviter.

Cela étant donc certain, comment n'avez-vous point vû que les termes que vous avez repris, ne passeront jamais pour deshonnêtes ? Les premiers sont *les voix luxurieuses*, & *la Morale lubrique de l'Opera*. Ce que l'on peut dire de ces mots, *luxurieux* & *lubrique*, est qu'ils sont un peu vieux : ce qui n'empêche pas qu'ils ne puissent bien trouver place dans une Satire. Mais il est inoüi qu'ils aïent jamais été pris pour des mots deshonnêtes, & qui blessent la pudeur. Si cela étoit, auroit-on laissé le mot de *luxurieux* dans les Commandements de Dieu que l'on apprend aux enfans ? *Les rendez-vous chez la Cornu* sont assurément de vilaines choses pour les personnes qui les donnent. C'est aussi dans cette vûë que l'Auteur de la Satire en a parlé, pour les faire détester. Mais quelle raison auroit-on de vouloir que cette expression soit malhonnête? Est-ce qu'il auroit mieux valu nommer le métier de la Cornu par son propre nom ? C'est au contraire ce qu'on n'auroit pû faire sans blesser un peu la pudeur. Il en est de même *des plaisirs de l'Enfer goutez en Paradis*. Et je ne voi pas que ce que vous en dites soit bien fondé. *C'est*, dites-vous, *une expression fort obscure*. Un peu d'obscurité ne sied pas mal dans ces matieres. Mais il n'y en a point ici que les gens d'esprit ne dévelopent sans peine. Il ne faut que lire ce qui précède dans la Satire, qui est la fin [1] de la fausse Dévote :

Voilà

REMARQUES.

1. *La fin de la fausse Dévote.*] Il a voulu dire : *La fin du portrait de la fausse Dévote.*

Voilà le digne fruit des soins de son Docteur.
Encore est-ce beaucoup, si ce Guide imposteur,
Par les chemins fleuris d'un charmant Quiétisme
Tout-à-coup l'amenant au vrai Molinozisme,
Il ne lui fait bien-tôt, aidé de Lucifer,
Gouter en Paradis les plaisirs de L'Enfer.

N'est-il pas loüable d'avoir cherché les plus noires couleurs qu'il a pû, pour donner de l'horreur d'un si détestable abus, dont on a vû depuis peu de si terribles exemples? On voit assez que ce qu'il a entendu par ce que nous venons de rapporter, est le crime d'un Directeur hypocrite, qui aidé du Démon, fait gouter des plaisirs criminels, dignes de l'Enfer, à une Malheureuse qu'il auroit feint de conduire en Paradis. *Mais*, dites-vous, *l'on ne peut creuser cette pensée, que l'imagination ne se salisse effroiablement.* Si creuser une pensée de cette nature, c'est s'en former dans l'imagination une image sale, quoi qu'on n'en eût donné aucun sujet, tant pis pour ceux, qui comme vous dites, creuseroient celle-ci. Car ces sortes de pensées revétuës de termes honnêtes, comme elles le sont dans la Satire, ne présentent rien proprement à l'imagination, mais seulement à l'esprit, afin d'inspirer de l'aversion pour la chose dont on parle. Ce qui bien loin de porter au vice, est un puissant moien d'en détourner. Il n'est donc pas vrai qu'on ne puisse lire cet endroit de la Satire, sans que l'imagination en soit salie: à moins qu'on ne l'ait fort gâtée par une habitude vicieuse d'imaginer ce que l'on doit seulement connoître pour le fuïr, selon cette belle parole de Tertullien, si ma mémoire ne me trompe, *Spiritualia nequitiæ non amicâ conscientiâ, sed inimicâ scientiâ novimus.*

Cela me fait souvenir de la scrupuleuse pudeur du P. Bouhours, qui s'est avisé de condamner tous les Traducteurs du Nouveau Testament pour avoir traduit, *Abraham genuit Isaac, Abraham engendra Isaac*; parce, dit-il, que ce mot *engendra*, salit l'imagination. Comme si le mot Latin, *genuit*, donnoit une autre idée que le mot *engendrer* en François. Les personnes sages & modestes ne font point de ces sortes de réflexions, qui banniroient de nôtre Langue une infinité de mots, comme celui de *concevoir, d'user du Mariage, de consommer le Mariage*,

& plusieurs autres. Et ce seroit aussi en vain que les Hébreux loüero ent la chasteté de la Langue Sainte dans ces façons de parler, *Adam connut sa femme, & elle enfanta Caïn.* Car ne peut-on pas dire qu'on ne peut creuser ce mot, *connoître sa femme*, que l'imagination n'en soit salie ? Saint Paul a-t-il eu cette crainte, quand il a parlé en ces termes de la fornication, dans la prémiere Epître aux Corinthiens, chapitre 6. *Ne savez-vous pas*, dit-il, *que vos corps sont les membres de Jesus-Christ ? Arracherai-je donc à Jesus-Christ ses propres membres, pour en faire les membres d'une Prostituée ? A Dieu ne plaise. Ne savez-vous pas que celui, qui se joint à une Prostituée, devient un même corps avec elle ? Car ceux qui étoient deux, ne sont plus qu'une même chair*, dit l'Ecriture : *mais celui qui demeure attaché au Seigneur, est un même esprit avec lui. Fuiez la fornication.* Qui peut douter que ces paroles ne présentent à l'esprit des choses qui feroient rougir, si elles étoient exprimées en certains termes que l'honnêteté ne souffre point ? Mais outre que les termes dont l'Apôtre se sert, sont d'une nature à ne point blesser la pudeur ; l'idée qu'on en peut prendre, est accompagnée d'une idée d'exécration, qui non seulement empêche que la pudeur n'en soit offensée ; mais qui fait de plus que les Chrétiens conçoivent une grande horreur du vice dont cet Apôtre a voulu détourner les Fidelles. Mais veut-on savoir ce qui peut être un sujet de scandale aux Foibles ? C'est quand un faux Délicat leur fait appréhender une saleté d'imagination, où personne avant lui n'en avoit trouvé. Car il est cause par là qu'ils pensent à quoi ils n'auroient point pensé, si on les avoit laissez dans leur simplicité. Vous voiez donc, Monsieur, que vous n'avez pas eu sujet de reprocher à vôtre Adversaire qu'il avoit eu tort de se vanter, *qu'il ne lui étoit pas échappé un seul mot, qui pût blesser le moins du monde la pudeur.*

La seconde chose qui m'a fait beaucoup de peine, Monsieur, c'est que vous blâmiez dans vôtre Préface les endroits de la Satire, qui m'avoient paru les plus beaux, les plus édifians, & les plus capables de contribuer aux bonnes mœurs, & à l'honnêteté publique. J'en rapporterai deux ou trois exemples. J'ai été charmé, je vous l'avouë, de ces Vers de la page sixiéme.

L'Epou-

L'Epouſe que tu prens, ſans tache en ſa conduite,
Aux vertus, m'a-t-on dit, dans Port-Roial inſtruite,
Aux Loix de ſon devoir régle tous ſes deſirs.
Mais qui peut t'aſſûrer qu'invincible aux plaiſirs,
Chez toi dans une vie ouverte à la licence,
Elle conſervera ſa premiere innocence?
Par toi-même bien-tôt conduite à l'Opera,
De quel air penſes-tu que ta Sainte verra
D'un ſpectacle enchanteur la pompe harmonieuſe,
Ces danſes, ces Heros à voix luxurieuſes;
Entendra ces diſcours ſur l'amour ſeul roulans,
Ces doucereux Renauds, ces inſenſez Rolans;
Sçaura d'eux qu'à l'Amour, comme au ſeul Dieu ſuprême,
On doit immoler tout, juſqu'à la Vertu même:
Qu'on ne ſauroit trop tôt ſe laiſſer enflammer,
Qu'on n'a reçû du Ciel un cœur que pour aimer;
Et tous ces Lieux-communs de morale lubrique,
Que Lulli rechauffa des ſons de ſa Muſique?
Mais de quels mouvemens dans ſon cœur excitez,
Sentira-t-elle alors tous ſes ſens agitez?

On trouvera quelque choſe de ſemblable dans un Livre imprimé il y a dix ans. Car on y fait voir par l'autorité des Paiens mêmes, combien c'eſt une choſe pernicieuſe de faire un Dieu de l'Amour, & d'inſpirer aux jeunes perſonnes qu'il n'y a rien de plus doux que d'aimer. Permettez moi, Monſieur, de rapporter ici ce qui eſt dit dans ce Livre, qui eſt aſſez rare. *Peut-on avoir un peu de zéle pour le ſalut des ames, qu'on ne déplore le mal que font dans l'eſprit d'une infinité de perſonnes, les Romans, les Comédies, & les Opera? Ce n'eſt pas qu'on n'ait ſoin préſentement de n'y rien mettre qui ſoit groſſiérement deshonnête: mais c'eſt qu'on s'y étudie à faire paroître l'Amour comme la choſe du monde la plus charmante & la plus douce. Il n'en faut pas davantage pour donner une grande pente à cette malheureuſe paſſion. Ce qui fait ſouvent de ſi grandes plaies, qu'il faut une grace bien extraordinaire pour en guerir. Les Paiens mêmes ont reconnu combien cela pouvoit cauſer de de-*

ſordres dans les mœurs. [1] *Car Ciceron aiant rapporté les Vers d'une Comédie, où il eſt dit que l'Amour eſt le plus grand des Dieux* (ce qui ne ſe dit que trop dans celles de ce temps-ci) *il s'écrie avec raiſon : O la belle réformatrice des mœurs que la Poëſie, qui nous fait une divinité de l'Amour, qui eſt une ſource de tant de folies & de déreglemens honteux ! Mais il n'eſt pas étonnant de lire de telles choſes dans une Comédie : puiſque nous n'en aurions aucune, ſi nous n'approuvions ces deſordres* : De Comœdia loquor, quæ, ſi hæc flagitia non approbaremus, nulla eſſet omnino.

Mais ce qu'il y a de particulier dans l'Auteur de la Satire, & en quoi il eſt le plus loüable, c'eſt d'avoir repreſenté avec tant d'eſprit & de force, le ravage que peuvent faire dans les bonnes mœurs les Vers de l'Opera, qui roulent tous ſur l'Amour, chantez ſur des airs, qu'il a eu grande raiſon d'appeller *luxurieux* ; puiſqu'on ne ſauroit s'en imaginer de plus propres à enflammer les paſſions, & à faire entrer dans les cœurs *la Morale lubrique* des Vers. Et ce qu'il y a de pis, c'eſt que [2] le poiſon de ces chanſons laſcives ne ſe termine pas au lieu où ſe joüent ces piéces, mais ſe répand par toute la France, où une infinité de gens s'appliquent à les apprendre par cœur, & ſe font un plaiſir de les chanter par tout où ils ſe trouvent.

Cependant, Monſieur, bien loin de reconnoître le ſervice que l'Auteur de la Satire a rendu par-là au Public, vous voudriez faire croire, que c'eſt pour donner un coup de dent à Monſieur Quinault, Auteur de ces Vers de l'Opera, qu'il en

REMARQUES.

1. *Car Ciceron aiant raporté les Vers d'une Comédie.*] Du Poëte Cécilius. Après quoi Ciceron s'écrie : *O præclaram emendatricem vitæ, poeticam ! quæ Amorem, flagitii & levitatis auctorem, in concilio Deorum collocandum putet. De Comœdia loquor* &c. Cic. Tuſcul. Liv. 4. Vers la fin.

2. *Le poiſon de ces chanſons laſcives.*] Ce que Monſieur Arnauld & Monſieur Deſpréaux ont dit de la *Morale lubrique* & des chanſons de l'Opera, Ciceron l'avoit dit auparavant des Poëtes. *Sed Videſne*, dit-il, *Poetæ quid mali afferant ? Lamentantes inducunt fortiſſimos viros : molliunt animos noſtros : ita ſunt deinde dulces, ut non legantur modò, ſed etiam ediſcantur. Sic ad malam domeſticam diſciplinam, vitamque umbratilem & delicatam cùm acceſſerunt etiam Poetæ nervos omnes virtutis elidunt.* Tuſcul. Liv. 2. avant le milieu.

en a parlé si mal : & c'est dans cet endroit-là même, que vous avez crû avoir trouvé des mots deshonnêtes dont la pudeur est offensée.

Ce qui m'a aussi beaucoup plû dans la Satire, c'est ce qu'il dit contre les mauvais effets de la lecture des Romans. Trouvez bon, Monsieur, que je le rapporte encore ici.

Supposons toutefois, qu'encor fidelle & pure,
Sa vertu de ce choc revienne sans blessure ;
Bien-tôt dans ce grand monde, où tu vas l'entraîner,
Au milieu des écueils qui vont l'environner,
Crois-tu que toûjours ferme aux bords du précipice,
Elle pourra marcher sans que le pied lui glisse ;
Que toûjours insensible aux discours enchanteurs
D'un idolâtre amas de jeunes Séducteurs,
Sa sagesse jamais ne deviendra folie ?
D'abord tu la verras, ainsi que dans Clélie,
Recevant ses Amans sous le doux nom d'Amis,
S'en tenir avec eux aux petits soins permis ;
Puis bien-tôt en grande eau sur le fleuve de Tendre
Naviger à souhait, tout dire, & tout entendre.
Et ne présume pas que Vénus, où Satan,
Souffre qu'elle en demeure aux termes du Roman.
Dans le crime il suffit qu'une fois on débute,
Une chûte toûjours attire une autre chûte :
L'Honneur est comme une Isle escarpée & sans bords ;
On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.

Peut-on mieux répresenter le mal, que sont capables de faire les Romans les plus estimez, & par quels degrez insensibles ils peuvent mener les jeunes gens, qui s'en laissent empoisonner, bien loin au delà des termes du Roman, & jusqu'aux derniers desordres ? Mais parce qu'on y a nommé la Clélie, il n'y a presque rien dont vous fassiez un plus grand crime à l'Auteur de la Satire. *Combien*, dites-vous, *a-t-on été indigné de voir continuer son acharnement sur la Clélie ? L'estime qu'on a toûjours faite de cet Ouvrage, & l'extrême vénération qu'on a toû-*

toûjours euë [1] *pour l'Illuſtre Perſonne qui l'a compoſé, ont fait ſoûlever tout le monde contre une attaque ſi ſouvent & ſi inutilement répetée. Il paroît bien que le vrai merite eſt bien plûtôt une raiſon pour avoir place dans ſes Satires, qu'une raiſon d'en être exempt.*

Il ne s'agit point, Monſieur, du merite de la Perſonne qui a compoſé la Clélie, ni de l'eſtime qu'on a faite de cet Ouvrage. Il en a pû meriter pour l'eſprit, pour la politeſſe, pour l'agrément des inventions, pour les caractères bien ſuivis, & pour les autres choſes qui rendent agréable à tant de perſonnes la lecture des Romans. Que ce ſoit, ſi vous voulez, le plus beau de tous les Romans: mais enfin c'eſt un Roman. C'eſt tout dire. Le caractére de ces piéces eſt de rouler ſur l'Amour & d'en donner des leçons d'une maniere ingenieuſe, & qui ſoit d'autant mieux reçuë, qu'on en écarte le plus en apparence tout ce qui pourroit paroître de trop groſſiérement contraire à la pureté. C'eſt par-là qu'on va inſenſiblement juſqu'au bord du précipice, s'imaginant qu'on n'y tombera pas, quoi qu'on y ſoit déja à demi tombé par le plaiſir qu'on a pris à ſe remplir l'eſprit & le cœur de la doucereuſe Morale qui s'enſeigne au païs de Tendre. Vous pouvez dire, tant qu'il vous plaira, que cet Ouvrage eſt en vénération à tout le monde. Mais voici deux faits dont je ſuis trés-bien informé. Le premier eſt que feuë Madame la Princeſſe de Conti, & Madame de Longueville, ayant ſû que Monſieur Deſpréaux avoit fait [2] une piéce en proſe contre les Romans où la Clélie n'étoit pas épargnée; comme ces Princeſſes connoiſſoient mieux que perſonne, combien ces lectures ſont dangereuſes; elles lui firent dire qu'elles ſeroient bien aiſes de la voir. Il la leur recita; & elles en furent tellement ſatisfaites, qu'elles témoignerent ſouhaiter beaucoup qu'elle fût imprimée. Mais il s'en excuſa, pour ne pas s'attirer ſur les bras de nouveaux Ennemis. L'autre

REMARQUES.

1. *Pour l'illuſtre Perſonne qui l'a compoſé.*] Mademoiſelle de Scuderi.

2. *Une piéce en proſe contre les Romans.*] C'eſt le Dialogue, qui eſt dans ce Volume.

L'autre fait eſt, qu'un Abbé de grand merite, & qui n'avoit pas moins de piété que de lumière, ſe réſolut de lire la Clélie, pour en juger avec connoiſſance de cauſe; & le jugement qu'il en porta, fut le même que celui de ces deux Princeſſes. Plus on eſtime l'illuſtre Perſonne à qui on attribuë cet Ouvrage, plus on eſt porté à croire qu'elle n'eſt pas à cette heure d'un autre ſentiment que ces Princeſſes; & qu'elle a un vrai repentir de ce qu'elle a fait autrefois lorſqu'elle étoit moins éclairée. Tous les Amis de [1] Monſieur de Gomberville, qui avoit auſſi beaucoup de merite, & qui a été un des prémiers Académiciens, ſavent que ç'a été ſa diſpoſition à l'égard de ſon Polexandre; & qu'il eût voulu, ſi cela eût été poſſible, l'avoir éffacé de ſes larmes. Suppoſé que Dieu ait fait la même grace à la perſonne que l'on dit Auteur de la Clélie, c'eſt lui faire peu d'honneur, que de la repréſenter comme tellement attachée à ce qu'elle a écrit autrefois, qu'elle ne puiſſe ſouffrir qu'on y reprenne ce que les règles de la piété Chrétienne y font trouver de repréhenſible.

Enfin, Monſieur, j'ai fort éſtimé, je vous l'avouë, ce qui eſt dit dans la Satire contre un miſerable Directeur, qui feroit paſſer ſa Dévote du Quiétiſme au vrai Molinoziſme. Et nous avons déja vû que c'eſt un des endrois où vous avez trouvé le plus à redire. Je vous ſupplie, Monſieur, de faire ſur cela de ſerieuſes réflexions.

Vous dites à l'entrée de vôtre Préface que *dans cette diſpute entre vous & Monſieur Deſpréaux, il s'agit non ſeulement de la défenſe de la Verité, mais encore des bonnes mœurs & de l'honnêteté publique.* Permetez moi, Monſieur, de vous demander, ſi vous n'avez point ſujet de craindre, que ceux qui compareront ces trois endroits de la Satire avec ceux que vous y oppoſez, ne ſoient portez à juger que c'eſt plûtôt de ſon côté que du vôtre, qu'eſt la défenſe des bonnes mœurs, & de l'honnêteté publique. Car ils voient du côté de la Satire, 1°. Une très-juſte & très-Chrètienne condamnation des Vers de

REMARQUES.

1. *Monſieur de Gomberville.*] Marin. Le Roi, Sieur de Gomberville, de l'Académie Françoiſe. Outre ſon Polexandre, il a compoſé encore deux autres Romans; ſavoir, *la Cythérée* & *la jeune Alciane.*

de l'Opera, soûtenus par les airs efféminez de Lulli. 2°. Les pernicieux effets des Romans, représentez avec une force capable de porter les peres & les meres qui ont quelque crainte de Dieu, à ne les pas laisser entre les mains de leurs enfans. 3°. Le Paradis, le Démon, & l'Enfer, mis en œuvre pour faire avoir plus d'horreur d'une abominable profanation des choses saintes. Voilà, diront-ils, comme la Satire de Monsieur Despréaux est contraire aux bonnes mœurs, & à l'honnêteté publique.

Ils verront d'autre part dans vôtre Préface, 1°. ces mêmes Vers de l'Opera, jugez si bons, ou au moins si innocens, qu'il y a, selon vous, Monsieur, sujet de croire qu'ils n'ont été blâmez par Monsieur Despréaux, que pour donner un coup de dent à Monsieur Quinault qui en est l'Auteur: 2°. Un si grand zèle pour la défense de la Clélie, qu'il n'y a guères de choses que vous blamiez plus fortement dans l'Auteur de la Satire, que de n'avoir pas eû pour cet Ouvrage assez de respect & de vénération: 3°. Un injuste reproche, que vous lui faites d'avoir offensé la pudeur, pour avoir eu soin de bien faire sentir l'énormité du crime d'un faux Directeur. En verité, Monsieur, je ne sai si vous avez lieu de croire que ce qu'on jugeroit sur cela vous pût être favorable.

Ce que vous dites de plus fort contre Monsieur Despréaux, paroît appuié sur un fondement bien foible. Vous prétendez que sa Satire est contraire aux bonnes mœurs; & vous n'en donnez pour preuve que deux endroits. Le premier est ce qu'il dit, en badinant avec son Ami,

Quelle joie, &c.
De voir autour de soi croître dans sa maison
De petits Citoiens, dont on croit être Pere?

L'autre est dans la page suivante, où il ne fait encore que rire.

On peut trouver encor quelques Femmes fidélles.
Sans doute, & dans Paris si je sai bien compter,
Il en est jusqu'à trois que je pourrois citer.

Vous dites sur le premier; *Qu'il fait entendre par là, qu'un*

qu'un homme n'eſt guères fin ni guères inſtruit des choſes du monde, quand il croit que ſes enfans ſont ſes enfans. Et vous dites ſur le ſecond, *Qu'il fait auſſi entendre, que ſelon ſon calcul, & le raiſonnement qui en réſulte, nous ſommes preſque tous des enfans illégitimes.*

Plus une accuſation eſt atroce, plus on doit éviter de s'y engager, à moins qu'on n'ait de bonnes preuves. Or ç'en eſt une aſſurément fort atroce, d'imputer à l'Auteur de la Satire, d'avoir fait entendre *qu'un homme n'eſt guères fin, quand il croit que les enfans de ſa femme ſont ſes enfans, & qu'il n'y a que trois femmes de bien dans une Ville, où il y en a plus de deux cens mille.* Cependant, Monſieur, vous ne donnez pour preuve de ces étranges accuſations, que les deux endroits que j'ai raportez. Mais il vous étoit aiſé de remarquer, que l'Auteur de la Satire a clairement fait entendre, qu'il n'a parlé qu'en riant dans ces endroits, & ſur tout dans le dernier. Car il n'entre dans le ſerieux, qu'à l'endroit où il fait parler Alcippe en faveur du Mariage, qui commence par ces Vers :

Jeune autrefois par vous dans le monde conduit, &c.

Et finit par ceux-ci qui contiennent une verité que les Paiens n'ont point connuë, & que ſaint Paul nous a enſeignée : *Quæ ſe non continet, nubat ; melius eſt nubere, quàm uri.*

L'Hyménée eſt un joug ; & c'eſt ce qui m'en plaît.
L'Homme en ſes paſſions toûjours errant ſans guide,
A beſoin qu'on lui mette & le mords & la bride ;
Son pouvoir malheureux ne ſert qu'à le géner ;
Et pour le rendre libre, il le faut enchaîner.

Que répond le Poëte à cela ? Le contredit-il ? Le réfute-t-il ? Il l'approuve au contraire en ces termes :

Ha, bon ! voilà parler en docte Janſéniſte,
Alcippe, & ſur ce point ſi ſavamment touché,
Deſmâres dans ſaint Roch n'auroit pas mieux prêché.

Et c'eſt enſuite qu'il témoigne qu'il va parler ſerieuſement & ſans raillerie.

Mais C'eſt trop t'inſulter ; quittons la raillerie ;
Parlons ſans hiperbole & ſans plaiſanterie.

Peut-on plus expreſſément marquer, que ce qu'il avoit dit auparavant de ces trois Femmes fidelles dans Paris, n'étoit que pour rire ; Des hiperboles ſi outrées ne ſe diſent qu'en badinant. Et vous même, Monſieur, voudriez-vous qu'on vous crût, quand vous dites, *Que pour deux ou trois Femmes dont le crime eſt averé, on ne doit pas les condamner toutes.*

De bonne foi, croiez-vous qu'il n'y en ait gueres davantage dans Paris, qui ſoient diffamées par leur mauvaiſe vie? Mais une preuve évidente, que l'Auteur de la Satire n'a pas crû qu'il y eût ſi peu de femmes fidelles, c'eſt que dans une vingtaine de portraits qu'il en fait, il n'y a que les deux premiers qui aient pour leur caractére l'infidelité ; ſi ce n'eſt que dans celui de la fauſſe Dévote, il dit ſeulement que ſon Directeur pourroit l'y précipiter.

Pour ce qui eſt de ces termes, *dont on croit être Pere* ; il n'eſt pas vrai qu'il faſſe entendre *qu'un Mari n'eſt gueres fin ni gueres inſtruit des choſes du monde, quand il croit que ſes enfans ſont ſes enfans.* Car outre que l'Auteur parle-là en badinant, ils ne diſent au fond, que ce qui eſt marqué par cette régle de Droit: *Pater eſt quem nuptiæ demonſtrant ;* c'eſt-à dire, que le Mari doit étre regardé comme le Pere des enfans nez dans ſon mariage, quoi que cela ne ſoit pas toûjours vrai. Mais cela fait-il qu'un Mari doive croire, à moins que de paſſer pour peu fin, & pour peu inſtruit des choſes du monde, qu'il n'eſt pas le Pere des enfans de ſa femme? C'eſt tout le contraire. Car à moins qu'il n'en eût des preuves certaines, il ne pourroit croire qu'il ne l'eſt pas, ſans faire un jugement téméraire très criminel contre ſon Epouſe.

Cependant, Monſieur, comme c'eſt de ces deux endroits, que vous avez pris ſujet de faire paſſer la Satire de Monſieur Deſpréaux pour une déclamation contre le mariage, & qui bleſſoit l'honnêteté & les bonnes mœurs ; jugez ſi vous l'avez pû faire ſans bleſſer vous même la juſtice & la charité.

Je trouve dans vôtre Préface deux endroits trés-propres à juſtifier la Sàtire, quoi que ce ſoit en la blâmant. L'un eſt ce que vous dites en la page cinquiéme, *que tout homme qui compo-*

compoſe une Satire, doit avoir pour but, d'inſpirer une bonne Morale; & qu'on ne peut, ſans faire tort à Monſieur Deſpréaux, préſumer qu'il n'a pas eû ce deſſein. L'autre eſt la réponſe que vous faites à ce qu'il avoit dit à la fin de la Préface de ſa Satire, *que les Femmes ne ſeront pas plus choquées des prédications qu'il leur fait dans cette Satire contre leurs défauts, que des Satires que les Prédicateurs font tous les jours en Chaire contre ces mêmes défauts.*

Vous avoüez qu'on peut comparer les Satires avec les Prédications, & qu'il eſt de la nature de tous les deux de combattre les vices: mais que ce ne doit être qu'en géneral, ſans nommer les perſonnes. Or Monſieur Deſpréaux n'a point nommé les perſonnes, en qui les vices qu'il décrit, ſe rencontroient; & on ne peut nier que les vices qu'il a combatus, ne ſoient de veritables vices. On le peut donc loüer avec raiſon d'avoir travaillé à inſpirer une bonne Morale; puis que c'en eſt une partie de donner de l'horreur des vices, & d'en faire voir le ridicule. Ce qui ſouvent eſt plus capable, que les diſcours ſerieux, d'en détourner pluſieurs perſonnes, ſelon cette parole d'un Ancien.

Ridiculum acri
Fortiùs ac meliùs magnas plerùmque ſecat res. [1]

Et ce ſeroit en vain qu'on objecteroit, qu'il ne s'eſt point contenté, dans ſon quatriéme portrait, de combattre l'Avarice en géneral, l'aiant appliquée à deux perſonnes connuës. Car ne les aiant point nommées, il n'a rien appris au public qu'il ne ſût déja. Or, comme ce ſeroit porter trop loin cette prétenduë régle de ne point nommer les perſonnes, que de vouloir qu'il fût interdit aux Prdicéateurs de ſe ſervir quelquefois d'hiſtoires connuës de tout le monde, pour porter plus efficacement leurs Auditeurs à fuïr de certains vices; ce ſeroit auſſi en abuſer que d'étendre cette interdiction juſqu'aux Auteurs de Satires..

Ce n'eſt point auſſi comme vous le prenez. Vous prétendez que

REMARQUES.

1 Horace, Liv. 1. Sat. 10. v. 14.

que Monſieur Deſpréaux a encore nommé les perſonnes dans cette derniere Satire, & d'une maniére qui a déplû aux plus enclins à la médiſance. Et toute la preuve que vous en donnez, eſt qu'il a fait revenir ſur les rangs Chapelain, Cotin, Pradon, Coras, & pluſieurs autres: *ce qui eſt*, dites-vous, *la choſe du monde la plus ennuieuſe, & la plus dégoûtante.* Pardonnez moi ſi je vous dis, que vous ne prouvez point du tout par-là ce que vous aviez à prouver. Car il s'agiſſoit de ſavoir, ſi Monſieur Deſpréaux n'avoit point contribué à inſpirer une bonne Morale, en blâmant dans ſa Satire les mêmes défauts, que les Prédicateurs blâment dans leurs Sermons. Vous aviez répondu que, pour inſpirer une bonne Morale, ſoit par les Satires, ſoit par les Sermons, on doit combatre les vices en général, ſans nommer les perſonnes. Il falloit donc montrer, que l'Auteur de la Satire avoit nommé les Femmes dont il combattoit les défauts. Or Chapelain, Cotin, Pradon, Coras, ne ſont pas des noms de femmes, mais de Poëtes. Ils ne ſont donc pas propres à montrer que Monſieur Deſpréaux, combattant differens vices des Femmes, ce que vous avoüez lui avoir été permis, ſe ſoit rendu coupable de médiſance, en nommant des Femmes particulières, à qui il les auroit attribués.

Voilà donc Monſieur Deſpréaux juſtifié ſelon vous-même ſur le ſujet des Femmes, qui eſt le capital de ſa Satire. Je veux bien cependant examiner avec vous, s'il eſt coupable de médiſance à l'égard des Poëtes.

C'eſt ce que je vous avouë ne pouvoir comprendre. Car tout le monde a crû juſques ici, qu'un Auteur pouvoit écrire contre un Auteur, remarquant les défauts qu'il croioit avoir trouvez dans ſes Ouvrages, ſans paſſer pour médiſant; pourvu qu'il agiſſe de bonne foi, ſans lui impoſer, & ſans le chicaner; lors ſur tout qu'il ne reprend que de veritables défauts.

Quand, par exemple, le Pere Goulu, Géneral des Feüillans, publia, il y a plus de ſoixante ans, deux volumes contre les Lettres de Monſieur de Balzac, qui faiſoient grand bruit dans le monde; le Public s'en divertit. Les uns prenoient parti pour Balzac, les autres pour le Feüillant; mais perſonne ne s'aviſa de l'accuſer de médiſance. Et on ne fit point non plus de reproche à Javerſac, qui avoit écrit contre l'un, & contre

l'autre.

l'autre. Les guerres entre les Auteurs paſſent pour innocentes, quand elles ne s'attachent qu'à la Critique de ce qui regarde la Litterature, la Grammaire, la Poëſie, l'Eloquence ; & que l'on n'y mêle point de calomnies & d'injures perſonnelles. Or que fait autre choſe Monſieur Deſpréaux à l'égard de tous les Poëtes qu'il a nommez dans ſes Satires, Chapelain, Cotin, Pradon, Coras, & autres, ſinon d'en dire ſon jugement, & d'avertir le Public que ce ne ſont pas des modèles à imiter ? Ce qui peut être de quelque utilité pour faire éviter leurs défauts, & peut contribuer même à la gloire de la Nation, à qui les Ouvrages d'eſprit font honneur, quand ils ſont bien faits ; comme au contraire, ç'a été un deshonneur à la France, d'avoir fait tant d'eſtime des pitoiables Poëſies de Ronſard.

Celuy dont Monſieur Deſpréaux a le plus parlé, c'eſt Monſieur Chapelain. Mais qu'en a-t-il dit ; Il en rend lui-même compte au Public dans ſa neuviéme Satire.

Il a tort, dira l'un ; pourquoi faut-il qu'il nomme ?
Attaquer Chapelain ! Ah ! c'eſt un ſi bon homme.
Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers.
Il eſt vrai, s'il m'eût crû, qu'il n'eût point fait de Vers.
Il ſe mêle à rimer : que n'écrit-t-il en Proſe ?
Voilà ce que l'on dit ; & que dis-je autre choſe ?
En blâmant ſes Ecrits, ai-je d'un ſtile affreux
Diſtilé ſur ſa vie un venin dangereux ?
Ma Muſe, en l'attaquant, charitable & diſcrète,
Sait de l'Homme d'honneur diſtinguer le Poëte.
Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité ;
Qu'on priſe ſa candeur, & ſa civilité ;
Qu'il ſoit doux, complaiſant, officieux, ſincere ;
On le veut, j'y ſouſcris, & ſuis prêt de me taire.
Mais que pour un modèle on montre ſes Ecrits,
Qu'il ſoit le mieux renté de tous les beaux Eſprits ;
Comme Roi des Auteurs qu'on l'élève à l'Empire,
Ma bile alors s'échaufe, & je brûle d'écrire.

Cependant, Monſieur, vous ne pouvez pas douter que ce ne ſoit être médiſant, que de taxer de médiſance celui qui n'en ſeroit pas coupable. Or ſi on prétendoit que Monſieur

Deſpréaux s'en fût rendu coupable, en diſant que Monſieur Chapelain, quoi que d'ailleurs honnête, civil & officieux, n'étoit pas un fort bon Poëte, il lui ſeroit bien aiſé de confondre ceux qui lui feroient ce reproche. Il n'auroit qu'à leur faire lire ces Vers de ce grand Poëte ſur la belle Agnès,

On voit hors des deux bouts de ſes deux courtes manches
Sortir à découvert deux mains longues & blanches,
Dont les doigts inégaux, mais tout ronds & menus,
Imitent l'embompoint des bras ronds & charnus.

Enfin, Monſieur, je ne comprens pas comment vous n'avez point appréhendé, qu'on ne vous appliquât ce que vous dites de Monſieur Deſpréaux dans vos Vers, *Qu'il croit avoir droit de maltraiter dans ſes Satires ce qu'il lui plaît; & que la Raiſon a beau lui crier ſans ceſſe, que l'équité naturelle nous deffend de faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qui nous ſoit fait à nous-mêmes. Cette voix ne l'émeut point.* Car ſi vous le trouvez blâmable d'avoir fait paſſer la Pucelle & le Jonas pour de méchans Poëmes, pourquoi ne le ſeriez-vous pas d'avoir parlé avec tant de mépris de ſon Ode Pindarique, qui paroit avoir été ſi eſtimée, que [1] trois des meilleurs Poëtes Latins de ce temps ont bien voulu prendre la peine d'en faire chacun une Ode Latine. Je ne vous en dis pas davantage. Vous ne voudriez pas ſans doute, contre la deffenſe que Dieu en fait, avoir deux poïds & deux meſures. Je vous ſupplie, Monſieur, de ne pas trouver mauvais qu'un Homme de mon âge vous donne ce dernier avis en vrai ami.

On doit avoir du reſpect pour le jugement du Public; & quand il s'eſt déclaré hautement pour un Auteur, ou pour un Ouvrage, on ne peut guères le combattre de front & le contredire ouvertement, qu'on ne s'expoſe à en être maltraité. Les vains efforts du Cardinal de Richelieu contre le Cid en ſont un grand exemple; & on ne peut rien voir de plus heureuſement exprimé que ce qu'en dit vôtre Adverſaire.

REMARQUES.

1. *Trois des meilleurs Poëtes Latins.*] Meſſieurs Rollin, Lenglet, & de Saint-Remi.

En vain contre le Cid un Miniſtre ſe ligue :
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue ;
L'Académie en corps a beau le cenſurer ;
Le Public revolté s'obſtine à l'admirer.

Jugez par-là, Monſieur, de ce que vous devez eſperer du mépris que vous tâchez d'inſpirer pour les Ouvrages de Monſieur Deſpréaux dans vôtre Préface. Vous n'ignorez pas combien ce qu'il a mis au jour a été bien reçu dans le monde, à la Cour, à Paris, dans les Provinces, & même dans tous les Païs étrangers, où l'on entend le François. Il n'eſt pas moins certain que tous les bons Connoiſſeurs trouvent le même eſprit, le même art, & les mêmes agrémens dans ſes autres Piéces, que dans ſes Satires. Je ne ſai donc, Monſieur, comment vous vous êtes pû promettre qu'on ne ſeroit point choqué de vous en voir parler d'une manière ſi oppoſée au jugement du Public ? Avez-vous crû, que ſuppoſant ſans raiſon que tout ce que l'on dit librement des défauts de quelque Poëte, doit être pris pour médiſance, on applaudiroit à ce que vous dites, *Que ce ne ſont que ſes médiſances qui ont fait rechercher ſes Ouvrages avec tant d'empreſſement. Qu'il va toûjours terre à terre, comme un Corbeau qui va de charogne en charogne. Que tant qu'il ne fera que des Satires comme celles qu'il nous a données, Horace & Juvénal viendront toûjours revendiquer plus de la moitié des bonnes choſes qu'il y aura miſes. Que Chapelain, Quinaut, Caſſagne, & les autres qu'il y aura nommez, prétendront auſſi qu'une partie de l'agrément qu'on y trouve, viendra de la célebrité de leurs noms, qu'on ſe plaît d'y voir tournez en ridicule. Que la malignité du cœur humain, qui aime tant la médiſance & la calomnie, parce qu'elles élevent ſecretement celui qui lit, au deſſus de ceux qu'elles rabaiſſent, dira toûjours que c'eſt elle qui fait trouver tant de plaiſir dans les Ouvrages de Monſieur Deſpréaux, &c.*

Vous reconnoiſſez donc, Monſieur, que tant de gens qui liſent les Ouvrages de Monſieur Deſpréaux, les liſent avec grand plaiſir. Comment n'avez-vous donc pas vû, que de dire, comme vous faites, que ce qui fait trouver ce plaiſir eſt la malignité du cœur humain, qui aime la médiſance & la calomnie, c'eſt attribuer cette méchante diſpoſition à tout ce qu'il y a de gens d'eſprit à la Cour & à Paris?

Enfin, vous devez attendre qu'ils ne feront pas moins choquez du peu de cas que vous faites de leur jugement, lors que vous prétendez que Monſieur Deſpréaux a ſi peu réüſſi, quand il a voulu traiter des ſujets d'un autre genre que ceux de la Satire, qu'il pourroit y avoir de la malice à lui conſeiller de travailler à d'autres Ouvrages.

Il y a d'autres choſes dans vôtre Préface que je voudrois que vous n'euſſiez point écrites: mais celles-là ſuffiſent pour m'acquitter de la promeſſe que je vous ai faite d'abord de vous parler avec la ſincerité d'un Ami Chrétien, qui eſt ſenſiblement touché de voir cette diviſion entre deux Perſonnes, qui font tous deux profeſſion de l'aimer. Que ne donnerois-je pas pour être en état de travailler à leur réconciliation plus heureuſement que les gens d'honneur, que vous m'apprenez n'y avoir pas réüſſi? Mais mon éloignement ne m'en laiſſe guères le moien. Tout ce que je puis faire, Monſieur, eſt de demander à Dieu qu'il vous donne à l'un & à l'autre cet eſprit de charité & de paix, qui eſt la marque la plus aſſurée des vrais Chrétiens. Il eſt bien difficile que dans ces conteſtations on ne commette de part & d'autre des fautes, dont on eſt obligé de demander pardon à Dieu. Mais le moien le plus efficace que nous avons de l'obtenir, c'eſt de pratiquer ce que l'Apôtre nous recommande, *de nous ſupporter les uns les autres, chacun remettant à ſon frere le ſujet de plainte qu'il pouvoit avoir contre lui, & nous entrepardonnant, comme le Seigneur nous a pardonné.* On ne trouve point d'obſtacle à entrer dans des ſentimens d'union & de paix, lors qu'on eſt dans cette diſpoſition. Car l'Amour propre ne regne point où regne la Charité; & il n'y a que l'Amour propre qui nous rende pénible la connoiſſance de nos fautes, quand la raiſon nous les fait appercevoir. Que chacun de vous s'applique cela à ſoi-même, & vous ſerez bientôt bons amis. J'en prie Dieu de tout mon cœur; & ſuis tres-ſincèrement,

MONSIEUR,

May 1694.

Vôtre très-humble & très obeïſſant ſerviteur,

A. ARNAULD.

REMER-

REMERCIMENT
A Mr. ARNAULD,
SUR LA LETTRE PRECEDENTE.

[1] LETTRE VI.

JE ne saurois, Monsieur, assez vous témoigner ma reconnoissance, de la bonté que vous avez eûë de vouloir bien permettre, qu'on me montrât la Lettre que vous avez écrite à Monsieur Perrault sur ma derniere Satire. Je n'ai jamais rien lû qui m'ait fait un si grand plaisir; & quelques injures que ce galant Homme m'ait dites, je ne saurois plus lui en vouloir de mal, puis qu'elles m'ont attiré une si honorable Apologie. Jamais cause ne fut si bien défenduë que la mienne. Tout m'a charmé, ravi, édifié dans vôtre Lettre : mais ce qui m'y a touché davantage, c'est cette confiance si bien fondée avec laquelle vous y déclarez que vous me croiez sincérement vôtre Ami. N'en doutez point, Monsieur, je le suis; & c'est une qualité dont je me glorifie tous les jours en présence de vos plus grands ennemis. Il y a des Jésuites qui me font l'honneur de m'estimer, & que j'estime & honore aussi beaucoup. Ils me viennent voir dans ma solitude d'Auteuil, & ils y sejournent même quelquefois. Je les reçois du mieux que je puis : mais la premiere convention que je fais avec eux, c'est qu'il me sera permis dans nos entretiens de vous louër à outrance. J'abuse souvent de cette permission, & l'Echo des murail-

REMARQUES.

1. Cette Lettre fut écrite en Juin, 1694.

railles de mon jardin a retenti plus d'une fois de nos conteſtations ſur vôtre ſujet. La verité eſt pourtant qu'ils tombent ſans peine d'accord de la grandeur de vôtre génie, & de l'étenduë de vos connoiſſances. Mais je leur ſoutiens moi, que ce ſont là vos moindres qualitez, & que ce qu'il y a de plus eſtimable en vous, c'eſt la droiture de vôtre eſprit; la candeur de vôtre ame, & la pureté de vos intentions. C'eſt alors que ſe font les grands cris. Car je ne démords point ſur cet article, non plus que ſur celui des Lettres au Provincial, que, ſans examiner [1] qui des deux partis au fond à droit ou tort, je leur vante toûjours comme le plus parfait Ouvrage de Proſe, qui ſoit en nôtre Langue. Nous en venons quelquefois à des paroles aſſez aigres. A la fin néantmoins tout ſe tourne en plaiſanterie: *ridendo dicere verum quid vetat?* Ou quand je les voi trop fâchez, je me jette ſur les loüanges du R. P. de la Chaize, que je révére de bonne foi, & à qui j'ai en effet tout recemment encore une trés-grande obligation, puiſque c'eſt en partie à ſes bons offices que je dois la Chanoinie de la Sainte Chapelle de Paris, que j'ai obtenuë de Sa Majeſté, [2] pour mon Frere le Doien de Sens. Mais, Monſieur, pour revenir à vôtre Lettre, je ne ſai pas pourquoi les Amis de Monſieur Perrault refuſent de la lui montrer. Jamais Ouvrage ne fut plus propre à lui ouvrir les yeux, & à luy inſpirer l'eſprit de paix & d'humilité, dont il a beſoin auſſi bien que moi. Une preuve de ce que je dis, c'eſt qu'à mon égard, à peine en ai-je eû fait la lecture, que frappé des ſalutaires leçons que vous nous y faites à l'un & à l'autre, je lui ai envoyé dire qu'il ne tiendroit qu'à lui que nous ne fuſſions bons Amis: que s'il vouloit demeurer en paix ſur mon ſujet, je m'engageois à ne plus rien écrire dont il pût ſe choquer; & lui ai même fait entendre que je le laiſſerai tout à ſon aiſe faire, s'il vouloit, un Monde renverſé du Parnaſſe, en y plaçant les Chapelains, & les Cotins

REMARQUES.

1. *Qui des deux partis.*] Mr. Deſpréaux ſe piquoit ſur tout d'être franc. On en voit ici une belle preuve, puiſqu'écrivant à Mr. Arnauld lui-même, il dit, *qu'il n'examine pas qui des deux partis au fond a droit ou tort.*

2. *Pour mon Frere le Doien de Sens.*] Le Roi lui avoit donné ce Canonicat l'année précedente, 1693.

tins, au deſſus des Horaces & des Virgiles. Ce ſont les paroles que Monſieur Racine, & Monſieur l'Abbé Tallemant lui ont portées de ma part. Il n'a point voulu entendre à cet accord, & a exigé de moi, avant toutes choſes, pour ſes Ouvrages une eſtime & une admiration, que franchement je ne lui ſaurois promettre ſans trahir la raiſon, & ma conſcience. Ainſi nous voila plus brouïllez que jamais, au grand contentement des Rieurs, qui étoient déja fort affligez du bruit qui couroit de nôtre réconciliation. Je ne doute point que cela ne vous faſſe beaucoup de peine. Mais pour vous montrer que ce n'eſt pas de moi que la rupture eſt venuë; c'eſt qu'en quelque lieu que vous ſoiez, je vous déclare, Monſieur, que vous n'avez qu'à me mander ce que vous ſouhaittez que je faſſe pour parvenir à un accord, & je l'exécuterai ponctuellement; ſachant bien que vous ne me preſcrirez rien que de juſte, & de raiſonnable. Je ne mets qu'une condition au Traitté que je ferai. Cette condition eſt que vôtre Lettre verra le jour, & qu'on ne me privera point, en la ſupprimant, du plus grand honneur que j'aie reçû en ma vie. Obtenez cela de vous & de lui; & je lui donne ſur tout le reſte la carte blanche. Car pour ce qui regarde l'eſtime qu'il veut que je faſſe de ſes Ecrits, je vous prie, Monſieur, d'examiner vous même ce que je puis faire là-deſſus. Voici une liſte des principaux Ouvrages qu'on veut que j'admire. Je ſuis fort trompé ſi vous en avez jamais lû aucun.

Le Conte de Peau-d'Aſne, & l'Hiſtoire de la Femme au nez de boudin, mis en Vers par Monſieur Perrault de l'Académie Françoiſe.

La Métamorphoſe d'Orante en Miroir.

L'Amour Godenot.

Le Labyrinthe de Verſailles, ou les Maximes d'Amour & de Galanterie, tirées des Fables d'Eſope.

Elégie à Iris.

La Proceſſion de Sainte Geneviéve.

Paralléles des Anciens & des Modernes, où l'on voit la Poëſie portée à ſon plus haut point de perfection dans les Opera de Monſieur Quinaut.

Saint Paulin, Poëme Heroïque.

Réflexions ſur Pindare, où l'on enſeigne l'Art de ne point entendre ce grand Poëte.

Je ris, Monſieur, en vous écrivant cette liſte, & je crois que vous aurez de la peine à vous empêcher auſſi de rire en la liſant. Cependant je vous ſuplie de croire que l'offre que je vous fais eſt trés-ſerieuſe, & que je tiendrai exactement ma parole. Mais ſoit que l'accommodement ſe faſſe ou non, je vous répons, puique vous prenez ſi grand interêt à la mémoire de feu Monſieur Perrault le Medecin, qu'à la premiere Edition qui paroîtra de mon Livre, il y aura dans la Préface un Article exprès en faveur de ce Medecin, qui ſûrement n'a point fait la Façade du Louvre, ni l'Obſervatoire, ni l'Arc de Trioniphe, comme on le prouvera dans peu démonſtrativement: mais qui au fond étoit un homme de beaucoup de merite, grand Phyſicien, & ce que j'eſtime encore plus que tout cela, qui avoit l'honneur d'être vôtre Ami. Je doute même quelque mine que je faſſe du contraire, qu'il m'arrive jamais de prendre de nouveau la plume pour écrire contre Monſieur Perrault l'Académicien, puiſque cela n'eſt plus néceſſaire. En effet, pour ce qui eſt de ſes Ecrits contre les Anciens, beaucoup de mes Amis ſont perſuadez, que je n'ai déja que trop emploié de papier dans mes Réflexions ſur Longin, à réfuter des Ouvrages ſi pleins d'ignorance, & ſi indignes d'être réfutez. Et pour ce qui regarde ſes Critiques ſur mes mœurs & ſur mes Ouvrages, le ſeul bruit, ajoûtent-ils, qui a couru que vous aviez pris mon parti contre lui, eſt ſuffiſant pour me mettre à couvert de ſes invectives. J'avouë qu'ils ont raiſon. La verité eſt pourtant, que pour rendre ma gloire complète, il faudroit que vôtre Lettre fût publiée. Que ne ferois-je point pour en obtenir de vous le conſentement? Faut-il ſe dédire de tout ce que j'ai écrit contre Monſieur Perrault? Faut-il ſe mettre à genoux devant lui? Faut-il lire tout Saint Paulin? Vous n'avez qu'à dire: Rien ne me ſera difficile. Je ſuis avec beaucoup de reſpect, &c.

A MON-

A MONSIEUR LE VERRIER.

[1] LETTRE VII.

N'Etes-vous plus fâché, Monſieur, du peu de complaiſance que j'eûs hier pour vous? Non ſans doute, vous ne l'êtes plus, & je ſuis perſuadé, qu'à l'heure qu'il eſt, vous goûtez toutes mes raiſons. Suppoſé pourtant que vôtre colère dure encore, je m'offre d'aller aujourd'hui chez-vous à midi & demi vous prouver le verre à la main, par plus d'un argument en forme, qu'un homme comme moi n'eſt point obligé de préferer ſon plaiſir à ſa ſanté, ni de demeurer à ſouper, même avec la meilleure compagnie du monde, quand il ſent que cela le pourroit incommoder, & quand il a, pour s'en excuſer, [2] ſoixante & ſix raiſons auſſi bonnes & auſſi valables, que celles que [3] *la Vieilleſſe avec ſes doigts peſans m'a jettées ſur la tête.* Et pour commencer ma preuve, je vous dirai ces Vers d'Horace à Mécénas.

Quam mihi das ægro, dabis ægrotare timenti,
Mecenas, veniam. [4]

En cas donc que vous vouliez que j'achève ma démonſtration, mandez-moi, *Si*

REMARQUES

1. L'original de cette Lettre eſt entre les mains de l'Auteur de ces Remarques. Elle fut écrite en 1703.

2. *Soixante & ſix raiſons.*] Il en avoit bien Soixante & ſept: étant né en 1636.

3. *La vieilleſſe avec ſes doigts peſans &c.*] Termes de l'Epître X. Vers 25.

4. Horace, Liv. I. Ep. 7. v. 4.

Si validus, si lætus eris, si denique posces. [1]

Autrement ordonnez qu'on ne m'ouvre point chez vous. J'aime encore mieux n'y point entrer que d'y être mal reçû. Au reste, j'ai soigneusement relû vôtre plainte contre les Tuileries, & j'y ai trouvé des Vers si bien tournez, que franchement en les lisant je n'ai pû me deffendre d'un moment de jalousie Poëtique contre vous. De sorte qu'en la remaniant, j'ai plûtôt songé à vous surpasser qu'à vous réformer. C'est cette jalousie qui m'a fait mettre la piéce en l'état où vous l'allez voir. Prenez la peine de la lire.

PLAINTE CONTRE LES TUILERIES.

Agréables jardins, où les Zéphirs & Flore
Se trouvent tous les jours au lever de l'Aurore,
Lieux charmans, qui pouvez dans vos sombres réduits
Des plus tristes Amans adoucir les ennuis,
Cessez de rappeler dans mon ame insensée
De mon premier bonheur la gloire enfin passée.
Ce fut, je m'en souviens, dans ce antique bois
Que Philis m'apparut pour la première fois :
C'est ici que souvent, dissipant mes alarmes,
Elle arrêtoit d'un mot mes soupirs & mes larmes ;
Et que me regardant d'un œil si gracieux,
Elle m'offroit le Ciel ouvert dans ses beaux yeux.
Aujourdhui cependant, injustes que vous êtes,
Je sai qu'à mes Rivaux vous prêtez vos retraites,
Et qu'avec elle assis sur vos tapis de fleurs,
Ils triomphent contens de mes vaines douleurs.
Allez, jardins dressez par une main fatale,
Tristes Enfans de l'Art du malheureux Dédale,
Vos bois, jadis pour moi si charmans & si beaux,
Ne sont plus qu'un Desert, réfuge de Corbeaux,
Qu'un séjour infernal, où cent mille Vipères
Tous les jours en naissant assassinent leurs Meres.

Je ne

REMARQUES.

1. Horat. Liv. I. Epître 13. v. 3.

Je ne ſai, Monſieur, ſi dans tout cela vous reconnoîtrés vôtre Ouvrage, & ſi vous vous accommoderez des nouvelles penſées que je vous prête. Quoi qu'il en ſoit, faites-en tel uſage que vous jugerez à propos. Car pour moi, je vous déclare que je n'y travaillerai pas davantage. Je ne vous cacheray pas même que j'ai une eſpèce de confuſion, d'avoir, par une molle complaiſance pour vous, emploié quelques heures à un Ouvrage de cette nature, & d'être moi-même tombé dans le ridicule dont j'accuſe les autres, & dont je me ſuis ſi bien moqué par ces Vers de la Satire à mon Eſprit:

Faudra-t-il de ſens froid, & ſans être amoureux,
Pour quelque Iris en l'air faire le langoureux;
Lui prodiguer les noms de Soleil & d'Aurore,
Et toûjours bien mangeant, mourïr par métaphore?

Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que je ne retomberai plus dans une pareille foibleſſe, & que c'eſt à ces Vers d'Amourettes, bien plus juſtement qu'à ceux [1] de ma pénultieme Epître, qu'aujourd'hui je dis très-ſerieuſement,

Adieu, mes Vers, adieu pour la dernière fois.

Du reſte, je ſuis parfaitement Vôtre, &c.

REMARQUES.

1. *De ma pénultième Epître.*] C'eſt de l'antépénultième; c'eſt-à-dire, de la dixième.

A MON-

A MONSIEUR RACINE.

LETTRE VIII.

JE crois que vous ſerez bien aiſe d'être inſtruit de ce qui s'eſt paſſé dans la viſite, que nous avons, ſuivant vôtre conſeil, renduë ce matin, mon Frére le Docteur de Sorbone & moi, au Révérend Pére de la Chaiſe. Nous ſommes arrivez chez lui ſur les neuf heures, & ſi tôt qu'on lui a dit nôtre nom, il nous a fait entrer. Il nous a reçûs avec beaucoup d'agrément, m'a interrogé fort obligeamment ſur l'état de ma ſanté, & a paru fort content de ce que je lui ai dit que [2] mon incommodité n'augmentoit point. Enſuite il a fait aporter des chaiſes, s'eſt mis tout proche de moi, [3] afin que je le pûſſe mieux entendre, & auſſi-tôt entrant en matière, m'a dit, que vous lui aviez lû un Ouvrage de ma façon, où il y avoit beaucoup de bonnes choſes: mais que la matière que j'y traitois, étoit une matière fort délicate, & qui demandoit beaucoup de ſavoir. [4] Qu'il avoit autrefois enſeigné

REMARQUES.

1. Cette Lettre a été écrite en 1697. Mr. Racine étoit à la Cour, en qualité de Gentil-homme Ordinaire du Roi.

2. *Mon incommodité.*] Un Aſthme, ou une difficulté de reſpirer, à laquelle Mr. Deſpréaux a été ſujet preſque toute ſa vie.

3. *Afin que je le pûſſe mieux entendre.*] Le R. P. De la Chaize étoit alors âgé de Soixante & treize ans, &. avoit la voix foible. M. Deſpréaux avoit peine à entendre, ſur tout de l'oreille gauche. C'eſt, pour le dire en paſſant, ce qui l'obligeoit de prier ceux qui alloient le voir, de ſe mettre à ſa droite, quand même cette place n'étoit pas la plus honorable par la ſituation où l'on ſe trouvoit.

4. *Qu'il avoit autrefois enſeigné la Théologie.*] Au Collége de Lion.

ſeigné la Théologie, & qu'ainſi il devoit être inſtruit de cette matiére à fond. Qu'il falloit faire une grande difference de l'Amour affectif d'avec l'Amour effectif. Que ce dernier étoit abſolument néceſſaire, & entroit dans l'Attrition ; au lieu que l'Amour affectif venoit de la Contrition parfaite, & qu'ainſi il juſtifioit par lui-même le Pécheur ; mais que l'Amour effectif n'avoit d'effet qu'avec l'abſolution du Prêtre. Enfin il nous a débité en très-bons termes tout ce que beaucoup d'habiles Auteurs Scholaſtiques ont écrit ſur ce ſujet, ſans pourtant dire, comme quelques-uns d'eux, que l'Amour de Dieu, abſolument parlant, n'eſt point néceſſaire pour la juſtification du Pécheur. Mon frére applaudiſſoit à chaque mot qu'il diſoit, paroiſſant être enchanté de ſa Doctrine, & encore plus de ſa manière de l'énoncer. Pour moi je ſuis demeuré dans le ſilence. Enfin lorſqu'il a ceſſé de parler, je lui ai dit, que j'avois été fort ſurpris, qu'on m'eût prêté des charitez auprès de lui, & qu'on lui eût donné à entendre que j'avois fait un Ouvrage contre les Jéſuites ; ajoûtant que ce ſeroit une choſe bien étrange, ſi, ſoûtenir qu'on doit aimer Dieu, s'appeloit écrire contre les Jéſuites. Que mon frere avoit apporté avec lui vingt paſſages de dix ou douze de leurs plus fameux Ecrivains, qui ſoûtenoient en termes beaucoup plus forts que ceux de mon Epître, que pour être juſtifié, il faut indiſpenſablement aimer Dieu. Qu'enfin j'avois ſi peu ſongé à écrire contre les Jéſuites, que les premiers à qui j'avois lû mon Ouvrage, c'étoit ſix Jéſuites des plus célèbres, qui m'avoient tous dit, qu'un Chrétien ne pouvoit pas avoir d'autres ſentimens ſur l'Amour de Dieu, que ceux que j'énonçois dans mes Vers. J'ai ajoûté enſuite, que depuis peu j'avois eû l'honneur de réciter mon Ouvrage à Monſeigneur l'Archevêque de Paris, & à Monſeigneur l'Evêque de Meaux, qui en avoient tous deux paru, pour ainſi dire, tranſportez. Qu'avec tout cela néanmoins, ſi ſa Réverence croioit mon Ouvrage périlleux, je venois préſentement pour le lui lire, afin qu'il m'inſtruiſît de mes fautes. Enfin je lui ai fait le même compliment que je fis à Monſeigneur l'Archevêque, lorſque j'eûs l'honneur de le lui réciter, qui étoit que je ne venois pas pour être loüé, mais pour être jugé : que je le priois donc de me prêter une vive attention, & de trouver bon même que je lui répetaſſe beaucoup d'endroits.

Il a fort approuvé ma propoſition ; & je lui ai lû mon Epître très-poſément ; jettant au reſte dans ma lecture toute la force & tout l'agrément que j'ai pû. J'oubliois de vous avertir que je lui ai auparavant dit encore une particularité, qui l'a aſſez agréablement ſurpris ; c'eſt à ſavoir que je prétendois n'avoir proprement fait autre choſe dans mon Ouvrage, que mettre en Vers la Doctrine qu'il venoit de nous débiter, & l'ai aſſûré que j'étois perſuadé que lui-même n'en diſconviendroit pas. Mais pour en revenir au récit de ma Piéce, croiriez vous, Monſieur, que la choſe eſt arrivée comme je l'avois prophétiſé, & qu'à la réſerve des deux petits ſcrupules, qu'il vous a dits, & qu'il nous a répetez, qui lui étoient venus au ſujet de ma hardieſſe à traiter en Vers une matière ſi délicate, il n'a fait d'ailleurs que s'écrier, PULCHRE', BENE', RECTE'. *Cela eſt vrai. Cela eſt indubitable ; Voilà qui eſt merveilleux. Il faut lire cela au Roy. Répetez moi encore cet endroit. Eſt-ce-là ce que Monſieur Racine m'a lû ?* Il a été ſur tout extrémement frapé de ces Vers, que vous lui aviez paſſez, & que je lui ai recitez avec toute l'énergie dont je ſuis capable.

Cependant on ne voit que Docteurs, même auſtéres,
Qui les ſemant par tout s'en vont pieuſement
De toute Piété ſaper le fondement, &c.

Il eſt vrai que je me ſuis heureuſement aviſé d'inſerer dans mon Epître huit Vers que vous n'avez point approuvez, & que mon Frere juge trés à propos de rétablir. Les voici. C'eſt enſuite de ce Vers,

Oüi, dites-vous. Allez, vous l'aimez, croiez moi.

Qui fait exactement ce que ma Loi commande,
A pour moi, dit ce Dieu, l'amour que je demande.
Faites le donc ; & ſûr qu'il nous veut ſauver tous,
Ne vous alarmez point pour quelques vains dégoûts,
Qu'en ſa faveur ſouvent la plus ſainte Ame éprouve.
Marchez, courez à lui. Qui le cherche, le trouve ;
Et plus de vôtre cœur il paroît s'écarter,
Plus par vos actions ſongez à l'arrêter.

Il

Il m'a fait redire trois fois ces huit Vers. Mais je ne saurois vous exprimer avec quelle joïe, quels éclats de rire il a entendu la Prosopopée de la fin. En un mot, j'ai si bien échauffé le Réverend Pere, que sans une visite, que dans ce temps-là [1] Monsieur son Frere lui est venu rendre, il ne nous laissoit point partir, que je ne lui eusse récité aussi les deux autres nouvelles Epîtres de ma façon, que vous avez lûës au Roi. Encore ne nous a-t-il laissé partir, qu'à la charge que nous l'irions voir [2] à sa maison de Campagne: & il s'est chargé de nous faire avertir du jour où nous l'y pourrions trouver seul. Vous voiez donc, Monsieur, que si je ne suis pas bon Poëte, il faut que je sois bon Récitateur. Après avoir quitté le Pere de la Chaize, nous avons été voir le Pere Gaillard, à qui j'ai aussi, comme vous pouvez penser, récité l'Epître. Je ne vous dirai point les loüanges excessives qu'il m'a données. Il m'a traité d'homme inspiré de Dieu, & m'a dit qu'il n'y avoit que des Coquins, qui pussent contredire mon opinion. Je l'ai fait ressouvenir [3] du petit Théologien, avec qui j'eûs une prise devant lui chez Monsieur de Lamoignon. Il m'a dit que ce Théologien étoit le dernier des hommes. Que si sa Société avoit à être fâchée, ce n'étoit pas de mon Ouvrage, mais de ce que des gens osoient dire que cet Ouvrage étoit fait contre les Jésuites. Je vous écris tout ceci à dix heures du soir, au courant de la plume. Je vous prie de retirer la Copie que vous avez mise entre les mains de Madame de..... afin que je lui en donne une autre, où l'Ouvrage soit dans l'état où il doit demeurer. Je vous embrasse de tout mon cœur, & suis tout à vous.

REMARQUES.

1. *Monsieur son Frere*] Le Comte de la Chaize, Capitaine de la Porte du Roi.

2. *A sa Maison de Campagne.*] A Mont-Louis: maison à une demi-lieüe de Paris qui appartient aux Jésuites de la ruë Saint-Antoine, Le R. P. de la Chaise, qui l'avoit fort embellie, y passoit ordinairement toutes les Semaines deux ou trois jours.

3. *Du petit Théologien.*] Voiez la Remarque sur le Vers 191. de l'Epître XII.

A MONSIEUR DE MAUCROIX.

LETTRE IX.

IEs choſes hors de vrai-ſemblance, qu'on m'a dites de Monſieur de la Fontaine, ſont à peu prés celles que vous avez devinées: je veux dire, que ce ſont ces haires, ces cilices, & ces diſciplines, dont on m'a aſſûré qu'il affligeoit fréquemment ſon Corps, & qui m'ont paru d'autant plus incroiables de nôtre défunt Ami, que jamais rien, à mon avis, ne fut plus éloigné de ſon caractére que ces mortifications. Mais quoi? La grace de Dieu ne ſe borne pas à des changements ordinaires, & c'eſt quelquefois de véritables métamorphoſes qu'elle fait. Elle ne paroît pas s'être répanduë de la même ſorte ſur le pauvre [2] Mr. Caſſandre, qui eſt mort tel qu'il a vé-

REMARQUES.

1. Cette Lettre, qui eſt du 29. Avril 1695. & dont j'ai l'Original entre les mains, parut la prémière fois dans un Recueil imprimé à Paris chez Jaques Etienne, 1710. Sous le titre d'*Oeuvres poſtumes de Mr. de Maucroix.* Les Journaliſtes de Trevoux, parlant de ce Volume dans leur mois d'Octobre de la même année, dirent que *c'eſt le chef-dœuvre d'un Ecrivain, qui profitant de ſes réflexions & des critiques, a toûjours été attentif à perfectionner ſes Ouvrages; & qui dans ceux-ci paroît s'être entiérement corrigé de ce ſtile un peu lâche qu'on blâme dans ſes premiéres Traductions.* En effet, les Traductions que Monſieur de Maucroix avoit publiées de ſon vivant, & la plûpart de celles qui entrent dans ce Recueil, ſont d'un ſtile & d'un goût ſi different, que le Public ne tarda pas à mettre une partie de celles-ci ſur le compte de l'Editeur. Cependant l'Editeur, zèlé pour la mémoire de Monſieur de Maucroix, auroit perſiſté à ne rien avouër, s'il n'avoit été trahi obligeamment par quelques Amis, qu'il avoit emploiez à la réviſion de ces Ouvrages, & nommément par Monſieur Deſpréaux lui-même. Ce qui fut cauſe que dans la Seconde Edition de Paris, & dans celle de Hollande, ce Recueil perdant ſon premier titre d'*Oeuvres poſtumes* &c. fut imprimé ſous celui de *Traductions diverſes pour former le goût de l'Eloquence, ſur les modèles de l'Antiquité.*

2. *Monſieur Caſſandre.*] J'ai parlé de lui dans la Remarque ſur le I. Vers de la I. Satire.

vécu ; c'eſt à ſavoir trés-miſanthrope, & non ſeulement haïſſant les hommes, mais aiant même aſſez de peine à ſe réconcilier avec Dieu, à qui, diſoit-il, ſi le raport qu'on m'a fait eſt veritable, il n'avoit nulle obligation. Qui eût crû que de ces deux hommes, c'étoit Monſieur de la Fontaine [1] qui étoit le Vaſe d'élection ? Voila, Monſieur, de quoi augmenter les réflexions ſages & Chrétiennes, que vous me faites dans vôtre Lettre, & qui me paroiſſent partir d'un cœur ſincérement perſuadé de ce qu'il dit.

Pour venir à vos Ouvrages, j'ai déja commencé à conferer le Dialogue des Orateurs avec le Latin. Ce que j'en ai vû me paroît extrémement bien. La Langue y eſt parfaitement écrite. Il n'y a rien de gêné, & tout y paroît libre & original. Il y a pourtant des endroits, où je ne conviens pas du ſens que

REMARQUES.

1. *Qui étoit le Vaſe d'élection.*] Rien de plus certain que la converſion de Monſieur de la Fontaine. En pourroit-on douter après le témoignage qu'on voit ici ? Ceux qui l'ont connu particuliérement, aſſurent qu'il ne s'étoit point forgé de Syſtême contraire à la Foi ; & que c'étoit ſeulement un Eſprit indéterminé & indolent ſur la Religion, comme ſur la plûpart des autres choſes. Environ deux ans avant ſa mort, il enviſagea l'autre vie avec une telle fraieur, que ſes Amis crûrent qu'il ſe troubleroit : ce qui pourtant n'empêcha pas que dans certains intervales, où ſon inconſtance naturelle reprenoit le deſſus, il ne rimât encore deux ou trois petits Contes aſſez gais, dont on lui avoit fait le récit. Et même, peu de jours avant ſa derniére maladie, étant à diner chez Mr. de Sillery, Evêque de Soiſſons, comme le diſcours tomba ſur le goût de ce Siécle : *Vous trouverez encore parmi nous*, dit-il de tout ſon ſerieux, *une infinité de gens qui eſtiment plus Saint Auguſtin que Rabelais.* On éclata de rire à cette propoſition, ſans que La Fontaine s'apercût qu'elle dût être rectifiée. La veille de ſa mort il repeta pluſieurs fois, que s'il demandoit au Seigneur une prolongation de quelques jours, c'étoit pour ſe faire traîner dans un tombereau par les rues de Paris, afin que perſonne n'ignorât combien il deteſtoit les Poëſies licentieuſes qu'il avoit eu le malheur de compoſer. Enfin, pour ne rien omettre ici de ce qui regarde la ſincerité de ſa converſion, & les vives fraieurs dont elle fut accompagnée, je vais raporter une Lettre, qui lui fut écrite par ſon ami Maucroix le 14. de Février, 1695. C'eſt à dire, un mois avant ſa mort ; car il mourut le 13. de Mars ſuivant. Cette Lettre qui m'a été remiſe en original, eſt imprimée parmi les prétenduës Oeuvres poſtumes de Monſieur de Maucroix. La voici. „ Mon „ cher Ami, la douleur que ta derniere Let„ tre me cauſe, eſt telle que tu te la dois ima„ giner. Mais en même tems je te dirai que „ j'ai bien de la conſolation des diſpoſitions „ Chrétiennes où je te vois. Mon très-cher, „ les plus juſtes ont beſoin de la miſericorde „ de Dieu. Prens-y donc une entiére confi„ance, & ſouviens-toi qu'il s'appelle le „ Pere des miſericordes, & le Dieu de tou„ te conſolation. Invoque-le de tout ton „ cœur. Qu'eſt-ce qu'une véritable contri„ tion ne peut obtenir de cette bonté infinie ? „ Si Dieu te fait la grace de te renvoier la „ ſanté, j'eſpére que tu viendras paſſer avec „ moi les reſtes de ta vie, & que ſouvent „ nous parlerons enſemble des miſericordes „ de Dieu. Cependant, ſi tu n'as pas la for„ ce de m'écrire, prie Monſieur Racine de me „ rendre cet office de charité, le plus grand „ qu'il me puiſſe jamais rendre. Adieu, mon „ bon, mon ancien, mon veritable Ami. „ Que Dieu, par ſa très-grande bonté, „ prenne ſoin de la Santé de ton corps, & „ de celle de ton ame.

que vous avez suivi. J'en ai marqué quelques-uns avec du craion, & vous y trouverez ces marques quand on vous les renvoiera. Si j'ai le temps, je vous expliquerai mes objections: car je doute sans cela que vous les puissiez bien comprendre. En voici une que par avance je vais vous écrire, parce qu'elle me paroît plus de conséquence que les autres. C'est à la page 6. de vôtre Manuscrit, où vous traduisez, *Minimum inter tot ac tanta locum obtinent imagines, ac tituli & statuæ, quæ neque ipsa tamen negliguntur: Au prix de ces talens si estimables, qu'est-ce que la noblesse & la naissance, qui pourtant ne sont pas mespriséés.* Il ne s'agit point à mon sens dans cet endroit de la noblesse ni de la naissance, mais des Images, des Inscriptions, & des Statuës, qu'on faisoit faire souvent à l'honneur des Orateurs, & qu'on leur envoioit chez eux. Juvénal [1] parle d'un Avocat de son temps, qui prenoit beaucoup plus d'argent que les autres, à cause qu'il en avoit une équestre. Sans raporter ici toutes les preuves que je vous pourrois alléguer, Maternus lui même, dans vôtre Dialogue, fait entendre clairement la même chose, lorsqu'il dit que *ces Statuës & ces Images se sont emparées malgré lui de sa maison.* ÆRA, *& imagines, quæ etiam me nolente in domum meam irruperunt.* Excusez, Monsieur, la liberté que je prends de vous dire si sincérement mon avis. Mais ce seroit dommage, qu'un aussi bel Ouvrage que le vôtre eût de ces taches où les Savans s'arrêtent, & qui pourroient donner occasion de le ravaler. Et puis vous m'avez donné tout pouvoir de vous dire mon sentiment.

Je suis bien aise que mon goût se rencontre si conforme au vôtre, dans tout ce que je vous ai dit de nos Auteurs, & je suis persuadé aussi bien que vous, que Monsieur Godeau est un Poëte fort estimable. Il me semble pourtant qu'on peut dire de lui ce que [2] Longin dit d'Hyperide, qu'il est toûjours à jeun, & qu'il n'a rien qui remuë, ni qui échauffe: en un mot qu'il n'a

REMARQUES.

1. *Juvénal parle d'un Avocat.*] Satire VII. v. 124.

Æmilio dabitur, quantum petet: (& melius nos
Egimus) hujus enim stat curtus aheneus, alti
Quadrijuges in vestibulis, atque ipse feroci
Bellatore sedens curvatum hastile minatur
Eminus, & statuâ meditatur prælia lusca.

2. *Longin dit d'Hyperide.*] Traité du Sublime, chap. 28.

n'a point cette force de ſtile, & cette vivacité d'expreſſion, qu'on cherche dans les Ouvrages, & qui les font durer. Je ne ſais point s'il paſſera à la Poſterité: mais il faudra pour cela qu'il reſſuſcite; puiſqu'on peut dire qu'il eſt déja mort, n'étant preſque plus maintenant lû de perſonne. Il n'en eſt pas ainſi de Malherbe, qui croît de réputation à meſure qu'il s'éloigne de ſon ſiécle. La verité eſt pourtant, & c'étoit le ſentiment de nôtre cher Ami Patru, que la nature ne l'avoit pas fait grand Poëte. Mais il corrige ce défaut par ſon eſprit & par ſon travail. Car perſonne n'a plus travaillé ſes Ouvrages que lui, comme il paroît aſſez par le petit nombre de Piéces qu'il a faites. Nôtre Langue veut être extrémement travaillée. Racan avoit plus de génie que lui; mais il eſt plus négligé, & ſonge trop à le copier. Il excelle ſur tout, à mon avis, à dire les petites choſes, & c'eſt en quoi il reſſemble mieux aux Anciens, que j'admire ſur tout par cet endroit. Plus les choſes ſont ſéches & malaiſées à dire en Vers, plus elles frapent quand elles ſont dites noblement, & avec cette élégance qui fait proprement la Poëſie. Je me ſouviens que Monſieur de la Fontaine m'a dit plus d'une fois, que les deux Vers de mes Ouvrages qu'il eſtimoit davantage, c'étoit ceux où je loüe le Roi d'avoir établi la manufacture des Points de France, à la place des Points de Veniſe. Les voici. C'eſt dans la premiere Epître à ſa Majeſté.

Et nos Voiſins fruſtrez de ces tributs ſerviles,
Que paioit à leur Art le Luxe de nos Villes.

Virgile & Horace ſont divins en cela, auſſi bien qu'Homère. C'eſt tout le contraire de nos Poëtes, qui ne diſent que des choſes vagues, que d'autres ont déja dites avant eux, & dont les expreſſions ſont trouvées. Quand ils ſortent de là, ils ne ſauroient plus s'exprimer, & ils tombent dans une ſéchereſſe qui eſt encore pire que leurs larcins. Pour moi je ne ſais pas ſi j'y ai réuſſi: mais quand je fais des Vers, je ſonge toûjours à dire ce qui ne s'eſt point encore dit en nôtre Langue. C'eſt ce que j'ai principalement affecté [1] dans une nouvelle Epître, que j'ai faite à

REMARQUES.

[1] *Dans une nouvelle Epître.*] L'Epître X. à ſes Vers.

à propos de toutes les Critiques qu'on a imprimées contre ma derniere Satire. J'y conte tout ce que j'ai fait depuis que je suis au monde. J'y rapporte mes défauts, mon âge, mes inclinations, mes mœurs. J'y dis de quel Pere & de quelle Mere je suis né. J'y marque les degrez de ma fortune; comment j'ai été à la Cour, comment j'en suis sorti; les incommoditez qui me sont survenuës; les Ouvrages que j'ai faits. Ce sont bien de petites choses dites en assez peu de mots, puisque la Piéce n'a pas plus de cent trente Vers. Elle n'a pas encore vû le jour, & je ne l'ai pas même encore écrite. Mais il me paroît que tous ceux à qui je l'ai récitée, en sont aussi frapez que d'aucun autre de mes Ouvrages. Croiriez-vous, Monsieur, qu'un des endroits où ils se récrient le plus, c'est un endroit qui ne dit autre chose, sinon qu'aujourd'hui, [1] que j'ai cinquante-sept-ans, je ne dois plus prétendre à l'approbation publique. Cela est dit en quatre Vers que je veux bien vous écrire ici, afin que vous me mandiez si vous les approuvez.

Mais aujourdhui qu'enfin la Vieillesse venuë,
Sous mes faux cheveux blonds déja toute chénuë,
A jetté sur ma tête, avec ses doigts pesans,
Onze Lustres complets [2] *surchargez de deux ans.*

Il me semble que la Perruque est assez heureusement frondée dans ces quatre Vers. Mais, Monsieur, à propos des petites choses qu'on doit dire en Vers, il me paroît qu'en voila beaucoup que je vous dis en Prose, & que le plaisir que j'ai à vous parler de moi, me fait assez mal à propos oublier à vous parler de vous. J'espére que vous excuserez un Poëte nouvellement délivré d'un Ouvrage. Il n'est pas possible qu'il s'empêche d'en parler, soit à droit, soit à tort.

Je reviens [3] aux Piéces que vous m'avez mises entre les mains. Il

REMARQUES.

1. *Que j'ai cinquante-sept-ans.*] Il en avoit cinquante-huit & demi, quand il écrivoit ceci.

2 *Surchargez de deux ans.*] L'Auteur mit *de trois ans*, quand il fit imprimer l'Epître. X.

3. *Aux Piéces que vous m'avez mises entre les mains.*] C'étoient *la Vieillesse*, *l'Amitié*, & *la premiere Tusculane* de Ciceron, avec le Dialogue *de Causis corruptæ Eloquentiæ*. Monsieur de Maucroix vouloit faire un Volume de ces quatre Traductions, & il les avoit données aux Reviseurs ordinaires pour avoir l'Approbation & le Privilège. Monsieur Du-Bois, de l'Académie Françoise, qui de son côté avoit traduit les Traitez *de la Vieillesse* & *de l'Amitié*, obtint des Reviseurs qu'ils garderoient près d'un an le Manuscrit de Mr. de Maucroix, & pendant ce temps-là il fit imprimer le sien. Monsieur de Maucroix, après avoir bien grondé dans sa Province contre la lenteur des Reviseurs de Paris, apprit enfin le tour que Monsieur Du-Bois lui avoit joüé. C'est-à ce sujet que Monsieur Despréaux lui dit ici: *le Devot dont vous vous plaignez.* Sa colère alla jusqu'à ne vouloir

Il n'y en a pas une qui ne ſoit très-digne d'être imprimée. Je n'ai point vû les Traductions des Traitez de la Vieilleſſe & de l'Amitié, qu'a faites auſſi bien que vous le Devot dont vous vous plaignez. Tout ce que je ſais, c'eſt qu'il a eû la hardieſſe, pour ne pas dire l'impudence, de retraduire les Confeſſions de Saint Auguſtin, après Meſſieurs de Port-Roial; & qu'étant autrefois leur humble & rampant Ecolier, il s'étoit tout à coup voulu ériger en Maître. Il a fait une Préface au devant de ſa traduction des Sermons de Saint Auguſtin, qui, quoi qu'aſſez bien écrite, eſt un chef-d'œuvre d'impertinence & de mauvais ſens. Monſieur Arnauld, un peu avant que de mourir, a fait contre cette Préface une Diſſertation [1] qui eſt imprimée. Je ne ſais ſi on vous l'a envoiée: mais je ſais ſûr que ſi vous l'avez lûë, vous convenez avec moi qu'il ne s'eſt rien fait en nôtre Langue de plus beau ni de plus fort ſur les matiéres de Rhétorique. C'eſt ainſi que toute la Cour & toute la Ville en ont jugé, & jamais Ouvrage n'a été mieux réfuté que la Préface du Dévot. Tout le monde voudroit qu'il fût en vie, pour voir ce qu'il diroit en ſe voiant ſi bien foudroié. Cette Diſſertation eſt le pénultiéme Ouvrage de Monſieur Arnauld, & j'ai l'honneur que c'eſt par mes loüanges que ce grand Perſonnage a fini, puiſque la Lettre qu'il a écrite ſur mon ſujet à Monſieur Perrault eſt ſon dernier Ecrit. Vous ſavez ſans doute ce que c'eſt que cette Lettre qui me fait un ſi grand honneur; & Monſieur le Verrier en a une Copie, qu'il pourra vous faire tenir quand vous voudrez, ſuppoſé qu'il ne vous l'ait pas déja envoiée. Il eſt ſurprenant qu'un homme dans l'extréme vieilleſſe ait conſervé toute cette vigueur d'eſprit & de mémoire, qui paroît dans ces deux Ecrits, qu'il n'a fait pourtant que dicter; la foibleſſe de ſa vûë ne lui permettant plus d'écrire lui-même. Il

REMARQUES.

publier enſuite aucune de ces Traductions. On n'a imprimé après ſa mort que celle du Dialogue *de Cauſes* &c.

1. Le P. Lamy Bénédictin, dans ſes Traitez *De la Connoiſſance de ſoi-même*, & dans ſes Eclairciſſemens ſur ces Traitez, ſe déclara contre la Rhétorique, ou plûtôt contre l'Eloquence, à l'exemple de Monſieur Du-Bois. Monſieur de Sillery Evêque de Soiſſons, le refuta auſſi vivement que poliment; & l'ouvrage de cet illuſtre Prélat fut imprimé en 1700. avec la Diſſertation de Monſieur Arnaud, & une Préface du P. Bouhours, dans un Recueil qui a pour titre, *Réflexions ſur l'Eloquence*. Le P Lamy aïant renouvellé cette diſpute, Monſieur Gibert, Savant Profeſſeur de Rhétorique au Collège de Mazarin, a écrit contre lui avec beaucoup de Succez.

Il me semble, Monsieur, que voila une longue Lettre. Mais quoi? le loisir que je me suis trouvé aujourd'huy à Auteuïl, m'a comme transporté à Rheims, où je me suis imaginé que je vous entretenois dans vôtre jardin, & que je vous revoiois encore, [1] comme autrefois, avec tous ces chers Amis que nous avons perdus, & qui ont disparu, [2] *velut somnium surgentis.* Je n'espère plus de m'y revoir. Mais vous, Monsieur, est-ce que nous ne vous reverrons plus à Paris, & n'avez vous point quelque curiosité de voir ma solitude d'Auteuil? Que j'aurois de plaisir à vous y embrasser, & à déposer entre vos mains les chagrins, que me donne tous les jours le mauvais goût [3] de la plûpart de nos Académiciens, gens assez comparables aux Hurons & aux Topinamboux, comme vous savez bien que je l'ai déja avancé dans mon Epigramme: *Clio vint l'autre jour* &c. J'ai supprimé cette Epigramme, & ne l'ai point mise dans mes Ouvrages, parce qu'au bout du compte je suis de l'Académie, & qu'il n'est pas honnête de diffamer un Corps dont on est. Je n'ai même jamais montré à personne une badinerie que je fis ensuite pour m'excuser de cette Epigramme. Je vais la mettre ici pour vous divertir; mais c'est à la charge que vous me garderez le secret, & que ni vous ne la retiendrez par cœur, ni ne la montrerez à personne.

J'ai

REMARQUES.

1. *Comme autrefois.*] Quand Monsieur Despréaux eut l'honneur d'accompagner le Roi en Alsace, il passa par Rheims.

2. *Velut somnium surgentis.*] On lit dans le Pseaume 72. V. 20. *Somnium surgentium.*

3. *De la plûpart de nos Académiciens*, &c.] Dans le Recüeil dont j'ai parlé ci-dessus, *Remarque* 1. de cette lettre, on avoit mis: *De la plûpart de nos Ecrivains modernes. Adieu, Monsieur, je suis extrèmement à Vous.* Et cette Lettre finissoit là. Le surplus, que j'ajoûte ici conformément à l'Original, fut supprimé par l'Editeur. On en verra la raison dans un billet que Monsieur Despréaux lui écrivit de sa Maison au Collége de Louis le Grand, le 13. de Decembre, 1709. & dont je crois qu'on me pardonnera de transcrire ici une partie: ne fût-ce que pour faire connoître les sentimens que Monsieur Despréaux avoit, & que j'ai moi-même pour un si digne Ami.

» Vous m'avez fait un très-grand plaisir » de m'envoier la Lettre que j'ai écrite à » Monsieur de Maucroix. Car comme elle a » été écrite fort à la hâte, &, comme on » dit, *currente calamo*, il y a des négligences d'expression qu'il sera bon de corriger. » Vous faites fort bien, au reste, de ne » point inserer dans vôtre copie la fin de cette » Lettre, parce que cela me pourroit faire des » affaires avec l'Académie, & qu'il est bon » de ne point réveiller les anciennes querelles. J'oubliois à vous dire, qu'il est vrai » que mes Libraires me pressent fort de donner une nouvelle Edition de mes Ouvrages; » mais que je n'y suis nullement disposé, » évitant de faire parler de moi, & fuiant » le bruit, avec autant de soin que je l'ai » cherché autrefois. Je vous en dirai davantage la première fois que j'aurai le bonheur

J'ai traité de Topinamboux
Tous ces beaux Cenſeurs, je l'avoüe;
Qui de l'Antiquité ſi follement jaloux,
Aiment tout ce qu'on hait, blâment tout ce qu'on loüe.
Et l'Académie, entre nous,
Souffrant chez ſoi de ſi grands fous,
Me ſemble un peu Topinambouc.

C'eſt une folie, comme vous voiez, mais je vous la donne pour telle. Adieu, Monſieur, je vous embraſſe de tout mon cœur, & ſuis entièrement à vous,

DESPREAUX.

REMARQUES.

» de vous voir. Ce ne ſauroit être trop tôt. Faites moi donc la grace de me mander quand » vous voulez que je vous envoie mon carroſſe. Il ſera ſans faute à la porte de vôtre Collége, à l'heure que vous me marquerez. » Le droit du jeu pourtant ſeroit que j'allaſſe » moi-même vous dire tout cela chez vous: » mais comme je ne ſaurois preſque plus marcher qu'on ne me ſoûtienne, & qu'il faut » monter les degrez de vôtre eſcalier, pour » avoir le plaiſir de vous entretenir, je crois » que le meilleur eſt de nous voir chez moi. » Adieu, mon très-Réverend Pere. Croiez » que je ſens, comme je dois, les bontés que » vous avez pour moi; & que je ne vous donne pas une petite place entre tant d'excellens » hommes de vôtre Société que j'ai eus pour » amis, & qui m'ont fait l'honneur, comme » vous, de m'aimer un peu; ſans s'effraier » de l'eſtime très-bien fondée que j'avois pour » Monſieur Arnauld, & pour quelques perſonnes » de Port-Roial, ne m'étant jamais mêlé des » querelles de la Grace.

1. Voiez ce qui a été dit ſur cette Epigramme, au premier Tome, où elle eſt rapportée en ſon rang.

REPONSE DE MONSIEUR DE MAUCROIX,[1]

A MONSIEUR DESPRE'AUX.

LETTRE X.

23. Mai, 1695.

J'Ai differé quelque temps à vous répondre, Monsieur. C'eſt moins par négligence que par diſcrétion. Il ne faut pas ſans ceſſe interrompre vos études, ou vôtre repos.

Mais au lieu de commencer par les remercîmens que je vous dois, ſouffrez que je vous faſſe des reproches. Pourquoi me demander que j'excuſe *la liberté que vous prenez de me dire ſi ſincèrement vôtre avis?* Vous ne

REMARQUES.

1. François de Maucroix, Chanoine de Rheims, étoit né à Noyon le 7. de Janvier, 1619. & mourut à Rheims dans ſa quatre-vingt dixième année, le 9. d'Avril, 1708. Il avoit été reçû Avocat, & il fréquenta le barreau juſqu'à l'âge de trente ans. On voulut alors l'engager à ſe marier: ſur quoi il fit l'Epigramme ſuivante, qui eſt peut-être ce qu'il a fait de meilleur.

Ami, je vois beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propoſe:
Mais toutefois ne preſſons rien;
Prendre femme eſt étrange choſe.
Il faut y penſer mûrement.
Gens Sages, en qui je me fie,
M'ont dit que c'eſt fait prudemment
Que d'y ſonger toute ſa vie.

Il ſe régla tellement ſur cette maxime, que contre le gré de ſes Amis, & lorſqu'ils s'y attendoient le moins, il prit le parti de l'Egliſe. Ses Amis en murmurérent, ils le voioient avec regret quitter Paris; & ce fut à ce ſujet que Monſieur de la Fontaine fit la Fable qui a pour titre: *Le Meunier, ſon fils, & l'Ane.* Les quatre Lettres initiales, *A. M. D. M.* qui ſont après le titre, ſignifient *A Monſieur de Maucroix.*

ſauriez je vous jure, me faire plus de plaiſir. Autant de coups de craïon ſur mes Ouvrages, autant d'obligations que vous vous acquerez ſur moi. Mais cela, Monſieur, c'eſt la pure vérité. Je conviens de bonne foi que je ne ſuis point entré dans le ſens de l'Auteur ſur ces mots *imagines ac tituli & ſtatuæ.* Au cas que ma Traduction s'imprime, non-ſeulement je profiterai de vôtre correction, mais j'avertirai le public qu'elle vient de vous, ſi vous l'agréez; & par là je me ferai honneur, car on verra du moins que je ſuis un peu de vos amis. Il y a encore dans ce Dialogue beaucoup d'autres endroits que je n'ai pas rendus ſcrupuleuſement en nôtre Langue, parce qu'il auroit fallu des Notes pour les faire entendre à la plûpart des Lecteurs, qui ne ſont point inſtruits des Coûtumes de l'Antiquité, & qui ſont cependant bien aiſes qu'on leur épargne la peine de ſe rabattre ſur des Notes. Vous ſavez d'ailleurs que le Texte de cet Ouvrage eſt fort corrompu; la lettre y eſt ſouvent défectueuſe: Comment donc le traduire ſi litéralement?

Venons à Monſieur Godeau. Je tombe d'accord qu'il écrivoit avec beaucoup de facilité, diſons, avec trop de facilité. Il faiſoit deux & trois cens Vers, comme dit Horace, *ſtans pede in uno.* Ce n'eſt pas ainſi que ſe font les bons vers. Je m'en rapporte volontiers à vôtre expérience. Néantmoins, parmi les vers négligez de Monſieur Godeau, il y en a de beaux qui lui échapent. Par exemple, lorſqu'il dit à Virgile, en lui parlant de ſes Géorgiques,

Soit que d'un coûtre d'or tu fendes les guérets.

Ne trouvez-vous pas que ce vers-là eſt heureux? Mais pour vous dire la vérité, dès nôtre jeuneſſe même nous nous ſommes apperçûs que Monſieur Godeau ne varie point aſſez. La plûpart de ſes Ouvrages ſont comme des Logogriphes, car il commence toûjours par exprimer les circonſtances d'une choſe, & puis il y joint le mot. On ne voit point d'autre figure dans ſon *Benedicite*, dans ſon *Laudate*, & dans ſes Cantiques. A l'égard de Malherbe & de Racan, ſelon moi vous en jugez trés-bien, & comme toute ma vie j'en ai entendu juger aux plus habiles. Ce que nôtre ami la Fontaine vous a dit ſur les deux Vers qu'il eſtimoit le plus dans vos Ouvrages, il me l'a dit auſ-

ſi ; & je ne ſais pas même ſi je ne lui ai point dit cela le prémier, je n'en voudrois pas répondre. Du reſte, j'ai bien reconnu, il y a long-temps, que vous ne dites point les choſes comme les autres. Vous ne vous laiſſez pas gourmander, s'il faut ainſi dire, par la Rime. C'eſt à mon avis, l'écueil de nôtre verſification, & je ſuis perſuadé que c'eſt par-là que les Grecs & les Latins ont un ſi grand avantage ſur nous. Quand ils avoient fait un vers, ce vers demeuroit ; mais pour nous ce n'eſt rien que de faire un vers, il en faut faire deux, & que le Second ne paroiſſe pas fait pour tenir compagnie au premier. [1]

L'endroit de vôtre derniére Epître, dont vous me régalez, me fait ſouhaiter le reſte avec une extrême impatience. J'aime bien cette *Vieilleſſe qui eſt venuë ſous vos cheveux blonds*, & ſi tout le reſte eſt de la Sorte, vous pourrez dire comme Malherbe, [2] *Les puiſſantes faveurs dont Parnaſſe m'honore, non loin de mon berceau commencérent leur cours. Je les poſſédai jeune, & les poſſéde encore à la fin de mes jours.* Ne trouvez-vous pas plaiſant que j'écrive des vers comme ſi c'étoit de la proſe? Racan n'écrivoit pas autrement ſes Poëſies.

J'ai lû la Diſſertation de Monſieur Arnauld ſur la Préface du Devot. Je fus fâché, en la liſant, de n'être pas un peu plus vindicatif que je ne ſuis ; car j'aurois eû bien du Plaiſir a voir tirer de ſi belle force les oreilles à mon homme. Qu'auroit-il pû répondre à tant de bonnes raiſons, qui détruiſent ſon ridicule ſiſtème d'Eloquence? Faites-moi la grace de m'envoïer cette Lettre que Monſieur Arnauld écrit à Monſieur Perrault, & où il parle de vous comme toute la France en doit parler. Monſieur Perrault eſt un galant homme, qui entend raiſon ſur tout, excepté ſur les Modernes. Depuis qu'il a épouſé leur parti, il s'aveugle même ſur le merite des Modernes qui défendent les Anciens. Nôtre ſiécle, il eſt vrai, a pro-

REMARQUES.

1. Quand le ſecond Vers étoit plus foible que le premier, Monſieur Deſpréaux l'appeloit *le Frere-chapeau* : faiſant alluſion à l'uſage des Moines qui ſont accompagnez d'un Frere, quand ils ſortent du Couvent. *On ne verra point*, diſoit-il, *de Frere-Chapeau parmi mes Vers.* Auſſi faiſoit-il ordinairement le Second Vers avant le premier, comme je l'ai dit ailleurs.

2. Ces quatre vers de Malherbe ſont la ſtance trenteſixiéme de ſon Ode pour le Roi allant châtier la rebellion des Rochelois.

produit de très-grands hommes en toute ſorte d'Arts & de Sciences. La magnanimité des Romains ſe retrouve toute entiére dans Corneille, & il y a beaucoup de Scènes dans Moliére qui déconcerteroient la gravité du plus ſévère des Stoïques. Mais nous ne ſommes pas contens de ces loüanges, & à moins de mettre les Anciens ſous nos pieds, nous ne croïons pas être aſſez élevez. Quand nous en ſerions nous mêmes les juges, nous devrions avoir honte de prononcer en nôtre faveur. C'eſt de la Poſterité qu'il faut attendre un jugement déciſif; & il y a certainement peu de nos Ecrivains, qui comme vous, Monſieur, ne doivent pas craindre de paroître un jour devant ſon tribunal.

Pour moi, & les Traducteurs [1] mes confréres, c'eſt inutilement que nous le craindrions. Vous m'avez dit plus d'une fois que la Traduction n'a jamais mené perſonne à l'Immortalité. Mettant la main à la conſcience, je crois auſſi que j'aurois tort d'y prétendre. Je ne m'en flatte point. *Oportet unumquemque de Mortalitate aut de immortalitate ſua cogitare.* Ce mot de Pline le Jeune me paroit une des meilleures choſes qu'il ait dites. Pour écrire, il me faudroit un grand fonds de Science, & peu de pareſſe. Je ſuis fort pareſſeux, & je ne ſais pas beaucoup. La Traduction répare tout cela. Mon Auteur eſt ſavant pour moi; les matiéres ſont toutes digérées; l'invention & la diſpoſition ne me regardent pas; je n'ai qu'à m'énoncer. Un avantage que je trouve encore dans la Traduction, & dont tout le monde ne s'aviſe point, c'eſt qu'elle nous fait connoitre parfaitement un Auteur; elle nous le fait voir tout nud, ſi j'oſe parler ainſi: le Traducteur découvre toutes ſes beautés & tous ſes défauts. Je n'ai jamais ſi bien connu Ciceron, que je fais préſentement; & ſi j'étois auſſi hardi que les Critiques de ſon ſiécle, j'oſerois peut-être, comme eux, lui reprocher en quelques endroits un peu de Verbiage; mais il ne m'appartient pas de parler avec ſi peu de reſpect

REMARQUES.

1. Monſieur de Maucroix ne prend ici que la qualité de Traducteur: cependant il a fait des Poëſies, & même on peut dire qu'il n'y réuſſiſſoit pas mal, à en juger par le peu que nous en avons dans quelques Recüeils.

pect d'un si grand Orateur. Je vous avoüe pourtant que si la fortune m'eût fixé à Paris, je me serois hazardé à composer une Histoire de quelqu'un de nos Rois. Mais je me trouve dans un lieu où l'on manque de tous les secours nécessaires à un Ecrivain. Ainsi j'ai été contraint de me borner à la Traduction. Je ne saurois m'en repentir, si j'ai le bonheur de vous plaire un peu. Aimez-moi toûjours, je vous supplie, & assurez le cher Mr. Racine, que je serai éternellement son très-humble serviteur, aussi bien que le vôtre.

LETTRE DE Mr. RACINE [1] A L'AUTEUR [2] DES HERESIES IMAGINAIRES, ET DES DEUX VISIONAIRES.

LETTRE XI.

MONSIEUR,

JE vous déclare que je ne prens point de parti entre Monsieur Desmarêts & Vous. Je laisse à juger au monde quel est le Visionaire de vous deux. J'ai lû jusqu'ici vos Lettres avec assez d'indifference, quelquefois avec plaisir, quelquefois avec dégoût, selon qu'elles me sembloient bien ou

REMARQUES.

1 J'ai déja averti dans les Remarques sur l'Epigramme à Monsieur Racine, que je raporterois tout au long une de ses Lettres. Le nom de l'Auteur, & le merite de cette Piéce, m'ont interessé à la conserver ; & j'ai crû pouvoir avec bienséance associer un Ouvrage de Mr. Racine à ceux de Mr. Despréaux son ami & son confrere. En voici le sujet. Mr. Racine aiant fait ses études à Port Roial des Champs, vint à Paris, & tourna toutes ses vûës du côté de la Poësie. Quand Desmarêts écrivit contre Port-Roial Mr. Nicole repliqua à Desmarêts par huits Lettres, intitulées *Visionaires* ; & dans la premiere de ces Lettres, qui est datée du dernier jour de Décembre, 1665. il traita les faiseurs de Romans, & les Poëtes de Théatre, d'*Empoisonneurs publics, & de gens horribles parmi les Chrétiens.* Monsieur Racine qui avoit déja donné au public ses deux prémieres Tragédies, crût avoir sujet de penser que ce trait là tomboit en particulier sur lui : il prit la défense du Théatre, & attaqua Messieurs de Port-Roial. Ces Messieurs, alarmez par cette Lettre, qui les menaçoit d'un Ecrivain aussi redoutable que Pascal, trouvèrent le moien d'appaiser le jeune Racine, & même ils le regagnèrent tellement, que jusqu'à sa mort il a été un de leurs plus zélez partisans.

2. *A l'Auteur des Heresies* &c.] En 1664. & 1665. MM. de Port-Roial publièrent suc-

ou mal écrites. Je remarquois que vous prétendiez prendre la place de l'Auteur [1] des petites Lettres, mais je remarquois en même temps que vous étiez beaucoup au dessous de lui, & qu'il y avoit une grande difference entre une Provinciale, & une Imaginaire.

Je m'étonnois même de voir le Port-Roial aux mains avec [2] Monsieur Chamillard & Desmarêts. Où est cette fierté, disois-je, qui n'en vouloit qu'au Pape, aux Archevêques, & aux Jésuites? Et j'admirois en secret la conduite de ces Peres qui vous ont fait prendre le change, & qui ne sont plus maintenant que les spectateurs de vos querelles. Ne croiez pas pour cela que je vous blâme de les laisser en repos. Au contraire, si j'ai à vous blâmer de quelque chose, c'est d'étendre vos inimitiez trop loin, & d'interesser dans le démêlé que vous avez avec Desmarêts, cent autres personnes dont vous n'avez aucun sujet de vous plaindre.

Et qu'est-ce que les Romans & les Comédies peuvent avoir de commun avec le Jansénisme? Pourquoi voulez-vous que ces Ouvrages d'esprit soient une occupation peu honorable devant les hommes, & horrible devant Dieu? Faut-il, parce que Desmarêts a fait autrefois un Roman, & des Comédies, que vous preniez en aversion tous ceux qui se sont mêlez d'en faire? Vous avez assez d'ennemis; Pourquoi en chercher de nouveaux? O! que le Provincial étoit bien plus sage que vous. Voiez comme il flatte l'Académie dans le temps même qu'il persécute la Sorbone. Il n'a pas voulu se mettre tout le monde sur les bras. Il a ménagé les faiseurs de Romans. Il s'est fait violence pour les loüer. Car Dieu-merci vous ne loüez jamais que ce que vous faites. Et croiez-moi, ce sont peut-être les seules gens qui vous étoient favorables.

Mais, si vous n'étiez pas content d'eux, il ne falloit pas tout d'un coup les injurier. Vous pouviez emploier des termes

REMARQUES.

cessivement dix Lettres, intitulées les *Imaginaires, ou Lettres sur l'Heresie Imaginaire*; & en 1666. ils en donnèrent de même huit autres, sous le titre de *Visionaires*, qui étoient une suite des précedentes. On attribuë ces Lettres à Monsieur Nicole. Quand Monsieur Racine composa celle-ci on n'avoit encore publié que les deux premiéres *Visionaires*, en Janvier, 1666.

1. *Des petites Lettres.*] Des Lettres Provinciales.

2. *Monsieur Chamillard.*] Docteur de Sorbone.

mes plus doux que ces mots [1] *d'Empoiſonneurs publics*, & de *gens horribles parmi les Chrétiens*. Penſez-vous que l'on vous en croie ſur vôtre parole? Non, non, Monſieur, on n'eſt point accoûtumé à vous croire ſi légèrement. Il y a vingt ans que vous dites tous les jours que les cinq Propoſitions ne ſont pas dans Janſénius : cependant on ne vous croit pas encore.

Mais nous connoiſſons l'auſterité de vôtre Morale. Nous ne trouvons point étrange que vous danniez les Poëtes. Vous en dannez bien d'autres qu'eux. Ce qui nous ſurprend, c'eſt de voir que vous voulez empêcher les hommes de les honorer. Hé! Monſieur, contentez-vous de donner les rangs dans l'autre Monde, ne règlez point les récompenſes de celui-ci. Vous l'avez quitté, il y a long-temps. Laiſſez le juger des choſes qui lui appartiennent. Plaignez-le, ſi vous voulez, d'aimer des bagatelles & d'eſtimer ceux qui les font. Mais ne leur enviez point de miſerables honneurs, auſquels vous avez renoncé.

Auſſi bien il ne vous ſera pas facile de les leur ôter. Ils en ſont en poſſeſſion depuis trop de ſiécles. Sophocle, Euripide, Terence, Homère & Virgile, nous ſont encore en vénération, comme ils l'ont été dans Athènes & dans Rome. Le temps qui a abbatu les Statuës qu'on leur a élevées à tous, & les Temples mêmes qu'on a élevez à quelques-uns d'eux, n'a pas empêché que leur mémoire ne vint juſqu'à nous. Nôtre ſiécle, qui ne croit pas être obligé de ſuivre vôtre jugement en toutes choſes, nous donne tous les jours les marques de l'eſtime qu'il fait de ces ſortes d'Ouvrages, dont vous parlez avec tant de mépris; & malgré toutes ces maximes ſévères que toûjours quelque paſſion vous inſpire, il oſe prendre la liberté de conſiderer toutes les perſonnes en qui l'on voit luire quelques étincelles du feu qui échauffa autrefois ces grands Génies de l'Antiquité. Vous

REMARQUES.

1. *D'Empoiſonneurs publics* &c.] Voici le paſſage de la premiere Viſionaire. *Ces qui t'ités* [de faire des Romans & des piéces de Théatre] *qui ne ſont pas fort honorables au jugement des honnêtes gens, ſont horribles étant conſidérées ſelon les principes de la Religion Chrêtienne, & les régles de l'Evangile. Un faiſeur de Romans, & un Poëte de Théatre eſt un empoiſonneur public, non des corps, mais des ames* &c.

Vous croiez sans doute qu'il est bien plus honorable de faire [1] des Enluminures, des Chamillardes, & des Onguents pour la brûlure. Que voulez-vous ? Tout le monde n'est pas capable de s'occuper à des choses si importantes, tout le monde ne peut pas écrire contre les Jésuites. On peut arriver à la gloire par plus d'une voie.

Mais direz-vous, il n'y a plus maintenant de gloire à composer des Romans & des Comédies. Ce que les Païens ont honoré est devenu horrible parmi les Chrétiens. Je ne suis pas un Théologien comme Vous. Je prendrai pourtant la liberté de vous dire, que l'Eglise ne nous deffend point de lire les Poëtes, qu'elle ne nous commande point de les avoir en horreur. C'est en partie dans leur Lecture que les anciens Peres se sont formez. Saint Grégoire de Nazianze n'a pas fait de difficulté de mettre la Passion de Nôtre Seigneur en Tragédie. Saint Augustin cite Virgile aussi souvent que vous citez Saint Augustin.

Je sai bien qu'il s'accuse de s'être laissé attendrir à la Comédie, & d'avoir pleuré en lisant Virgile. Qu'est-ce que vous concluez de là ? Direz-vous qu'il ne faut plus lire Virgile, & ne plus aller à la Comédie. Mais Saint Augustin s'accuse aussi d'avoir pris trop de plaisir aux chants de l'Eglise ; Est-ce à dire qu'il ne faut plus aller à l'Eglise ?

Et vous autres qui avez succedé à ces Peres, dequoi vous êtes-vous avisez de mettre en François les Comédies de Terence ? Falloit-il interrompre vos saintes occupations pour devenir des Traducteurs de Comédies ? Encore, si vous nous les aviez données avec leurs graces, le Public vous seroit obligé de la peine que vous avez prise. Vous direz peut-être que vous en avez retranché quelques libertez. Mais vous dites aussi que le soin qu'on prend de couvrir les passions d'un voile d'honnêteté ne sert qu'à les rendre plus dangereuses. Ainsi vous voilà vous-mêmes au rang des Empoisonneurs.

Est-ce que vous êtes maintenant plus saints, que vous n'étiez en ce temps-là ? Point du tout. Mais en ce temps-là Desmarêts n'avoit

REMARQUES.

1. *Des Enluminures, des Chamillardes, &c.*] Messieurs de Port-Roial écrivoient en ce tems-là contre leurs Adversaires. Ce sont les Titres de quelques Livres, que

n'avoit pas écrit contre vous. Le crime du Poëte vous a irritez contre la Poëſie. Vous n'avez pas conſideré que ni Monſieur d'Urfé, ni Corneille, ni Gomberville vôtre ancien ami n'étoient point reſponſables de la conduite de Deſmarêts. Vous les avez tous enveloppez dans ſa diſgrace. Vous avez même oublié que Mademoiſelle de Scudery avoit fait une Peinture avantageuſe du Port-Roial dans ſa Clélie. Cependant j'avois oüi dire que vous aviez ſouffert patiemment qu'on vous eût loüez dans ce Livre horrible. L'on fit venir au deſert le volume qui parloit de Vous. Il y courut de main-en-main, & tous les Solitaires voulurent voir l'endroit où ils étoient traitez d'illuſtres. Ne lui a-t-on pas même rendu ſes loüanges dans l'une des Provinciales, & n'eſt-ce pas elle que l'Auteur entend lors qu'il parle d'une Perſonne qu'il admire ſans la connoître?

Mais, Monſieur, ſi je m'en ſouviens, on a loüé même Deſmarêts dans ces Lettres. D'abord l'Auteur en avoit parlé avec mépris, ſur le bruit qui couroit qu'il travailloit aux Apologies des Jéſuites. Il vous fit ſavoir qu'il n'y avoit point de part. Auſſi-tôt il fut loüé comme un homme d'honneur, & comme un homme d'eſprit.

Tout de bon, Monſieur, ne vous ſemble-t-il pas qu'on pourroit faire ſur ce procédé les mêmes réflexions que vous avez faites tant de fois ſur le procédé des Jéſuites. Vous les accuſez de n'enviſager dans les perſonnes que la haine ou l'amour qu'on avoit pour leur Compagnie. Vous deviez éviter de leur reſſembler. Cependant on vous a vûs de tout temps loüer & blâmer le même homme ſelon que vous étiez contens ou mal ſatisfaits de lui. Surquoi je vous ferai ſouvenir d'une petite Hiſtoire que m'a contée autrefois un de vos Amis. Elle marque aſſez bien vôtre caractère.

Il diſoit qu'un jour deux Capucins arrivèrent au Port-Roial, & y demanderent l'hoſpitalité. On les reçût d'abord aſſez froidement, comme tous les Religieux y étoient reçûs. Mais enfin il étoit tard, & l'on ne pût pas ſe diſpenſer de les recevoir. On les mit tous deux dans une chambre, & on leur porta à ſouper. Comme ils étoient à table, le Diable qui ne vouloit pas que ces bons Peres ſoupaſſent à leur aiſe, mit dans la tête de quelqu'un de vos Meſſieurs, que l'un de ces Capucins étoit un certain Pere

[1] Maillard, qui s'étoit depuis peu signalé à Rome en sollicitant la Bulle du Pape contre Janſénius. Ce bruit vint aux oreilles de la [2] Mere Angélique. Elle accourut au Parloir avec précipitation, & démande, qu'eſt-ce qu'on a ſervi aux Capucins, quel pain & quel vin on leur a donné? La Tourrierre lui répond qu'on leur a donné du pain blanc & du vin des Meſſieurs. Cette Superieure zelée commande qu'on le leur ôte, & que l'on mette devant eux du pain des valets & du cidre. L'ordre s'exécute. Ces bons Peres qui avoient bû chacun un coup, ſont bien étonnez de ce changement. Ils prennent pourtant la choſe en patience, & ſe couchent, non ſans admirer le ſoin qu'on prenoit de leur faire faire pénitence. Le lendemain ils demandèrent à dire la Meſſe. Ce qu'on ne pût pas leur refuſer. Comme ils la diſoient, Monſieur de Bagnols entra dans l'Egliſe, & fut bien ſurpris de trouver le viſage d'un Capucin de ſes parens dans celui que l'on prenoit pour le Pere Maillard. Monſieur de Bagnols avertit la Mere Angélique de ſon erreur, & l'aſſura que ce Pere étoit un fort bon Religieux, & même dans le cœur aſſez ami de la verité. Que fit la Mere Angélique? Elle donna des ordres tout contraires à ceux du jour de devant. Les Capucins furent conduits avec honneur de l'Egliſe dans le Réfectoir, où ils trouvérent un bon déjeuner qui les attendoit, & qu'ils mangérent de fort bon cœur, beniſſant Dieu qui ne leur avoit pas fait manger leur pain blanc le premier.

Voila, Monſieur, comme vous avez traité Deſmarêts, & comme vous avez toûjours traité tout le monde. Qu'une femme fût dans le deſordre, qu'un homme fût dans la débauche, s'ils ſe diſoient de vos Amis, vous eſperiez toûjours de leur ſalut. s'ils vous étoient peu favorables, quelque vertueux qu'ils fuſſent, vous appréhendiez toûjours le jugement de Dieu pour eux. La Sience étoit traitée comme la Vertu. Ce n'étoit pas aſſez pour être ſavant, d'avoir étudié toute ſa vie, d'avoir lû tous les Auteurs, il falloit avoir lû Janſénius, & n'y avoir point lû les Propoſitions. Je

REMARQUES.

1. *Pere Maillard.*] Il eſt nommé Pere Mulard, dans la Réponſe qu'un Ecrivain de Port-Roial fit à cette Lettre, le Premier d'Avril. 1666.

2. *Mere Angélique.*] Angélique Arnauld, Abbeſſe de Port-Roial. Elle étoit Sœur de Monſieur Arnauld, Docteur de Sorbone, & de Monſieur d'Andilly.

Je ne doute point que vous ne vous juſtifiiez par l'exemple de quelque Pere. Car qu'eſt-ce que vous ne trouvez point dans les Peres? Vous nous direz que S. Jerôme a loüé Rufin comme le plus ſavant homme de ſon Siécle, tant qu'il a été ſon ami; & qu'il traita le même Rufin comme le plus ignorant homme de ſon Siécle, depuis qu'il ſe fut jetté dans le parti d'Origéne. Mais vous m'avouërez que ce n'eſt pas cette inégalité de ſentimens qui l'a mis au rang des Saints & des Docteurs de l'Egliſe.

Et ſans ſortir encore de l'exemple de Deſmarêts, Quelles exclamations ne faites-vous point, ſur ce qu'un homme qui a fait autrefois des Romans, & qui confeſſe, à ce que vous dites qu'il a mené une vie déréglée, a la hardieſſe d'écrire ſur les matiéres de la Religion. Dites-moi, Monſieur, Que faiſoit dans le monde Monſieur le Maiſtre. Il plaidoit, il faiſoit des Vers: tout cela eſt également profane ſelon vos Maximes. Il avouë auſſi dans une Lettre, qu'il a été dans le dérèglement, & qu'il s'eſt retiré chez vous pour pleurer ſes crimes. Comment donc avez-vous ſouffert qu'il ait tant fait de Traductions, tant de Livres ſur les matiéres de la Grace? Ho, ho, direz-vous, il a fait auparavant une longue & ſerieuſe pènitence. Il a été deux ans entiers à bêcher le jardin, à faucher les prez, à laver les vaiſſelles. Voila ce qui l'a rendu digne de la Doctrine de S. Auguſtin. Mais, Monſieur, vous ne ſavez pas quelle a été la pénitence de Deſmarêts. Peut-être a-t-il fait plus que tout cela. Croiez-moi, vous n'y regarderiez point de ſi près, s'il avoit écrit en vôtre faveur. C'étoit là le ſeul moien de ſanctifier une plume profanée par des Romans & des Comédies.

Enfin, je vous demanderois volontiers ce qu'il faut que nous liſions, ſi ces ſortes d'Ouvrages nous ſont défendus. Encore faut-il que l'eſprit ſe délaſſe quelquefois. Nous ne pouvons pas toûjours lire vos Livres. Et puis, à vous dire la verité, vos Livres ne ſe font plus lire comme ils faiſoient. Il y a long-temps que vous ne dites plus rien de nouveau. En combien de façons avez-vous conté l'Hiſtoire du Pape Honorius? Que l'on regarde tout ce que vous avez fait depuis dix ans, vos Diſquiſitions, vos Diſſertations, vos Réflexions, vos Conſiderations, vos Obſervations; on n'y trouvera autre choſe ſinon que les Propoſitions ne ſont pas dans Janſénius. Hé! Meſſieurs, demeurez

rez en là. Ne le dites plus. Auſſi bien à vous parler franchement, nous ſommes réſolus d'en croire plûtôt le Pape & le Clergé de France, que vous.

Pour vous, Monſieur, qui entrez maintenant en lice contre Deſmarêts, nous ne refuſons point de lire vos Lettres. Pouſſez vôtre Ennemi à toute rigueur. Examinez chrétiennement ſes mœurs & ſes Livres. Feüilletez les Regiſtres du Châtelet. Emploiez l'autorité de S. Auguſtin & de S. Bernard, pour le déclarer Viſionaire. Etabliſſez de bonnes règles pour nous aider à reconnoître les fous. Nous nous en ſervirons en temps & lieu. Mais ne lui portez point de coups qui puiſſent retomber ſur les autres. Sur tout, je vous le répète: Gardez-vous bien de croire vos Lettres auſſi bonnes que les Lettres Provinciales. Ce ſeroit une étrange viſion que cela. Je voi bien que vous voulez attraper ce genre d'écrire. L'enjoüement de Monſieur Paſcal a plus ſervi à vôtre parti que tout le ſerieux de Monſieur Arnauld. Mais cet enjoüement n'eſt point du tout vôtre caractère. Vous retombez dans les froides plaiſanteries des Enluminures. Vos bons mots ne ſont d'ordinaire que de baſſes alluſions. Vous croiez dire, par exemple, quelque choſe de fort agréable, quand vous dites ſur une exclamation que fait Monſieur Chamillard, que *ſon grand O, n'eſt qu'un o en chiffre*; & quand vous l'avertiſſez de ne pas ſuivre le grand nombre, *de peur d'être un Docteur à la douzaine.* On voit bien que vous vous efforcez d'être plaiſant. Mais ce n'eſt pas le moien de l'être.

Retranchez-vous donc ſur le ſerieux. Rempliſſez vos Lettres de longues & doctes periodes. Citez les Peres. Jettez-vous ſouvent ſur les injures; & preſque toûjours ſur les Antithéſes. Vous êtes appèlé à ce ſtile. Il faut que chacun ſuive ſa vocation. Je ſuis, &c.

DISSERTATION SUR LA JOCONDE:

A MONSEUR L'ABBÉ LE VAYER.

LETTRE XII.

MONSIEUR,

VOtre gageure eſt ſans doute fort plaiſante, & j'ai ri de tout mon cœur de la bonne foi avec laquelle vôtre Ami ſoûtient une opinion auſſi peu raiſonnable que la ſienne. Mais cela ne m'a point du tout ſurpris : ce n'eſt pas d'aujourdhui que les plus méchans Ouvrages ont trouvé de ſincères

REMARQUES.

1. Il parut en 1663. deux Traductions en Vers François de la Joconde, l'une deſquelles étoit du célebre La Fontaine, & l'autre du Sr. Boüillon, très-mechant Poëte. Il y eut une gageure conſiderable ſur la préference de ces deux Ouvrages, entre Monſieur l'Abbé Le Vayer, & Monſieur de St. Gilles. Molière étoit leur ami commun; ils le prirent pour Juge; mais il refuſa de dire ſon ſentiment, pour ne pas faire perdre la gageure à St. Gilles, qui avoit parié pour la Joconde du Sr. Boüillon. Monſieur Deſpréaux, jeune alors, decida le differend par cette Diſſertation en forme de Lettre, qu'il adreſſa à Monſieur l'Abbé Le Vayer. Il ne l'a jamais fait imprimer parmi ſes autres Ouvrages, ne ſe faiſant pas honneur d'avoir emploié ſa plume à défendre une piéce du caractère de la Joconde.

Ce Monſieur de St. Gilles étoit un homme de la vieille Cour, d'un caractère ſingulier. C'eſt lui que Molière a peint dans ſon Miſanthrope, Acte 2. Sc. 4. ſous le nom de Timante.

C'eſt de la tête aux pieds, un homme tout miſtére,
Qui vous jette en paſſant, un coup d'œil égaré,
Et ſans aucune affaire, eſt toûjours affairé.
Tous ce qu'il vous débite en grimaces abonde;
A force de façons il aſſomme le monde.
Sans ceſſe il a tout bas, pour rompre l'entretien,
Un ſecret à vous dire, & ce ſecret n'eſt rien.
De la moindre vetille il fait une merveille;
Et juſques au bon-jour, il dit tout à l'oreille.

cères protecteurs, & que des opiniâtres ont entrepris de combattre la Raiſon à force ouverte. Et pour ne vous point citer ici d'exemples du commun, il n'eſt pas que vous n'aiez ouï parler du goût bizarre [1] de cet Empereur, qui préfera les Ecrits d'un je ne ſai quel Poëte, aux Ouvrages d'Homère, & qui ne vouloit pas que tous les hommes enſemble, pendant près de vingt ſiécles, euſſent eu le ſens commun.

Le ſentiment de vôtre Ami a quelque choſe, d'auſſi monſtrueux. Et certainement quand je ſonge à la chaleur avec laquelle il va, le livre à la main, défendre [2] la Joconde de Monſieur Boüillon, il me ſemble voir Marfiſe dans l'Arioſte (puis qu'Arioſte il y a) qui veut faire confeſſer à tous les Chevaliers errans, que cette Vieille qu'il a en croupe, eſt un chef-d'œuvre de beauté. Quoi qu'il en ſoit, s'il n'y prend garde, ſon opiniâtreté lui coûtera un peu cher, & quelque mauvais paſſe-temps qu'il y ait pour lui à perdre Cent Piſtoles, je le plains encore plus de la perte qu'il va faire de ſa réputation dans l'eſprit des habiles gens.

Il a raiſon de dire qu'il n'y a point de comparaiſon entre les deux Ouvrages dont vous êtes en diſpute, puis qu'il n'y a point de comparaiſon entre un Conte plaiſant, & une narration froide: entre une invention fleurie & enjoüée, & une Traduction ſéche & triſte. Voilà en effet, la proportion qui eſt entre ces deux Ouvrages. Monſieur de la Fontaine a pris à la verité ſon ſujet d'Arioſte; mais en même tems il s'eſt rendu maître de ſa matière: ce n'eſt point une copie qu'il ait tirée un trait après l'autre ſur l'original; c'eſt un original qu'il a formé ſur l'idée qu'Arioſte lui a fournie. C'eſt ainſi que Virgile a imité Homère; Terence, Ménandre; & le Taſſe, Virgile? Au contraire, on peut dire de Monſieur Boüillon que c'eſt un Valet timide qui n'oſeroit faire un pas ſans le congé de ſon maître, & qui ne le quitte jamais que quand il ne le

REMARQUES.

1. *De cet Empereur.*] Caligula. Voiez Suétone.

2. La Joconde de Monſieur Boüillon.) Ses Poëſies furent imprimées à Paris, chez Guignard, en 1663.

le peut plus ſuivre. C'eſt un Traducteur maigre & décharné : Les plus belles fleurs qu'Arioſte, lui fournit, deviennent ſêches entre ſes mains, & à tous momens quittant le François pour s'attacher à l'Italien, il n'eſt ni Italien ni François.

Voilà à mon avis ce qu'on doit penſer de ces deux piéces. Mais je paſſe plus avant, & je ſoûtiens que non ſeulement la Nouvelle de Monſieur de la Fontaine eſt infiniment meilleure que celle de ce Monſieur, mais qu'elle eſt même plus agréablement contée que celle d'Arioſte. C'eſt beaucoup dire, ſans doute, & je vois bien que par-là je vais m'attirer ſur les bras tous les amateurs de ce Poëte. C'eſt pourquoi vous trouverés bon que je n'avance pas cette opinion, ſans l'apuier de quelques raiſons.

Premièrement je ne vois pas par quelle licence Poëtique Arioſte a pû, dans un Poëme heroïque & ſerieux mêler une Fable, & un Conte de Vieille, pour ainſi dire, auſſi burleſque qu'eſt l'Hiſtoire de Joconde. *Je ſai bien*, [1] dit un Poëte, grand Critique, *qu'il y a beaucoup de choſes permiſes aux Poëtes & aux Peintres ; qu'ils peuvent quelquefois donner carriere à leur imagination ; & qu'il ne faut pas toûjours les reſſerrer dans les bornes de la raiſon étroite & rigoureuſe. Bien loin de leur vouloir ravir ce privilége, je le leur accorde pour eux, & je le demande pour moi. Ce n'eſt pas à dire toutefois qu'il leur ſoit permis pour cela de confondre toutes choſes, de renfermer dans un même Corps mille eſpèces differentes, auſſi confuſes que les rêveries d'un malade ; de mêler enſemble des choſes incompatibles ; d'accoupler les Oiſeaux avec les Serpens, les Tigres avec les Agneaux.* Comme vous voiés, Monſieur, ce Poëte avoit fait le procès à Arioſte, plus de mille ans avant qu'Arioſte eût écrit. En effet, ce corps compoſé, de mille eſpèces differentes, n'eſt-ce pas proprement l'image du Poëme de Roland le furieux ? Qu'y a-t-il de plus grave & de plus heroïque que certains endroits de ce Poëme ? Qu'y a-t-il

REMARQUES.

1. *Dit un Poëte.*] Horace, Art poët. vers 9. & ſuiv.

Pictoribus atque Poëtis,
Quidlibet audendi ſemper fuit æqua poteſtas.
&c.

a-t-il de plus bas & de plus bouffon que d'autres ? Et ſans chercher ſi loin, peut-on rien voir de moins ſerieux que l'Hiſtoire de Joconde & d'Aſtolphe ? Les avantures de Buſcon & de Lazarille, ont-elles quelque choſe de plus extravagant ? ſans mentir, une telle baſſeſſe eſt bien éloignée du goût de l'Antiquité ; & qu'auroit-on dit de Virgile, bon Dieu ! ſi à la deſcente d'Enée dans l'Italie, il lui avoit fait conter par un hôtelier, l'Hiſtoire de Peau-d'Aſne, ou les Contes de ma Mere-l'Oye ? Je dis les Contes de ma Mere-l'Oye, car l'Hiſtoire de Joconde n'eſt guères d'un autre rang. Que ſi Homère a été blâmé dans ſon Odyſſée (qui eſt pourtant un Ouvrage tout comique, comme l'a remarqué Ariſtote) ſi, dis-je, il a été repris par de fort habiles Critiques, pour avoir mêlé dans cet Ouvrage l'Hiſtoire des Compagnons d'Ulyſſe changés en Pourceaux, comme étant indigne de la majeſté de ſon ſujet ; que diroient ces Critiques, s'ils voioient celle de Joconde dans un Poëme Heroïque ? N'auroient ils pas raiſon de s'écrier, que ſi cela eſt reçû ; le bon ſens ne doit plus avoir de Juriſdiction ſur les Ouvrages d'eſprit, & qu'il ne faut plus parler d'Art ni de Régles ? Ainſi, Monſieur, quelque bonne que ſoit d'ailleurs la Joconde de l'Arioſte, il faut tomber d'accord qu'elle n'eſt pas en ſon lieu.

Mais éxaminons un peu cette Hiſtoire en elle même. Sans mentir, j'ai de la peine à ſouffrir le ſerieux avec lequel Arioſte écrit un Conte ſi bouffon. Vous diriez que non ſeulement, c'eſt une Hiſtoire très-veritable, mais que c'eſt une choſe très-noble & très-heroïque qu'il va raconter : Et certes s'il vouloit décrire les exploits d'un Alexandre, ou d'un Charlemagne, il ne débuteroit pas plus gravement.

Aſtolfo Re de' Longobardi, quello
A cui lasciò il fratel monaco il Regno,
Fu ne la giovanezza ſua ſi bello,
Che mai poch' altri giunſero à quel ſegno.
N'havria à fatica un tal fatto a pennello
Appelle, Zeuſi, ò ſe v'è alcun più degno.

Le bon meſſer Ludovico ne ſe ſouvenoit pas, ou plûtôt ne ſe ſoucioit pas du précepte de ſon Horace.

Versibus exponi Tragicis res Comica non vult.

Cependant il eſt certain que ce précepte eſt fondé ſur la pure raiſon, & que comme il n'y a rien de plus froid que de conter une choſe grande en ſtile bas, auſſi n'y a-t-il rien de plus ridicule, que de raconter une Hiſtoire comique & abſurde en termes graves & ſerieux : [1] à moins que ce ſerieux ne ſoit affecté tout exprès, pour rendre la choſe encore plus burleſque. Le ſecret donc en contant une choſe abſurde, eſt de s'énoncer d'une telle maniere, que vous faſſiés concevoir au Lecteur, que vous ne croiés pas vous même la choſe que vous lui contés. Car alors il aide lui même à ſe décevoir, & ne ſonge qu'à rire de la plaiſanterie agréable d'un Auteur qui ſe joüe & ne lui parle pas tout de bon. Et cela eſt ſi veritable, qu'on dit même aſſez ſouvent des choſes qui choquent directement la raiſon & qui ne laiſſent pas néanmoins de paſſer, à cauſe qu'elles excitent à rire. Telle eſt cette hiperbole d'un ancien Poëte Comique, pour ſe moquer d'un homme qui avoit une terre de fort petite étendüe : *Il poſſedoit*, dit ce Poëte, *une terre à la Campagne, qui n'étoit pas plus grande qu'une Epître de Lacédémonien.* Y a-t-il rien, [2] ajoûte un Ancien Rhéteur, de plus abſurde que cette penſée ? Cependant elle ne laiſſe pas de paſſer pour vrai-ſemblable, parce qu'elle touche la paſſion, je veux dire qu'elle excite à rire. Et n'eſt-ce pas en effet ce qui a rendu ſi agréables certaines Lettres de Voiture, comme [3] celle du Brochet & de la Carpe, dont l'invention eſt abſurde d'elle même, mais dont il a caché les abſurdités par l'enjoûment de ſa narration, & par la manière plaiſante dont il dit toutes choſes ? C'eſt ce que Monſieur de la Fontaine a obſervé dans ſa Nouvelle ; il a crû que dans un Conte comme celui de Joconde, il ne falloit pas badiner ſerieuſement Il raporte à la verité des avantures extravagantes, mais il les donne

REMARQUES.

1. *A moins que ce ſerieux ne ſoit affecté* &c.] Pour n'en point chercher d'exemple ailleurs, tel eſt le ſerieux du Lutrin.

2. *Ajoute un ancien Rhéteur*,] Longin, Traité du Sublime, chap. 31.

3. *Celle du Brochet, &c.*] Lettr. 143. de Voiture.

donne pour telles ; par tout il rit & il joüe ; & ſi le Lecteur lui veut faire un procès ſur le peu de vrai-ſemblance qu'il y a aux choſes qu'il raconte, il ne va pas, comme Arioſte, les appuier par des raiſons forcées, & plus abſurdes encore que la choſe même ; mais il s'en ſauve en riant, & en ſe joüant du Lecteur, qui eſt la route qu'on doit tenir en ces rencontres.

Ridiculum acri
Fortius, & melius magnas plerumque ſecat res.

Ainſi, lors que Joconde, par exemple, trouve ſa Femme couchée entre les bras d'un Valet, il n'y a pas d'aparence que dans la fureur il n'éclate contre elle, ou du moins contre ce Valet. Comment eſt-ce donc qu'Arioſte ſauve cela ? Il dit que la violence de l'amour ne lui permit pas de faire ce déplaiſir à ſa Femme.

Ma, da l'amor che porta al ſuo diſpetto,
A l'ingrata moglier, li fu interdetto.

Voilà, ſans mentir, un Amant bien parfait, & Céladon ni Silvandre ne ſont jamais parvenus à ce haut degré de perfection. Si je ne me trompe, c'étoit bien plûtôt là une raiſon, non ſeulement pour obliger Joconde à éclater, mais c'en étoit aſſez pour lui faire poignarder dans la rage ſa Femme, ſon Valet, & ſoi-même ; puis qu'il n'y a point de paſſion plus tragique & plus violente que la jalouſie qui naît d'un extrême amour. Et certainement, ſi les hommes les plus ſages & les plus moderés, ne ſont pas maîtres d'eux-mêmes, dans la chaleur de cette paſſion, & ne peuvent s'empêcher quelquefois de s'emporter juſqu'à l'excès, pour des ſujets fort légers ; que devoit faire un jeune homme comme Joconde, dans les premiers accez d'une jalouſie auſſi-bien fondée que la ſienne ? Etoit-il en état de garder encore des meſures avec une perfide, pour qui il ne pouvoit plus avoir que des ſentimens d'horreur & de mépris ? Monſieur de la Fontaine a bien vû l'abſurdité qui s'enſuivoit de là : Il s'eſt donc bien gardé de faire Joconde amoureux, d'un amour Romanesque & Extravagant ; cela ne ſerviroit de rien, & une paſſion comme celle là n'a point de raport avec le caractère dont Joconde nous eſt dépeint, ni avec ſes avantures amoureuſes. Il l'a donc repréſenté ſeulement,

comme un homme perſuadé à fonds de la vertu & de l'honnêteté de ſa Femme. Ainſi, quand il vient à reconnoître l'infidélité de cette Femme, il peut fort bien, par un ſentiment d'honneur, comme le ſuppoſe Monſieur de la Fontaine, n'en rien témoigner puis qu'il n'y a rien qui faſſe plus de tort à un homme dhonneur en c'es ſortes de rencontres, que l'éclat.

Tous deux dormoient: dans cet abord Joconde
Voulut les envoier dormir dans l'autre monde;
Mais cependant il n'en fit rien,
Et mon avis eſt qu'il fit bien.
Le moins de bruit que l'on peut faire
En telle affaire,
Eſt le plus ſûr de la moitié.
Soit par prudence, ou par pitié,
Le Romain ne tua perſonne.

Que ſi Arioſte n'a ſuppoſé l'extrême amour de Joconde, que pour fonder la maladie & la maigreur qui lui vint enſuite, cela n'étoit point néceſſaire, puiſque la ſeule penſée d'un affront n'eſt que trop ſuffiſante pour faire tomber malade un homme de cœur. Ajoûtés à toutes ces raiſons, que l'image d'un honnête homme lâchement trahi par une ingrate qu'il aime, tel que Joconde nous eſt repreſenté dans l'Arioſte, a quelque choſe de tragique, qui ne vaut rien dans un Conte pour rire: au lieu que la peinture d'un mari qui ſe réſou à ſouffrir diſcrètement les plaiſirs de ſa femme, comme l'a dépeint Monſieur de la Fontaine, n'a rien que de plaiſant & d'agréable, & c'eſt le ſujet ordinaire de nos Comédies.

Arioſte n'a pas mieux réüſſi dans cet autre endroit, où Joconde aprend au Roi l'abandonnement de ſa Femme avec le plus laid monſtre de la Cour. Il n'eſt pas vrai-ſemblable que le Roi n'en témoigne rien. Que fait donc l'Arioſte pour fonder cela? Il dit que Joconde, avant que de découvrir ce ſecret au Roi, le fit jurer ſur le Saint Sacrement, ou ſur *l'Agnus Dei*, ce ſont ſes termes, qu'il ne s'en reſſentiroit point. Ne voilà-t-il pas une invention bien agréable? Et le Saint Sacrement n'eſt-il pas là bien placé? Il n'y a que la licence Italienne qui puiſſe mettre une ſemblable impertinence à couvert, & de pareilles ſottiſes

ne

ne ſe ſouffrent point en Latin ni en François. Mais comment eſt-ce qu'Arioſte ſauvera toutes les autres abſurdités qui s'enſuivent de là ? Où eſt-ce que Joconde trouve ſi vîte une Hoſtie ſacrée pour faire jurer le Roi ? Et quelle apparance qu'un Roi s'engage ainſi légerement à un ſimple Gentil-homme, par un ſerment ſi exécrable ? Avoüons que Monſieur de la Fontaine s'eſt bien plus ſagement tiré de ce pas, par la plaiſanterie de Joconde, qui propoſe au Roi, pour le conſoler de cet accident, l'exemple des Rois & des Céſars qui avoient ſouffert un ſemblable malheur avec une conſtance toute heroïque ; & peut-on en ſortir plus agréablement qu'il en fait par ces vers ?

Mais enfin il le prit en homme de courage,
En galant homme ; & pour le faire court,
En veritable homme de Cour.

Ce trait ne vaut-il pas mieux lui ſeul que tout le ſerieux de l'Arioſte ? Ce n'eſt pas pourtant qu'Arioſte n'ait cherché le plaiſant autant qu'il a pû. Et on peut dire de lui, ce que Quintilien dit de Demoſthène : *Non diſplicuiſſe illi jocos, ſed non contigiſſe :* qu'il ne fuïoit pas les bons mots ; mais qu'il ne les trouvoit pas. Car quelquefois de la plus haute gravité de ſon ſtile, il tombe dans des baſſeſſes à peine dignes du Burleſque. En effect, qu'y a-t-il de plus ridicule que cette longue généalogie qu'il fait du Reliquaire que Joconde reçût en partant, de ſa femme ? Cette raillerie contre la Religion n'eſt elle pas bien en ſon lieu ? Que peut-on voir de plus ſale que cette métaphore ennuieuſe, priſe de l'exercice des Chevaux, de la quelle Aſtolfe & Joconde ſe ſervent pour ſe reprocher l'un à l'autre leur lubricité ? Que peut-on imaginer de plus froid que cette équivoque qu'il emploie à propos du retour de Joconde à Rome ? On croioit, dit-il, qu'il étoit allé à Rome, & il étoit allé à Cornetto.

Credeano,

REMARQUES.

1. *Quintilien dit de Demoſthène.*] Quintil. Inſtit. Orat. L. 6. c. 3. Voiez auſſi Longin, Chap. 28. du Sublime.

Credeano che da lor ſi foſſe tolto
Per gire à Roma, è gito era à Corneto.

Si Monſieur de la Fontaine avoit mis une ſemblable ſottiſe dans toute ſa piéce, trouveroit-il grace auprès de ſes Cenſeurs ? Et une impertinence de cette force n'auroit elle pas été capable de décrier tout ſon Ouvrage, quelques beautés qu'il eût eu d'ailleurs? Mais certes, il ne falloit pas appréhender cela de lui. Un homme formé, comme je vois bien qu'il l'eſt au goût de Terence & de Virgile, ne ſe laiſſe pas emporter à ces extravagances Italiennes, & ne s'écarte pas ainſi de la route du bon ſens. Tout ce qu'il dit eſt ſimple & naturel, & ce que j'eſtime ſur tout en lui, c'eſt une certaine Naïveté de Langage, que peu de gens connoiſſent, & qui fait pourtant tout l'agrément du diſcours. C'eſt cette Naïveté inimitable qui a été tant eſtimée dans les écrits d'Horace & de Terence, à laquelle ils ſe ſont étudiez particulierement, juſqu'à rompre pour cela la meſure de leurs Vers, comme a fait Monſieur de la Fontaine en beaucoup d'endroits. En effet, c'eſt ce *molle* & ce *facetum* qu'Horace a attribué à Virgile, & qu'Apollon ne donne qu'à ſes Favoris. En voulez-vous des exemples?

Marié depuis peu ; Content je n'en ſai rien.
Sa femme avoit de la jeuneſſe,
De la beauté, de la délicateſſe.
Il ne tenoit qu'à lui qu'il ne s'en trouvât bien.

S'il eût dit ſimplement, que Joconde vivoit content avec ſa femme, ſon diſcours auroit été aſſez froid ; mais par ce doute où il s'embaraſſe lui même, & qui ne veut pourtant dire que la même choſe, il enjoüe ſa narration, & occupe agréablement le Lecteur. C'eſt ainſi qu'il faut juger de ces Vers de Virgile dans une de ſes Eglogues, à propos de Médée, à qui une fureur d'amour & de jalouſie avoit fait tuër ſes enfans:

Crudelis mater magis, an puer improbus ille ?
Improbus ille puer ; crudelis tu quoque mater.

Il en eſt de même encore de cette réflexion que fait Monſieur de

la Fontaine, à propos de la désolation que fait paroître la femme de Joconde, quand son mari est prêt à partir.

Vous autres bonnes gens auriez crû que la Dame,
Une heure après eût rendu l'ame.
Moi qui sait ce que c'est que l'esprit d'une femme, &c.

Je pourrois vous montrer beaucoup d'endroits de la même force, mais cela ne serviroit de rien pour convaincre vôtre ami. Ces sortes de beautés sont de celles qu'il faut sentir, & qui ne se prouvent point. C'est ce je ne sai quoi qui nous charme, & sans lequel la beauté même n'auroit ni grace ni beauté. Mais après tout, c'est un je ne sai quoi; & si vôtre ami est aveugle, je ne m'engage pas à lui faire voir clair: & c'est aussi pourquoi vous me dispenserés, s'il vous plait, de répondre à toutes les vaines objections qu'il vous a faites. Ce seroit combattre des Fantômes qui s'évanoüissent d'eux mêmes; & je n'ai pas entrepris de dissiper toutes les chimères qu'il est d'humeur à se former dans l'esprit.

Mais il y a deux difficultés, dites vous, qui vous ont été proposées par un fort galant homme, & qui sont capables de vous embaraſſer. La première regarde l'endroit où ce Valet d'hôtellerie trouve le moien de coucher avec la commune Maîtresse d'Astolfe & de Joconde, au milieu de ces deux Galans. Cette avanture, dit-on, paroît mieux fondée dans l'Original, parce qu'elle se passe dans une hôtellerie où Astolfe & Joconde viennent d'arriver fraichement, & d'où ils doivent partir le lendemain: ce qui est une raison suffisante pour obliger ce Valet à ne point perdre de temps, & à tenter ce moien, quelque dangereux qu'il puisse être, pour joüir de sa maîtresse; parce que s'il laisse échaper cette occasion, il ne la pourra plus recouvrer: au lieu que dans la Nouvelle de Monsieur de la Fontaine, tout ce mistere arrive chez un Hôte où Astolfe & Joconde font un assez long séjour. Ainsi ce Valet logeant avec celle qu'il aime, & étant avec elle tous les jours, vrai-semblablement il pouvoit trouver d'autres voies plus sûres pour coucher avec elle, que celle dont il se sert.

A cela je répons, que si ce Valet a recours à celle-ci, c'est qu'il n'en peut imaginer de meilleure, & qu'un gros brutal,

tal, tel qu'il nous eſt repréſenté par Monſieur de la Fontaine & tel qu'il devoit être en effet, pour faire une entrepriſe comme celle là, eſt fort capable de hazarder tout pour ſe ſatisfaire, & n'a pas toute la prudence que pourroit avoir un honnête homme. Il y auroit quelque choſe à dire ſi Monſieur de la Fontaine nous l'avoit repréſenté comme un amoureux de Roman, tel qu'il eſt dépeint dans Arioſte, qui n'a pas pris garde que ces paroles de tendreſſe & de paſſion qu'il lui met dans la bouche, ſont fort bonnes pour un Tircis, mais ne conviennent pas trop bien à un Muletier. Je ſoûtiens en ſecond lieu, que la même raiſon qui dans Arioſte empêche tout un jour ce Valet & cette fille de pouvoir exécuter leur volonté; cette même raiſon, dis-je, a pû ſubſiſter pluſieurs jours; & qu'ainſi étant continuellement obſervez l'un & l'autre par les gens d'Aſtolfe & de Joconde, & par les autres Valets de l'Hôtellerie, il n'eſt pas dans leur pouvoir d'accomplir leur deſſein, ſi ce n'eſt la nuit. Pourquoi donc, me direz vous, Monſieur de la Fontaine n'a-t-il point exprimé cela? Je ſoûtiens qu'il n'étoit point obligé de le faire, parce que cela ſe ſuppoſe aiſément de ſoi-même, & que tout l'artifice de la narration conſiſte à ne marquer que les circonſtances qui ſont abſolument néceſſaires. Ainſi, par exemple, quand je dis qu'un tel eſt de retour de Rome, je n'ai que faire de dire qu'il y étoit allé; puis que cela s'enſuit de là néceſſairement. De même, lorſque dans la Nouvelle de Monſieur de la Fontaine, La Fille dit au Valet qu'elle ne lui peut pas accorder ſa demande, parce que ſi elle le faiſoit, elle perdroit infailliblement l'Anneau qu'Aſtolfe & Joconde lui avoient promis: il s'enſuit de là infailliblement qu'elle ne lui pouvoit accorder cette demande ſans être découverte, autrement l'Anneau n'auroit couru aucun riſque.

Qu'étoit-il donc beſoin que Monſieur de la Fontaine allât perdre en paroles inutiles, le temps qui eſt ſi cher dans une narration? On me dira peut-être que Monſieur de la Fontaine après tout, n'avoit que faire de changer ici l'Arioſte. Mais qui ne voit au contraire, que par là il a évité une abſurdité manifeſte, c'eſt à ſavoir ce marché qu'Aſtolfe & Joconde font avec leur Hôte, par lequel ce pere vend ſa fille à beaux deniers contans. En effet, ce marché n'a-t-il pas quelque choſe de choquant, ou plûtôt d'horrible? Ajoûtez que dans la Nou-

velle de Monſieur de la Fontaine ; Aſtolfe & Joconde ſont trompez bien plus plaiſamment, parce qu'ils regardent tous deux cette fille, qu'ils ont abuſée, comme une jeune Innocente à qui ils ont donné, comme il dit,

La première Leçon du plaiſir amoureux.

Au lieu que dans Arioſte, c'eſt une Infame qui va courir le païs avec eux, & qu'ils ne ſauroient regarder que comme une Abandonnée.

Je viens à la ſeconde objection. Il n'eſt pas vrai-ſemblable, vous a-t-on dit, que quand Aſtolfe & Joconde, prennent réſolution de courir enſemble le païs, le Roi, dans la douleur où il eſt, ſoit le premier qui s'aviſe d'en faire la propoſition; & il ſemble qu'Arioſte ait mieux réüſſi de la faire faire par Joconde. Je dis que c'eſt tout le contraire; & qu'il n'y a point d'apparence qu'un ſimple Gentil-homme faſſe à un Roi une propoſition ſi étrange, que celle d'abandonner ſon Roiaume, & d'aller expoſer ſa perſonne en des Païs éloignés, puiſque même la ſeule penſée en eſt coupable : au lieu qu'il peut fort bien tomber dans l'eſprit d'un Roi, qui ſe voit ſenſiblement outragé en ſon honneur, & qui ne ſauroit plus voir ſa Femme qu'avec chagrin, d'abandonner ſa Cour pour quelque temps, afin de s'ôter de devant les yeux un objet qui ne lui peut cauſer que de l'ennui.

Si je ne me trompe, Monſieur, voilà vos doutes aſſez bien réſolus. Ce n'eſt pas pourtant que de là je veüille inferer que Monſieur de la Fontaine ait ſauvé toutes les abſurdités qui ſont dans l'Hiſtoire de Joconde : il y auroit eu de l'abſurdité à lui même d'y penſer. Ce ſeroit vouloir extravaguer ſagement, puis qu'en effet toute cette Hiſtoire n'eſt autre choſe qu'une extravagance aſſez ingénieuſe, continuée depuis un bout juſqu'à l'autre. Ce que j'en dis n'eſt ſeulement que pour vous faire voir qu'aux endroits où il s'eſt écarté de l'Arioſte, bien loin d'avoir fait de nouvelles fautes, il a rectifié celles de cet Auteur. Après tout néanmoins, il faut avoüer que c'eſt à Arioſte qu'il doit ſa principale invention. Ce n'eſt pas que les choſes qu'il a ajoûtées de lui même, ne pûſſent entrer en parallèle avec tout ce qu'il y a de plus ingénieux dans l'Hiſtoire de Joconde.

Telle

Telle eſt l'invention du Livre blanc que nos deux Avanturiers emportérent pour mettre les noms de celles qui ne ſeroient pas rebelles à leurs vœux : car cette badinerie me ſemble bien auſſi agréable que tout le reſte du Conte. Il n'en faut pas moins dire de cette plaiſante conteſtation qui s'émeut entre Aſtolfe & Joconde, pour le pucelage de leur commune Maîtreſſe, qui n'étoit pourtant que les reſtes d'un Valet. Mais, Monſieur, je ne veux point chicaner mal-à-propos. Donnons, ſi vous voulés, à Arioſte toute la gloire de l'invention, ne lui dénions pas le prix qui lui eſt juſtement dû pour l'élégance, la netteté, & la briéveté inimitable avec laquelle il dit tant de choſes en ſi peu mots ; ne rabaiſſons point malicieuſement, en faveur de nôtre Nation, le plus ingénieux Auteur des derniers ſiécles. Mais que les graces & les charmes de ſon eſprit ne nous enchantent pas de telle ſorte, qu'elles nous empêchent de voir les fautes de jugement qu'il a faites en pluſieurs endroits ; & quelque harmonie de Vers dont il nous frape l'oreille, confeſſons que Monſieur de la Fontaine aiant conté plus plaiſamment une choſe très-plaiſante, il a mieux compris l'idée & le caractère de la narration.

Après cela, Monſieur, je ne penſe pas que vous vouluſſiez éxiger de moi de vous marquer ici exactement tous les défauts qui ſont dans la piéce de Monſieur Boüillon. J'aimerois autant être condamné à faire l'analyſe exacte d'une Chanſon du Pont-neuf, par les règles de la Poëtique d'Ariſtote. Jamais ſtile ne fut plus vicieux que le ſien, & jamais ſtile ne fut plus éloigné de celui de Monſieur de la Fontaine. Ce n'eſt pas, Monſieur, que je veüille faire paſſer ici l'Ouvrage de Monſieur de la Fontaine pour un Ouvrage ſans défauts ; je le tiens aſſez galant homme pour tomber d'accord lui même des négligences qui s'y peuvent rencontrer : & où ne s'en rencontre-t-il point ? Il ſuffit pour moi que le bon y paſſe infiniment le mauvais, & c'eſt aſſez pour faire un Ouvrage excellent.

Ergo ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis (Hor. Art poet.)

Il n'en eſt pas ainſi de Monſieur Boüillon, c'eſt un Auteur ſec & aride, toutes ſes expreſſions ſont rudes & forcées, il ne

dit jamais rien qui ne puiſſe être mieux dit ; & bien qu'il broche à chaque ligne, ſon Ouvrage eſt moins à blâmer pour les fautes qui y ſont, que pour l'eſprit & le génie qui n'y eſt pas. Je ne doute point que vos ſentimens en cela ne ſoient d'accord avec les miens, mais s'il vous ſemble que j'aille trop avant, je veux bien, pour l'amour de vous, me faire un effort, & en examiner ſeulement une page.

Aſtolfe, Roi de Lombardie,
A qui ſon frére plein de vie,
Laiſſa l'Empire glorieux,
Pour ſe faire Religieux :
Nâquit d'une forme ſi belle,
Que Zeuxis, & le grand Apelle,
De leur docte & fameux pinceau
N'ont jamais rien fait de ſi beau.

Que dites-vous de cette longue Periode ? N'eſt-ce pas bien entendre la manière de conter, qui doit être ſimple & coupée, que de commencer une Narration en Vers, par un enchainement de paroles à peine ſupportable dans l'exorde d'une Oraiſon ?

A qui ſon frere plein de vie.

Plein de vie eſt une cheville, d'autant plus qu'il n'eſt pas du texte. Monſieur Boüillon l'a ajoûté de ſa grace, car il n'y a point en cela de beauté qui l'y ait contraint.

Laiſſa l'Empire glorieux.

Ne ſemble-t-il pas que ſelon Monſieur Boüillon il y a un Empire particulier des Glorieux, comme il y a un Empire des Ottomans & des Romains ; & qu'il a dit *l'Empire glorieux*, comme un autre diroit *l'Empire Ottoman* ? Ou bien il faut tomber d'accord que le mot de *glorieux* en cet endroit là eſt une cheville, & une cheville groſſière & ridicule.

Pour ſe faire Religieux.

Cette manière de parler eſt baſſe, & nullement Poëtique.

Nâquit

Nâquit d'une forme ſi belle.

Pourquoi *Nâquit* ? N'y a-t-il pas des gens qui naiſſent fort beaux, & qui déviennent fort laids dans la ſuite du temps Et au contraire n'en voit-on pas qui viennent fort laids ? monde, & que l'âge enſuite embellit ? au

Que Zeuxis, & le grand Apelle.

On peut bien dire qu'*Apelle* étoit un grand Peintre ; mais quî a jamais dit *le grand* Apelle ? Cette Epithète de *grand* tout ſimple, ne ſe donne jamais qu'à des Conquerans, & à nos Saints. On peut bien appèler Ciceron un *grand* Orateur ; mais il ſeroit ridicule de dire *le grand* Ciceron ; & cela auroit quelque choſe d'enflé & de puerile. Mais qu'a fait ici le pauvre *Zeuxis*, pour demeurer ſans Epithète, tandis qu'Apelle eſt *le grand Apelle* ? Sans mentir, il eſt bien malheureux que la meſure du Vers ne l'ait pas permis, car il auroit été du moins *le brave* Zeuxis.

De leur docte & fameux pinceau,
N'ont jamais fait rien de ſi beau.

Il a voulu exprimer ici la penſée de l'Arioſte, que quand Zeuxis & Apelle auroient épuiſé tous leurs efforts pour peindre une beauté doüée de toutes les perfections, cette beauté n'auroit pas égalé celle d'Aſtolfe. Mais qu'il y a mal réüſſi ! & que cette façon de parler eſt groſſière ! *N'ont jamais rien fait de ſi beau de leur pinceau.*

Mais ſi ſa grace ſans pareille.

Sans pareille eſt là une cheville ; & le Poëte n'a pas pû dire cela d'Aſtolfe, puis qu'il déclare dans la ſuite qu'il y avoit un homme au monde plus beau que lui, c'eſt à ſavoir Joconde.

Etoit du monde la merveille.

Cette tranſpoſition ne ſe peut ſouffrir.

Ni les avantages que donne
Le Roial éclat de ſon ſang.

Ne diriés-vous pas que le ſang des Aſtolfes de Lombardie eſt-ce qui donne ordinairement de l'eclat ? Il falloit dire, *ni les avantages que lui donnoit le Roial éclat de ſon ſang.*

Dans les Italiques Provinces.

Cette maniere de parler ſent le Poëme Epique ; où même elle ne ſeroit pas fort bonne ; & ne vaut rien du tout dans un Conte, où les façons de parler doivent être ſimples & naturelles.

Elevoient *au deſſus des Anges.*

Pour parler François, il faloit dire ; *élevoient au deſſus de ceux des Anges.*

Au prix des charmes *de ſon Corps.*

De ſon Corps, eſt dit baſſement ; & pour rimer. Il faloit dire de ſa beauté.

Si jamais il avoit vû naître.

Naître eſt maintenant auſſi peu néceſſaire qu'il l'étoit tantôt.

Rien qui fût comparable à lui.

Ne voilà-t-il pas un joli Vers ?

Sire, je crois que le Soleil
Ne void rien qui vous ſoit pareil,
Si ce n'eſt mon frere Joconde,
Qui n'a point de pareil au monde.

Le pauvre Boüillon s'eſt terriblement embaraſſé dans ces termes de *pareil*, & de *ſans pareil.* Il a dit là bas que la beauté d'Aſtolfe n'a point de pareille ; ici il dit, que c'eſt la beauté de Joconde qui eſt ſans pareille : de là il conclud que la beauté ſans pareille du Roi, n'a de pareille que la beauté ſans pareille de Joconde. Mais ſauf l'honneur de l'Arioſte que Monſieur Boüillon a ſuivi en cet endroit, je trouve ce compliment fort impertinent, puiſqu'il n'eſt pas vrai-ſemblable qu'un Courtiſan aille de but en blanc dire à un Roi qui ſe pique d'être le plus bel homme de ſon ſiécle : *J'ai un frere plus beau que vous.*

Monſieur

Monſieur de la Fontaine a bien fait d'éviter cela, & de dire ſimplement que ce Courtiſan prit cette occaſion de loüer la beauté de ſon frere, ſans l'élever néanmoins au deſſus de celle du Roi. Comme vous voiés, Monſieur, il n'y a pas un Vers où il n'y ait quelque choſe à réprendre, & que Quintilien n'envoiât rebatre ſur l'enclume.

Mais en voilà aſſez, & quelque réſolution que j'aie priſe d'éxaminer la page entiére, vous trouverez bon que je me faſſe grace à moi-même, & que je ne paſſe pas plus avant. Et que ſeroit ce, bon Dieu! Si j'allois rechercher toutes les impertinences de cet Ouvrage, les mauvaiſes façons de parler, les rudeſſes, les incongrüités, les choſes froides & platement dites qui s'y rencontrent par tout? Que dirions nous *de ces murailles dont les ouvertures baaillent? De ces erremens qu'Aſtolfe & Joconde ſuivent dans les païs Flamans? ſuivre des erremens*, juſte Ciel! quelle langue eſt ce-là? Sans mentir, je ſuis honteux pour Monſieur de la Fontaine, de voir qu'il ait pû être mis en parallèle avec un tel Auteur; mais je ſuis encore plus honteux pour vôtre Ami. Je le trouve bien hardi ſans doute, d'oſer ainſi hazarder Cent Piſtoles ſur la foi de ſon jugement. S'il n'a point de meilleure Caution, & qu'il faſſe ſouvent de ſemblables gageures, il eſt au hazard de ſe ruiner. Voilà, Monſieur, la maniére d'agir ordinaire des demi-Critiques; de ces gens, dis-je, qui ſous l'ombre d'un ſens commun, tourné pourtant à leur mode, prétendent avoir droit de juger ſouverainement de toutes choſes, corrigent, diſpoſent, réforment, loüent, approuvent, condamnent tout au hazard. J'ai peur que vôtre Ami ne ſoit un peu de ce nombre. Je lui pardonne cette haute eſtime qu'il fait de la piéce de Monſieur Boüillon; je lui pardonne même d'avoir chargé ſa mémoire de toutes les ſottiſes de cet Ouvrage: mais je ne lui pardonne pas la confiance avec laquelle il ſe perſuade que tout le monde confirmera ſon ſentiment. Penſe-t-il donc que trois des plus Galans Hommes de France, aillent de gaieté de cœur ſe perdre d'eſtime dans l'eſprit des habiles gens, pour lui faire gagner Cent Piſtoles? Et depuis Midas, d'impertinente mémoire, s'eſt-il trouvé perſonne qui ait rendu un jugement auſſi abſurde que celui qu'il attend d'eux? Mais, Monſieur, il me ſemble qu'il y a aſſez long-temps que je vous entretiens, & ma Lettre pourroit enfin

paſſer pour une Diſſertation préméditée ? Que voulez vous ? C'eſt que vôtre gageure me tient au cœur, & j'ai été bien aiſe de vous juſtifier à vous-même le droit que vous avez ſur les Cent Piſtoles de vôtre Ami. J'eſpere que cela ſervira à vous faire voir avec combien de paſſion je ſuis, &c.

PREFA-

PREFACES

DIVERSES.

PREFACES

TO

VERSES

PREFACE

de la premiére édition faite en 1666.

& des éditions ſuivantes, juſqu'en 1674.

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

CEs Satires dont on fait part au Public, n'auroient jamais couru le hazard de l'impreſſion, ſi l'on eût laiſſé faire leur Auteur. Quelques applaudiſſemens qu'un aſſez grand nombre de perſonnes amoureuſes de ces ſortes d'Ouvrages, ait donnez aux ſiens; ſa modeſtie lui perſuadoit, que de les faire imprimer, ce ſeroit augmenter le nombre des méchans Livres, qu'il blâme en tant de rencontres, & ſe rendre par là digne lui-même en quelque façon d'avoir place dans ſes Satires. C'eſt ce qui lui a fait ſouffrir fort long-temps, avec une patience qui tient quelque choſe de l'Heroïque dans un Auteur, les mauvaiſes Copies qui ont couru de ſes Ouvrages, ſans être tenté pour cela de les faire mettre ſous la preſſe. Mais enfin, toute ſa conſtance l'a abandonné à la vûë [1] de cette monſtrueuſe édition qui en a paru depuis peu. Sa tendreſſe de pere s'eſt réveillée à l'aſpect de ſes enfans ainſi défigurez & mis en piéces, ſur tout lorsqu'il les a vûs accompagnez de cette Proſe fade & inſipide, que tout le Sel de ſes Vers ne pourroit pas relever : Je veux dire

REMARQUES.

1. *De [cette monſtrueuſe édition.]* Elle avoit été faite à Roüen, en 1665.

dire de ce [1] *Jugement sur les Sciences*, qu'on a cousu si peu judicieusement à la fin de son Livre. Il a eu peur que ses Satires n'achevassent de se gâter en une si méchante compagnie : & il a crû enfin, que, puisqu'un Ouvrage, tôt ou tard, doit passer par les mains de l'Imprimeur, il valoit mieux subir le joug de bonne grace, & faire de lui-même ce qu'on avoit déja fait malgré lui. Joint que ce galant-Homme qui a pris le soin de la première édition, y a mêlé les noms de quelques personnes que l'Auteur honore, & devant qui il est bien aise de se justifier. Toutes ces considerations, dis-je, l'ont obligé à me confier les veritables Originaux de ses Pièces, [2] augmentées encore de deux autres, pour lesquelles il apprehendoit le même sort. Mais en même temps il m'a laissé la charge de faire ses excuses aux Auteurs qui pourront être choquez de la liberté qu'il s'est donnée, de parler de leurs Ouvrages en quelques endroits de ses Ecrits. Il les prie donc de considerer que le Parnasse fut de tout temps un Païs de Liberté : que le plus habile y est tous les jours exposé à la censure du plus ignorant : que le sentiment d'un seul homme ne fait point de loi ; & qu'au pis aller, s'ils se persuadent qu'il ait fait du tort à leurs Ouvrages, ils s'en peuvent vanger sur les siens, dont il leur abandonne jusqu'aux points & aux virgules. Que si cela ne les satisfait pas encore ; il leur conseille d'avoir recours à cette bien-heureuse Tranquillité des grands Hommes, comme eux, qui ne manquent jamais de se consoler d'une semblable disgrace [3] par quelque exemple fameux, pris des plus célébres Auteurs de l'Antiquité, dont ils se font l'application tout seuls. En un mot, il les supplie de faire réflexion ; que si leurs Ouvrages sont mauvais, ils meritent d'être censurez : & que s'ils sont bons, tout ce qu'on dira contre eux ne les fera pas trouver mauvais.

REMARQUES.

1. *Jugement sur les Sciences.*] C'est un petit Discours en prose, de Monsieur de Saint Evremond. Monsieur Despréaux ne savoit pas alors qui en étoit l'Auteur ; mais il ne paroit pas que Monsieur de Saint Evremond se soit jamais plaint du jugement que l'on fait ici de son Ouvrage : au contraire, il a donné dans ses écrits de grandes loüanges à Monsieur Despréaux.

2. *Augmentées de deux autres.*] De la Satire III. sur un Festin ridicule, & de la Satire V. sur la Noblesse.

3. *Par quelque exemple fameux.*] Socrate assista à la représentation de la Comédie des Nuées d'Aristophane, quoi que cette Comédie fût faite contre lui, & qu'il y fût même nommé.

vais. [1] Au reſte, comme la malignité de ſes Ennemis s'efforce depuis peu de donner un ſens coupable à ſes penſées, même les plus innocentes ; il prie les honnêtes gens, de ne ſe pas laiſſer ſurprendre aux Subtilitez raffinées de ces petits Eſprits, qui ne ſavent ſe vanger que par des voies lâches, & qui lui veulent ſouvent faire [2] un crime affreux d'une élégance Poëtique.

J'ai charge encore d'avertir ceux qui voudront faire des Satires contre les Satires, de ne ſe point cacher. Je leur répons, que l'Auteur ne les citera point devant d'autres Tribunal que celui des Muſes. Parce que ſi ce ſont des injures groſſières, les Beurrieres lui en feront raiſon ; & ſi c'eſt une raillerie delicate, il n'eſt pas aſſez ignorant dans les Loix, pour ne pas ſavoir qu'il doit porter la peine du Talion. Qu'ils écrivent donc librement: comme ils contribueront ſans doute à rendre l'Auteur plus illuſtre, ils feront le profit du Libraire : & cela me regarde. Quelque interêt pourtant que j'y trouve, je leur conſeille d'attendre quelque temps, & de laiſſer meurir leur mauvaiſe humeur. On ne fait rien qui vaille dans la colere. Vous avez beau vomir des injures ſales & odieuſes : cela marque la baſſeſſe de vôtre ame, ſans rabaiſſer la gloire de celui que vous attaquez : & le Lecteur, qui eſt de ſang froid, n'épouſe point les ſottes paſſions d'un Rimeur emporté. Il y auroit auſſi pluſieurs choſes à dire, touchant le reproche qu'on fait à l'Auteur, d'avoir pris ſes penſées dans Juvénal & dans Horace. Mais, tout bien conſideré, il trouve l'objection ſi honorable pour lui, qu'il croiroit ſe faire tort d'y répondre.

REMARQUES.

1. *Au reſte*, &c.] Tout ce qui ſuit, juſqu'à la fin de la Préface, fut ajoûté dans l'édion de 1668.

2. *Un crime affreux d'une élégance poëtique.*] Voiez les Remarques ſur le Vers 302. de la Satire IX.

PREFACE

pour l'édition de 1674. in quarto.

AU LECTEUR.

J'Avois médité une assez longue Préface, où, suivant la coûtume reçuë parmi les Ecrivains de ce temps, j'esperois rendre un compte fort exact de mes Ouvrages, & justifier les libertés que j'y ay prises. Mais depuis j'ai fait Réflexion, que ces sortes d'Avant-propos ne servoient ordinairement qu'à mettre en jour la Vanité de l'Auteur, & au lieu d'excuser ses fautes, fournissoient souvent de nouvelles Armes contre lui. D'ailleurs je ne crois point mes Ouvrages assez bons pour meriter des Eloges, ni assés criminels pour avoir besoin d'Apologie. Je ne me loüerai donc ici, ni ne me justifierai de rien. Le Lecteur saura seulement que je lui donne une Edition de mes Satires plus correcte que les précedentes, [1] deux Epîtres nouvelles, l'Art Poëtique en vers, [2] & quatre Chants du Lutrin. J'y ai ajoûté aussi la Traduction du Traité que le Rhéteur Longin a composé du Sublime ou du Merveilleux dans le Discours. J'ai fait originairement cette Traduction pour m'instruire, plûtôt que dans le dessein de la donner au Public. Mais j'ai crû qu'on ne seroit pas fâché de la voir ici à la suite de la Poëtique, avec laquelle ce Traité a quelque rapport, & où j'ai

REMARQUES.

1. *Deux Epîtres nouvelles.*] L'Epître II. & l'Epître III. Car la quatriéme, adresse au Roi. Avoit déja été publiée en 1672.

2. *Et quatre Chants du Lutrin.*] Le cinquiéme & le sixéme Chants ne furent publiés qu'en 1683.

j'ai même inſeré pluſieurs préceptes qui en ſont tirez. J'avois deſſein d'y joindre auſſi [1] quelques Dialogues en Proſe que j'ai compoſez: mais des conſiderations particulieres m'en ont empêché. J'eſpere en donner quelque jour un volume à part. Voilà tout ce que j'ai à dire au Lecteur. Encore ne ſai-je ſi je ne lui en ai point déja trop dit; & ſi en ce peu de paroles je ne ſuis point tombé dans le défaut que je voulois éviter.

REMARQUES.

1. *Quelques Dialogues en Proſe.*] Il n'a donné dans la ſuite que le Dialogue ſur les Romans. Il en avoit compoſé un autre, pour montrer qu'on ne ſauroit bien parler, ou du moins, s'aſſurer qu'on parle bien une Langue morte. Mais il ne l'a jamais voulu publier, de peur d'offenſer pluſieurs de nos Poëtes Latins, qui étoient ſes Amis & ſes Traducteurs. Il ne l'a pas même *confié au papier.* Cependant il m'en récita un jour ce que ſa mémoire lui pût fournir, & j'allai ſur le champ écrire ce que j'en avois retenu. Quoique je n'aie conſervé ni les graces de ſa Diction, ni toute la ſuite de ſes penſées, peut-être ne ſera-t-on pas fâché de voir mon Extrait, pour juger à peu près du tour qu'il avoit imaginé.

Apollon, Horace, des Muſes, & des Poëtes, ſont les Interlocuteurs.

HORACE. Tout le monde eſt ſurpris, grand Apollon, des abus que vous laiſſez regner ſur le Parnaſſe.

APOLLON. Et depuis quand, Horace, vous aviſez-vous de parler François?

HORACE. Les François ſe mêlent bien de parler Latin. Ils eſtropient quelques-uns de mes Vers: ils en ſont de même à mon Ami Virgile; & quand ils ont accroché, je ne ſais comment, *diſſecti membra Poetæ*, ainſi que je parlois autrefois, ils veulent figurer avec nous.

APOLLON. Je ne comprens rien à vos plaintes. De qui donc me parlés-vous?

HORACE. Leurs noms me ſont inconnus. C'eſt aux Muſes de nous les apprendre.

APOLLON. Calliope, dites-moi, qui ſont ces gens-là? C'eſt une choſe étrange, que vous les inſpiriez, & que je n'en ſache rien.

CALLIOPE. Je vous jure que je n'en ai aucune connoiſſance. Ma Sœur Erato, ſera peut-être mieux inſtruite que moi.

ERATO. Toutes les nouvelles que j'en ai, c'eſt par un pauvre Libraire, qui faiſoit dernièrement retentir nôtre Vallon de cris affreux. Il s'étoit ruiné à imprimer quelques Ouvrages de ces Plagiaires, & il venoit ſe plaindre ici de Vous & de Nous, comme ſi nous devions répondre de leurs actions, ſous prétexte qu'ils ſe tiennent au pié du Parnaſſe.

APOLLON. Le bon homme croit-il que nous ſachions ce qui ſe paſſe hors de nôtre enceinte? Mais nous voilà bien embarraſſez pour ſavoir leurs noms. Puiſqu'ils ne ſont pas loin de nous, faiſons les monter pour un moment. Horace, allez leur ouvrir une desportes.

CALLIOPE. Si je ne me trompe, leur figure ſera réjoüiſſante, ils nous donneront la Comédie.

HORACE. Quelle troupe! Nous allons être accablez, s'ils entrent tous. Meſſieurs, doucement: les uns après les autres.

Un POETE, s'adreſſant à Apollon. *Da, Tymbræe, loqui.....*

Autre POETE, à Calliope. *Dic mihi, Muſa, Virum.....*

Troiſiéme POETE, à Erato. *Nunc age, qui Reges, Erato.....*

APOLLON. Laiſſez vos complimens, & dites nous d'abord vos noms.

Un POETE. *Menagius.*

Autre POETE. *Pererius.*

Troiſiéme POETE. *Santolius.*

APOLLON. Et ce vieux Bouquin que je vois parmi vous, comment s'appelle-t-il?

TEXTOR. Je me nomme *Raviſius Textor.* Quoique je ſois en la compagnie de ces Meſſieurs, je n'ai pas l'honeur d'être Poëte; mais ils veulent m'avoir avec eux, pour leur fournir des Epithètes au beſoin.

Un POETE. *Latonæ proles divina, Joviſque.....* *Joviſque.....* *Joviſque.....* *Heus tu, Textor! Joviſque.....*

TEXTOR. *Magni.*

Le POETE. *Non.*

TEXTOR. *Omnipotentis.*

Le POETE. *Non, non.*

TEXTOR. *Bicornis.*

Le POETE. *Bicornis, optimè. Joviſque bicornis.*

Latonæ proles divina, Joviſque bicornis.

APOLLON. Vous avez donc perdu l'eſprit? Vous donnez des cornes à mon Pere.

Le POETE. C'eſt pour finir le Vers. J'ai pris la premiere Epithète que Textor m'a donnée.

APOLLON. Pour finir le Vers, faloit-il dire une énorme ſottiſe? Mais vous, Horace, faites auſſi des Vers François?

HORACE. C'eſt-à-dire, qu'il faut que je vous donne auſſi une Scène à mes dépens & aux dépens du ſens commun.

APOLLON. Ce ne ſera qu'aux dépens de ces Etrangers. Rimez toûjours.

HORACE. Sur quel ſujet? Qu'importe? Rimons, puiſqu'Apollon l'ordonne. Le ſujet viendra après.

Sur la rive du fleuve amaſſant de l'arène. . . .

Un POETE. Alte là. On ne dit point en nôtre Langue: ſur *la rive* du fleuve, mais ſur *le bord* de la Rivière; Amaſſer *de l'arène*, ne ſe dit pas non plus; il faut dire, *du ſable*.

HORACE. Vous êtes plaiſant. Eſt-ce que *Rive* & *Bord*, ne ſont pas des mots Synonimes, auſſi bien que *Fleuve* & *Rivière*? Comme ſi je ne ſavois pas que dans vôtre Cité de Paris la Seine paſſe ſous le Pont-nouveau. Je ſais tout cela ſur l'extremité du doigt.

Un POETE. Quelle pitié! Je ne conteſte pas que toutes vos expreſſions ne ſoient Françoiſes; mais je dis que vous les emploiez mal. Par exemple, quoique le mot de *Cité* ſoit bon en ſoi, il ne vaut rien où vous le placez: on dit, *la Ville de Paris*. De même, on dit *le Pont-neuf*, & non pas le *Pont-nouveau*; Savoir une choſe *ſur le bout du doigt*, & non pas, *ſur l'extrémité du doigt*.

HORACE. Puiſque je parle ſi mal vôtre Langue, croiez-vous, Meſſieurs les faiſeurs de Vers Latins, que vous ſoiez plus habiles dans la nôtre? Pour vous dire nettement ma penſée, Apollon devroit vous défendre aujourdhui pour jamais de toucher plume ni papier.

APOLLON. Comme ils ont fait des Vers ſans ma permiſſion, ils en feroient encore malgré ma défenſe. Mais puiſque dans les grands abus, il faut des remèdes violens, puniſſons-les de la manière la plus terrible. Je crois l'avoir trouvée. C'eſt qu'ils ſoient obligez deſormais à lire exactement les Vers les uns des autres. Horace, faites leur ſavoir ma volonté.

HORACE. De la part d'Apollon, il eſt ordonné &c.

SANTEUL. Que je liſe le galimatias de Du Perier. Moi! Je n'en ferai rien. C'eſt à lui de lire mes Vers.

Du PERIER. Je veux que Santeul commence par me reconnoitre pour ſon Maître, & après cela je verrai ſi je puis me réſoudre à lire quelque choſe de ſon Phébus.

Ces Poëtes continuent à ſe quereller, ils s'accablent réciproquement d'injures; & Apollon les fait chaſſer honteuſement du Parnaſſe.

PREFACE

pour l'Edition de 1675.

AU LECTEUR.

JE m'imagine que le Public me fait la juſtice de croire, que je n'aurois pas beaucoup de peine à répondre aux Livres qu'on a publiés contre moi ; mais j'ai naturellement une eſpèce d'averſion pour ces longues Apologies qui ſe font en faveur de bagatelles auſſi bagatelles que ſont mes Ouvrages. Et d'ailleurs aiant attaqué, comme j'ai fait, de gayeté de cœur, pluſieurs Ecrivains célèbres, je ſerois bien injuſte, ſi je trouvois mauvais qu'on m'attaquât à mon tour. Ajoûtez, que ſi les objections qu'on me fait ſont bonnes, il eſt raiſonnable qu'elles paſſent pour telles ; & ſi elles ſont mauvaiſes, il ſe trouvera aſſez de Lecteurs ſenſés pour redreſſer les petits Eſprits qui s'en pourroient laiſſer ſurprendre. Je ne répondrai donc rien à tout ce qu'on a dit, ni à tout ce qu'on a écrit contre moi : & ſi je n'ai donné aux Auteurs de bonnes règles de Poëſie, j'eſpère leur donner par là une leçon aſſez belle de moderation. Bien loin de leur rendre injures pour injures, ils trouveront bon que je les remercie ici du ſoin qu'ils prennent de publier que ma Poëtique eſt une Traduction de la Poëtique d'Horace. Car puiſque dans mon Ouvrage, qui eſt d'onze cens Vers, il n'y en a pas plus de cinquante ou ſoixante tout au plus, imités d'Horace, ils ne peuvent pas faire un plus bel éloge du reſte qu'en le ſuppoſant traduit de ce grand Poëte ; & je m'étonne après cela qu'ils oſent combattre les règles que j'y débite. Pour Vida [1] dont ils m'accuſent d'avoir pris auſſi quelque choſe, mes Amis ſavent bien que je ne l'ai jamais lû, & j'en puis faire tel Serment qu'on voudra, ſans craindre de bleſſer ma conſcience.

REMARQUÉS.

1. *Pour Vida.*] Marc Jérôme Vida, de Crémone, Evêque d'Albe, Poëte célèbre, qui florilloit au commencement du Seiziéme Siécle. Il a compoſé un Art Poëtique en trois Livres, outre pluſieurs autres Poëſies Latines.

PREFACE

pour les Editions de 1683. & 1694.

VOici une Editon de mes Ouvrages [1] beaucoup plus exacte que les précedentes, qui ont toutes été aſſez peu correctes. J'y ai joint [2] cinq Epîtres nouvelles que j'avois compoſées long-temps avant que d'être engagé [3] dans le glorieux emploi qui m'a tiré du métier de la Poëſie. Elles ſont du même ſtile que mes autres écrits, & j'oſe me flater qu'elles ne leur feront point de tort. Mais c'eſt au Lecteur à en juger, & je n'emploîrai point ici ma Préface, non plus que dans mes autres éditions, à le gagner, par des flateries, ou à le prévenir par des raiſons dont il doit s'aviſer de lui même. Je me contenterai de l'avertir d'une choſe dont il eſt bon qu'on ſoit inſtruit. C'eſt qu'en attaquant dans mes Satires les défauts de quantité d'Ecrivains de nôtre Siécle, je n'ai pas prétendu pour cela ôter à ces Ecrivains le merite & les bonnes qualités qu'ils peuvent avoir d'ailleurs. Je n'ai pas prétendu, dis-je, que Chapelain, par exemple, quoi qu'aſſez méchant Poëte [4] n'ait pas fait autrefois, je ne ſai comment, une aſſez belle Ode; & qu'il n'y eût point d'eſprit ni d'agrément dans les Ouvrages de Monſieur Quinaut, quoi que ſi éloignez de la

REMARQUES.

1. *Beaucoup plus exacte* &c.] Dans l'édition de 1683. on liſoit : *beaucoup plus exacte & plus correcte que les précedentes, qui ont toutes été aſſez fautives.*

2. *Cinq Epîtres nouvelles.*] Les Epîtres. V. VI. VII. VIII. & IX.

3. *Dans le glorieux emploi* &c.] En 1677. le Roi avoit nommé M M. Deſpréaux & Racine, pour écrire ſon Hiſtoire.

4. *N'ait pas fait autrefois..... une aſſez belle Ode.*] Au lieu de ces mots, on liſoit dans l'édition de 1683. *Ne fût pas bon Grammairien.* Chapelain avoit fait une Ode à la gloire du Cardinal de Richelieu, & ſur cette Ode ſeule Chapelain avoit été regardé comme le premier Poëte de ſon tems.

la perfection de Virgile. [1] J'ajoûterai même ſur ce dernier, que dans le temps où j'écrivis contre lui, nous étions tous-deux fort jeunes, & qu'il n'avoit pas fait alors [2] beaucoup d'Ouvrages qui lui ont dans la ſuite acquis une juſte réputation. Je veux bien auſſi avoüer qu'il y a du génie dans les écrits de Saint Amand, de Brebeuf, de Scuderi, & de pluſieurs autres que j'ai Critiqués, & qui ſont en effet d'ailleurs, auſſi bien que moi, très dignes de Critique. En un mot, avec la même ſincerité que j'ai raillé ce qu'ils ont de blâmable, je ſuis prêt à convenir de ce qu'ils peuvent avoir d'excellent. Voilà, ce me ſemble, leur rendre juſtice, & faire bien voir que ce n'eſt point un eſprit d'envie, & de médiſance qui m'a fait écrire contre eux. Pour revenir à mon Edition : [3] outre mon Remercîment à l'Académie & quelques Epigrammes que j'y ai jointes, j'ai auſſi ajoûté au Poëme du Lutrin deux Chants nouveaux qui en ſont la concluſion. Ils ne ſont pas, à mon avis, plus mauvais que les quatre autres Chants, & je me perſuade qu'ils conſoleront aiſément les Lecteurs de quelques Vers que j'ai rétranchez à l'Epiſode [4] de l'Horlogère, qui m'avoit toûjours paru un peu trop long. [5] Il ſeroit inutile maintenant de nier que ce Poëme a été compoſé à l'occaſion d'un differend aſſez léger qui s'émût dans une des plus célèbres Egliſes de Paris, entre le Tréſorier & le Chantre. Mais c'eſt tout ce qu'il y a de vrai. Le Reſte, depuis le commencement juſqu'à la fin, eſt une pure fiction : & tous les Perſonnages y ſont non ſeulement inventez ; mais j'ai eu ſoin même de les faire d'un caractère directement oppoſé au caractère de ceux qui déſervent cette Egliſe, dont la plûpart, & particulierement les Chanoines, ſont

REMARQUES.

1. *J'ajoûterai même* &c.] Toute cette phraſe, juſqu'à ces mots : *Je veux bien auſſi* &c. fut ajoûtée par l'Auteur dans l'édition de 1694.

2. *Beaucoup d'Ouvrages* &c.] On voit que nôtre Auteur diſtingue ici deux temps dans la réputation de M. Quinaut : le tems de ſes Tragédies, & celui de ſes Opera. Il n'avoit encore fait que des Tragédies quand Monſieur Deſpréaux le nomma dans ſes Satires.

3. *Outre mon Remercîment*..... *& quelques Epigrammes que j'y ai jointes.*] Addition faite dans l'édition de 1694.

4. *De l'Horlogère.*] De la Perruquiére. Voiez les Remarques ſur le Lutrin.

5. *Il ſeroit inutile* &c.] Tout ce qui ſuit a été détaché d'ici dans l'édition de 1701. & placé devant le Poëme du Lutrin, où il ſert d'*Avertiſſement au Lecteur.*

ſont tous gens non ſeulement d'une fort grande probité, mais de beaucoup d'eſprit, & entre leſquels il y en a tel à qui je demanderois auſſi volontiers ſon ſentiment ſur mes Ouvrages, qu'à beaucoup de Meſſieurs de l'Académie. Il ne faut donc pas s'étonner ſi perſonne n'a été offenſé de l'impreſſion de ce Poëme, puiſqu'il n'y a en effet perſonne qui y ſoit veritablement attaqué. Un prodigue ne s'aviſe guères de s'offenſer de voir rire d'un Avare; ni un Dévot de voir tourner en ridicule un Libertin. Je ne dirai point comment je fus engagé à travailler à cette bagatelle [1] ſur une eſpèce de défi qui me fut fait en riant par feu Monſieur le Premier Préſident de Lamoignon, qui eſt celui que j'y peins ſous le nom d'Ariſte. Ce détail, à mon avis, n'eſt pas fort néceſſaire. Mais je croirois me faire un trop grand tort, ſi je laiſſois échaper cette occaſion d'apprendre à ceux qui l'ignorent, que ce grand Perſonnage, durant ſa vie, m'a honoré de ſon amitié. Je commençai à le connoître dans le temps que mes Satires faiſoient le plus de bruit; & l'accez obligeant qu'il me donna dans ſon illuſtre Maiſon, fit avantageuſement mon Apologie contre ceux qui vouloient m'accuſer alors de libertinage & de mauvaiſes mœurs. C'étoit un homme d'un ſavoir étonnant, & paſſionné admirateur de tous les bons Livres de l'Antiquité; & c'eſt ce qui lui fit plus aiſément ſouffrir mes Ouvrages, où il crût entrevoir quelque goût des Anciens. Comme ſa piété étoit ſincère, elle étoit auſſi fort gaïe, & n'avoit rien d'embarraſſant. Il ne s'effraia pas du nom de Satires que portoient ces Ouvrages, où il ne vit en effet que des Vers & des Auteurs attaquez. Il me loüa même pluſieurs fois d'avoir purgé, pour ainſi dire, ce genre de Poëſie de la Saleté qui lui avoit été juſqu'alors comme affectée. J'eus donc le bonheur de ne lui être pas dèsagreable. Il m'appèla à tous ſes plaiſirs & à tous ſes divertiſſemens, c'eſt à dire à ſes Lectures & à ſes promenades. Il me favoriſa même quelquefois de ſa plus étroite confidence, & me

REMARQUES.

1. *Sur une eſpèce de défi.*] Voiez la Remarque ſur cet endroit, au commencement du Lutrin.

me fit voir à fond ſon ame entière. Et que n'y vis-je point? Quel tréſor ſurprenant de probité & de juſtice ! Quel fonds inépuiſable de piété & de zèle ! Bien que ſa vertu jettât un fort grand éclat au dehors, c'étoit toute autre choſe au dedans ; & on voioit bien qu'il avoit ſoin d'en temperer les rayons, pour ne pas bleſſer les yeux d'un Siécle auſſi corrompu que le nôtre. Je fus ſincèrement épris de tant de qualités admirables ; & s'il eût beaucoup de bonne volonté pour moi, j'eus auſſi pour lui une très-forte attache. Les ſoins que je lui rendis ne furent mêlez d'aucune raiſon d'interêt mercénaire ; & je ſongai bien plus à profiter de ſa converſation que de ſon crédit ' Il mourut dans le temps que cette amitié étoit en ſon plus haut point, & le ſouvenir de ſa perte m'afflige encore tous les jours. Pourquoi faut-il que des Hommes ſi dignes de vivre ſoient ſi-tôt enlevez du monde, tandis que des miſerables & des gens de rien arrivent à une extrême vieilleſſe ? Je ne m'étendrai pas davantage ſur un ſujet ſi triſte : car je ſens bien que ſi je continuois à en parler, je ne pourrois m'empêcher de moüiller peut-être de larmes la Préface d'un Livre de Satires & de plaiſanteries.

REMARQUES.

1. *Il mourut.*] Au mois de Décembre, 1677.

AVERTISSEMENT

mis après la Préface, en 1694.

AU LECTEUR.

J'Ai laiſſé ici la même Préface qui étoit dans les deux Editions précedentes: à cauſe de la juſtice que j'y rends à beaucoup d'Auteurs que j'ai attaquez. Je croiois avoir aſſez fait connoître par cette démarche, où perſonne ne m'obligeoit, que ce n'eſt point un eſprit de malignité qui m'a fait écrire contre ces Auteurs; & que j'ai été plûtôt ſincére à leur égrad, que Médiſant. Monſieur Perrault néanmoins n'en a pas jugé de la ſorte. Ce galant Homme, au bout de prés [1] de vingt-cinq ans qu'il y a que mes Satires ont été imprimées la première fois, eſt venu tout à coup, & dans le temps qu'il ſe diſoit de mes Amis, réveiller des querelles entierement oubliées, & me faire ſur mes Ouvrages un procez que mes Ennemis ne me faiſoient plus. Il a compté pour rien les bonnes raiſons que j'ai miſes en rimes pour montrer qu'il n'y a point de médiſance à ſe moquer des méchans écrits: & ſans prendre la peine de réfuter ces raiſons, a jugé à propos de me traitter [2] dans un Livre, en termes aſſez peu obſcurs, de Médiſant, d'Envieux, de Calomniateur, d'Homme qui n'a ſongé qu'a établir ſa réputation ſur la ruine de celle des autres. Et cela fondé principalement ſur ce que j'ai dit dans mes Satires, que Chapelain avoit fait des vers durs, & qu'on étoit à l'aiſe aux ſermons de l'Abbé Cotin.

Ce ſont en effet les deux grands crimes qu'il me reproche,

REMARQUES.

1. *De vingt-cinq ans.*] Il faloit dire: *de près de trente ans*; Car la première édition des Satires fut faite en 1666.

2. *Dans un Livre.*] Parallèle des Anciens & des Modernes, Tome III.

proche, juſqu'à vouloir me faire comprendre que je ne dois jamais eſpèrer de remiſſion du mal que j'ai cauſé, en donnant par là occaſion à la poſterité de croire que ſous le regne de Loüis le Grand il y a eu en France un Poëte ennuieux, & un Prédicateur aſſez peu ſuivi. Le plaiſant de l'affaire eſt, que dans le Livre qu'il fait pour juſtifier nôtre Siécle de cette étrange calomnie, il avoüe lui-même que Chapelain eſt un Poëte très-peu divertiſſant, & ſi dur dans ſes expreſſions, qu'il n'eſt pas poſſible de le lire. Il ne convient pas ainſi du déſert qui étoit aux prédications de l'Abbé Cotin. Au contraire il aſſûre qu'il a été fort preſſé à un des Sermons de cet Abbé; mais en même tems il nous apprend cette jolie particularité de la vie d'un ſi grand Prédicateur: que ſans ce Sermon, où heureuſement quelques-uns de ſes Juges ſe trouvèrent, la Juſtice, ſur la requête de ſes parens, lui alloit donner un Curateur comme à un imbécille. C'eſt ainſi que Monſieur P. ſait deffendre ſes Amis, & mettre en uſage les leçons de cette belle Rhétorique moderne inconnuë aux Anciens, où vrai-ſemblablement il a appris à dire ce qu'il ne faut point dire. Mais je parle aſſez de la juſteſſe d'eſprit de Monſieur P. dans mes Réflexions Critiques ſur Longin; & il eſt bon d'y renvoier les Lecteurs.

Tout ce que j'ai ici à leur dire, c'eſt que je leur donne dans cette nouvelle Edition, outre mes anciens Ouvrages exactement revûs, ma Satire contre les Femmes, l'Ode ſur Namur, quelques Epigrammes, & mes Réflexions Critiques ſur Longin. Ces Réflexions, que j'ai compoſées à l'occaſion des Dialogues de Monſieur P. ſe ſont multipliées ſous ma main beaucoup plus que je ne croiois, & ſont cauſe que j'ai diviſé mon Livre en deux volumes. J'ai mis à la fin du ſecond volume les Traductions Latines qu'ont faites de mon Ode les deux plus célébres Profeſſeurs en Eloquence de l'Univerſité: je veux dire Monſieur Lenglet & Monſieur Rollin. Ces Traductions ont été généralement admirées, & ils m'ont fait en cela tous deux d'autant plus d'honneur, qu'ils ſavent bien que c'eſt la ſeule Lecture de mon Ouvrage qui les a excités à entreprendre ce travail. J'ai auſſi joint à ces Traductions

quatre Epigrammes Latines que [1] le Reverend Pere Fraguier Jéſuite a faites contre le Zoile Moderne. Il y en a deux qui ſont imitées d'une des miennes. On ne peut rien voir de plus poli ni de plus élegant que ces quatre Epigrammes; & il ſemble que Catulle y ſoit reſſuſcité pour vanger Catulle. J'eſpère donc que le Public me ſaura quelque gré du préſent que je lui en fais.

Au reſte dans le tems que cette nouvelle édition de mes Ouvrages alloit voir le jour [2] le Reverend Pere de la Landelle autre célèbre Jéſuite m'a apporté une Traduction Latine qu'il a auſſi faite de mon Ode, & cette Traduction m'a paru ſi belle, que je n'ai pû réſiſter à la tentation d'en enrichir encore mon Livre, où on la trouvera avec les deux autres à la fin du ſecond tome. [3]

REMARQUES.

1. *Le R. P. Fraguier.*] Aujourdhui de l'Académie Françoiſe, & de l'Académie Roiale des Inſcriptions & des Médailles.

2. *Le R. P. de la Landelle.*] C'eſt le même qui dans les éditions ſuivantes a pris le nom de Saint-Remi.

3. Les plus célèbres Poëtes du Roiaume ſe ſont appliquez à traduire en Vers Latins preſque toutes les Poëſies de Monſieur Deſpréaux, dont quelques-unes ont été auſſi traduites en Grec. Les Etrangers mêmes, qui ne font pas moins de cas que nous de cet excellent Ecrivain, ont pareillement traduit ſes œuvres en preſque toutes les Langues de l'Europe. Il y en a une Traduction complette en Anglois. Monſieur le Comte d'Ericeyra, un des plus beaux Eſprits & des plus grands Seigneurs de la Cour de Portugal, a traduit l'Art Poëtique en Vers Portugais. Mr. l'Abbé Mezzabarba, Gentil-homme Milanois, a traduit en Vers Italiens l'Ode ſur Namur, & pluſieurs autres Piéces. Ce ſavant Abbé m'aiant donné ces mêmes Traductions, je les envoiai à Monſieur Deſpréaux, qui m'écrivit le 6. de Mars, 1705. en ces termes:

„ Pour ce qui eſt de ſa Traduction de mon Ode
„ ſur Namur, je ne vous dirai pas qu'il y eſt
„ plus moi-même que moi-même; mais je vous
„ dirai hardiment, que bien que j'aie ſur tout
„ ſongé à y prendre l'eſprit de Pindare, Mon-
„ ſieur de Mezzabarba y eſt beaucoup plus
„ Pindare que moi.

Il y a apparence que l'on fera un Recueil de toutes ces Traductions.

AVERTISSEMENT,

pour la première Ed. de la Satire IX. imprimée ſéparément en 1668.

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

VOici le dernier Ouvrage qui eſt ſorti de la plume du Sieur Deſpréaux. L'Auteur, après avoir écrit [1] contre tous les Hommes en géneral, a crû qu'il ne pouvoit mieux finir qu'en écrivant contre lui-même, & que c'étoit le plus beau champ de Satire qu'il pût trouver. Peut-être que ceux qui ne ſont pas fort-inſtruits des démélez du Parnaſſe, & qui n'ont pas beaucoup lû les autres Satires du même Auteur, ne verront pas tout l'agrément de celle-ci, qui n'en eſt, à bien parler, qu'une ſuite. Mais je ne doute point que les Gens de Lettres, & ceux ſur-tout qui ont le goût délicat, ne lui donnent le prix, comme à celle où il y a le plus d'art, d'invention & de fineſſe d'eſprit. Il y a déja du tems qu'elle eſt faite : l'Auteur s'étoit en quelque ſorte réſolu de ne la jamais publier. Il vouloit bien épargner ce chagrin aux Auteurs qui s'en pourront choquer. [2] Quelques libelles diffamatoires que l'Abbé Kautin & pluſieurs autres euſſent fait imprimer contre lui, il s'en tenoit aſſez vangé par le mépris que tout le monde a fait de leurs Ouvrages, qui n'ont été lûs de perſonne, & que l'impreſſion même n'a pû rendre publics. [3] Mais une copie de cette Satire étant tombée, par une fatalité inévitable, entre les mains des Libraires, ils ont réduit l'Auteur à recevoir encore la loi d'eux. C'eſt donc à moi qui l'a confié l'Original de ſa Piéce, & il l'a accompagné [4] d'un petit Diſcours en Proſe, où il juſtifie par l'autorité des Poëtes Anciens & Modernes la liberté qu'il s'eſt donnée dans ſes Satires. Je ne doute donc point que le Lecteur ne ſoit bien aiſe du préſent que je lui en fais.

REMARQUES.

1. *Contre tous les Hommes* &c.] Dans la Satire VIII.

2. *Quelques libelles diffamatoires que l'Abbé Kautin* &c.] L'Abbé Cotin avoit publié une Satire en Vers, contre Mr. Deſpréaux, & un libelle en proſe intitulé, *Critique des-intereſſée ſur les Satires du temps*. Bourſaut avoit fait imprimer *la Satire des Satires* : C'étoit une Comédie où il faiſoit la Critique des Satires de nôtre Auteur.

3. *Mais une copie de cette Satire.*] Voiez la première Remarque ſur la Satire IX.

4. *D'un petit Diſcours en Proſe.*] *Diſcours ſur la Satire*, imprimé dans ce volume.

AVERTISSEMENT,

pour la seconde Edition de l'Epître I. en 1672.

AVIS AU LECTEUR.

JE m'étois persuadé que la Fable de l'Huître que j'avois mise à la fin de cette Epître au Roi, pourroit y délasser agréablement l'Esprit des Lecteurs qu'un Sublime trop serieux peut enfin fatiguer, [1] joint que la correction que j'y avois mise sembloit me mettre à couvert d'une faute dont je faisois voir que je m'apercevois le premier. Mais j'avouë qu'il y a eu des personnes de bon sens qui ne l'ont pas approuvée. J'ai néanmoins ballancé long-tems si je l'ôterois, parce qu'il y en avoit plusieurs qui la loüoient avec autant d'excez que les autres la blâmoient. Mais enfin je me suis rendu à l'autorité [2] d'un Prince non moins considérable par les lumières de son Esprit, que par le nombre de ses Victoires. Comme il m'a déclaré franchement que cette Fable, quoi que très bien contée, ne lui sembloit pas digne du reste de l'Ouvrage; je n'ai point resisté, j'ai mis une autre fin à ma Piéce, & je n'ai pas crû pour une vingtaine de Vers devoir me broüiller avec le premier Capitaine de nôtre Siécle. Au reste, je suis bien aise d'avertir le Lecteur, qu'il y a quantité de piéces impertinentes qu'on s'efforce de faire courir sous mon nom, & entre autres [3] une Satire contre les maltôtes Eccléſiastiques. Je ne crains pas que les habiles gens m'attribuent toutes ces piéces; parce que mon stile, bon ou mauvais, est aisé à reconnoître. Mais comme le nombre des sots est grand, & qu'ils pourroient aisément s'y méprendre, il est bon de leur faire savoir, que hors les [4] onze piéces qui sont dans ce Livre, il n'y a rien de moi entre les mains du Public, ni imprimé, ni en manuscrit.

REMARQUES.

1. *Joint que la correction que j'y avois mise.*] Voiez la Remarque sur le Vers 150. de l'Epître I.

2. *D'un Prince.*] Le Prince de Condé.

3. *Une Satire contre les Maltôtes Ecclesiastiques.*] Elle commence ainsi :

Quel est donc ce chaos, & quelle extravagance
Agite maintenant l'esprit de nôtre France? &c.

On attribue cette Satire au P. Loüis Sanlecque, Chanoine Régulier de la Congrégation de Sainte Geneviéve.

4. *Onze piéces* &c.] Le Discours au Roi, neuf Satires, & l'Epître I. l'Auteur ne comptoit pas son *Discours sur la Satire*, quoi qu'imprimé avec le reste, dans le même volume. Mais il ne parloit que des Ouvrages en Vers.

AVER-

AVERTISSEMENT,

pour la première Edition de l'Epître IV. en 1672.

AU LECTEUR.

JE ne ſai ſi les rangs de ceux qui paſſèrent le Rhin à la nage devant Tolhus, ſont fort exactement gardez dans le Poëme que je donne au Public ; & je n'en voudrois pas être garand: parce que franchement je n'y étois pas, & que je n'en ſuis encore que fort médiocrement inſtruit. Je viens même d'apprendre en ce moment que Monſieur de Soubize, dont je ne parle point [1] eſt un de ceux qui s'y eſt le plus ſignalé. Je m'imagine qu'il en eſt ainſi de beaucoup d'autres, & j'eſpère de leur faire juſtice dans une autre édition. Tout ce que je ſai, c'eſt que ceux dont je fais mention ont paſſé des premiers. Je ne me déclare donc caution que de l'Hiſtoire du Fleuve en colére, que j'ai appriſe d'une de ſes Naïades qui s'eſt réfugiée dans la Seine. J'aurois bien pû auſſi parler de la fameuſe rencontre qui ſuivit le paſſage : mais je la réſerve pour un Poëme à part. C'eſt là que j'eſpère rendre aux mânes de [2] Monſieur de Longueville l'honneur que tous les Ecrivains lui doivent, & que je peindrai cette Victoire qui fut arroſée du plus illuſtre Sang de l'Univers. Mais il faut un peu reprendre haleine pour cela.

REMARQUES.

1. *Eſt un de ceux qui s'y eſt le plus ſignalé.*] *Qui s'y ſont le plus ſignalez* ; cette expreſſion ſeroit plus correcte.

2. *Mr. de Longueville.*] Charles-Paris d'Orleans, Duc de Longueville, tué après le paſſage du Rhin, en 1672.

PREFACE

pour la première Edition du Lutrin, en 1674.

AU LECTEUR.

JE ne ferai point ici comme [1] Arioſte, qui quelquefois ſur le point de débiter la Fable du monde la plus abſurde, la garantit vraye d'une verité reconnuë, & l'appuie même de l'autorité [2] de l'Archevêque Turpin. Pour moi je déclare franchement que tout le Poëme du Lutrin n'eſt qu'une pure fiction, & que tout y eſt inventé, juſqu'au nom même du Lieu où l'action ſe paſſe. [3] Je l'ai appelé *Pourges*, du nom d'une petite Chapelle qui étoit autre fois proche de Monlhéry. C'eſt pourquoi le Lecteur ne doit pas s'étonner que pour y arriver de Bourgogne la Nuit prenne le chemin de Paris & de Monlhéry.

C'eſt une aſſez bizarre occaſion qui a donné lieu à ce Poëme. Il n'y a pas long-tems que dans une aſſemblée où j'étois, la converſation tomba ſur le Poëme Heroïque. Chacun en parla, ſuivant ſes lumieres. A l'égard de moi, comme on m'en eut demandé mon avis, je ſoûtins ce que j'ai avancé dans

REMARQUES.

1. *Arioſte.*] Louis Arioſte, Poëte Italien, qui a compoſé le Poëme de *Roland le furieux*, & pluſieurs autres Poëſies. Il mourut l'an 1533.

2. *De l'Archevêque Turpin.*] Hiſtorien fabuleux des actions de Charlemagne & de Roland. L'Auteur de ce Roman ridicule a emprunté le nom de Turpin, Archevêque de Rheims, Prélat d'une grande réputation, qui avoit accompagné Charlemagne dans la plûpart de ſes voiages, & qui, ſelon Trithème, avoit écrit la vie de cet Empereur, en deux Livres que nous n'avons plus. Le ſavant Mr. Huet (*Origine des Romans*) croit que le Livre des faits de Charlemagne, attribué à l'Archevêque Turpin, lui eſt poſterieur de plus de 200. ans; & Mr. Allard, dans ſa Bibliothèque de Dauphiné, aſſure que ce Roman a été compoſé dans Vienne, par un Moine de Saint André, l'an 1092.

3. *Je l'ai appelé* Pourges.] Voiez la Remarque ſur le Vers 3. du premier Chant du Lutrin.

dans ma Poëtique : qu'un Poëme Heroïque, pour être excellent, devoit être chargé de peu de matière, & que c'étoit à l'Invention à la ſoûtenir & à l'étendre. La choſe fût fort conteſtée. On s'échauffa beaucoup ; mais après bien des raiſons alleguées pour & contre, il arriva ce qui arrive ordinairement en toutes ces ſortes de diſputes ; je veux dire qu'on ne ſe perſuada point l'un l'autre, & que chacun demeura ferme dans ſon opinion. La chaleur de la diſpute étant paſſée, on parla d'autre choſe, & on ſe mit à rire de la manière dont on s'étoit échauffé ſur une queſtion auſſi peu importante que celle-là. On moraliſa fort ſur la folie des hommes qui paſſent preſque toute leur vie, à faire ſerieuſement de très grandes bagatelles, & qui ſe font ſouvent une affaire conſiderable d'une choſe indifferente. A propos de cela, [1] un Provincial raconta un Démêlé fameux, qui étoit arrivé autrefois dans une petite Egliſe de ſa Province, entre le Tréſorier & le Chantre, qui ſont les deux premières Dignitez de cette Egliſe, pour ſavoir ſi un Lutrin ſeroit placé à un endroit ou à un autre. La choſe fut trouvée plaiſante. Sur cela [2] un des Savans de l'aſſemblée, qui ne pouvoit pas oublier ſi-tôt la diſpute, me demanda: Si moi, qui voulois ſi peu de matière pour un Poëme Heroïque, j'entreprendrois d'en faire un, ſur un Démêlé auſſi peu chargé d'incidens que celui de cette Egliſe. J'eus plûtôt dit, pourquoi non ? que je n'eus fait réflexion ſur ce qu'il me demandoit. Cela fit faire un éclat de rire à la compagnie, & je ne pûs m'empêcher de rire comme les autres : ne penſant pas en effet moi-même que je dûſſe jamais me mettre en état de tenir parole. Néanmoins le Soir me trouvant de loiſir, je rêvai à la choſe, & aiant imaginé en géneral la plaiſanterie que le Lecteur va voir, j'en fis vingt vers que je montrai à mes Amis. Ce commencement les réjouït aſſez. Le plaiſir que je vis qu'ils y prenoient, m'en fit faire encore vingt autres : Ainſi de vingt vers

REMARQUES.

[1] 1. *Un Provincial raconta* &c.] Cette circonſtance eſt inventée pour dépaïſer les Lecteurs.

[2] 2. *Un des Savans de l'aſſemblée.*] Monſieur le Premier Préſident de Lamoignon.

vers en vingt vers, j'ai pouſſé enfin l'Ouvrage [1] à près de neuf cens Vers. Voilà toute l'Hiſtoire de la bagatelle que je donne au Public. J'aurois bien voulu la lui donner achevée ; Mais [2] des raiſons très-ſecretes, & dont le Lecteur trouvera bon que je ne l'inſtruiſe pas, m'en ont empéché. Je ne me ſerois pourtant pas preſſé de le donner imparfait, comme il eſt, n'eût été les miſerables fragmens, qui en ont couru. C'eſt un Burleſque nouveau, dont je me ſuis aviſé en nôtre Langue. Car au lieu que dans l'autre Burleſque Didon & Enée parloient comme des Harangeres & des Crocheteurs ; dans celui-ci [3] une Horlogère & un Horloger parlent comme Didon & Enée. Je ne ſai donc ſi mon Poëme aura les qualités propres à ſatisfaire un Lecteur : mais j'oſe me flater qu'il aura au moins l'agrément de la nouveauté, puiſque je ne penſe pas, qu'il y ait d'Ouvrage de cette nature en nôtre Langue : [4] La défaite des Bouts-rimez de Sarrazin étant plûtôt une pure Allegorie, qu'un Poëme comme celui-ci.

REMARQUES.

1. *A près de neuf-cens Vers.*] Cela n'eſt vrai qu'a l'égard de la première édition du Lutrin, qui ne contenoit que quatre Chants.

2. *Des raiſons très-ſecrettes.*] Ces raiſons très-ſecrettes ſont que le Poëme n'étoit pas encore achevé.

3. *Une Horlogère & un Horloger.*] Une Perruquière & un Perruquier. Voiez le Lutrin, & les Remarques.

4. *La défaite* &c.] *Dulot vaincu, ou la défaite des Bouts-rimez*, Poëme en quatre Chants, par Mr. Sarrazin.

AVIS DES LIBRAIRES

CE volume étant moins gros que le premier, nous avons jugé à propos d'inſerer à la fin, les Piéces ſuivantes, qui ont du raport aux Oeuvres de Mr. BOILEAU DESPREAUX : Et nous l'avons fait, avec d'autant moins de ſcrupule, qu'elles ont déja paru dans quelques Journaux & dans une Edition des Oeuvres de cet Auteur, faite depuis quelque tems en Hollande.

EXAMEN *

* Tiré de la *Bibliotheque Choiſie* de Mr. Le Clerc, Tome X. p. 211. & ſuiv.

DU SENTIMENT DE

LONGIN

SUR CE PASSAGE DE LA GENESE

ET DIEU DIT: QUE LA LUMIERE SOIT FAITE, ET LA LUMIERE FUT FAITE.

PAR Mr. HUET, *ancien Evêque d'Avranches.*

IL y a quelque tems que cette Diſſertation du ſavant Mr. *Huet* me tomba entre les mains. Je la lûs avec plaiſir, & comme je croi qu'il a raiſon, je jugeai qu'il ſeroit utile qu'elle vît le jour, & j'euſſe ſouhaité que l'Auteur lui-même l'eût publiée. Mais ayant apris qu'il ne vouloit pas ſe donner cette peine, j'ai crû qu'il ne ſeroit nullement fâché qu'elle parût ici, & qu'on lui donnât place dans la *Bibliotheque Choiſie*, en y joignant quelques réflexions pour la confirmer, que l'on pourra diſtinguer des paroles de cet illuſtre Prêlat, par les Guillemets, qu'on voit à côté de ces mêmes paroles; au lieu qu'il n'y en a point à côté de ce que l'on y ajoûte.

A MR. LE DUC DE MONTAUSIER.

* *Cet Abbé soûtenoit qu'Apollon & le Soleil ne sont pas le même Dieu.*

„ Vous avez voulu, Monseigneur, que je prisse parti „ dans le différend, que vous avez eu * avec Mr. *l'Abbé de S.* „ *Luc*, touchant *Apollon.* J'en ai un autre à mon tour avec „ Mr. *Despréaux*, dont je vous supplie très-humblement de vou„ loir être juge. C'est sur un passage de *Longin*, qu'il faut „ vous raporter, avant toutes choses. Le voici mot-à-mot : „ † *Ainsi le Législateur des Juifs, qui n'étoit pas un homme du* „ *Commun, ayant connu la puissance de Dieu, selon sa digni-* „ *té, il l'a exprimée de même, ayant écrit au commencement* „ *de ses Loix en ces termes* : Dieu dit. *Quoi ?* Que la lumie„ re soit faite, & la Lumiere fut faite; que la Terre soit fai„ te, & elle fut faite.

† *Sect. IX. 18. Ed. Ultraject.*

Il y a proprement, dans l'Hebreu, *que la lumiere soit*, & *la lumiere fut* ; ce qui a meilleure grace, que de dire : *que la lumiere soit faite & la lumiere fut faite*, car à lire ces dernieres paroles, on diroit que Dieu commanda à quelque autre Etre de faire la lumiere, & que cet autre Etre la fit. Ce qui a fait traduire ainsi, c'est la Vulgate qui a mis : *fiat lux, & lux facta est*, parce qu'elle suivoit le Grec, qui dit γενηθήτω φῶς, καὶ ἐγένετο φῶς, & qu'elle traduit ordinairement γένεσθαι par *fieri* ; au lieu que ce verbe signifie souvent simplement *être.* Si la Vulgate a fait commettre cette faute aux Traducteurs Catholiques de la Bible ; les Traducteurs de *Longin* n'y devoient pas tomber, comme ils ont fait ; en Latin & en François. Mais ce n'est pas sur quoi roule la dispute de Mrs. *Huet* & *Despréaux.* Le premier continuë ainsi.

„ Dès la première lecture, que je fis de *Longin*, je fus cho„ qué de cette remarque, & il ne me parut pas, que le passa„ ge de Moïse fût bien choisi, pour un exemple du Sublime. „ Il me souvient qu'étant un jour chez vous, Monseigneur, „ long-tems avant que j'eusse l'honneur d'être chez Monseigneur „ le Daufin, je vous dis mon sentiment sur cette observation ; „ & quoi que la Compagnie fût assez grande, il ne s'en trou„ va qu'un seul, qui fût d'un avis contraire. Depuis ce tems„ là, je me suis trouvé obligé de rendre public ce sentiment, „ dans le Livre que j'ai fait, pour prouver la verité de nôtre

Reli-

„ Religion; car ayant entrepris le dénombrement des Auteurs „ Profanes, qui ont rendu témoignage à l'antiquité des Livres „ de Moïse, je trouvai *Longin* parmi eux, & parce qu'il ne rap- „ portoit ce qu'il dit de lui, que sur la foi d'autrui, je me „ sentis obligé de tenir compte au Public de cette conjecture, & „ de lui en dire la principale raison; qui est, que s'il avoit vû „ ce qui suit & ce qui précede le passage de Moïse, qu'il allegue, „ il auroit bien-tôt reconnu qu'il n'a rien de sublime. Voici mes „ paroles : * Longin *Prince des Critiques, dans l'excellent Livre,* „ *qu'il a fait* touchant le Sublime, *donne un très-bel Eloge à Moï-* „ *se, car il dit* qu'il a connu & exprimé la puissance de Dieu se- „ lon sa dignité, ayant écrit au commencement de ses Loix, que „ Dieu dit que la lumiere soit faite, & elle fut faite; que la „ Terre soit faite, & elle fut faite. *Néanmoins ce que* Longin „ *raporte ici de Moïse, comme une expression sublime & figurée,* „ *me semble très-simple. Il est vrai que Moïse raporte une cho-* „ *se, qui est grande; mais il l'exprime d'une façon, qui ne* „ *l'est nullement. C'est ce qui me persuade que* Longin *n'avoit pas* „ *pris ces paroles, dans l'Original; car s'il eût puisé à la sour-* „ *ce, & qu'il eût eû les Livres mêmes de Moïse, il eût trouvé par* „ *tout une grande simplicité; & je croi que Moïse l'a affectée, à* „ *cause de la dignité de la matiére, qui se fait assez sentir,* „ *étant raportée nuëment, sans avoir besoin d'être relevée, par* „ *des ornemens recherchez; quoi que l'on connoisse bien d'ailleurs,* „ *& par ses Cantiques, & par le livre de Job, dont je croi* „ *qu'il est Auteur, qu'il étoit fort entendu dans le Sublime.*

* *Demonst. Evang. Propos. IV. Cap. II. §1.*

„ Quoi que je susse bien que Mr. *Despréaux* avoit travaillé sur „ *Longin*, que j'eusse même lû son Ouvrage, & qu'après l'avoir „ examiné soigneusement, j'en eusse fait le jugement qu'il mérite, „ je ne crus pas qu'il eût pris cet Auteur sous sa protection, & „ qu'il se fût lié si étroitement d'interêt avec lui, que de repren- „ dre cet Auteur ce fût lui faire une offense; non plus qu'à trois „ ou quatre Savans Hommes, qui l'ont traduit avant lui. A „ Dieu ne plaise, que je vouluse épouser toutes les querelles „ d'*Origene*, & prendre fait & cause pour lui, lors qu'on le trai- „ te tous les jours d'héretique & d'idolatre! Vous savez cepen- „ dant, Monseigneur, que j'ai pris des engagemens avec lui du „ moins aussi grands que Mr. *Despréaux* en a pris avec *Longin*. „ Ainsi à dire la verité, je fus un peu surpris, lors qu'ayant

„ trouvé l'autre jour ſur vôtre table, la nouvelle Edition de
„ ſes Oeuvres, à l'ouverture du Livre je tombai ſur ces * paro-
„ les : *Mais que dirons-nous d'un Savant de ce ſiecle, qui quoi*
„ *qu'éclairé des lumieres de l'Evangile ne s'eſt pas apperçû de la beau-*
„ *té de cet endroit* (il parle du paſſage de Moïſe raporté par
„ *Longin*) *a oſé, dis-je, avancer, dans un Livre qu'il a fait pour*
„ *démontrer la Religion Chrétienne, que* Longin *s'étoit trompé, lors*
„ *qu'il avoit crû que ces paroles étoient ſublimes? J'ai la ſatisfa-*
„ *ction au moins que des perſonnes non moins conſiderables par leur*
„ *pieté, que par leur ſavoir, qui nous ont donné depuis peu la*
„ *Traduction du Livre de la Geneſe n'ont pas été de l'avis de ce*
„ *Savant, & dans leur Préface, entre pluſieurs preuves excel-*
„ *lentes, qu'ils ont apportées, pour faire voir que c'eſt l'Eſprit*
„ *Saint, qui a dicté ce Livre, ont allegué le paſſage de* Longin ;
„ *pour montrer combien les Chrétiens doivent être perſuadez d'une*
„ *verité ſi claire, & qu'un Payen même a ſentie, par les ſeules*
„ *lumieres de la Raiſon.* Je fus ſurpris, dis-je, de ce diſcours,
„ Monſeigneur ; car nous avons pris des routes ſi differentes,
„ dans le païs des Lettres, Mr. *Deſpréaux* & moi, que je ne
„ croyois pas le rencontrer jamais, dans mon chemin, & que
„ je penſois être hors des atteintes de ſa rédoutable Critique.
„ Je ne croyois pas non plus que tout ce qu'a dit *Longin* fuſſent
„ mots d'Evangile, qu'on ne pût contredire ſans audace ; qu'on
„ fût obligé de croire, comme un article de foi, que ces
„ paroles de Moïſe ſont ſublimes ; & que de n'en demeurer
„ pas d'accord, ce fût douter que les Livres de Moïſe ſoient
„ l'Ouvrage du S. Eſprit. Enfin je ne me ſerois pas attendu à
„ voir *Longin* canonizé, & moi preſque excommunié, comme
„ je le ſuis par Mr. *Deſpréaux.* Cependant, quelque bizarre
„ que ſoit cette cenſure, il pouvoit l'exprimer d'une manière
„ moins farouche & plus honnête. Pour moi, Monſeigneur,
„ je prétends vous faire voir, pour ma juſtification, que non-
„ ſeulement, il n'y a rien d'approchant du Sublime, dans ce
„ paſſage de Moïſe, mais même que s'il y en avoit, comme
„ le veut *Longin*, le Sublime ſeroit mal employé, s'il eſt per-
„ mis de parler en ces termes d'un Livre Sacré.

„ C'eſt une maxime reçûë de tous ceux qui ont traité de
„ l'Eloquence, que rien ne donne plus de force au Sublime,
„ que de lui bien choiſir ſa place, & que ce n'eſt pas un
„ moindre

* Dans la préface ſur Longin p. 275.

„ moindre défaut d'employer le Sublime, là où le discours „ doit être simple; que de tomber dans le genre simple, „ lors qu'il faut s'élever au Sublime. *Longin* lui-même, sans „ en alleguer d'autres, en est un bon témoin. Quand les „ Auteurs ne le diroient pas, le Bons Sens le dit assez. Com- „ bien est-on choqué d'une bassesse, qui se rencontre dans un „ Discours noble & pompeux? Combien est-on surpris, au „ contraire, d'un Discours, qui étant simple & dépouillé de „ tout ornement, se guinde tout d'un coup, & s'emporte en „ quelque figure éclatante? Croiroit-on qu'un homme fût sa- „ ge, qui racontant à ses Amis quelque évenement surprenant, „ dont il auroit été témoin, après avoir raporté le commen- „ cement de l'aventure, d'une manière commune & ordinai- „ re, s'aviseroit tout d'un coup d'apostropher celui qui auroit eu „ la principale part à l'action; quoi qu'il fût absent, & re- „ viendroit ensuite à sa première simplicité, & réciteroit la fin „ de son histoire du même air, que le commencement? Cette „ apostrophe pourroit-elle passer pour un exemple du Sublime, „ & ne passeroit-elle pas, au contraire, pour un exemple „ d'extravagance?

„ On accuse cependant Moïse d'avoir peché contre cette re- „ gle, quand on soûtient qu'il s'est élevé au dessus du langa- „ ge ordinaire, en raportant la création de la lumiere. Car si „ on examine tout le premier Chapitre de la Genese, où est ce „ passage, & même tous les cinq Livres de la Loi, hormis „ les Cantiques, qui sont d'un autre genre, & tous les Li- „ vres Historiques de la Bible, on y trouvera une si grande „ simplicité, que des gens de ces derniers siecles, d'un esprit „ poli à la verité, mais gâté par un trop grand usage des Let- „ tres Profanes, & S. *Augustin*, lors qu'il étoit encore Pay- „ en, n'en pouvoient souffrir la lecture.

Aux Cantiques, il faut ajoûter les Propheties, qui sont d'un stile plus élevé que la narration, & que les Hebreux nomment *maschal*, ou figuré. Voyez Genes. XLIX. & Deut. XXXIII. Du reste, toute la narration de Moïse est la plus simple du monde. Ceux qui ne pouvoient souffrir le style de la Bible étoient, à ce que l'on dit, *Ange Politien* & *Pierre Bembe*, qui ne la lisoient point, de peur de se gâter le style. Mais leur dégout tomboit plûtôt sur la Vulgate, que sur les Originaux.

„ Je ne ſortirai point de ce premier Chapitre ; pour faire „ voir ce que je dis. Y a-t-il rien de plus ſimple, que l'en- „ trée du recit de la Création du monde : *Au commencement,* „ *Dieu créa le Ciel & la Terre, & la Terre étoit vuide & in-* „ *forme, & les ténebres étoient ſur la face de l'abîme ; & l'Eſ-* „ *prit de Dieu étoit porté ſur les eaux.* Moïſe ſentoit bien „ que ſon ſujet portoit avec ſoi ſa recommandation, & ſon „ Sublime ; que de le raporter nuëment, c'étoit aſſez s'éle- „ ver ; & que le moins, qu'il y pourroit mettre du ſien, „ ce ſeroit le mieux ; & comme il n'ignoroit pas qu'un diſcours „ relevé (ce que *Longin* lui-même a reconnu) n'eſt pas bon „ par tout, lors qu'il a voulu annoncer aux hommes une ve- „ rité, qui confond toute la Philoſophie profane, en leur „ apprenant que Dieu, par ſa parole, a pû faire quelque „ choſe du néant, il a crû ne devoir enſeigner ce grand „ principe, qu'avec des expreſſions communes & ſans ornement. „ Pourquoi donc, après avoir raporté la Création du Ciel „ & de la Terre d'une manière ſi peu étudiée, ſeroit-il ſorti „ tout d'un coup de ſa ſimplicité, pour narrer la Création de „ la Lumiere d'une manière ſublime ? *Et Dieu dit que la lumie-* „ *re ſoit faite, & elle fut faite.* Pourquoi ſeroit-il retombé „ dans ſa ſimplicité, pour n'en plus ſortir ? *Et Dieu vit que* „ *la lumiere étoit bonne, & il diviſa la lumiere des ténebres,* „ *& il appella la Lumiere Jour, & les Ténebres Nuit : & du ſoir* „ *& du matin ſe fit le premier Jour.* Tout ce qui ſuit porte le „ même caractere : *Et Dieu dit que le Firmament ſoit fait au* „ *milieu des eaux, & ſépare les eaux des eaux. Et Dieu di-* „ *viſa les eaux, qui étoient ſous le Firmament, & il fut fait* „ *ainſi ; & Dieu appella le Firmament Ciel, & du ſoir & du* „ *matin ſe fit le ſecond Jour.* Dieu forma le Firmament de la „ même manière, qu'il a formé la lumiere ; c'eſt-à-dire, par „ ſa parole. Le récit, que Moïſe fait de la Création de la „ lumiere, n'eſt point d'un autre genre que la Création du „ Firmament. Puis donc qu'il eſt évident que le récit de la Cré- „ ation du Firmament eſt trés-ſimple, comment peut-on „ ſoûtenir que le récit de la Création de la lumiere eſt „ ſublime ?

Ces raiſons ſont très-ſolides, pour ceux qui ont lû avec attention les Ecrits de Moïſe dans l'Original, ou au moins dans les verſions, & qui ſont un peu accoûtumez au ſtyle des He-

breux. Mais deux choſes peuvent empêcher qu'on ne s'apperçoive du peu de fondement qu'il y a, en ce que dit *Longin.* La première eſt la grande idée, que l'on s'eſt formée avec raiſon de Moïſe, comme d'un homme tout extraordinaire. Dans cette ſuppoſition, on lui attribue, ſans y penſer, un ſtyle tel que l'on croit que doit avoir un homme, dont on a une ſi haute idée; & l'on s'imagine que ſon langage doit être ſublime, lors qu'il parle de grandes choſes, & au contraire médiocre, lors qu'il parle de choſes médiocres, & ſimple, lors qu'il s'agit de choſes communes, ſelon les regles ordinaires de l'art, que les Rheteurs Grecs & Latins nous ont données. Ainſi quand on vient à lire ſes Ecrits, avec cette prévention, on y trouve ce que l'on croit y devoir être, & qui n'y eſt néanmoins pas. On croit voir des figures de Rhetorique, où il n'y en a point, & on lui attribue des vûës fines & recherchées, auxquelles il n'a jamais penſé. Que ſi l'on dit que l'Eſprit ſaint, qui a conduit la plume de Moïſe, a été capable des vûës les plus relevées, & que par conſéquent on ne ſauroit expliquer ce qu'il dit d'une manière trop ſublime; je réponds à cela que perſonne ne peut douter des grands deſſeins du S. Eſprit, mais à moins qu'il ne les faſſe connoître lui-même, il n'eſt pas permis de les imaginer, comme l'on trouve à propos, & de lui attribuer des projets, ſeulement parce qu'on les juge dignes de lui. J'oſe même dire qu'il a executé ſes deſſeins par des inſtrumens foibles & incapables d'eux-mêmes d'y contribuer; auſſi-bien ſous le Vieux, que ſous le Nouveau Teſtament; c'eſt en quoi la Providence Divine eſt admirable, & cela fait voir que l'établiſſement du culte d'un ſeul Dieu & ſa propagation pendant tant de ſiecles, eſt un effet de ſa puiſſance, & non des moyens humains. Ainſi ſans avoir aucun égard aux régles de la Rhetorique, qui étoient déja établies, ou que les ſiecles à venir devoient établir; les Livres Sacrez nous ont appris ce qu'il étoit néceſſaire que nous ſuſſions, de la manière du monde la plus ſimple & la plus éloignée de l'art, que les hommes ont accoûtumé d'employer dans leurs Diſcours. Mr. *Huet* en parlera dans la ſuite L'autre choſe qui a fait que *Longin* a crû voir une expreſſion ſublime, dans Moïſe, & que l'on a applaudi à ſa remarque, c'eſt que l'on a conſideré cette expreſſion à part, *Dieu dit que la lumiere ſoit,*

& elle fut ; comme ſi on l'avoit trouvée dans un Orateur Grec ; ou Latin, qui l'auroit employée dans une piece d'éloquence, où il auroit tâché de repréſenter la Puiſſance Divine, dans les termes les plus relevez. A conſiderer de la ſorte cette expreſſion, elle paroît en effet ſublime, & c'eſt ce qui a trompé *Longin*, qui apparemment n'avoit jamais lû Moïſe, comme il paroîtra par la ſuite. Depuis, les Chrétiens, prévenus de la manière, que j'ai déja dite, & voyant qu'un Payen avoit trouvé cette expreſſion ſublime, ils ont crû devoir parler de même de Moïſe, comme s'il leur eût été honteux de n'admirer pas dans ſes Ecrits, ce qu'un Payen y avoit admiré. Mr. *Deſpréaux* a fait valoir ce prejugé populaire, contre Mr. *Huet* ; mais s'il l'examine de près, il trouvera que ce n'eſt qu'un préjugé ſans fondement. Pour l'autorité de Mr. de *Sacy*, quelque pieté qu'il ait pû avoir d'ailleurs, elle ne peut pas être fort grande en matiere de Critique, & d'explication exacte de l'Ecriture Sainte ; à moins qu'on n'ait aucune idée de l'une, ni de l'autre. Mais écoutons nôtre Prélat.

„ Toute la ſuite répond parfaitement à ce commencement, il „ ſe tient toûjours dans ſa ſimplicité, pour nous apprendre „ comment Dieu forma les Aſtres & y renferma la lumiere. „ *Et Dieu dit : qu'il ſe faſſe des luminaires dans le Firmament, qui* „ *diviſent le jour & la nuit & ſervent de ſignes pour marquer* „ *les tems, les jours & les années, & luiſent dans le Firmament & éclai-* „ *rent la Terre ; & il fut fait ainſi. Et Dieu fit deux grans lu-* „ *minaires, le plus grand luminaire, pour préſider au Jour &* „ *le plus petit luminaire, pour préſider à la Nuit, & les Etoiles ;* „ *& il les mit au Firmament, pour luire ſur la Terre, & pré-* „ *ſider au Jour & à la Nuit, & diviſer la lumiere des ténebres ;* „ *& Dieu vit que cela étoit bon.* La Création même de l'hom- „ me, qui devoit commander à la Terre, qui devoit porter „ l'image de Dieu, & qui devoit être ſon Chef-d'œuvre, ne „ nous eſt enſeignée qu'en des termes communs, & des expreſ- „ ſions vulgaires. *Et Dieu dit : faiſons l'homme à nôtre image & à* „ *nôtre reſſemblance & qu'il préſide aux poiſſons de la Mer & aux oi-* „ *ſeaux du Ciel & aux bêtes & à toute la Terre, & à tous* „ *les reptiles, qui ſe remuent ſur la Terre. Et Dieu créa l'hom-* „ *me à ſon image, il le créa à l'image de Dieu & il les créa mâ-* „ *le & femelle.* Si en tout ceci il n'y a nulle ombre de ſublime,

„ blime, je demande par quelle prérogative la Création de la „ lumiere a mérité d'être raportée d'une manière ſublime; lors „ que tant d'autres choſes plus grandes & plus nobles, „ ſont raportées d'un air qui eſt au-deſſous du médio- „ cre?

„ J'ajoûte encore, que ſi ces paroles ſont ſublimes, elles pe- „ chent contre un autre précepte d'éloquence, qui veut que „ les entrées des Ouvrages les plus grands & les plus ſubli- „ mes ſoient ſimples, pour faire ſortir la flamme du milieu „ de la fumée, pour parler comme un grand Maître de „ l'art. S. *Auguſtin* aſſujettit à cette Loi ceux même, qui „ annoncent les Myſteres de Dieu: *il faut*, dit-il, *que dans „ le genre ſublime, les commencemens ſoient médiocres.* Moïſe ſe „ ſeroit bien écarté de cette regle, ſi le ſentiment de *Longin* „ étoit veritable; puiſque les Livres de la Loi auroient un „ exorde ſi auguſte.

„ Auſſi ne voyons-nous pas qu'aucun des anciens Peres de „ l'Egliſe, ni des Interprêtes de l'Ecriture ait trouvé rien de „ relevé dans ce paſſage, hormis la matiere, qui étant „ tres-haute & très-illuſtre, frappe vivement l'eſprit du Lec- „ teur; en ſorte que, s'il n'a pas toute l'attention néceſſaire, „ il attribuë aiſément à l'artifice des paroles ce qui ne vient „ que de la dignité du ſujet. Mais s'il conſidere cette expreſ- „ ſion en elle-même, faiſant abſtraction de ce grand ſens, qui „ la ſoûtient, il la trouvera ſi ſimple, qu'elle ne peut l'être „ davantage: de ſorte que ſi *Longin* avoit donné les regles „ du Simple, comme il a donné celles du Sublime, il au- „ roit trouvé, ſans y penſer, que les paroles qu'il a rap- „ portées de Moïſe, y ſont entierement conformes.

Il eſt certain que la grandeur de la matiere fait ſouvent que l'on s'imagine, ſans y pendre garde, que celui qui en parle tient un langage ſublime, quoi qu'il s'exprime d'une manière très-ſimple. C'eſt ce que l'ancien Rheteur, dont nous avons un Traité du Style, ſous le nom de *Demetrius de Phalere* a très-bien * remarqué. *Il y a un Magnifique*, dit-il, *qui conſiſte dans les choſes, comme eſt un grand & illuſtre combat par Terre, ou par Mer, ou lors que l'on parle du Ciel, ou de la Terre: car ceux qui entendent parler d'une grande choſe s'imaginent d'abord que celui qui parle a un Style grand & ſu-* * Tom. 75.

blime, & c'eſt en quoi ils ſe trompent. Il faut conſidérer, non ce que l'on dit, mais la manière dont on le dit; car on peut dire en ſtyle ſimple de grandes choſes, en ſorte que l'on ne parle pas d'une manière, qui leur convienne. C'eſt pourquoi on dit que certains Auteurs ont un ſtyle grand, qui diſent de grandes choſes qu'ils n'expriment pas d'une manière relevée, comme Theopompe. On peut dire la même choſe de ceux, qui cherchent du Sublime en certains endroits de l'Ecriture Sainte, où il n'y en a point; ſeulement parce qu'il s'agit de grandes choſes. C'eſt ce qui eſt arrivé à feu Mr. *Tollius*, dans ſa note Latine ſur le paſſage de *Longin*, où il réfute Mr. *Huet*. Il confond viſiblement le ſtyle ſublime, avec la choſe même; ſans prendre garde que tous ceux qui parleront de grandes choſes, en termes qui ne ſoient pas tout-à-fait bas, parleront toûjours, à ſon compte, d'une manière ſublime. Mr. *Huet* a très-bien montré, par toute la ſuite du diſcours de Moïſe, qu'il n'y a rien de ſublime dans l'expreſſion, quoi que Dieu & la Création ſoient les choſes du monde les plus ſublimes.

„ La verité de ceci, continue-t-il, paroîtra par des „ exemples. Pourroit-on ſoupçonner un homme de vouloir s'é- „ noncer figurément, & noblement, qui parleroit ainſi: „ *quand je ſortis je dis à mes gens, ſuivez-moi & ils me ſui- „ virent.* Trouveroit-on du merveilleux, dans ces paroles: „ *je priai mon ami de me prêter ſon cheval & il me le prêta.* „ On trouveroit ſans doute au contraire, qu'on ne ſauroit parler „ d'une manière plus ſimple. Mais ſi le ſublime ſe trouvoit dans „ la choſe même, il paroîtroit dans l'expreſſion, quelque nuë „ qu'elle fût. *Xerxés commanda qu'on enchaînât la Mer, & la Mer „ fut enchainée. Alexandre dit: qu'on brûle Tyr & que l'on égor- „ ge les Tyriens, & Tyr fut brûlée & les Tyriens furent égorgez.* „ Il y a en cela de l'élevation & du grand, mais il vient du „ ſujet, & ne pas faire cette diſtinction c'eſt confondre les cho- „ ſes avec les paroles; c'eſt ne ſavoir pas ſéparer l'Art „ de la Nature, l'Ouvrage de la matiere, ni l'adreſſe de „ l'Hiſtorien de la grandeur & de la puiſſance du Heros.

* Pag. 191. Ed. Elzenhorſtii.

C'eſt pourquoi Mr. *Tollius* lui-même, dans une note ſur le paſſage de *Longin*, avouë qu'il n'y a rien de ſublime dans ces paroles d'*Apulée*, qui ſont au * Liv. VII. de ſa Méta-

Métamorphoſe : *noluit eſſe Cæſar Hæmi latronis collegium, & confeſtim interiit. Tantùm poteſt nutus etiam magni Principis* ! „ L'Empereur voulut qu'il n'y eût plus de bande du brigand „ Hemus, & cette bande perit promptement. Tant eſt gran- „ de la force de la ſeule volonté d'un puiſſant Prince ! „ Mr. *Tollius* a raiſon de ſe moquer d'*Apulée*, & de dire que ſans les dernieres paroles on n'auroit pas compris ce que veut dire ſa figure. Elle eſt même ſans fondement, parce que ce ne fut pas par ſa ſeule volonté que l'Empereur anéantit la bande d'Hemus, mais par le moyen de ſes troupes, qu'il mit à la pourſuite de ces brigans, & qui les prirent ou les tuerent avec aſſez de peine.

„ Je ne puis pas croire qu'un homme d'un jugement auſſi ex- „ quis que *Longin* eût pû s'y méprendre, s'il avoit lû tout l'Ou- „ vrage de Moïſe ; & c'eſt ce qui m'a fait ſoupçonner qu'il „ n'avoit pas vû ce paſſage dans l'Original. J'en ai même une „ autre preuve, qui me paroît inconteſtable ; c'eſt qu'il fait „ dire à Moïſe ce qu'il ne dit point. *Dieu dit.* Quoi ? *Que „ la lumiere ſoit faite & elle fut faite ; que la Terre ſoit faite „ & elle fut faite.* Ces dernieres paroles ne ſont point dans „ Moïſe, non plus que cette interrogation, * *quoi ?* & ap- „ paremment *Longin* avoit lû cela, dans quelque Auteur, „ qui s'étoit contenté de raporter la ſubſtance des choſes que „ Moïſe a écrites, ſans s'attacher aux paroles. Mr. *le Fevre* „ ne s'éloigne pas de ce ſentiment : *il eſt aſſez croiable*, dit- „ il, *que Longin avoit lû quelque choſe dans les Livres de Moï- „ ſe, ou qu'il en avoit entendu parler.*

* *Mr.* Deſpreaux *l'a omiſe dans ſa verſion.*

„ Le Philoſophe *Ariſtobule*, tout Juif qu'il étoit & paſſion- „ né pour Moïſe, comme tous ceux de ſa nation, n'a pas „ laiſſé de bien diſtinguer la parole dont Dieu ſe ſervit, pour „ créer le Monde, d'avec la parole, que Moïſe a employée „ pour nous en faire le récit. *Il ne faut pas nous imaginer,* „ * dit-il, *que la voix de Dieu ſoit renfermée dans un cer- „ tain nombre de paroles, comme un diſcours, mais il faut „ croire que c'eſt la diſpoſition même des choſes, & c'eſt en ce „ ſens que Moïſe appelle la Création de l'Univers la voix de „ Dieu ; car il dit de tous ſes Ouvrages* : Dieu dit, & il fut „ fait. Vous voyez, Monſeigneur, que cette remarque n'eſt „ pas faite pour la Création ſeule de la lumiere, mais pour la

* *Apud* Euſebium *Præp. Evang. Lib. XIII. c. 12.*

„ création de tous les Ouvrages de Dieu, & que, ſelon „ cet Auteur, le Merveilleux & le Sublime, qui ſe trou- „ vent dans l'hiſtoire de la Création, ſont dans la parole de „ Dieu, qui eſt ſon operation même. *Ariſtobule* pourſuit en ces „ termes: *& c'eſt à mon avis à quoi* Pythagore, Socrate *&* „ Platon *ont eu égard quand ils ont dit que, lors qu'ils conſide-* „ *roient la Création du Monde, il leur ſembloit entendre la voix* „ *de Dieu.* Ces Philoſophes admiroient le ſublime de cette voix „ toute-puiſſante, & n'en avoient remarqué aucun dans les „ paroles de Moïſe, quoi qu'ils ne les ignoraſſent pas. „ Car, ſelon le témoignage du même *Ariſtobule*, on a- „ voit traduit en Grec quelques parties de la Sainte Ecriture „ avant Alexandre; & c'eſt cette traduction que Platon avoit „ lûë.

Je ne croi pas que *Platon* ait jamais lû rien de Moïſe, & j'ai dit les raiſons, que j'en ai, dans l'*Ars Critica* Tom. 3. Ep. VII. Cet *Ariſtobule*, Juif & Peripateticien, m'eſt extrêmement ſuſpect, auſſi-bien qu'à Mr. *Hody*, que l'on peut conſulter dans ſon Ouvrage de la Verſion des Septante, Liv. I. Ch. 9. Quand même ſes Livres ſeroient veritablement d'un Juif, qui auroit en effet vêcu dans le tems de *Ptolomée Philometor*, ſous lequel *Ariſtobule* doit avoir vêcu, je ne croirois pas pour cela que *Platon* eût pillé l'Ecriture Sainte, pendant que je n'en voi aucune preuve ſolide, & que j'ai même de très-fortes raiſons de ne le point croire. Mais quoi qu'il en ſoit, cet *Ariſtobule* vrai, ou faux, a aſſez bien réüſſi, dans ſon explication de ces mots, *& Dieu dit.* J'en ai déja parlé dans mon Commentaire ſur la Geneſe, & je ne répeterai pas ici ce que j'y ai dit. Voyons ce qu'ajoûte nôtre Prélat.

„ Je dis de plus que tant s'en faut que cette expreſſion de „ Moïſe ſoit ſublime, elle eſt au contraire très-commune & „ très-familiere aux Auteurs Sacrez; de ſorte que ſi c'étoit une „ figure, étant employée auſſi ſouvent qu'elle l'eſt, elle ceſſeroit „ d'être ſublime; parce qu'elle ceſſeroit de toucher le Lecteur, „ & de faire impreſſion ſur ſon eſprit, à cauſe de ſa trop fré- „ quente répetition. Car, ſelon * *Quintilien*, les figures per- „ dent le nom de figures, quand elles ſont trop communes „ & trop maniées. J'en pourrois donner mille exemples, mais

* *Lib. IX. c. 3.*

il

„ il ſuffira d'en raporter quelques-uns, qu'on ne peut ſoup-
„ çonner d'être ſublimes. Dieu dit à Moïſe, dans le VIII.
„ Chapitre de l'Exode : *dites à Aaron qu'il étende ſa verge, &*
„ *qu'il frappe la pouſſiére de la Terre, & qu'il y ait de la ver-*
„ *mine dans toute l'Egypte, & ils firent ainſi, & Aaron étendit*
„ *ſa main, tenant ſa verge, & frappa la pouſſiere de la Terre,*
„ *& il y eut de la vermine dans les hommes & dans les ani-*
„ *maux.* Voilà le même langage que dans le 1. Chapitre de la
„ Geneſe, & ce n'eſt point ici le commencement de la Loi,
„ que *Longin* a crû que Moïſe avoit voulu rendre plus auguſte
„ par une expreſſion ſublime. En voici une autre du Chap. IX.
„ de l'Exode, qui ne l'eſt pas davantage ; *& Dieu dit à*
„ *Moïſe, étendez vôtre main vers le Ciel, afin qu'il ſe faſſe*
„ *de la grêle dans toute la Terre d'Egypte. Et Moïſe étendit ſa*
„ *verge vers le Ciel & Dieu fit tomber de la grêle ſur la Terre*
„ *d'Egypte.* Dans le XVII. Chapitre du même Livre, Moï-
„ ſe dit à Joſué : *combattez contre les Amalecites. Joſue fit*
„ *comme Moiſe lui avoit dit, & combattit contre les Amalecci-*
„ *tes.* Dans le 1. Chapitre des Paralipomenes, où nous li-
„ ſons que David ayant défait les Philiſtins prit leurs Idoles,
„ & les fit brûler, le Texte porte : *& David dit, & elles*
„ *furent brûlées dans le feu.* Ceci reſſemble encore mieux à
„ du Sublime, que ce qui a impoſé à *Longin* ; & cependant
„ tout le narré & tout le livre des Paralipomenes ſont aſſez
„ voir que l'Hiſtorien Sacré n'a penſé à rien moins, qu'à s'ex-
„ pliquer, en cet endroit, par une figure. Dans l'Evangile, lors
„ que le Centurion veut épargner à Nôtre Seigneur la peine
„ d'aller chez lui, pour guérir ſon fils : Seigneur, dit-il, ſans
„ vous donner la peine de venir chez moi, vous n'avez qu'à
„ dire une parole & mon fils ſera guéri, car j'obéïs à ceux qui
„ ſont au deſſus de moi, & les Soldats, qui ſont ſous ma
„ charge m'obéïſſent, *& je dis à l'un va, & il va ; & à*
„ *l'un vient, & il vient, & à mon valet, fais cela & il*
„ *le fait.* Ce Centurion avoit-il lû les Livres des Rheteurs &
„ les Traitez du Sublime, & vouloit-il faire voir à Nôtre
„ Seigneur, par ce trait de Rhetorique, la promptitude avec
„ laquelle il étoit obéï ? Quand St. Jean raporte en ces ter-
„ mes, le miracle de la guériſon de l'aveugle-né, *Jeſus lui*
„ *dit, allez, lavez vous dans la piſcine de Siloé. Il s'y en alla*

» *s'y lava* ; & quand l'aveugle raconte ainſi enſuite ſa guéri-
» ſon : *il m'a dit , allez à la piſcine de Siloé & vous y lavez,*
» *j'y ai été, je m'y ſuis lavé & je voi* ; l'aveugle & l'Evangeliſte
» uſent-ils de cette expreſſion figurée , pour faire admirer da-
» vantage le miracle ? Croyent-ils qu'il ne paroîtra pas aſſez
» grand , s'il n'eſt rehauſſé, par le ſecours du Sublime ? Eſt-ce
» dans cette vûë , que le même Evangeliſte raportant la guéri-
» ſon du malade de trente-huit ans , s'explique ainſi : *Jeſus*
» *lui dit : levez-vous , prenez vôtre lit & marchez ; & cet hom-*
» *me fut auſſi-tôt guéri , & prit ſon lit & marcha* ? S. Matthieu
» prétend-il orner le récit de ſa vocation , quand il dit par-
» lant de ſoi-même : *Jeſus lui dit , ſuivez-moi ; & lui s'étant le-*
» *vé le ſuivit ?* A-t-il le même deſſein , lors que parlant de
» l'homme , qui avoit une main ſeche , & qui fut guéri
» par Nôtre Seigneur, il uſe de ces termes : *alors il dit à cet*
» *homme , étendez vôtre main & il l'étendit.*

Les exemples , que Mr. *Huet* raporte ici , peuvent être en quelque ſorte conteſtez , parce qu'il s'y agit de paroles veritablement proferées , & executées en leur ſens propre , par des hommes. On ne pouvoit pas exprimer les choſes , dont il eſt parlé , plus ſimplement & plus naturellement. Mais dans cette deſcription de la Création du Monde , *Dieu dit & ſes commandemens furent executez*, l'action de Dieu eſt repréſentée figurément , ſous l'image d'un commandement , pour dire qu'il fit tout par ſa volonté ; & c'eſt en quoi conſiſte la figure, qui n'a néanmoins rien de Sublime , dans Moïſe , qui dans ſes narrations n'a rien moins penſé qu'à s'exprimer d'une manière relevée.

» Ces façons de parler , continue Mr. *Huet* , ne ſont pas
» particulieres aux Auteurs Sacrez ; quand les Juifs , qui ſont
» venus après eux , parlent de Dieu , ils le nomment ſouvent
» ainſi : *Celui qui a dit & le Monde a été fait* ; pour dire , ce-
» lui qui a créé le Monde par ſa parole. Ils le nomment ain-
» ſi , dans des Ouvrages dogmatiques , dénuez de toutes ſortes
» d'ornemens & de figures. La loüange la plus ordinaire , que
» Mahomet donne à Dieu , dans l'Alcoran , c'eſt que lors qu'il
» veut quelque choſe *il dit , ſois ; & elle eſt*. Tout cela fait
» voir manifeſtement, que quand Moïſe a écrit : *Dieu dit que la*
» *lumiere ſoit faite , & la lumiere fut faite* , ce n'eſt qu'un tour
» de

„de la Langue Hebraïque, qui n'a point d'autre signification, „ni d'autre force, que s'il avoit dit : Dieu créa la lumie„re, par sa parole. Comme cette expression, qui est si „commune & si naturelle, dans la Langue Hebraïque, ne „s'employe guere dans la Greque, que par figure, le pas „étoit gliſſant pour *Longin*, & il lui a été aiſé de tomber „dans l'erreur ; particulierement l'ayant trouvée répetée coup „sur coup, dans les Livres, qu'il avoit vûs, où ce passa„ge étoit autrement raporté, que Moïse ne l'avoit écrit : *Que „la lumiere soit faite, & elle fut faite.* Cette répetition, „dis-je, qui est souvent figurée, parmi les Grecs, & qui „ne l'est point, parmi les Hebreux, a paru à *Longin* avoir „été faite avec dessein ; car, selon * *Quintilien*, la répeti„tion seule fait une figure. Et même l'interrogation, qui pré„cede : *Dieu dit, quoi ? que la lumiere soit faite* ; cette in„terrogation, dis-je, qui n'est pas de Moïse, excitant, com„me elle fait, l'attention du Lecteur, & préparant son esprit „à apprendre quelque chose de grand, & n'étant point du „langage ordinaire, a dû lui paroître venir de l'Art. C'est „en vain que quelques-uns prétendent, que ce *quoi* n'a pas „été mis là comme venant de Moïse & faisant partie du pas„sage qu'il raporte, mais qu'il l'a mis comme venant de lui„même. A quoi seroit bonne cette interrogation ? Si la su„blimité prétenduë du passage consistoit purement dans ces pa„roles, *que la lumiere soit faite*, on pourroit croire qu'il au„roit voulu réveiller par-là l'esprit du Lecteur, pour les lui „faire mieux entendre. Mais si ce Sublime consiste, selon l'o„pinion de nos Adversaires, dans l'expression vive de l'obéïs„sance de la Créature à la voix du Créateur, il s'étend au„tant sur ce qui précede l'interrogation, que sur ce qui la „suit, & ainsi elle auroit été mise là fort mal-à-propos par „*Longin* ; outre que ce n'est pas sa coûtume que de se mê„ler ainsi, parmi les Auteurs, qu'il cite. Dans tous les passa„ges, dont son Ouvrage est rempli, il raporte nuëment leurs „paroles, sans y rien mettre du sien. Ainsi on peut dire, „que si l'on n'a égard qu'aux paroles de Moïse alterées, & „peu fidelement raportées, telles qu'il les avoit lûës, le ju„gement qu'il en fait peut s'excuser. Mais il n'est pas suppor„table, si on le raporte à ce que Moïse a dit en effet ; &

* *Lib. VIII. c. 3.*

„ c'eſt cet Original que Mr. *Deſpréaux* devoit conſulter.

C'eſt auſſi ce qu'il a fait, comme il ſemble, bien plus que ce qu'il liſoit dans ſon exemplaire de *Longin*, puiſque dans la citation du paſſage de Moïſe, il a ôté ce *quoi* ? Je ſuis ſurpris qu'il n'en ait rien dit, dans ſes notes, & que nôtre Prélat ne lui ait pas reproché ce retranchement ; car enfin, comme il le remarque très-bien, *quoi* fait tomber le Sublime ſeulement ſur les paroles ſuivantes, au lieu qu'on prétend qu'il ne conſiſte pas moins dans ces paroles, & *Dieu dit.* Il n'eſt pas permis de retrancher rien, dans un paſſage de cette ſorte, en le traduiſant. Autrement on fait dire à un Auteur non ce qu'il a dit, mais ce qu'il a dû dire effectivement.

„ Il ſe trouve d'autres expreſſions dans l'Ecriture Sainte, qu'on „ a crû figurées & ſublimes, & qui dans leur Langue Origi- „ nale ne le ſont nullement. Un des plus polis Ecrivains de „ ce ſiecle a mis dans ce genre ce paſſage du I. Livre des *Ch. I. 3. „ Maccabées, * où il eſt dit *que la Terre ſe tut devant Ale- „ xandre* ; prenant ce ſilence pour une expreſſion métaphori- „ que de la ſoumiſſion que la Terre domptée eut pour ce „ Conquerant ; & cela faute de ſavoir que l'origine de cette „ façon de parler vient d'un mot de la Langue Hebraïque qui „ ſignifie *ſe taire*, *ſe repoſer* & *être en paix.* Il ſeroit aiſé d'en „ raporter pluſieurs exemples ; de ſorte que ce qui paroiſſoit „ ſublime dans nôtre Langue, & dans la Langue Latine, n'eſt „ en Hebreu qu'une façon de parler ſimple & vulgaire. Auſſi „ dans ce même Livre des Maccabées, on trouve ces paroles, „ *& ſiluit terra dies paucos* ; *& ſiluit terra annis duobus*, où le „ Grec porte, ἡσύχασεν, *fut en paix* : de même que dans S. Luc, „ lors qu'il eſt dit que les femmes de Galilée *ſabbatho ſiluerunt* „ pour dire qu'elles ſe tinrent en repos le jour du Sabbat. Le „ Lecteur jugera ſi ces expreſſions ſont ſublimes.

Il eſt certain que c'eſt un Hebraïſme, car on dit en Hebreu *ſchaketah erets* ; le païs ſe tut, pour dire qu'il ſe repoſa. Voyez Joſué XI. 23.

† *Ou XXXIII. 9.* „ Je ne deſavouërai pas que David n'ait parlé figurément, „ quand il a dit au Pſeaume XXXII. † en parlant de Dieu ; *car „ il a dit, & il a été. Il a commandé & il s'eſt arrêté.* C'eſt „ ainſi que porte l'Original. Tout le tiſſu de ce Pſeaume, en- „ richi de tant de figures ſi nobles & ſi hautes, fait aſſez

„ voir

„voir ce qu'on doit penſer de celle-ci, & elle porte auſſi en „elle-même des marques du Sublime ; car en diſant que Dieu „*a dit*, ſans ajoûter quoi, & que ce qu'il a dit *a été*, le „Prophete ne donne aucunes bornes à l'Imagination du Lecteur, „& par deux paroles, il lui fait parcourir tout le Ciel & tou„te la Terre, & tous les grands Ouvrages, qui ſont ſortis „de la main de Dieu. Il fait enſuite une gradation, & de „la ſimple parole, il paſſe au commandement, pour faire con„noître la puiſſance infinie de cette parole & la ſouveraineté „de Dieu. Quand il ajoûte qu'à ce commandement, *il s'eſt* „*arrêté*, ſans dire ce qui s'eſt arrêté ; ſoit qu'il veuille ra„peller le ſouvenir du miracle, qui arriva à la bataille de Ga„baon, quand le Soleil s'arrêta, ou qu'il veuille faire enten„dre le pouvoir abſolu que Dieu a toûjours ſur ſes créatures, „pour les tenir dans le repos & dans le mouvement, pour „les créer & les conſerver ; ne déterminant rien, il porte nô„tre eſprit juſques dans l'infini, & c'eſt-là ce qui mérite le nom „de Sublime.

Il eſt certain qu'il en eſt tout autrement d'une ſimple narration, comme le commencement de la Geneſe, & d'un Cantique, tel qu'eſt le Pſeaume, que Mr. *Huet* cite. Ce qui eſt ſimple, dans l'un, devient ſublime dans l'autre, par le ſens qu'on lui donne. Par exemple, le Pſalmiſte dit, verſet 6. *Par la parole du Créateur les Cieux ont été faits & par le ſouffle de ſa bouche toute leur Armée.* Il eſt viſible que ces expreſſions ſont ſublimes, non-ſeulement parce qu'elles le ſont en elles-mêmes, mais parce qu'elles ſont inſerées dans un Cantique. Pour le verſet 9. je croirois qu'il faut le traduire : *il dit & le* monde *fut* ; *il commanda, &* il *ſe préſenta à lui*, en Latin : *dixit &* orbis *fuit* ; *imperavit, & ſe ei ſtitit* ; car le verbe *jahamod*, ne ſe raporte pas à Dieu, mais à la Créature, ou au mot *thebel*, qui eſt le dernier du verſet précedent & qui ſignifie *le monde.* C'eſt comme S. *Jerôme* l'a entendu, dans ſa verſion ſur l'Hebreu, dont voici les termes : *quia ipſe dixit & factus eſt* (orbis) *ipſo præcipiente, ſtetit.* Mr. *Huet* continue de la ſorte.

„Pour mieux juger encore du paſſage de Moïſe, il faut „faire une diſtinction des divers genres du Sublime, différente „de celle de *Longin*, & en établir de quatre ſortes, qui étant

„ bien reconnuës feront la déciſion entière de nôtre Differend; „ le Sublime des termes, le Sublime du tour de l'expreſſion, „ le Sublime des penſées & le Sublime des choſes. *Le Sublime* „ *des termes* eſt une élevation du diſcours, qui ne conſiſte que „ dans un choix de beaux & grands mots, qui ne renferment „ qu'une penſée commune; & quelques-uns ne croyent pas que „ ce genre mérite proprement le nom de Sublime. *Le Sublime* „ *du tour de l'expreſſion* vient de l'arrangement & de la diſpoſi- „ tion des paroles, qui miſes en un certain ordre ébranlent „ l'Ame, & qui demeurant au contraire dans leur ordre natu- „ rel la laiſſent ſans aucune émotion. *Le Sublime des penſées* „ part immédiatement de l'eſprit & ſe fait ſentir par lui-même, „ pourvû qu'il ne ſoit point affoibli, ou par la baſſeſſe des „ termes, ou par leur mauvaiſe diſpoſition. Pour le *Sublime des* „ *choſes* il dépend uniquement de la grandeur & de la digni- „ té du ſujet, que l'on traite; ſans que celui qui parle ait „ beſoin d'employer aucun artifice, pour le faire paroître auſſi „ grand qu'il l'eſt. Ainſi tout homme qui ſaura raporter quel- „ que choſe de grand, tel qu'il eſt, ſans en rien dérober à „ la connoiſſance de l'Auditeur, & ſans y mettre du ſien; quel- „ que groſſier & quelque ignorant qu'il ſoit d'ailleurs, il pourra „ être eſtimé, avec juſtice, veritablement ſublime dans ſon diſ- „ cours, mais non pas de ce Sublime enſeigné par *Longin*. Il n'y „ a preſque point de Rheteurs, qui n'aient reconnu ces quatre „ ſortes de Sublimes; mais ils ne conviennent pas dans la manière „ de les diſtinguer & de les définir. De ces quatre Sublimes, il „ eſt évident que les trois premiers ſont de la juriſdiction de „ l'Orateur, & dépendent des préceptes, mais que la nature „ ſeule a droit ſur le dernier, ſans que l'Art y puiſſe rien pré- „ tendre; & par conſéquent quand *Longin*, Rheteur de profeſ- „ ſion, a donné des regles du Sublime, ce n'a pas été de ce „ dernier Sublime, qui n'eſt point de ſa competence; puiſque „ ce qui eſt naturellement grand eſt toûjours grand, & pa- „ roîtra grand, aux yeux de ceux qui le regarderont tel qu'il „ eſt en lui-même.

„ Cela poſé ſi on applique cette diſtinction des Sublimes au „ paſſage de Moïſe, on verra bien-tôt que le Sublime des ter- „ mes ne s'y trouve pas, puiſque les termes en ſont communs. „ Le Sublime de l'expreſſion façonnée & figurée n'y eſt pas

„ non

„non plus ; puiſque j'ai fait voir que les paroles ſont diſpoſées „d'une manière, qui eſt très-ordinaire dans les Livres de Moï„ſe, & dans tous les Livres des Hebreux anciens & moder„nes, & que c'eſt un tour de leur Langue & non de leur „Rhetorique. On ne peut pas dire non plus qu'il y ait aucu„ne ſublimité de penſée, car où trouveroit-on cette penſée ? „Donc ce qui nous frappe & nous émeut, en liſant ces paro„les de Moïſe, c'eſt le ſublime même de la choſe exprimé par „ces paroles. Quand on entend que la ſeule voix du Seigneur „a tiré la lumiere des abîmes du néant, une verité ſi ſurprenan„te donne un grand branle à l'eſprit, & le ſaint Hiſtorien ayant „bien connu que tout ce qu'il pourroit ajoûter de ſon inven„tion, en obſcurciroit l'éclat, il l'a renfermée en termes ſim„ples & vulgaires, & ne lui a point donné d'autre tour, que „celui qui étoit d'un uſage commun & familier, dans ſa Lan„gue ; ſemblable à un Ouvrier habile, qui ayant à enchâſſer u„ne pierre précieuſe, ſans défaut, n'employe qu'un filet d'or „pour l'environner & la ſoûtenir, ſans rien dérober de ſa beau„té aux yeux de ceux qui la regardent ; ſachant bien que ce „qu'il ajoûteroit ne vaudroit pas ce qu'il cacheroit, & que le „grand art, c'eſt qu'il n'y ait point d'art : au lieu que quand „il faut mettre en œuvre une pierre, où il y a quelque dé„faut, il uſe d'un artifice contraire, couvrant adroitement „ſous l'or & l'émail, la tache, qui en peut diminuer le prix. „Ce Sublime des choſes eſt le veritable Sublime, le Sublime „de la nature, le Sublime original, & les autres ne le ſont „que par imitation & par art. Le Sublime des choſes a la „ſublimité en ſoi-même & les autres ne l'ont que par emprunt. „Le premier ne trompe point l'eſprit, ce qu'il lui fait paroître „grand l'eſt en effet. Le Sublime de l'Art au contraire, tend „des pieges à l'eſprit, & n'eſt employé que pour faire paroître „celui qui ne l'eſt pas, ou pour le faire paroître plus grand „qu'il n'eſt. Donc le Sublime que *Longin* & ſes Sectateurs „trouvent dans le paſſage conteſté fait veritablement honneur „à Moïſe, mais un honneur qu'il a mépriſé. Celui que j'y „trouve fait honneur à l'Ouvrage de Dieu, & c'eſt ce que „Moïſe lui-même s'eſt propoſé. C'eſt en cette vûë que *Chalci„dius* Platonicien, en raportant le commencement de la Gene„ſe, a dit, que Moïſe, qui en eſt l'Auteur, n'étoit pas ſoû-

„ tenu & animé d'une éloquence humaine; mais que Dieu même „ lui mettoit les paroles à la bouche; & l'inſpiroit. Ce Philoſophe „ ne trouvoit pas, comme *Longin*, dans le diſcours de Moïſe, le „ fard de l'Ecole, & les déguiſemens, que l'eſprit humain a in- „ ventez; mais il y reconnoiſſoit la voix féconde de Dieu, qui „ eſt tout eſprit & vie.

„ Mais ce n'eſt pas encore le ſeul & le principal défaut que „ je trouve, dans le jugement que *Longin* a fait du paſſage en „ queſtion. Quand il a dit ces paroles : *Dieu dit que la lumiere „ ſoit faite, & elle fut faite*, en voulant réhauſſer la beauté „ de cette expreſſion, il a rabaiſſé la grandeur de Dieu, & a „ fait voir que ni la baſſeſſe de l'eſprit humain, ni l'élevation „ de la Majeſté Divine ne lui étoient pas aſſez connues. Il ne „ ſavoit pas que nos conceptions & nos paroles ne ſauroient „ atteindre à la hauteur infinie de la ſageſſe de Dieu, dont les „ richeſſes ne ſont jamais entrées dans le cœur de l'homme, „ & qui lui ſont incomprehenſibles. Quand Dieu a commandé „ aux Prophetes de publier ſes myſteres, l'un lui a remontré „ qu'il étoit incirconcis de levres, l'autre lui a dit qu'il ne ſauroit „ parler, & tous ſe ſont reconnus inferieurs à la dignité de cet „ emploi.

„ Cela ſeul découvre aſſez l'erreur de ceux qui croyent, que „ le Sublime de ce paſſage conſiſte, en ce que l'acte de la volon- „ té de Dieu nous y eſt repréſenté comme une parole. Quoi que „ les hommes n'aient que des idées très-baſſes & très-groſſieres de „ la grandeur de Dieu, leurs expreſſions ſont pourtant encore „ au deſſous de leurs idées. Ne pouvant s'élever juſqu'à lui, ils „ le rabaiſſent juſqu'à eux, & parlent de lui comme d'un hom- „ me. Ils lui donnent un viſage, une bouche, des yeux & „ des oreilles, des pieds & des mains. Ils le font aſſeoir, mar- „ cher & parler. Ils lui attribuent les paſſions des hommes, la „ joie & le deſir, le repentir & la colere. Ils lui donnent juſ- „ qu'à des ailes & le font voler. Eſt-ce-là connoître la puiſſance „ de Dieu, ſelon ſa dignité, & l'exprimer de même? Et oſera- „ t-on donner le nom de Sublime à un diſcours, qui avilit infi- „ niment, & deshonore ſon ſujet? Enfin, ſi c'eſt une expreſſion „ ſublime, que de dire que Dieu a parlé, qui eſt celui des Pro- „ phetes qui n'ait pû fournir mille exemples pareils à celui que „ *Longin* a tiré de Moïſe? Les Prophetes même ne donnent-ils pas

„ le

„ le nom de parole aux jugemens que nous faiſons intérieurement „ des choſes, pour y conſentir ou n'y conſentir pas; & la pa„ role exterieure, que forme nôtre bouche, qu'eſt-ce autre choſe „ que l'image de la parole interieure de l'entendement? Moïſe „ s'eſt donc exprimé en Philoſophe & non pas en Rheteur, quand „ il a dit que Dieu a créé la lumiere, par ſa parole.

On ne peut pas nier que ces reflexions de Mr. *Huet*, ne ſoient très-fines, très-exactes & très-juſtes. Il n'y a rien de ſi vrai, que nous n'avons qu'une très-foible idée de la Divinité, & qui eſt infiniment au deſſous de la réalité; quelque ſoin que nous ayions pris d'épurer nôtre Raiſon par l'étude, & quelque effort que nous faſſions pour nous élever au deſſus des erreurs vulgaires. Il eſt encore très-vrai qu'après cela, lors que nous eſſayons de faire paſſer nos idées dans l'eſprit des autres hommes, par le moyen de la parole, nous ne faiſons qu'employer des expreſſions métaphoriques, dont la plûpart ſont tirées des choſes corporelles, parce qu'il n'y en a point d'autres. Ainſi à parler exactement, les hommes ſont encore moins en état de parler d'une manière ſublime de la Divinité, qu'ils ne le ſont de s'en former une idée qui réponde à cet immenſe Original; quoi qu'il ſoit auſſi peu poſſible d'en approcher, que d'épuiſer l'infini. Tous les efforts des hommes ne ſerviroient qu'à tromper les autres, & à les tromper eux-mêmes, ſi nous nous imaginions que nous pouvons parler de lui d'une manière, *qui exprime ſa grandeur & ſa puiſſance dans toute ſa dignité*, comme parle *Longin*. Dieu même ne s'eſt fait connoître aux Prophetes, qu'autant que leur foibleſſe le pouvoit permettre, & d'une manière proportionnée à la petiteſſe de l'eſprit de ceux à qui il envoyoit ces ſaints hommes. Autrement ſi Dieu eût voulu ſe manifeſter d'une manière, qui fût au deſſus de nôtre portée, cela nous auroit été inutile. C'eſt à cauſe de cela que l'on voit dans l'Ecriture une infinité d'expreſſions, que les Théologiens nomment des *Anthropopathies*, ou qui expriment des choſes divines, par des métaphores tirées des choſes humaines; & qui ſont bien éloignées d'élever nos eſprits à une connoiſſance, qui ait quelque proportion avec l'éternelle grandeur de la Divinité.

Cependant nous diſons quelquefois que d'autres hommes ont parlé d'une manière ſublime de Dieu; ſans penſer que nous n'avons

n'avons ni idées, ni paroles, qui ne le rabaiſſent infiniment. Mais ce Sublime doit s'entendre par raport à nôtre foibleſſe, & nous appellons relevé un langage, qui eſt au deſſus de celui dont on ſe ſert communément, & par lequel d'excellens génies, à proportion des autres, ont tâché d'élever nos eſprits autant qu'ils ont pû au deſſus des idées vulgaires. Mais il faut toûjours ſe reſſouvenir que ceux que nous admirons le plus parmi les hommes, ont tous été renfermez dans les bornes de la Nature Humaine, deſquelles il eſt impoſſible à la poſterité d'Adam de jamais ſortir, ici bas. Les eſprits du premier ordre, parmi nous, ſont des eſprits ſans doute très-populaires, en comparaiſon des Intelligences élevées au deſſus de nôtre nature, & il y a toûjours une diſtance infinie entre les Intelligences les plus relevées & la Divinité. Ainſi ce ne peut être que très-improprement que nous diſons que quelque homme a parlé d'une manière ſublime de la Divinité; & cette expreſſion, comme toutes les autres ſemblables, doit être entenduë par raport à nous.

Homère qui, comme le remarque *Longin*, dans le Chapitre, où ſont les paroles que l'on a examinées, décrit les Dieux comme des hommes, & quelquefois même comme des Etres plus malheureux que les hommes, ſe guinde d'autres fois auſſi haut qu'il peut pour en parler d'une manière plus relevée; mais il ne ſatisfait pas même, en toutes choſes, *Longin*, & là où il fait le mieux, & où ce Rheteur le trouve ſublime, il eſt infiniment au deſſous des idées des Philoſophes; comme ceux qui liront ce Chapitre en conviendront. Ainſi ce Rheteur n'étoit pas un Juge fort pénetrant, quand il s'agiſſoit de juger ſi une expreſſion eſt digne de Dieu, ou non.

Je dois encore dire, que Mr. *Huet* a fort bien réfuté, par ce qu'il a dit des différentes ſortes de Sublimes, ce que Mr. *Tollius* avoit dit contre lui, dans ſes notes ſur *Longin*, & que je ne raporterai pas, à cauſe de cela.

Si l'on veut donc dire encore que le Légiſlateur des Juifs, qui en effet n'étoit pas un homme du commun, *ayant fort bien conçû la grandeur & la puiſſance de Dieu, l'a exprimée dans toute ſa dignité*, il le faut entendre par raport à la foibleſſe de la Nature humaine, à laquelle la révelation qu'il avoit reçûë du Ciel,

Ciel, avoit dû être néceſſairement proportionnée. Il faut nous former la plus grande & la plus magnifique idée de la Divinité qu'il nous eſt poſſible, & cependant nous garder avec ſoin de nous imaginer que nous approchions de cet incompréhenſible Original. Se conduire autrement c'eſt être peuple, & n'en vouloir pas revenir, c'eſt vouloir demeurer parmi la populace ignorante & entêtée.

„ Il eſt aiſé maintenant de voir, conclut Mr. *Huet*, ſi la „ cenſure de Mr. *Deſpréaux* eſt bien fondée. Elle ſe réduit à „ faire un point de Religion, de nôtre Différend, & à m'accu„ ſer d'une eſpece d'impieté d'avoir nié que Moïſe ait employé „ le Sublime, dans le paſſage dont il s'agit. Mais cela eſt a„ vancé ſans preuve, & c'eſt donner pour raiſon ce qui eſt „ en queſtion. S'il eſt contre le Bon-Sens de dire que ce paſ„ ſage eſt ſublime, comme je croi l'avoir fait voir; il eſt „ ridicule de dire que c'eſt bleſſer la Religion, que de ne par„ ler pas contre le Bon-Sens. La ſeconde preuve roule ſur les „ nouveaux Traducteurs de la Geneſe, qui ont appuyé ſon „ opinion. Mais il eſt viſible que Mr. *Deſpréaux* ne les a pas „ tant alleguez, pour le poids qu'il a crû qu'auroit leur ſen„ timent en cette matiere, que pour s'aquiter des loüanges, „ qu'ils lui ont données, en raportant ce même paſſage.

„ Puis donc que cette cenſure n'eſt ſoûtenue, que de l'air „ déciſif dont elle eſt avancée; il me ſemble que j'ai droit de „ demander à mon tour ce que nous dirons d'un homme, qui „ bien qu'éclairé des lumieres de l'Evangile, a oſé faire paſſer „ Moïſe pour un mauvais Rhetoricien, qui a ſoûtenu qu'il avoit „ employé des figures inutiles, dans ſon Hiſtoire, & qu'il avoit „ déguiſé par des ornemens ſuperflus, une matiere excellemment „ belle & riche d'elle-même? Que dirons-nous, dis-je, de cet „ homme, qui ignore que la bonté, la force & le prix de „ l'Ecriture Sainte ne conſiſte pas dans la richeſſe de ſes figures, „ ni dans la ſublimité de ſon langage? *Non in ſublimitate ſer„ monis aut ſapientiæ, non in perſuaſibilibus humanæ ſapientiæ verbis*; „ *ſed in oſtenſione ſpiritûs & virtutis*; *ut fides noſtra non ſit in* „ *ſapientia hominum ſed in virtute Dei*; & que ni l'élevation, „ ni la ſimplicité des Livres Sacrez ne ſont pas les marques, „ qui font connoître que l'Eſprit ſaint les a dictez, puiſque „ S. *Auguſtin* a eſtimé qu'il étoit indifférent que le langage de „ l'Ecri-

„ l'Ecriture fût poli, ou barbare; qui a ignoré que S. Paul
„ n'entendoit point les fineſſes de la Rhetorique, & qu'il
* 2. Cor. XI. 6. „ étoit * *imperitus ſermone*, que Moïſe avoit de la peine à
„ s'expliquer, que le Prophete Amos étoit groſſier & ruſti-
„ que, & que tous les ſaints perſonnages, quoi que parlans
„ des Langages différens, étoient pourtant animez du même
„ eſprit ?

„ Du reſte, Monſeigneur, je vous demande un jugement.
„ Vos lumieres vives & pénetrantes, & le grand uſage que
„ vous avez des ſaintes Lettres vous feront voir clair dans cet-
„ te queſtion. Quelque encens, que Mr. *Deſpréaux* vous ait
„ donné dans la derniere Edition de ſes Ouvrages, ſes loüan-
„ ges ne ſauroient vous empêcher de tenir la balance droite,
„ & de garder entre lui & moi cette droiture, que vous
„ obſervez ſi réligieuſement en toutes choſes. Pour moi, je
„ ne ſerai pas moins docile & ſoûmis à vôtre déciſion que j'ai
„ toûjours été avec reſpect, Monſeigneur, vôtre &c.
„ *A Paris le 26. de Mars 1683.*

Je n'ai rien apris de la ſuite de ce démêlé, & je n'ai garde d'y entrer, en ce qu'il peut renfermer de perſonnel. La Diſſertation de Mr. *Huet* m'a paru digne de voir le jour, & je l'ai donnée, comme elle eſt tombée entre mes mains, ſans y rien changer, ſinon que j'ai mis tout au long le nom de Mr. *Deſpréaux*, qui n'y étoit marqué que par des étoiles, parce qu'il l'a mis lui-même dans la derniere Edition de ſes Oeuvres. Il ſemble qu'il n'ait pas changé de ſentiment, puiſque ce qu'il avoit dit de Mr. *l'Evêque d'Avranches* eſt demeuré dans cette Edition, à quelques legers changemens près. Quoi qu'il en ſoit, on peut, ſans perdre rien de l'eſtime, que Mr. *Deſpréaux* mérite, n'être pas de ſon ſentiment, en cette occaſion.

RÉPONSE

A L'AVERTISSEMENT

Qui a été ajoûté à la nouvelle Edition des

OEUVRES DE

MR. DESPREAUX,

Envoyée de Paris, à Mr. Le Clerc *& inſerée dans ſa* Bibliotheque Choiſie, *Tom. XXVI. pag.* 64.

MR. *Deſpréaux*; dans ſa dixiéme Réflexion, par laquelle il répond à la Lettre de Mr. *Huet*, ſur le fameux paſſage de *Longin*, a été trop modeſte, au gré de ceux qui ont pris ſoin de la derniere Edition de ſes Ouvrages. Ils ont jugé devoir ſuppléer du leur, à ce qu'ils ont crû qui manquoit d'aigreur à cette réponſe; & ils avoient déja menacé Mr. *Huet* de l'indignation de leur cabale, pour avoir oſé laiſſer paroître ſa défenſe, contre une inſulte publique réïterée par pluſieurs Editions, que lui fit Mr. *Deſpréaux*.

Mais Mr. *Deſpréaux* & ſes ſectateurs devoient au moins, avant que de l'attaquer, s'éclaircir nettement du veritable ſujet de la conteſtation, & tâcher d'entendre bien la matiere & le nœud de la queſtion. Il paroît clairement qu'ils ne l'ont

pas fait, par un mot qui leur eſt échappé dans leur Avertiſſement, lorſqu'ils ont dit, que *la Critique de Mr. Huet paroît plûtôt contre Moïſe, que contre Longin*; & que le conſeil de répondre à Mr. *Huet*, fut donné à Mr. *Deſpréaux*, par pluſieurs perſonnes zelées pour la Religion. Ils ont ſuivi en cela leur oracle Mr. *Deſpréaux*, qui dans ſes Préfaces avoit déja voulu faire un point de Religion à Mr. *Huet*, & preſque un article de foi, du jugement qu'il avoit fait du ſentiment de *Longin*, ſur ce paſſage de Moiſe, & d'avoir douté que *Longin* ait vû ce paſſage dans l'original. Mais lors qu'il a voulu raffiner, par une diſtinction frivole du Sublime & du ſtile ſublime, & lorſqu'il a confondu le Sublime des choſes, & le Sublime de l'expreſſion; il a montré clairement, qu'il a traité du Sublime, ſans le connoître, qu'il a traduit *Longin*, ſans l'entendre; & qu'il devoit ſe contenir dans les bornes d'une Satire modeſte, ſans entrer dans les épines de la Critique, qui demandent d'autres talents.

Ses Editeurs l'ont imité, en parlant avec confiance de choſes, dont ils ſont fort mal inſtruits. *Il faut*, diſent-ils, *que la Lettre de Mr. Huet ait été luë à petit bruit, puiſque ceux qui étoient le plus familiers avec Mr. de Montauſier & qui le voyoient tous les jours, ne l'en ont jamais ouï parler: & qu'on n'en a eu connoiſſance, que plus de vingt ans après, par l'impreſſion qui en a été faite en Hollande.* On leur répond que ceux, qui voyoient Mr. de *Montauſier* plus ſouvent & plus particulierement qu'eux, qu'on ne connoiſſoit pas alors, l'entendoient inceſſamment parler de ce différend & de la juſte indignation qu'il ſentoit de l'audace effrenée d'un homme, tel que Mr. *Deſpréaux*, de décrier une infinité de gens de mérite, qui valoient mieux que lui & qui ne lui étoient inferieurs en rien, qu'en l'art de médire. Comme Mr. *Huet* proteſte de n'avoir jamais donné d'autre copie de cette Lettre, que celle qu'il fut obligé de donner à Mr. de *Montauſier*, à qui elle étoit adreſſée; il y a apparence que cette copie paſſa en d'autres mains, lorſqu'on la tira de ſon cabinet, après ſa mort.

Mr. de *Montauſier* ajoûtoit que, dans un Etat bien policé, tel que le nôtre, un calomniateur de profeſſion, devoit être envoyé aux Galeres. Il pouvoit joindre à cela l'ordonnance

nance d'Auguſte, raportée par *Dion*, & les Loix de *Conſtantin* & des autres Empereurs, inſerées dans le Code *Theodoſien*, qui condamnent au feu les libelles ſcandaleux, & médiſans, & leurs Auteurs au fouët. Comme l'applaudiſſement, que recevoit tous les jours Mr. *Deſpréaux*, des gens de ſon humeur, lui avoit enflé le courage; il eut l'inſolence de rappeller Mr. de *Montauſier* à l'exemple odieux de Neron. Toute la vengeance qu'en prit Mr. de *Montauſier*, ce fut de dire ſouvent & publiquement, qu'il ſe levoit tous les matins, avec le deſſein de châtier le Satirique, de la peine ordinaire des gens de ſon métier, & qui a été pratiquée depuis peu avec éclat, ſur un de ſes imitateurs, à la ſatisfaction de tous les gens de bien. C'eſt cette même peine, qui fut ordonnée dans l'ancienne Rome, par la Loi des XII. Tables, *ut fuſtibus feriretur, qui publicè invehebatur*: & qu'*Horace* dit avoir fait changer de ton à pluſieurs Satiriques de ſon tems, & les avoir réduit, malgré eux, à donner des louanges, au lieu des injures, qui leur étoient familieres, & à divertir ſeulement les Lecteurs. Mais comme Mr. de *Montauſier* avoit de la pieté & de la bonté, il avoüoit que ſa colere du matin ſe trouvoit amortie, après ſa priere. Un autre Duc *, illuſtre par la beauté de ſon eſprit & les agrémens de ſes vers, qui n'étoit pas favorable à la Satire maligne de Mr. *Deſpréaux*, jugeoit à propos d'employer le même moyen pour la corriger. Il a même annoncé au Public, par une Epigramme fort élegante, que nôtre homme avoit déja tâté de ce correctif, & en avoit profité. Il paroît du moins l'avoir apprehendé, lors qu'il a dit, au commencement de la Septiéme Satire, que le métier de médire, qu'il pratiquoit, eſt ſouvent fatal à ſon Auteur, lui attire de la honte & ne lui cauſe que des larmes. Après la lecture que Mr. *Huet* fit de ſa Lettre, dans cette bonne compagnie, que Mr. de *Montauſier* avoit aſſemblée chez lui, pour l'entendre; le même Mr. de *Montauſier* avoüoit, ſelon ſa candeur, qu'il avoit autrefois incliné vers le ſentiment de *Longin*; mais que les raiſons, qu'il venoit d'entendre, l'avoient pleinement deſabuſé. Et ces gens, qui ſe portent dans le Public pour témoins ſecrets, & confidents intimes de toutes ſes paroles & de ſes penſées, n'en ſeront pas crus ſur leur témoignage; quand on ſaura que long-tems

* Mr. le Duc de Nevers.

avant cette lecture, & le différend de Mr. *Huet* avec Mr. *Deſpréaux*, la queſtion ſur le paſſage de *Longin* ayant été propoſée un jour à ſa table, devant pluſieurs perſonnes fort intelligentes, tout le monde ſe trouva de l'avis de Mr. *Huet*; hormis un ſeul homme, qui étoit reconnu pour affecter de ſe diſtinguer, par des opinions ſingulieres & bizarres.

Les Editeurs des Oeuvres de Mr. *Deſpréaux* diſent, dans leur Avertiſſement, qu'il fût long-tems ſans ſe déterminer à répondre à l'Ecrit de Mr. *Huet*, publié en Hollande par Mr. *Le Clerc*. Si cela eſt ainſi, Mr. *Deſpréaux* avoit donc bien changé d'humeur; étant devenu ſi lent à ſa propre défenſe, lui qui s'étoit montré ſi prompt à l'attaque, dans la Préface de ſes Oeuvres; & étant devenu ſi circonſpect à la replique, lui qui, dans toutes les Editions de ſes Oeuvres, qui ſe faiſoient preſque tous les ans, (car le peuple aime la médiſance) n'oublioit pas de renouveller la remarque injurieuſe, qu'il avoit lâchée contre Mr. *Huet*; qui, pendant tout ce tems-là, avoit eu aſſez de moderation, pour s'abſtenir de rendre ſa défenſe publique. Il faut avertir cependant cette petite cabale, protectrice de la Satire, que quand ils avancent, que Mr. *Deſpréaux* fût long-tems à ſe determiner à répondre à Mr. *Huet*, ils le contrédiſent ouvertement; car il déclare dans ſa dixiéme Réflexion, que quand il eut inſulté Mr. *Huet*, par ſa *Préface*, d'une manière qu'il reconnoît avoir été peu honnête, il s'attendoit à voir bien-tôt paroître une replique très-vive de ſa part, & qu'il ſe préparoit à y répondre. Le voilà tout préparé à répondre à un Ecrit, qu'il ſavoit bien s'être attiré, qu'il n'avoit pas encore vû, & qui n'étoit pas encore fait; & le voici fort lent & indéterminé à répondre à cet Ecrit, après qu'il eut été vû par tous les Gens Lettrez de la Cour. Comment Mr. *Deſpréaux* pût-il donc ignorer un fait ſi public, dont Mr. *Huet* parla même exprès, en pleine Académie, en préſence de ſes plus particuliers amis? Comment a-t-il pû dire, qu'après le traitement que Mr. *Huet* avoit reçû de lui, il ſe tint dans le ſilence?

Les ſuppôts du Satirique expoſent, dans leur Avertiſſement, que Mr. *Huet* étoit informé de tout le détail de ce qui ſe paſſa

paſſa chez Mr. *Deſpréaux*, lorſqu'il eut vû la Lettre imprimée à Amſterdam, par Mr. *Le Clerc*. Mr. *Huet* le nie. Il avoit ſû par Mr. l'Abbé *Boileau*, frere du Satirique, que dans la nouvelle Edition de ſes Oeuvres, qu'il préparoit ſur la fin de ſa vie, il répondroit à Mr. *Huet* d'une manière, dont il n'auroit pas ſujet de ſe plaindre. Voilà ce que Mr. *Huet* a ſû : mais que des perſonnes diſtinguées, par leur dignité & par leur zele pour la Religion, au nombre deſquels apparemment ſe mettent les approbateurs de la Satire, lui aient conſeillé de répondre ; c'eſt ce que Mr. *Huet* ne ſait point, & ne croit point ; car il ne ſe perſuadera pas aiſément que des perſonnes zélées pour la Religion aient employé leur zele & leur ſoin, pour favoriſer la défenſe d'une nouvelle publication de calomnies ſanglantes ; dont toutes les perſonnes de conſcience, & qui ſe croyent obligées de pratiquer la charité Chrétienne, doivent au contraire ſouhaiter la ſuppreſſion. Le fameux Docteur, qui s'eſt voulu ſignaler pendant tant d'années par l'auſterité de ſa doctrine, & par tant d'Ecrits contentieux, s'eſt déclaré, ſur ſes vieux jours, le défenſeur de la Satire, par une longue Apologie, que l'on voit dans cette nouvelle Edition des Oeuvres de Mr. *Deſpréaux*. Par-là, il a fait voir que, du moins en ce point, il n'eſt pas fort ennemi de la Morale relâchée. Il ne faut pas trop s'en étonner. Que ne croyoit-il point devoir faire, pour s'acquitter envers un homme, qui avoit pris ſi hautement ſon parti décrié ? Il ſe perſuada ſans doute d'être obligé, par ſa reconnoiſſance, de rabbattre au moins quelque choſe de la ſéverité de ſes maximes ; pour excuſer l'injuſtice du Poëte Satirique ſon ami, & les traits envenimez de ſa médiſance, en ſoûtenant qu'ils ne font tout au plus qu'effleurer la charité.

Les patrons de la Satire veulent rendre ſuſpecte la bonne foi de Mr. l'Abbé de *Tillabet*, ſur ce qu'il a dit, dans la Préface de ſon Recueuil de Diſſertations, qu'il les a publiées, ſans la permiſſion de ceux à qui appartenoit ce tréſor. C'eſt à cet illuſtre Abbé, à ſe juſtifier de cette calomnieuſe imputation, digne des défenſeurs de la calomnie. Il ne conviendra pas ſans doute du reproche, qu'ils lui font d'avoir attaqué la mémoire de Mr. *Deſpréaux*, en publiant une Let-

Lettre déja publique ; qui ne traite que d'un point de Critique, & qui n'a été écrite que pour défendre Mr. *Huet*, contre les inſultes de Mr. *Deſpréaux*. Si la délicateſſe de cette petite cabale eſt ſi grande, qu'il leur paroiſſe auſſi étonnant, qu'ils le diſent, que Mr. l'Abbé de *Tilladet* ait pris une telle hardieſſe, contre le nom illuſtre de Mr. *Deſpréaux*, ſans avoir reçû de lui aucune offenſe ; il eſt plus étonnant encore, qu'ils approuvent la note injurieuſe, que Mr. *Deſpréaux* a publiée tant & tant de fois contre Mr. *Huet*, qui ne lui avoit jamais donné aucun ſujet de plainte ; & il ne l'eſt pas moins qu'ils attaquent eux-mêmes aujourd'hui publiquement & de ſang froid Mr. *Huet*, à qui nonſeulement ils ne peuvent pas reprocher la moindre offenſe, mais qui croyoit leur avoir donné ſujet d'être de ſes amis.

On n'a pas pû dire, qu'on n'a eu connoiſſance de l'Ecrit de Mr. *Huet*, que plus de vingt ans après l'Edition de la Préface injurieuſe de Mr. *Deſpréaux*. Après la lecture, qui en fut faite publiquement chez Mr. de *Montauſier*, en l'année 1683. & la connoiſſance que l'on en donna à l'Académie, Mr. *Huet* fut fort ſollicité de la rendre publique, comme l'étoit l'inſulte, qui lui avoit été faite. Il répondit qu'il en uſeroit, ſelon que Mr. *Deſpréaux* profiteroit de ſa correction ; & que s'il regimboit contre l'éperon, elle ſeroit auſſi-tôt publiée. Mais Mr. *Deſpréaux* s'étant prudemment tû, Mr. *Huet* garda ſa Lettre, dans ſon porte-feüille ; ſans en vouloir donner d'autre copie, que celle qu'il fut obligé de laiſſer entre les mains de Mr. de *Montauſier*, à qui elle étoit écrite.

Les protecteurs du Poëte diſent, qu'ils ne comprennent pas quels pouvoient être les rieurs, qui ne furent pas favorables à Mr. *Deſpréaux*, après la lecture de la Lettre de Mr. *Huet*; ne les trouvant pas dans la liſte, qu'il leur plaît de faire des beaux Eſprits, qui étoient alors à la Cour. En cela ces Mrs. perſeverent dans leur hardieſſe d'avancer des faits, qu'ils ne ſavent point, & où ils ne furent point appellez, étant inconnus alors. Du reſte quand on a dit, que Mr. *Deſpréaux* n'eut pas les rieurs de ſon côté, on ne l'a pas dit par raport à la matiere, qui n'étoit pas propre à faire rire ; mais par raport à Mr. *Deſpréaux*, qui dans la plus grande partie de ſes Ouvrages, ſemble n'avoir eu en vûë, que de faire rire

les

les Lecteurs, & qui dans sa première jeunesse n'avoit point de plus agréable exercice, que de faire rire les Clercs du Palais. Du nombre de ces rieurs, qui ne furent pas favorables au Poëte Satirique ; dont les Auteurs de l'Avertissement disent, avec leur confiance ordinaire, qu'on n'en peut pas nommer un seul ; on leur en nommera un, qui en vaut mille autres, par la beauté de son esprit, & la finesse de son goût. Je veux dire Mr. de *Pelliſſon* ; sans parler de tous les autres, qui assisterent à cette lecture, au nombre de neuf, ou dix, dont aucun ne contredit le sentiment de Mr. *Huet*, non pas même l'Abbé *de St. Luc* : quoi qu'en disent au contraire les nouveaux Editeurs des Satires, parmi tous les autres faits apocryphes, qu'ils debitent si liberalement. Mais quand le nombre des contradicteurs de Mr. *Huet* seroit aussi grand, & plus grand encore, qu'ils ne le font sans aucune preuve ; la lumiere du Soleil est-elle obscurcie, parce que les taupes ne la peuvent voir ? A quoi bon donc cette Kyrielle de gens, qu'ils veulent faire ici escadronner contre Mr. *Huet* ? Ce gros se trouveroit foible, si l'on affectoit de leur opposer tous ceux, qui ont applaudi à la censure, que Mr. *Huet* a faite du passage de *Longin*. Ils doivent cependant, s'ils sont touchez de quelque amour de la Verité, en retrancher Mr. de *Meaux*, qu'ils mettent à la tête; puisque Mr. *Huet*, qui lui avoit communiqué sa Démonstration Evangelique avant l'Edition, en le priant de lui marquer ce qui ne seroit pas de son goût, ne lui opposa aucune contradiction, sur le passage de *Longin*.

Le petit bataillon Satirique, fertile en fictions, tâche de fortifier son parti, du nom du grand Prince de *Condé*, & de ceux des Princes de *Conti* ses neveux. Ce Prince avoit lû veritablement la Démonstration Evangelique, avec une grande avidité, comme il s'en expliqua avec l'Auteur ; lui marquant même les endroits, qu'il souhaitoit, qui fussent retouchez dans la seconde Edition, sans lui rien dire du passage de *Longin*. Pour Mrs. les Princes de *Conti*, qui étoient à peine alors sortis de l'enfance, on voit bien que la cabale Satirique cherche à honorer le parti de son Heros, par de grands noms, & à éblouïr le Public, par l'éclat d'une haute naissance ; sans examiner, si elle étoit soûtenue de la maturité de l'âge, que demande la discussion de

ces matieres. Lors même que ces Princes furent dans un âge plus avancé, ils étoient encore ſi éloignez de la capacité, qu'elles demandent, que Mr. le Prince de *Condé* leur Oncle prenoit ſoin de ne laiſſer approcher d'eux, & entrer dans leur familiarité, que des gens ſages, non ſuſpects, & incapables de corrompre ces jeunes Eſprits, par leur doctrine dangereuſe.

Pour Mr. *Le Clerc*, je ne ſais pas comment il s'accommodera de l'air mépriſant, dont il eſt traité par Mr. *Deſpréaux*, & par ſa petite cohorte, & des injures atroces, qu'ils ont vomies contre lui. Ce ſeroit peu pour lui, que de n'avoir que le *Janſeniſme* à leur objecter, contre le *Socinianiſme*, qu'ils lui imputent. Mais il a un mérite à leur oppoſer, qui offuſquera aiſément le leur; & il a du reſte bec & ongles, pour ſe défendre, contre les vangeurs de la Satire; qui, à l'exemple de leur Dictateur, répandent ſur lui ſi librement le venin de leur médiſance.

La concluſion de l'Avertiſſement, qui nous apprend le jugement que faiſoit Mr. *Deſpréaux* de l'utilité des Romans, contraire à ce que Mr. *Huet* en a écrit, eſt entierement poſtiche & étrangere à la queſtion préſente; & ne ſert qu'à découvrir de quel eſprit eſt animée cette Societé, lors qu'ils ramaſſent ſi ſoigneuſement tout ce qu'ils croyent pouvoir faire repentir Mr. *Huet*, de n'avoir pas prodigué, comme eux, ſon encens à leur idole. Mais quand Mr. *Deſpréaux* tiendroit, comme ils le prétendent, quelque rang entre les Poëtes du premier ordre, eſt-ce un titre, pour lui en faire auſſi tenir un parmi les Caſuiſtes? Eſperent-ils faire recevoir, dans les matieres de conſcience, l'autorité d'un homme, qui, pendant tout le cours de ſa vie, a fait ſon unique occupation d'exercer une maligne & noire médiſance, & de décrier la réputation du prochain; ſans épargner, ni la vertu, ni le mérite, ni même le caractere Eccleſiaſtique, pour lequel il veut paroître avoir quelques égards; quoi que dans les premières copies, qu'il répandit de ſon Lutrin, il ait produit à viſage découvert, & ſous ſon nom propre, un bon *Evêque*, qui a long-tems exercé avec édification une Prélature conſiderable, au milieu de Paris; plus reſpectable encore par l'integrité de ſes mœurs, que par ſa dignité? Voilà le Caſuiſte rafiné, au tribunal duquel la cabale Satirique ſoûmet les Gens de Lettres, & les

Ou-

Ouvrages d'eſprit. Voudront-ils auſſi faire valoir la cenſure, qu'il a prononcée tant de fois contre les Opera ; tâchant de nous faire accroire, qu'il ne les a condamnez, que par délicateſſe de conſcience ; & non parce qu'ayant tenté d'y reüſſir, il ſe trouva infiniment au deſſous d'un homme, qu'il avoit entrepris de tourner en ridicule, & de ruiner de réputation, & dont il n'a jamais pû égaler le génie ?

Mais avant que de finir cette Réponſe, je crois devoir rendre ce bon office aux adorateurs inſenſez de Mr. *Deſpréaux*, de les faire revenir des fauſſes idées, qu'ils ont conçûës de ſon mérite ; afin que le voyant réduit à ſa juſte valeur, ils ceſſent de nous le ſurfaire ; & ſe délivrent d'un préjugé, qui n'eſt pas ſoûtenable, devant ceux qui ont le véritable goût de la bonne Poëſie, & qui, par un long uſage des Poëtes anciens & modernes, ſavent diſtinguer le Poëte du Verſificateur ; & l'inventeur de l'imitateur, qu'*Horace* appèle *une bête née pour l'eſclavage.* Il faut pour cela les rappèler à la regle de ce même *Horace*, que Mr. *Deſpréaux* a choiſi pour ſon modèle.

Neque ſi quis ſcribat, uti nos,
Sermoni propiora, putes hunc eſſe Poëtam.
Ingenium cui ſit, cui mens divinior, atque os
Magna ſonaturum, des nominis hujus honorem.

C'eſt à eux d'examiner de bonne foi, s'ils trouveront dans Mr. *Deſpréaux* ce génie divin, cet eſprit ſublime, & de belles & grandes choſes ſorties de ſa bouche. Rien de tout cela ; au contraire un eſprit ſombre, & ſec ; plaiſantant d'une manière chagrine, ſtérile ; ennuyeux par ſes redites importunes ; des idées baſſes, bourgeoiſes, preſque toutes tirées de l'enceinte du Palais ; un ſtile peſant, nulle amenité, nulles fleurs, nulles lumieres, nuls agrémens, autres que ceux, que la malignité des hommes leur fait trouver dans la médiſance ; une humeur noire, envieuſe, outrageuſe, miſanthrope, incapable de loüer, telle qu'il la reconnoit lui-même. *Eumolpe*, dans *Petrone*, demande encore une autre condition dans les bons Poëtes, à laquelle je ne crois pas que Mr. *Deſpréaux*

ait jamais aſpiré. *Neque concipere*, dit-il, *aut edere partum mens poteſt, niſi ingenti flumine litterarum inundata.* Quelque oſtentation de ſavoir, qu'il ait affectée, elle n'impoſe pas aux connoiſſeurs; qui apperçoivent bien-tôt, dans ſes Ecrits, une érudition mince & ſuperficielle. On auroit du moins attendu d'un Académicien un ſtile châtié, & des expreſſions correctes & c'eſt ce qu'on ne trouve pas. Pour concluſion, ſi la vaine confiance & la préſomption des ſuppôts Satiriques ne leur permettent pas de reconnoître cette peinture; du moins aura-t-elle ſervi, à mettre en évidence leur entêtement, & leur mauvais goût.

RE-

* REMARQUES DE MR. LE CLERC,

*Tirées de la Biblioth. Ch. Tom. XXVI. p. 83. & suiv.

Sur la Réflexion X. de la nouvelle Edition de LONGIN, *par Monsieur* DESPREAUX.

ON peut avoir vû, dans l'Article précedent, que j'ai inseré ici, comme je l'ai reçû, que tout Paris ne parle pas, comme feu Mr. *Despréaux*, ou comme Mr. l'Abbé *Renaudot* Auteur de l'Avertissement, qui est à la tête de la nouvelle Edition, des Oeuvres de ce Poëte Satirique; quoi que ces Messieurs se vantent beaucoup du nombre de leurs approbateurs. On a trop bon goût à Paris, pour approuver généralement un sentiment si bien réfuté par Mr. *Huet*, & trop d'équité, pour trouver bonne l'aigreur de l'un & de l'autre, dans une contestation de nulle importance. Tout le monde n'est pas dans ce parti échauffé, qui croit avoir droit de mal-traiter tous ceux, qui ne sont pas de ses sentimens; quelque moderation, qu'ils gardent d'ailleurs à son égard. On sait que je ne suis point du sentiment des *Jansenistes*, mais cela n'a pas empêché que je n'aye parlé d'eux avec éloge, quand j'ai crû qu'ils le méritoient, & que je n'aye marqué de l'estime, pour plusieurs de leurs Livres. Je n'ai jamais approuvé la manière, dont on les a traitez, pour leurs sentimens. Au contraire, j'ai témoigné que je croyois qu'on devoit les tolerer; pourvû que de leur côté, ils usassent de la même douceur, envers leurs Adversaires.

Cela auroit dû rendre Mr. l'Abbé *Renaudot*, à qui d'ailleurs je n'ai jamais rien fait, plus retenu envers moi; & bien loin d'exhorter feu Mr. *Despréaux*, à me maltraiter & de le faire lui même; il auroit dû l'en détourner, & parler plus civilement. Voudroit-il que je disse que le *Jansenisme* n'est qu'une pure faction, & que bien des gens soupçonnent que parmi ceux, qui l'approuvent, quelque dévotion qu'ils fassent paroître, il y a des *Spinosistes* cachez, qui cherchent à introduire la nécessité de toutes choses, comme faisoit *Spinosa*? Il se récrieroit sans doute à la calomnie, & par conséquent il ne doit pas en user de même, en parlant de moi, comme d'un homme *dont la Religion est décriée*. Je n'ai point de Religion, que la Chrétienne; & si elle est *décriée* parmi quelques *Jansenistes*, j'espere qu'elle ne le sera jamais par tout.

Il y a six ans, ou environ, que je publiai, dans l'Article 3. du X. Tome de cette *Bibliotheque Choisie*, une Dissertation * de Mr. *Huet*, ancien Evêque d'Avranches, touchant le passage de *Longin*, où ce Rheteur soûtient qu'il y a un très-grand Sublime dans ces paroles de Moïse: *Que la lumiere soit & la lumiere fut*; dans lesquelles cet Evêque avoit soûtenu, en sa *Démonstration Evangelique*, qu'il n'y a point le Sublime, que *Longin* y trouve. J'appuyai le sentiment de ce savant homme, par quelques raisons, que l'on y peut lire, & qui me paroissoient propres à l'éclaircir & à le confirmer. Mr. *Huet* & moi convenions avec Mr. *Despréaux* 1. que la chose même est sublime, parce qu'il s'agit de la Création de la lumiere, par la seule volonté de Dieu: 2. que l'expression, prise à part, peut aussi passer pour sublime, & qu'elle le seroit dans un Discours Oratoire, dont l'Auteur entreprendroit de relever la puissance de Dieu. Tout le différend, qu'il y avoit entre Mr. *Despréaux* & nous, consistoit uniquement à savoir si les paroles que j'ai raportées sont sublimes, dans l'endroit de Moïse, où elles se trouvent. Il soûtenoit qu'elles le sont, & nous prétendions que non; parce qu'il ne se peut rien de plus simple, que toute la narration de Moïse, au Chap. I. de la Genese, quoi que la chose même soit très-relevée. Il s'agissoit donc de savoir ici, s'il y a là une figure de Rhetorique, dans l'expression, ou s'il n'y en a point. On voit que le différend étoit de très-petite conséquence.

* Elle est cidessus pag. 379. *& suiv.*

Mr.

Mr. *Huet* s'eſt défendu d'ailleurs, avec une très-grande retenue, ſans dire un ſeul mot, qui pût bleſſer la délicateſſe de Mr. *Deſpréaux*; qui l'avoit traité avec beaucoup de hauteur. dans ſa Préface ſur *Longin*. Je n'ai rien ajoûté non plus, qui le pût offenſer légitimement, dans les Remarques, que j'ai jointes à la Diſſertation de Mr. *Huet*, que j'ai même finies par ces mots: *On peut, ſans perdre rien de l'eſtime, que Mr. Deſpréaux mérite, n'être pas de ſon ſentiment, en cette occaſion.* Ayant apris en 1710. que Mr. *Deſpréaux* avoit répondu à Mr. *Huet*, je dis dans le XXI. Volume de cette même *Bibliotheque*, Part. 2. Art. III. après avoir parlé d'une nouvelle Edition de *Longin*, que je verrois, avec plaiſir, la Diſſertation de Mr. *Deſpréaux*; *qui apparemment* continuois-je, *ſe ſera défendu avec beaucoup d'eſprit & de politeſſe. C'eſt ici une de ces matieres*, diſois-je encore, *où l'on peut être de divers ſentimens, ſans perdre l'eſtime, que les gens diſtinguez, comme Mrs. Huet & Deſpréaux, doivent avoir les uns pour les autres.* J'ajoûtois de plus, *que le dernier ſembloit être tombé dans la penſée de Longin, par reſpect pour l'Ecriture Sainte.* On voit par-là, que nôtre Poëte Satirique n'avoit aucun ſujet de ſe plaindre de moi, non plus que de Mr. *Huet*; à moins qu'il ne crût que c'étoit l'offenſer, que de n'être pas de ſon ſentiment, même dans des choſes de néant. J'avouë que je n'avois pas crû qu'il fût capable de ſe fâcher, contre moi, avec toute l'aigreur & tout le fiel d'un eſprit né pour la Satire, ſeulement parce que j'avois publié la Diſſertation de ſon Adverſaire, & témoigné que j'étois de ſon ſentiment. Je m'étois encore moins imaginé, qu'il ſe trouvât des gens capables d'entrer dans ſa paſſion, même après ſa mort.

Je vois, par ſa X. Réflexion ſur *Longin*, & par l'Avertiſſement de Mr. *Renaudot*, que je m'étois trompé. Mais j'aime mieux m'être trompé, en penſant bien du Prochain, quoi que l'on m'ait rendu le mal, pour le bien; que d'avoir fait un mauvais jugement de quelcun, qui ne l'auroit pas mérité. Comme ce que je puis dire à préſent ne peut pas nuire à feu Mr. *Deſpréaux*, & que ſes Amis ont publié, après ſa mort, une Piece, contre moi, qu'ils auroient dû ſupprimer, s'ils avoient eu un peu d'équité; perſonne ne pourra trouver mauvais, que je diſe ce que j'en penſe, avec autant de liberté, qu'il en a priſe.

Avant

Avant toutes choſes, il eſt ridicule de s'addreſſer à moi, comme ſi j'étois plus coupable de l'avoir contredit, que Mr. *Huet*; qui l'avoit réfuté exprès & beaucoup plus au long. Nôtre homme étoit ſi en colere, contre moi, de ce que j'avois crû que la Diſſertation de Mr. *Huet* étoit digne de voir le jour, qu'il n'a pas pris garde à ſa longueur, ni à celle de mes Remarques. Il dit que le tout a *vint-cinq pages*, pour dire vint-cinq feuillets, ou cinquante pages; & il ajoûte que mes *Remarques ſont preſque auſſi longues, que la Lettre même*; au lieu que, de cinquante pages, elles n'en tiennent qu'environ quatorze. Le mécompte eſt un peu grand, mais ce faux calcul lui donnoit plus de droit, comme il lui ſembloit, de ne s'addreſſer qu'à moi; & il lui étoit avantageux de le faire, plûtôt que de parler à Mr. *Huet*; contre qui il n'auroit oſé vomir toute la bile, dont il ſe trouvoit chargé. Autrement, s'il avoit eu droit de ſe plaindre de ce qu'on n'entroit pas dans tous ſes ſentimens, & qu'on oſoit les réfuter; il auroit eu bien plus de ſujet de ſe fâcher contre ce ſavant Evêque, que contre moi; puis qu'il l'a fait bien plus directement, & avec beaucoup plus d'étendue, non ſeulement dans ſa Lettre Françoiſe, mais encore dans la 3. Edition de ſa *Démonſtration Evangelique*; où il y a, ce me ſemble, quelque choſe, qui n'étoit pas dans la premiére; que je n'ai pas à préſent, pour la comparer avec la troiſiéme. Voyez la propoſition IV. Chap. II, 55. La choſe eſt viſible, & quelque ſemblant qu'il faſſe de ne lui en vouloir pas, l'on doit regarder ce qu'il dit contre moi, comme s'il le diſoit contre Mr. *Huet*; à qui, dans le fond de ſon ame, il adreſſoit tous ces beaux diſcours.

Il eſt ſurprenant que nôtre Poëte Satirique ſe ſoit imaginé d'avoir droit de laiſſer, dans toutes les Editions de ſes Poëſies, pendant plus de vint ans, des paroles très-aigres contre ce Prélat; ſans que ce Prélat, ni aucune autre perſonne pût défendre en public un ſentiment oppoſé à celui de *Longin*, & de ſon Interprete. S'il s'étoit agi d'un paſſage d'un Poëte, ou d'un Orateur Grec, on auroit cru devoir avoir plus d'égard au jugement de ce Rheteur; parce qu'il auroit pû en être un Juge plus competent, que nous. Mais il eſt abſurde de vouloir qu'un Rheteur Payen, qui n'avoit jamais

lû

lû l'Ecriture Sainte, & qui n'entendoit point l'Hebreu, ni le ſtile des Livres Sacrez, ait plus de droit de décider de ce qu'on doit penſer d'un paſſage de Moïſe; que Mr. *Huet*, qui a fait une très-longue étude de l'Ecriture Sainte, dans ſes Originaux, & qui a d'ailleurs toutes les lumieres néceſſaires, pour s'en bien acquiter. Je ne parle pas de moi, quoique j'aie employé la plus grande partie de ma vie à cette même étude, & que le Public n'ait pas mal reçû ce que j'ai produit, ſur l'Ancien Teſtament. Mais je croi qu'on regarderoit en moi, comme une modeſtie ridicule & affectée, une diſpoſition, qui m'empêcheroit de dire librement mes ſentimens, ſur un paſſage de l'Ecriture; lorſqu'ils ſe trouveroient contraires à ceux de *Longin*, ou de quelque autre Auteur Payen.

S'il s'agiſſoit encore d'un paſſage d'un Poëte François, il ſe pourroit faire que l'on auroit de la déference, pour les ſentimens de Mr. *Deſpréaux*, qui avoit fait toute ſon étude de la Poëſie Françoiſe; à la quelle ni Mr. *Huet*, ni moi, ne nous ſommes jamais attachez. Nôtre Poëte auroit peut-être, avec quelque apparence de raiſon, pû prendre, en cette occaſion, un ton de Maître & décider plus hardiment, que nous. Mais c'étoit une préſomtion intolerable, à un homme, qui n'avoit que peu, ou point de lecture de l'Ecriture Sainte, & qui ne ſavoit pas plus d'Hebreu, que *Longin*; à l'égard de Mr. *Huet*, de l'érudition de qui il ne pouvoit pas douter. Je ne crois pas même qu'il pût s'imaginer d'être auſſi habile, à peu près, dans les Belles Lettres, que ce ſavant Evêque; au moins il auroit été le ſeul, de ſon opinion, parmi ceux qui ont lû les Ouvrages de l'un & de l'autre. Il étoit donc de la Bienſéance & de l'Equité de parler de lui, avec plus de reſpect, que nôtre Poëte n'avoit fait. Il auroit même beaucoup mieux valu ſe taire entierement; puiſque Mr. *Huet* n'avoit nommé perſonne, ni rien dit, qui le pût choquer. Il eſt trop tard de dire, après tant d'années d'inſulte, *que Mr. Huet eſt un grand Prélat, dont, en qualité de Chrétien, il reſpecte fort la Dignité; & dont, en qualité d'homme de Lettres, il honore extrémement le mérite & le grand ſavoir.* C'eſt un mauvais compliment, & qui reſſemble à ceux, qu'il a faits à Mr. *Perrault*, après ſa réconciliation avec lui. Il falloit au moins, s'il ne vouloit pas ſe taire, réfuter civilement la Diſſertation de Mr.

Huet; car enfin, quoi qu'en diſe nôtre Poëte accoûtumé aux fictions, c'eſt de lui, & non de moi, dont il s'agit. Pour s'excuſer, il dit que *les deux Diſſertations*, celle de Mr. *Huet*, & la mienne (car c'eſt ainſi qu'il nomme, mes Remarques) *ſont écrites avec aſſez d'amertume & d'aigreur*; ce qui n'eſt point véritable, comme on peut s'en aſſurer, en les liſant. Il n'eſt pas plus vrai, que j'aye, en mon particulier, *réfuté très-imperieuſement*, comme il s'en plaint, *Longin & lui, & que je les aye traitez d'Aveugles & de petits Eſprits d'avoir crû qu'il y avoit là quelque ſublimité.* Il n'y a aucune expreſſion ſemblable, dans mes Remarques, & je n'ai jamais eu la moindre penſée de mal parler de Mr. *Deſpréaux.* J'ai appuyé ſeulement la réfutation, que Mr. *Huet* avoit faite de ſon ſentiment, qui peut être faux, comme il l'eſt en effet, ſans que perſonne puiſſe dire que ni *Longin*, ni Mr. *Deſpréaux*, aient, été des *Aveugles* & de *petits Eſprits.* Je pourrois citer plus d'un endroit de mes Ouvrages, où j'ai fait l'éloge de ce dernier. Voyez le I. Tome des *Parrhaſiana* p. 7. & ce que j'ai dit depuis peu, de ſa vie, dans le Tome XXIV. de cette *Bibl. Choiſie*, p. 460. Mais il parle, comme un homme en colere, qui s'imagine d'avoir été offenſé, quoi qu'on n'en ait eu aucun deſſein; & qui ſe poſſede d'autant moins, qu'il n'oſe pas ſe fâcher contre ceux, qui ſont la véritable cauſe de ſon chagrin, & qu'il n'a rien de ſolide à leur répondre.

C'eſt ſe moquer du Public, que d'apeller *inſulte* la publication de la Lettre de Mr. *Huet*, & la liberté que l'on a priſe de témoigner d'être du ſentiment d'un auſſi ſavant homme, plûtôt que de celui de Mr. *Deſpréaux.* J'avois déja dit, depuis l'an MDCXCIII. dans mon Commentaire ſur la Geneſe, que je ne croyois pas qu'il y eût rien de ſublime, dans l'expreſſion de l'endroit de Moïſe, de laquelle il s'agit, & j'avois renvoyé le Lecteur à la *Démonſtration Evangelique*, ſans que Mr. *Deſpréaux* l'eût pris pour un affront. Il ne devoit pas ignorer qu'il étoit l'homme du monde, qui avoit le moins de droit d'exiger qu'on ne ſe déclarât pas contre ſes ſentimens, & cela d'une manière civile & modeſte; puis qu'il étoit l'homme du monde, qui avoit cenſuré le plus librement, dans ſes Satires, ceux qui ne lui plaiſoient pas. Mais on

voit

voit ſouvent que ceux, qui aiment à contredire les autres, ne peuvent pas ſouffrir d'être contredits; ce qui eſt très-injuſte.

Mr. *Deſpréaux* croit qu'il ſuffiroit, pour faire ſentir la ſublimité de ces paroles, *que la lumiere ſe faſſe & la lumiere ſe fit*, de les prononcer un peu majeſtueuſement. Mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit. Mr. *Huet* & moi lui avons accordé que ces paroles, priſes à part, ou inſerées dans une piece d'éloquence peuvent paroître ſublimes. Il s'agit de ſavoir ſi elles le ſont, dans le Chap. I. de la Geneſe, où Moïſe ne fait que raconter, le plus ſimplement & le plus naïvement, qu'il a pû, la création du Monde. On pourra voir ce que j'avois déja remarqué là-deſſus au Tome X. *pagg.* 224. *& ſuivantes* *.

Je n'ai point ſoûtenu, comme notre Poëte me le fait dire, que *ſi Moïſe avoit mis du ſublime au commencement de la Geneſe, il auroit péché contre toutes les Regles de l'Art.* C'eſt Mr. *Huet*, qui dit quelque choſe de ſemblable, pag. 227. † Il n'y en a rien, dans mes Remarques. Ainſi c'eſt à lui en particulier que la cenſure de nôtre Satirique s'adreſſe; & quoi qu'il fût facile de lui répondre, je ne m'y arrêterai pas.

Il s'applique en vain à montrer que l'on peut dire des choſes ſublimes, en ſtile ſimple, comme ſi on le lui avoit nié: puis que Mr. *Huet* l'avoit expliqué au long, en parlant du Sublime des choſes, pag. 248. †† *& ſuiv.* On ne lui a jamais nié le Sublime de l'idée, mais on a dit qu'il n'y avoit rien de ſublime dans le tour, ni dans les mots, en cet endroit de Moïſe, & on l'a, ce me ſemble, prouvé. Ainſi il ſe bat ici contre ſa propre ombre, en croyant porter des coups à ſes Adverſaires. On tombe d'accord qu'on peut dire de grandes choſes, en termes ſimples, & l'on reconnoît que Moïſe l'a fait; mais il s'agit de ſavoir ſi Moïſe a eu deſſein d'exprimer, d'une manière ſublime, la création de la lumiere, en parlant de la ſorte, & on lui a ſoûtenu que non; parce que toute la ſuite du diſcours eſt tournée de la manière du monde la moins ſublime, comme tout le reſte de la narration de Moïſe. Qu'on liſe de ſens froid quelque peu de Chapitres de ce Prophete, & l'on s'en convaincra. Il eſt donc inutile de chercher des exemples, où des choſes ſublimes ſoient dites, en termes ſimples.

* Pag. 383. & 394. & Suiv. de cette Edition.

† P. 387.

†† P. 396.

Mr. *Deſpréaux* demande enſuite à Mr. *Huet*, car enfin ce ſont ſes paroles, qu'il cenſure, & non les miennes, *s'il eſt poſſible, qu'avec tout le ſavoir qu'il a, il ſoit encore à apprendre ce que n'ignore pas le moindre Apprentif Rhetoricien, que pour bien juger du Beau, du Sublime, du Merveilleux, il ne faut pas ſimplement regarder la choſe que l'on dit, mais la perſonne, qui la dit, la manière dont on la dit & l'occaſion, où on la dit* ? Cette demande eſt ridicule, parce que Mr. *Huet* a remarqué preſque tout cela, dans ſa Lettre, & que j'ai réfuté le préjugé populaire tiré de la perſonne qui parle, * pag. 222. *& ſuiv.* Le reſte de la déclamation de Mr. *Deſpréaux* n'a pas beſoin d'être réfuté ; il ne faut que prier le Lecteur, qui entend l'Hebreu, ou qui eſt au moins un peu verſé dans le ſtile de l'Ecriture Sainte, & qui ſait ce que les Rheteurs nomment *Sublime*, de lire de nouveau les deux ou trois premiers Chapitres de la Geneſe, & de dire, en conſcience, s'il en trouve le ſtile ſublime. Pour bien juger de cela, il faut avoir lû avec ſoin l'Ecriture Sainte, en elle-même, & l'avoir méditée ; comme l'on fait toutes ſortes d'Auteurs, que l'on veut bien entendre ; & non, comme nôtre Poëte ſemble l'avoir fait, n'y jetter les yeux que par occaſion, ou en paſſant.

* Ci-deſſus pag. 384. *& ſuiv.*

* Ci-deſſus pag 396.

Mr. *Huet* avoit aſſuré, * pag. 247. que tout homme, qui ſaura raporter quelque choſe de grand, tel qu'il eſt, ſans en rien dérober à la connoiſſance de l'Auditeur & ſans y mettre du ſien ; quelque groſſier & quelque ignorant qu'il ſoit d'ailleurs ; il pourra être eſtimé, avec juſtice, veritablement ſublime, dans ſon diſcours, non pas de ce Sublime enſeigné par *Longin*. Nôtre Poëte Satirique feint de ne pas entendre ce qu'il veut dire, par *le Sublime de Longin* ; quoique ſon Adverſaire l'explique aſſez clairement, dans la ſuite, d'un Sublime, qui dépend de l'art & qui eſt recherché, par celui qui parle. Tel eſt le Sublime des Cantiques, mais il n'y en a point de ſemblable, dans la Geneſe, ni dans la narration des Livres Hiſtoriques. Il feint encore de croire que Mr. *Huet*, a voulu dire *que les grandes choſes, pour être miſes en œuvre dans un Diſcours, n'ont beſoin d'aucun génie, ni d'aucune adreſſe* ; ce qui n'eſt pas veritable de tout un Diſcours, ſur tout s'il eſt un peu long ; mais qui eſt très vrai d'une période, ou deux, où la grandeur de la choſe ſe trouvera ſoûtenue par des expreſſions nobles ; quoique celui qui parle, ne les ait point recherchées.

Nôtre

Nôtre Poëte déclamateur continue à montrer qu'un homme groſſier ne ſauroit faire un diſcours d'un Sublime ſoûtenu, & ménagé avec art; ce que perſonne ne lui nie. Il prétend enſuite *que l'Eſprit de Dieu* a mis, dans l'Ouvrage de Moïſe, quoique le Prophete *n'y ait point penſé, toutes les grandes figures de l'Art Oratoire, avec d'autant plus d'art, qu'on ne s'apperçoit point qu'il y ait aucun art.* Il ſemble qu'il parle de Moïſe, par ouïr dire, & ſur la foi de quelque Prédicateur, ou de quelque Auteur ſemblable, ſans l'avoir jamais lû. L'Eſprit de Dieu n'y a point employé d'art, ni ſenſible, ni caché; mais ſeulement de la naïveté & de la ſimplicité, qui doivent être les compagnes du vrai; quand il s'agit de veritez ſerieuſes & importantes. C'eſt par les choſes, & non par les mots & l'artifice de la diction, qu'il a voulu gagner les Eſprits.

Il n'y a enſuite que des répetitions de ſon ſentiment, que Mr. *Huet* a très-bien réfuté. Après tout, ce ſavant homme convenant, auſſi bien que moi, avec Mr. *Deſpréaux*, de la ſublimité de la choſe; il étoit ridicule de le chicaner ſur la diviſion, qu'il fait de quatre ſorte de Sublimes, & ſur tout ſur celui *de la penſée*; par où il ſemble qu'il a voulu dire une penſée recherchée, & qui ne tombe pas d'elle-même dans l'eſprit. En effet, l'Eſprit de Dieu, ni Moïſe n'ont pas voulu parler ici, comme un Rheteur, qui auroit cherché la manière la plus noble d'exprimer la Création; mais ſeulement dire naïvement, ſelon l'uſage des Hebreux, que j'ai prouvé par des exemples dans mon Commentaire, que Dieu a créé tout, par ſa volonté; car *vouloir* & *dire* ſont très-ſouvent la même choſe, dans la Langue Hebraïque. Si Moïſe avoit dit: DIEU VOULUT QUE LA LUMIERE FUT, & ELLE FUT, la Sublimité de la choſe feroit trouver ce diſcours ſublime; quoi que celui, qui s'en ſeroit ſervi, n'eût point penſé à parler d'une manière ſublime, & il ſeroit plus clair, que de dire que DIEU DIT &c.

Mr. *Deſpréaux* me querelle, après cela, moi-même d'une manière aſſez groſſiére, ſelon ſa coûtume, de ce que j'ai dit pag. 253. * & ſuivantes des vains efforts, que les hommes font pour parler de Dieu, d'une manière ſublime; parce qu'après tout nous ne faiſons que bégayer là-deſſus. Cependant il convient de la verité de ce que je dis, & il ne laiſſe pas de ſoûtenir que les expreſſions des hommes ſont *ſublimes*, ſelon la por-

* Ci-deſſus P. 399.

tée des hommes. Je ne le nie point, mais je dis que l'on doit s'en ſouvenir & ne pas s'écrier ſur la beauté des expreſſions, & dire avec *Longin*, qui n'avoit qu'une mauvaiſe idée de Dieu, que les hommes *expriment la puiſſance & la grandeur de Dieu, dans toute ſa dignité.* Ce que j'ai dit là-deſſus ne ſe trouvant pas du goût d'une imagination Poëtique, qui pour l'ordinaire ſe paye de mots, & ne pénetre point les choſes, a paru à nôtre Poëte du *verbiage.* Je ne m'en étonne point; il falloit avoir plus de Philoſophie & de Theologie, qu'il n'en avoit, pour le goûter. Je m'en raporte à ceux, qui ont étudié ces Sciences.

Enfin il m'apoſtrophe, d'une manière odieuſe, & en même tems Mr. *Huet*; car je n'ai paru digne à nôtre Poëte de reſſentir le venin de ſa plume Satirique, que parce que j'ai appuyé le ſentiment de cet habile homme. Il ne s'agit point ici des opinions, qui diſtinguent les Proteſtans de l'Egliſe Romaine, ou de quelque penſée qui me ſoit particuliere; mais d'un point de Critique, où l'on peut prendre quelque parti, que l'on veut, dans les différentes Societez des Chrétiens, ſans en bleſſer aucune. La choſe, dans le fonds, eſt de très-petite conſéquence, & devoit être traitée, avec douceur; mais c'eſt une vertu peu connuë, parmi les Poëtes Satiriques; & nôtre Auteur eſt aigre, juſques dans les complimens, qu'il tâche de faire à ceux, avec qui il veut paroître réconcilié, comme on le peut voir, par ſa Lettre à Mr. *Perrault*; tant eſt vrai ce que dit un *Poëte, que Mr. *Deſpréaux* eſtimoit beaucoup.

Naturam expellas furcâ, tamèn uſque recurret.

* *Hor. L. I. Ep. x. v. 24.*

Voici comme il parle; *Croyez-moi donc, Monſieur, ouvrez les yeux. Ne vous opiniâtrez pas davantage à défendre, contre Moïſe, contre Longin & contre toute la Terre, une cauſe auſſi odieuſe que la vôtre, & qui ne ſauroit ſe ſoûtenir, que par des équivoques, & par de fauſſes ſubtilitez.* Cela s'adreſſe, dans le fonds, autant à Mr. *Huet*, qu'à moi. Ce vénerable vieillard, dont la Science & la Probité ſont connues de tout le Monde, ſans parler de la dignité de l'Epiſcopat, méritoit aſſurément un traitement plus doux. Il s'agiſſoit, comme je l'ai dit, d'une queſtion de peu d'importance, & où l'on peut ſe tromper, ſans que la Conſcien-

Conſcience y ſoit intereſſée. Il s'agiſſoit d'un point de Critique, qui ne pouvoit être bien entendu par nôtre Poëte, qui n'étoit pas capable de lire l'Original, que Mr. *Huet* entend à fonds. Par conſéquent, c'étoit une hardieſſe inexcuſable, dans nôtre Satirique, de prétendre en pouvoir mieux juger, que lui, & ſur tout de le cenſurer, avec cette aigreur. Cela méritoit une rétractation, au lit de la mort. C'eſt ſe moquer du Lecteur, que de dire que ce Prélat, ou moi, ſoûtenons quelque choſe *contre Moïſe*; pour lequel nous avons témoigné plus de reſpect mille fois, que nôtre Poëte; en ſoûtenant l'un & l'autre la verité & l'authenticité de ſes Livres; lui dans ſa *Démonſtration Evangelique*, & moi dans la 3. *Diſſertation*, que j'ai miſe au devant du *Pentateuque*. Si j'ajoûte encore le Commentaire, que j'ai publié ſur ſes Livres, dont j'ai fait voir la ſageſſe & l'excellence; il n'y aura perſonne, qui me conteſte l'eſtime infinie que j'en fais. Il n'eſt pas beſoin, pour cela, de chercher dans le ſtile des figures de Rhetorique, qui n'y ſont pas. Au contraire ce ſeroit l'expoſer à la raillerie des Libertins, ſans y penſer; parce qu'ils verroient, ſans peine, que l'on parleroit par un entêtement, qui ne doit ſe trouver, que dans les fauſſes Religions; où l'on employe de mauvaiſes raiſons, pour faire reſpecter ce qui ne le mérite pas. Moïſe mérite ſi fort, par les choſes qu'il dit, nôtre véneration; que nous n'avons que faire de lui prêter un ſtile, dans ſes narrations, qu'il n'a point, & qu'il ne fait paroître que dans les endroits Oratoires, ou dans les Cantiques, qui ſont dans ſes Ouvrages. *Toute la Terre*, qu'on nous oppoſe, eſt un petit parti de gens, qui ne ſavent pas mieux l'Hebreu, & qui n'ont pas mieux lû le Pentateuque, que nôtre Satirique. Il n'y a rien d'*odieux* à dire qu'une choſe eſt ſublime, quoi que l'expreſſion ne le ſoit pas, & à ſoûtenir que l'Auteur Sacré n'a point eu deſſein de parler d'une manière ſublime. Mr. *Deſpréaux*, ni qui que ce ſoit au monde, ne ſauroit prouver, que ç'ait été le deſſein de Moïſe; & dans la ſuppoſition que ce ne l'a point été, comme il paroît par tout le Livre, on ne parle point *contre lui*, lors qu'on ſoûtient qu'il n'a point recherché d'expreſſion ſublime dans le paſſage, dont il s'agit. Il n'y a point là *d'équivoque*, & Mr. *Huet* s'eſt exprimé très-nettement. Je ne croi pas non plus qu'il y en ait aucune, dans

dans ce que j'ai dit. Mais il y en a, sans doute, une, si cela ne mérite pas un autre nom, en ce que Mr. *Despréaux* dit, dans l'Avertissement de cette Edition de ses Oeuvres, *qu'il n'a point fait la Satire*, de l'Equivoque, *contre les Jesuites.* Tout le Monde & sur tout ses meilleurs Amis, à qui il en a plusieurs fois récité des morceaux, savent le contraire. La sincérité demandoit que, s'il n'osoit avouër la verité, il se tût là-dessus; pour ne pas grossir le nombre de ceux qui se servent d'Equivoques, & pour ne pas se condamner lui-même.

Lisez, continue-t-il, *l'Ecriture, avec un peu moins de confiance en vos propres lumieres.* Aux lumieres de qui faut-il donc, que je me soumette? Est-ce à celles d'un Rheteur Payen, qui n'avoit jamais lû Moïse, & qui le prenoit pour un Imposteur? Est-ce à celles d'un Poëte Satirique, qui n'entendoit pas plus l'Original de Moïse, que celui de l'*Alcoran*, & qui, selon toutes les apparences, ne l'avoit pas lû non plus? Je croi que personne ne doutera que je ne l'aye lû avec application, & que je n'y entende quelque chose, puisque je l'ai traduit & commenté. Ce seroit donc à moi une extrême folie de renoncer à des lumieres claires, pour suivre les conjectures de *Longin*, & de Mr. *Despréaux*. *Défaites-vous*, ajoûte-t-il, *de cette hauteur Calviniste & Socinienne, qui vous fait croire qu'il y va de vôtre honneur d'empêcher qu'on n'admire trop légerement le début d'un Livre, dont vous êtes obligé d'avouër vous-même qu'on doit adorer tous les mots & toutes les syllabes & qu'on peut bien ne pas assez admirer, mais qu'on ne sauroit trop admirer.* Je ne suis ni *Calviniste*, ni *Socinien*; mais ni les uns, ni les autres n'ont point d'orgueuil, qui leur fasse croire qu'il est de leur honneur d'empêcher qu'on n'admire Moïse. Ils n'employent point, à la verité, de mauvais artifices, pour y trouver une figure de Rhetorique, qui n'y est pas. Ils s'attachent avec raison, plus aux choses, qu'aux mots, & sur tout ils tâchent, comme je le fais aussi, d'observer exactement ses préceptes, en ce qu'ils ont de commun avec l'Evangile. Ce ne sera pas pour avoir dit que l'on admire le Sublime d'un Prophète, que l'on n'a jamais lû, au moins dans l'Original, & peut-être pas même dans une Version; mais pour avoir suivi sa doctrine, que l'on sera jugé l'avoir respecté. Mr. *Despréaux* ne devoit pas reprocher aux Protestans de respecter

pecter moins Moïse, que lui. Il savoit bien les Disputes, qu'ils ont avec l'Eglise Romaine, sur le premier & le second Commandement du Décalogue; touchant le culte de ce qui n'est pas Dieu, & touchant les Images. Je sai aussi ce que l'Eglise Romaine en croit, & je n'attribue pas à tous ceux, qui y vivent, les mêmes excès. Mais il est certain que les Protestans observent ces commandemens, beaucoup plus à la lettre, que les Catholiques Romains. C'est à cette lettre, à quoi il faut s'attacher, & non à de prétendues figures de Rhetorique, qui ne font rien à la Religion. Ajoûtez à tout ceci, qu'il ne s'agit point ici de *Socinianisme*, ni de *Calvinisme*, & que Mr. *Huet*, sans avoir *l'orgueuil*, que l'Auteur Satirique lui attribue, a été le premier qui a soûtenu le sentiment, que Mr. *Despréaux* me reproche, avec tant de hauteur.

Il auroit aussi dû penser à une autre controverse, qui est entre l'Eglise Romaine & nous, sur le stile de l'Ecriture; par où il auroit compris qu'il n'étoit pas à propos de parler de *l'admiration*, qu'il veut faire paroître pour les Livres Sacrez, à cet égard Mr. *Nicole*, qui a été l'un de ses Héros, lui auroit pû apprendre qu'il regardoit ce stile, comme un stile si obscur, qu'on ne peut savoir ce que les Ecrivains Sacrez ont crû des Articles de Foi les plus essentiels, sans l'explication de l'Eglise. Si cela étoit vrai, le stile de l'Ecriture, ne seroit guere digne de nôtre admiration; car le plus grand défaut du stile est l'obscurité, sur tout lors qu'elle est si grande, qu'on ne peut entendre un Livre, avec quelque étude que l'on y apporte & quelque attention qu'on le lise, pas même en ce qu'il renferme de principal. Mais ce n'est pas ici le lieu de pousser ce raisonnement plus loin, & je suis même persuadé que l'air dévot, que nôtre Satirique prend ici mal-à-propos, sur cette matiere, ne venoit que du dessein de nuire; & non d'une opinion, qu'il s'en fût formée, par la lecture de l'Ecriture Sainte.

Il répond enfin * à l'objection, que Mr. *Huet* avoit faite, pour montrer que *Longin* n'avoit pas lû les paroles, qu'il cite, dans Moïse même; parce qu'il les raporte autrement, qu'elles n'y sont. Il me semble que Mr. *Despréaux* n'y satisfait point, & je suis persuadé qu'un Rheteur Payen, qui auroit lû quelques Chapitres dans la Version des Septante, n'y auroit assurément

* *Voyez Tom. X. p. 232. qui est la p. 471. de cette Edition.*

point trouvé de Sublime ; ni même, comme je l'ai dit, dans l'Original, s'il avoit été capable de l'entendre. Mr. *Despréaux* en seroit peut-être convenu, s'il ne s'étoit pas entêté de l'Auteur, qu'il avoit publié, comme le font communément les Editeurs.

Je crois néanmoins qu'outre le penchant que ce Poëte Satirique avoit à défendre *Longin*, qu'il avoit pris sous sa protection; il y a eu des personnes *zelées*, *non pour la Religion*, comme l'Auteur de l'Avertissement nous le veut faire croire, mais pour un parti fort décrié, dans toute l'Eglise Romaine, qui ont échauffé l'imagination d'un homme facile à enflammer. Mr. *Huet* n'a jamais été dans ce parti, & il n'avoit pas parlé, non plus que moi, de Mr. de *Saci*, comme d'un Interprete fort exact & fort versé dans la Critique. Cela a suffi pour mettre ces gens en colere, contre nous. Mais les versions de la Vulgate & les Remarques de Mr. de *Sacy* sont entre les mains de tout le Monde, & ceux qui en sont capables en peuvent juger. Je n'empêche nullement qu'on ne s'édifie de ses Remarques spirituelles, sur tout si l'on en devient plus doux envers le prochain ; mais si on le prend, pour un bon Interprete, j'avouë que je ne pourrai m'empêcher de croire, qu'on n'a aucun goût pour cette sorte de choses. D'ailleurs l'aigre dévotion, que l'on affecte, n'est qu'un pur esprit de parti ; la vraie dévotion est inséparable de la justice, de la charité & de la moderation. Tout le mal, que j'ai à souhaiter, à ceux en qui ces vertus ne se trouvent pas, consiste à prier Dieu de les éclairer & de leur toucher le cœur.

SONNET
A Mr. DESPREAUX,

Sur ſa Satire contre l'Equivoque.

IL eſt vrai, tu l'as dit, le Démon qui t'inſpire,
A ta bile cauſtique ajoûtant ſes noirceurs,
T'a dicté cette indigne & derniere Satire,
L'opprobre de ſon Pere, & l'horreur de ſes Sœurs.

Peut-on ſans ſommeiller achever de la lire,
Et t'y voir, aux dépens des trop benins Lecteurs,
Promener d'âge en âge, & d'Empire en Empire
L'Equivoque ſemant ſes maux & ſes erreurs?

On nous dit toutefois, que ſur les rives ſombres
Arnaud ſe fait plaiſir d'en régaler les Ombres,
Et que Chapelain même en vante la beauté.

Mais, éloges ſuſpects! Arnaud la trouve belle
Par les traits qu'elle lance à la Societé;
Et Chapelain, par l'air qu'elle a de la Pucelle.

Par Mr. De Nantes, Avocat de Vienne en Dauphiné.

FIN DU SECOND VOLUME.

FAUTES D'IMPRESSION.

Tome II.

PAge 16. Remarques, col. 1. l. 2. *Dans les ſens* liſ. *Dans le ſens.* Pag. 17. Changemens, l. 2. *C'eſt de faire du bien,* liſ. *C'eſt de faire plaiſir.* P. 38. col. 1. l. penult. *que j'ai donné,* liſ. *que j'ai donnée.* P. 65. Remarq. col. 1. l. 1. *ipſum,* liſ. *bellum ipſum.* P. 93. Text. l. derniere *que celles là ſont,* ajoûtez: *les meilleures qui ſont.* P. 152. Rem. col. 1. l. 4. *αειϛον.* liſ. *αειϛον.* P. 190. Imitations, l. 1. *Eneïd.* 15. liſ. *Eneïd.* 12. P. 194. Rem. 3. col. 2. l. 3. *de l'Académie Françoiſe* liſ. *de l'Hiſtoire de l'Acad. Fr.* P. 196. Rem. 1. l. 5. *de Juin,* ajoûtez: 1701. Rem. 2. l. 9. *qu'il m'écrivoit,* liſ. *qu'il m'écrivit.* P. 214. l. 11. *Roi Cluſium,* liſ. *Roi de Cluſium.* P. 219. l. 23. *avec la Sage Démocede,* liſ. *avec le Sage.* P. 234. Rem. l. 2. *codamne,* liſ. *condamne.* P. 271. l. derniere: *Réparatition.* liſ. *Répartition.* P. 360. Rem. col. 1. l. 3. *adreſſé au Roi. Avoit deja,* liſ. *adreſſée au Roi, avoit déja.*

TABLE DES MATIERES.

L'i. *deſigne le Tome premier & les* ii. *le Tome ſecond.*

A.

ABelli, *Auteur de la Moëlle Théologique*, i. pag. 283. & 395.
Ablancourt, *célèbre Traducteur*, i. p. 108. aux Notes.
Abondance *vicieuſe & ſtérile*, i p. 292.
Académiciens *comparez aux Hurons & aux Topinamboux*, ii. p. 322.
Académie Françoiſe, *ſon établiſſement & ſes loix*, ii. p. 251. & ſuiv.
Adam, *ſa déſobeïſſance & ſa chûte*, i. p. 165. 200.
Admiration, *quelles choſes ſont plus capables de nous en inſpirer*, ii. p. 90.
Adulle, *montagne d'où le Rhin prend ſa ſource*, i. p. 205.
Age d'Or, *ſa deſcription*, i. p. 200. *Peinture des Ages de l'homme*, i. p. 334.
Agéſilas, *Roi de Sparte, aimoit la juſtice*, i. p. 152. aux Notes.
Alexandre le Grand *n'avoit permis qu'à Apelle de le peindre*, i. p. 4. *pourquoi blâmé par Boileau*, i. p. 80. *voulut porter ſes conquêtes au delà du Gange*, i. p. 151. *Réponſe que lui fit un Pirate*, Ibid. aux Notes. *Froide loüange de ce Prince comparé avec un Rheteur*, ii. p. 25. *Pourquoi appélé le Macédonien*, ii. p. 26. aux Notes. *Sa Réponſe à Parménion touchant les offres de Darius, digne de ſa grandeur d'ame*, ii. p. 36. & 173.
Alfane, *nom de Cheval, Boileau repris ſur le ſens de ce mot*, i. p. 55. aux Not
Alidor, *nom deguiſé d'un Partiſan*, i. p. 101. *Epigramme de Furetiere contre lui*, Ibid.
Aloïdes, *quels Geans*, ii p. 33. aux Notes.
Alpinus, *critiqué par Horace*, ii. p. 246.
Amand (*Saint*) *défauts de ſon genie*, ii. p. 140. & 180. *Son Ode de la ſolitude critiquée*, ii. p. 140. Voiez *Saint-Amand.*
D'Ambre (*le Marquis*) *ſuit le Roi au paſſage du Rhin*, i. p. 210.
Amis, *diſtinction de divers genres d'Amis*, i. p. 119. aux Notes. *Amis de Boileau*, i. p. 268. *Sincerité que nous devons à nos Amis*, ii. p. 17. *Utilité qui nous revient de conſulter nos Amis ſur nos défauts*, ii. p. 113. *Exemples ſinguliers là deſſus*, ii. p. 114.
Amour, *portrait ingenieux de cette paſſion*, ii. p. 43. & 44.
Amour de Dieu, *Epître ſur cette vertu*, i. p. 277. *A qu'elle occaſion, & quand compoſée*, Ibid. aux Notes. *l'Amour de Dieu eſt le fruit de la contrition*, i. p. 278. *Effets de l'Amour de Dieu*, i. p. 281. *Il eſt l'ame du Sacrement de Penitence*, i. p. 282. *Sans cet Amour toutes les autres vertus ne ſont rien*, Ibid. *difference entre l'Amour affectif & l'effectif*, ii. p. 313.
Amplification, *ſon uſage pour le Sublime*,

me, ii. p. 46. *Ce que c'eſt & en quoi elle conſiſte*, ii p. 47.
Anaxagore, *fameux Philoſophe Naturaliſte*, ii. p. 151.
Anciens, *comment doivent être imitez*, i. p. 1. aux Notes. *Mal traitez par Mr. Perrault dans ſes Dialogues*, i. p. 419. ii. p. 275. *Abbaiſſez injuſtement au deſſous des Modernes par le même Auteur*, ii. p. 124. *Epigrammes en faveur des Anciens*, i. p. 449. 450. 451. & ſuiv. *Qu'eux ſeuls ſont veritablement eſtimables*, ii. p. 150. *Imitation des Anciens combien utile*, ii. p. 276.
Ane, *obeït à ſon inſtinct*, i. p. 89. *Définition de cet animal*, i. p. 91. *Mis au deſſus d'un Docteur*, i. p. 90. aux Notes. *Le mot qui ſignifie cet animal n'a rien de bas en Grec ni en Hebreu.* ii. p. 157.
Anglois *parricides*, i. p. 431.
Antoine, *Jardinier de Boileau*, i. p. 270. *Epître qui lui eſt adreſſée*, Ibid. *Sa ſurpriſe en voiant l'enthouſiaſme de ſon maître*, Ibid. aux Notes. *Réponſe qu'il fait au Pere Bouhours*, Ibid.
Apollon, *inventeur du Sonnet*, i. p. 308. *Récompenſe que ce Dieu reſerve aux Savans*, i. p. 348. *Il ſe loüe avec Neptune à Laomédon pour rebâtir les murs de Troie*, i. p. 423. *Apollon n'eſt autre choſe que le génie*, i. p. 466. aux Notes. *Son jugement ſur l'Iliade & l'Odyſſée.* Ibid.
Apollonius, *exactitude de ſon Poëme des Argonautes*, ii. p. 85.
Apoſtrophe, *exemples de cette figure en forme de Serment*, ii. p. 60.
Apulée, *critiqué*, ii. p. 389.
Aratus, *quel Poëte*, ii. p. 45. 72.
Archiloque, *grand imitateur d'Homére*, ii. p. 50. *Caractere de ſes Ecrits*, ii. p. 85.
Argent, *vertu de l'Argent*, i. p. 220.
Arimaſpiens, *Peuples de Scythie*, ii. p. 44.
Arioſte, *Poëte Italien*, ii. p. 374. aux Notes. *Repris*, ii. p. 344.
Ariſtobule, *paſſage de cet Auteur Juif*, ii. p. 389.
Ariſtophane, *caractere de ce Poëte*, ii. p. 100.
Ariſtote, *Arrêt Burleſque pour le maintien de ſa doctrine*, ii. p. 237. & ſuiv.
Arithmetique, *ſes deux premières régles compriſes dans un Vers*, i. p. 87.
Arius, *ſon Hereſie en quoi eſt-ce qu'elle conſiſtoit*, i. p. 171. aux Notes.
Arnauld, *Docteur de Sorbone*, i. p. 197. *Fait l'Apologie de Boileau*, i. p. 268. *En eſt blâmé par quelques-uns*, i. p. 277. aux Notes. *Avoit fait une étude particuliere des écrits de Saint Auguſtin*, i. p. 395. aux Notes. *Son Epitaphe*, i. p. 475. *Sa Lettre à Mr. Perrault où il defend la dixiéme Satire de Boileau contre cet Auteur*, ii. p. 284. *C'eſt ſon dernier Ecrit*, Ibid. aux Notes & ii. p. 321. *Remercîment que lui en fait Boileau*, ii. p. 305. *Diſſertation de Mr. Arnauld contre le Traducteur des Confeſſions de S. Auguſtin*, ii. p. 321.
Arrangement *des paroles, combien il contribue au Sublime*, ii. p. 33. 96. & ſuiv.
Art, *deux choſes à quoi il faut s'étudier quand on traite d'un Art*, ii. p. 16. *S'il y a un Art du Sublime*, ii. p. 19. *Quel eſt le plus haut degré de perfection de l'Art*, ii. p. 68. *Ce que nous conſiderons dans ces Ouvrages*, ii. p. 92.
Art Poëtique *de Boileau, à quelle occaſion, & quand compoſé*, i. p. 289. *Eſt le chef-d'œuvre de ce Poëte*, Ibid. *Eſt plus methodique que celui d'Horace*, Ibid. *A été traduit en Portugais*, ii. p. 271. & 370. aux Notes. *Si c'eſt une Traduction de la Poëtique d'Horace*, ii. p. 363.
Aſtrate, *Tragédie de Quinaut jouée à l'Hôtel*

l'Hôtel de Bourgogne, ii. p. 224. aux Notes. *Aſtrate dans les Enfers*, ii. p. 224. *Preuve qu'il apporte*, Ibid.
Aſtrée, *Roman d'Honoré d'Urfé*, ii. p. 194. *Suite de ce Roman*, Ibid.
Aſtrolabe, *Inſtrument de Mathematique*, i. p. 132. aux Notes, & 217.
Attrition *inſuffiſante*, i. p. 261. 278. & ſuiv. i. p. 412.
Avare, *portrait d'un Avare*, i. p. 47. & 79. *Pour qui il amaſſe des richeſſes*, i. p. 80. *En quoi conſiſte ſa ſcience*, i. p. 85. *Leçon qu'il donne à ſon fils*, Ibid. *Portrait d'un Mari & d'une Femme Avares*, i. p. 123.
Avarice: *diſcours de l'Avarice*, i. p. 79. *Baſſeſſe de cette paſſion*, ii. p. 108.
Auberi, *Chanoine de la Sainte Chapelle*, i. p. 394.
Aubignac (*l'Abbé d'*) *Auteur de la Pratique du Théatre*, i. p. 290. & ii. p. 120. aux Notes. *Sa Tragédie de Zénobie*, i. p. 290. aux Notes. *Auteur d'un Roman allégorique, intitulé Macarize*, i. p. 461. *Il ne nie point qu'Homère ne ſoit l'Auteur de l'Iliade & de l'Odyſſée*, ii. p. 120. *Dans les dernières années de ſa vie, il tomba en une eſpèce d'enfance*, Ibid.
Auſidius Luſcus, *critiqué par Horace*, ii. p. 245.
Auguſtin (*Saint*) *s'accuſe d'avoir pleuré en liſant Virgile*, ii. p. 332. *Et d'avoir pris trop de plaiſir aux Chants de l'Egliſe*, Ibid.
Auguſtins: *ſoutiennent un Siége contre le Parlement*, i. p. 361. aux Notes. *Ballade de La Fontaine à ce ſujet*, Ibid.
Aurelian, *Empereur, ſa Lettre à la Reine Zénobie pour la porter à ſe rendre*, ii. p. 5. *Il la fait priſonniere*, Ibid.
Auteurs: *Raiſon de la complaiſance qu'ils ont pour leurs Ouvrages*, i. p. 26. *Sont Eſclaves des Lecteurs*, i. p. 103. *N'aiment pas a être corrigez*, i. p. 2. *Utilité qu'ils peuvent tirer de la cenſure de leurs amis*, ii. p. 113. *Ridicule d'un Auteur mediocre qui critique les plus célèbres Auteurs*, ii. p. 119. & 137. *Precautions des Auteurs qui ont ce ſuré Homère & quelques autres Anciens*, ii. p. 137. *Noms de certains Auteurs eſtimez dans leur tems & qui ne le ſont plus aujourd'hui*, ii. p. 146. & ſuiv. *Seule raiſon qui doit faire eſtimer les Auteurs tant anciens que modernes*, ii. p. 150. *Le droit de les critiquer eſt ancien & a paſſé en coûtume*, ii. p. 244. & ſuiv. *En quel cas un Auteur peut en critiquer un autre ſans être accuſé de mediſance*, ii. p. 300.
Auvernat, *ſorte de vin*, i. p. 32.
Auvry; *Tréſorier de la Sainte Chapelle*, i. p. 358. aux Notes. *Son caractere*, i. p. 362
Auzanet, *célèbre Avocat*, i. p. 194.

B.

BAcchylide; *comparaiſon de ce Poëte avec Pindare*, ii. p. 85.
Baillet, *Auteur des Jugemens des Savans, repris*, i. p. 318. aux Notes. *A confondu Motin avec Cotin*, i. p. 341. aux Notes. *Cité*, ii. p. 121. aux Notes.
Ballade: *caractere de ce genre de Poëſie*, i. p. 311.
Balzac, *ſa reputation & ſon genie pour la Langue Françoiſe*, ii. p. 148. 149. *Défauts de ſon ſtile Epiſtolaire*, ii. p. 149. *Son ſtile Sublime*, ii. p. 261. *Lettre au Duc de Vivonne, dans le ſtile de Balzac*, Ibid.
Barbin, *fameux Libraire*, i. p. 268. 402. *La plaine de Barbin, ce que c'eſt*, i. p. 404. aux Notes.
Baro, *Auteur du V. Tome de l'Aſtrée*, ii. p. 194.

Barreau, *description des abus qui s'y glissent*, i. p. 17.
Barrin : *Chantre de la Sainte Chapelle*, i. p. 358.
Bartas (*du*) *autrefois estimé*, ii. p. 147.
Basile Ponce, *Ecrivain de l'Ordre de Saint Augustin*, i. p. 286.
Bassesse, *voyez* Puerilité. *Ecrivains célèbres tombez dans ce défaut*, ii. p. 103. & suiv. *Combien la bassesse des termes avilit le Discours*, ii. p. 103. & suiv. 156. & suiv. *Il faut l'éviter dans toutes sortes d'Ecrits*, ii. p. 140. *Homère justifié de celle que Mr. Perrault lui prête & lui attribuë*, ii. p. 156. & suiv.
Bâville : *Maison de campagne de Mr. de Lamoignon*, i. p. 233.
Bayard, *Cheval des quatre fils Aimon: son histoire*, i. p. 55. aux Notes.
Bellay (*du*) *estime qu'on avoit autrefois pour ses Ouvrages*, ii. p. 147.
Bellocq, *Poëte Satirique*, i. p. 264. aux Notes.
Bembe (*Pierre*) *cité*, i. p. 8. aux Notes. *Pourquoi il ne vouloit pas lire la Bible*, ii. p. 383.
Benserade, *Auteur ami des Equivoques & des Pointes*, i. p. 162. *A fait des Chansons tendres, & des vers galans ;* i. p. 349. *Epigramme léguée par Boileau à Benserade*, i. p. 462. aux Notes.
Beringhen, *suit le Roi au passage du Rhin*, i. p. 210.
Bernier, *Medecin, célèbre Voiageur*, i. p. 37. *Disciple de Gassendi*, i. p. 218. aux Notes. *Il fait une Requête pour l'Université sur le modèle de l'Arrêt Burlesque de Boileau*, ii. p. 237. aux Notes.
Bertaud, *Poëte François*, i. p. 297.
Bezons, *Conseiller d'Etat, Prédecesseur de Boileau dans l'Académie Françoise*, ii. p. 251. & aux Notes.
Bible, *si la simplicité des termes en fait la sublimité*, ii. p. 176. *Auteurs qui ne pouvoient souffrir la lecture de ce Divin Livre*, ii. p. 180. & 383.
Bien, *quel est, selon Démosthène, le plus grand bien qui nous puisse arriver*, ii. p. 20. *Biens mépriſables, & qui n'ont rien de grand*, ii. p. 30.
Bigot, *portrait d'un Bigot*, i. p. 45. 50.
Binsfeld, *Docteur en Théologie*, i. p. 286.
Blason, *son origine*, i. p. 58.
Blondel, *Medecin, d'où vient, selon lui, la vertu du Quinquina*, ii. p. 239. aux Notes.
Boileau-Despreaux. *Quelques-unes de ses expressions justifiées*, i. p. 2. & 5. aux Notes. *Brouillé avec son frere aîné*, i. p. 16. & 96. aux Notes. *Reçu Avocat*, i. p. 17. aux Notes. *Faisoit ordinairement le second Vers avant le premier*, i. p. 23. & ii. p. 326. aux Notes. *Quand il étoit plus foible que le premier il l'apèloit le* Frere Chapeau, ii. p. 326. aux Notes. *Laquelle de ses Pièces a paru la première devant le Roi*, i. p. 60. aux Notes. *Son penchant à la Satire*, i. p. 70. *Correction d'un de ses Vers*, i. p. 82. aux Notes. *Pourquoi composa la Satire de l'Homme*, i. p. 75. aux Notes. *Pourquoi composa la Satire IX. à son Esprit*, i. p. 93. aux Notes. *Quelle est la plus belle, de ses Satires*, Ibid. *Avoit le talent de contrefaire*, i. p. 99. aux Notes. *Voiez* ii. 197. *Ses ennemis lui reprochoient d'avoir imité les Anciens*, i. p. 100. aux Notes. ii. p. 303. 359. & 363. *Lui faisoient un crime d'état, d'un mot innocent*, i. p. 109. *Lieu de sa naissance*, i. p. 124. aux Notes. *Surnommé le chaste Boileau*, i. p. 137. aux Notes. *Confirmé dans la qualité de Noble*, i. p. 147. aux Notes. *N'a jamais pris parti dans les démêlez*

démêlez ſur la grace, i. p. 161. & ii. p. 323. aux Notes. *Son démêlé avec les journaliſtes de Trévoux*, i. p. 177. *Accueil favorable que le Roi lui fait*, i. 192. *Eſt le premier de nos Poëtes qui ait parlé de l'Artillerie moderne*, i. 211. aux Notes. *Ecrit à M. le Comte de Buſſi*, i. 115. *Sa parenté*, i. 222. *Eſt gratifié d'une penſion par le Roi*, i. 192. & 223. *En quel tems ſes Satires furent imprimées la premiére fois*, i. p. 229. & ii. p. 368. aux Notes. *Pluſieurs Satires lui ſont fauſſement attribuées*, i. p. 229. aux Notes, & ii. p. 372. *Il tire avantage de la haine de ſes ennemis*, i. p. 239. *Sonnet contre lui, & contre Racine*, i. p. 243. *Il remercie le Roi, dans ſon Epître huitiéme*, i. p. 244. aux Notes. *Raiſon qui fait eſtimer ſes Vers*, i. p. 252. *Caractere de ſon Eſprit*, i. p. 266. *Ses parens, ſa vie & ſa fortune*, i. p. 267. *Choiſi, avec M. Racine, pour écrire l'Hiſtoire du Roi*, i. p. 267. & ii. p. 252. & 364. aux Notes. *Aimé des Grands*, i. p. 268. aux Notes. *Jéſuites de ſes Amis*, Ibid. *Son apologie par M. Arnaud*, i. p. 268. aux Notes. & ii. p. 284. & ſuiv. 321. & 407. *Adreſſe une Epître à ſon jardinier*, i. p. 270. *Travailloit ſuivant la diſpoſition de ſon eſprit*, i. p. 299. aux Notes. *A fait un couplet contre Liniere*, i. p. 313. aux Notes. *Sa généroſité envers Patru*, i. p. 460. *Il a poſſedé un Benefice ſimple, dont il fit ſa démiſſion, & comment*, i. p. 463. aux Notes. *Eloge de ſon Pere*, i. p. 472. *Epitaphe de ſa Mere*, i. p. 473. *Brouillé avec ſon frere ainé*, i. p. 474. *Belle action qu'il fit à l'égard de M. Corneille*, i. p. 477. aux Notes. *Vers pour ſon portrait*, i. p. 478. & ſuiv. *Quel eſt le plus beau de ſes portraits*, i. p. 481. *Son Buſte a été fait en marbre par M. Girardon*, i. p. 482. *Faiſoit revoir tous ſes Ouvrages à M. Patru*, ii. p. 44. aux Notes *En quel tems il donna au Public ſa Traduction de Longin, & dans quelle vuë eſt-ce qu'il la fit*, ii. p. 3. aux Notes & 360. *Il étoit ſujet à l'Aſthme ou à une difficulté de reſpirer*, ii. p. 115. & 312. aux Notes. *En quelle année & comment il fut reçu à l'Académie Françoiſe*, ii. p. 250. & 251. aux Notes. *Son Art Poëtique traduit en Portugais*, ii. 271. & 370. aux Notes. *N'entendoit point cette Langue*, ii. 271. aux Notes. *Se piquoit d'être franc*, ii. 306. aux Notes. *Année de ſa Naiſſance*, ii. 309. aux Notes. *Il avoit peine à entendre ſurtout de l'oreille gauche*, ii. 311. aux Notes. *Sujet de ſon Epître Dixiéme*, ii. p. 319. & 320. *Quand il faiſoit des Vers, il ſongeoit toûjours à dire ce qui ne s'eſt point encore dit en nôtre Langue*, ii. p. 319. *Sur ſes vieux jours fuioit le bruit & ne pouvoit presque plus marcher à moins qu'on ne le ſoûtint*, ii. p. 322. & 323. aux Notes. *Ses ennemis diſoient que ſon Art Poëtique eſt une Traduction de la Poëtique d'Horace*, ii. p. 363. *Ses Oeuvres ont été traduites en presque toutes les Langues de l'Europe*, ii. p. 370. aux Notes. *Poëme qu'il promettoit de donner un jour au Public*, ii. p. 373.

Boileau (*Gilles*) *de l'Académie Françoiſe, frere de l'Auteur, ſa mort*, ii. p. 117. aux Notes.

Boileau, *Abbé, Docteur de Sorbone, frere de l'Auteur*, i. p. 283. aux Notes, & ii. p. 312. & 313. *Son Livre des Flagellans*, i. p. 458.

Boivin, *ſes Remarques ſur Longin*, ii. p. 14. & ſuiv.

Bombes *comparées au tonnerre*, i. p. 426.

Bonecorse, *Poëte mépriſable*, i. p. 71. *Auteur d'un petit Ouvrage intitulé la Mon-*

Montre, i. p. 253. aux Notes. *A composé le Lutrigot, contre Boileau*, Ibid. *Epigramme de Boileau contre lui*, i. p. 440.

Boſſu (*le Pere le*) *Eloge de ſon Livre ſur le Poëme Epique*, ii. p. 124.

Boſſuet, *Evêque de Meaux, Prélat très éclairé*, i. p. 260. *M. Huet lui communique ſa Démonſtration Evangelique*, ii. p. 409.

Boucingo, *fameux Marchand de vin*, i. p. 28.

Bouhours: *ſa conjecture ſur l'Ordre des Côteaux*, i. p. 34. aux Notes. *Ouvrage contre ſon livre de la Manière de bien penſer*, i. p. 101. aux Notes. *Réponſe qui lui eſt faite par le jardinier de Boileau*, i. p. 270. aux Notes. *Scrupule mal fondé de ce Jéſuite*, ii. p. 289.

Boüillon, *mechant Poëte*, ii. p. 337. aux Notes. *Repris*, ii. p. 350. & ſuiv.

Bourdaloue, *célèbre Prédicateur* i. p. 127. *Vers ſur ſon portrait*, i. p. 470.

Bourſaut, *ſon démêlé avec Boileau, & leur réconciliation*, i. p. 71.

Boyer, *Poëte médiocre*, i. p. 340. aux Notes.

Brébeuf, *ſa Pharſale*, i. p. 246. *Un de ſes Vers critiqué*, i. p. 296.

Brécourt, *Comédien*, i. p. 345. *Réponſe que lui fit Boileau*, Ibid.

Brioché, *fameux joueur de Marionettes* i. p. 242.

Brouſſin, *ſa délicateſſe en fait de repas*, i. p. 27. aux Notes, & 227. aux Notes.

Brunot: *Valet de Chambre du Chantre & Huiſſier de la Sainte Chapelle*, i. p. 387. aux Notes.

Brutus, *devenu Poëte & amoureux de Lucrece dans les Enfers*, ii. p. 216.

le Bucheron *& la Mort, Fable miſe en vers par l'Auteur*, i. p. 459.

Burlesque, *condamnation du ſtile burlesque*, i. p. 294. *Erreur de quelques Ecrivains ſur le Caractere du Burlesque*, i. p. 295. aux Notes. *Burlesque nouveau dont l'Auteur s'eſt aviſé*, ii. p. 376.

Burluguay, *Docteur de Sorbone*, i. p. 284. aux Notes.

Buſſi, *quels Saints il a célèbrez*, i. p. 77. *Avoit critiqué l'Epître IV. & ce qui en arriva*, i. p. 214. aux Notes. *Il écrit à Boileau & pourquoi*, i. p. 215.

C.

CAlliſthène, *en quoi digne de cenſure*, ii. p. 22.

Calprenède, *critique d'un de ſes Romans*, ii. p. 230.

Cambrai, *priſe de cette ville*, i. p. 230.

Campagnard, *portrait d'un Noble Campagnard*, i. p. 29. & 39.

Canal *de Languedoc*, i. p. 189.

Capanée, *homme impie*, i. p. 142.

Car, *ſi on en met un mal à propos, il n'y a point de Raiſonnement qui ne devienne abſurde*, ii. p. 155.

Caſaubon, *jugement qu'il porte du Traité du Sublime de Longin*, ii. p. 4. & aux Notes. *Cité*, ii. p. 96. aux Notes.

Caſſagne: *Abbé, de l'Académie Françoiſe, Prédicateur peu ſuivi*, i. p. 30. *A fait la Préface des Oeuvres de Balzac*, i. p 31. aux Notes.

Caſſandre, *Auteur François, ſes Ouvrages, & ſa mort*, i. p. 9. aux Notes & ii. p. 316.

Caſſini, *célèbre Aſtronome*, i. p. 131.

Caſtiſte, *on doit toûjours écrire ce mot avec deux ſſ.* ii. p. 155.

Catholicon *d'Espagne, Satire ingenieuſe, où, & par qui compoſée*, i. p. 124. aux Notes, & 404. aux Notes.

Cavois *ſuit le Roi au paſſage du Rhin*, i. p. 210.

Ceci-

Cecilius, *Son origine & ſa capacité*, ii. p. 15. aux Notes. *Livre compoſé par cet Auteur ſur le Sublime*, ii. p. 15. 16. 189. *Baſſeſſe de ſon Stile & autres défauts de ſon Livre*, ii. p. 15. 16. & aux Notes. *Injuſtement prevenu contre Platon en faveur de Lyſias*, ii. p. 83.

Cenſeur: *Voiez* Critique.

Céſar: *Les conquêtes de Jules Céſar, taxées d'injuſtice*; i. p. 151. *Portoit ordinairement une couronne de laurier, & pourquoi*, i. p. 152. *A paſſé deux fois le Rhin*, i. p. 207. aux Notes.

Ceſſion *de biens, avec le bonnet vert*, i. p. 10. aux Notes.

Céſure, *doit être marquée dans le Vers* i. p. 296.

Chaiſe (*le Pere de la*) *aprouve l'Epître de l'Auteur ſur l'Amour de Dieu*, ii. p. 313. 314.

Chalcidius, *Philoſophe Platonicien*, ii. p. 397.

Champagne, *ſorte de vin fort eſtimé*, i. p. 34. & 35. aux Notes.

Chanmêlé: *excellente Actrice*, i. p. 235.

Chanoines: *leur vie molle & oiſive*; i. p. 359. *Deſcription ridicule d'un Chapitre de Chanoines*; i. p. 394. *Combat imaginaire qu'ils font entre eux*, i. p. 403.

Chanſons *de l'Auteur*, i. p. 444. 463. 464. 465.

Chant, *ſon effet ordinaire & naturel*, ii. p. 101.

Chantres de la Branche, *pourquoi ainſi appelez*, ii. p. 121.

Chapelain, *de l'Académie Françoiſe*, i. p. 3. aux Notes. *Chargé de faire la liſte des Gens-de-Lettres à qui le Roi donnoit des penſions*; i. p. 16. aux Notes. *Son Poëme de la Pucelle*, i. p. 39. *Critique de ce Poëme*, ii. p. 227. & ſuiv. *La dureté de ſes Vers*, i. p. 49. aux Notes, & ii. p. 124. *Autres défauts*, ii. p. 126. & 302. *Epigramme contre lui, par le frere de Boileau*, i. 49. aux Notes. *Ses Vers montez ſur des échaſſes*, i. p. 50. aux Notes. *Forcez*, i. p. 70. *Son éloge*, i. p. 104. *Critique de ſes Vers*, i. p. 133. *Plaiſanterie contre ſon Poëme de la Pucelle*, i. p. 438. *Vers à ſa manière*, i. p. 443. *Chapelain décoiſſé*, i. p. 491. *Une ſeule Ode qu'il compoſa le fit regarder comme le premier Poëte de ſon tems*, ii. p. 364. aux Notes.

Charlemagne: *Deux Poëmes François de ce nom*, i. p. 258. aux Notes. *Charlemagne & les douze-Pairs de France*; i. p. 271.

Charpentier, *de l'Académie Françoiſe*, i. p. 3. aux Notes. *Son ſtile des Inſcriptions critiqué*, ii. p. 257.

Chicane *mugit dans la grand ſale du Palais*, i. p. 91. *Le Tréſorier & les Chantres de la Sainte Chapelle, vont conſulter la Chicane*, i. p. 399. *La peinture de ce Monſtre*, Ibid.

Chiens, *durée de leur vie ſelon Pline & les autres Naturaliſtes*, ii. p. 130. 131.

Childebrand, *Heros d'un Poëme Heroïque*, i. p. 327.

Ciceron, *comparé avec Démoſthène*, ii. p. 48. & aux Notes. *Mot fameux de cet Orateur Romain en parlant de Pompée*, ii. p. 254. & aux Notes. *Sa Lettre à Papyrius au ſujet de la modeſtie & de la pudeur, & en quoi elle conſiſte*, ii. p. 286. & 287.

Cid: *Piéce de Corneille critiquée par l'Académie Françoiſe*, i. p. 105. 238. *Et en vain combatuë par le Cardinal de Richelieu*; ii. p. 302.

Cinéas, *favori de Pyrrhus*, i. p. 184.

Circonſtances, *choix & amas des plus conſiderables, combien avantageux pour le Sublime*, ii. p. 42.

Citrons *confits à Roüen paſſent pour les meilleurs*, i. p. 138.

Claude, *Miniſtre de Charenton*, i. p. 197.

Clélie, *Roman de Mademoiſelle de Scuderi*.

[deri, critiqué, ii. p. 195. 209. &. suiv. 294. & suiv.
Cléoméne, *passage d'Herodote touchant ce furieux*, ii. p. 80. 176.
Clerc (*Jean le*) *refuté* ii. p. 169. & suiv. Sa défense, ii. p. 413. & suiv.
Clitarque, *ses défauts*, ii. p. 22. & aux Notes.
Cocagne : *Païs de cocagne : Diverses conjectures sur l'origine de cette façon de parler*, i. p. 68. aux Notes.
Coeffeteau, *Auteur d'un Traité des Passions*, i. p. 81.
Coislin, *suit le Roi au passage du Rhin*, i. p. 210.
Colbert, *Ministre d'Etat*, i. p. 86. *Belle action qu'il fit*, i. p. 98. aux Notes. *Eloge de ce Ministre*, i. p. 251. *Sa mort*, ii. p. 250. aux Notes.
Colletet, *traité de Parasite*, i. p. 14. aux Notes. *Mauvais Poëte*, i. p. 71.
Comédie : *inventée par les Grecs*, i. p. 332. *Elle a eu trois âges*, i. p. 333. *Traité contre la Comédie*, i. p. 345. aux Notes. *Dangers qui se rencontrent dans la Comédie*, ii. p. 291.
Comparaisons, *mal appelées* à longue queuë, *dans Homère*, ii. p. 142. & suiv. *Usage des Comparaisons dans les Odes & les Poëmes Epiques*, Ibid.
Composition, *qualitez que doit avoir la Composition d'un Ouvrage pour le rendre parfait*, ii. p. 96. & suiv. *Elle est comme l'harmonie d'un Discours*, ii. p. 98.
Concile *de Trente*, i. p. 278. & suiv. aux Notes.
Condé, *accompagne le Roi au passage du Rhin*, i. p. 212. *Desaprouve la Fable de l'Huître*, i. p. 190. aux Notes, & ii. p. 372. *A passé ses dernieres années à Chantilli*, i. p. 241. *La Bataille de Seneffe par lui gagnée*, i. p. 258. *Celle de Lens*, i. p. 385. *ce qu'il dit en entendant lire un endroit du Traité du Sublime*, ii. p. 31. aux Notes. *ce Grand Prince lit la Démonstration Evangelique & marque les endroits qu'il souhaitoit qu'on retoucha*, ii. p. 409.
Confessions *de Saint Augustin traduites en François*, ii. p. 321.
Congrés, *par qui aboli*, i. p. 83. aux Notes.
Conrart, *fameux Académicien*, i. p. 183.
Contempler, *ce verbe à l'Imperatif comment se doit écrire*, ii. p. 155.
Conti, *éloge de ce Prince*, ii. p. 165.
Coquette: *portrait d'une Coquette*, i. p. 121.
Coras, *mauvais Poëte, Auteur des Poëmes de David, & de Jonas*, i. p. 98.
Corbin, *Avocat criard*, i. p. 195. *Mauvais Poëte*, i. p. 340.
Coré, *critique sur le sens de ce mot Grec*, ii. p. 27. 28. & aux Notes.
Corneille (*Pierre*) *éloge de ce grand Poëte*, i. p. 4. 40. & ii. p. 149. 276. *Dédia sa Tragédie de Cinna à Montoron*, i. p. 86. aux Notes. *Jugement de ses Tragèdies d'Attila, & d'Agésilas*, i. p. 102. *Le Cid de Corneille critiqué par l'Académie*, i. p. 105. 238. *Sa Tragédie de Cinna*, i. p. 266. *Commencement de cette Tragédie, critiqué*, i. p. 316. aux Notes. *Et celle de la Mort de Pompée*, i. p. 323. aux Notes, & ii. p. *II. Estimoit Lucain*, i. p. 344. *Réponse qu'il fit à Boileau*, i. p. 346 aux Notes. *Comparé avec M. Racine*, i. p. 477. & ii. p. 149. *Belle action de Boileau à l'égard de Corneille*, i. p. 477. aux Notes. *Raisons pourquoi les Ouvrages de ce Poëte ne sont plus si bien reçus*, ii. p. 149. *Exemple de sublime tiré de son Horace*, ii. p. 10. 174. *Autre exemple tiré de sa Medée*, ii. p. 175. *Auteurs dont il a tiré les plus beaux traits de ses Ouvrages*, ii. p. 276. *Cité*, ii. p. 23. aux Notes.
Cornu (*la*) *infame débauchée*, ii. p. 288.
Corps, *Description merveilleuse du Corps*

Corps humain par Platon, ii. p. 81. 82. *A quoi les corps doivent leur principale excellence*, ii. p. 98. *Sageſſe de la Nature dans leur formation*, ii. p. 104.

Côteaux, *explication de cet Ordre*, i. p. 34.

Cotin; *Abbé, de l'Académie Françoiſe, Prédicateur peu ſuivi*, i. p. 30. & ii. p. 368. 369. *Compoſe des Libelles contre Boileau*, i. p. 31. aux Notes, & ii. p. 243. & 371. aux Notes. *Tourné en ridicule par Moliere*, i. p. 31. aux Notes. *Menagé par Boileau*, i. p. 88. aux Notes. *Nommé neuf fois dans la Satire neuviéme*, i. p. 109. aux Notes. *Epigrammes contre lui*, i. p. 440. & 441.

Courtois, *Medecin, aimoit fort la Saignée*, ii. p. 239. aux Notes. *Acte de ſon oppoſition au Bon-ſens à lui donné par Arrêt du Parnaſſe*; ii. p. 241.

Cratès, *Philoſophe, jetta ſon Argent dans la mer*, i. p. 221.

Crenet, *fameux marchand de vin*, i. p. 32.

Creſſelle, *inſtrument dont on ſe ſert le jeudi ſaint, au lieu de cloches*, i. p. 392.

Critique: *avantages de la Critique*, i. p. 237. 300. & ſuiv. 342. & ſuiv.

Croix *de funeſte préſage*, i. p 64. aux Notes.

Cyrano *Bergerac, Auteur plaiſant*, i. p. 341.

Cyrus *Roman tourné en ridicule*, i. p. 29. 320. 403. *Critiqué*, ii. p. 203. & ſuiv. *Critique de la Tragédie de Cyrus de Quinaut*, ii. p. 208.

D.

DAcier, *Savant Traducteur & Commentateur d'Horace*, i. p. 27. aux Notes, & ii. p. 9. *Ses Notes ſur Longin comment diſpoſées dans cette Nouvelle Edition*, ii. p. 9. aux Notes. *Quand parurent pour la premiére fois*. ii. p. 12. aux Notes.

Dacier (*Madame*) *Louée*, ii. p. 10. & aux Notes. *Citée*, ii. p. 107. aux Notes.

Dalencé, *chirurgien fameux*, i. p. 132.

Dangeau, *éloge de ce Seigneur*, i. p. 53. & ſuiv.

Darius, *Roi de Perſe, offres qu'il fait à Alexandre*, ii. p. 35.

Daſſouci, *Poëte mépriſable*, i. p. 294. ii. p. 158. aux Notes.

De: *uſage de cet Article devant les noms de Fleuves*, i. p. 329. aux Notes.

Débiteur *reconnoiſſant*, i. p. 460.

Declamation, *ridicule d'une declamation paſſionnée dans un ſujet froid*, ii. p. 24.

Déeſſe des Ténèbres, *comment dépeinte par Héſiode*, ii. p. 36. *Si ce n'eſt pas plûtôt la Triſteſſe*, Ibid. aux Notes.

Défauts, *rien de plus inſupportable qu'un Auteur médiocre, qui ne voiant point ſes défauts, en veut trouver dans les plus célèbres Ecrivains*, ii. p. 119.

Demetrius *de Phalere, ce qu'il dit ſur le Sublime*, ii. p. 387.

Démoſthène, *belle Sentence de cet Orateur*, ii. p. 20. *comparé avec Ciceron*, ii. p. 48. *Son ſerment en apoſtrophant les Athéniens*, ii. p. 60. *Diſcours ſublime quoique ſimple de cet Orateur*, ii. p. 64. 175. *Figure qu'il emploie dans ſon Oraiſon contre Ariſtogiton*, ii. p. 74. *Son ſentiment ſur l'uſage des métaphores*, ii. p. 80. *Comparaiſon de cet Orateur avec Hyperide*, ii. p. 86. & ſuiv. *Ses défauts & ſes avantages*, ii. p. 88.

Denyau, *Medecin, nioit la circulation du ſang*, ii. p. 239. aux Notes.

Denys *d'Halicarnaſſe, cenſeur de Platon en certai-*

certaines choſes, ii. p. 137.
Denys *le Tyran, pourquoi chaſſé de ſon Roiaume*, ii. p. 26.
Denys *Phocéen, hyperbate qui fait la beauté de ſa Harangue aux Joniens*, ii. p. 68.
Des Barreaux, *Auteur d'un Sonnet de pieté, qu'il deſavoüe*, i. p. 20. aux Notes. *Ses ſentimens & ſa converſion*, i. p. 142. aux Notes.
Deſcartes, *éloge des Ouvrages de ce Philoſophe*, ii. p. 275. 280.
Des Houlieres: *Sonnet de cette Dame contre la Phèdre de Racine, & la ſuite de cette querelle*, i. p. 243. *A fait le portrait de Liniere*, i. p 313. aux Notes.
Des mâres, *Prédicateur fameux*, i. p. 117.
Des Marêts *de Saint Sorlin, a écrit contre les Janſéniſtes*, i. p. 18. *Sa Comédie des Viſionaires*, i. p. 44. *Critique Boileau*, i. p. 73. *Auteur du Poëme de Clovis, critiqué*, i. p. 325. & 331. *Epigramme contre lui, & contre le même Poëme*, i. p. 437. *Il a écrit contre le Port-Roial*, Ibid. aux Notes, & 439. ii. p. 329. aux Notes.
DesPortes, *Poëte François*, i. p. 297.
Des Roches, *Abbé, Ami de Boileau*, i. p. 193.
Dévot, Dévote: *portrait d'une femme, Dévote*, i. p. 136. ii. p. 288. *Difference d'un dévot & d'un Chrétien veritable*, i. p. 153.
Diaſyrme; *quelle figure*, ii. p 96.
Dieu, *pernicieuſe diſpoſition d'eſprit à ſon égard*, i. p. 9. aux Notes & 20. au Texte. *Il n'y a rien de veritablement Sublime en Dieu que lui-même*; ii. p. 183. *La foibleſſe humaine eſt obligée de ſe ſervir d'expreſſions figurées pour le loüer*; Ibid. *Nous n'en avons que des idées très foibles*, ii. p. 399.
Dix, *avec quelle magnificence dépeints par Homère*, ii. p. 36. 37. 38 *Dans les apparitions des Dieux tout ſe mouvoit & trembloit ſelon les Paiens*, ii. p. 57. aux Notes.
Diogène, *& ſa lanterne*, i. p. 148. aux Notes. *Offre ſon Service à Pluton*, ii. p. 202.
Dircé, *ſon Hiſtoire*, ii. p. 101. aux Notes.
Directeur: *portrait d'un Directeur de femmes*, i. p. 138.
Diſcorde: *trouvée dans un Chapitre de Moines*, i. p. 360. aux Notes. *Diviſe les Chanoines de la Sainte Chapelle*, i. p. 361. *Emprunte la figure d'un vieux Plaideur*, i. p. 384. *Deſcription de cette Déeſſe ſelon Homère*, ii. p. 36. *Priſe mal à propos pour la Renommée*, ii. p. 132. & ſuiv.
Diſcours, *quelle en eſt la ſouveraine perfection*; ii. p. 17. 18. *Difficulté qu'il y a de bien juger du fort & du foible d'un Diſcours*, ii. p. 30. *Diſcours diffus, à quoi propre*, ii. p. 49. & aux Notes. *Comparaiſon d'un Diſcours avec le Corps humain* ii. p. 98.
Divinités, *fabuleuſes qui combattent avec les Heros*, i. p. 211. aux Notes.
Docteur, *mis au deſſous d'un Ane*, i. p. 90.
Dongois, *Greffier en chef du Parlement, Neveu de Boileau*, i. p. 225. aux Notes, ii. p. 237. aux Notes.
Du Bois, *de l'Académie Françoiſe, tour qu'il joua à M. de Maucroix*, ii. p. 320. aux Notes.
Dunois, *amoureux de la Pucelle d'Orleans*, ii. p. 229.
Du Perier; *Poëte François imitateur de Malherbe*, i. p. 106. aux Notes. *Récitateur éternel de ſes Vers*, i. p. 342
Du Souhait; *mauvais Poëte*, i, p. 340
Du Terte: *voleur de grand chemin*, i. p. 151

Du-

Du Val, *Docteur de Sorbone*, i. p. 284.
Du Vernay : *Medecin Anatomiſte*, i. p. 132.

E.

EGlogue : *caractere de ce genre de Poëſie*, i. p. 305. *Eglogues de Virgile*, Ibid.
Elégie : *caractere de ce genre de Poëſie*, i. p. 306.
Elevation *d'eſprit naturelle, image de la grandeur d'ame*, ii. p. 34. 35. *Si elle ſe peut aquerir, & comment*, Ibid.
Elien, *mal entendu par M. Perrault*, ii. p. 121. *Sentiment de cet Auteur ſur les Oeuvres d'Homère*, ii. p. 122.
Empédocle, *fameux Philoſophe, avoit mis toute la Phyſique en Vers*, ii. p. 152.
Emulation, *avantage qu'on tire de celle des Poëtes & des Ecrivains illuſtres*, ii. p 50.
Enée, *quand il dit* je ſuis le pieux Enée *ne ſe loüe point*, ii. p. 160.
Enflure *de ſtile, combien vicieuſe dans le diſcours*, ii. p. 22. & 23. aux Notes. *Ecrivains de l'Antiquité tombez dans ce défaut*, ii. p. 22. 23. *Rien de plus difficile à éviter*, ii. p. 23.
Enguien : *le Duc d'Enguien accompagne le Roi au paſſage du Rhin*, i. p. 212.
Enigme *ſur la Puce*, i. p. 460.
Ennemis : *L'utilité qu'on peut tirer de leur jalouſie*, i. p. 235. & ſuiv.
Enthouſiaſme, *voiez* Pathétique.
Envie, Envieux : *Effets de l'Envie*, i. p. 236. *Elle s'attache aux perſonnes illuſtres*, Ibid.
Epigramme : *caractere de ce genre de Poëſie*, i. p. 309. *Ce qu'il faut faire avant que de compoſer une Epigramme*, i. p. 448. aux Notes.
Epitaphe *de* **** i. p. 443. *Epitaphe de la Mere de l'Auteur*, i. p. 473. *De M. Arnauld*, i. 475. *De Midias*, ii. p. 91.
Epithètes *d'Homère juſtifiées*, ii. p. 159. *Les Epithètes enrichiſſent beaucoup la Poëſie*, ii. p. 160. *L'Epithète de* Grand *tout ſimple, ne ſe donne jamais qu'aux Conquerans ou aux Saints*, ii. p. 351.
Equivoque : *Satire contre l'Equivoque*, i. p. 162. *Apologie de cette Satire*, i. p. 158. 162. *A quelle occaſion elle fut compoſée*, i. p. 159. *En quel ſens l'Auteur prend le mot* d'Equivoque i. p. 160. *En quel ſens le prennent les Caſuiſtes*, i. p. 162. aux Notes. *Si cette Satire a été faite contre les Jéſuïtes*, ii. p. 424. *Sonnet ſur cette Satire*, ii. p. 427.
Eraſme, *grand admirateur de l'Antiquité*, ii. p. 164.
Eratoſthène, *exactitude de ſon Erigone*, ii. p. 85.
Ericeyra (*le Comte d'*) *Lettre à ce Comte ſur ſa traduction en Vers Portugais de l'Art Poëtique de Boileau*, ii p. 271.
Eſchyle, *Poëte Grec, a perfectioné la Tragédie*, i. p. 318. *Ses avantages & ſes défauts*, ii. p. 56.
Eſclave, *incapable de devenir jamais Orateur, pourquoi ?* ii. p. 106.
Eſprit, *Amuſement des grands Eſprits, quand ils commencent à decliner*, ii. p. 40. 42. *Vaſte étenduë de l'eſprit de l'homme*, ii. p. 89. *cauſe de la décadence des Eſprits*, ii. p. 105. & ſuiv. 159.
Eſſais *de Montagne, Livre utile*, i. p. 226. aux Notes.
Eſtaing. *Cette Maiſon porte les armes de France, & pourquoi*, i. p. 53. aux Notes.
Etna, *Montagne de la Sicile, jette des pierres &c.* ii. p. 90.
Eumée, *natif de Syros*, ii. p. 128.
Eupolis, *Poëte Comique*, ii. p 1.
Euripide, *Poëte Grec, ſon talent & ſes*

ſes défauts, ii. p. 54. 100. 149.
Euſtathius, *ſelon lui Ariſtarque & Zénodote ont contribué à mettre en ordre les Oeuvres d'Homère*, ii. p. 123. *Sentiment de cet Auteur ſur la ſignification du mot Grec* Τρέπεσθαι, ii. p. 128. *C'eſt le ſeul Commentateur qui ait bien entendu Homère*, ii. p. 129.
Exageration, *ſes deux differens effets*, ii. p. 96.
Exorde, *en quoi conſiſte la beauté de l'Exorde*, ii. p. 118. 119. *Mal comparé au frontiſpice d'un Palais*, ii. p. 118.
Expreſſion, *ce qui en fait la nobleſſe*, ii. p. 78. *Défaut le plus capable de l'avilir*, ii. p. 103. & ſuiv.

F.

FAble *de L'huître*, i. p. 190. aux Notes, & 195. ii. p. 372. *Miſe en Vers par la Fontaine*, i. p. 195. aux Notes. *Agrémens de la Fable*, i. p. 324. *Fable du Bucheron & de la Mort*, i. p. 459.
Fagon, *ſavant Medecin*, i. p. 131.
Faret, *Ami de Saint Amand*, i. p. 291.
Fautes, *on y tombe plus ordinairement dans le Grand que dans le Médiocre*, ii. p. 84. *Fautes dans le Sublime excuſables*, ii. p. 91.
Femmes : *Satire contre les Femmes*, i. p. 112. *Apologie de cette Satire*, ii. p. 285. & ſuiv. *Differens caracteres ou portraits des Femmes*, i. p. 118. & ſuiv *La Coûtume de Paris leur eſt extrêmement favorable*, i p. 145. aux Notes. *Femmes belles, appèlées* le mal des yeux, ii. p. 28. & aux Notes.
Feſtin ; *deſcription d'un Feſtin ridicule*, i. p 27. *Feſtin de Pierre, Comédie*, i. p. 36. 45. aux Notes.
Feuillet, *Prédicateur outré*, i. p. 106.
Févre (*Tannegui le*) *Profeſſeur à Saumur*, ii. p. 6. 10. aux Notes. *Selon lui Longin avoit lû quelque choſe dans les Ecrits de Moïſe*, ii. p. 389.
Figures, *de deux ſortes*, ii. p. 33. *Leur uſage pour le Sublime*, Ibid. & 60. *Beſoin qu'elles ont d'en être ſoûtenues*, ii. p. 62. *Il n'y a point de plus excellente Figure que celle qu'on n'aperçoit point*, ii. p. 63. *Mêlange de pluſieurs Figures enſemble*, ii. p. 66. *Ne les emploier qu'à propos & dans les grandes paſſions*, ii. p. 81. & aux Notes. *Elles perdent le nom de Figures, quand elles ſont trop communes*; ii. p. 390.
Fils, *autrefois en Grece le Fils ne portoit point le nom de ſon Pere*, ii. p. 159.
Fleurs, *comment appèlées*, ii. p. 29. aux Notes.
Flute, *difference de celle des Anciens d'avec celle d'aujourd'hui*, ii. p. 23. aux Notes. *Effet du ſon de cet inſtrument*, ii. p. 97.
Folie, *divers genres de Folie*, i. p. 44. 50. & 51. aux Notes.
Fontaine *de Bourbon, Vers adreſſez à cette Fontaine*, i. p. 447.
Fontange, *ornement de Femme, par qui inventé*, i. p. 129. aux Notes.
Fontenelle : *a écrit en faveur des Modernes*, i. p. 422. aux Notes. *Epigramme qu'il a faite contre Boileau*, Ibid.
Fouquet, *Sur-Intendant des Finances*, i. p. 86.
Fourcroi, *Avocat célèbre, Repas qu'il donna à l'Auteur*, i. p. 30. aux Notes.
Fraguier, *Jéſuïte de l'Académie Françoiſe*, ii. p. 370. & aux Notes.
Francœur, *fameux Epicier*, i. p. 183. aux Notes.
Fredoc *tenoit une Académie de jeu*, i. p. 48.
Furetiere *de l'Académie Françoiſe a fait des Satires*, i. p. 9. aux Notes. *Son Roman Bourgeois*, i. p. 12. aux Notes.

Ce-

Cequ'il fit en voiant la première Satire de Boileau, i. p. 9. 74.
Fureur *hors de ſaiſon, quel vice dans le discours*, ii. p. 24.

G.

GAlant, *portrait d'un galant*, i. p. 45.
Gallet, *fameux joüeur*, i. p. 79. *Raillé par Regnier*, ii. p. 247.
Gamache, *Docteur & Profeſſeur de Sorbone*, i. p. 284.
Garaſſe : *raiſon qu'il donne de la complaiſance que les Auteurs ont pour leurs Ouvrages*, i. p. 26. aux Notes.
Gaſſendi, *ſuperieur pour la Phyſique aux plus habiles Philoſophes de l'Antiquité*, ii. p. 280.
Gautier, *Avocat célèbre, fort mordant*, i. p. 94.
Gelais (*Saint*) *pourquoi les Ouvrages de ce Poëte ſont toûjours eſtimez*, ii. p. 147.
Génie, *ſans le génie on ne peut être Poëte*, i. p. 290.
Gibert, *célèbre Profeſſeur de Rhétorique*, i. p. 344. ii. p. 321. aux Notes. *Fait apercevoir Boileau d'une faute*, i. p. 344. aux Notes.
Girardon, *célèbre Sculpteur, a fait le Buſte de l'Auteur*, i. p. 482.
Glace, *quand l'uſage en a commencé en France*, i. p. 32.
Gliſſer, *ce verbe mis dans le ſens actif*, ii p. 282. aux Notes,
Goa, *Ville des Portugais dans les Indes*, i. p. 79.
Godeau, *caractere de ſa Poëſie*, ii. p. 318. 325.
Gombaud, *Poëte François*, i. p. 309. *Peu lû à préſent*, i. p 341.
Gomberville, *regret qu'à eu cet Auteur d'avoir compoſé ſon Polexandre*, ii. p. 295.
Gorgias, *raillé*, ii. p. 22.
Goulu, *Général des Feüillans, a critiqué Balzac*, ii p. 300.
Gouvernement, *ſi le populaire eſt plus propre à former les grands génies*, ii. p. 105. *Effets attribuez au Gouvernement Monarchique*, ii. p. 106.
Graces, *de deux ſortes, & leur uſage dans la compoſition*, ii. p. 87. aux Notes.
Grammont *paſſe le Rhin par l'ordre du Roi*, i. p. 209.
Grand, *en quoi il conſiſte*, ii. p. 31. *Sources du Grand*, ii. p. 32. *Il eſt difficile qu'on n'y tombe en quelques negligences*, ii. p. 84. 85.
Guenaud, *fameux Medecin de Paris*, i. p. 45. 65.
Guêpe : *Si cet Inſecte meurt après avoir piqué avec ſon aiguillon*, i. p. 363. aux Notes.
Guéronet, *Aumonier du Tréſorier de la Sainte Chapelle*, i p. 364. aux Notes.
Guerre, *inconveniens d'une trop longue guerre*, ii p. 108.
Guidon *des Finances*, i p. 85.
Guillaume, *Prince d'Orange, opiniâtre Ennemi de la gloire de* LOUIS LE GRAND, ii. p. 255.
Guillaume, *enfant de chœur*, i. p. 368.
Guilleragues, *Secretaire du Cabinet*, i. p. 216. *Ambaſſadeur à Conſtantinople*, Ibid. aux Notes.

H.

HAbleur, *portrait d'un Hableur*, i. p. 34.
Hainaut, *Auteur du Sonnet ſur l'Avorton*, i. p. 98. aux Notes. *Et d'un Sonnet contre M. Colbert*, Ibid.
Hamon, *fameux Medecin, ſon éloge*, i. p. 476.
Harangue *d'un Magiſtrat critiquée*, i. p. 445.

Harmonie, *ſa définition*, ii. p. 96. *Son effet pour remuer les paſſions*, ii. p. 97. & aux Notes.
Hautîle : *deſcription de ce Hameau*, i. p. 225.
Hector, *paroles de ce Heros à ſes Soldats*, ii. p. 73.
Héréſie, *fille de l'Equivoque*, *i.* p 170. *Héréſie d'Arius en quoi conſiſtoit*, i. p. 171. aux Notes. *Maux que l'Héréſie a cauſez*, i. p. 172.
Hermitage, *vin de l'hermitage*, i. p. 32.
Herodote, *grand imitateur d'Homère*, ii. p. 50. *Caractere & élevation de ſon ſtile*, ii. p. 68. 72. 76. 80. *Hyperbole dont il s'eſt ſervi dans un endroit de ſes Ouvrages*, ii. p. 94. *Défauts qu'on lui réproche*, ii. p. 103. 156.
Heros *Chimeriques*, ii. p. 223. *Condamnez à être jettez dans le fleuve de Lethé*, ii. p. 235.
Heros, *Sentimens d'un vrai Heros dans Homère*, ii. p. 39.
Héſiode, *Vers de ce Poëte ſur la Déeſſe des Ténèbres*, ii. p. 36.
Heures, *comment datées autrefois en Grece*, ii. p. 145.
Hiatus, *ou Bâillement, vicieux dans un Vers*, i. p. 296.
Hibou, *caché dans un pupitre*, i. p. 381. 383.
Hollande, Hollandois : *Campagne de Hollande*, i. p. 203. & ſuiv. *Diſcours du Dieu du Rhin aux Hollandois*, i. p. 208.
Homère *a excellé dans les peintures*, i. p. 42. aux Notes. *Eloge de ce grand Poëte*, i. p. 330. *Critiqué mal-à-propos*, i. p. 331. aux Notes. *On lui attribue un Poëme de la guerre des Rats & des Grenouilles*, i. p. 389. *Il avoit beaucoup voiagé*, i. p. 427. aux Notes. *Epigramme ſur lui tirée de l'Anthologie*, i. p. 466. *Eſtimé pour la ſublimité des penſées*, ii. p. 36. 37. *Termes majeſtueux qu'il emploie quand il parle des Dieux*, ii. p. 37. & ſuiv. *Homère plus foible dans l'Odyſſée que dans l'Iliade*, ii. p. 40. *Lequel de ces deux Poëmes il a compoſé le premier*, Ibid. *Sens de Longin dans la critique qu'il en fait*, ii. p. 41. aux Notes. *Sentence judicieuſe de ce Poëte ſur l'eſclavage*, ii. p. 106. *On lui diſpute à tort l'Iliade & l'Odyſſée*, ii. p. 120. *Noms differens donnez à ſes Ouvrages*, ii. p. 122. *Son Apologie contre les réproches de M. Perrault*, Ibid. & ſuiv. *Appelé Diſeur de Sornettes par Zoïle*, ii. p. 138. *Eſtimé pour ſes comparaiſons*, ii. p. 142.
Hommes, *Combien differens dans leurs penſées* i. p. 44. & ſuiv. *Tous ſe croient ſages*, Ibid. *Tous ſont fous, chacun en leur maniére*, i. p. 46. *Peinture ſatirique de l'Homme*, i. p. 75. *A combien de paſſions eſt ſujet*, i. p. 79. *Eſt condamné au travail, dans le repos même*, i. p. 273. *Eloges de l'Homme, & de ſes vertus*, i. p. 84. 88. *Simplicité vertueuſe des premiers Hommes*, i. p. 256. *Homme né pour le travail*, i. p. 273. & ſuiv. *Deſcription des âges de l'Homme*, i. p. 334. *Quelle voie il a pour ſe rendre ſemblable aux Dieux*, ii. p. 17. *Vûe de la Nature dans ſa naiſſance*, ii. p. 89.
Honneur: *Du vrai & du faux honneur*, i. p. 147. & ſuiv. *Fable allégorique de l'Honneur*, i. p. 154. *Repréſenté ſous la figure d'un jeune Homme*, i. p. 155. aux Notes.
Honte : *effets de la mauvaiſe Honte*, i. p. 197. & ſuiv.
Horace, *Pere des trois Horaces, Sage réponſe de ce vieux Romain*, ii. p. 10. 174.
Horace, *reprenoit les vices de ſon tems*, i. p. 73. *Donnoit des louanges à Auguſte*,

Auguſte, i. p. 248. *Sens d'un Vers d'Horace*, i. p. 142. & 293. *Caractere de ſes Satires*, i. p. 311. *Amateur des Helleniſmes*, ii. p. 44. aux Notes. *Il nomme les perſonnes dont il ſe raille*, ii. p. 245. *Seul Poëte Lyrique du Siécle d'Auguſte*, ii. p. 280.

Horatius Cocles, *amoureux de Clélie*, ii. p. 209. & ſuiv.

Horloge : *contre un Amateur d'Horloges*, i. p. 448.

Hoſier (*d'*) *très-ſavant dans les Généalogies*, i. p. 60. 134.

Huet, *Evêque d'Avranches, écrit une Diſſertation dans laquelle il refute d'une maniére vive & judicieuſe le Livre des Parallèles*, ii. 114. aux Notes. *Critiqué*, ii. p. 169. & ſuiv. *Sa défenſe*, ii. p. 380. & ſuiv. 403. & ſuiv. *Jugement qu'il fait de l'Auteur*, ii. p. 411. 412.

Hydropique, *il n'y a rien de plus ſec qu'un Hydropique*, ii. p 24.

Hyperbate, *définition de cette figure*, ii. p. 67. *Ses effets*, Ibid.

Hyperbole, *ce qu'il faut obſerver dans l'uſage de cette figure*, ii p. 93. & aux Notes. *Quelles ſont les meilleures*, ii. p. 93. *On l'emploie pour diminuer les choſes comme pour les agrandir*, ii. p. 96. & 341

Hyperide, *excellence de ſes Ouvrages*: ii. p. 59. 87. & 86. aux Notes. *Comparaiſon de cet Orateur avec Démoſthène*, ii. p. 86. *En quoi il le ſurpaſſe*, Ibid. & ſuiv. *Ses défauts*, ii. p. 88. 318.

I. & J.

JAlouſie : *portrait d'une femme jalouſe*, i. p. 129. *Jalouſie noble & utile*, ii. p. 51. *Il n'y a point de paſſion plus violente que la jalouſie qui naît d'un extrême amour*, ii. p. 342.

Iambe, *dans les Poëtes Grecs il n'y a point d'Exemple d'un Iambe, qui commence par deux anapeſtes*, ii. p. 23. aux Notes.

Jambon *de Mayence*, i. p. 37. aux Notes.

Janſéniſme : *Maux qu'il a cauſez à l'Egliſe*, i. p. 155, aux Notes. *Les cinq Propoſitions condamnées*, i. p. 176.

Javerſac, *critique les Ouvrages de Balzac, & la Critique qu'en avoit faite le Pere Goulu*, ii. p. 300.

Idolatrie : *extravagance de l'homme dans l'Idolatrie*, i. p. 90. 166. *Idolatrie groſſiere & ridicule des Egyptiens*, i. p. 90. & 166.

Idylle, *caractere de ce genre de Poëſie*, i. p. 304. *Idylles de Theocrite, louées*, i. p. 305.

Jerôme (*Saint*) *inegalité de ſes ſentimens*, ii. p. 335.

JESUS-CHRIST, *Son incarnation, & ſa Paſſion*, i. p. 169.

Ignorance *aimable*, i. p. 155.

Iliade, *Si Homére en eſt certainement l'Auteur auſſi bien que de l'Odyſſée*, ii. p. 120. & ſuiv. 163 *Fortune de ces Poëmes & par qui donnez au Public*, ii. p. 122. 123.

Images, *ce qu'on entend par ce mot dans le Diſcours*, ii. p. 53. *Uſage different des Images, dans la Poëſie & dans la Rhétorique*, ii. p. 54. 58. 59. & aux Notes.

Imitateur, *comment appelé par Horace*, ii. p. 411.

Imitation *des Anciens*, i. p. 1. aux Notes. *Pourquoi l'Imitation plait à l'eſprit*, i. p. 315. aux Notes. *Celle des Ecrivains illuſtres, quelle voie pour le Sublime*, ii. p. 50. 51. *Pratique de cette Imitation*, ii. p. 51. 52.

Impudence, *quel en eſt le ſiege principal*,

Inſcriptions, *Diſcours ſur ſtile des Inſcriptions*, ii. 257. & ſuiv.

Inſtrumens *de Muſique, leurs uſage pour élever le courage & émouvoir les pa-*

passions, ii. p. 97. & aux Notes.
Interrogations, *usage de ces sortes de figures dans les discours sublimes*, ii. p. 64.
Joad, *belle réponse de ce Grand Prêtre à Abner*, ii. p. 189. 190.
Joconde : *Son Histoire tirée de l'Arioste*, i. p. 114. aux Notes. *Mise en Vers François*, Ibid. & ii. p. 337. aux Notes. *Dissertation sur la Joconde par Boileau*, ii. p. 337.
Joli, *fameux Prédicateur*, i. p. 51.
Jon, *Poëte de Chio, comparé à Sophocle*, ii. p. 86.
Joüeur, *portrait d'un Joüeur*, i. p. 48. *Portrait d'une joüeuse*, i. p. 122. & 143.
Isambert, *Docteur de Sorbone*, i. p. 284.
Isocrate, *Son Panégyrique*, ii. p. 25. aux Notes. *A quelle occasion composé*, Ibid. *Défaut de cet Orateur*, ii. p. 93.
Jupiter *nourri par des colombes*, ii. p. 42. & aux Notes.
Justice : *éloge de cette Vertu*, i. p. 150. & suiv.
Juvenal, *faisoit dans ses Vers la guerre au vice*, i. p. 73. *A fait une Satire contre les Femmes*, i. p. 113. *Caractere de ses Satires*, i. p. 312. *Comment il parle des Auteurs de son tems*, ii. p. 247.

L.

LA Bruiere, *Auteur des Caracteres de ce siécle*, i. p. 141. *Vers pour son portrait*, i. p. 474.
La Chambre, *Auteur du Caractere des Passions*, i. p. 81.
La Fontaine : *Poëte célèbre*, i. p. 115. *Ses Contes*, i. p. 345. *N'étoit bon qu'à faire des Vers*, i. p. 346. aux Notes. *Ballade de ce Poëte, sur un Siege soûtenu par les Augustins contre le Parlement de Paris*, i. p. 361. aux Notes. *Raison pourquoi ses Ouvrages sont toûjours estimez*, ii. p. 147. *En quelle année & comment il fut reçu à l'Académie Françoise*, ii. p. 250. aux Notes. *Eloge des Ouvrages de ce Poëte*, ii. p. 276. *Particularitez touchant sa mort*, ii. p. 316. *Avec quelle fraieur il envisageoit l'autre vie*, ii. p. 317. aux Notes. *Regret qu'il avoit d'avoir composé des Poësies trop libres*, ii. p. 317. aux Notes. *Vers de Boileau qu'il estimoit le plus*, ii. p. 319. *Pourquoi il fit la Fable qui a pour titre :* Le Meunier, son Fils & l'Ane, ii. p. 324. aux Notes. *Traduit la Joconde en Vers François*, ii. p. 337. aux Notes. *Son éloge*, ii. p. 338. & 345.
Laideur, *beau portrait de la Laideur*, ii. p. 222. 223.
Lambert, *Musicien célèbre*, i. p. 29. aux Notes.
Lamoignon, *Avocat Général, Epître à lui adressée*, i. p. 225. *Invite Boileau de quitter la campagne*, Ibid. aux Notes. *Les fonctions de sa charge* i. p. 232.
Lamoignon, *Premier Président, proposa à l'Auteur de composer le Poëme du Lutrin*, i. p. 355. & ii. p. 366. 375. *Eloge de ce grand Magistrat*, i. p. 356. & ii. p. 366. 367. *Son intégrité & ses soins à rendre la justice*, i. p. 414. *Termine le different entre le Trésorier & le Chantre de la Sainte Chapelle*, i. p. 415. *Son exactitude pour ne se laisser pas surprendre*, ii. p. 237. aux Notes. *Etoit doux & familier*, Ibid. *Sa mort*, ii. p. 367.
Lamoignon (*Mademoiselle de*) *Ses Vertus*, i. p. 469.
La Morliere, *mauvais Poëte, fort inconnu*, i. p. 340.
Lamour, *Perruquier célèbre*, i. p. 369. *Son caractere*, Ibid aux Notes. *Est chargé de remettre le Lutrin à sa place*, Ibid. *Sa Femme l'en veut détourner*, i. p. 371.

Landelle (*Le Pere de la*) *célèbre Jéſuïte prend le nom de Saint Remi*, ii. p. 370. aux Notes. *A traduit en Vers Latins l'Ode ſur Namur de nôtre Auteur*, ii. p. 370.
Langeli, *fou célèbre*, i. p. 17: 80.
Langue, *la chute de pluſieurs Auteurs ne vient pas du changement des Langues*, ii. p. 147. *Bizarrerie & difference des Langues ſur la baſſeſſe ou la beauté des mots qui ſervent à exprimer une même choſe*, ii. p. 156. 157. *On ne ſauroit s'aſſurer qu'on parle bien une Langue morte*, ii. p. 361. aux Notes.
Langue Françoiſe, *ingrate en termes nobles*, ii. p. 157. *Capricieuſe ſur les mots*, Ibid. *Peu propre pour les Inſcriptions*, ii. p. 258. & aux Notes. *Veut être extrémemẽt travaillée*, ii. p. 319.
Langue Grecque, *Elle ne ſouffre pas qu'un ſeul Vers renferme deux verbes de même tems &c.* ii. p. 71. aux Notes. *Un Terme Grec très-noble ne peut ſouvent être exprimé en François que par un terme très-bas*, ii. p. 156. 157.
Lapins *domeſtiques, ou clapiers*, i. p. 33. & 35.
La Place, *Profeſſeur de Rhétorique*, ii. p. 160. aux Notes. *Boileau a étudié ſous lui*, Ibid.
La Reynie, *Lieutenant Général de Police*, i. p. 151.
La Salle, *Suit le Roi au paſſage du Rhin*, i. p. 210.
La Serre, *mauvais Ecrivain*, i. p. 39. 97. ii. p. 151. *Se flattoit de bien cõpoſer des éloges*, i. p. 250. aux Notes.
Lecteurs, *leur profit doit être le but de tout Ecrivain*, ii. p. 16.
Lelius, *Conſul Romain, ami de Lucilius*, ii. p. 244.
Le Mazier, *Avocat criard*, i. p. 195.
Le Païs, *Ecrivain médiocre*, i. p. 39. *Singe de Voiture*, i. p. 40. aux Notes. *Son Livre intitulé Amours, Amitiez, Amourettes*, i. p. 253.
Leſdiguiere *paſſe le Rhin*, i. p. 210.
Lethé, *Fleuve de l'Oubli*, ii. p. 235.
Le Vau (*Louïs*) *premier Architecte du Roi*, ii. p. 116. aux Notes.
Le Vayer, *Abbé, Auteur de quelques Ouvrages*, i. p. 44. aux Notes. *Etoit ami de Boileau & de Moliere*, Ibid. *Fait une gageure conſiderable*, ii. p. 337. aux Notes.
Les-Fargues, *Auteur du Poëme, intitulé David*, i. p. 98.
Liaiſons, *rien ne donne plus de mouvement au Diſcours que de les ôter*: ii. p. 65. 66.
Libelles *ſcandaleux & médiſans & leurs Auteurs à quoi condamnez*, ii. p. 405.
Liberté, *de quel ſecours elle peut être pour élever l'Eſprit*, ii. p. 105. 106.
Libertin, *portrait d'un Libertin*, i. p. 45. & 198.
Lignage, *ſorte de vin*, i. p. 32.
Limoges: *Le Comte de Limoges écrit au Comte de Buſſi-Rabutin, au ſujet de Boileau*, i. p. 214. aux Notes.
Liniere: *Auteur qui a écrit contre Chapelain*, i. p. 105. aux Notes. *Et contre Boileau*, i. p. 193. aux Notes. *Il critique l'Epître quatrième*, i. p. 214. aux Notes. *Surnomé Idiot, & l'Athée de Senlis*, i. p. 241. *Réuſſiſſoit à faire des Couplets*, i. p. 313. aux Notes. *Ses ſentimens ſur la Religion*, Ibid.
Livre: *tout bon Livre a des Cenſeurs*, i. p. 259.
Longin, *nombre & excellence de ſes Ouvrages*, ii. p. 3. *Son merite perſonnel & ſa faveur auprès de la Reine Zénobie*, ii. p. 4. 5. 6. *Sa mort*, ii. p. 5. *Ses Traducteurs*, ii. p. 6. *Manuſcrits de Longin de la Bibliotheque du Roi*, ii. p. 15. *Ce que cet Auteur entend par le mot de* Sublime, ii. p. 169. & ſuiv. *Critique de ſon ſentiment & de celui de M. Deſpréaux ſur le paſſage de la Geneſe, Que la lumiere ſoit faite &c.* ii. p. 379. & ſuiv. *S'il avoit lû quelque choſe dans les Livres de Moïſe*, ii. p. 389.

Longueville, *le Duc de ce nom tué après le passage du Rhin*, ii. p. 373. aux Notes.
Lope *de Vega, Poëte Espagnol, plus fécond qu'exact*, i. p. 317. aux Notes.
Louange, *doit être donnée à propos*, i. p. 250. & suiv. *Doit être veritable*, i. p. 257.
Loüet, *son Recueil d'Arrêts, commenté par Brodeau*, i. p. 17. aux Notes.
Louïs XI. *Bon mot de ce Roi*, i. p. 101. aux Notes.
Louïs le Grand. *Eloges differens de ses grandes qualitez & de ses conquêtes*, i. p. 1. & suiv. *Donne des pensions aux Gens de Lettres*, i. p. 15. 16. & 190. aux Notes. *Eloge du Roi*, i. p. 60. *C'est de sa main que la Satire Neuvième a passé dans les mains du Public*, i. p. 93. *Les merveilles de son Regne*, i. p. 95. *Sa campagne de l'Isle, en* 1667. Ibid. *Autre éloge du Roi*, i. p. 110. *Etablit la Maison de saint Cir*, i. p. 128. *Loué comme un Heros paisible*, i. p. 181. & suiv. *Ses principales actions*, i. p. 187. 188. *Fait un accueil favorable à Boileau*, i. p. 192. *Sa campagne de Hollande*, i. p. 203. *Comparé à Jupiter*, i. p. 206. *Comparaison de deux éloges du Roi*, i. p. 247. aux Notes. *Invitation à tous les Poëtes de chanter ses louanges*, i. p. 349. *Bel éloge de ce Roi dans la bouche de la Mollesse*, i. p. 377. *Reprend un Vers de l'Auteur*, i. p. 389. aux Notes. *Vers pour mettre sous son Buste*, i. p. 467. *Fournit un exemple à l'Auteur*, ii. p. 130. aux Notes. *Se Déclare Protecteur de l'Académie Françoise*, ii. p. 251. aux Notes. *L'Europe entiére trop foible contre lui seul*, ii. p. 254.
Lucilius, *Poëte Latin*, i. p. 73. & 108. *Inventeur de la Satire*, i. p. 311. *Licence qu'il se donne dans ses Ouvrages*, ii. p. 244. & suiv.
Lulli, *célèbre Musicien*, i. p. 118. ii. p. 125.
Lumiere, *il y a du Sublime renfermé dans ces mots de la Geneſe*, Que la Lumiere se fasse, *&c.* ii. p. 8. 169. & suiv. 177. 178. *Critique de ce sentiment*, ii. p. 379. & suiv.
Lupus *raillé par Lucilius*, ii. p. 244.
Luther, *fameux Heresiarque*, i. p. 277. *Ses principales erreurs*, Ibid.
Lutrin: *Poëme Heroï-Comique de l'Auteur. Sujet de ce Poeme*, i. p. 355. *Tems auquel il fut publié*, Ibid. aux Notes. *Quel jour le Lutrin fut placé*, i. p. 358. aux Notes. *On tire au billet à qui placera le Lutrin*, i. p. 368. *On le brise*, i. p. 396. *Double procez intenté à ce sujet*, i. p. 402. aux Notes. *On enléve le Lutrin*, i. p. 415. *L'Auteur y produit un bon Evêque sous son nom propre*, ii. p. 410.
Luxe, *Ses mauvaises suites*, ii. p. 109. *Ses desordres*, ii. p 158. 159. *d'où passé en Europe*, ii. p. 159.
Lycurgue, *apporte d'Ionie les Oeuvres d'Homère*, ii. p. 122.
Lyre, *effets du son de cet instrument*, ii. p. 97.
Lysias, *en quoi il a excellé*, ii. p. 87. aux Notes. *Comparé avec Platon*, ii. p. 89.

M.

Madrigal: *caractere de cette espece de Poësie*, i. p. 311.
Magnon, *mauvais Poëte*, i. p. 340. *Ses Ouvrages*, Ibid. aux Notes.
Mainard, *Poëte François*, i. p. 309. *Eloge des Ouvrages de ce Poëte*, ii. p. 276.

Maine: *Louange de Monſeigneur le Duc du Maine*, i. p. 468.
Maires *du Palais, ſous les Rois de la premiére Race*, i. p. 377. aux Notes.
Maître (*le*) *quelle penitence on lui fit faire*, ii. p. 335.
Malherbe, *expreſſion ſingulière qu'il a emploiée pluſieurs fois*, i. p. 24. aux Notes. *A été imité par quelques Poëtes*, i. p. 183. aux Notes. *A perfectionné nôtre Poëſie*, i. p. 298. *Il conſultoit ſur ſes Vers juſqu'à l'oreille de ſa Servante*, ii. p. 114. *Eloge de ſes Ouvrages*, ii. p. 276. 319.
Malleville, *Poëte François*, i. p. 309. *Sonnet qu'il fit ſur la belle Matineuſe*, Ibid. aux Notes.
Manufactures *établies en France*, i. p. 189. & ii. p. 319.
Mariage: *éloge du Mariage*, i. p. 116. ii. p. 285. *Jolie Epigramme ſur ce Sacrement*, ii. p. 324. aux Notes.
Marot, *Sa naïveté & ſon élegance*, i. p. 295. *Imitation de Marot par Boileau*, Ibid. *A perfectioné la Poëſie Françoiſe*, i. p. 297. *Pourquoi ſes Ouvrages ne vieilliſſent point*, ii. p. 147.
Maucroix: *Veut changer deux Vers de Boileau*, i. 112. aux Notes. *Lettre à ce Traducteur*, ii. p. 316. & ſuiv. *Difference de ſes Traductions Poſthumes d'avec celles qu'il avoit publiées pendant ſa vie*, ii. p. 316. aux Notes. *Remarques ſur ſes Ouvrages*, ii. p. 317. *Sa Réponſe à M. Deſpréaux*, ii. p. 324. & ſuiv. *Jolie Epigramme de ſa façon*, ii. p. 324. aux Notes. *Raiſon pour laquelle il fut contraint de ſe borner à la Traduction*, ii. p. 327. 328.
Maugis, *Enchanteur, Couſin des quatre fils Aimon*, i. p. 271.
Mauroy. *Teſtu de Mauroi*, i. p. 71.
Meandre, *Faute de M. Perrault ſur ce Fleuve de Phrygie*, ii. p. 129.
Medecin, *devenu Architecte*, i. p. 338. ii. p. 116. 269. *Devenu Curé*, i. p. 444.
Medée, *Réponſe ſublime de cette Enchantereſſe*, ii. p. 175.
Médiocre, *Lequel vaut mieux d'un Médiocre parfait ou d'un Sublime defectueux*, ii. p. 84.
Médiſance. *La Médiſance eſt un Art qui a ſes règles*, i. p. 101. aux Notes. *Eſt ſouvent fatale à leur Auteur*, ii. p. 405.
Meditations *de Buzée & d'Hayneuve*, i. p. 265.
Menage, *Abbé, avoit peu de naturel pour la Poëſie*, i. p. 23. aux Notes. *Ses Mercuriales*, i. p. 50 aux Notes. *A retourné un Vers de Corneille*, i. p. 296. aux Notes.
Menardiere, *ſa Tragédie d'Alinde*, i. p. 290. aux Notes. *Poëte médiocre*, i p. 340.
Mercure, *Dieu de l'Eloquence, les Ecrivains d'aujourd'hui lui préferent leur Phébus*, ii. p. 232.
Meſure, *combien dangereux d'en trop affecter dans les paroles*, ii. p. 101. 102.
Meſsène, *le ſiege de cette Ville dura vingt ans*, ii. 26. aux Notes.
Métamorphoſe *d'un Medecin en Architecte*, i. p. 338. ii. 116. 269. *De la Perruque de Chapelain en Comète*, i. p. 505.
Métaphores, *en quel nombre & comment les emploier*, ii. p. 80. 186. *Difference des Paraboles & des Comparaiſons aux Métaphores*, ii. p. 93. aux Notes.
Métellus, *raillé par Lucilius*, ii. p. 244.
Méthode, *il en faut une, même dans le Sublime, pour ne dire que ce qu'il faut & en ſon lieu*, ii. p. 19. 118.
Mezerai, *Hiſtorien François*, i. p. 308.

Mezzabarba, *l'Abbé de ce nom a traduit en Vers Italiens l'Ode sur Namur &c. de nôtre Auteur*, ii. p. 370. aux Notes.
Midas, *avoit des oreilles d'Ane*, i. p. 105.
Midias, *son épitaphe*, ii. p. 91.
Mignot, *traiteur peu entendu dans son métier*; i. p. 31. *Fait un procez à l'Auteur*, Ibid. *Vendoit d'excellens biscuits, & avanture plaisante à ce sujet*, Ibid. aux Notes. *Doit sa fortune aux Satires de Boileau*, Ibid.
Modernes, *aux Ecrits desquels on a rendu justice*, ii. p. 275. 276.
Mœurs: *de quel genre est ce mot*, i. p. 344. aux Notes.
Moines: *brouilleries & divisions qui arrivent entre eux*, i. p. 361.
Moïse, *Legislateur des Juifs, Auteur de la Genese, loué par Longin*, ii. p. 39. 169. *Examen du sentiment de Longin sur un passage de Moïse*, ii. p. 379. & suiv.
Moliere, *sa Comédie du Tartuffe*, i. p. 6. & 29. *Eloge de son esprit, & de sa facilité à faire de bons vers*, i. p. 21. *Sa Traduction de Lucrèce*, Ibid. aux Notes. *Vouloit faire une Comédie sur l'idée de celle des Visionaires*, i. p. 44. *A imité une pensée de Boileau*, i. p. 45. aux Notes. *A été enterré sans bruit*, i. p. 136. aux Notes. *Succez de ses Comédies*, i. p. 237. *Bannit les Turlupinades*, i. p. 310. aux Notes. *Jugement de Boileau sur Moliere*, i. p. 335. *Boileau le loue sur sa Comédie de l'Ecole des femmes*, i. p. 433. *Il consultoit sa Servante sur ses Comédies*, ii. p. 114. *Eloge de ses Ouvrages*, ii. p. 276. *Auteurs anciens où il a puisé les plus grandes finesses de son Art*, ii. p. 277. *Nom de celui qu'il a peint dans son Misanthrope sous le nom de Timante*, ii. p. 337. aux Notes.
Molinos, Molinozisme, i. p. 140. aux Notes, 153. aux Notes.
Molleſſe: *fait son séjour à Cîteaux*, i. p. 376. *Elle fait un bel éloge de Louïs le Grand*, i. p. 377. *Ses mauvais effets*, ii. p. 108.
Monde, *comparé à un Théatre*, i. p. 148.
Mondori, *Comédien*, i. p. 235. aux Notes.
Montauzier (*le Duc de*) *n'aimoit pas Boileau, à cause de ses Satires*, i. p. 100. aux Notes. *Sujet de leur réconciliation*, i. p. 242. aux Notes. *Lettre de M. Huet à ce Duc contre Boileau*, ii. p. 380. & suiv. *Comment on devoit, selon lui, traiter les Auteurs Satiriques*, ii. p. 404.
Monterey, *Gouverneur des Pais-bas, assiege Oudenarde*, i. p. 251.
Mont fleuri, *Comédien, excellent Acteur*, i. p. 235. aux Notes.
Montlhéri: *la fameuse tour de Montlhéri*, i. p. 380.
Montmaur, *Professeur en Grec, fameux Parasite*, i. p. 15. aux Notes. *La guerre que lui firent les beaux esprits de son tems*, Ibid.
Montreuil, *Poëte raillé*, i. p. 74.
Morel, *Docteur de Sorbone, surnommé* La Mâchoire d'Ane, i. p. 75. aux Notes.
Motin, *Poëte froid*, i. p. 341. *Confondu avec Cotin*, Ibid. aux Notes.
Motte (*De la*) *réfutation de la Critique que cet Académicien fait d'un endroit de la Tragédie de Phedre de M. Racine*, ii. p. 185. & suiv.
Mots, *de quelle conséquence est le choix des beaux mots dans le Discours*, ii. p. 78. *Les beaux mots sont la lumiere propre de nos pensées*, ii. p. 78. *Grands mots pour exprimer des choses basses, à quoi comparez*, ii. p. 79. *Quel grand défaut que la bassesse des mots*; ii. p. 103. & suiv. 156. & suiv.

Muret,

Muret, *a le premier traduit en Latin les Ecrits de Longin*, ii. p. 6.
Muſique *ne peut exprimer les grands mouvemens de la Poëſie*, i. p. 483. *Si dans la Muſique des Anciens il y avoit des parties*, ii. p. 76. aux Notes.

N.

NAmur : *priſe de cette ville*, i. p. 422.
Nantes (*de*) *Avocat, ſon Sonnet ſur la Satire contre l'Equivoque*, ii. p. 427.
Nanteuil, *fameux Graveur*, i. p. 314.
Nantouillet, *Suit le Roi au paſſage du Rhin*, i. p. 210.
Naſſau : *Prince d'Orange, vaincu par Monſieur le Duc d'Orleans, à la Bataille de Caſſel*, i. p. 230. *voit prendre Namur par Louïs le Grand*, i. p. 424. & ſuiv.
Nature, *c'eſt ce qui eſt le plus neceſſaire pour arriver au Grand*, ii. p. 20. *Beſoin quelle a en cela du ſecours de l'Art*, ii. p. 19. 92. *La Nature ne réuſſit jamais mieux que quand l'Art eſt caché*, ii. p. 68. *Conduite de la Nature dans la formation de l'homme, en quoi imitable*, ii. p. 104.
Nauſicaa, *paſſage d'Homère ſur un mot de cette Princeſſe à Ulyſſe, expliqué*, ii. p. 127.
Neptune, *ſe loüe avec Apollon pour bâtir les murs de Troie*, i. p. 423.
Nevers (*le Duc de*) *Illuſtre par la Beauté de ſon eſprit*, ii. p. 405. *Ce qu'il dit de Boileau*, Ibid.
Neveu (*la*) *femme débauchée*, i. p. 46.
Neuf-Germain, *Poëte ridicule*, i. p. 97. *Raillé par Voiture*, ii. p. 248.
Nicole, *Auteur d'un Traité contre la Comédie*, i. p. 345. aux Notes. *Publie huit lettres ſous le titre de Viſionaires*, ii. p. 329. aux Notes.
Noailles, *Archevêque de Paris, & Cardinal*, i. p. 261.
Nobles, Nobleſſe, *Caracteres & marques de la veritable Nobleſſe*, i. p. 53. & ſuiv. *Le ſeul merite faiſoit autrefois les Nobles*, i. p. 58. *Ce qui porte les Nobles à faire des alliances inégales*, i. p. 59. *Nobleſſe de Boileau & de ſa famille, confirmée par Arrêt*, i. p. 147. aux Notes.
Nogent, *ſuit le Roi au paſſage du Rhin*, i. p. 210.
Nombre, *changement de nombre dans un Diſcours*, ii. p. 69. & ſuiv. *Nombres Dactyliques, ce que c'eſt*, ii. p. 99. aux Notes.
Noms, *remarques ſur leur uſage parmi les Grecs*, ii. p. 159.
Normands : *Réponſes Normandes*, i. p. 166. *Accuſez de peu de ſincerité*, i. p. 177. & 256. aux Notes. *Leçon qu'un Pere Normand donne à ſon fils*. i. p. 194. *Aiment les Procez*. i. p. 400. aux Notes.

O.

ODe : *caractere de ce genre de Poëſie*, i. p. 307. & 419. *Diſcours ſur l'Ode*, i. p. 419. *Ode ſur la priſe de Namur*, i. p. 422. *Elle a été traduite en Latin*, ii. p. 302. 369. & 370. *En Italien*, ii. p. 370. aux Notes. *Ode contre les Anglois*, i. p. 431.
Odyſſée, *n'eſt, à proprement parler, que l'Epilogue de l'Iliade*, ii. p. 40.
Oedipe, *épouſe ſa mere*, ii. p. 70.
Olympiques, *Jeux Olympiques*, ii. p. 152.
Opera : *Spectacle enchanteur & dan-*

gereux, i. p. 118. *Vers des Opera, blâmez*, i. p. 255. *Prologue d'un Opera*, i. p. 483. & ſuiv. *Ce mot au pluriel ſe doit écrire ſans ſ.* ii. p. 155. *Dangers de l'Opera*, ii. p. 291.

Or. *Il donne un grand relief à la naiſſance*, i. p. 60. *Donne du luſtre à la laideur*, i. p. 87.

Oracles : *leurs réponſes équivoques*, i. p. 166. *Leur ceſſation*, i. p 169. *Prêtreſſe d'Apollon ce qui lui fait prononcer des oracles*, ii. p. 50.

Orateurs, *leur differente diſpoſition pour le Panégyrique ou le Pathétique*, ii. p. 34. *Premiere qualité d'un Orateur*, ii. p. 35. *Comparaiſon de deux Orateurs*, ii. p. 47. aux Notes. *Pourquoi ſi peu d'Orateurs peuvent s'élever fort haut dans le Sublime*, ii. p. 105. *On faiſoit faire ſouvent à leur Honneur des ſtatuës & on les leur envoioit chez eux*, ii. p. 318.

Orbay (d') *fameux Architecte, ſon témoignage ſur la façade du Louvre, ſur l'Obſervatoire &c.* ii. p. 116.

Ordonnances *pour l'abréviation des procédures*, i. p. 189.

Oreſte *tourmenté par les Furies*, i. p. 54.

Orientaux, *fauſſeté de l'opinion, qui leur attribue plus de vivacité d'eſprit qu'aux Européens & ſur tout qu'aux François*, ii. p. 143.

Orleans: *Monſeigneur le Duc d'Orleans, Regent du Roiaume*, i. p. 133. aux Notes.

Orſi: *le Marquis Orſi, Auteur Italien, à écrit contre le Pere Bouhours*, i. p. 102. aux Notes.

Ortygie, *une des Cyclades, maintenant Delos*, ii. p. 128. aux Notes.

Oſſone : *le Duc d'Oſſone donne la liberté à un Forçat*, i. p. 147. aux Not.

Oſtorius, *Tragédie de l'Abbé de Pure jouée à l'Hôtel de Bourgogne*, ii. p. 225.

Oſtraciſme *en uſage chez les Athéniens*, i. p. 154.

Oüaté : *Etimologie de ce mot*, i. p. 388.

Ovide : *Son Art d'Aimer*, i. p. 306.

Ouvrages : *on juge des Ouvrages par ce qu'ils ont de pire*, ii. p. 84. *Preuve inconteſtable de la bonté des Ouvrages de l'eſprit*, ii. p. 148. *C'eſt la Poſterité ſeule qui y met le prix*, Ibid *Si le bon y paſſe de beaucoup le mechant, c'eſt aſſez pour qu'ils ſoient excellents*, ii. p. 349.

P.

PAcolet, *Valet de pié du Prince de Condé*, i. p. 258.

Paix, *inconveniens d'une trop longue Paix*, ii. p. 108.

Panégyriques, *leur Sublimité détachée pour l'ordinaire des paſſions*, ii. p. 34.

Parabole, *définition de cette figure*, ii. p. 92.

Parallaxe, *terme d'Aſtronomie*, i. p. 218. aux Notes.

Paris : *Deſcription des embarras de cette Ville*, i. p. 62. & ſuiv. *Police admirable qui y eſt obſervée*, i. p. 66. aux Notes. *Divers chagrins que Boileau y reçoit*, i. p. 227. & ſuiv.

Pariſiens, *leur caractere*, i. p. 145.

Parodie *de Pindare, contre M. Perrault*, i. p. 454. *De quelques Scènes du Cid, contre Chapelain*, i. p. 491.

Paroles, *choix des plus propres combien eſſentiel au Sublime*, ii. p. 78. *Avantage, qui naît de leur juſte compoſition*, ii. p. 98. *Il faut qu'elles répondent à la Majeſté des choſes dont on traite*, ii. p. 104.

Partiſans, *leurs biens immenſes*, i. p. *II.* au Texte.

Paſcal, *ſon enjoüement plus utile que le ſerieux de Mr. Arnauld*, ii. p. 336.

Paſſions, *il en eſt qui n'ont rien de grand, comme il y a de grandes choſes où il n'entre point de paſſion*, ii. p. 33. *Deſordre porté dans l'ame par les paſſions humaines*, ii. p 108.

Pathétique, *ce que c'eſt & ſon uſage pour le Sublime*, ii. p. 24. 33. 34. 78.

Patru, *de l'Académie Françoiſe, fameux Avocat*, i. p. 17. 108. 221. *Criti-*

que habile, i. p. 343. aux Notes. *Débiteur réconnoiſſant*, i. p. 460. *Boileau lui faiſoit revoir tous ſes Ouvrages*, ii. p. 44. aux Notes.
Paul (*Saint*) *qualifié Saint dès le tems qu'il gardoit les Manteaux de ceux qui lapidoient Saint Etienne*, ii. p. 160.
Pédant, *portrait d'un Pédant*, i. p. 44. *Son caractere*, ii. p. 138. 139.
Péliſſon, *de l'Académie Françoiſe, & Maître des Requêtes: ſa beauté*, i. p. 87. aux Notes.
Pelletier, *méchant Poëte*, i. p. 4. 12. *Eſt traité de Paraſite*, i. p. 14. *Compoſoit beaucoup d'ouvrages*, i. p. 25. *Ses Oeuvres en cornets de papier*, i. p. 36. *Ses Sonnets peu lûs*, i. p. 309.
Pénelope, *Fictions abſurdes ſur la mort de ſes Amans*, ii. p. 42.
Penſées, *en quoi conſiſte leur ſublimité*, ii. p. 34. & ſuiv.
Periodes, *force qu'elles ont étant coupées, & prononcées néanmoins avec précipitation*, ii. p. 66. *Sublime dans les Periodes à quoi comparé*, ii. p. 100. *Quelle en doit être la meſure & l'arrangement*, ii. p. 101. & ſuiv.
Periphraſe, *harmonie qu'elle produit dans le Diſcours*, ii. p. 76. *Ce qu'il y faut obſerver*; Ibid. & 77.
Perrault (*Pierre*) *Receveur Géneral des Finances, ſes principaux Ouvrages*, ii. p. 117. aux Notes.
Perrault (*Claude*) *Medecin & Architecte, & de l'Académie des Siences*, i. p. 338. ii. p. 115. aux Notes. *Epigrammes contre lui*, i. p. 436. 452. ii. p. 270 *Ses médiſances contre l'Auteur*, ii. p. 116. *C'eſt lui qui a donné au Public la Traduction de Vitruve*, ii. p. 116. 134. 135. & 269. aux Notes. *C'eſt ſur ſes deſſeins, dit-on, que fut élevée la façade du Louvre &c.* ii. p. 116. & 270. aux Notes. *Voiez auſſi* ii. p. 308.
Perrault (*Charles*) *de l'Académie Françoiſe, a écrit contre les Anciens*, i p. 419. ii. p. 275. 326. *Epigrammes contre lui*, i. p. 449. & ſuiv. *Sur ſa réconciliation avec Boileau*, i. p. 455. ii. p. 275. *Tems auquel il mourut*, ii. p. 114. aux Notes. *Bévûes & abſurditez de ſes Parallèles des Anciens & des Modernes*, ii. p. 114. 118. & ſuiv. 125. & ſuiv. *Plan de cet Ouvrage*, ii. p. 141. *Ridicules Bévûes de l'Abbé & du Préſident, qui y parlent*, Ibid. & ſuiv. *Jugement du Prince de Conti ſur ces Dialogues*, ii. p. 165. *Il étoit Contrôleur Géneral des Bâtimens du Roi*, ii. p. 269. aux Notes. *C'eſt contre lui que Boileau a écrit les Réflexions Critiques ſur Longin*, Ibid. *Condamné par M. Arnauld*, ii. p. 284. & ſuiv. *Liſte de ſes Ouvrages*, ii. p. 276. & 307. *En voulant deffendre Cotin il fait paroître peu de juſteſſe d'eſprit*, ii. p. 369.
Perrin, *Poëte médiocre*, i. p. 71. *A eu le privilége de l'Opera*, Ibid.
Perruques *frondées*, ii. p. 320.
Perſe, *Poëte Latin, caractere de ſes Satires*, i. p. 312. *Ce Poëte a oſé Critiquer Neron ſelon Boileau*, ii. p. 246. *Auteur célèbre qui en doute*, Ibid. aux Notes.
Perſonnes, *changement de perſonnes dans le diſcours, de quel effet*, ii. p. 72.
Perſuaſion, *difference de la Perſuaſion & du Sublime*, ii. p. 18.
Petites-Maiſons, *Hôpital des foux*, i. p. 44. 81.
Pétra (*Gabriel de*) *Jugement ſur ſa Verſion de Longin*, ii. p. 6.
Pétrarque: *fameux Poëte Italien*, i. p. 308. aux Notes.
Phaëton: *Sujet d'un Opera entrepris par M. Racine*, i. p. 483. *Avis que ſon Pere le Soleil lui donna en lui mettant entre les mains les rênes de ſes Chevaux*, ii. p. 55.
Pharamond *aux Enfers, amoureux de Roſe*

Roſemonde, ii. p. 230
Pharſale *de Brébeuf*, i. p. 246. & 296.
Phébus, *certain Phébus preferé à Apollon*, ii. p. 232.
Phédre : *ſon caractere dans une Tragédie de Racine*, i. p. 120. 240. *Tragédie de Phédre, quand répréſentée*, i. p. 235. aux Notes. *Défenſe d'un endroit de la Tragédie de Phédre de M. Racine contre M. de la Motte*, ii. p. 185. & ſuiv.
Philippe, *Roi de Macédoine, ſa réponſe à un Courtiſan*, i. p. 12. aux Notes.
Philiſcus, *Poëte Comique*, ii. p. 100. aux Notes.
Philiſte, *caractere de cet Orateur*, ii. p. 100.
Philoſophe, *comment il ſe perfectionne*, ii. p. 218.
Philoſtrate, *ce qu'il dit de l'Orateur Iſée*, ii. p. 29. aux Notes.
Phocion, *une de ſes paroles*, ii. p. 168.
Phrynicus, *tout le Théatre ſe fondit en larmes à la répréſentation d'une de ſes Tragédies*, ii. p. 72.
Piété : *ſa retraite ordinaire*, i. p. 410. *Sa requête à Thémis pour la réforme de la diſcipline eccleſiaſtique*, Ibid. *Réponſe de Thémis*, i. p. 413. *Plainte de la Piété à M. le Premier Préſident de Lamoignon*, i. p. 415.
Pigeons *Cauchois & Ramiers*, i. p. 35.
Pinchêne, *mauvais Poëte, neveu de Voiture*, i. p. 217. 248. 340.
Pindare, *critiqué par M. Perrault*, i. p. 419. ii. p. 151. *Loué par Horace*, i. p. 420. & ii. p. 153. *Comparé à un Aigle*, i. p. 423. *Caractere de Pindare*, ii. p. 85. *Mauvaiſe Traduction d'un paſſage de ce Poëte par M. Perrault*, ii. p. 153.
Piſiſtrate, *donne au Public les Oeuvres d'Homère*, ii. p. 122. 123. *Se rend maître d'Athènes*, ii. p. 123.
Plaideur, Plaideuſe : *Caractere d'une Plaideuſe*, i. p. 145. *Folie des Plaideurs*, i. p. 194.
Plaiſirs, *combien l'amour en eſt dangereux & nuiſible à l'eſprit*, ii. p. 108.
Plapiſſon, *indigné contre le Parterre*, i. p. 237. aux Notes.
Platon, *ſur quoi blâmé*, ii. p. 28. 83. *Elevation & beautez de ſon ſtile dans pluſieurs figures*, ii. p. 49. 71. 76. 77. *Profit qu'il a tiré de l'imitation d'Homère*, ii. p. 50. *Préference qu'il merite ſur Lyſias*, ii. p. 83. 89. *S'il a lû l'Ecriture Sainte*, ii. p. 390.
Pline, *faute de M. Perrault ſur un paſſage de cet Auteur*, ii. p. 131.
Pline *le jeune, ſon Panégyrique de Trajan desaprouvé par Voiture*, ii. p. 265. aux Notes.
Pluriers, *pour des ſinguliers, rien quelquefois de plus magnifique*, ii. p. 70. *Exemples de cette figure & ce qu'il y faut obſerver*, Ib. & 71. *Pluriers au contraire reduits en ſinguliers*, ii. p. 71.
Poëme épique: *ſon caractere & ſes regles*, i. p. 324. & ſuiv.
Poëme Heroïque, *pour être excellent doit être chargé de peu de matiere*, ii. p. 375.
Poëſie : *Hiſtoire de la Poëſie Françoiſe*, i. p. 296. *Ses effets avantageux* i. p. 346. & ſuiv. *Diſpute entre la Poëſie & la Muſique*, i. p. 485.
Poëte *miſerable, qui abandonne Paris* i. p. 9. & ſuiv. *Inſtructions utiles aux Poëtes*, i. p. 338. & ſuiv. *Les méchans Poëtes étoient condamnez autrefois à effacer leurs Ecrits avec la Langue*, ii. p. 249. & aux Notes. *Difference des anciens d'avec les modernes*, ii. p. 319. *Poëtes de Théatre traitez d'empoiſonneurs publics*, ii. p. 329. & 331. aux Notes. *C'eſt en partie dans leur lecture que les anciens Peres ſe ſont formez*, ii. p. 332. *Beau paſſage de Ciceron ſur les Poëtes*, ii. p. 292. aux Notes.
Pointe, *vicieuſe dans les Ouvrages d'eſprit*, i. p. 309. *Peut entrer dans l'Epi-*

l'Epigramme, i. p. 310.
Politeſſe *accompagne rarement un grand ſavoir*, ii. p. 9.
Politien (*Ange*) *pourquoi il ne vouloit point lire la Bible*, ii. p. 383.
Polyclète, *excellent ſtatuaire*, ii. p. 92.
Polycrène, *Fontaine près de Bâville*, i. p. 233.
Porphyre, *Diſciple de Longin*, ii. p. 4.
Port-Roial: *célèbre monaſtere de Filles*, i. p. 117. *Il y a dans la Clélie une peinture avantageuſe de ce monaſtere*, ii. p. 333.
Portrait: *Inſcriptions pour le Portrait de Boileau*, i. p. 266. aux Notes.
Poſterité, *quel motif pour nous exciter que de l'avoir en vûe*, ii. p. 52. & aux Notes. *C'eſt elle qui établit le vrai merite de nos Ecrits*, ii. p. 146. 148. & 327.
Potoſi, *Montagne où il y a des mines d'argent*, i. p. 219.
Pourchot, *Profeſſeur au College des quatre Nations*, ii. p. 238. aux Notes.
Pourges, *nom d'une Chapelle*, ii. p. 374.
Pradon, *Poëte médiocre*, i. p. 98. *Fait la Critique des Oeuvres de Boileau*, i. p. 228. aux Notes. *Compoſe une Tragédie de Phédre*, i. p. 235. aux Notes. *Etoit fort ignorant*, i. p. 242. & 265. aux Notes. *Grand démêlé que ſa Phédre excita*, i. p. 243. *Ses Tragédies de Pirame & de Regulus*, i. p. 265. *Epigramme contre Pradon*, i. p. 440.
Précieuſe, *portrait d'une Précieuſe* i. p. 132.
Prédications, *rapport qui ſe peut trouver entre les Prédications & les Satires*, ii. p. 299.
Prix, *utilité de ceux qu'on propoſe dans les Républiques, pour aiguiſer & polir l'eſprit*, ii. p. 106.
Prodigue, *portrait d'un Prodigue*, i. p. 48.
Proſopopée *à un Théologien*, i. p. 286.
Proverbe: *Vers de Boileau devenus Proverbes*, i. p. 262. aux Notes. *Celui-ci* Il parle comme un livre, *pour qui il ſembloit avoir été fait*, ii. p. 278. aux Notes.
Provins, *le Sieur de Provins raillé par Regnier*, ii. p. 247.
Ptolémée, *Roi d'Egypte, ce qu'il répondit à un Rhéteur*, ii. p. 134.
Puce, *Enigme de l'Auteur ſur cet inſecte*, i. p. 460.
Pucelle *D'Orleans, Poëme de Chapelain*, i. p. 39 ii. p. 227. *Les Vers en ſont durs & forcez*, i. p. 49. 70. *Jeanne d'Arc, ou la Pucelle d'Orleans, a délivré la France*, i. p. 432. ii. p. 226. *Amoureuſe du Comte de Dunois*, ii. p. 229.
Puerilité, *combien vicieuſe dans le ſtile, & en quoi elle conſiſte*, ii. p. 24. *Ecrivains célèbres tombez dans ce défaut*, ii. p. 25. & ſuiv.
Pupitre: *Voiez* Lutrin.
De Pure, *Abbé: Son démêlé avec l'Auteur; Ses Ouvrages*, i. p. 22. aux Notes. *Ennuieux célèbre*, i. p. 62. *Rampe dans la fange*, i. p. 94.
Puffort, *Conſeiller d'Etat, qui a travaillé à la Reformation des Ordonnances*, i. p. 400.
Pygmées: *Peuples fabuleux*, i. p. 365. *Comment on les empêchoit de croître*, ii. p. 106.
Pyrrhus, *ſage conſeil que lui donne ſon confident*, i. p. 184. *Comparé à Alexandre*, i. p. 185. aux Notes *Caractere de Pyrrhus dans l'Andromaque de Racine*, i. p. 239. aux Notes.
Pythagore, *belle Sentence de ce philoſophe*, ii. p. 17. *Fameux philoſophe Naturaliſte*, ii. p. 151. *Habillé en galant*, ii. p. 218.

Q.

Quiétisme, i. p. 140. aux Notes. *Erreurs des Quiétistes condamnées*, i. p. 281.
Quinaut, *Poëte célèbre*, i. p. 22. *Dans ses Tragédies tous les sentimens tournez à la tendresse*, i. p. 40. *Sa Tragédie de Stratonice*, i. p. 41. aux Notes. *Celle d'Astrate*, Ibid. & ii. p. 224. aux Notes. *Sa réconciliation avec Boileau*, i. p. 303. aux Notes. *Caractere de ses Poësies*, i. p. 406. aux Notes. *Son unique talent pour la Poësie*, ii. p. 125. *Quel étoit d'ailleurs son merite*, Ibid. *Pourquoi censuré par Boileau*, ii. p. 411.
Quinquina, *d'où vient sa vertu, selon un célèbre Medecin*, ii. p. 239. aux Notes.
Quintilien *cité*, ii. p. 162. 390. *Ce qu'il dit de Démosthène*, ii. p. 344.
Quintinie, *Directeur des Jardins du Roi*, i. p. 270.

R.

Racan, *Poëte estimé*, i. p. 95. 291. *Poëte célébre*, ii. p. 276. *Comparé avec Malherbe*, ii. p. 319. *Sa plaisante manière d'écrire les Vers*, ii. p. 326.
Racine : *Sa Tragédie d'Alexandre le Grand*, i. p. 40. *Epître à lui dediée*, i. p. 235. *Sa Tragédie de Phédre & Hippolite*, Ibid. aux Notes. *Celle d'Iphigenie*, i. p. 235. *Conseils à lui donnez pour se mettre à couvert de l'envie & de la censure*, i. p. 238. *Ses Tragédies d'Andromaque, & de Britannicus*, i. p. 238. aux Notes. *Celle de Phédre*, i. p. 240. *Sonnet contre cette Tragédie, & ce qui en arriva*, i. p. 243. *Nommé pour écrire l'Histoire du Roi*, i. p. 267. ii. p. 252. & 364. aux Notes. *Vers d'Andromaque à Pyrrhus*, i. p. 339. aux Notes. *Racine comparé avec Corneille*, i. p. 477. aux Notes, ii. p. 149. *Releve dans son Iphigenie la Défense de l'Opera d'Alcéste*, ii. p. 117. *Sa Traduction du Verset 35. du Pseaume* xxxvi. ii. p. 132. *justifié sur quelques endroits de sa Tragédie de Phédre, critiquez par M. de la Motte*, ii. p. 185. & suiv. *Sur quels auteurs anciens il s'est formé*, ii. p. 277. *Lettre de l'Auteur à ce Poëte*, ii. p. 312.
Raison *souvent incommode*, i. p. 51. *Doit s'accorder avec la Rime*, i. p. 21. 291. *Fait tout le prix des Ouvrages d'esprit*, i. p. 292.
Rampale, *Poëte médiocre*, i. p. 340.
Rapin (*le Pere*) *Jésuite, cité*, ii. p. 121. aux Notes.
Rate, *à quoi elle sert*, ii. p. 82. aux Notes.
Raulin, *Fondateur d'un Hôpital*, i. p. 101. aux Notes.
Recteur *de l'Université allant en procession*, i. p. 37.
Regnard, *Poëte François*, i. p. 264. aux Notes.
Regnier : *Poëte Satirique fameux*, i. p. 106. aux Notes. *Jugement sur ce Poëte*, i. p. 312. & ii. 139. *Il nomme par leur nom ceux qu'il raille*, ii. p. 247. *Beauté de ses Satires*, ii. p. 279.
Renaudot, *de l'Académie Françoise*, i. p. 277. *Avertissement que cet Abbé a mis au devant de la dixiéme Réflexion de Boileau sur Longin*, ii. p. 166. & suiv. *Réponse à cet avertissement*, ii. p. 403. & suiv.
Renommée : *sa description*, i. p. 371. *Appelée fille de l'esperance*, ii. p. 53. aux Notes. *Erreur de M. Perrault*

à ſon occaſion, ii. p. 133.
Rentes, *rétranchement d'un quartier de Rentes*, i. p. 27. aux Notes.
Revel *ſe ſignale au paſſage du Rhin*, i. p. 210.
Rhadamanthe, *juge des Enfers*, ii. p. 101.
Rhapſodies, *origine & ſignification de ce mot, appliqué aux Ouvrages d'Homère*, ii. p. 120. 121.
Richeſource, *miſerable Déclamateur*, ii. p. 151. aux Notes.
Richeſſes, *rien de plus oppoſé au bonheur de l'homme que d'en avoir un deſir exceſſif*, ii. p. 108. *De combien de maux elles ſont naturellement accompagnées*, Ibid. & 109. *Rendent l'homme ſuperbe*, ii. p. 153.
Rhin : *paſſage du Rhin* ; i. p. 203. & ſuiv. & ii. p. 373. *Sa ſource au pied du mont Adulle*, i. p. 205. *Paſſé deux fois par Céſar*, i. p. 207. aux Notes. *Le Dieu du Rhin prend la figure d'un Guerrier*, i. p. 208. *Diſcours de ce Dieu aux Hollandois*, Ibid.
Richelet : *Auteur d'un Dictionaire François*, i. p. 128.
Rime : *accord de la Rime & de la Raiſon*, i. p. 21. *Rimes extraordinaires*, i. p. 183. aux Notes. *Doit obeir à la Raiſon*, i. p. 291. *C'eſt l'écueil de nôtre verſification*, ii. p. 326.
Rire, *paſſion de l'ame*, ii. p. 96.
De la Riviere, *Abbé, Evêque de Langres : ſon caractere*, i. p. 13. aux Notes.
Roberval : *ſavant Mathématicien*, i. p. 131.
Rochefoucaut, *Auteur des Maximes morales*, i. p. 241. aux Notes.
Rocinante : *Vers pour le portrait de ce fameux cheval*, i. p. 462.
Rohaut, *diſciple de Deſcartes*, i. p. 218.
Rolet, *Procureur au Parlement*, i. p. 12. *Comparé à un Renard*, i. p. 83 aux Notes.
Romans : *Cyrus tourné en ridicule*, i. p. 29. *Romans de dix Volumes*, i. p. 98. & 99. *Clélie diſtinction qu'on y fait des divers genres d'Amis*, i. p. 119. *Anciens Romans pleins de confuſion*, i. p. 297. aux Notes. *Faux caracteres des Heros de Roman*, i. p. 320. & 321. *Cyrus & la Clélie ſont les deux plus fameux, quoi que remplis de puerilitez*, ii. p. 195. *Critique des Romans*, ii. p. 198. & ſuiv. *Leur lecture pernicieuſe*, ii. p. 291 & ſuiv. *Les faiſeurs de Romans traitez d'empoiſonneurs publics*, ii. p. 329. & 331. aux Notes.
Rondeau, *doit être naïf*, i. p. 311. *Son vrai tour trouvé par Marot, &c.* ii p. 147.
Ronſard, *Poëte fameux, chez qui l'art a corrompu la nature*, i. p. 38. & 39. *Son caractere, & la chute de ſes Poëſies*, i. 297. *Affectoit d'employer le Grec & le Latin*, i. p. 297. & 298. aux Notes. *Caractere de ſes Eglogues*, i. p. 305. *Pourquoi ſes Vers ne ſont plus goutez*, ii p. 147. *a été un deshonneur à la France d'avoir tant eſtimé ſes Poëſies*, ii. p. 301.
Rufin, *comment traité par Saint Jerôme*, ii. p. 335.
Rutgerſius, *répris*, ii. p. 56. aux Notes.
Ruyter (*Michel Adrien*) *par qui vaincu*, ii. p. 268. aux Notes.

S.

SAcy, *ſon autorité fort petite en matiere de critique*, ii. p. 386. *N'eſt pas un bon Interprete* ii. p. 426.
Sageſſe, *ſa définition*, i. p. 76.

Saint-Amand, *Poëte, fort pauvre*, i. p. 16. *Son Poëme de la Lune*, la-même. *Celui du* Moïse sauvé, i. p. 98. 291. *Décrit le passage de la Mer Rouge*, i. p. 327. *Voiez* Amand.

Saint-Ange, *Voleur de grand chemin*, i. p. 151.

Sainte-Chapelle : *Eglise collégiale de Paris. Démêlé entre les Chanoines de cette Eglise*, i. p. 358. & suiv. *Sainte-Chapelle de Bourges*, Ibid. aux Notes. *Le Trésorier de la Sainte-Chapelle porte le Ornemens Pontificaux*, i. p. 363. aux Notes. *Incendie de la Sainte-Chapelle*, i. p. 393. aux Notes. *Fondée par Saint Louïs*, i. p. 412.

Saint-Evremond, *Ecrivain célèbre : Un des trois Côteaux*, i. p. 35. aux Notes. *Sa morale*, i. p. 150. *Estimoit beaucoup nôtre Auteur*, ii. p. 358. aux Notes.

Saint-Gilles étoit *un homme d'un caractere singulier*, ii. p. 337. aux Notes. *C'est lui que Molière a peint dans son Misanthrope sous le nom de Timante*, Ibid.

Saint-Mauris, *Chevau-léger, donna au Roi la Satire IX.* i. p. 93. aux Notes. *Montroit à tirer au Roi*, Ibid.

Saint-Omer : *prise de cette ville*, i. p 230.

Saint-Pavin, *fameux libertin*, i. p. 18. *Reproche à Boileau qu'il avoit imité les Anciens*, i. p. 100. aux Notes. *Epigramme contre lui, & Sonnet de Saint Pavin contre Boileau*, i. p. 442.

Saint-Paulin : *Poëme de M. Perrault*, i. p. 133. 430 ii. p. 276.

Saint-Remi, *Voiez* Landelle.

Salart, *suit le Roi au passage du Rhin*, i. p. 210.

Sanlecque, *Poëte Satirique*, i. p. 264 aux Notes. *Satire qu'on lui attribuë*, ii. p. 372. aux Notes.

Santeul, *ce qu'il pensoit de ses Poësies*, i. p. 26. *Epigramme, sur sa maniére de reciter*, i. p. 446.

Sappho, *son Ode sur les effets de l'Amour*, ii. p. 43. 44. & aux Notes. *Inventrice des Vers sapphiques*, ii. p. 219. *Fait le détail de la beauté de Tisiphone*, ii. p. 221. 222.

Sarrazin, *loué*, ii. p. 276. *Beauté de ses Elégies*, ii. p. 279. *son Poëme de la défaite des Bouts-rimez*, ii. p. 376. aux Notes.

Satire, *redoutable, à qui ?* i. p. 5. 6. *Souvent dangereuse à son Auteur*, i. p. 69. ii. p. 405. *Quelle est la plus belle Satire de Boileau*, i. p. 93. aux Notes. *Utilité de la Satire* i. p. 104 107. *Caractere de ce genre de Poësie*, i. p. 311. *Auteurs qui y ont excellé*, i. p. 311. & 312. & ii. p. 244. & suiv. *L'Auteur loué d'avoir purgé ce genre de Poësie de la Saleté qui, jusques à son tems, lui avoit été comme affectée*, ii. p. 366.

Saturne: *si cette Planète fait une parallaxe à nos yeux*, i. p. 218. aux Notes.

Savante *portrait d'une Femme Savante* i. p. 131.

Saumaise, *Auteur célèbre : Sa facilité à écrire*, i. p. 25. aux Notes. *Savant Critique & Commentateur*, i. p. 96. *Cité*, ii. p. 56. aux Notes.

Savoiard, *fameux Chantre du Pont-neuf*, i. p. 97. *Une de ses Chansons*, ii. p. 210. aux Notes.

Savot (*Louïs*) *Medecin du Roi, néglige sa profession pour s'attacher à la science des Bâtimens*, ii. p. 269. aux Notes.

Sauvalle, *Auteur d'une Histoire de Paris*, i. p. 70. aux Notes.

Sauveur, *Savant Mathématicien*, i. p. 131.

Scaliger

Scaliger (*Jules*) *mépris que lui attira ſa Critique d'Homère*, ii. p. 164.
Scarron, *cité*, ii. p. 262. aux Notes.
Scipion, *ami de Lucilius*, ii. p. 244.
Scot, *ſurnommé le Docteur ſubtil, ſon veritable nom*, ii. p. 240. aux Notes.
Scotiſtes, *Diſciples de Scot*, i. p. 88. aux Notes.
Scuderi, *de l'Académie Françoiſe, Auteur d'un grand nombre d'Ouvrages*, i. p. 25. *Lettres de ſa veuve au Comte de Buſſi-Rabutin*, i. p. 77. aux Notes. *Ce que Scuderi diſoit pour excuſer de ce qu'il compoſoit vîte*, i. p. 299. aux Notes. *Son Poëme d'Alaric*, i. p. 328. & ii. p. 118.
Scuderi, *Sœur de l'Auteur du même nom, Auteur du Roman de Clélie*, i. p. 119. ii. p. 195. 209. & ſuiv. *Son portrait*, ii. p. 221. & ſuiv. *Il y a dans ce Roman une peinture avantageuſe du Port-Roial*, ii. p. 333.
Scythes, *maladie dont Vénus les affligea pour avoir pillé ſon Temple*, ii. p. 77. & aux Notes.
Segoing, *Auteur du Mercure Armorial*, i. p. 58. aux Notes.
Segrais, *ſes Poëſies Paſtorales*, i. p. 349.
Seignelai (*le Marquis de*) *Epître à lui adreſſée*, i. p. 250.
Senaut, *Auteur d'un Traité des Paſſions*, i. p. 81.
Sermens, *qu'ils ont plus de force dans le Pathétique & pour le Sublime*, ii. p. 60. 61. & aux Notes.
Servitude, *Ses effets ſur l'eſprit par raport aux Sciences*, ii. p. 106.
Sidrac : *Caractere d'un vieux Plaideur*, i. p. 366.
Siécle, *Superiorité de nôtre Siécle ſur l'Antiquité*, ii. p. 279.
Siége *ſoûtenu par les Auguſtins contre le Parlement de Paris*, i. p. 361. aux Notes. *Ballade de La Fontaine à ce ſujet*, Ibid.
Skink, *Forteresſe conſiderable ſur le Rhin*, i. p. 208. & 213.
Socrate, *Son amour pour la juſtice*, i. p. 152. *Aimoit Alcibiade*, i. p. 168. *Sa vertu ſoupçonée*, i. p. 169. aux Notes. *Joué dans les Comédies d'Ariſtophane*, i. p. 333. ii. p. 358. aux Notes.
Sonnet : *caractere & règles de ce genre de Poëſie*, i. p. 308. *Par qui inventé*, Ibid. aux Notes. *Combien il eſt difficile d'y réuſſir*, i. p. 309. *Sonnets ſur la belle Matineuſe*, Ibid aux Notes. *Deux Sonnets de Boileau, ſur la mort d'une Parente*, i. p. 434. & 435.
Sonnetes, *les Anciens avoient accoûtumé d'en mettre aux harnois de leurs chevaux dans les occaſions extraordinaires*, ii. p. 71. aux Notes.
Sophiſte, *ſignification differente de ce mot parmi les Grecs & parmi nous*, ii. p. 26. aux Notes.
Sophocle, *Poëte Grec, a perfectioné la Tragédie*, i. p. 319. *Mot de Sophocle*, ii. p. 23. *Il excelle à peindre les choſes*, ii. p. 57. 70. *Préference qu'il merite nonobſtant quelques défauts*, ii. p. 85. *Excellence de ſes ouvrages*, ii. p. 149.
Soubize, *ſe ſignale au paſſage du Rhin*, ii. p. 373.
Souvré, *les repas du Commandeur de Souvré*, i. p. 28. aux Notes.
Sparte, *cette ville étoit ſans murailles*, ii. p. 28. aux Notes.
Stace, *veneration de ce Poëte pour Virgile*, ii. p. 282.
Stagire, *ville de Macédoine*, ii. p. 237.
Stéſichore, *grand imitateur d'Homère*, ii. p. 50.
Stile *doit être varié*, i. p. 293. *Doit être noble*, i. p. 294. *Stile Burleſque condamné*, Ibid. *Doit être pro-*

portioné au ſujet, i. p. 296. *Doit être pur & correct*, i. p. 299. ii. p. 412. *Caractere du ſtile déclamatoire*, ii. p. 17. aux Notes. *Stile froid combien vicieux*, ii. p. 25. & ſuiv. *Il eſt dangereux de trop couper ſon Stile*, ii. p. 102. *Stile figuré des Aſiatiques, depuis quand en vogue*, ii. p. 143. *Stile enflé, Voiez* Enflure.

Sublime, *Ce que c'eſt dans le ſens de Longin & ſa difference d'avec le ſtile ſublime*, ii. p. 8. 169. *Exemple tiré du commencement de la Geneſe*, Ibid. *Critique de cet exemple*, ii. p. 379. & ſuiv. 414. & ſuiv. *Autre exemple tiré de l'Horace de Corneille*, ii. p. 10. 11. & 174. *Avantages & effets du Sublime*, ii. p. 18. & aux Notes, 31. *Défauts qui lui ſont oppoſez*, ii. p. 19 & ſuiv. *Moiens pour le réconnoître & pour en bien juger*, ii. p. 30. 31. & aux Notes. *Quel eſt le propre du ſublime*, ii. p. 31. 189. *Quelles en ſont les principales ſources*, ii. p. 32. *L'approbation univerſelle, preuve certaine du Sublime*, ii. p. 32. 186. *Préference dûe au Sublime, quoiqu'il ne ſe ſoûtienne pas également*, ii. p. 84. 85. *Pourquoi ſi peu d'Ecrivains y parviennent*, ii. p. 105. *Il devient hors de ſon lieu une grande puerilité*, ii. p. 118. *Ce qui fait le Sublime*, ii. p. 173. 177. *Quatre ſortes de Sublime*, ii. p. 179. 395. 396. *Définition du Sublime*, ii. p. 189.

Sumen, *ou, le ventre de la truïe, étoit défendu parmi les Romains, comme étant trop voluptueux*, ii. p. 146.

Superſtitions, *ſur treize perſonnes à table, & ſur un Corbeau aperçu dans l'air*, i. p. 89. & 90.

Suze (*Mad. la Comteſſe de la*) *beauté de ſes Elégies*, ii. p. 279.

Syros, *ſituation de cette Ile, ſelon le vrai ſens d'Homère*, ii. p. 118.

T.

Tabarin, *bouffon groſſier*, i. p. 294. *Voiez auſſi* ii. p. 141.

Tableau, *Comparaiſon du Sublime & du Pathétique d'un Diſcours avec le coloris d'un Tableau*, ii. p. 63.

Tablettes, *de cyprès comment appèlées*, ii. p. 28. & aux Notes

Talens *ſont partagez*, i. p. 290. 291.

Tallemant, *Traducteur de Plutarque*, i. p. 241. *Il débite une fauſſe avanture contre Boileau*, Ibid. aux Notes.

Tardieu, *Lieutenant Criminel, fort avare*, i. p. 80. aux Notes. i. p. 123. *Sa mort & celle de ſa Femme*, ii. p. 200. aux Notes. *Equipage de ſa Femme entrant aux Enfers*, ii. p. 201.

Le Taſſe: *ſon clinquant préferé a l'or de Virgile*, i. p. 102. *Sa Jeruſalem délivrée*, Ibid. aux Notes & 325. *Jugement de M. Perrault ſur ce Poëte*, ii. p. 124.

Taſſoni: *Poëte Italien, ſon Poëme de la* Secchia rapita, i. p. 355. 389. *Traduction Françoiſe de ce Poëme*, ii. p. 117. aux Notes.

Tavernier, *célèbre Voiageur*, i. p. 471.

Tempête, *deſcription d'une Tempête*, ii. p. 45.

Tems, *effets merveilleux du changement de tems dans le Diſcours*, ii. p. 72.

Tendre: *Carte du Roiaume de Tendre*, i. p. 119. *Il y a de trois ſortes de Tendre*, ii. p. 213.

Ténèbres, *comment la Déeſſe des Ténèbres eſt dépeinte par Héſiode*, ii. p. 36. *Si ce n'eſt pas plûtôt la Triſteſſe*, Ibid. aux Notes.

Terence,

Terence, *Poëte*, ii. p. 244. *Ses Comédies traduites en François*, ii. p. 332.
Thalès, *fameux Philosophe Naturaliste, mettoit l'Eau pour principe des choses*, ii. p. 151. & aux Notes.
Théano, *fille de Pythagore*, ii. p. 218.
Théatre *François, son origine*, i. p. 319. *On y representoit nos mysteres*, Ibid. aux Notes.
Thémis : *plainte portée à Thémis par la Piété*, i. p. 410. *Réponse de Thémis à cette plainte*, i. p. 413.
Théocrite : *éloge de ses Idylles*, i. p. 305. *Son caractere*, ii. p. 85. & aux Notes.
Théophile, *Poëte François, qui a peu de justesse*, i. p. 39.
Théopompus, *emploie des termes trop bas*, ii. p. 103.
Thespis, *Poëte Grec, inventeur de la Tragédie*, i. p. 318.
Thomistes, *Disciples de Saint Thomas*, i. p. 88. aux Notes.
Thomyris, *Reine des Massagetes*, ii. p. 208. *Amoureuse de Cyrus*, ii. p. 209.
Thucidide, *caractere de ses Ouvrages*, ii. p. 68. 69. 72. 94.
Tibulle : *éloge de ce Poëte*, i. p. 306.
Timée, *ses défauts*, ii. p. 25. 26. 27.
Tisiphone, *beau Portrait de cette Furie*, ii. p. 221. 222.
Titus : *parole mémorable de cet Empereur*, i. p. 187. aux Notes.
Tollius, *a donné au Public une Edition de Longin avec de Notes très savantes*, ii. p. 10. aux Notes. *Repris*, ii. p. 28. 48. aux Notes.
Traductions, *differences des Traductions qui se font de Grec en Latin, d'avec les Traductions en Langue vulgaire*, ii. p. 7. *Ne menent point à l'Immortalité*, ii. p. 327. *Elles font connoître parfaitement un Auteur*, Ibid.
Tragédie : *caractere & regles de ce genre de Poëme*, i. p. 315. & suiv. *Passions qu'elle doit exciter*, i. p. 316. *Son Origine*, i. p. 318. *Ne peut souffrir un Stile enflé*, ii. p. 22. *Les Poëtes Tragiques modernes sont superieurs aux Latins*, ii. p. 279.
Transitions *sont difficiles dans les Ouvrages d'esprit*, i. p. 146. *Transitions imprevues, leur effet dans le Discours*, ii. 73. & suiv. *Veritable lieu d'user de cette figure*, ii. p. 74.
Transposition *de pensées ou de paroles, beauté de cette figure*, ii. p. 67.
Travail, *necessaire à l'Homme*, i. p. 273. & suiv.
Treize, *nombre de mauvaise augure*, i. p. 89.
Trevoux : *Journal qu'on imprime dans cette ville*, i. p. 177. *Démêlé de Boileau avec les Auteurs de ce journal*, Ibid. *Epigramme aux mêmes*, i. p. 456. *Leur réponse*, i. p. 457. *Réplique aux mêmes*; Ibid.
Tristan-l'Hermite, *Epigramme sur lui* i. p. 9. aux Notes.
Troisvilles (*Henri Joseph de Peyre, Comte de*) *quitte la profession des armes & s'attache à l'étude où il fait de grans progrez*, ii. p. 278. aux Notes. *Avoit l'Esprit d'une justesse merveilleuse*, Ibid.
Turenne, *gagne la bataille de Turkein contre les Allemans*, i. p. 251.
Turlupin & Turlupinade, i. p. 310. *Leur origine*, Ibid. aux Notes.
Turpin, *Historien fabuleux des actions de Charlemagne*, ii. p. 374. aux Notes.

V. & U.

VAlencienne : *prise de cette ville*, i. p. 230.
Varillas, *célèbre Historien*, i. p 135. aux Notes.
Vaudeville : *caractere du Vaudeville*, i. p. 313. *Les François y excellent*, Ibid.
Vaugelas, *merite de cet Ecrivain*, ii. p. 113.
Vautours *appèlez des sepulchres animez*, ii. p. 22.
Vendôme, *Suit le Roi au passage du Rhin*, i. p. 210.
Ventre *de certains animaux étoit un des plus delicieux mets des Anciens*, ii. p. 146.
Vénus, *quelle maladie est-ce que cette Déesse envoia aux Scythes*, ii. p. 77. aux Notes.
Verdure, *comment appèlée*, ii. p. 29. aux Notes.
Verres *de fougère*, i. p. 381. aux Notes.
Verrier (*le*) *Lettre qui lui est adressée*, ii. p 309. *Sa Plainte contre les Tuileries*, ii. p. 310.
Vers, *il est comme impossible qu'il n'en échape dans la Prose*, ii. p. 44. aux Notes *Vers écrits comme si c'étoit de la Prose*, ii p. 326.
Versification, *écueil de la Versification Françoise*, ii. p. 326.
Vertu. *La Vertu est la marque certaine d'un cœur noble*, i. p. 55. *Vertus appèlées du nom de Vices*, i. p. 167. *La seule Vertu peut souffrir la clarté*, i. p. 255. *Decadence & corruption qui suit l'oubli du soin de la Vertu*, ii. p. 109.
Vida, *Poëte célèbre*, ii. p. 363. aux Notes. *Boileau n'avoit jamais lû l'Art Poëtique de ce Poëte*, ii. p. 363. au Texte.
Villandri, *connoisseur en bon vin*, i. p. 29.
Villon, *ancien Poëte François*, i. p. 297.
Virgile : *éloge de ses Eglogues*, i. p. 305. *Eloge de son Enéide*, i. p. 328. *Critiqué mal-à-propos*, i. p. 331. aux Notes. *Son éloge*, ii. p. 148. *Tout sage que soit ce Poëte, il ne laisse pas de mordre quelquefois*, ii. p. 248.
Vitruve, *Architecte*, ii. p. 280. *Jugement sur la Traduction de cet Auteur*, ii. p. 134, 135. *Quand est-ce qu'elle parut*, ii. p. 269. aux Notes.
Vivonne, *Maréchal Duc : suit le Roi au passage du Rhin*, i. p. 210. *Lettres à ce Maréchal sur son entrée dans le Fare de Messine*, ii. p. 260. & suiv. *Etoit fertile en Bons Mots*, ii. p. 265. aux Notes. *Lettre à ce Maréchal qui n'avoit jamais été imprimée*, ii. p. 267. & suiv.
Ulysse, *s'attachant à une branche de figuier*, ii. p. 144. 145.
Université *de Paris*, i. p. 85. & 91. aux Notes. *Voiez aussi* ii. p. 237. aux Notes.
Voiture, *célèbre Ecrivain*, i. p. 40. aux Notes, & 94. *Aimoit les jeux de mots, & les proverbes*, i. p. 164. *Son Sonnet d'Uranie*, i. p. 306. aux Notes. *Rit aux dépens de Neuf-Germain*, ii. p. 248. *Lettre dans son stile*, ii. p. 263. & suiv. *Avoit sept Maitresses & les servoit toutes sept à la fois*, ii. p. 264. *Beauté de ses Elégies*, ii. p. 279.
Volupté, *c'est l'amorce de tous les malheurs qui arrivent aux hommes*, ii. p. 81. *Il n'y a point de vice plus infame*, ii. p. 108.
Vopiscus (*Flavius*) *ce qu'il dit touchant la mort de Longin*; ii. p. 5.
Vrai : *éloge du vrai, & de la verité*. i. p.

i. p. 149. 153. *Le vrai ſeul eſt aimable*, i. p. 250 & ſuiv.
Urfé (*Honoré d'*) *Auteur du Roman d'Aſtrée*, ii. p. 193.
Uſurier, *qui prête au denier cinq*, i. p. 85.
Vûë, *M. Arnauld ſur la fin de ſes jours l'avoit fort ſoible*, ii. p. 321.

W.

WUrts, *Géneral des Hollandois*, i. p. 212.

X.

XEnophon, *critiqué*, ii. p. 27. *Traits excellens de cet Auteur*, ii. p. 72. 76.
Xerxès, *appèlé le Jupiter des Perſes*, ii. p. 22. *Chatie la Mer*, ii. p. 261.

Y.

YEux, *il n'y a point d'endroit ſur nous où l'impudence éclate plus que dans les yeux*, ii. p. 27. *Ceux d'autrui voient plus loin que nous dans nos défauts*, ii. p. 114.

Z.

ZEnobie, *Reine des Palmyreniens, eſtime qu'elle faiſoit de Longin*, ii. p. 4. *Sa Réponſe à l'Empereur Aurélian*, ii. p. 5. *Quelles en furent les ſuites* Ibid.
Zénodote, *fameux Grammairien*, ii. p. 123. aux Notes.
Zoïle, *Succez de la liberté qu'il ſe donna de critiquer les plus grands hommes de l'Antiquité*, ii. p. 134. *Son origine*, ii. p. 136. *Depuis lui tous les envieux ont été appèles du nom de Zoïles*, Ibid.
Zoſime, *Hiſtorien Grec*, ii. p. 5.

FIN.

PQ
1719
A1
1716
t.2

Boileau-Despreaux, Nicolas
Oeuvres

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY